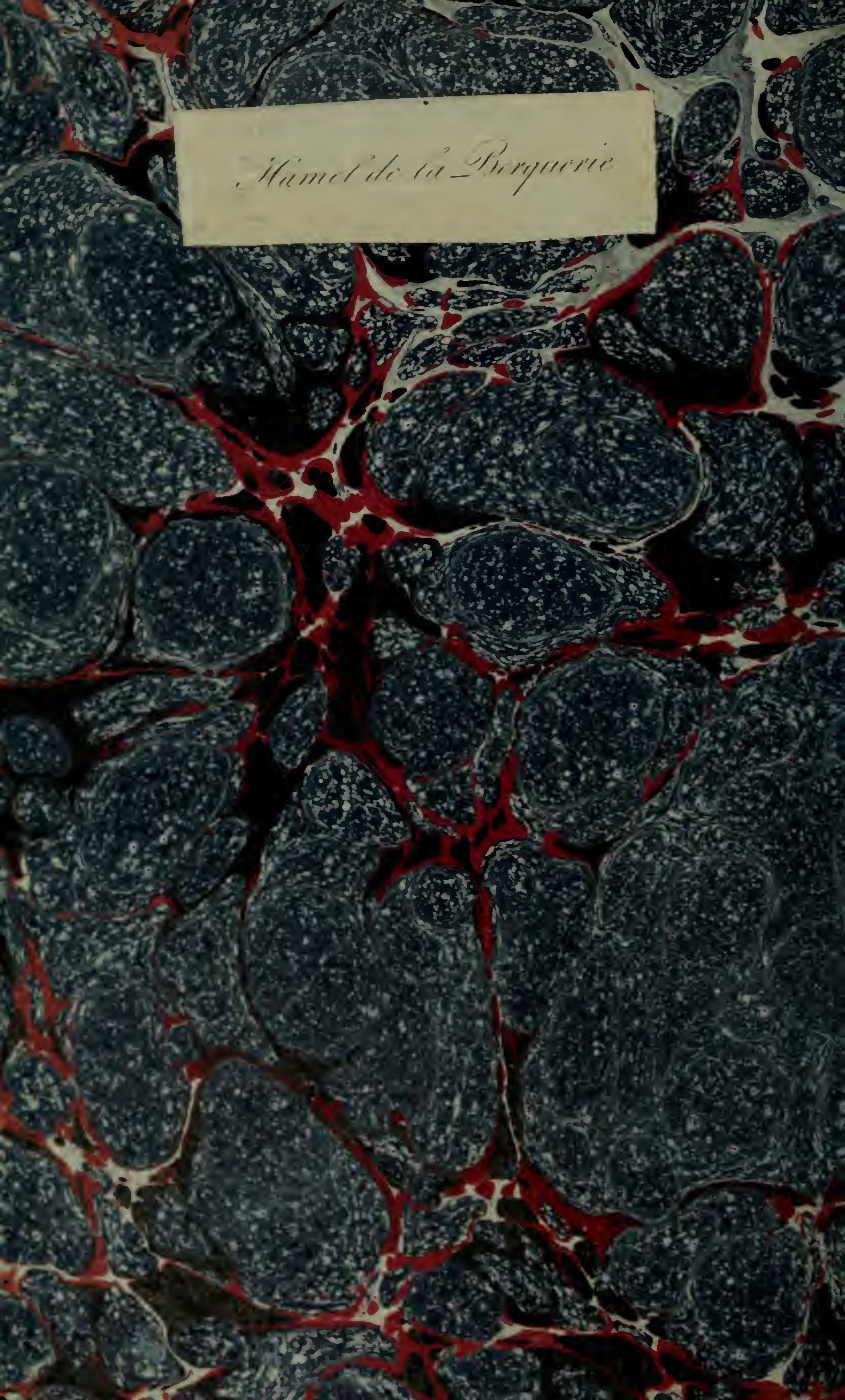
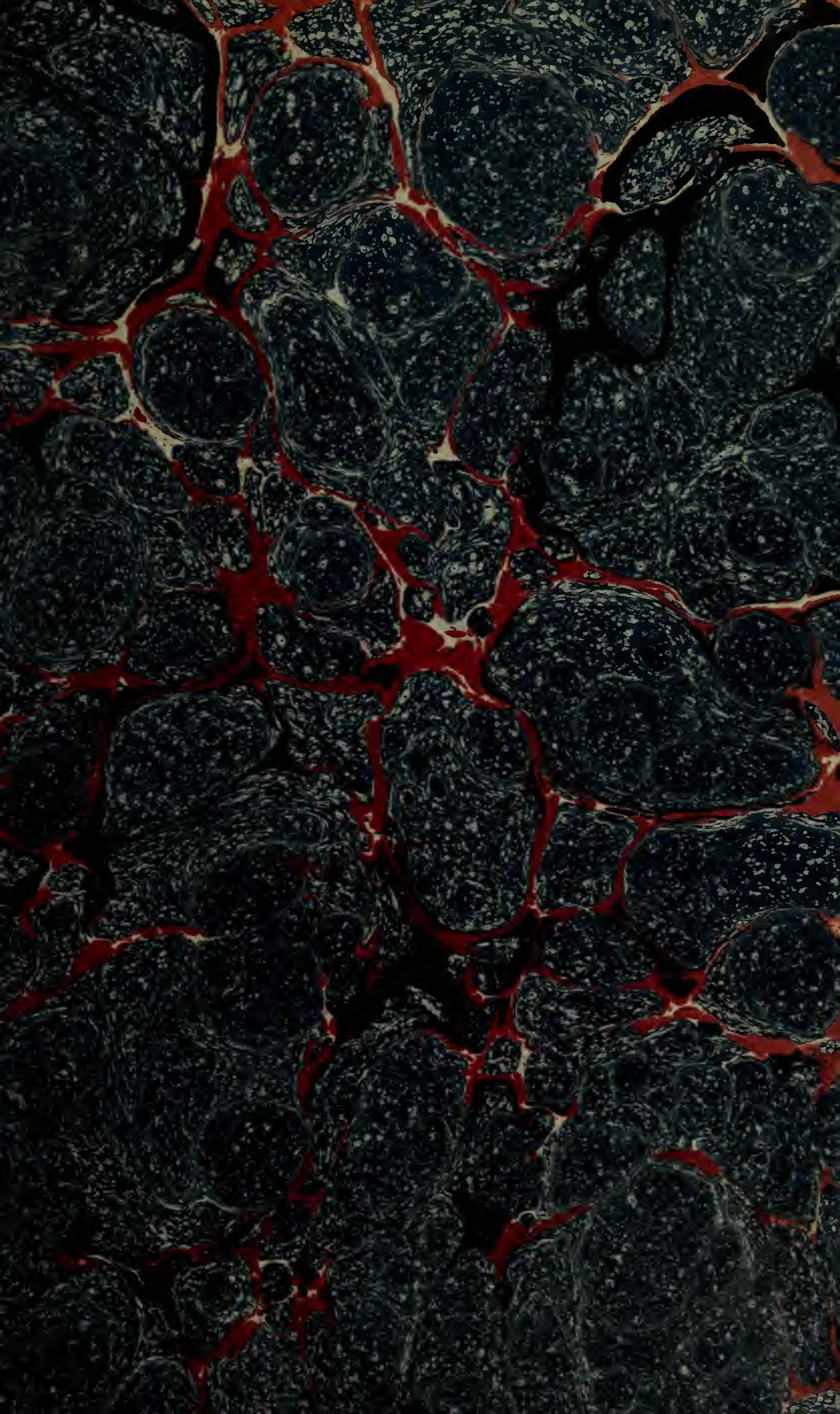



Hamel de la Berquerie



ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE

ET

REVUE CATHOLIQUE.

L'*Echo de la Jeune France* paraît en deux éditions :

La première édition, dite de luxe, paraît le 1er de chaque mois, papier fin satiné, avec gravures, 64 pages.—Pour les départemens, 18 fr.— Pour Paris, 16 fr.

Deuxième édition, le 10 de chaque mois, sur papier fin satiné, 48 pages.— Pour les départemens, 13 fr. — Pour Paris, 12 fr.

REVUE CATHOLIQUE.

La *Revue Catholique* paraît le 15 de chaque mois. 32 pages, papier fin satiné. — Pour les départemens, 7 fr. 50 cent. — Pour Paris, 6 fr.

L'*Écho*, édition de luxe, et la *Revue Catholique*, éditions réunies, par an, pour les départemens, 24 fr.— Pour Paris, 20 fr.

L'*Écho*, deuxième édition, et la *Revue Catholique*, par an, pour les départemens, 20 fr. — Pour Paris, 18 fr.

On s'abonne, dans les départemens, chez les correspondans de la Société, les libraires, bureaux des messageries, et dans les bureaux des gazettes de province, etc.

GRAVURES.

APOTHÉOSE DE LOUIS XVI, gravure sur acier.—Avant la lettre, 20 fr. —Avec la lettre, 12 fr.

APOTHÉOSE DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE, gravure sur acier. — Avant la lettre, 20 fr. — Avec la lettre, 12 fr.

JÉSUS-CHRIST DOCTEUR, gravé sur acier, d'après Tony Johannot, papier grand-aigle.— Avec la lettre, 20 fr. — Avant la lettre, 40 fr.

JÉSUS-CHRIST SAUVEUR, gravé sur acier, d'après Rubens, papier grand-aigle. — Avec la lettre, 20 fr. — Avant la lettre, 40 fr.

Il reste quelques exemplaires des années précédentes au prix de 13 fr. le volume.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE,

LITTÉRATURE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE,

THÉATRES,

SCIENCES ET ARTS.

TOME SIXIÈME.

JANVIER A JUILLET 1837.

PARIS,

345, RUE SAINT-HONORÉ.

AVIS ESSENTIEL.

L'administration a l'honneur de rappeler à MM. les abonnés que la *Revue catholique* et l'*Écho de la Jeune France* formant deux publications entièrement indépendantes l'une de l'autre, et par conséquent deux comptabilités distinctes, chaque nature d'abonnement doit être spécifiée dans toutes les lettres de demandes.

La correspondance des deux établissemens s'est tellement multipliée et a entraîné tant de frais, que, de part et d'autre, on croit devoir prier MM. les abonnés d'affranchir leurs lettres, autant toutefois que le bureau de poste de leur résidence leur en offrirait la facilité.

Ceux de nos souscripteurs qui désireraient ne pas continuer leur abonnement sont priés de nous renvoyer de suite les numéros reçus, en spécifiant, au dos de l'adresse, à laquelle des publications ils entendent seulement s'abonner. On comprend dans quels frais onéreux entraîne l'envoi de livraisons à des personnes qui, plus tard, refusent le paiement des mandats tirés sur elles, en disant qu'elles ne sont pas abonnées au journal qui leur a cependant été adressé.

Pour ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros, on est prié de renouveler les abonnemens dans le délai le plus prompt, avant le 20 janvier.

Avec le numéro prochain, nous adresserons à nos abonnés une couverture imprimée afin qu'ils puissent faire brocher le cinquième volume de l'*Écho*.


AUGERVILLE.
Arnout del.
Imp. d'Aubert et de Junca

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

AUGERVILLE.

En quittant Fontainebleau et en suivant le bassin de l'Essonne, on rencontre un vieux château abandonné et tombant presqu'en ruines, c'est *Malesherbes.* Là naquit un homme vertueux qui devait être l'ami de son roi, l'éloquent défenseur de la monarchie, la victime de sa fidélité. A une lieue plus loin, se trouve, au milieu de fossés de soixante pieds de largeur, un élégant château bâti dans le style de François Ier. Il forme un seul corps-de-logis, flanqué à ses deux extrémités de deux tours du même diamètre et de la même hauteur. Là ont passé bien des propriétaires célèbres : et l'argentier Jacques Cœur et sa fille unique, épouse d'Eustache Luillier, seigneur de Saint-Mesmin ; et toute l'illustre descendance de cette union, Jean Luillier, président de la chambre des comptes, à Paris; Jacques Luillier, abbé d'Épernay, etc.

Déjà célèbre au temps de la ligue, *Augerville* le fut encore à l'époque de la fronde. Le prince de Condé y avait presque fait son quartier-général pendant ses doubles batailles contre Turenne et les troupes

d'Hocquincourt. On montre encore l'appartement qui a consacré ces souvenirs en gardant le nom de Condé, et en conservant certains objets qui rappellent le passage d'un grand homme.

Après la famille Luillier, est venu le président Perrault, comte de Milly; Chaguy, etc., etc., en faveur duquel *Augerville* fut érigé en baronnie, en 1640. Jeanne-Marie, comtesse de Milly, dame d'Augerville-la-Rivière, Rouvre, etc., épousa, le 30 mars 1681, Louis de Beaupoil St-Aulaire, marquis de Laumary, grand échanson de France. Restée cent ans dans la famille St-Aulaire, la terre d'*Augerville* devint la propriété de la maison Dulau d'Allemans, qui la vendit à MM. Debrosse et de Plynes, qui la cédèrent à M. Prévost, qui la vendit à son tour, en 1814, à M. de Bernoy, ancien garde-du-corps, auquel M. Berryer l'a achetée, en 1825.

Quelqu'illustres qu'ils soient, aucun des anciens propriétaires de ce château ne lui aura laissé d'aussi nobles, d'aussi orgueilleux souvenirs, que ceux dont l'a doté *notre Berryer, le roi de la tribune.* Que la demeure du brave gentilhomme qui remit les clefs de la ville à Henri IV, à son entrée à Paris, reste à toujours la propriété de la famille de M. Berryer!..... Dieu nous montre quelquefois, dans l'histoire des hommes et des choses, de singulières hiérarchies... L. de J.

CINQUIÈME ANNÉE.

Introduction.

« La première nécessité d'une œuvre comme l'*Écho de la Jeune France*, c'est de ne point rester stationnaire. Les journaux, ces fleuves qui circulent dans le royaume de l'intelligence, doivent, comme les autres fleuves, suivant le beau mot de Pascal, être des routes qui marchent. S'ils restent en arrière du mouvement qu'ils ont suscité ou du moins favorisé, ils deviennent inutiles; ce sont des avenues fermées derrière l'esprit humain, ce voyageur qui avance toujours sans regarder jamais derrière lui.

» Les temps sont passés où l'on pouvait se borner à offrir comme un retentissement harmonieux du sentiment chrétien qui se réveillait dans les ames. A cette époque, qui eut quelque chose de vague et d'un peu confus, doit succéder une période dont la physionomie sera plus précise et plus arrêtée. C'est à l'*Écho de la Jeune France* d'entreprendre hardiment cette tâche si belle. Il ne suffit plus d'exciter et de seconder cet instinct religieux, faible et pâle rayon, rayon qui annonçait que, derrière cet amas épais de nuages et de vapeurs, brillait encore le soleil; il importe maintenant de donner à la réaction chrétienne une marche plus systématique et des allures tout à la fois plus vives et plus suivies.

» Imitons nos adversaires.

» Lorsque l'école philosophique se présenta dans le monde, ce fut d'abord au sentiment qu'elle s'adressa. Elle ne semait ses pernicieuses doctrines que sous la forme peu dogmatique de railleries équivoques et de dérisions piquantes; puis, bientôt elle prit courage, elle mit de la méthode dans ses attaques, elle organisa la guerre, elle sentit qu'il lui fallait entrer de plain-pied dans toutes les avenues de l'intelligence, et qu'il fallait chasser Dieu de toutes les connaissances humaines pour le refouler dans les solitudes du néant. Alors s'offrit un spectacle, source inépuisable de tant de malheurs et qui fera l'éternel étonnement de la postérité : toute une troupe d'esprits élevés et de talens supérieurs s'abattit sur les régions intellectuelles. Chacun choisit son pan de muraille à détruire; chacun prit corps à corps la religion dans le vaste champ de la philosophie, de la littérature ou des sciences. Helvétius rendait la morale athée; d'Holbach pervertissait l'esprit pendant que Rousseau égarait le cœur; Diderot faisait apostasier la raison dans ses livres de philosophie, et contraignait le sentiment à abjurer le christianisme dans ses romans tout chauds de colère et de haine; d'Alembert renversait la croix du faîte de la science; Raynal détrônait le catholicisme dans les travaux historiques, et Voltaire enfin, cette vivante encyclopédie du mal, faisait blasphémer à la fois la littérature, la philosophie, la science et l'histoire.

» A nous maintenant de faire rentrer le christianisme par toutes les issues dans la grande cité de l'esprit humain. La croix a disparu depuis le dix-huitième siècle de toutes les branches d'études, il faut l'y replacer; le christianisme, lorsqu'il parut parmi les hommes, plantait

ce signe d'une ère nouvelle sur les terres inconnues où il abordait; aujourd'hui, c'est dans le monde des idées qu'il importe de recommencer cette merveilleuse suite de triomphes. La philosophie, la science, l'histoire, la littérature, les arts, voilà les grand néophytes qu'il s'agit de tremper dans les eaux du Jourdain pour ressusciter à une vie nouvelle ces cadavres d'où l'esprit de Dieu s'est retiré. »

Tel est le large plan que nous traçait une plume amie (1) à l'ouverture de l'année qui vient de finir. C'est à nos lecteurs de juger si nous avons su bien le comprendre et le suivre; la table de nos travaux doit répondre pour nous.

Conduits par une transition naturelle du monde des idées au monde des faits, nous avons dû prendre pied sur la terre ferme de l'histoire, car, pour nous, l'histoire, c'est la vérité; bonnes ou mauvaises, les réalités historiques sont à nos yeux des enseignemens nécessaires. A ce vaste continent, dégagé de tous les nuages de l'idéologie, sont ancrés nos vaisseaux, et nous sommes résolus à les brûler plutôt que d'abandonner le rivage avant d'avoir enlevé aux champs du passé tous les germes d'avenir qu'ils recèlent dans leurs sillons.

Assez long-temps le mal s'est enchaîné au mal; il faut que le bien engendre le bien : l'arbre de la vérité ne doit pas porter moins de fruits que celui de l'erreur.

Faire du catholicisme, c'est faire du socialisme; c'est traverser le temple de Dieu pour arriver à la maison de l'homme. En prenant ce chemin, nous avons, dès nos premiers pas, indiqué notre but; la pyramide, retournée par les philosophes du dix-huitième siècle, a été replacée sur sa base, et de pieuses mains ont rallumé à ses portes les flambeaux destinés à éclairer notre marche. Poursuivons donc notre route, avançons avec la confiance que doit nous inspirer l'accomplissement d'une heureuse quinquennalité; il est temps de descendre dans l'intérieur de l'édifice, et d'en sonder toutes les parties, le marteau et la truelle à la main. L'homme de talent et de cœur qui nous a précédés a découvert des sentiers cachés sous la poussière. Infatigable déblayeur de ruines, il a marqué du doigt des blocs à moitié enfouis, et au milieu même des décombres, il nous a montré les matériaux dont notre œuvre doit s'enrichir. Eh bien! continuons à examiner la société sous

(1) M. Nettement.

toutes ses faces ; interrogeons-la dans sa philosophie comme dans sa religion, dans sa littérature comme dans ses arts ; visitons-la, en un mot, tout entière ; étudions sa vie, apprenons ses mœurs, et ne nous servons, s'il est possible, que de l'expérience de ses fautes pour en obtenir la réparation.

Le mouvement général des esprits ne se décide-t-il pas chaque jour de plus en plus en notre faveur ? Réaction religieuse, réaction littéraire, réaction dramatique, tout ne semble-t-il pas concourir au travail d'une réforme ? L'opinion enfin, cette souveraineté intellectuelle qui exerce un pouvoir si souvent absolu, ne nous offre-t-elle pas l'appui de son influence ? Gardons-nous, gardons-nous bien de dédaigner un si précieux auxiliaire. Dissolvant d'une invincible énergie lorsqu'elle tend à détruire, ciment d'une force non moins grande lorsqu'elle tend à consolider, l'opinion fait et défait les œuvres de la civilisation ; avec elle, on peut tout oser ; sans elle, on ne peut rien entreprendre. Nos pères, trop confians peut-être dans la vertu de leurs principes et dans la pureté de leurs sentimens, en ont laissé envahir une à une toutes les directions ; et qu'est-il arrivé ? c'est que, détournée peu à peu du droit chemin, elle a fini par donner tête baissée dans l'abîme. Que cette fatale épreuve ne soit pas sans utilité pour nous hommes de progrès et d'avenir. Prouvons avec éclat, en nous mêlant à tous les mouvemens de cette activité qui prépare une ère nouvelle dans la confusion même de notre époque, qu'à nos yeux, l'opinion ne doit jamais être, ni perdue de vue, ni abandonnée au caprice de son cours.

L'*Écho de la Jeune France* porte un titre dont il veut s'attacher désormais à faire ressortir la pensée dans toutes ses publications ; *Journal des réformes sociales*, il lui importe en s'appuyant de plus en plus sur les idées positives, d'imprimer profondément la trace de ses pas dans toutes les voies de l'intelligence ; il resserrera donc, autant qu'il sera en lui, le faisceau qu'il a formé, et comme c'est avant tout une œuvre de bien public qu'il poursuit, quiconque voudra y participer sera bien venu sous sa bannière. Les idées généreuses sont, en France, comme ces fruits spontanés qu'une rosée fait jaillir de la terre ; elles viennent d'elles-mêmes, et, dès qu'elles sont nées, elles se rapprochent et s'entendent. Aussi, n'avons-nous pas eu besoin d'organiser une association pour obtenir le concours de l'élite de nos écrivains. En province comme à Paris, tous ceux qui pensent comme nous ont

voulu agir comme nous, et c'est ainsi que nous en sommes venus à compter presque autant de collaborateurs que d'amis. L'auguste encouragement dont nous avons été honoré était comme une lettre à vue sur toutes les convictions qui sympathisent, sur tous les dévouemens qui s'aiment et qui sont appelés à s'entr'aider. La riche composition de nos livraisons de 1837 donnera la mesure de nos acquisitions et de nos conquêtes, et l'on verra, nous en avons l'assurance, combien une bonne pensée peut porter de fruits quand l'adoption d'un grand nom la féconde.

Le Comité d'administration se compose, pour l'année 1837, de MM. de Sauville, Alfred Nettement, Baron de Thourotte, Moléon, Théodore de la Villemarqué et Adolphe de Puibusque, actionnaires.

UN COUP-D'OEIL

SUR LA SOCIÉTÉ DU DERNIER SIÈCLE.

Il va paraître un recueil de fables par M. Bressier, directeur des domaines à Dijon. Depuis Lafontaine nous sommes en défiance des faiseurs de fables, mais ce serait à tort que nous aurions peur des apologues de M. Bressier, car un de nos honorables amis, bon juge en fait d'ouvrages d'esprit, M. Émile Deschamps, a écrit au fils de M. Bressier une lettre qui l'encourage à publier l'œuvre paternelle ; cette lettre nous a été communiquée, et elle peint si bien une race qui se perd, que nous la donnons à nos lecteurs. Il faut que la Jeune France connaisse les hommes qui ont honoré le passé, et qui faisaient aimer le monde par les bonnes manières qu'ils y portaient. M. Emile Deschamps, dont la part est bien faite dans les jours actuels, aime toujours à rendre justice aux jours passés. W.

« J'ai gardé deux mois de trop, mon cher ami, le poétique manuscrit que vous m'aviez confié : c'est qu'après avoir lu tous les apologues de M. votre père, j'ai eu grande envie de les relire ; et, dans nos journées si remplies de choses vides, les doux loisirs sont courts et rares : il faut les prendre au vol et les escamoter habilement. Mais ce retard, bien involontaire, m'est déjà pardonné dans votre cœur filial,

n'est-ce pas? Quel fils trouve le temps long quand il sait qu'on l'emploie à s'occuper de son père!

» Le vôtre, — comme était le mien, — représente encore parmi nous une civilisation qui s'en va de notre France. Il est de cette excellente génération d'hommes à la fois aimables et graves, positifs et littéraires, et simples à force de distinction, dont la vie était enchaînée par des devoirs austères ou d'honorables tâches, et dont l'ame et l'intelligence restaient libres cependant, et ouvertes aux douces et nobles émotions des arts, de la philosophie et des brillantes causeries, tant leur esprit demeurait toujours sous la salutaire influence d'une première éducation vraiment libérale; tant leur cœur demeurait toujours étranger aux préoccupations absorbantes de l'intrigue et des mesquines ambitions! Ces hommes, tels qu'il s'en forme bien peu maintenant, faisaient deux parts de leur existence : l'une était aux affaires sérieuses, l'autre aux plaisirs délicats, et jamais il n'en résultait la moindre confusion. Si l'homme du monde, l'homme littéraire se montrait quelquefois, le matin, à travers la robe du magistrat ou derrière le portefeuille de l'administrateur, ce n'était que pour répandre un attrait inaccoutumé sur les questions contentieuses ou les arides conférences. Et, en revanche, parmi ces hommes réellement *comme il faut*, les conversations du soir, les épanchemens intimes, les discussions d'art ou de politique, avaient, jusque dans leurs saillies les plus piquantes, leur abandon le plus familier ou leur plus ardente vivacité, quelque chose de raisonnable et de toujours convenant que donne l'habitude d'un travail impérieux et l'exercice de graves fonctions. Tout à leurs devoirs et à leur état dans leur cabinet, avec une conscience imperturbable, ils ne portaient rien des affaires au milieu des délassemens de la famille ou des fêtes de salon; et dans leurs heures de vacances, au lieu de jouer ou d'intriguer, ils se délassaient de leurs travaux abstraits par l'étude laborieuse des lettres, comme les bonnes et fortes terres se reposent d'une culture par une autre.

» Et voilà ce qui composait un public de connaisseurs, une société d'élite, une aristocratie de mœurs, qui n'a pas été la dernière à tomber. — Dans ce vieux temps, que prennent en pitié beaucoup de gens d'aujourd'hui (je ne sais pas de quel droit), on était militaire, financier, intendant de province ou conseiller, tout ce que vous voudrez, et de plus, homme ocial, homme aimable, homme lettré. L'instruc-

tion classique et l'éducation du monde formaient la base uniforme sur laquelle se superposaient les différens états qui n'en étaient pas plus mal exercés. — Depuis, on n'a pensé, en sortant de nourrice ou du collége (ce qui, à plusieurs égards, est à peu près la même chose), qu'à faire fortune ou à escalader les emplois publics. L'éducation viendrait après si elle pouvait... Et elle ne peut jamais. Aucun état n'y a rien gagné, et la société y a presque tout perdu. Ainsi, le type français s'efface de jour en jour, et un moment viendra (je ne parierais point qu'il n'est pas venu) où chacun ne voudra et ne pourra parler que de son *affaire*, et sera, pour ainsi dire, parqué d'esprit comme d'action, dans son étroite spécialité : espèce de progrès rétrograde qui nous mène tout droit à une civilisation barbare. Déjà, c'est un métier comme un autre que d'avoir l'esprit cultivé, on est *lettré* comme on est agent de change, notaire ou négociant; tandis que, dans cet ancien régime si arriéré, le monde avait au moins le goût et un vernis littéraires. Cela vient, on ne saurait trop le répéter, de ce qu'une fois sorti des *classes*, qu'on fait en général excellentes aujourd'hui, on n'y pense plus du tout, et c'est bientôt comme si on ne les avait pas faites. Les hommes de lettres proprement dits sont maintenant les seuls qui s'intéressent à la littérature et qui s'y connaissent : cela est triste pour la littérature comme pour le monde. Nous avons de nombreux et grands talens, mais presque plus d'amateurs éclairés. Ce sont de charmantes couleurs dans la nuit. Les spectacles sont pleins, mais le vrai public manque partout. Et puis, on s'étonne de la décadence du théâtre.

» Si les femmes sont en général fort supérieures à la masse des hommes, c'est uniquement parce que, n'étant point absorbées par les idées de gain ou d'ambition, leurs organes et leur intelligence ne se sont point émoussés ou pervertis, et sont restés sensibles aux choses belles et délicates. Il y a encore un aréopage littéraire parmi elles, et certes le plus redoutable ; mais, *Armide est encore plus aimable*, etc., etc., comme dit Quinault. Toutefois, leur goût commence à s'égarer singulièrement faute de guides expérimentés, et je crains bien qu'il n'aille enfin se perdre tout-à-fait dans le roman et le drame bourgeois : littérature préférée des époques qui n'auront bientôt plus d'art. Que Dieu et les femmes éloignent ce malheur!

» Et par une suite des révolutions morales qui accompagnent toujours les bouleversemens politiques, nous retrouvons chez beaucoup

de familles étrangères ce souffle littéraire qui n'anime plus la société française. Les mêmes connaissances, le même ordre d'idées, les mêmes préoccupations de sciences et d'arts sont répartis entre tous les gens bien élevés de Londres, de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg, sans aucune acception d'états ou de fortune. Je suis souvent émerveillé d'entendre leurs voyageurs, hommes du monde, nous apporter de cinq cents lieues des nouvelles de notre littérature et surtout de notre poésie, dont les salons de Paris se doutent à peine. Il y a de quoi en être honteux, mais fiers en même temps; car c'est un glorieux hommage rendu à l'universalité de notre langue et à la suprématie intellectuelle de la France. Il y a plus, c'est que la société étrangère n'est ainsi que pour s'être modelée, de siècle en siècle, sur la nôtre; ils sont aujourd'hui ce que nous étions autrefois. Le mot d'ordre est parti de la place Vendôme ou de la rue Saint-Dominique. Paris a toujours donné le ton; et, peu à peu, l'Europe s'est mise à notre diapazon. S'il a changé, depuis cinquante ans, chez nous, le retentissement ne s'en est pas encore fait sentir dans les autres capitales (des échos si éloignés sont longs à s'éveiller). Notre patriotisme trouve son compte jusque dans nos préférences cosmopolites, et nous fêtons, dans les plus aimables étrangers de 1836, nos compatriotes de 1788. — Puissions-nous, par un miracle de notre inconstance naturelle, reprendre bientôt les manières et l'éducation de nos pères, comme les femmes ont déjà repris quelques-unes des étoffes et des modes élégantes de leurs aïeules, et réunir ainsi cette antique supériorité de distinction personnelle à toutes les autres suprématies que nous avons gardées ou nouvellement conquises! C'est là le vœu le plus ardent de mon orgueil national.

» J'ai été conduit, mon cher ami, à cette longue digression par la pensée de votre père; vous m'excusez donc encore cette fois. Votre père est arrivé, calme et honoré, à l'apogée de la carrière administrative, et s'il l'a rendue plus douce pour lui, en la semant de fleurs poétiques, elle n'a pas été moins utile pour l'État, car il n'a employé que ses *récréations* à ses travaux littéraires. Ses premières sollicitudes ont toujours été pour l'accomplissement de ses devoirs et les exigences de ses fonctions. La poésie venait après, s'il y avait du temps de reste. C'est de la probité, et c'est ainsi qu'il faut entendre l'alliance de la littérature et des affaires publiques. Mais alors tout s'en trouve mieux.

C'était le sentiment de M. de Martignac, de ce ministre dont le nom seul comprend tant d'éloges et de regrets, et qui fut lui-même un brillant exemple de cette vérité, niée encore de toutes parts en sa qualité de vérité.

» Toutefois, lorsque je parlais de l'étude et du goût des *lettres*, qui devrait être l'apanage de tout homme bien élevé, je ne pensais nullement à la culture et à l'exercice même de l'art. Je veux une société d'amateurs et non d'auteurs. Il y a entr'eux une profonde ligne de démarcation que le haut talent seul a droit de franchir. M. Bressier est au nombre de ces rares privilégiés. Je m'en suis convaincu à la première page de son manuscrit, car rien ne se juge si bien que la poésie par l'échantillon. Une seule goutte témoigne de l'excellence d'une liqueur; ainsi des vers. Vous avez donc agi comme vous le deviez, mon cher ami, en dérobant les œuvres manuscrites de votre père pour nous en faire profiter tous. Jamais *portefeuille volé* n'aura été mieux accueilli. Un juste orgueil filial a dû faire violence à la modestie paternelle, et, comme l'auteur qui se cachait sera le seul à se plaindre de cette publication, tout le monde vous remerciera de votre larcin et le félicitera de sa contrariété.

» Vous me demandez ce que je pense des poésies de votre père, ayant peur, dites-vous, que le charme que vous y prenez ne soit suspect de tendresse; et vous désirez avoir l'avis d'un étranger impartial avant de livrer un nom si cher aux hasards de la publicité. C'est à merveille. Mais d'abord je ne suis pas un étranger; l'amitié est une parenté très-proche. Et puis, mon opinion n'est guère de celles qui entraînent l'opinion des autres. Je vous la dis cependant, la main sur la conscience, en vous criant : Imprimez, imprimez le manuscrit de votre père, et ne craignez pas de compromettre son nom. Quand on est sûr de s'en faire un, on aurait grand tort de cacher le sien. Il se fâchera peut-être; faites toujours, et vous vous racommoderez dans le succès. Il n'y a pas de meilleur conciliateur.

» Entendons-nous pourtant, sur ce mot *succès*. Avec de la poésie, succès ne veut pas dire bruit, éclat, triomphe... Cela est bon pour ce qui est mauvais. Puis, non-seulement votre père a fait des vers, mais encore ces vers sont des fables! Remarquez où nous allons! — En effet, il faut convenir que les fabulistes n'ont pas beau jeu de notre temps. Depuis qu'on peut tout dire en politique et en religion à vi-

sage découvert, le voile de l'apologue est une parure qui a beaucoup perdu de son prix. Le régime constitutionnel est mortel pour les fables, comme pour le bal masqué. Il y a toujours quelque chose qui souffre du contentement général.

» Et puis, Lafontaine n'est-il pas là avec sa désespérante supériorité et ses admirateurs exclusifs, plus désespérans encore. Vous voyez que je ne suis pas consolant... Consolez-vous, néanmoins, mon cher ami : à côté de ce succès exalté, de ce succès d'*assaut*, qui brille et passe comme une fusée, qui est de la gloire pour six semaines, il y a fort heureusement un succès modeste, mais loyal et solide, qui croît et s'avance à petit bruit, gagnant un cœur ici, un cœur là, et finissant par en conquérir beaucoup et s'établissant pour toujours dans ses conquêtes. Cette douce et légitime gloire attend les écrivains qui savent revêtir d'un syle pur la pureté des sentimens, qui rendent la vertu aimable et donnent des leçons en intéressant, et dont les œuvres décèlent à chaque page l'homme d'esprit, de goût et de saine philosophie. Cette gloire sera celle de votre père. Ses vers sont d'un naturel élégant, ses pensées d'une naïveté maligne, comme il convient à la fable, et ses moralités sont toujours aussi ingénieuses que salutaires. On s'étonne que tant de choses neuves restassent à dire après tant de fabulistes. Je m'étonnerais bien davantage, si la fable disait encore quelque chose de neuf après M. Bressier. Et quant à Lafontaine, je le connais, il serait le premier à lui tendre une main amie, au lieu de le repousser, comme font tous les fanatiques des morts, par jalousie des vivans; car votre père est un de ses petits-fils : *nous l'allons prouver tout-à-l'heure.*

» Je ne finirai pas cependant sans dire un mot des quelques charmans contes qui suivent les fables de M. Bressier : ils ont une grâce de narration, une malicieuse bonhomie, une verve piquante, qui prouvent à quel point l'imagination peut rester jeune sous des cheveux blancs, quand tout une vie a été bonne et bien remplie. Il y a des larmes de joie, et d'autres encore dans mes yeux, quand je pense, mon cher ami, que vous tressez en ce moment la couronne de cette tête vénérable. J'avais un père tout semblable à votre père, et il ne m'a pas été donné de lui rendre un pareil hommage! »

» ÉMILE DESCHAMPS. »

COMME ON AIMAIT AUTREFOIS.

COMME ON AIME AUJOURD'HUI.

NOUVELLE.

(Suite.)

Un soir, je ne sais plus dans quel concert philantropique, Aspasie, amenée sur l'estrade des chanteurs, s'était surpassée ; jamais elle n'avait déployé autant de moyens et de talens, jamais elle n'avait obtenu des applaudissemens aussi frénétiques.

Parmi les jeunes hommes qui avaient crié *brava ! brava !* il y en avait un qui faisait plus de bruit que tous les autres ; celui-là, placé non loin de l'estrade, trépignait d'enthousiasme et suait d'admiration ; ses amis le retenaient et l'empêchaient de jeter, à la jeune fille qui venait de chanter, une couronne d'immortelles, de lauriers et de roses.

Aspasie avait regardé du côté où la louange avait crié si haut, et ses yeux, par un de ces hasards *qui décident de toute une vie, et qui vous font votre destinée*, comme on dit de nos jours, avaient rencontré les yeux d'*Aristide*. C'était ainsi que s'appelait le bruyant dilettante.

Si vous voulez que vos filles ne se tournent pas du côté des louangeurs, si vous voulez qu'elles ne se réjouissent pas d'un regard d'homme ne les faites pas monter sur ces estrades qui ressemblent à des théâtres ; une fois venues là, il est tout simple qu'elles aient soif d'applaudissemens ; restées dans le salon paternel, chantant pour leurs familles, elles se seraient contentées du sourire de leur mère, de leur père et des habitués de la maison ; mais si pour flatter votre amour-propre vous transplantez ces fleurs, de la solitude sous le regard public, vous les flétrirez.

Aspasie, en voyant le jeune inconnu vouloir lui jeter une couronne, comme on fait à une actrice, n'avait point été blessée de cette pensée irrespectueuse : ses parens l'avaient faite *artiste*. Elle voulait donc vivre de leur vie, et savourer les applaudissemens qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ; pour elle aussi la louange était devenue nécessaire comme l'air qui la faisait respirer.

Pendant qu'elle avait regardé Aristide, elle avait entendu ces mots échangés au pied de l'estrade :

— Malibran! Malibran elle-même ne peut lui être comparée.

— Quelle exagération !

— Exagération! Aucune, je vous le répète.

— Moi, je répète *exagération* ou *niaiserie*.

— Monsieur!

— Vous ne me ferez pas changer d'avis.

— Ni vous non plus.

— Eh bien, restez avec votre enthousiasme de magasin.

— Que voulez-vous dire?

— Que si vous aviez quitté le comptoir, si vous aviez entendu quelque chose hors de votre rue, vous auriez moins d'enthousiasme.

— Monsieur, vous me manquez.....

— Monsieur, je ne cherche pas à vous plaire.

— Voulez-vous m'insulter?..... Qu'entendez-vous par vos paroles?

— Elles sont assez claires, ce me semble....

— Oui, je les comprends.

— Tant mieux.

— Eh bien, à demain.

— Soit, à demain.....

De cette vive dispute il résulta une rencontre, de cette rencontre un duel, de ce duel un coup d'épée, et de ce coup d'épée une passion, une passion obligée dans le cœur de la sensible Aspasie.

En effet, avec nos mœurs actuelles, pouvait-elle se dispenser d'aimer *jusqu'à la mort* celui qui avait affronté la mort pour elle? Aristide n'avait point hésité à aller pour elle à l'encontre du fer d'un adversaire armé; elle n'hésitait pas à se livrer au feu de la passion. Avec les idées qu'elle avait puisées dans son éducation, elle n'avait pas peur d'une passion; souvent elle avait lu, elle avait entendu dire *que la vie est plate et monotone si le vent des passions ne l'agite pas un peu; que nos jours sont sans animation si l'amour ne les réchauffe et ne les colore*..... Elle avait transcrit sur ses tablettes cette pensée de madame de Staël : *L'amour est une vie dans la vie*, et sa mère ne l'en avait pas grondée.

Avec une éducation semblable, il est tout simple que la passion aille vite; aussi, dans le cœur d'Aspasie, elle n'allait pas lentement; quand

la jeune fille apprit que celui qui s'était battu pour la maintenir à la hauteur de la Malibran avait été blessé, sa douleur fut *échevelée* et son désespoir *délirant*.

Autrefois jeune damoiselle qui serait venue à savoir que chevalier ou poursuivant d'armes portant ses couleurs venait d'être *navré* ou *occis* pour elle, se serait incontinent réfugiée en son oratoire, et là, agenouillée, aurait mis sa douleur et ses larmes aux pieds du Crucifix. Mais aujourd'hui le chagrin ne pleure plus, il crie; jadis la vie se passait, pour la plupart, sous le toit de famille; aujourd'hui, pour un grand nombre, elle se montre au dehors, et va se mettre sous les yeux de tous.

Pour Aspasie, une douleur qui se serait voilée lui aurait paru froide; à tout elle voulait de l'éclat et du retentissement. Elle se laissa donc aller à de si bruyans sanglots en apprenant le résultat du duel, qu'Aristide, voyant le *grand effet* qu'avait produit sa petite blessure, se hâta d'accourir, *pâle* et *défaillant*, auprès de la femme dont l'amour s'était révélé par tant de bruit. Dans cette entrevue la jeune fille parla des *torturantes angoisses de l'anxiété*; elle dit combien *son ame avait aussi saigné* de la blessure reçue, et combien l'amour qui avait *bu tant de larmes*, dès ses premiers jours, devait vivre de temps. *Les larmes*, ajoutait-elle, *c'est le vrai lait de la passion; la douleur c'est sa meilleure nourrice.*

Aristide ne resta point en arrière, et ses paroles aussi furent *brûlantes, effrénées et désordonnées*... Ah! s'écriait-il, combien je bénis ma blessure, *puisque, à travers elle, vous avez vu dans mon cœur.* Oh! oui, je chéris le fer qui m'a ouvert la poitrine, *et qui vous a ainsi montré le grand secret de mon ame!*.....

Je l'ai dit plus haut, de nos jours tout va très-vite, et la passion a eu *son progrès* comme tout le reste; aussi cet amour, né dans un concert, devint bientôt une fureur.....

Cet amour fut contrarié. Aristide était beau, pâle, élancé; il avait *un long regard*, de noirs cheveux, une barbe *moyen-âge*, mais il n'avait que cela;..... et ce n'était pas assez pour les parens d'Aspasie. Ils voulaient de la fortune; Aristide n'en avait pas. Pour que leur fille fût admirée de tout le monde, ils avaient laissé venir tout le monde auprès d'elle.... Au temps passé ce n'était point ainsi, on ne recevait chez soi, on n'admettait auprès de ses filles que les jeunes hommes

qui, par leur fortune et leur conduite, auraient pu un jour être agréés de la famille. Et dans cette réserve il y avait grande sagesse; et quand l'*huis du logis* ne s'ouvrait qu'avec discrétion, il y avait moins de chances de malheur, car alors l'intrigue et le faux amour restaient plus souvent dans la rue.....

Ce qui n'était plus un secret pour la ville était devenu un chagrin pour le père et la mère d'Aspasie; eux, qui depuis que leur enfant était au monde, n'avaient fait que le flatter; eux, qui n'avaient jamais eu pour leur fille chérie que des paroles de louanges, allaient (chose qui ne leur était jamais arrivée), avoir à lui dire des paroles de refus.. Redoutant le moment d'une confidence, ils fuyaient tout ce qui aurait pu l'amener; ainsi, pour éloigner les entretiens où l'ame s'épanche, ils amenaient chez eux beaucoup de foule.... Ils voulaient beaucoup de bruit autour d'eux, pour ne pas entendre les soupirs d'Aspasie.

Parmi les plaisirs qui remuent la société, il y en a souvent qui ont semblable origine... Un bal n'est pas toujours né d'une pensée de joie. Et bien souvent des douleurs, bien des inquiétudes ont cherché les fleurs d'une fête pour se cacher.

Un soir, il y avait eu un concert chez monsieur et madame du Rosais, et Aspasie y avait paru soucieuse et triste... Elle, qui d'ordinaire aimait à se faire entendre, restait muette, la tête penchée sous une guirlande de scabieuses et de cinéraires, fleurs de tristesse et de regrets. Une seule fois dans la soirée, elle avait consenti à chanter, et l'air qu'elle choisit fut la Romance de la Folle. Jamais elle n'avait chanté avec tant d'expression, c'était à faire plaisir et mal de l'entendre.... Quand elle eut quitté le piano, et qu'elle fut revenue à sa place, sa mère lui dit : Mon enfant, tu as trop bien chanté, tu m'as brisé le cœur...

—Ce soir, ma mère, ce n'était qu'une chanson, répondit Aspasie, plaise à Dieu que je ne vous fasse jamais pleurer plus amèrement qu'aujourd'hui... Ces paroles se perdirent dans le brouhaha du *rout*, mais ne se perdirent pas pour tout le monde, elles étaient allées au cœur de la pauvre mère, elles y restèrent lourdes et poignantes, et quand la soirée fut finie, quand monsieur et madame du Rosais se trouvèrent seuls, la mère d'Aspasie les répéta à son mari.

— Oui, dit M. du Rosais, oui, je crains souvent pour sa tête.... Pauvre enfant, elle a trop de sensibilité, trop d'imagination!

— Mon ami, on peut avoir beaucoup de sensibilité, et garder sa raison.... Voyez, moi, certes, je suis aussi sensible que ma fille, et j'ai...

— Vous n'avez rien en vous de comparable à l'imagination ardente d'Aspasie...

— Mais, M. du Rosais, je vous assure...

— Moi, je vous assure que vous ne comprenez rien à la jeunesse de notre époque... Nos enfans nous sont très-supérieurs, et c'est folie et aveuglement de nous comparer à eux!.. Autrefois on aimait tranquillement, aujourd'hui on aime avec frénésie... Voulez-vous la preuve de ce que je dis; regardez ce *dessus de porte*. L'amour y est peint, tel que le concevaient nos pères, sous les traits d'un enfant jouant parmi des roses... De nos jours, dites à un de nos meilleurs artistes de vous faire un tableau de l'amour, et vous verrez, il vous le représentera pâle et sombre, soucieux et rêveur, il n'y aura plus de fleurs, plus de jeux et de ris auprès de lui; au lieu d'un flambleau, vous verrez un volcan, ou bien un brasier de charbon, ou bien des armes à feu, ou bien des poignards pour aider au suicide.

— Arrêtez, monsieur du Rosais, ne mêlez pas toutes ces horribles choses à une pensée de notre fille.....

Ainsi pensaient entre eux le père et la mère d'Aspasie. Et elle, pendant que ses parens s'alarmaient, pensait aux moyens qu'elle avait à employer pour leur faire agréer Aristide....

Quand le matin fut venu, quand elle sut que son père était seul dans son cabinet, elle y entra avec un air souffrant, et lui dit:

— Mon père, *tu as* lu dans mon cœur.

— Oui, mon enfant, et j'y ai vu une inclination à laquelle il faut que tu renonces.

— Mon père, détrompe-toi, ce que tu nommes une *inclination* est *une passion* qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

— Mon Aspasie, réfléchis, Aristide n'a rien.

— Il a tout.

— Tu te trompes, il est sans fortune.

— Il a mieux que cela.

— Mieux que de la fortune?

— Cent fois.

— Qu'a-t-il donc?

— Mon amour.... Il l'aura jusqu'à mon dernier souffle.

— Aspasie! Aspasie, il faut que tu éteignes cet amour.

— Ma vie s'éteindra avant.

— Cher enfant, écoute ton vieux père.

— Vous n'écoutez plus votre fille.

— Ce n'est pas moi qui refuse, c'est la raison.

— Votre raison, c'est tyrannie.

— Mais c'est folie que ton amour.

— Mon amour! c'est ma vie, c'est ma gloire! Et puisque mon père ne veut pas me comprendre, au lieu d'avoir à bénir mon bonheur, il aura à pleurer ma mort.

— Oh mon Dieu, mon Dieu, cria M. du Rosais, voilà comme notre enfant nous récompense de toute notre tendresse! Et comme ce malheureux père se laissait aller à sa douleur, sa femme entra...

— Ma mère, tu m'as toujours aimée, toi! tu as toujours voulu mon bonheur, n'est-ce pas?

— Dieu m'est témoin que ç'a été la pensée de toute ma vie, l'occupation de chacun de mes jours.

— Eh bien! joins tes prières aux miennes.

— Je ne fais que prier pour toi.

— Fléchis mon père.

— Ton père!

— Oui, il veut mon malheur.

— Aspasie, tu trompes ta mère.

— Il veut ma mort.

— Ta mort! mon enfant.

— Oui, il me pousse vers la tombe...

— Je veux la préserver de la ruine.

— M'ordonner de vivre sans Aristide, c'est me commander de mourir.

— Lui refuser ta main, c'est te sauver de la misère.

— Et que me fait ce que vous appelez misère. J'aime mieux le dénuement avec lui, que la richesse avec un autre.

— Ma chère Aspasie, la passion t'égare; nous avons pris des renseignemens, et ton père a su qu'il n'y avait pas que la fortune qui manquât au jeune homme que tu aimes.

— Et que peut-il lui manquer?

— De la conduite.

— Ah! vous y voilà aussi, ma mère! Il faudrait à Aristide, pour qu'il obtînt votre agrément, qu'il demandât ma main de derrière un comptoir; il est plus haut placé.

— Ma fille, dit avec le ton du mécontentement M. du Rosais, vous oubliez le respect que vous devez à votre nom. Une longue probité, une probité héréditaire, l'a bien placé parmi les noms du commerce.

— J'ai horreur de vos pensées de négoce, elles rapetissent l'esprit.

— Elles conduisent à l'aisance, à la considération.

— Elles refroidissent le cœur.

— Elles savent le préserver des folles imaginations.

— Dites des félicités de la vie; car il n'y a de bonheur que dans les unions d'amour, et le commerce veut des unions d'argent.

— Mon enfant, ton père et moi, nous voulons que l'homme qui te donnera son nom, nous donne en même temps des garanties de ton bonheur à venir. Et nous ne trouvons pas que M. Aristide nous fournisse cette garantie.

— Parce que vous ne le comprenez pas; parce que vous ne pouvez pas le comprendre. Aristide a élevé son cœur bien haut par l'*amour de l'art.*

— *Amour de l'art! Amour de l'art!* Voilà ce que l'on répète aujourd'hui de tous côtés. Je ne vois que du vide là-dedans.

— Mon père, si vous n'y voyez que du vide, pourquoi m'avez-vous donné cet *amour de l'art*, pour vivre avec un négociant; pourquoi m'avez-vous donné une harpe. Avais-je besoin d'apprendre à chanter comme Grisi pour rester derrière un comptoir....

— Tes talens feraient le délassement de ton époux; il y applaudirait.

— Beaux applaudissemens que ceux-là, mon père; vous m'avez accoutumée à ceux de la foule.

— Ma fille, brisons là-dessus.

— Oui, mon père; vous avez allumé le flambeau et vous ne voulez pas qu'il jette de l'éclat.

— Je veux ton bonheur.

— Oh! oui, nous ne voulons que cela, Aspasie; crois-en ton père, crois-en mes larmes.

— Vos larmes! ma mère, vos larmes! Ah! prenez garde à celles que vous aurez à répandre!

— Mon enfant, que veux-tu dire.

— Vous le saurez tous les deux....

Après ces cruelles paroles, prononcées avec véhémence, Aspasie, rouge, animée, haletante, descendit au jardin. Aristide y était.

— Votre douleur me dit mon arrêt : plus d'espérance?

— Non, plus d'espérance ; ni pour vous, ni pour moi!

— Ils ne vous ont pas compris?

— Non.

— Ils n'ont pas été attendris par vos larmes?

— Non.

— Ah! je croyais que rien ne pouvait vous résister.

— Que voulez-vous! La froideur ne comprend pas l'amour.

— Malédiction! Malédiction sur moi!

— Aristide, malédiction sur vous, c'est malédiction sur moi.

— Oh! alors, je rétracte mes paroles.

— Non, Aristide, non, ne rétracte rien ; arrangeons-nous de la malédiction des hommes. Faisons du bonheur avec ce qu'ils redoutent ; de la joie avec ce qui leur fait peur.

— Comment?

— La mort....

— Oui, tu as raison ; oh! ma bien-aimée, savourons-la ensemble...

— C'était-là ma pensée.

— Noble et grand caractère... Cependant, vous, si belle et si jeune, vous, si vite mourir!

— Plus je suis jeune, plus j'aurais de temps à souffrir.... Ils n'ont pas voulu nous unir dans la vie, eh bien! notre union dans le cercueil sera leur ouvrage.... Ne perdons pas un jour, finissons-en avec la vie, c'est en finir avec le malheur!

— J'y consens, oh! toi, que j'appellerai mon épouse à mon dernier souffle.... Mais si je puis vouloir ma mort, à moi, je dois vouloir que tu fasses tout pour vivre, toi, si jeune et qui a été heureuse.... Va les retrouver, supplie, tombe encore à leurs genoux, baigne leurs mains de tes larmes.... Va, la vie pourrait être si belle s'ils consentaient enfin à notre union.

— Aristide, tu es maître de mes actions, de mes jours et de ma mort; je t'obéirai, je retournerai vers eux, mais sans espérance....

Ce fut en vain qu'Aspasie conjura de nouveau son père de consentir à son mariage; maintenant, M. du Rosais avait la certitude que le jeune homme qui la poursuivait de ses hommages avait eu de graves torts de conduite; toutes ses connaissances étaient dangereuses, et tous ses amis à peu près flétris. Lui, d'ordinaire si faible contre une volonté de sa fille, en cette occasion demeura inflexible, car il voyait le malheur et la perte d'Aspasie liés à son consentement.

Voyant qu'elle ne pouvait pas vaincre la répugnance et la ferme volonté de son père, la fille du négociant prit une singulière résolution.....résolution qui ne fut connue que d'Aristide.....

Tout-à-coup elle sembla moins abattue, moins triste; elle qui ne parlait plus à ses parens, et qui venait chaque jour s'asseoir à leur table, pâle, sans toilette et les yeux rouges, se remit à causer et à reprendre un peu de nourriture. Un soir, elle embrassa même sa pauvre mère qui avait déjà dépéri de voir son profond chagrin. Au bout de quelques semaines elle s'était reprise à sourire à une amie d'enfance et avait remonté sa harpe dont les cordes étaient depuis long-temps détendues!

Oh! si vous aviez vu le père et la mère de la jeune fille, vous auriez joui du bonheur qui leur revenait; à mesure que la tristesse s'en allait du front de leur enfant, un reflet de joie reluisait sur le leur. Et quand ils étaient seuls ensemble, ils se disaient avec des pleurs de reconnaissance dans les yeux : *La pauvre enfant, elle revient à la raison. Elle l'oublie.....*

Le jour de la fête de madame du Rosais arriva, et, bien tremblant, bien ému, le père d'Aspasie osa lui dire : Pour la fête de ta mère que ferons-nous cette année? Sera-ce une simple soirée, un concert, un bal?

— Aucune distraction ne peut être trop vive pour moi, répondit Aspasie, et puisque vous ordonnez que j'*oublie*, faites beaucoup de bruit à l'entour de moi.

— Eh bien, ce sera un bal.

— Oui, mon père un bal travesti.....

M. du Rosais resta un instant muet de surprise, mais bien vite il ajouta : Oui, chère amie, oui, un bal comme tu le veux, le plus beau de tous ceux qui auront été donnés dans le quartier. A ces mots la

jeune fille jeta ses bras autour du cou de son père et l'embrassa avec affection. Et ici, il n'y avait aucune fausseté, aucune feinte, c'était de la joie qu'elle venait de ressentir.....

Bientôt tout fut en mouvement dans la maison de M. du Rosais, les lustres à pandelocques de cristal, les banquettes recouvertes de velours rouge, bordées de franges d'or; les fleurs, les arbustes, les tentures, les tapis furent apportés, et toutes ces choses, Aspasie les regardait poser à leur place avec un sourire qui ravissait sa mère.

Quand tous les apprêts de la fête furent terminés, quand la maison eut sa parure achevée, la nuit qui précéda le bal, Aspasie se renferma dans sa chambre, et tandis que tout le monde dormait, ayant allumé les bougies de ses candelabres, elle se mit à ouvrir un grand carton qui lui avait été apporté en secret.....

C'était sa parure : la robe qu'elle devait avoir au bal du lendemain. Pour cette soirée de déguisement, elle avait choisi le costume d'une fiancée, robe blanche, guirlande et bouquet de fleurs d'oranger, et long voile de dentelle.....

Puis s'étant revêtue de cette parure, et après s'être trouvée jolie dans sa glace, elle se mit à écrire à Aristide.

« C'est demain la fête ; vous y viendrez. J'ai demandé un bal tra-
» vesti pour que vous puissiez y être ;... vous viendrez, n'est-ce pas?
» Ce n'est pas vous qui oubliez vos promesses, et vous vous souvenez
» de notre projet d'union.....

» Malgré mon voile abaissé, vous me reconnaîtrez. Je suis votre
» fiancée..... j'en ai pris la parure. Vous, prenez un costume qui
» aille avec le mien...... que l'on ne vous reconnaisse pas....... et,
» déguisés tous deux, nous nous échapperons de la foule joyeuse. ...
» et nous irons où vous savez..... Oh! la lune sera belle sur toutes les
» tombes, et dans ce grand sanctuaire de la mort, notre dernier entre-
» tien sera pur..... Jamais je ne suis entrée dans un cimetière sans
» prendre la vie en dégoût, Aristide. C'est là, seulement là, que nous
» trouverons le repos. Aristide, à demain. Je t'attends au bal pour al-
» ler plus loin. Je te suivrai quand tu m'auras dit PARTONS, MA FIAN-
» CÉE. »

Après avoir écrit cette lettre, Aspasie se coucha. Et le lendemain, quand elle descendit au déjeuner, son père et sa mère l'embrassèrent

et lui dirent : Chère enfant, jamais tu n'as été aussi jolie..... Ce soir tu seras la plus belle.

Aspasie, ajouta madame du Rosais, tu ne nous a pas montré ta robe de bal.

— Non maman, je veux te surprendre. Je veux que tu aies de la peine à me reconnaître.

— Oh! tu auras beau faire, ta grâce te trahira. Et puis, qui peut tromper les yeux d'une mère?

A ces paroles un étrange sourire vint sur les lèvres d'Aspasie. . . .

Le bal était dans toute son ardeur, les bougies des lustres étaient déjà brûlées à moitié... Les contredanses, les valses s'étaient succédé... Le moment du premier galop, du galop qui précède le souper, était venu ; l'orchestre animé et bruyant répandait comme du vertige parmi la foule dansante; jusqu'à ce moment, Aspasie n'avait point encore reconnu Aristide. Tout-à-coup, dans le mouvement précipité de la folle danse, à l'instant où l'on jette sa danseuse dans les bras d'un autre pour la reprendre encore et la changer de nouveau, un chevalier à l'armure noire, au casque noir, à la visière abaissée, se saisit de mademoiselle du Rosais en lui disant à l'oreille : PARTONS, MA FIANCÉE.

— Je suis prête, répondit la jeune fille, et, en disant ces mots, une sueur froide coula sur son front paré de fleurs, et ses jambes défaillirent; mais le chevalier noir l'entraîna dans le mouvement du galop, et, passant près de la porte, tous les deux sortirent inaperçus.

— Une voiture était là, ils y montèrent ; un domestique en livrée noire avança et demanda, où va madame?

— *Au cimetière du Père-Lachaise*, répondit le jeune homme déguisé... La voiture roula, et elle n'était pas encore loin de la maison de M. du Rosais, que la malheureuse Aspasie avait reconnu qu'elle venait d'être affreusement trompée. Ce n'était point Aristide, c'était un comédien de ses amis qui eut la cruauté et l'audace de lui dire : Ce n'est point au cimetière que nous allons, belle fiancée, mais à Calais; de là, nous passerons en Écosse, où les mariages se font vite. Vous avez une belle voix, un grand talent ; moi, je suis le premier acteur des trois royaumes : unissons nos talents..... Aristide m'a cédé ses droits; lui est parti pour l'Italie avec...

— Vous mentez... Aristide n'a pu me tromper...

— Au premier relai, je vous remettrai une lettre de lui...

— Infâme imposteur, taisez-vous; laissez-moi descendre... Cocher, arrêtez! arrêtez!

Mais la voiture roulait toujours. Enfin, à un relai, le comédien, prenant une des lanternes allumées, fit voir à la jeune fille ce peu de mots écrits de la main d'Aristide :

« Vous voulez mourir, mourez toute seule; moi, je veux vivre.
» Mon ami vous dira mes nouvelles destinées. J'ai trouvé une femme
» qui a autant de fortune et plus de raison que vous... Adieu; mon
» ami est acoutumé à jouer les grandes passions, il vous comprendra
» mieux que moi. Aristide. »

Il y a des douleurs silencieuses, il y a des désespoirs muets; mais ce qu'éprouva Aspasie, à la lecture de cette infâme lettre, fut de la fureur; des cris, et comme des hurlemens, furent entendus par les postillons et les gens de l'auberge; et, malgré tous les ordres de partir immédiatement, que donnaient et le maître et le domestique, l'aubergiste, maire du village, voulut savoir qui criait ainsi dans la voiture. Par son ordre, elle fut ouverte. Aspasie, après d'affreuses convulsions, révéla tout; et le ravisseur fut à l'instant arrêté par les gendarmes qui étaient venus demander les passeports....

Après avoir témoigné à son libérateur toute sa reconnaissance, mademoiselle du Rosais demanda si on pouvait la laisser passer la nuit dans la chambre au rez-de-chaussée, où elle se trouvait alors, et annonça l'intention de retourner le lendemain à Paris. L'honnête aubergiste s'empressa de faire tout ce qu'elle désirait, et quand la fille de l'hôtellerie vint pour aider la belle dame à se déshabiller, Aspasie refusa ses soins en disant qu'elle avait l'habitude de se servir elle-même.

Tout le monde de l'auberge, après avoir longuement parlé de l'événement de la soirée, finit par s'endormir, le silence régnait dans la chambre d'Aspasie, comme dans le reste de la maison...

Entre une heure et deux heures du matin, la malheureuse Aspasie, honteuse, désespérée d'avoir été si indignement trompée, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la grande route, avec un soin extrême elle tourna doucement l'espagnolette, et sans faire crier la croisée, l'ouvrit alors. Elle sortit sans bruit, courut avec ses souliers de bal

vers la Seine, à cinquante pas de l'auberge, puis là, se précipita dans les flots, tout argentés des rayons de la lune . . . .

Deux jours après, on lisait dans les journaux : « hier matin, le corps d'une jeune femme a été retiré de la rivière, un peu au-dessous de Saint-Denis... On ne sait si cette jeune femme a été victime d'un accident, ou d'un acte de désespoir. Elle était vêtue d'une robe de mariée; on a encore retrouvé attaché à sa belle chevelure un voile de dentelles et une couronne de fleurs d'oranger. »

Ce corps, c'était celui d'Aspasie, il n'a été qu'un instant à la morgue, son père et sa mère le reconnurent tout de suite... La pauvre mère est aujourd'hui dans la même tombe que sa fille, et M. du Rosais, bien vieux à présent, est devenu aveugle à force d'avoir pleuré... De cette maison où Aspasie avait été exposée morte avec sa robe de fiancée, autrefois Marie-Anne du Rosais, aussi avec un chagrin d'amour, était sortie, non pour se tuer, mais pour aller pleurer et prier dans un couvent.

Autres temps, autres mœurs!

Autrefois, aux jeunes filles, foi et piété.

Aujourd'hui, à de jeunes têtes couronnées de fleurs, doutes et philosophisme.

Autrefois, au malheur, un refuge sanctifié.

Aujourd'hui, à une passion contrariée, le suicide.

Autrefois, la religion nous disait : *vous souffrez*, *résignez-vous*.

Aujourd'hui, le siècle nous dit : *vous souffrez*, *tuez-vous*.

Vicomte Walsh.

LES ILLUSTRATIONS.

Nous vivons dans un temps d'illustrations. De nos jours, on illustre tout : l'Arc-de-l'Étoile avec des sculptures fantasques qui le font prendre de loin pour un gâteau de dessert pétri d'ornemens romains; la place Louis XV avec un obélisque plus coûteux mille fois à transporter qu'une statue du musée de Naples, sans compter les illustrations du nouveau Versailles, où l'on prétend surpasser Louis XIV. C'est une rage, une fureur! L'inventeur de ce musée de Versailles compose

lui-même le livret de ce musée, il l'harmonise à sa plus grande gloire ; il s'est, dit-on, chargé des biographies de tous les portraits en pied et de tous les bustes. Ainsi *illustré*, le livret du nouveau Versailles, dont nous reparlerons en temps et lieu, ne peut manquer de devenir une chose curieuse et éminemment récréative. En vérité, nous ne voyons aucun mal à ce qu'un prince se délasse de son conseil des ministres en faisant du style à ses heures, en compensation du style peu académique de M. Guizot à la séance récente de l'Institut : c'est une leçon de français qui manque aux ministres, et le trône la leur donne ; à la bonne heure !

Encore une fois, si cette manie d'*illustrer* ne s'étendait qu'aux carrefours et aux places publiques, le sens public ferait justice lui-même de ces obélisques niais dont l'aiguille téméraire coupe follement les belles lignes de la place Louis XV, comme il répudierait en même temps la bigarrure actuelle qu'on élabore péniblement au musée de Versailles. Mais, imaginez-vous que l'on *illustre* encore les vieux livres, et non-seulement les vieux livres, mais les saints livres ! Nous tenons en main un de ces pieux volumes avec vignettes et figures. Eh bien ! les anges y ressemblent à des anges de M. Duponchel, et le type divin de la figure crucifiée à un modèle connu sur le plus infime théâtre du boulevard ! Si c'est ainsi que l'on conserve aux vieilles et saintes choses leur sentiment primitif de candeur, leur raideur sainte, vénérable, à coup-sûr on ne s'en douterait pas ! A n'envisager cette question que sous le côté de l'art, et en ne limitant pas même l'ouvrier dans le cercle impérieux des idées catholiques, il y a là un vice trop pernicieux pour que nous ne le signalions pas à l'attention des artistes.

Assurément, c'est une belle et bonne idée que celle d'*illustrer* les vieux livres, les livres saints ou profanes, tout ce qui a été sublime ou retentissant à son époque, les maîtres de la vie pieuse, comme les maîtres de la poésie ; mais il faut au moins que l'artiste se garde de buriner ses vignettes au point de vue de 1836 ; c'est dans ce sens qu'un pas rétrograde, dans le domaine de l'art, est une nécessité. Ne voyez-vous pas aussi bien que nous, que la candeur native des premiers auteurs, et à plus forte raison des auteurs sacrés, s'altère à ces finesses coquettes du burin moderne, qu'elle perd à ces transformations d'habit ? Devant ces noms vénérables que la piété a consacrés, n'est-il pas évident que l'artiste doit en revenir

bien vite à ces dessins primitifs et naïvement enchanteurs d'un maître tel qu'Albert Durer en gravure? Arrière alors tous les enjolivemens parisiens du dessin, arrière surtout la lithographie! Jeunes peintres, étudiez Overbeeck, le digne et pieux croyant de Rome, ce peintre studieux, que Raphaël a tellement désespéré par sa couleur, qu'il s'est fait chrétien, et a abjuré le protestantisme pour se rapprocher du génie de Raphaël en se rapprochant de Dieu! Étudiez encore le divin Léonard, Léonard de Vinci, ce jeune homme si beau, si pur, si aimable! Voyez un peu comme dans ses têtes de Vierge il a résumé toutes les grâces enchanteresses de la femme, et cependant, comme il s'est bien gardé d'ôter à Marie, mère de Jésus, cette empreinte traditionnelle de vétusté et de sévérité catholique dans le costume! Par pitié, consentez, dans votre intérêt, aux pas rétrogrades pour les idées catholiques en dessin ou en gravure; car aujourd'hui la vieille peinture du Garofolo, du Titien, de Léonard et de tant d'autres, est la meilleure source pour réchauffer votre religion attiédie, pour rendre la vie à vos convictions branlantes! Ce n'est pas par les stupides mélanges de bleu, de rouge et d'or dont on a platré Notre-Dame-de-Lorette, que vous honorerez la double religion du Christ et de Raphaël! Voyez un peu combien tout ce qui se fait dans nos églises modernes est mesquin et misérable, et soyez sûrs que l'étude la plus sèche en apparence portera dans l'abîme de vos ambitions ou de vos peines des consolations et des espérances puissantes.

Alors du moins, si l'on vous confie une *illustration* quelconque, un livre, une église neuve, une statue, alors, avant de vous mettre à l'œuvre, vous ferez votre prière mentalement devant ces grands maîtres, vos sublimes confesseurs. Vous demanderez à Cimabue par quel admirable instinct de génie, quand il fit sa Madone aux anges (1), il entoura les pieds de sa Vierge des flots pressés de leurs phalanges, comme pour faire mieux voir que la tige seule de ce lys si blanc et si pur devait fleurir et briller au-dessus de toutes ces tiges. Avant que vous ne preniez la palette ou le ciseau, vous songerez à ce jeune homme à genoux avec une tunique verte, dans l'Assomption de Raphaël, ou à ce religieux bénédictin qui touche du piano dans le concert du Giorgione, à Venise. Vous laisserez les architectes et les pein-

(1) A la chapelle des Ruccelaï, Florence, Santa-Maria-Novella.

tres de l'Institut vous rebattre les oreilles de cette question d'athée stupide : *Qui croit encore aujourd'hui?* Persuadés comme vous l'êtes qu'il vient un temps de décrépitude et d'aveuglement pour le talent, et que le temps, cet inexorable vieillard, se nomme l'Institut, vous leur répondrez au besoin que la salle des concerts Musard vaut cent fois le décor de Notre-Dame-de-Lorette, ce café chrétien, plutôt que cette église du Christ. En un mot, vous conserverez, si vous voulez réussir, le respect le plus dévoué aux traditions du génie, qui ont jeté leurs vives lueurs sur la toile ou sur le marbre avant vous! Quand vous *illustrerez*, vous songerez auparavant aux maîtres illustres. Vous ne ferez pas d'une *Imitation de Jésus-Christ* un livre grotesque avec des figures d'acteurs, drapés comme un moine de la Porte Saint-Martin ; et d'un temple catholique, un local pour la valse, doré et brillant comme un salon de M. Thiers !

Vous rendrez surtout justice aux jeunes talens de notre époque assez courageux pour résister à ce débordement d'idées stupides. Ainsi, en est-il de Moine, que la liste civile tourmente aujourd'hui pour son bénitier de la Madeleine ; M. Huvé répète chaque jour à Moine qu'il faut à la Madeleine des idées communes comme *le pain et le bouilli*. M. Huvé, l'architecte de la salle Ventadour, ne doit pas comprendre le bénitier de Moine, à la bonne heure, mais pourquoi employer ses loisirs à détourner de sa route un artiste d'un grand talent, sévère et religieusement consciencieux? Que fait la conscience de M. Moine à la conscience de M. Huvé?

Nous reviendrons sur ces *illustrations* de 1836, appliquées aux choses saintes. Pour le moment, ce qu'il importait de signaler avant l'ouverture de la Madeleine qui nous tient en réserve de fort belles peintures de M. Ziegler, c'était la tendance inouie de *certaines gens* à contrarier dans sa belle voie ancienne l'art le plus puissant de tous les temps, l'art catholique !

ROGER DE BEAUVOIR.

POÈTES — ROMANCIERS
DE LA FRANCE
AU MOYEN-AGE.

I.
CYCLE BRETON.

WACE.

§ II.
Li Romanz de Brut.

Les peuples suivent, dans leurs développemens successifs, certaines lois analogues à celles que suit l'individu. Comme l'homme, ils ont leur enfance, leur âge mûr et leur vieillesse ; et chacune de ces phases de leur vie offre des caractères particuliers assez conformes à ceux que présente la sienne. Ainsi, pour ne citer qu'un trait de ressemblance, de même que l'enfant est essentiellement imitateur par sa nature, de même les peuples jeunes possèdent au plus haut degré ce génie de l'imitation. Et cela se conçoit facilement : impuissans à marcher seuls, et cependant aspirant à l'action de toute la force de leurs facultés naissantes, il leur faut, comme à lui, des guides qui l'entraînent au but.

Ce principe, dont on pourra vérifier l'exactitude en mainte occurrence, appliqué à la littérature française, nous semble également vrai, également susceptible d'être soutenu par les faits. Aux premiers siècles du moyen-âge, à son début, cette littérature fut toute d'imitation ; les plus anciens trouvères, dont les noms et les œuvres soient venus jusqu'à nous, ne nous ont légué que des traductions. C'est Éverard, moine de Kirkam, qui translata la passion de Jésus-Christ et les distiques de Caton ; c'est Samson de Nanteuil, auteur d'une paraphrase poétique des *Proverbes de Salomon ;* c'est Philippe de Than, qui mit en vers le *Bestiarius*, à la prière de la reine Alice ; c'est l'auteur ano-

nyme de la traduction du *Voyage de saint Brendan aux îles Fortunées;* c'est Henri I[er], roi d'Angleterre et duc de Normandie, surnommé le *Beau-Clerc*, à cause de son goût pour les lettres, qui, non content d'encourager les trouvères de ses éloges et de leur affecter d'immenses revenus, voulut se placer à leur tête en mettant en français les apologues que l'antiquité nous a légués sous le nom d'*Izopet;* enfin, c'est maître Wace,

Qui veut ouïr, qui veut savoir
De roi en roi et d'hoir (héritier) en hoir,
Quels ils furent et dont ils vinrent
(Ceux) Qui Angleterre, d'abord, tinrent;
Maître Wace l'a translaté,
Et en conte la vérité.

Plus tard, la poésie ne cherchera plus de modèles; plus tard, les ailes du petit oiseau grandiront, et il prendra de lui-même son vol; mais tandis qu'il est faible encore, et que sa plume est sans vigueur, il a besoin du vieil aigle, qui le saisisse dans sa serre et le mène au soleil.

Un de nos confrères de l'École-des-Chartes, qui se livre avec conscience et talent à l'étude de nos vieux manuscrits, dont il a déjà publié plusieurs, M. Leroux de Lincy, s'occupe en ce moment à éditer la traduction du trouvère de Normandie (1).

Le *Brut-y-Brenined* peut se diviser en deux parties : l'une, qui précède l'ère chrétienne, où quelques vérités se détachent parfois sur un fond de fables souvent sans poésie; l'autre, généralement plus vraie, plus brillante et plus éclairée, qui la suit.

Le barde commence par raconter l'origine des Bretons, qu'il fait descendre des *Troyens*. Après avoir, comme Énée, erré de rivage en rivage, ils abordent en Gaule, y remportent de grandes victoires, laissent des colonies dans la Petite-Bretagne, qui, alors,

N'est pas Bretaigne encor nommée,
Mais est Armorique appelée,

et de là passent en l'île d'Albion, qu'ils adoptent pour patrie. Ils y sont gouvernés par une suite de rois, *arrières-petits-neveux de Priam;* l'histoire n'en a sauvé que deux de l'oubli : Brennuc'h et l'infortuné Lear : le premier, qui mettait son épée dans la balance ro-

(1) Chez Frère, à Rouen.

maine et faisait pencher les destins de la ville éternelle; le second, qui fut victime de son amour pour ses filles, et dont Shakespeare a immortalisé les malheurs.

Les Bretons jouirent pendant long-temps en paix de leur conquête, sans qu'aucun peuple songeât à la leur disputer; mais vint César, et toute l'île fut bouleversée. Le général romain se souvenait sans doute que c'étaient des guerriers d'Albion qui avaient livré sa patrie aux flammes; il usait de représailles.

Pourtant, ses premières tentatives ne furent pas heureuses; quoiqu'il en dise dans ses *Commentaires*, il fut deux fois vaincu par Kasibelan, et il est probable qu'il eût été forcé de renoncer à soumettre les Bretons si la division ne s'était mise parmi eux, et si un de leurs chefs n'avait trahi leur cause en passant à l'ennemi. Aidé de ce secours, César les poursuivit sur leurs montagnes, et les y tint long-temps bloqués sans succès. « O admirable nation bretonne, s'écrie le barde, » qui mis deux fois en fuite le conquérant du monde, et qui, en fuite » toi-même, lui résistais encore, à lui, auquel tous les peuples de l'uni- » vers n'avaient pu résister, prête à subir la mort pour la patrie et » pour la liberté ! »

La faim seule les vainquit; Kasibelan offrit de payer aux Romains un tribut annuel de trois mille livres d'argent, et ses propositions furent acceptées.

Appelé ailleurs par d'autres soins, César laissa le gouvernement de l'île à ses lieutenans; mais leurs efforts pour contenir les Bretons ne furent pas toujours couronnés du succès; les indigènes, peu accoutumés au joug, le secouèrent souvent.

Dans ce temps-là, dit Wace,

Dans ce temps fut né li Sauveur,
Li fils de Dieu, qui du ciel vint;
Dieu est, mais pour nous homme devint;
Et, pour notre rédemption,
En la croix souffrit passion.

Le barde Thaliessin aurait, selon le traducteur, comme saint Jean-Baptiste aux Juifs, annoncé sa venue aux Bretons :

En Bretaigne étoit un devin (1)

---

(1) Nous altérons légèrement le texte, comme précédemment, afin de le faire mieux entendre.

Qu'on appeloit Thaliessin,
Pour bon prophète étoit tenu,
Et moult étoit-il de tous cru.
A une fête qu'ils fesoient,
Où les Bretons ensemble étoient,
Li roi le pria et requit
Qu'aucune chose il lui dit
Du temps qui venoit en avant (l'avenir).
Et Thaliessin dit ïtant (donc) :
« Hommes, ne soyez en tristour (tristesse),
» . . . .
» En terre, est du ciel descendu
» Cil qui a été attendu,
» Qui sauver nous doit, Jésus-Christ. »
La prophétie que il dit
Fut des Bretons bien recordée (retenue)
De long tems ne fut oubliée.
Il dit bien vrai, pas ne mentit,
En ce temps Jésus-Christ naquit.

Il est seulement fâcheux que Thaliessin ne soit venu au monde que cinq siècles plus tard.

La croix ne tarda pas à être plantée au milieu de l'île, l'Angleterre est un des premiers pays du monde où elle ait brillé ; on s'effraie de la rapidité miraculeuse avec laquelle le christianisme transforma et engloutit, pour ainsi dire, le druidisme ; la conformité de certains dogmes fondamentaux dans les deux religions, l'éloignement du polythéisme, qui ne s'interposa pas entre elles, la hache à la main, et surtout la divinité de l'Évangile, peuvent seuls expliquer ce phénomène.

Bientôt les princes protégèrent de leur manteau royal le culte nouveau et ses ministres. Lus envoya demander des missionnaires au pape Éleuthère, et se fit baptiser avec tout son peuple. Les vingt-huit druides et les trois archidruides de l'île se convertirent, et furent remplacés sur leurs siéges par des évêques et des archevêques, et tous les colléges, tous les sanctuaires, tous les temples du druidisme, purifiés et consacrés au Dieu des chrétiens.

Il en fut de même en Armorique.

Nous avons souvent vu au fond de nos bois de vieilles chapelles en ruines, jonchant le sol de *lan* druidiques ; la croix y domine souvent le *menhir* du *Dianâ* des Gaulois, et la petite statue de la sainte Vierge est devenue le génie protecteur de l'*azeuladour*, la fontaine de la prière.

Mais nous reviendrons sur cette importante matière, quand nous parlerons des romans du Sant-Graal.

Cependant, une révolution éclatait au sein de la Grande-Bretagne; le soldat Maxime, l'Espagnol, usurpait la pourpre impériale (383), portait en Gaule ses armes victorieuses, et donnait au kun Meriadek le gouvernement de l'Armorique, qui, par *achoison*, perdit alors son premier nom,

Et eût à nom Bretagne, et a,
Jamais, je crois, ne le perdra.

Un demi-siècle après, les Romains abandonnaient eux-mêmes pour toujours leur conquête, et la livraient sans défense aux ravages des Pictes et des Scots.

C'est alors que les Bretons insulaires adressèrent au patrice Aëtius, cette admirable supplique, que l'histoire nous a transmise :

« Les barbares nous poussent à la mer, la mer nous renvoie aux » barbares; si nous voulons échapper à leur glaive, les flots sont là » pour nous engloutir, et si nous reculons devant l'abîme, l'ennemi, là, » pour nous égorger. »

Le chef des Bretons d'Armorique, Aldroen, arrière-petit-fils de Meriadek, fut touché du malheur des insulaires, ses compatriotes, et leur envoya le kun Stantin, son frère, avec une escorte de deux mille hommes. Stantin battit les barbares et fut élu roi. Après dix ans de règne, il mourut assassiné par un soldat picte, laissant le trône au kun Stan, son fils aîné, qui périt d'une mort semblable. Ses frères, Emrys-Alrel et Uter-Penn-dragon, se sauvèrent en Armorique.

Wortigern, le complice ou l'auteur du crime, lui succéda. Il fit alliance avec Hengist et Horsa, chefs saxons,

Deux frères de grande stature
Et d'une estrange parléure (langage),

nouvellement débarqués sur les côtes d'Albion (455), et reçut de ces peuples de puissans secours pour combattre les barbares; mais leur nombre s'accrut bientôt tellement, qu'ils devinrent plus redoutables que les Pictes et les Scots eux-mêmes, et qu'il fallut songer à arrêter leurs progrès.

Wortimer, fils de Wortigern, se chargea de ce soin; il prit les armes, rallia autour de sa personne tous les Bretons fidèles à leur origine, s'en fit reconnaître roi, et déclara la guerre aux Saxons.

Après deux combats, dans l'un desquels les indigènes furent vainqueurs, et dans l'autre vaincus et massacrés, à Ambres-Bury, et leur chef pris et mis à mort; Wortigern, son père, après avoir été trahi lui-même par ses alliés, et par eux jeté dans les fers, leur échappa, et se réfugia en Kambrie, où il résolut de bâtir une citadelle pour se mettre à l'abri de leurs attaques.

« Il fist donc préparer » (nous empruntons ici la traduction d'un grave *advocat en la cour du parlement de Bretaigne* au 15e siècle) « il fist donc préparer pierres, cyment, bois et autres matières pour » construire et édiffier la tour, en ung lieu qui luy sembloit plaisant » et seur. Mais quand les maçons eurent basty et eslevé les murs de » deux toyses de hault, en une nuyt tomboit autant de mur qu'ilz en » avoient fait en huit iours, en manière qu'ilz n'y pouvoient prendre » pied. Le roy Vortigern envoya quérir les philosophes et magiciens » et leur demanda la cause de cest inconvénient, lesquelz après qu'ilz » eurent entendu ceste matière, lui conseillèrent de faire trouver ung » enfant sans père, et que il le fist tuer et de son sang feist arrouser les » pierres et matières des fondemens, et ilz affirmoient que cela feroit » soustenir le fondement et les murs de la forteresse.

» Vortigern envoya de toutes pars des messagiers à lui féaulx, pour » scavoir s'il seroit possible de trouver en son royaulme ung enfant » engendré sans père. Ces messagiers arrivèrent en une ville de la » Grand-Bretaigne nommée Kaermelin, et comment ilz y entroient, » trouvèrent aucuns ieunes garçons qui s'esbatoient ensemble, dont » l'ung avoit nom Dinabus et l'autre Merlin. Et sur quelques paroles » qu'ilz eurent ensemble, Dinabus dit à Merlin : Tu ne dois point ainsi » fort debatre avec moi qui suis yssu de lignée royale et de père et » de mère, et au regard de toi tu n'as point eu de père, et ne sait-on » comment tu as été conceu.

» Les messagiers de Vortigern entendirent ces paroles. Si se retirèrent par devers le prevost de la ville, et luy dirent, de par le roy » Vortigern, qu'il envoyast par devers luy l'enfant Merlin et aussi sa » mère (qui estoit fille du roy de Démétie, et estoit religieuse emmurée en ung monastère de dames, en icelle ville de Kaermelin).

» Le roi Vortigern, adverti de leur venue, les fist amener par deverz » lui, et pour mieulx scavoir comme ung tel affaire povoit avoir esté

» manda lesditz magiciens et philosophes, et, en leur présence, parla » à la dame *moult amiablement.*

La none tint le chef (tète) enclin (baissée),
Quand elle eut pensé un petit (un peu).

—» Sire, sur Dieu et mon âme, bien est vray que ainsi que j'estoye en » ma petite chambrette, close ou couvent ouquel je suis emmurée » avecques autres religieuses, s'apparut à moi une vision en forme hu- » maine d'un jeune homme ;... et puis après, soubdainement, se ab- » sentoit et se fesoit invisible, en manière que je ne le voye plus, et » plusieurs fois se apparut ainsi à moy.....

Ce vallet (enfant) oï, ce vallet ai,
Plus n'en sais et plus n'en dirai.

» Le roy fut moult esmerveillé de ce que luy disoit la religieuse, et » luy sembloit impossible que telle chose fust advenue, mais les philo- » sophes luy déclarèrent qu'il estoit bien possible selon nature, et luy » remontrèrent : « Sire, nous avons par escript, es livres de noz philo- » sophes, que le cas advenu à ceste dame peult estre naturellement » possible, et semblables cas que plusieurs sont autrefois advenus, » comme récitent aulcunes histoires. Apulieus mesme, ou livre qu'il » a s cript, intitulé *Des Dieux de Socrate*, affirme que entre la lune » et la terre, habitent certains esprits que nous appelons *incubos de- » mones*, lesquelz participent en partie de la nature humaine et en » partie de la nature angélique, et quand ils veulent ils prennent hu- » maine figure, et peult bien être que l'ung de ses esprits s'est apparu » à ceste dame.

» Quand l'enfant Merlin eut bien entendu les paroles dessus dictes, » il demanda au roy la raison pourquoi il avoit fait venir sa mère et luy » par devers luy. A quoi répondit le roy : Mes philosophes et magi- » ciens que tu voy icy m'ont conseillé que je face chercher ung enfant » qui n'eust jamais père, que je le face occire, et de son sang je face » arrouser les matières du fondement de mon édiffice, et il sera per- » manent et durable.

» Merlin se adressa aux philosophes et magiciens, et leur dit : Vous » autres ne savez, qui empêche le fondement de l'édiffice du château » du roy, et dictes que l'on espande mon sang sur les matières et que » l'édiffice subsistera ; mais dictes-moy qu'il y a soubz ces fondemens,

» car il y a quelque chose dessoubz, qui empêche la sustance de l'édifice; mais ce secret ne va pas jusques à votre cognoissance. Et dit au » roy : Sire, appelez vos ouvriers et leur faictes fouir leur fondement » plus bas et ilz y trouveront ung lac qui ne peut souffrir que l'on » édiffie dessus.

» Le roy fit venir les ouvriers, et tant beschèrent qu'ils trouvèrent » ung lac en forme d'un petit vivier maresqueulx, et alors dit Merlin » aux philosophes : Gens meurtriers, flateurs, et pleins de toutes tromperies, vous voulez estre réputez sages et devins! je vous demande » qu'il y a soubz ce petit maresquage. Et à cela les philosophes donnèrent aucune responce. Et lors, Merlin dit au roy : Sire, faictes » espuiser cest estang et jecter l'eau hors, et dessoubz vous trouverez » deux dragons endormis. Le roy, en ensuyvant le dit de Merlin, fist » espuiser l'eau et tout mettre à sec, puis après trouvèrent aucunes » grosses pierres, et au-dessous furent trouvés les deux dragons, qui » sortirent de leurs caveaulx, dont l'un étoit blanc et l'autre rouge. » Les dragons combattirent fort l'un contre l'autre.

Par grand'fierté s'entre assaillirent
Et rudement s'entr'envahirent;
Bien les eussiez vu escumer
Et des bouches flammes jeter,

» Mais le blanc eut la victoire et fit enfouyr le dragon rouge, lequel il » jecta hors de la caverne.

» Le roy fut moult esmerveillé de la science de cest enfant, aussi furent les philosophes, et si estimèrent que, en luy, y avoit quelque » déité et esprit de parfaite prophécie, si luy commanda le roy qu'il » voulsist exposer et déclarer que ces deux dragons signifioient. A quoi » Merlin respondit en gettant grans soupirs et gémissemens : Sire, malédiction est prochaine au dragon rouge, car l'extermination de luy » s'approche. Le dragon blanc occupera sa caverne, cela signifie » les Saxons que tu as mandez venir en ce royaulme. Le dragon » rouge signifie le peuple de Bretaigne qui sera abatu et opprimé par » le blanc; et seront ses montaignes et ses vallées vuydes et faictes » d'une haulteur, et les fleuves des vallées décourront tous de sang, » et sera effacé l'honneur de la vraie religion.

Le roi a moult loué Merlin
Et moult le tint à bon devin,

Lui demanda quand il mourroit,
Car de sa fin est en effroi.

» A quoi Merlin respondit : Garde-toi du feu des enfans de Constantin, autrement mal te prendra. Car les enfans de Constantin qui sont » en Bretaigne, Armoricque, avec le roy Budik, leur cousin, arrivent » avec moult grand nombre de navires, armés et équippés de gens de » guerre, que le roy Budik leur a baillez, qui sont jà en la mer approchant de ceste terre, laquelle ils envaderont.

Mal leur a fait, mal te feront ;
A ton mal leur frère trahis,
Et à ton mal roi tu te fis.

» Ils se parforceront de venger en toy la mort de leur père et celle » de leur frère, et seras-tu lors enclos en une tour en laquelle tu seras » bruslé et ars. Et puis couronneront Emrys-Alrel, qui par poison » premier mourra.

» Et son frère, Uter Penn-Dragon, lui succédera et sera roi de ceste » Bretaigne ; et à lui succédera Arthur. »

Arthur, son fils, de Cornouaille,
Comme sanglier, fier en bataille ;
Les traitors (traîtres) dévorera,
Et tous tes parens détruira,
Cil sera moult vaillant et proux (preux),
Ses ennemis détruira tous.

Et la prédiction de Merlin s'accomplit. C'est ce que nous verrons plus tard.

Th. V.

GEORGES SAND (1).

Il est un écrivain, original entre tous, objet de sympathie pour les uns, d'effroi pour les autres, de curiosité pour chacun; qu'on aime pour ses adorables mensonges, et qu'on hait pour ses attristantes vérités et la logique de ses sophismes : cet écrivain, c'est Georges Sand. Écrivain étrange, en effet! qui tient à la fois du docteur et de l'écolier, qui pratique également le syllogisme et le jeu de mots, et se sauve au milieu d'une grave discussion pour aller chanter au soleil; poète volontaire, s'il en fut, n'ayant du génie qu'à ses heures, écrivant au jour le jour, selon le besoin ou le caprice du moment, et laissant à d'autres le soin de tirer la conclusion de ses livres!

Certes, Georges Sand dut éprouver une joie folle, le jour où les pâles apôtres des doctrines modernes vinrent la saluer gravement du titre de confrère, elle qui avait fait de sa vie une véritable école buissonnière, et qui préfère cent fois la moindre fleur des champs ou même une facétie d'atelier à la plus merveilleuse *synthèse*. Cependant l'artiste nomade, l'étudiant moqueur, toujours souillé de la poudre du chemin, avait soulevé en se jouant, et à travers champs, des questions dont la gravité devait chasser de sa vie les douces heures du repos et du mystère. Cette robe de prédicateur, qu'elle avait endossée en riant, comme un écolier espiègle qui se pavane dans la robe du maître, était devenue pour elle le tissu de Déjanire : et lorsque fatiguée des ennuis de l'ovation, elle voulut reprendre son léger bagage d'artiste pour aller de nouveau cabrioler dans les sentiers de sa prédilection, la robe fatale était collée sur ses os, et elle ne put l'en arracher que toute tachée de son sang.

Hélas! elle ne pouvait plus revenir sur ses pas : désormais elle appartenait à l'interprétation, cet ennemi intime de tout homme que la célébrité a fait la chose du public.

---

(1) Cette étude littéraire nous a paru si étincelante de verve et d'esprit que nous nous sommes empressés de l'accueillir ; mais, quel que soit le mérite d'une forme si brillante, nous croyons devoir faire une réserve expresse relativement à un fonds qui ne s'accorde ni avec nos idées ni avec nos principes. Puisse Georges Sand nous ramener bientôt à un jugement plus favorable, en renonçant à une voie qui n'est pas faite pour son talent.

(*Note du Directeur.*)

Nous qui l'avons connue à son début dans la carrière où l'attendaient tant d'épines sous tant de couronnes, nous pouvons attester que la gloire l'a trouva surprise, mais non enivrée.

Si Georges Sand eût voulu alors profiter de ses avantages, elle eût échappé a bien des déboires. Mais quelque fausses que soient ses doctrines, on ne leur contestera pas du moins une haute sincérité. Ennemie jurée de l'emphase sous toutes ses formes plus que du vice, elle fut la première à flétrir de l'empreinte ineffaçable du sarcasme ces tartufes de la phrase, qui, la mine rubiconde et la bourse garnie, vont, roucoulant leurs souffrances, de Tortoni à l'Opéra, ceux là même enfin qui, sur la foi de quelques pages mal comprises, sans doute, l'avaient choisie pour chef d'école.

Sans pitié pour eux, sans pitié pour ces chérubins qui menacent le ciel du fond d'une boutique d'apothicaire, elle se préparait, hélas! de terribles représailles. Ces poètes en plein vent, véritables sensitives littéraires qui n'ouvrent leur calice qu'aux rayons du soleil, ne prodiguent leurs amours et leurs parfums qu'aux molles brises du printemps, et se referment aux approches du public, dont le contact impur flétrirait leurs trésors inédits ; tous ces géans débiles, ces dieux inconnus de l'abstraction, dont la haine est moins immatérielle que le génie, devaient bientôt lui payer ses sarcasmes en calomnies.

Plus d'une puissance occulte, dont le poète avait dans sa noble indépendance négligé l'humiliante faveur, se dressa contre lui. Mais on attaqua moins ses livres que sa personne ; la sainteté du foyer fut violée ; l'interprétation se glissa sous le chevet de l'écrivain. Il ne devait plus y avoir ni repos ni trève pour le maudit, sur lequel pesait l'anathème du *feuilleton !*

Qu'on ne s'y méprenne point; nous ne défendons pas ici les doctrines de Georges Sand. Malheur au poète qui s'est fait un maître de son caprice, et dont le génie n'est qu'un hochet d'enfant! Dieu lui demandera un compte sévère et du mal qu'il a fait et du bien qu'il a négligé de faire. Les expériences douloureuses de la vie de Georges Sand ne sont point une excuse suffisante. Les désenchantemens poétiques sont tombés aujourd'hui dans le domaine public. Le blasphème n'est plus seulement une faute, c'est un lieu commun. Laissons-le aux don Juan d'estaminet, ou aux archanges déchus de Brives Lagaillarde. Assez de complaintes, assez d'imprécations; eh! mon Dieu, quel est

celui pour qui les conjonctures n'ont pas été difficiles? Qui donc, par ce temps, peut se vanter d'avoir gardé ses illusions, en face de certains hommes et de certaines choses? Est-ce une raison pour tout confondre dans une commune ironie? Aux illusions doit survivre la foi! la foi qui fait que l'homme de bien, debout sur les ruines de ses illusions détruites, joint sa force à celle des forts, en faveur de cette société qui, pour être parfois mauvaise mère, n'en est pas moins la mère de tous.

Georges Sand est une ame généreuse, pleine d'ardentes sympathies. Mais le courage de la résignation lui a failli. Elle sait mal combien l'humilité est féconde. A chacun sa croix, sa mission : cependant, le génie est un martyre qu'on doit subir sans se plaindre. Georges Sand ne s'en est pas assez souvenue. Pour n'avoir point oublié de vieilles rancunes, elle a mis son intelligence à la suite de ces esprits révoltés, dont l'audace a pu servir les desseins secrets de Dieu, mais dont le temps est fini. Avec un peu plus de cœur, elle eût été plus grande.

Certes, nous le pensons, le chantre impur de *Léone Léoni* revient chaque jour d'une de ses erreurs. Nous sommes convaincu que son scepticisme moqueur aboutit à la foi; mais si le doute a ses magnificences, ce n'est que lorsqu'il reste chaste et qu'il n'entonne point des chants d'orgies. Trop souvent, Georges Sand, vous avez placé le vice sur le piédestal! Les outrages de vos ennemis seront oubliés un jour, mais votre condamnation est burinée dans quelques-unes de vos pages, comme sur l'airain. Elle durera autant que votre gloire, car plus d'une fois vous avez été chercher des accens impurs au fond de ce cœur, réceptacle de tant d'harmonies divines et de nobles enthousiasmes! Mais si la critique a droit de demander compte à l'auteur du sens de ses livres, elle n'en doit pas moins combattre à armes courtoises, et la personnalité est l'arme du félon. Aux gladiateurs du feuilleton appartiennent les œuvres de l'auteur, mais ils doivent s'arrêter là où commence le foyer : le ménage est chose plus sainte que la gloire!

Il y avait d'ailleurs trop de grossièreté dans les premières attaques dirigées contre Georges Sand, pour qu'on n'y reconnût pas des amours-propres blessés à mort, mettant la personnalité au service de leurs rancunes. L'oreille de l'âne perçait sous le faux semblant d'une sainte colère.

Les hommes graves et de bonne foi ne procédèrent pas de cette façon; le fiel ne déborda pas à flots sur leurs lèvres. Ils plaignirent les

erreurs d'un beau génie égaré, priant Dieu de le ramener dans le droit sentier.

Georges Sand, on le sait, n'est pas toujours restée impassible. Souvent elle a répondu par des sarcasmes vainqueurs ou des plaintes touchantes.

« Nul n'a été plus outragé que moi, écrit-elle à son ami le Malgache, et nul ne s'est cramponné avec plus de douleur et de force
» à l'espoir d'une justice céleste et au sentiment de sa propre innocence. Depuis que la publication de quelques écrits, trop sincères et
» trop courageux pour qu'on les pardonnât à une femme, a fixé sur
» mon nom quelques regards étonnés ou curieux, il n'est pas de
» mensonge dégoûtant, pas de soupçon monstrueux et stupide, pas de
» récit extravagant et infect, dont on ne se soit efforcé de le souiller.
» Depuis ce moment, je n'ai pu dire un mot, écrire une ligne, faire
» un pas, sans que mes intentions les plus pures aient été flétries odieusement, et soumises aux plus basses interprétations. Oh! comment
» n'avoir pas d'orgueil, quand on a une telle guerre à soutenir? Pourquoi Dieu m'a-t-il laissée faire si malheureuse? Et pourquoi permet-
» il que l'impudence des hommes lâches flétrisse et tue l'existence des
» hommes de bien? Faut-il donc que le juste se lève dans sa douleur,
» et qu'essuyant les larmes de la colère ou de la honte, il se lave des
» impuretés dont on l'accable? Seigneur, Seigneur! A quoi songez-
» vous, quand vous envoyez un ange gardien à l'enfant suspendu encore au sein de sa mère, et quand votre providence s'occupe du
» dernier brin d'herbe de la prairie, tandis qu'elle laisse meurtrir et
» outrager un innocent, et que l'honneur, la plus belle fleur qui
» croisse sur nos chemins, est brisé et foulé aux pieds par le premier
» écolier qui passe! »

Honte éternelle sur les critiques sans cœur, qui, mus par un autre intérêt que celui de la vérité, ont arraché ce cri de détresse à l'ame du poète; car le poète a besoin d'indulgence Il faut excuser ses fautes; elles ont une source commune avec ses vertus. Les infirmités du génie sont les plus misérables de toutes, et les plus à plaindre. Cette ardeur fébrile qui soulève dans les cœurs prédestinés de brûlantes sympathies pour la vérité, est aussi un foyer où fermentent sans cesse et bouillonnent les passions dévorantes et le vertige.

Cependant il ne faut pas toujours prendre au sérieux les grands dés-

espoirs de Georges Sand. Cet esprit de folie, qu'elle appelle quelque part son bon ange, ne lui faillit jamais dans les mauvais momens. Semblables à ceux du printemps, les nuages qui couvrent son front se fondent bientôt aux rayons joyeux du soleil. La lecture de ses œuvres nous a souvent remis en mémoire cette anecdote sur Voisenon. On le croyait mourant ; mais pendant que chacun courait l'un après le médecin, l'autre après le prêtre et l'extrême-onction, Voisenon se leva et alla tuer un lapin dans sa garenne.

Georges Sand cherche par fois les coins pour s'y laisser mourir de chagrin. Mais le moindre papillon qui passe d'aventure la dérange dans ses plus beaux projets de malheur. Elle est bien l'enfant d'un siècle à la fois sceptique et rêveur : elle a greffé l'espérance sur le doute, et l'amour de l'infini s'est assis dans son cœur à côté des tristesses de la vie.

Qu'on ne s'y trompe point, malgré toutes ses erreurs, et peut-être à cause de ses erreurs, Georges Sand aura puissamment contribué à l'œuvre de réforme qui grandit chaque jour.

Le but où elle marche est plus près de la vérité que le point d'où elle est partie. Elle ne suit pas la grande route, il est vrai, sa course est une course au clocher ; elle arrivera haletante et blessée, mais elle arrivera. Les œuvres de Georges Sand résument à nos yeux l'esprit d'un siècle singulièrement fatigué de l'ironie. Son doute n'est pas celui qui jadis est venu trouver la foi au milieu des dogmes, le doute de Pascal, c'est le doute saisissant à son tour l'incrédulité sûre d'elle-même, au milieu de ses triomphes ; le doute de l'homme qui du sein de l'impiété tourne la tête vers la lumière et tente de maudire le feu brûlant devant lequel il va bientôt s'incliner, mais dont l'éclat éblouit d'abord sa prunelle, déshabituée des clartés divines ; le doute de Byron enfin ! Il est facile de s'y méprendre : des deux parts, les tressaillemens ont été les mêmes. Mais gardons-nous de confondre dans un commun anathème le doute qui éloigne de Dieu, et celui qui y ramène . . . .

Il serait curieux de suivre pas à pas la marche de ce génie ardent et irritable. Il est pour tout écrivain une destinée commune de phases conventionnelles, une série prévue de luttes et de triomphes que le hasard se plaît rarement à déranger ; mais pour les Georges Sand les conditions ont été bien autres.

Sa jeunesse se passa en loisirs aristocratiques. Courir par les prés,

ou sur les bords enchantés de l'Indre, fut long-temps l'affaire importante de sa vie. Les joies de l'enfant ont laissé dans l'ame du poète des souvenirs ineffaçables, que plus tard il traduisit avec une félicité inouïe d'expression. En effet, si le sens profond des beautés naturelles qui domine chez Georges Sand est le foyer où elle se plaît à puiser la douleur, il est aussi la source la plus féconde de ses inspirations les plus sublimes, ou de ses joies d'enfant; il suffit à la consoler de tout. Dans ses œuvres, les rêves enchantés du poète ne font jamais défaut aux amertumes du philosophe : l'un va consolant l'autre. Dualité admirable et toujours fidèle! Cependant Georges Sand préludait à sa gloire future dans une profonde sécurité. Sans doute, elle recelait en elle le feu brûlant dont la flamme s'apprêtait à jaillir, mais elle ne prévoyait pas que l'avenir qui fermentait dans son crâne allait s'en élancer comme Minerve du cerveau de Jupiter, armé de toutes pièces. Son heure avait sonné pourtant. Après avoir passé par tous les enthousiasmes et tous les désenchantemens, Georges Sand saisit sa plume, comme un factieux qui court aux armes. La coupe de ses amertumes était pleine et débordait. Elle ne savait pas alors que la plume est un glaive à deux tranchans, qui blesse celui qui s'en sert pour frapper, que c'est là la punition des grands esprits rebelles : ces anathèmes qu'ils lancent sur la foule retombent tout brûlans sur leur propre front.

Mais, nous le répétons, il n'y eut point de sa part préméditation, il y eut besoin, car la femme qui avait passé ses premières années dans les douces oisivetés de la richesse écrivit d'abord pour vivre.

Dès lors, comme plus tard, Georges Sand déclara qu'elle n'avait point voulu écrire un plaidoyer contre la société et les lois qui la régissent. Dans sa lettre à Éverard, lettre admirable, modèle de style, de sentiment et de fine plaisanterie, elle se donne pour fort ignorante en fait de doctrines, mais comme fort éprise, au contraire, des merveilles de la couleur et du son.

Elle répond à Everard qui lui demandait de conclure : « Ma foi, meure le petit Georges quand Dieu voudra, le monde n'en ira pas plus mal pour avoir ignoré sa façon de penser... »; et quelques pages plus loin : « Tu dis que je ne conclus jamais; je me soucie bien de conclure quelque chose! J'irais écrire ton nom et le mien sur le sable de l'Hellespont dans trois mois; il en restera autant le lendemain, qu'il restera de mes livres après ma mort, et peut-être, hélas! de tes ac-

tions, ô Marius! après le coup de vent qui ramènera la fortune des Sylla et des Napoléon sur le champ de bataille... » ; et plus loin encore : « Je ne suis bon à rien, qu'à causer avec l'écho, à regarder lever la lune, et à composer des chants mélancoliques ou moqueurs, pour les étudians poètes, et les écoliers amoureux... » ; et encore : « Berlioz est un artiste ; il est très-pauvre, très-brave et très-fier ; peut-être bien a-t-il la scélératesse de penser en secret que tous les peuples de l'univers ne valent pas une gamme chromatique placée à propos, comme moi j'ai l'insolence de préférer une jacynthe blanche à la couronne de France. Mais sois sûr que l'on peut avoir ces folies dans le cerveau, et n'être pas l'ennemi du genre humain : tu es pour les lois somptuaires, Berlioz est pour les triples-croches, je suis pour les lilacées ; chacun son goût. Quand il faudra bâtir la cité nouvelle de l'intelligence, sois sûr que chacun y viendra selon ses forces, Berlioz avec une pioche, moi avec un cure-dent. » Ce cure-dent là a remué l'humanité jusque dans ses entrailles.

Mais pourquoi douterions-nous de la sincérité de Georges Sand ; la moralité la plus importante se glisse souvent dans un livre à l'insu de son auteur. C'est même le don des esprits d'élite de faire de confidences toutes personnelles, les échos fidèles des souffrances de l'humanité. L'écrivain de génie n'est pas toujours le maître de conclure à sa façon ; on en pourrait citer, et des meilleurs, qui étaient les derniers à se douter de ce qu'on appelle aujourd'hui la *portée* de leur œuvre. Bossuet pensait ne faire qu'un simple cours à l'usage d'un royal enfant, lorsqu'il emprisonnait le monde entier dans ce cercle d'airain qui a nom le *Discours universel sur l'histoire*, et Pascal, Fénélon, Shakespeare et tant d'autres donc !

Ne dirait-on pas en effet que l'écrivain de génie n'est que le sténographe d'un dieu invisible placé au-dessus de sa tête, et qui lui dicte les paroles dont le monde a besoin ; loin de commander il ne fait qu'obéir à un pouvoir occulte qui le maîtrise.

Georges Sand est un de ces esprits désignés ; le germe de la poésie, semé jadis dans les impressions de son enfance, développé plus tard par les douleurs de sa vie de femme, est arrivé par degrés à son point de maturité. Aujourd'hui, il porte ses fruits comme un arbre porte les siens, il y a là produit forcé.

Lorsque Pascal avait une idée, il était ému ; l'idée du poète, pour

être durable, doit être en effet la traduction d'une habitude, d'un sentiment, et non puisée dans les trésors de la linguistique.

A Dieu ne plaise pourtant que nous blâmions cette honorable préoccupation philosophique qui, de nos jours, s'est logée dans les cœurs ardens et généreux; par malheur, l'humanité ne se nourrit pas de mots, mais de faits. La parole de l'écrivain doit être une action; sa plume, une arme avec laquelle il se fraye péniblement une route vers la lumière; et les phrases les plus sonores ne sont que des périodes vides de sens, lorsque l'auteur n'a pas laissé après elles quelques parcelles de son cœur: c'est là la marque que le public exige pour être convaincu, et à laquelle il ne se trompe jamais. Le premier livre de Georges Sand fut *Rose et Blanche*; disons-le, il n'était pas d'elle seule, un homme de cœur et de talent y avait trempé pour sa part. Ce livre se glissa, à grand' peine, sous le modeste couvert de l'in-douze, à travers la phalange serrée des fashionnables in-octavo qui étalaient alors sur la place littéraire leurs graces du jour et leurs fastueuses vignettes: il passa inaperçu.

Cependant, il y avait dans ce livre d'admirables pages; mais que voulez-vous? un éditeur était venu et avait dit: Il me faut cinq volumes dans un mois. Les deux jeunes gens, serrés de près par cet ennemi acharné de la gloire qu'on nomme la faim, s'étaient mis à la besogne comme deux ouvriers payés à la toise, tant de copie aujourd'hui et tant demain! Parfois pourtant la plume s'échauffait sous leurs doigts, mais l'éditeur paraissait alors: Que faites-vous, jeunes gens, s'écriait-il? voilà un chapitre qui est du Châteaubriand tout pur... c'est sublime!... vous me ruinez... que voulez-vous que je fasse de cela moi, je ne vends pas du sublime; pour l'amour de Dieu, donnez-moi du Paul de Kock ou du Raban... cela se place au moins...

Alors, tout confus, les jeunes gens se remettaient à l'œuvre, ils établissaient autour de leur imagination une douane sévère, ils mettaient leurs deux mains sur leur cœur, mutilant impitoyablement toute idée qui n'était pas au timbre du lieu commun; ils suaient sang et eau pour faire aussi mauvais que possible, et lorsqu'à force de descendre ils avaient atteint la hauteur de Paul de Kock ou de Maximilien Perrin, ils étaient radieux pourtant; ils l'ont avoué plus d'une fois, la tâche était devenue pour eux rude et difficile.

Mais il n'y a pas de douane sans contrebande, quelques nobles idées

s'étaient glissées en fraude à l'insu des auteurs. Des chapitres tout entiers mêmes, pleins de style et de passion, avaient passé à travers les doigts de l'éditeur, l'excédant illégitime n'avait pas toujours été exactement tamisé, et *Rose et Blanche* pouvait déjà passer pour une magnifique promesse. Un autre éditeur se présenta, celui-là était un homme de goût et d'esprit : dans *Rose et Blanche* il avait deviné *Indiana*; mais Georges Sand était bien loin de Paris, il fallut l'ennui d'une longue maladie et les loisirs de la vie de province pour qu'elle se *remît* à la phrase, rien n'est plus vrai : *Indiana* fut fait par désœuvrement, et Georges Sand se doutait peu que la célébrité était au bout de sa plume. HAINS.

REVUE LITTÉRAIRE.

Quand une société a été assez vivement ébranlée pour que toutes ses institutions aient pu être mises en question, il n'est pas étonnant de voir les esprits préoccupés, les uns cherchant à finir une démolition commencée, d'autres, imprudens d'abord, mais bientôt effrayés du désordre de l'anarchie, s'efforçant de conserver ce qui est encore debout, tandis que quelques-uns plus hardis travaillent à une réédification qu'ils jugent indispensable. Tous sentent en effet combien a été terrible la secousse qu'a éprouvée notre société, et tous veulent comme apporter une pierre à l'édifice à construire. De là, cette foule de théories qui se heurtent, se combattent et se détruisent, cette foule de feuilles périodiques et de livres même, qui n'ont pas un an d'existence.

Si, au commencement de cette année, nous voulions enregistrer tous les ouvrages qui ont paru en 1836, la nomenclature en serait effrayante; ce dernier mois seul a produit 6352 feuilles d'impression ; si nous voulions également signaler les livres auxquels on peut sans témérité assigner une longue vie, le nombre en serait bien limité ; mais, nous devons le dire, il y a pour l'avenir de la sève et de la vie dans tous ces essais, dans cette activité incessante qui fouille et mesure ; parce que l'action se fait sans chef, sans formule et presque sans mot de ralliement, elle n'est pas inutile : *Dieu nous mène*. Le respect des choses anciennes est tombé, les esprits ont été jetés hors des voies habituelles,

et comment d'ailleurs s'étonner de ce que les œuvres de nos écrivains ne portent pas un dessein franc et arrêté : autour d'eux tout est mensonge ou incertitude. Ne décourageons donc personne par une critique trop sévère, tendons la main à ceux qui s'approchent, encourageons ceux qui marchent dans les bonnes voies, avertissons ceux qui s'égarent. Ce rôle nous appartient surtout à nous, *Journal des réformes sociales par le christianisme.*

Déjà nous voyons moins de ces livres infâmes qui sèment le vice, de ces prétendus *romans historiques*, qui, couvrant impudemment de boue les plus beaux souvenirs de la monarchie, semblaient, avec le théâtre, avoir pris à tâche de ne nous montrer que les laideurs de l'humanité en les exagérant. Le bon sens public a fait justice de ces publications sans conscience et sans talent, la plupart sont mortes pour toujours; et nous formons le vœu de voir bientôt nos romanciers aller fouiller dans notre histoire, y chercher à leur gré une époque ou un personnage, et nous le présenter en y rattachant une physionomie animée des hommes et des institutions. C'est quand de tels travaux auront été faits avec des recherches consciencieuses, et sans préoccupation de système que de grands services auront été rendus ; c'est seulement ainsi que nous parviendrons à avoir une histoire complètement vraie. Il est impossible qu'un homme puisse entrer dans l'intimité de tous les événemens qui composent l'histoire d'un peuple. La tâche est trop difficile et trop grande, il faut qu'elle soit partagée ; la vie est d'ailleurs si courte, et avant de se livrer à l'appréciation des hommes et des choses, il faut de longues études. Mettant à profit ces courtes réflexions, l'*Écho de la Jeune France* s'efforcera de *raviver les gloires du passé*, croyant que c'est le meilleur moyen de *préparer d'autres illustrations à l'avenir*. Chacun de nos numéros contiendra désormais une étude historique.

Mais revenons aux livres qui ont paru pendant les douze derniers mois qui viennent de s'écouler, plusieurs sont remarquables, et ont d'ailleurs aujourd'hui acquis l'autorité de la chose jugée, ils ont pris place dans nos bibliothèques et y resteront : nous en avons rendu compte à nos lecteurs. Nous avons tâché aussi de les tenir au courant du mouvement littéraire général; mais il nous reste encore à leur parler de quelques productions; et d'abord d'un joli volume de poésies

de Madame Anaïs Ségalas, les *Oiseaux de passage* (1). Que ce titre est simple et modeste! je sais bien que notre époque ne tourne pas à la poésie, qu'en général tout ce qui parle des fleurs, du soleil, des anges, du ciel, de l'amour.... que tout cela passe sans être écouté. *Mais ces oiseaux* ne s'en iront pas ainsi, ils ont des chants si doux qu'ils éveilleront les moins attentifs; puis, quand on leur aura prêté l'oreille, on les aimera tant qu'on s'efforcera de les retenir. Avant leur départ, moi aussi je leur aurais dit :

C'est un large océan que vous allez passer !
Quand un groupe en chantant cherche à le traverser,
Parfois le vent l'emporte.
Là, jamais de repos, point d'abris, d'arbres verts;
Oh! pour ne pas tomber, quand on franchit ces mers,
Il faut une aile forte!

Une aile forte, oui, mais d'avance pour eux je n'aurais pas redouté la traversée.

Il n'appartient pas plus aux poètes qu'aux écrivains ordinaires, de créer quelque chose; l'homme ne crée rien, il sent et il révèle, voilà tout. Suivant la nature des influences auxquelles il est soumis, le poète est tantôt l'interprète des sentimens, des passions ou de la frénésie de son époque, quelquefois aussi il se sépare entièrement du monde extérieur pour ne nous parler que de ses émotions à lui. C'est faire ce qu'on appelle de la *poésie intime*. Sans caractère d'unité, le livre de madame Anaïs Ségalas présente des modèles de tous les genres : il contient de quoi charmer la jeune fille et sa mère, le penseur qui médite et le poète qui rêve. Quoi de plus gracieux que toute la pièce intitulée, *Une mère à son enfant!* Dans les deux morceaux sous ces titres, l'*Assassin et le voyageur*, on trouve les idées de l'ordre le plus élevé, exprimées en vers énergiques. La pensée y court vite et arrive néanmoins à la fin de chaque strophe, laissant dans chaque vers une mesure parfaite et des rimes ordinairement riches.

Partout dans ce livre on rencontre de ces traits qui se gravent pour toujours dans la mémoire. Dans une pièce intitulée *Paris*, l'auteur dit à la capitale de France :

Impose leur tes rois et tes modes de femmes.

---

(1) Chez Moutardier, éditeur, rue des Grands-Augustins, 25.

Et ailleurs, le *Grand convoi*,

Un roi fait tant de bruit en tombant dans la fosse!

Et plus bas dans la même pièce,

Quand on frappe là-haut en disant : Roi de France,
Le Seigneur n'ouvre pas toujours ; dans sa balance
Un bienfait pèse plus qu'une couronne d'or.

Pour ne pas faire supposer que notre critique n'est qu'une galanterie pour une jeune et jolie femme, nous voudrions bien avoir quelques défauts à signaler ! Mais que dirions-nous ? que l'auteur coupe quelquefois ses vers après le second hémistiche ; que cette manière prouve une phrase poétique abondante, mais a l'inconvénient de priver d'harmonie.

Picciola, par *M. Saintine.*

La prison est une rude épreuve que peuvent seuls supporter sans s'altérer les nobles caractères et les convictions profondes. Là, en effet, ne viennent pas les applaudissemens de la foule qui excitent la vanité ou font persévérer dans l'erreur. A quoi sert le mensonge ou l'hypocrisie quand on est enfermé entre quatre murailles, quand on ne pose plus en face de la société ? Dans cette situation, l'homme a beau revenir par la pensée au milieu des agitations du monde, il lui est impossible de s'éviter, il se retrouve toujours seul dans son cachot, il médite ; viennent les heures d'études sérieuses, d'examen réfléchi, puis le sentiment de sa faiblesse qui conduit inévitablement à la croyance en Dieu. Je ne sais qui l'a dit : on ne meurt pas athée dans un cachot.

Vous vous souvenez de la vie de ce poète, qui, soutenu par deux nobles croyances, la religion et la patrie, a vécu dix années dans une prison d'état, de *Sylvio Pellico* supportant sa captivité avec une admirable résignation, trouvant toutes ses joies dans un rayon de soleil, dans un sourire de la Zauzé, dans un pressement de main, dans un chant italien entendu de loin. Eh bien, *Picciola* est un livre de ce genre.

Le comte de Charney, compromis dans une obscure conspiration, est enfermé dans le château de *Fénestrelles* en Piémont, seul, sans livres, sans papier, sans plume ; ce jeune homme, que des études mal dirigées ont conduit à l'athéisme, ne trouve de consolation qu'auprès de *picciola*, et *picciola* n'est ni une brune aux yeux bleus, ni une blonde aux yeux noirs, *ni un lys dans la vallée*, ni une femme incomprise,

c'est peut-être mieux que tout cela, c'est une fleur dans une prison, et une fleur qui tout-à-coup a percé la terre entre deux pavés de la cour pour se montrer au captif comme une douce et mystérieuse compagne; oui le fier conspirateur, cet homme qui n'a encore connu aucune des saintes joies du cœur, le voilà amoureux d'une plante. Voyez comme il la protège contre le vent et la pluie, comme il tremble quand elle s'agite, comme il sourit quand elle reverdit aux premiers rayons du soleil, comme il souffre quand ses feuilles se dessèchent, comme il supplie *Térésa*, la fille d'un autre prisonnier, d'aller demander au grand Napoléon l'autorisation d'enlever les deux pavés entre lesquels *picciola* trop resserrée peut mourir, et la joie qu'il éprouve à pouvoir, au sortir de sa prison, emporter la fleur qu'il idolâtre; oui, mais bientôt *Térésa*, devenue comtesse de Charney, a des enfans, et le prisonnier de Fénestrelles ayant oublié d'arroser *picciola*, elle meurt. Que de grâce, que de charme mélancolique dans tout ce récit; c'est vraiment un tour de force, avec un thème pareil, d'intéresser pendant tout un volume.

Disons aussi un mot de *Christophe Sauval*, par M. Émile de *Bonnechose;* c'est un miroir assez fidèle de notre société, telle qu'elle est depuis trente ans. *La Fée de salon* de M. Arnoud *Frémy* est un roman dont le principal personnage est une femme douée par des études sérieuses d'une expérience précoce, qui dédaigne toutes les petites choses qui se disent et se font dans les salons, et nous peint avec assez de vérité plusieurs ridicules. Il n'y a peut-être pas beaucoup du ton de la bonne compagnie dans cet ouvrage.

M. Paul de Musset a trouvé le moyen de nous intéresser encore, en nous racontant l'histoire d'une femme dont la destinée, égale à celle de Marie-Stuart, est connue de tout le monde. Son roman sous le titre d'*Anne de Bouleyn*, où l'invention se trouve dangereusement mêlée aux faits de l'histoire, est une peinture du caractère bizarre, dogmatique et cruel d'Henri VIII.

Mémoires du Chevalier d'Éon, par *M. Gaillardet.*

Au dernier siècle, l'existence du chevalier d'Éon fut si mystérieuse qu'on ne put jamais affirmer si c'était un homme ou bien une femme; docteur en droit civil et en droit canon, avocat au parlement, ambassadeur et ministre plénipotentiaire, il fut aussi *lectrice intime* d'Élisabeth de Russie; changeant ses vêtemens au gré de ses

caprices ou des nécessités de la politique, l'étrangeté de sa vie fit grand bruit. Des paris s'ouvrirent en Angleterre; quelques-uns avec Beaumarchais ne croyaient qu'à la chevalière d'Éon. De là, des aventures piquantes, des rendez-vous donnés, dit-on, à Louis XV, qui devait être mystifié; enfin une existence dont le récit ne nous semble avoir d'intérêt que pour ceux qui aiment le scandale. Dans l'ouvrage de M. Gaillardet, dont nous ne voulons du reste contester en aucune façon l'authenticité, il n'y a rien qui soit utile à l'histoire et tout est nuisible à la morale.

Le Rêve d'une Jeune Fille, par *mademoiselle Moreau.*

Les salons de Paris ont entendu la voix de cette jeune fille à laquelle la solitude de province a donné les premières inspirations. La voilà maintenant debout sur le chemin de la renommée; en allant vers la gloire, ira-t-elle vers le bonheur? Nous le souhaitons et pour elle et pour sa mère; le volume, le *Rêve d'une jeune fille* qu'elle vient de publier, nous promet une femme poète de plus, une sœur d'Élisa Mercœur. Elle a autant de talent que la jeune fille venue de Nantes; qu'elle soit plus heureuse!

Un de nos plus spirituels écrivains, M. Roger de Beauvoir, a publié deux romans que l'on a vus dans tous les salons : l'Auberge des Trois-Pins et Ruysch. Cette dernière histoire hollandaise a fait couler des larmes; car, à une vraie et pittoresque description des états du roi Guillaume de Nassau, M. de Beauvoir a mêlé avec beaucoup de talent un touchant épisode.

La bonne compagnie voudra aussi avoir dans ses bibliothèques les *Mémoires* de M. le vicomte de Larochefoucauld et de madame Lebrun.

Je ne terminerai pas cette *revue* sans rendre hommage à un livre qui a déjà passé dans tant de mains depuis ses quelques jours d'existence que sa réputation n'est plus à faire, je veux parler de la relation des derniers *momens de* Charles X (1), par M. de Montbel; là, tout est vrai, c'est une simple et touchante oraison funèbre qui a le double but d'ajouter une bonne page à notre histoire monarchique et d'honorer une vie de vertus par un acte de bienfaisance. Le produit de la vente de cet ouvrage est destiné au soulagement des pauvres de Toulouse, ville natale de l'auteur.

L. de J.

(1) Chez Ange, rue Guénégaud, 25.

CHRONIQUE DE PARIS.

..... Silence au camp! la vierge est prisonnière.....

C'est ainsi qu'Alexandre Soumet a commencé sa tragédie de *Jeanne d'Arc*; il a peint d'un seul trait toute la solennité d'une douleur nationale, et ce beau vers, ce vers si tristement majestueux qui est venu, je ne sais comment, me tomber sur le cœur, devrait peut-être remplacer ma chronique de décembre; car depuis que ce lugubre mois nous est arrivé avec son linceul de frimas et qu'il a secoué sur nos têtes les neiges sanglantes de Constantine, il y a une vierge française que je cherche de par la grande ville, et que je ne peux trouver; c'est cette gaîté au fin sourire, à l'allure étourdie, au langage frivole qui ne change pas d'âge en changeant et d'année et de siècle. Qu'est devenue son insouciance? Qu'a-t-elle fait de son babil? J'écoute, et je n'entends rien; mais voici des mères qui pleurent, pauvres femmes! leur nombre augmente sans cesse; que d'enfans de la cité royale, partis joyeusement de ses murs et qui ne la reverront plus!...

Vous souvient-il de cet aimable habitant de la Chaussée-d'Antin dont les chevaux étaient de si belle race, le tilbury si bien suspendu, le groom si conforme au type? Viveur impatient, insatiable, il était partout dans la même journée, au bois de Boulogne, au café Anglais, au Jockey-Club, au Cercle agricole, au Balcon des Italiens, aux stalles de l'Opéra, dans les salons des deux rives; eh bien! il est mort de la dure mort du soldat; les glaces d'une autre Bérésina l'ont tué sur le sol des croisades, et c'est dans le douloureux engourdissement qui ne saisit que la misère de nos mansardes que s'est éteinte cette existence fashionable qui n'avait jamais connu que les fatigues du plaisir; voilà ce que c'est que de nous! Allez voir si les caprices du *Farniente* conduiront jamais un mol Italien sur un champ de carnage; ces fantaisies là ne viennent qu'à notre jeunesse, et ceux mêmes qui les traitent de folies ne peuvent s'empêcher de les honorer.

Parlerai-je de cet autre enfant de Paris, de ce brave Richepanse, qui a suivi de si près dans la tombe son frère d'armes Oudinot; ardent émule des preux de notre chevalerie, il ne demandait qu'un peu de gloire à la fortune des combats; pour courir le désert, il avait repris son vieux dolman du 4e de hussards, et les Arabes accoutumés à le voir chaque jour à leur poursuite l'avaient surnommé l'Homme Rouge; c'était l'effroi du Bédouin et l'orgueil du spahi; nos soldats, quand il venait à passer devant eux, disaient avec fierté: « *En voilà un qui vaut mieux que Joussouf; il fait la guerre sans couper une tête, ni prendre un bournous, en amateur.* » Et comprenez-vous tout ce que cette expression parisienne a d'héroïque dans sa trivialité; amateur des luttes corps à corps, amateur du cliquetis des yatagans, amateur du sifflement de la mitraille. La mort qu'il aimait, la mort qu'il voulait a couronné sa vie; trois balles ont percé à la fois sa poitrine, tandis qu'il s'efforçait d'arrêter cette retraite qu'a illustrée la résistance de l'intrépide Changarnier....

A d'autres d'achever un si pénible nécrologe; heureux seront ceux qui pour-

ront dignement célébrer de tels hommes ; plus heureux encore ceux qui les vengeront ; je dois me borner, dans l'intérêt de l'histoire mensuelle que j'écris, à signaler ce pressentiment inexplicable qui a devancé le fatal bulletin ; les mauvaises nouvelles ont-elles donc des ailes plus rapides que les bonnes ? Circulent-elles dans les airs ? Sont-elles portées par les vents ? Comment se fait-il que du littoral de l'Afrique, elles volent en France, sans qu'on sache par où elles ont passé ? La sollicitude publique a révélé une prescience qui m'a confondu ; il en est de la patrie comme d'une mère ; il y a de merveilleux instincts dans son cœur ; ce sont des mystères qui ne sont connus que de la Divinité. L'expérience populaire a un autre adage qui ne se réalise aussi que trop souvent : c'est qu'un malheur ne vient jamais seul ; pendant que nous gémissons sur un désastre lointain, une inondation subite a répandu la terreur autour de nous, et chose remarquable, ce nouveau fléau nous est arrivé par la même route ; le premier cri d'alarme a été jeté des bords de la Méditerranée ; le Rhône, la Saône, la Marne, la Seine et toutes les petites rivières affluentes sont sorties en même temps de leurs lits ; de Marseille à Paris, on aurait pu se croire dans un vaste Archipel ; tous les villages semés sur la route ressemblaient à des îles flottantes, et partout des barques, substituées aux voitures, rappelaient les gondoles d'un autre pays. Cependant, bien que les eaux aient généralement dépassé la hauteur de celles du mois de mai, elles ont fait moins de ravages ; l'époque avancée de la saison ne leur a presque rien laissé à emporter dans les champs, et les maisons averties par une crue progressive ont eu le temps de se défendre ; la ville de Paris a au-dessus d'elle un immense déversoir : c'est la Marne ; lors de la dernière inondation, elle absorba les eaux supérieures de la Seine sur plus de 18,000 mètres de développement entre son confluent et le canal Saint-Maur ; mais une augmentation simultanée nous a enlevé cette fois le secours d'une si précieuse diversion, et la jonction redoutée s'est opérée à nos portes, par bonheur, le Parisien a une passion dominante qui le rend facile à consoler ; tout fléau qui se transforme en spectacle et qui peut occuper sa curiosité, le trouve prompt à se familiariser avec lui ; il n'est fortement impressionné que par les calamités qu'il ne voit pas ; celles qui sont sous ses yeux commencent par le distraire, et finissent quelquefois par l'amuser ; ainsi, qu'a-t-il fait pendant que les arches des ponts disparaissaient sous une masse d'eau jaunâtre, il a déserté les boulevards pour les quais, et il est venu chaque matin, entre son déjeuner et son dîner, compter les mètres et les centimètres; puis, après s'être donné le plaisir de la navigation dans quelque quartier submergé, il est allé faire queue à Notre-Dame, pour contempler du haut des tours ce panorama nautique qui le reportait à l'aspect primitif de la Lutèce des Gaulois ; c'est là, sur la haute plate-forme, qu'on a fait assaut de souvenirs ; les uns ont raconté ce qu'ils ont vu, les autres ce qu'ils ont lu, et on a passé le temps à peu près comme on le passait aux représentations maritimes du théâtre qui sombra l'an dernier dans la salle Ventadour.

En réalité, les deux inondations de 1836 ont eu le triste honneur de l'emporter sur celles qui les ont précédées, il faut remonter aux inondations de 1807 et de 1817, pour trouver un niveau plus élevé ; mais si l'on veut parcourir la liste des anciens débordemens de la Seine, on rencontre à chaque date des

termes de comparaison qui démontrent combien tout dégénère en ce monde.

En 583, la Seine et la Marne se coalisent pour envahir les plaines situées au nord de la Cité ; les bateaux voguent entre cette île et l'église alors isolée de Saint-Laurent.

En 885 et en 1196, la Seine emporte le petit pont de la Cité ; elle l'entraîne de nouveau avec les maisons qui le couvrent en 1206 ; mêmes catastrophes en 1276.

L'année 1281 voit tous les ponts détruits ; les portes de Paris sont séparées par les eaux des campagnes environnantes.

En 1296, les ponts sont encore renversés, ainsi que les habitations et les moulins bâtis les unes au-dessus, les autres au-dessous de leurs arches.

Le grand pont ou Pont-au-Change est rompu en 1374 ; le Petit-Pont, deux ans après ; puis en 1393 et en 1405.

La débâcle de 1408 brise le pont Saint-Michel et le Petit-Pont ; en 1499, la rivière abat le pont Notre-Dame et ses soixante maisons.

Le Pont-aux-Meuniers est ruiné en 1596 : le pont Saint-Michel croule en 1547 et en 1616.

En 1640, les glaces détruisent le pont Barbier, dont la rupture détermine l'édification du pont Royal.

La Seine sort de son lit en 1658, elle inonde la moitié de Paris, et renverse le pont Marie ; l'élévation des rives qui l'emprisonnent maintenant, la disposition des quais et la solidité des ponts rendent ses débordemens plus difficiles et moins dangereux ; les chercheurs d'émotions doivent donc se résigner, car désormais, quel que puisse être le spectacle qui leur soit offert aux dépens de l'humanité, il est impossible qu'il soit exempt de monotonie.

Une semaine d'inondation calme et sans accident, c'est comme un long poème sans épisodes, il y a de quoi périr d'ennui ; aussi, le badaud indigène était-il déjà bien las de ne voir couler que de l'eau, sans un seul pont, sans un pauvre petit moulin, lorsque la neige est venue très à propos varier ses plaisirs ; il rêvait Venise, il a rêvé Moscou ; les traîneaux ont succédé aux barques, et des quais il est revenu aux boulevards pour admirer les chevaux empanachés, aux colliers chargés de grelots. De tous ces légers véhicules, le plus original peut-être, est celui de M. de Chateauvillars, qui simule une nacelle d'or ; mais le plus joli, à coup-sûr, est celui de M. Sosthène de Larochefoucauld, dont la caisse, de forme russe, permet au domestique d'être commodément assis à côté de son maître, au lieu de se tenir perché derrière, en faisant le grand écart sur deux patins traînans.

Paris, sous la neige, présente mieux qu'un tableau pittoresque ; la circulation des voitures un moment suspendue fait régner un silence qui saisit la pensée et qui la reporte involontairement vers toutes les époques graves ; et puis, aux contemplations philosophiques se mêlent de malignes jouissances : le piéton, ennemi des supériorités qui roulent sur le haut du pavé, n'est pas fâché du terre à terre de toutes les conditions ; c'est un bonheur pour lui de coudoyer un jour ceux qui l'éclaboussent toute l'année, égalité du trottoir, égalité jalouse et chimérique comme les autres, qui ne dure que l'espace de temps nécessaire pour ferrer à crampon les quatre pieds d'un cheval !

Le mouvement des plaisirs qui d'habitude ne tient compte de rien à Paris, a été sensiblement ralenti par les tristes impressions reçues coup sur coup du ciel et de la terre; on peut affirmer qu'à d'insignifiantes exceptions près, on n'a pas encore dansé; mais en revanche on a fait beaucoup de musique, et il y a eu presque autant de concerts que de soirées; inutile de dire qu'on ne chante que de l'italien et qu'on l'*expressionne* avec tant de passion, que les cantatrices de la salle Favart pourraient paraître froides à côté de quelques-unes de nos Pasta et de nos Malibran de salons; on cite un mari qui se munit d'un flacon de sels anglais chaque fois que sa femme doit se faire entendre; et l'on assure que cette précaution est rarement inutile.

L'ouverture du Conservatoire a réuni l'élite du monde musical; la jeune école nous a montré avec orgueil son cher Litz que nous n'avions entendu depuis long-temps que dans les hymnes de Georges Sand. Cet heureux retour a été accueilli comme il devait l'être; le public et M. Litz sont déjà deux vieux amis; ils se revoient toujours avec autant d'empressement que de plaisir.

Si je ne craignais de faire une antithèse de mauvais goût, j'opposerais la chute d'*Esméralda* à l'ascension du ballon-monstre ou aux étoiles filantes dont nos astronomes se sont tant occupés; mais il me répugne de jouer avec le malheur d'une femme de talent, et sans entrer dans ces misérables débats où la personnalité compromet la dignité de la critique, je persiste à soutenir que c'est le poème qui a été funeste à la partition; M. Victor Hugo, qui sait bien que sa réputation est à l'abri d'un échec, me pardonnera, je l'espère, une insistance fondée uniquement sur cette conviction profonde, que la destinée de son génie l'appelle à planer seul dans les hautes régions de la poésie lyrique; aigle aux serres puissantes, aux larges ailes, à l'œil que rien n'éblouit, qu'il tourne à l'Orient, qu'il monte au soleil, qu'il aille surtout à Dieu, et il n'entendra s'élever de la terre que les acclamations qui ont salué l'audace de son premier essor.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. GUIZOT.

Si la politique a envahi notre sénat littéraire, la faute en est à ceux qui l'ont traînée à leur suite; nous n'avons pas été la chercher, c'est elle qui est venue s'asseoir en face de nous et qui a donné à une réception académique la physionomie d'une ouverture de parlement. Qu'elle s'arrange donc avec le parquet, s'il y a litige; ça ne nous regarde pas, chacun a le droit de chasser sur ses terres.

L'élection de M. Guizot avait été orageuse; il y avait eu des tempêtes dans le sein de la commission chargée de l'examen du discours de M. de Ségur, et l'on craignait un ouragan pour la séance de réception; heureusement les vents se sont apaisés; M. Thiers n'a pas paru, et le nouvel académicien s'est offert à nos regards environné de la pléïade de son école.

Le conseil des ministres était complet; la chambre des pairs était représentée par son président, M. Pasquier, et son grand-référendaire, M. Decazes; la chambre des députés, par MM. Dupin, Rémusat, Vitet d'Haubersaërt; aucun

membre des différentes sections de l'institut ne manquait à l'appel ; toutes les femmes politiques et littéraires de l'époque avaient montré le même empressement ; jamais enfin sacre académique n'avait attiré pareille affluence.

M. Guizot avait à faire l'éloge de M. Destutt de Tracy auquel il succède, et cet éloge, comme chacun s'en doutait, ne pouvait pas être sans restriction ; deux écoles, deux systèmes étaient en présence : la doctrine avait à cœur de séparer sa cause de celle de l'idéologie, et après avoir accepté de part et d'autre l'héritage du dix-huitième siècle, le spiritualisme ne pouvait manquer de laisser à la charge du sensualisme toutes les conséquences de la philosophie matérielle ; cette occasion de triage a été saisie avec avidité par l'orateur ; il a eu sans peine, en luttant contre M. de Tracy, tout l'avantage qui lui aurait manqué en combattant M. Lainé ou tout autre homme religieux et monarchique ; l'effet du contraste a même été tel, que M. Guizot, au lieu de paraître ce qu'il est réellement, *un huguenot des Cévennes élevé à Genève*, a étonné son auditoire par la ferveur de sa dévotion et l'orthodoxie de son socialisme.

L'apologie obligée de la philosophie qui a engendré la révolution a servi de transition dans la bouche du récipiendaire à une peinture animée des désordres qui se sont mêlés à ses conséquences, et bientôt on a vu surgir l'intérêt de position et les préoccupations personnelles du ministre de 1836.

« Qui mesurera la douleur dont furent saisis les philosophes du dix-huitième siècle, s'est écrié M. Guizot, quand après tant et de si beaux travaux presque aussitôt exécutés qu'entrepris, et qui ont fondé la société nouvelle, ils virent leur œuvre violemment arrêtée, dénaturée, près de s'abîmer dans le plus cruel, le plus imprévu naufrage ? Au milieu de l'enivrement unanime, tout-à-coup un bouleversement universel ; à côté de ces magnifiques promesses, tous les droits violés ; la folie proclamée sous l'invocation de la raison ; la liberté servant de drapeau à la tyrannie ; les échafauds dressés en foule, en permanence, au nom de l'humanité ; la barbarie montant sur le char de triomphe de la civilisation ; la fête d'un grand peuple soudain interrompue, dispersée, cédant la place à la mort violente, au convoi funèbre d'une ancienne et long-temps glorieuse société !..... Ah ! messieurs, déjà si loin de ces jours terribles, au sein de notre France calme et prospère, nous ne concevons que bien faiblement l'amertume, la stupeur où tombaient, à ce spectacle, en présence de tels mécomptes, les nobles esprits qui, le matin même, avaient salué avec transport le lever du plus beau soleil.

» Si rien n'est si cher au cœur de l'homme que ces convictions pures et fécondes, dans lesquelles il embrasse tout le genre humain, tout l'avenir, qui l'enivrent de joies désintéressées, et glorifient sa pensée en charmant sa vie, les voir subitement déçues, sentir chanceler en même temps la foi et l'espérance, c'est la plus rude épreuve pour le courage du philosophe, la plus douloureuse leçon pour son orgueil. »

L'orateur a signalé comme première cause des erreurs de la philosophie son ambition immense, insatiable pour l'homme, pour tous les hommes ; ambition non-seulement de bonheur, d'un bonheur universel, mais de perfectionnement et de perfectionnement infini, et en tous sens. « Le dix-huitième siècle, a-t-il dit, connaissait-il bien la sublimité de cette nature, de cette destinée hu-

maine qu'il portait si haut? Cette philosophie si fière de l'homme, si ambitieuse pour l'homme, le concevait-elle comme un digne objet de fierté et d'ambition? Non, messieurs, non : la philosophie du dix-huitième siècle n'a eu de l'homme qu'une incomplète et petite idée; elle a méconnu ce qu'il porte en lui de plus noble et de plus pur, ce que son sort a de plus élevé et de plus beau. Elle n'a point vu en lui cet être sublime, immortel, animé du souffle divin, qui concourt, en traversant cette vie, à une œuvre divine, et doit recevoir ailleurs le prix de son travail. Elle a surtout considéré l'homme dans ses rapports avec le monde matériel et actuel ; et comme elle était une philosophie essentiellement sociale, vouée à la mission de changer la condition terrestre de l'homme, elle n'a guère étudié en lui que le côté par lequel il tient à la terre.

» En sorte qu'on a vu par une étrange inconséquence le siècle qui a le plus respecté la dignité de l'homme, qui a le plus attendu de l'homme et élevé pour lui les prétentions les plus hautes, on a vu ce même siècle abaisser l'homme dans l'échelle des êtres, mutiler sa nature et presque abolir la grandeur de sa condition !

» Interprète savant, mais fidèle de la philosophie du dix-huitième, M. de Tracy, dans ses ouvrages, en reproduit les caractères. Là aussi, et avec bien plus de netteté et de conséquence, l'homme est un être qui ne connaît que ses sensations et ne se connaît que par ses sensations ; dont les actions sont nécessaires et dictées par le seul intérêt de son plaisir personnel ; qui ne sait pas et ne peut savoir s'il a une ame, s'il y a un Dieu, s'il est vraiment un être lui-même, car la science ne découvre en lui qu'une combinaison passagère d'élémens matériels, attirés et retenus par une force inconnue.

» Et c'est pour cet être si douteux, si subalterne, que le philosophe est pénétré du plus profond respect ! C'est à cette étroite et éphémère destinée qu'il porte le plus vif intérêt ! C'est cette vérité si incertaine, si vaine, qu'il poursuit avec un zèle si ardent et si pur !

» Ah ! messieurs, rendons grâces à l'inconséquence humaine, ou plutôt, pour parler dans la sincérité de ma pensée, à la sagesse divine qui ne permet pas que l'homme puisse abolir sa glorieuse nature, même quand il la méconnaît, qui a déposé dans l'esprit humain un trésor de vérité qu'aucune erreur n'en saurait bannir, dans le cœur humain une puissance de désintéressement qui surmonte et anime les théories les plus égoïstes ! »

Tout cela est juste, mais ce qui ne l'est pas c'est l'optimisme que le récipiendaire a déployé dans sa péroraison ; tant que les effets et les causes se tiendront, je ne crois pas qu'il soit possible de glorifier d'un côté et d'anathématiser de l'autre ; ce que l'on peut dire de plus favorable à la sincérité de l'orateur, c'est qu'il a mis ses vœux à la place des faits ; sous ce rapport, je m'associe à ses désirs, mais les espérances que je conçois ne prennent pas pour me venir le chemin de son école.

Après cinq tours de scrutin entre MM. Mignet, Victor Hugo, Casimir Bonjour et Pariset, le premier a été élu membre de l'Académie française. Il nous semble que l'auteur des Odes et des Ballades était celui des quatre candidats qui avait le plus de droits aux suffrages de l'aréopage littéraire ; mais il n'a pas, que nous sachions, M. Thiers pour ami.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Météorologie. — *Étoiles filantes.*

M. Arago a présenté le résumé qui suit sur les étoiles filantes observées dans le nuit du 13 novembre :

A l'Observatoire de Paris, on en a observé 170 en 11 heures 3[4. — A Bercy, de minuit à 6 h. du matin, par un temps couvert de brouillards, 120, dont 57 venant du Lion ou parcourant des lignes qui, prolongées, auraient traversé cette constellation. — A la Chapelle, près Dieppe, de 11 h. 39 minutes du soir à 3 h. 24 minutes du matin, 36. — A Yon-Altemare, département de l'Ain, dans la nuit du 12, de 8 h. du soir à 6 h. du matin, 75, dont 15 de 8 heures à minuit, 22 de minuit à 3 h. du matin, 38 de 3 h. à 6. — A Strasbourg, par M. Fargeau, professeur de physique, de 10 h. 45 minutes du soir jusqu'à 2 h. 37 minutes, 85, dont 57 dirigées vers le Lion. — A Arras, de 3 à 6 h., 23, pour le moins, dont 18 dans la direction du Lion. — A Angers, vers la constellation du Lion seulement, de 2 h. 20 minutes à 4 h. 21 minutes, 49. — A Rochefort, de 1 h. 30 min. à 3 h. 30 minutes, 23. — Au Hâvre, de 9 h. à 2 h., approximativement, une étoile filante par minute.

Le phénomène a été si prononcé en certains lieux, que les gens du peuple en ont été frappés. Ainsi, aux environs de Tours, les paysans s'entretenaient dans la matinée du 13 de la pluie de feu qui avait eu lieu pendant la nuit. Ainsi, dans la vallée du Rhône, aux environs de Culloz, les astéroïdes se succédèrent avec une telle rapidité, que la population, qui les apercevait à travers le brouillard, les prit pour des éclairs, et que plusieurs personnes crurent à la reproduction de la brillante aurore boréale du 18 octobre.

Les étoiles filantes de la nuit du 12 *au* 13 *novembre forment-elles par leur nombre un phénomène extraordinaire?* Oui, assurément, puisqu'on a constaté cette nuit-là, à l'Observatoire de Paris, 14 étoiles filantes en une heure, 29 en deux heures, 43 en trois heures, 58 en quatre heures, etc., tandis que, dans les nuits précédentes et suivantes, on en a aperçu de 2 à 3 par heure, pas davantage, et que, dans la plupart des lieux, où cependant elles ont été comptées en grand nombre, le 13 novembre, on n'en a aperçu généralement que 1 ou 2 par heure seulement, et quelquefois pas une seule. Et cependant, averti par les instructions données à la *Bonite*, chaque observateur n'a pas manqué de diriger ses regards vers le point du ciel où le phénomène devait être plus prononcé, la constellation du Lion.

Des observations plus nombreuses, plus complètes, ajoute M. Arago, combinées avec des mesures de parallaxe, feront connaître si toutes les directions de mouvement existent au même degré dans la zône d'astéroïdes que la terre traverse le 13 novembre, ou bien si un flux, simplement tonique, pourrait suffire à l'explication du phénomène, etc.

Avant d'avoir éclairci ces points de fait, il serait prématuré d'essayer de remonter à la cause physique de ces curieuses apparences; de chercher, par exemple, si, pour en rendre compte, il ne faudrait pas supposer qu'une grosse pla-

nète se brisa jadis en quelques milliards de fragmens, dans le moment même où elle se trouvait à la place que la terre va occuper aujourd'hui, le 13 novembre, si ces fragmens ne se suivent pas comme les molécules dont se composent les queues de comètes, etc.

Nature physique des astéroïdes du 13 novembre. — Ces astéroïdes ne deviennent évidemment visibles qu'en pénétrant dans notre atmosphère terrestre, dit M. Arago. Les plus brillans, en 1836, répandaient un éclat comparable à celui de Vénus. Tous, ou presque tous, laissaient après eux une traînée d'étincelles, dont l'incandescense durait de une à six secondes. On ne trouva pas moins de 25° pour quelques-uns de ces météores, entre la place de leur apparition et celle de leur extinction totale. S'il était bien sûr qu'on eût remarqué des mouvemens sinueux, nous serions inévitablement amenés à cette conséquence, que la matière des astéroïdes du 13 novembre a une très-faible intensité.

La dernière apparition aura toutefois prouvé sans réplique que les astéroïdes peuvent tomber sur la terre. M. Millet dit avoir aperçu plusieurs de ces météores se projetant sur le versant des montagnes voisines. De son côté, M. Bérard, capitaine de corvette, en a vu un, à Paris, descendre jusqu'à la hauteur du parapet du Pont-Royal.

Une discussion du plus grand intérêt s'est engagée dans le sein de l'Académie sur les circonstances de position, de direction et de périodicité propres au météore observé. M. Biot s'est étendu avec détail sur le système de la nébuleuse solaire, et M. Arago a annoncé qu'il essaierait de réfuter, dans une prochaine séance, une partie des opinions émises par son confrère.

Aérostatique. — *Ballon de MM. Green et Gye.*

M. Green, qui a fait, il y a peu de jours, dans la cour de la caserne du faubourg Poissonnière, sa 227° ascension, est descendu presque aussitôt à un mille de l'autre côté de Vitry. Le voyage n'a pas été plus long, parce que, la nuit approchant, les voyageurs désiraient revenir à Paris dans la soirée même. Cinq minutes après avoir quitté la terre, le ballon est parvenu au-dessus des nuages et s'est trouvé dans une atmosphère où le soleil brillait du plus vif éclat. Le thermomètre marquait 87° (Farenheit); les personnes qui occupaient la nacelle, dans cette ascension, étaient au nombre de six, lord Yarmout et une anglaise, madame Roscoe, en faisaient partie. — Au nombre des perfectionnemens de nouvelle invention apportés à la construction des ballons de MM. Green et Gye, on a parlé 1° du caoutchouc; 2° de la chaux vive que l'on imbibe d'eau au lieu d'alcool; 3° de la puissance extraordinaire d'ascension de ces ballons.

Quelques réflexions ont été adressées, à ce sujet, à M. Arago par M. Dupuis-Delcourt.

Le caoutchouc a été employé par ces messieurs pour perfectionner le cordage de l'ancre dont ils se sont servis dans leur voyage; mais ils ne sont pas les premiers qui aient fait cette application. Ce procédé est depuis long-temps en usage dans la marine anglaise, surtout pour la pêche de la baleine. Le fil du harpon est également tissé en chanvre et gomme élastique.

Il est question aussi de vaisseaux clos en étain dans lesquels, sous certaines

conditions, l'eau, mais non pas l'alcool, versée sur la chaux vive, procure une chaleur considérable, sans offrir aucun danger pour l'inflammation du gaz hydrogène.

Ce procédé est non-seulement indiqué comme un moyen pour chauffer les voyageurs, mais encore comme devant servir à faire cuire ou réchauffer des alimens légers, dans le programme d'une expédition aérienne au pôle nord, que M. Dupuis-Delcourt a méditée ; du reste, il a fait l'application, avec M. Bernadet, de ce mode de chauffage à des calorifères portatifs.

Le principal perfectionnement que l'on attribue au nouveau ballon consiste dans sa puissance d'ascension ; elle est plus considérable, dit-on, qu'aucune de celle des ballons à gaz établis jusqu'à ce jour.

Mais M. Dupuis-Delcourt fait observer que MM. Gay-Lussac et Biot, en 1804, que MM. Roberston et L'loës, qui se sont élevés jusqu'à 3,800 toises, que M. Blanchard qui a été assez heureux pour parvenir jusqu'à 5,000 toises de hauteur, ne sont pas allés à l'apogée de leur ascension ; ils n'ont pu s'élever davantage à cause des accidens qu'ils auraient éprouvés par suite de la raréfaction de l'air. Enfin, suivant M. Delcourt, le ballon de M. Green, magnifiquement établi d'ailleurs, est encore, à ses dimensions près, l'aérostat de Charles et Robert, en 1783, celui de Blanchard, à Londres, en 1784.

UN DERNIER MOT.

Le compte moral de cette fin d'année serait incomplet si je passais sous silence deux crimes dont l'audace a donné de nouveau la mesure de l'effroyable bouleversement de quelques têtes : l'un, mystérieux encore, a été commis dans l'hôtel de la Banque ; l'autre, heureusement découvert, a eu lieu en pleine rue, à la face de la force armée, avec toutes les circonstances d'un dévouement fanatique. Les paroles ne seront jamais assez vives pour exprimer l'horreur que doivent inspirer de pareils attentats. Il n'y a pas de question politique ici ; il y a une question sociale ; et tout honnête homme, qui veut avant tout le salut de la société, ne saurait avoir trop d'indignation contre les furieux qui la mettent en péril. Mais, cette indignation chaleureuse que je provoque, je ne demande pas qu'elle s'exhale en récriminations de partis, ou qu'elle se manifeste par de nouvelles rigueurs légales ; à Dieu ne plaise que je m'associe à ces féroces réformateurs que j'entendais répéter dans quelques groupes : *Il faut rétablir la torture et la roue*. C'est de la morale seule que j'appelle le rétablissement et l'œuvre de chacun dans cette restauration nécessaire, c'est l'exemple. Refaites les mœurs, et vous n'aurez pas besoin de grossir le Code pénal : les mœurs sont les premières et les meilleures lois des peuples.

N'est-on pas effrayé en voyant la figure de Robert-Macaire, cette figure qui s'est dessinée en cour d'assises et sur l'échafaud, circuler dans toutes les professions de notre société comme type de l'improbité cynique, et n'exciter que ce rire insouciant qui semble dire : *C'est bien cela*! Arrêtez-vous un moment devant les caricatures de Philippon ; tous les vices, tous les crimes, reproduits sous les mêmes traits, se présenteront à vos yeux ; l'industrialisme, cette maladie hon-

teuse qui ronge le corps social, est là dans toute la vérité de sa laideur. Mais le remède, où est-il? qui songe à l'appliquer sur cette affreuse plaie? Notre peuple de flaneurs ne s'est-il pas pressé aux portes de la Morgue comme sous le péristyle d'un théâtre pour voir un mannequin et une figure de cire? n'y a-t-il pas eu des paroles d'admiration pour l'audace et l'énormité du vol? « Un million! à la bonne heure! on peut se faire voleur pour cela et braver hardiment l'alternative de l'assassinat ou du suicide. » Étourdis ou sérieux, ces propos peuvent-ils surprendre lorsqu'aucune flétrissure ne punit la mémoire d'un coupable; lorsqu'au-contraire, sous prétexte de ménager des familles, on enveloppe d'un voile mystérieux le nom d'un scélérat qui a violé du même coup toutes les lois divines et humaines? Le droit d'asile qui protégeait les malfaiteurs dans un temps de barbarie doit-il donc aujourd'hui couvrir la tombe de l'homme qui se tue? Est-ce en accordant un privilége au suicide qu'on se flatte de le détruire!

X. MORALDI.

Le défaut d'espace nous empêche de donner aujourd'hui le commencement d'une suite d'articles raisonnés que nous nous proposons de publier sur le mouvement dramatique actuel dans tous les théâtres de Paris.

Les jeunes personnes appartenant à des familles honorables, mais victimes des révolutions politiques ou de tout autre revers, ont jusqu'à présent été bien plus malheureuses que leurs frères auxquels plus de carrières sont ouvertes. Sous la dénomination d'*École des Beaux-Arts pour les Femmes*, M. et madame Adrien Lemire viennent de fonder, rue Jean-Jacques-Rousseau, hôtel Bullion, un établissement où elles recevront, sous la direction des meilleurs maîtres de Paris, une éducation artistique spéciale qui leur procurera les moyens honorables d'une existence convenable; dirigée par des mères de famille recommandables et par des professeurs habiles, cette institution offre les garanties les plus précieuses, soit pour la bonne tenue des élèves, soit pour la direction des études et l'application des différentes branches de l'enseignement à l'industrie.

Fondée par souscription, cette école a déjà un puissant patronage. Plusieurs de nos illustrations sont venues se joindre à M. et madame Lemire, déjà célèbres dans le monde des arts. Espérons que leur pensée toute philantropique trouvera l'appui qui lui est nécessaire pour qu'elle porte d'heureux fruits.

Une bourse gratuite a été offerte à chaque mairie et à chaque légion de la ville de Paris.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL, administrateur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Arnout

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

DE L'ÉTABLISSEMENT D'UN ORDRE RELIGIEUX

ET MILITAIRE

DANS NOS POSSESSIONS D'AFRIQUE.

Peu de temps après la conquête d'Alger, un colon découvrit les traces d'un aqueduc romain sous les sables de Mitidja; c'était découvrir un trésor; on en parla dans les feuilles publiques comme on aurait parlé de quelques médailles insignifiantes, et, bien qu'il fût démontré par cette révélation du hasard qu'un grand système d'irrigation avait existé dans la plaine, et pouvait encore, s'il était rétabli, fertiliser toutes les parties arides du bassin de l'Atlas, il n'en fut bientôt plus question.

N'est-ce pas avec le même dédain ou plutôt avec la même incurie que l'on traite de nos jours les richesses amoncelées sur le sol histo-

rique de la France, lorsqu'une vétusté d'à peine cinquante ans leur a jeté sa poussière ou sa rouille.

Je comprends les réformateurs de 89; l'aiguille d'aucune horloge ne leur avait indiqué l'heure à laquelle leur œuvre devait commencer; c'est au bruit du tocsin que, réunis à la hâte, ils coururent au travail: frapper vite et fort pour que l'occasion donnât tout ce qu'elle offrait, fut leur unique pensée; étourdis par la rapidité du temps qui ne leur laissait ni examen ni choix, ils comptèrent sur le rallentissement de sa marche pour réparer d'inévitables erreurs; mais quel qu'ait été le vertige d'enthousiasme qui ait saisi tant de têtes à la fois, aucun de ces hommes n'eût poussé l'enivrement jusqu'à dire :

« La plus ancienne et la plus féconde monarchie de l'Europe, la monarchie de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV, n'avait pas une seule institution qui fût digne de vivre; il nous était réservé de suppléer en quelques jours à treize siècles de barbarie ou d'impuissance; la France régénérée par nos soins ne garde rien du passé, elle s'en détache à jamais comme un navire se détache du rivage en levant tous ses ancres et en déployant toutes ses voiles. »

Je l'affirme: si dans le sein de l'assemblée constituante d'où jaillirent tant d'illusions présomptueuses, de telles paroles étaient descendues de la tribune, elles eussent été repoussées comme insensées ou impies; on était loin encore de ce patriotisme si étrangement exclusif qui répudie toutes les anciennes gloires de la patrie, et qui abjure avec la religion des souvenirs jusqu'au respect des aïeux.

Il n'a été permis qu'à l'union américaine de proclamer ainsi une séparation complète, un divorce éternel, lorsqu'en 1778, rompant la chaîne qui l'asservissait à la métropole, elle a mis la barrière de l'Atlantique entre son passé et son avenir. Une terre vierge qui occupe une position insulaire au milieu des flots, des nations et des temps, peut s'isoler sans avoir rien à perdre ni à craindre; son histoire n'est pas née, elle commence sans traditions comme sa vie sans enfance; à un peuple neuf des institutions neuves; un jet suffit à tout l'édifice de son organisation politique; si loin et si avant que s'étendent les fondations, elles n'auront, on en a la certitude, à mutiler aucun monument ni à s'embarrasser dans aucune ruine.

Placée dans des conditions d'origine et d'existence entièrement op-

posées, la France ne peut pas plus se séparer d'elle-même que du continent, et s'il est vrai que dans la précipitation des réformes, on l'ait déshéritée d'une institution utile, pourquoi lui serait-il interdit de faire entendre les réclamations de l'expérience? Toute cette puissance de volonté qui s'est érigée en souveraineté pour détruire, doit-elle se briser contre une date inexorable, dès qu'il s'agit de réédifier? Le passé serait-il au sein de notre civilisation, comme ces victimes de l'ostracisme ou ces excommuniés du moyen-âge dont il était défendu d'approcher? Non : l'opinion, toujours reine du monde, même quand on l'a détrônée, n'abdique en faveur de personne son droit d'examen, elle touche hardiment à tout, au bien comme au mal, à ce qui fut comme à ce qui est, et son indépendance ne s'emprisonne dans les entraves d'aucune époque.

Veuillez, si vous en doutez, regarder autour de vous :

Voici des hommes qui se disent *actuels et progressifs*, et dont les méditations égarées dans la nuit des temps, vont incessamment d'Athènes à Rome; l'antiquité les absorbe. En voici d'autres non moins graves et plus positifs encore, qui se complaisent dans l'étude d'une révolution étrangère opérée par un culte étranger; ceux-là cherchent à Londres les armes qu'ils doivent opposer à leurs antagonistes de New-Yock. Eh bien! lorsque tant d'esprits voyagent ainsi dans le passé et loin du pays, quand il n'y a de douane sur aucune frontière de l'intelligence, comment pourrait-on s'étonner de me voir aborder une question française que j'aperçois à la distance de si peu d'années!

C'est au mois de juin 1798 que Ferdinand de Hompesch, traître à l'ordre qui lui avait confié sa bannière, vendit Malte au jeune chef de l'armée d'Egypte. On raconte que le général Caffarelli-Dufalga ne put s'empêcher de s'écrier à la vue des fortifications qui rendaient cette île imprenable : « *Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la place pour nous en ouvrir les portes* ». Et en effet, le grand maître, qui n'avait pas à redouter un siége en règle d'une armée poursuivie par la flotte de Nelson, se prêta de son mieux au coup de main du général Bonaparte; après un simulacre de résistance qui ne dura que peu d'heures, il mit bas les armes devant un traité qui lui assurait une pension viagère de 300, 000 francs, une indemnité de 600, 000 francs comptant, et l'espérance d'une principauté en Allemagne. Cette rapide conquête, achetée par si peu d'or et de sang, ne pouvait manquer d'être

accueillie avec acclamation; elle fut célébrée comme la récente invasion des états romains; les chevaliers dont les commanderies et les bailliages avaient été confisqués en France et en Italie s'étaient mis sous la protection de Paul Ier, et l'on craignait que Malte ne tombât au pouvoir de l'Angleterre; on voulut la devancer et l'on ne fit que lui préparer un second Gibraltar dans la Méditerranée; l'anéantissement de l'ordre justifia toutes les agressions dirigées contre l'île.

On a écrit, je le sais, que l'institution avait fait son temps, qu'il n'y avait plus de pélerinages à protéger; que les chevaliers enrichis par la piété des fidèles, avaient perdu tout souvenir de leurs devoirs; que loin de songer à défendre les nations chrétiennes contre les barbaresques, et à faire une guerre d'extermination à la piraterie, ils avaient laissé leur marine se réduire à deux ou trois vieilles frégates qui pourrissaient dans le port; mais quel qu'ait pu être, en réalité, l'état d'inertie ou de décadence que l'on a signalé, l'événement a prouvé qu'il valait mieux réparer que démolir; les faiseurs de ruines encore armés du marteau qui avait mis en pièces le marbre des autels n'écoutèrent que la logique de leur système; ils avaient brisé la croix de l'église, ils devaient en briser l'épée.

De toutes les leçons que nous avons reçues de l'Angleterre il n'en est pas de plus rude, à mon avis, que celle qu'elle nous a donnée à Malte; son drapeau flotte pour toujours peut-être sur les ruines de l'ordre que nous avons détruit, et au lieu d'une alliée naturelle que l'abolition seule du culte catholique avait contrainte à une neutralité temporaire, c'est une rivale, et, au besoin, une ennemie que nos escadres verraient fondre de ce rocher inexpugnable.

Examinons donc, sous l'impression de ce triste enseignement, si nous ne pourrions pas, en recouvrant l'auxiliaire que nous avons perdu, le lier plus étroitement à nos destinées, et mettre son existence en harmonie avec les besoins de notre époque.

Qu'on se figure un ordre religieux et militaire fondé par la France sur le littoral de l'Afrique, et qu'on réfléchisse un moment à tous les services qu'on pourrait en attendre; peu importe la dénomination de cet ordre; je n'ai parlé de celui de Malte que pour ressaisir le dernier fil de l'histoire; je n'ai pas, d'ailleurs, la prétention de tracer un plan, je ne pose qu'une hypothèse; mais peut-être cette hypothèse

n'est-elle pas indigne de fixer l'attention des hommes qui aiment à faire une étude approfondie de toutes les institutions généreuses.

Les ordres religieux et militaires ont été abolis pour deux motifs principaux ; on a reproché aux uns une indépendance dangereuse dans l'état, et aux autres une existence parasite dans la société.

Le premier de ces deux motifs tombe devant le niveau du concordat. Le second tomberait devant une organisation active.

Certes, quand le quatorzième siècle a fléchi sous le poids de l'immense association des templiers ; quand toutes les monarchies de la chrétienté ne se sont pas senties de force à porter tant d'hommes d'armes dont le drapeau n'était le drapeau d'aucune d'elles ; quand enfin, Philippe IV, effrayé pour ses droits, s'est cru obligé de recommencer dans le sang l'émancipation de la couronne que saint Louis avait eu le bonheur de n'achever qu'avec sa piété, il y aurait du délire à rappeler les mêmes périls sur les établissemens politiques du dix-neuvième siècle ; on ne saurait penser davantage, sans menacer le principe d'équilibre des pouvoirs actuels, à introduire au milieu de nous les vieilles franchises et les priviléges héréditaires de l'ordre de saint Jean de Jérusalem qui n'abaissait sa bannière que devant le trône pontifical ; mais encore une fois, la législation qui doit prévenir tout conflit n'est pas à faire ; elle existe depuis 1801, et un traité solennel, signé par la cour de Rome, a consacré toutes les garanties d'ordre hiérarchique que peuvent revendiquer les méfiances de l'intérêt gouvernemental.

Quant aux raisons d'utilité, elles affluent ici en telle abondance qu'il n'y a de difficulté que pour choisir ; résumons-les, nous serons mieux compris, dans la question vivace du moment, dans cette question africaine qu'un événement déplorable a mise à l'ordre du jour, et qui appartient encore plus à l'humanité qu'à la politique :

Deux systèmes de colonisation sont en présence à la tribune : un système guerrier et un système pacifique, et déjà une sage transaction se prépare ; tous les bons esprits reconnaissent qu'on ne peut coloniser qu'en usant tour-à-tour, avec intelligence et mesure, de ces deux moyens opposés ; or, le principe de la double action dont on veut avoir l'alternative existe au même degré, dans un ordre religieux et militaire ; deux puissantes activités, le prêtre et le soldat, s'y confondent.

Les Anglais, qui n'ont pas le choix des moyens quand leurs offres

de commerce sont repoussées, ne se sont établis que par la force dans les Indes Orientales, et qu'est-il arrivé? c'est qu'ils en ont fait une tuerie avant d'en faire un comptoir, quoique les populations de ces indolentes contrées n'ayent rien du caractère belliqueux des Arabes. Une prise de possession si violente et si précaire a porté conseil; on s'est écrié de toutes parts qu'il fallait, pour pénétrer au cœur de la régence, se faire précéder par la civilisation, mais on n'a su en quelles mains placer son flambeau, et marchant au hasard dans des routes inconnues on a été forcé d'avouer à la face de l'Europe que l'on ignorait jusqu'à la position des villes où l'on avait à éteindre des foyers d'agression ou de résistance.

Si l'on s'était souvenu des missionnaires, on se serait rappelé que ces hardis éclaireurs de la civilisation ont été nos premiers guides dans le nouveau-monde; et quel dévouement, quelle intrépidité dans ces explorations périlleuses! Est-il une horde sauvage dont les flèches empoisonnées ayent effrayé leur cœur? est-il un désert brûlant dont la solitude ait arrêté leurs pas? Ils marchaient, ils avançaient toujours, la poitrine nue, les mains sans armes; le seul sang qui dût couler, c'était le leur; ils le savaient, et voilà ce qui doublait leurs forces, car ce sang tiré de leurs veines dans les douleurs du martyre ils espéraient le retrouver sur la palme immortelle, objet de leur sainte ambition. La foi, unique mobile de tant de grandes choses, donne un courage que l'on demanderait vainement à l'intérêt. Les courtiers d'Amsterdam et les commis de Londres n'ont jamais abordé une plage nouvelle que sous la protection des batteries de leurs vaisseaux, et ils ont bien fait, puisqu'ils ne pouvaient pas faire autrement; mais nous, qui avons déjà et vainement enrégimenté des spahis et des zouaves, nous qui avons placé les implacables ressentimens de l'apostasie à la tête du système d'extermination, l'humanité ne doit-elle pas nous décider à confier aux généreuses témérités de la foi l'avant-garde du système pacificateur? N'est-il pas temps que les bayonnettes prennent quelque repos, si la route qu'elles n'ont qu'ensanglantée peut être ouverte par la croix!

En m'exprimant de la sorte, j'ai peut-être le malheur de réveiller de vieilles antipathies; les missions étrangères, dit-on, ne portent pas moins d'ombrage à quelques susceptibilités que les missions intérieures; j'en suis désolé, mais j'ai pour moi la loi des lois, le budget; il y a encore en 1837 dans ce coran de nos finances un verset décisif.

Quatorze mille francs d'allocation spéciale pour les missions étrangères, avec cette note remarquable : « *Les sujets que forment les deux établissemens de Paris ont été très-utiles pour les relations commerciales de la France avec les pays éloignés.* »

Ce n'est pas tout : l'état paie encore un secours annuel de cinq mille francs à d'anciens religieux de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ainsi qu'un autre secours de six mille francs à l'établissement religieux et hospitalier du Mont-Genèvre.

Si l'on exige des précédens, en voilà qui ne sont pas, je crois, dénués de toute valeur ; je ne veux, quant à présent, y puiser que l'indication d'une troisième nature de service facile à concilier avec les deux dont j'ai déjà parlé, le service d'hospitalier ; j'y comprends non seulement les hôpitaux, mais les ambulances ; car c'est là surtout que l'humanité crie sans être entendue, c'est là que les secours sont urgents et qu'il faut des âmes fortes pour les administrer. Donnons des émules à ces filles du ciel qui gémissent de ne pouvoir soulager les douleurs des champs de bataille ; du moins, quand nos braves soldats seront blessés, ce seront des frères d'armes qui leur prodigueront leurs soins, et ceux qui succomberont ne seront pas réduits à chercher d'un œil expirant la garde d'une épée pour y déposer, comme Bayard, leur dernier soupir.

Un intérêt bien grave, l'intérêt colonial, envisagé sous le rapport agricole, ne reçoit aujourd'hui aucune impulsion régulière ; quelle avance confier à l'avenir lorsque le champ que l'on défriche a pour bornes deux blockaus ? chacun ne songe qu'à spéculer et à tirer au hasard de la terre tout ce qu'elle peut produire ; on escompterait en une récolte la fécondité de dix ans, si c'était possible ; plus patiente et moins avide, une communauté a devant elle les longues années qui mûrissent les améliorations ; ses exemples sont à la fois des encouragemens et des leçons ; elle prend à sa charge l'initiative de tous les essais et se trouve amplement dédommagée s'ils profitent au progrès général de la culture. Pour ne citer qu'un établissement analogue, La Meilleraie n'était rien avant d'être exploitée par les trappistes, et aujourd'hui c'est une des fermes modèles de la Bretagne.

Mais à tous ces avantages dont le développement m'entraînerait trop loin, se joignent des considérations d'ordre intérieur qu'on ne doit pas omettre : toute une école politique, maîtresse actuellement des affaires

et qui sait en apprécier les embarras, ne cesse de proclamer que *pour stabiliser, il faut moraliser*; c'est l'aveu implicite d'un mal long-temps nié; quel sera le remède? comment faut-il concevoir la *moralisation?* comment doit-on l'appliquer?... On ne s'était pas d'abord énoncé bien clairement sur ce point, mais les faits ont entraîné les paroles; l'immoralité a laissé entrevoir l'anarchie, et c'est Dieu qu'invoquent enfin toutes les harangues officielles, c'est en son nom que l'on aspire à raviver la morale. La religion étant ainsi admise comme la première base, la base nécessaire de l'ordre social, rien ne doit être négligé pour en rehausser l'éclat; il faut la fortifier de tout ce qui lui a été enlevé pour l'affaiblir. M. de la Mennais, dans sa soif d'énergie virile, voulait, disait-il, la retremper aux sources de son indépendance primitive; les temps ne permettent pas ces réformes radicales; ce serait tout compromettre pour ne rien sauver; il n'y a pas un homme assez sûr de lui-même, et surtout assez sûr du lendemain, pour pouvoir se flatter de rebâtir l'édifice qu'il aura démoli; ne prenez donc que la moitié de cette pensée régénératrice; contentez-vous, nous vous en rendrons grâce, d'appeler l'honneur chevaleresque, qui fut si long-temps la seconde religion de la France, au secours de la première!

La gloire militaire, qu'on ne s'y trompe pas, est la seule poésie de notre siècle; elle seule a résisté aux étouffemens du *positivisme;* elle seule a encore le don de remuer les cœurs; elle seule, enfin, sait faire respecter quelque chose. Sa popularité est intarissable; elle s'est étendue sur des fautes, sur des excès, sur des crimes même; que ne pas en espérer quand elle n'aura à s'étendre que sur des bienfaits et des vertus!

Mais où fonder un établissement? où recruter une milice? Le choix du lieu n'a rien de difficile; que ce soit celui où il y aura le plus de danger; n'est-ce pas sur ce même littoral que saint Louis est mort?... Choisissez Constantine si vous le voulez, vous imiterez les Romains qui vendaient le champ où campait l'ennemi, et les nouveaux possesseurs le conserveront mieux, soyez-en certains, que ne l'aurait fait le rénégat Joussouf.

La formation d'une milice vous embarrasse? ne vous en mêlez pas, elle se formera sans vous. N'ai-je point parlé de périls et de gloire; qui recrute mieux en France?..... On a raconté que la citadelle d'Achmet-Bey était hérissée de canons; on a déroulé devant tous les yeux

l'effrayant tableau d'une retraite désastreuse ; eh bien que se passe-t-il ? de tous côtés les volontaires se lèvent et accourent; ce ne sont que des officiers qui demandent à quitter leurs épaulettes, et des sous-officiers qui arrachent leurs galons pour avoir place dans les rangs de l'armée chargée de reporter toutes nos douleurs aux Bédouins et aux Kabaïles.

Combien le clergé ne compte-t-il pas d'anciens militaires qui n'ont déposé leur épée que parce qu'elle était oisive ! Nommerai-je les Fayet, les Ravignan, les Guyon, les Linois, et ce Chateaubriand si digne neveu de l'illustre auteur des martyrs? Citerai-je aussi tous ces anciens aumôniers de régiment qui avaient choisi le poste le plus avancé , et qui en ont été écartés en 1830 ; un seul suffit pour les faire connaître tous; c'est cet orateur éloquent, ce mâle Duguerry, dont la noble tête et le fier regard nous rappellent l'imposante dignité d'un Villiers de l'Ile-Adam. Et qui sait tous ceux dont l'existence a été troublée dans ce vaste océan du monde devenu si orageux pour nous ! Qui sait toutes les ames tendres ou ardentes que tourmente un besoin de foi ou de gloire, et dont l'inquiète activité ne demande que des combats et des souffrances ! Ah ! ne nous fatiguons pas à une recherche inutile; l'honneur français peut répondre avec assurance comme l'honneur castillan :

« Il s'en présentera , gardez-vous d'en douter ! »

Que le passé nous donne confiance en l'avenir : l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem a été enseveli à Malte, mais il était mort à Rhodes; et cette mort éclatante, la plus belle épopée peut-être du christianisme, suffit pour faire sentir tout ce qu'il y a de germes de vie dans une pareille institution. Ils n'étaient que six cents, ces braves chevaliers , et ils soutinrent pendant plus de cinq mois l'effort acharné de deux cents mille Turcs; le sultan, lassé des défaites de ses généraux , fut obligé de s'arracher de Constantinople et de venir avec tous ses janissaires achever la victoire de la famine ; encore , n'obtint-il la reddition de la place qu'au prix d'une capitulation honorable , et lorsque la moitié de l'armée commandée par Mustapha avait péri ; les temps antiques ont-ils rien de plus étonnant ?

Soliman s'éleva par son génie au-dessus de son fanatisme; il offrit aux chevaliers de leur laisser Rhodes, s'ils voulaient veiller pour lui sur l'Égypte ; chrétiens avant tout , ils refusèrent de servir un sectaire

de Mahomet, et Charles-Quint, dont l'empire s'étendait alors des rives du Danube jusque sur les plages de l'Afrique, s'empressa de leur donner trois positions à garder : Malte, Goze et Tripoli.

Dédaignera-t-on aujourd'hui la politique de l'empereur espagnol, ou montrera-t-on plus de répugnance que le monarque ottoman? telle est la question; ces deux grands hommes ne mirent pas de bornes à leurs offres; Soliman eût donné tout ce qui lui aurait été demandé; Charles-Quint donna tout ce qu'on ne lui demandait pas; et maintenant, à quoi se réduiraient les sacrifices du gouvernement? à formuler une ordonnance et à signer quelques feuilles de route!

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

HOTEL DE CLUNY.

S'il n'y a pas d'affectation dans l'amour que l'on montre aujourd'hui pour les vieux souvenirs; si l'on aime réellement les objets qui les rappellent; si l'on veut sérieusement étudier les mœurs de nos devanciers, et donner, à l'aide des débris qu'ils ont laissés, aux différens siècles la physionomie qui leur appartient, je ne connais pas, à Paris, de monument qui doive être visité avant l'hôtel de Cluny.

C'est vraiment là le musée du pays, le répertoire des vieux temps français.....

Je ne remonte pas assez haut; le mot FRANCE n'existait pas encore, que les lieux que nous décrivons étaient déjà regardés par le peuple qui se mouvait sous la domination romaine. Là s'élevait un palais, et comme de nos jours les Parisiens s'arrêtent et lèvent la tête, en passant devant les Tuileries, pour voir s'il y a du plaisir sous leurs lambris dorés, de même, il y a seize cents ans, en face du palais des Thermes, les habitans de Lutèce cherchaient à découvrir s'il y avait de la joie sous les voûtes que leurs vainqueurs venaient de construire à grands frais. Eh! mon Dieu, c'était alors comme c'est aujourd'hui! Quand arrivait la nuit, on voyait resplendir des lumières par toutes les baies de la demeure de Constance Chlore et de Julien, comme à présent on voit briller les lustres à travers les fenêtres percées par

Philibert de Lorme. Actuellement c'est dans la partie basse de la ville que les courtisans s'agitent, se pressent et se heurtent pour aller protester de leur dévouement et de leur admiration; autrefois c'était sur les hauteurs!

Depuis ces jours reculés, la Seine a roulé bien des flots, et le temps emporté bien des milliers de flatteurs, qui, ainsi que leurs idoles, sont devenus poussière; mais les siècles, il faut le dire, n'ont pas tout emporté; la louange et l'adulation sont restées auprès de la prospérité et du pouvoir.....

Des Romains et des Gaulois, de ces Gaulois sans fierté qui allaient faire leur cour au palais des Thermes, auront sans doute trouvé des paroles pour louer l'apostasie de Julien! Croyez-vous qu'à présent l'apostat ne trouve pas aussi des flatteurs..... Demandez plutôt à M. de Talleyrand, et à d'autres encore.....

De tous les vestiges du vieux Paris, oubliés dans les assauts donnés aux vieux monumens, par le temps et l'amour des changemens, il n'en est aucun qui réunisse, comme l'hôtel de Cluny, des parties presque intactes de grands travaux des trois belles époques de l'histoire de l'art en France, et par conséquent les principales conditions d'intérêt pour les amateurs d'archéologie.

Là, sur des bases romaines, là, sur des étais romains, toute la magie du genre gothique, toutes les grâces, tous les enjolivemens du style de la renaissance.

Quand les soldats de César étaient venus camper parmi les cabanes des pêcheurs de Lutèce, leurs chefs n'y avaient point trouvé de palais, et pour avoir des demeures semblables à celles de Rome, ils avaient été obligés de s'en bâtir. Ce fut alors que le palais des Thermes s'éleva sur une des collines qui avoisinent la Seine.

L'usurpation romaine ayant fait son temps, nos premiers rois francs s'établirent dans le palais que les vainqueurs avaient bâti et que les vaincus venaient d'abandonner. Les palais sont comme de grandes hôtelleries, bien des voyageurs, de familles et de nations diverses, viennent y dormir, y demeurent quelque temps et puis s'en vont.....

« En entrant dans l'hôtel de Cluny (1), il suffit de jeter un coup-d'œil sur les détails encore évidens du massif de vingt pieds d'épaisseur

(1) Notice sur l'hôtel de Cluny.

à sa base seulement, dans lequel est pratiquée la voûte, ogive sur la façade et plein-cintre en dedans, qui conduit à gauche de la grande cour à celle des Thermes, pour reconnaître, par les couches alternatives de petites pierres carrées et de chaînes de briques, liées ensemble par un ciment presque agatifié, que cette partie de l'hôtel repose sur une construction romaine. Elle se développe, d'une part, jusqu'à la rue des Mathurins, et communique de l'autre, après un retour d'équerre, au reste du palais des Thermes, auquel elle se rattache comme partie intégrante.

» C'est dans cette première partie qu'existe encore le château d'eau ou réservoir de l'aqueduc de Rungis (maintenant Arcueil), affecté primitivement au service des bains, et dont les canaux de conduite furent découverts, en 1544, à la porte Saint-Jacques, pendant que l'on faisait des travaux contre l'armée de Charles-Quint. »

Quand les Romains entreprenaient quelque chose, ce n'était pas le grandiose qui manquait à leurs œuvres ; aussi le palais des Thermes avait d'immenses jardins et dépendances ; on le voit par un passage de Fortunat, commenté par Sauval et Saint-Foix ; ce dernier dit, « que » Childebert allait de son palais, par ses jardins, jusqu'aux environs de » l'église de Saint-Vincent, autrefois temple d'Isis, depuis Saint-Ger- » main-des-Prés. » Saint-Foix ajoute, « que les princesses Gisla et Ro- » trude, les très-aimables filles de Charlemagne, furent reléguées » dans le palais des Thermes, après la mort de ce prince, par Louis-le- » Débonnaire, qui commença par faire tuer deux jeunes seigneurs qui » passaient pour être leurs amans. »

La sévérité de l'architecture romaine allait mal avec l'esprit de nos pères ; eux, comme nous, aimaient les enjolivemens gracieux, les arabesques bizarres ; et bientôt ils *égayèrent* les chapiteaux, les pleins-cintres, en y attachant leurs riantes idées avec des festons de fleurs.

Au bout de quelques siècles, la demeure de Constance Chlore et de Julien, après avoir été habitée par nos rois de la première et de la seconde race, parut, à leurs successeurs, trop triste. On lui donna alors le nom du *Vieux-Palais*, et la puissance heureuse alla loger ailleurs.

La troisième race royale dressa son trône tout-à-fait sur le bord des eaux, au milieu de ces vieilles tours noires que l'on voit encore aujourd'hui, le *Palais-de-Justice*.

Charles V fut le premier roi qui quitta cette imposante demeure pour l'hôtel de Saint-Paul qu'il avait fait bâtir. Le Louvre, ce Louvre si imposant, si majestueux; ce Louvre, trop grand pour être habité par les hommes d'aujourd'hui, n'a été demeure royale que sous Charles IX.

Aujourd'hui, regardez son immense étendue, admirez sa sublime colonnade, et rappelez-vous son origine. Le Louvre a commencé par être le *chenil de Dagobert*... Après ce changement, désespérez donc d'anoblir quelque chose!... Là où le roi-chasseur avait mis ses meutes, se sont élevés de si magnifiques palais, que les souverains étrangers y logeaient quand ils venaient visiter les rois de France. Manuel, empereur de Constantinople, Sigismond, empereur d'Allemagne, et Charles-Quint ont habité le Louvre.

Napoléon avait eu cette idée, on l'a retrouvée parmi ses projets et ses plans, on l'a retrouvée alors qu'il était dans sa case de bois à Sainte-Hélène; empereur, il voulait que les souverains étrangers, venant à Paris, logeassent au Louvre, et que chacun des bâtimens qui forment la cour carrée, fût occupé par un roi. Ainsi, le roi de Naples, le roi d'Espagne, le roi de Hollande, le roi de Westphalie, auraient pu se rendre chez leur frère suzerain, par la longue galerie du Musée, ou par la galerie parallèle, qui devait être la Bibliothèque impériale. Nobles et dignes avenues pour arriver chez celui qui s'était assis sur le trône de Charlemagne, de François I[er] et de Louis XIV.

Tels étaient les projets du grand homme... Et nous avons vu des visiteurs couronnés et armés, venir à Paris, et ne pas loger au Louvre!

Le Vieux-Palais, à moitié ruiné par les Normands, fut donné avec ses dépendances, vers l'année 1218, par Philippe-Auguste, à l'un de ses chambellans.

Vers 1340, Pierre de Chaslus, abbé de Cluny, en devint possesseur, du moins en partie; et Raoul de Meulan, Jean de Courtenay, seigneur de Champignelles, l'évêque de Bayeux, l'archevêque de Reims lui succédèrent.

La convenance, résultant du voisinage du collége de Cluny, situé sur la place de la Sorbonne, détermina les puissans abbés de Cluny à choisir cet emplacement pour leur résidence. Ce fut Jean de Bourbon, fils naturel de Jean I[er], duc de Bourbon, qui commença la construction de l'hôtel. La mort interrompit les travaux, qui ne furent repris qu'en

1490, par Jacques d'Amboise, qui consacra, dit un vieux titre, « cin-
» quante mille angelots, provenant du pécule ou dépouille du prieur
» de Leuve, en Angleterre, à l'édification du bastiment de fond, en
» cime de la magnifique maison de Cluny, au dict lieu, jadis appelé
» le palais des Thermes. »

Cette puissante famille d'Amboise, si en faveur sous Louis XII, a lié son nom à plusieurs merveilles. Le château de Gaillon, aujourd'hui dégénéré en prison, a été bâti par Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, frère de Jacques, abbé de Cluny. Il y a dans les deux monumens *un grand air de famille,* et l'on y reconnaît le *faire* des plus habiles sculpteurs du temps, tels que Joconde, Brunelleschi, Donatello et Ghiberti.

Dans cet hôtel, ancienne dépendance du palais de nos vieux rois, que de personnages divers ont passé! D'abord des solitaires sortis de leur pieuse retraite pour venir entendre de près les grands bruits du monde, et prendre part à ses affaires; des favoris de rois, des disgraciés de cour, des princes fugitifs, des reines en deuil de veuve, des légats du saint-siége, des comédiens de province, des religieux persécutés, et des astronomes. Entre ces murs si bien sculptés, sous ces poutres et poutrelles si merveilleusement peintes et dorées, que de pensées d'ambition et d'orgueil, de repentir et d'humilité; que de paroles de joie, que de refrains de plaisir, que de soupirs, de larmes et de regrets; religion, chevalerie, amour, ont dit là bien des mots, répété bien des noms, inscrit bien des devises... Cependant, lieu si rempli de souvenirs, murs confidens de tant de pensées, seraient aujourd'hui muets et tristes, sans M. du Sommerard!....... Honneur, honneur à lui! il a, par son culte pour le passé, ressuscité les morts, pour que l'hôtel de Cluny ne fût plus désert, plus abandonné! Là, où il y avait abondance de ressouvenirs historiques, il a mis abondance d'objets d'art, et ces objets précieux, ces reliques du passé, se mêlent avec grand charme aux réminiscences de notre histoire. Sous ces vieilles voûtes, nous retrouvons, avec émotion, des débris de la vieille patrie, et cela, tout à côté du premier palais de nos premiers rois.

Oh! que ces restes du palais des Thermes sont tristes à regarder! comme c'est noir et sombre dans les larges bouches béantes des souterrains à plein-cintre; comme l'eau, que les Romains y ont fait venir, dort paisible et sans frémissement..... Cependant un jour, il y a de

cela bien long-temps, je les ai vues agitées et troublées. C'était du temps de Napoléon, M. de Fontanes était alors grand-maître de l'Université, et dans ces jours la gloire faisait des *coupes réglées* de la jeunesse française..... Un pauvre jeune homme, le modèle du pays latin, l'orgueil du quartier de la Sorbonne, fut pris par la conscription; lui, qui n'avait jamais rêvé que le doux et caressant climat de Rome et d'Athènes; lui qui, en fait de combats, ne voulait que ceux d'Homère et de Virgile, fut obligé, à la sortie des classes, d'entrer dans les camps, et de se mettre en marche pour Vienne, Berlin et Moscou......... Sans doute, en quittant la France, il regrettait sa mère et sa famille, mais ses livres, ses livres chéris, ses études, ses succès, la paix des bibliothèques et le calme des allées du Luxembourg; le charme de ses promenades, graves et sérieuses, avec les plus studieux de ses camarades; toutes ces choses si pures, si innocentes, si pleines d'attraits, échangées contre la vie du soldat, contre l'école du peloton, et le maniement des armes et la manœuvre, voilà ce qui lui brisait le cœur, voilà ce qui lui fit perdre l'esprit.... Sur la grande et longue route des triomphes d'alors, il n'avait encore fait que quelques étapes, il n'était arrivé qu'à Munich, que ses chefs s'aperçurent que le *savant* (c'était ainsi que l'appelaient ses camarades du régiment) n'était déjà plus que de corps à l'armée, et que son esprit était retourné à ses livres et à ses cours littéraires; souvent, quand son nom était prononcé à l'appel, il ne répondait pas; et, plus d'une fois, quand le chef du poste avait appelé Achille de Tuly, il avait répondu : *rue de la Sorbonne, n° 13.*

Son capitaine lui annonça que son congé était arrivé, qu'il allait pouvoir retourner chez sa mère et à ses études favorites.

— Est-ce bien vrai, Monsieur? s'écria le jeune de Tuly, j'ai mon congé.

— Oüi, vous pouvez repartir demain pour Paris...

— Oh! quel bonheur!... quel bonheur!... Puis, revenant tout-à-coup près du capitaine, il ajouta : Ne doit-on pas se battre demain....

— Ç'en a tout l'air, répondit l'officier...

— Eh bien! je ne partirai qu'après-demain...

— Vous voulez vous battre?

— Je veux comparer nos batailles d'aujourd'hui à celles d'Homère et de Virgile... Oh! si ces grands poëtes avaient connu la poudre à canon, s'ils avaient vu les effets terribles de l'artillerie, cette foudre de la terre

plus terrible que celle du ciel... oh! quelles magnifiques descriptions, quels sublimes tableaux de plus ils nous auraient laissés. . . . . . .

Comme Achille de Tuly l'avait dit il ne repartit pour la France que le lendemain d'une affaire où il montra le plus grand sang-froid..... Quand il arriva à Paris, il n'y retrouva plus son ami de cœur, celui qu'il nommait son Euryale : ce jeune homme aussi studieux que lui venait de mourir d'une fièvre cérébrale.

Quand le chagrin et la douleur viennent peser sur un esprit déjà malade, l'aliénation va vite... C'est comme un torrent qui a, pour précipiter ses ondes, l'ouragan et la tempête.

Achille de Tuly fut une seconde fois enlevé à ses études et à son pays latin pour être enfermé chez le docteur P.... Là, il lui advint un de ces tristes bonheurs que Dieu accorde parfois aux aliénés, il crut avoir atteint ce qu'il avait aimé plus que tout.

Depuis le jour où il avait ouvert un livre d'histoire, il avait aimé Rome, la ville de Scipion, de Cicéron, de Virgile et d'Horace, par-dessus toutes les villes du monde. Dans sa folie, il parvint à croire qu'il avait remonté les âges, qu'il n'était plus de notre temps, et qu'il était contemporain d'Auguste.

Pour complaire à cette illusion, qui était pleine de joie pour le pauvre aliéné, le docteur P.... lui fit faire une toge romaine et un manteau semblable à celui que portaient les jeunes hommes de la capitale du vieux monde.

Malgré ce que ses yeux avaient de hagard, l'insensé était beau avec ce blanc costume; et dans son air, sa démarche et toutes ses habitudes, il y avait quelque chose de si noble, que ses malheureux compagnons de maladie et d'infortune lui faisaient place, et disaient : *Laissons passer le Romain.*

Un jour il passa le seuil de la maison de santé... Le soir vint, et l'aliéné échappé ne revint pas... Qu'était-il devenu? Pendant près d'une semaine on ne le sut pas... Enfin des ouvriers occupés aux ruines du palais des Thermes trouvèrent, sur une des marches de pierre qui descendent dans les eaux, une coupe de forme antique. Dans ce vase il restait un peu de vin sur lequel on avait effeuillé des roses. Un des maçons porta ce vin à ses lèvres et le rejeta, en s'écriant : *C'est de l'arsenic!*

Comment cette coupe s'était-elle trouvée là, voilà ce qui occupait

les manœuvres ; ils en devisaient ensemble, quand subitement l'un d'eux aperçut à travers les eaux sombres des Thermes quelque chose de blanc... Avec une perche des échafaudages, il souleva ce blanc: c'était une draperie qui enveloppait un corps d'homme... un cadavre de noyé déjà enflé et violâtre. Ses bras, son cou étaient nus, et sur sa tête une couronne de roses attachée par des bandelettes. Les pieds du mort étaient chaussés de sandales, et sa toge était bordée de pourpre.....

Vous l'avez deviné, c'était le pauvre Achille de Tuly. Le malheureux insensé, quelques momens lucides lui étaient venus , il avait été désabusé de son illusion, il avait su qu'il n'existait plus de Romains , plus de contemporains de Virgile et d'Horace.., et , dans sa douleur, de se voir retombé à notre siècle si positif et si vulgaire , il fut saisi de désespoir. Cherchant un lieu où le *peuple-roi* eût mis la main, il courut aux palais des Thermes : c'était de là qu'il avait voulu partir de la vie... c'était là que les maçons le retrouvèrent. Un jour, que je montais vers Sainte-Geneviève , en passant devant la porte qui donne dans l'enclos des Thermes, je vis beaucoup de monde rassemblé , je me mêlai à la foule, et j'entendis des femmes qui disaient : Encore un qui s'est tué... c'est l'impiété qui fait tout eela...

Non, ajouta un vieillard , non , ce n'est pas l'impiété qui a tué ce jeune homme ; c'est la folie...

Ça vaut mieux, répondit une voix.

Un autre dit encore. Je l'ai connu ; si on lui avait laissé croire qu'il était contemporain de l'empereur Auguste , il vivrait encore. . . . .

Et entendant ces mots, je me pris à penser en moi-même, qu'il y a des illusions qu'il faut laisser aux hommes. Ce sont celles qui leur donnent du bonheur sans faire mal à autrui.

Vicomte Walsh.

Dans un second article, je reviendrai à l'hôtel de Cluny, et redirai les richesses de son intérieur , et les obligations que la science et l'art doivent à M. du Sommerard.

LES VOEUX DE LA VIEILLE FRANCE
POUR LA RELIGION.

*A M. le Directeur de l'*Écho de la Jeune France.

Paris, le 26 janvier.

« Monsieur le directeur, votre intéressant recueil est l'écho fidèle des grandes inspirations, des pensées élevées, des nobles sentimens qui concourent à la régénération de la société française. Vous cherchez, jusque dans les productions de l'esprit et les œuvres de l'art, ce qui constate parmi nous les progrès de l'ordre moral, si déplorablement ébranlé par la philosophie du dix-huitième siècle, et le libéralisme trompeur du dix-neuvième. Mais je suis surpris que vous n'ayez pas encore répété un mot, un grand et sublime mot, qui, depuis quelque temps, a retenti de divers côtés d'où, assurément, on ne l'attendait guère : ce mot est celui de religion !

» A la vérité, ce n'est pas la Jeune France qui le fait entendre comme un cri confus de détresse élevé jusqu'au ciel. Cette France, dont vous êtes le bienveillant interprète, est entrée dans les voies de la vérité religieuse ; elle y marche modestement et en silence, sans faire du bruit et de l'éclat. Elle croit, pratique, et parle peu, se contentant de se presser autour de la tribune sacrée, où montent, pour l'instruire et l'édifier, les hommes qui ont reçu la mission et l'inspiration de l'apostolat. La France dont je veux parler est vieille et décrépite, quoique ne comptant pas un très-grand nombre d'années ; moins de sept ans ont suffi pour la rendre caduque ; c'est sous le poids de ses excès qu'elle succombe, et, comme les mauvais matelots, qui jurent et blasphèment tant que le vent est favorable, et font des vœux et des prières pendant la tempête, nos esprits forts de la Vieille France, en sont à invoquer ce qu'ils ont si long-temps méconnu ; ils murmurent ce mot de *religion*, objet, pour eux, d'une coupable indifférence et même d'un orgueilleux mépris.

Effrayés par des attentats répétés, les hommes de la politique viennent au pied d'un trône, et s'écrient : Religion !... Religion ! répète le

ministère public qui sonde tous les jours la plaie sociale, et voit les crimes les plus énormes devenus la conséquence de tous les vices. Le chef de l'instruction publique, désespérant de l'avenir des générations qui lui sont confiées, fait timidement entendre ce même mot de religion. A ce chœur d'invocation, se joignent les hommes d'état fatigués de lutter contre les passions déchaînées; enfin les pères de famille qui craignent, pour leurs fils, la contagion du matérialisme et du suicide, à laquelle tant de malheureux jeunes gens ont succombé, répètent à l'envi : Religion! religion!

» Assurément, si des vœux aussi unanimes ont leur accomplissement, nous aurons avant peu une réforme sociale aussi efficace et aussi complète que celles qui furent opérées par saint Bernard, saint François de Sales, saint Ignace de Loyola, Bossuet, Fénélon et d'autres grands législateurs du monde chrétien. Mais ces illustres régénérateurs joignirent l'exemple de leur vie et les actes de leur ministère à l'enseignement qu'ils répandaient dans la sphère de leur zèle religieux; et, malheureusement, chez nos prédicateurs de la Vieille France, tout se borne à de vaines paroles, qu'ils ne font même entendre que quand ils sentent la main de la Providence s'appesantir sur leur tête, que quand les conséquences de leurs passions et de leurs fautes les menaçent et les pressent.

» Vous appelez la religion à votre secours? c'est bien, assurément; mais vous qui avez répété si souvent, comme le Jupiter invoqué par le charretier embourbé, aide-toi, le ciel t'aidera, faites l'application de cette belle maxime. Allons, que l'on vous voie, dans nos temples, remplir exactement les devoirs des vrais croyans. Ce n'est pas tout : il y a une loi qui est la doctrine et l'esprit de cette forme symbolique qu'on appelle le culte. D'après cette loi, vous êtes tenus de restituer le bien mal acquis; vous ne pouvez retenir l'héritage que vous avez usurpé sur l'orphelin; vous devez réparation des outrages et des calomnies dont vous avez terni la vertu; il vous faut renoncer à des avantages acquis par l'injustice, modérer vos passions, régler vos désirs, et préparer l'avenir, en abjurant un passé plein d'iniquité.

» Mais à qui parlé-je ainsi? à des hommes qui veulent que le principe qu'ils appellent à leur aide les préserve du mal que leur fait l'irréligion chez les autres, et ne l'invoquent pas pour le bien qu'elle leur demanderait. Ils sont comme ces vieux avares, qui, craignant d'être vo-

lés par une servante infidèle, ou ruinés par un fils débauché, les envoient au confessionnal dont ils se gardent bien d'approcher. Ils ne veulent pas pratiquer parce qu'il faudrait bien agir, comme disait saint Augustin, mais ils trouvent très-bon, pour ceux qui sont sous leur dépendance, ce dont ils se dispensent, parce que cela les gênerait.

» Cependant la servante infidèle, le fils qui ne demande qu'à lâcher la bride à ses passions, raisonnent, comparent et tirent des conséquences. Si le chef de la maison ne se réforme pas lui-même, s'il ne donne pas l'exemple de l'ordre moral, fondé sur la loi divine, ils sont conduits à en conclure que ce ce qui est inutile à celui qui a l'autorité l'est encore plus à celui qui doit obéir, et que les beaux sermons, faits sur la probité, le désintéressement, la tempérance et la soumission au précepte de l'Évangile, ne sont que des moyens humains à mettre sur la ligne du commissaire de police et du tribunal correctionnel.

» On a produit plus de cinq cents fois sur la scène, et sous divers aspects, un fripon fieffé, nommé Robert Macaire, appliqué à s'enrichir par les honnêtes moyens qui conduisent un industriel de cette espèce aux galères, quand la justice est appelée à en connaître. Notre héros rencontre une bonne veine et fait fortune, non sans avoir un bon compte à rendre à la société. Mais il a affaire à un ancien complice qui vient le troubler cruellement dans sa prospérité, en le tourmentant par ses exigences. Robert Macaire se met alors à lui tenir de beaux discours sur l'ordre moral et les avantages de la probité. Mais comme il persiste à retenir ce qu'il a mal acquis, son ancien compagnon se moque de lui, et finit par le compromettre d'une manière fâcheuse, après l'avoir dévalisé. N'est-ce pas là, à peu près, l'histoire de nos vieux zélateurs?

» Il y a là, par le 45[e] degré de latitude, un grand empire où régnait un prince essentiellement religieux, par conséquent essentiellement vertueux, et attaché à tous ses devoirs d'homme privé et de représentant de la puissance publique. Or quelques hommes, que sa piété sincère, mais indulgente, importunait, s'avisèrent de crier au bigotisme, et de trouver que ce prince était en opposition aux intérêts de l'état, parce qu'il croyait et pratiquait ce que la religion demande au riche comme au pauvre, au monarque comme au simple artisan. Il y eut même de beaux esprits, jusque parmi ceux que soutenait la munificence royale, qui écrivirent des dénonciations publiques contre la vie dévote, et signalèrent les ministres des autels et les hommes de piété comme les plus

dangereux ennemis de l'ordre public. On croirait à peine à une aussi grande folie, si elle n'était constatée, non dans les écrous d'une maison d'aliénés, mais dans cent volumes, et dans des milliers de feuilles volantes signées de leurs auteurs.

» Qu'arriva-t-il? Le prince *bigot* fut obligé de se retirer, les prédicateurs de la morale divine durent se taire, et les hommes de conviction et de vertu se virent privés de toute influence sociale. Alors les passions se déchaînèrent comme un torrent, et s'élevèrent avec fureur contre ceux-là même qui, profitant du désordre occasionné par leurs clameurs, avaient saisi l'autorité, croyant venir à bout d'opposer une digue à ce débordement. Mais, leur espérance ayant été déçue, et près d'être submergés eux-mêmes, ils s'adressent à cette puissance qu'ils ont renversée en l'outrageant, et lui demandent le secours de son influence et de son autorité morale.

» Mais, comme je viens de le montrer, ce secours sera illusoire, tant qu'eux-mêmes ne se placeront pas dans les conditions où ils voudraient que fussent ceux qui doivent obéir. La religion étant une révélation, un enseignement, une greffe intellectuelle, doit venir de haut en bas, et non de bas en haut. Il fut un temps où d'agréables duchesses se mortifiaient en faisant jeûner leurs gens, où d'aimables philosophes de boudoir appelaient les cérémonies de l'Église, l'opéra des servantes; où des abbés de cour

Trouvaient plaisans les feux du purgatoire;

où enfin de fort honnêtes gens, d'ailleurs, pensaient qu'il fallait une morale religieuse *pour le peuple*. On sait ce qui est arrivé : le *peuple* a secoué ce qui n'était plus à ses yeux qu'un joug imposé par l'égoïsme et l'orgueil, qu'un moyen de gouvernement et de police; et il a été d'autant plus cruel et corrompu, que les supériorités sociales se séparaient davantage de lui, sous le rapport des croyances et de la pratique de la religion.

» On comprend toutes les difficultés d'un retour sincère et complet. Il n'y a pas deux manières d'avoir de la religion. Le prince *bigot*, que l'on a poursuivi de tant de clameurs et d'invectives, entendait la messe, se confessait et communiait aux grandes fêtes, pratiquait la prière, faisait largement l'aumône, et se montrait clément et miséricordieux envers ses ennemis. Le vrai chrétien, dans quelque rang que ce soit, n'est

pas autrement. Mais on a appelé cela de la *bigoterie*, et agir de même, c'est avouer que l'on a eu tort. La religion veut que l'on se mette en rapport avec ses ministres, et on les a appelés *parti prêtre*; elle prescrit d'aimer et de secourir son prochain, et la fraternité chrétienne a été poursuivie sous le nom de congrégation. On voit combien d'obstacles s'opposent à un retour, et ces obstacles, on les a suscités soi-même.

» Ce n'est pas tout, il faut sortir du chaos intellectuel et moral que l'on a créé, et rétablir l'unité et l'autorité. La première réforme à faire pour que Dieu règne sur les ames et gouverne les volontés, comme le vrai roi du monde, c'est celle de l'enseignement. Mais, hélas! comment faire? Là sont tous les dogmes, toutes les opinions, tous les systèmes philosophiques, jusqu'à la négation de la puissance divine et de l'immatérialité de l'ame. Pénétrez dans cette enceinte où siégent les *quatre facultés* de la science humaine; quelle confusion! quel inextricable dédale de doctrines qui se heurtent dans des ténèbres appelées lumières! Là, le médecin, un crâne d'homme à la main, veut démontrer que le docteur en théologie, avec sa révélation, sa grâce, son libre arbitre et sa rédemption, est un imposteur. Là, le docteur en droit, disserte sur l'autorité de la raison individuelle et la souveraineté des masses opposée au droit divin. Là, le littérateur fait de l'ecclectisme, en épigrammes tournées contre l'unité catholique, sorte de pharmacie dans laquelle s'opère un mélange d'opinions spiritualistes, où tout est confondu. Puis, dans la vie pratique, la jeunesse apprend, de la bouche et de l'exemple de ses maîtres, que tout est bon, que tout est mauvais, que tout est indifférent: l'Église de Jésus-Christ, le temple de Calvin, la synagogue de Moïse, la mosquée de Mahomet. Sortant de là, le pauvre disciple est si bien éclairé, qu'il se heurte à tous les obstacles, trébuche à chaque pas et ne comprend plus rien au monde moral et à la société. Rétablir ici les bases de la religion est impossible, si on ne commence pas par démolir entièrement cette tour de Babel, pour reconstruire, à sa place, l'édifice de l'enseignement sur une base catholique. Mais on est engagé, et où trouver de bons élémens? On les a tous répudiés, proscrits, dispersés, voués à l'abandon et au mépris.

» Qui veut la fin doit vouloir les moyens; cependant si l'on prétend sérieusement faire fleurir la religion, il faut honorer, encourager les hommes dont les lumières, les talens et les vertus apportent aux intelligences la leçon et l'exemple. Allons, que l'on vous voie à l'œuvre;

rendez hommage aux Lacordaire, aux Cœur, aux de Guerry, aux Dupanloup, aux de Genoude, ces grands flambeaux du catholicisme; multipliez par la presse leur parole et leurs écrits; que vos honneurs aillent surprendre dans leur retraite les de Bonald, les Marcellus, les Châteaubriand, et tous les hommes qui, comme eux, ont pénétré de l'esprit de la religion la politique, la philosophie et la littérature. Que vos largesses soutiennent ces jeunes gens, dont la liste serait si étendue, qui ont formé la sublime alliance de la vérité divine, avec la science, la poésie, et les lettres humaines. Ils vous ont tous rendu d'avance un immense service, en prouvant au monde qu'on peut réunir la piété au génie; qu'on peut croire et pratiquer, sans être des idiots.

» Mais, bien loin de là! la liste des bénéfices scientifiques et littéraires, le tableau des honneurs, le livre d'or des récompenses, ne comprennent que les noms des corrupteurs de la société, de ceux qui ont répandu les doctrines les plus dangereuses, prêché l'impiété et la révolte, détruit la religion par le sophisme et le sarcasme. Les beaux esprits couronnés, pensionnés, honorés, sont ceux qui, chaque jour, dans des feuilles mensongères, ont miné l'ordre moral, calomnié la vertu et tourné la fureur populaire contre les autels et la croix de salut. Ce sont ceux qui, dans des poèmes inspirés par le génie du mal, ou dans des drames et des romans monstrueux, ont faussé toutes les notions du bien et du mal, altéré les mœurs publiques, et propagé le dogme désespérant du fatalisme. On compte même, parmi ces favoris du pouvoir et de la fortune, des hommes qui, ayant reçu du ciel l'inspiration et le talent, ont tourné ces dons contre leur auteur, et sapé les fondemens de l'ordre social, en mettant en vers harmonieux l'impiété, la licence et l'ironie de toute autorité divine et humaine.

» Que faire donc, puisqu'il faudrait tout réformer, tout dissoudre, tout changer, et se suicider, pour ainsi dire, afin de renaître purs et régénérés? Que faire, puisqu'il n'y a pas moyen d'obtenir une légion d'officiers de morale, afin de maintenir le *peuple* dans la subordination et la probité, et de discipliner une jeunesse indocile? Hélas! le vieil usurier avare a beau faire, il a convoité le bien d'autrui, et l'on convoite le sien. Sa servante le surfait au double dans ses comptes, et son fils se livre à la dissipation. Ils ne croient pas à des vérités et à des préceptes qu'il méprise, qu'il ne veut pas suivre lui-même. Ils se raillent de ses conseils, et se révoltent contre son autorité; que faire donc?

» Vivre d'une vie toute matérielle ; demander à la force ce qu'on ne peut avoir par l'influence du précepte et de l'exemple ; avoir des prétoires pour églises, des juges pour sacerdoce, des prisons et des bagnes pour lieux de pénitence ; des gendarmes pour missionnaires, des codes pénaux pour Évangile, des adjoints pour administrer les sacremens, des philosophes pour instituteurs, des hôpitaux et des maisons de fous pour guérir les maladies de l'ame. Avec ce régime, à la vérité, on a des attentats, des excès hideux, des vols, des meurtres, des suicides, des révoltes ; on est obligé de lutter contre des passions effrénées. On n'a pas voulu, au nom de la liberté et des lumières, des hommes qui travaillaient et priaient dans un silence austère, et les anciens couvens sont convertis en prison ; on s'est élevé contre la paix du célibat religieux, et on a des légions de célibataires dévorés d'ambition, de cupidité et de soif de jouissances, légions devant lesquelles l'ordre social tremble, plein d'anxiété ; on a méprisé la liberté du christianisme, et on a la licence et l'anarchie, luttant contre le despotisme. C'est une déplorable situation que celle-là ; car, comme les conséquences s'enchaînent et sont en progression, il faudra périr quand les forces seront épuisées et lorsque le torrent vous entraînera.

» Les vœux formés par les hommes qui ont le sentiment du péril, sans posséder la volonté ou le pouvoir de le conjurer, ne seront pas cependant stériles, car la réparation doit arriver tôt ou tard. S'ils reconnaissent leur impuissance, les esprits de bon vouloir et de capacité prendront leur place ; si les regrets et le repentir les poussent dans les voies de restauration de l'ordre moral, ils devront expier leur aveuglement et leur erreur en se retirant de la scène du monde ; s'ils succombent par suite de leur obstination, et c'est ce qui se présente comme le plus probable, alors arriveront les sauveurs et les dignes soutiens de la société. Le jour des grandes œuvres et de l'application des principes et du progrès intellectuel sera venu pour cette *Jeune France*, que vous réunissez, Monsieur, sous votre bannière, et qui se prépare, à l'ombre des autels, et par de sérieuses et profondes études, au rôle magnifique qui lui est réservé par la Providence.

» J'ai l'honneur, etc. » C. de B. »

MÉMOIRES DE MADAME,

DUCHESSE DE BERRY,

PAR M. ALFRED NETTEMENT.

Ces mémoires, dont madame la duchesse de Berry est l'*objet*, et dont M. Alfred Nettement est l'*auteur*, appartiennent à l'histoire contemporaine ; c'est à ce titre que l'*Écho de la Jeune France* en fait des citations... Il y a long-temps que notre *Écho* aime à répéter les paroles de l'auteur des nouveaux *mémoires*. Les pages inédites qu'il a bien voulu nous donner peignent d'une manière aussi vraie qu'animée la vie que madame la duchesse de Berry menait dans la petite ville de Massa : c'est bien là la vie de l'exil, cette vie d'où l'on écoute de loin les bruits de la patrie, où l'on est avide d'entendre tous ceux qui en arrivent, et où les aventuriers se mêlent aux hommes de loyauté et de dévouement, pour donner, ou plutôt pour *vendre* aux bannis de fausses espérances.

Toutes ces choses de l'exil sont merveilleusement bien peintes dans le nouveau livre que nous annonçons ; nous le répétons, c'est histoire et nature. Voilà seulement ce que l'*Écho* a vu et veut faire voir dans l'ouvrage d'un des collaborateurs dont il est fier. La politique nous est interdite, mais les faits passés font l'histoire, et l'histoire nous appartient ; car où sont les meilleurs enseignemens des peuples, si ce n'est dans les annales des temps écoulés?

Notre respect pour les prohibitions légales est tel, que nous avons à grand regret indiqué par des points des lignes politiques.

Décidée à faire le voyage de Naples, et voulant profiter des derniers beaux jours de l'automne qui s'avançait, Madame prit la route de sa ville natale, de son ancienne patrie, qui n'était plus aujourd'hui pour elle que le plus hospitalier des exils.

Dans ce voyage, elle traversa Rome. Elle y fut reçue avec tous les honneurs dus aux personnes de son rang. Le pape la fit complimenter ; les cardinaux, ainsi que les ambassadeurs étrangers, vinrent lui présenter leur hommage. Il appartenait à la ville de toutes les grandes ruines d'honorer cette puissance tombée ; il était digne du Saint-Siége d'accorder à la princesse elle-même les honneurs que, dans d'autres circonstances, tous les gouvernemens eussent prodigués à sa fortune. Le catholicisme ne craint point la contagion du malheur, et la grandeur royale lui paraît doublement sacrée dans l'adversité.

Pendant le séjour de Madame à Rome, un ambassadeur, qui soupçonnait en partie ses projets, chercha à lui arracher son secret. La

princesse coupa court à la conversation, en demandant à ce diplomate des nouvelles de madame l'ambassadrice. Le curieux officiel comprit qu'il était allé trop loin, et se retira.

Madame la duchesse de Berri demeura trois semaines à Rome; ensuite elle se remit en route, et elle arriva enfin à Naples, où elle était impatiemment attendue. Son entrevue avec sa famille fut à la fois triste et douce. Elle revoyait des parens chéris et dont elle était aimée, la belle patrie de son enfance, son ciel et ses rivages embaumés; mais elle les revoyait en fugitive et en proscrite.

Quinze ans auparavant, elle avait quitté cette délicieuse contrée pour répondre à l'appel de la France, qui l'attendait avec des vœux, des hommages et des fleurs, dans Marseille, la cité magnifique. Une destinée, tissue de prospérités et de joies, semblait se dérouler devant elle. Elle allait, la fille des Bourbons, renouveler cette illustre et antique race, qui demandait un berceau pour y déposer la plus belle de ses couronnes. Un glorieux hyménée devait être son partage; pour elle la seconde place en France, et pour le fils qu'elle aurait un jour la première. Maintenant, veuve d'un prince tué par le poignard, mère d'un prince exilé par une révolution victorieuse, elle se préparait encore une fois à prendre le chemin de la France, mais dans d'autres circonstances et avec un autre appareil. Ce n'était plus cette jeune princesse qui partait avec joie, sûre d'être accueillie avec bonheur et de rencontrer partout sur son passage une bienveillante réception et des fêtes. C'était une proscrite qui allait rompre son ban, une exilée qui allait braver les lois qui lui interdisaient le retour. Au lieu d'une jeune fille qui, calculant dans son cœur toutes les chances de sa destinée, voyait tous les horizons changeans de l'avenir sourire à sa pensée, c'était une mère qui, devenue, par amour pour son fils, un hardi capitaine, calculait toutes les chances d'une guerre périlleuse et les obstacles d'une entreprise qui aurait effrayé un courage viril. Quinze ans plus tôt, elle partait pleine de confiance, en se dirigeant vers le littoral français, qui semblait n'avoir pour elle que des ports; elle allait bientôt partir, en se dirigeant vers cette même France, qui semblait n'avoir aujourd'hui, pour elle, que des écueils.

Madame passa quelque temps à Naples. Elle était séparée depuis si long-temps de sa famille. Et puis, n'avait-elle point à pleurer sur des tombeaux ouverts et fermés pendant son absence? Elle avait laissé son

père sur le trône, et elle le retrouvait couché dans le cercueil. Mais ces souvenirs du passé, ces regrets et ces larmes durent bientôt faire place aux préoccupations de la vie active. Le beau ciel de Naples, malgré son éternelle pureté, fatiguait les yeux de la princesse ; cette mer, qui semble caresser ce rivage fortuné, lui rappelait d'autres bords. Une pensée unique, toujours présente à son esprit, remplissait son ame et revenait sans cesse : c'était l'accomplissement du projet qui lui avait fait quitter l'Angleterre. Pour tenter cette hasardeuse entreprise, il fallait partir et se séparer de cette famille dont la tendresse lui offrait un refuge. Elle partit.

En se dirigeant vers le point où elle avait résolu de fixer sa résidence jusqu'au moment où elle s'éloignerait de l'Italie, madame la duchesse de Berri repassa par Rome, qu'elle ne fit que traverser. A son premier passage, comme on l'a vu, elle y avait séjourné trois semaines. Ce fut alors que le pape lui recommanda, d'une manière toute particulière, un juif converti, portant le nom de Deutz (1), et auquel le Saint-Père s'intéressait à cause de son beau-frère, M. Drack, qui jouissait de l'estime de Sa Sainteté.

En quittant Rome, Madame reprit la route de la Toscane, traversa Pise, et vint s'établir à Massa, qui lui offrait toute sûreté. Cette ville appartenait au duc de Modène, qui, n'ayant point reconnu le gouver-

---

(1) Hyacinthe-Simon Deutz naquit à Cologne, en 1802. A l'âge de dix-huit ans, il entra comme ouvrier dans une des imprimeries les plus considérables de la capitale. Vers cette époque, son beau-frère, M. Drack, s'étant fait catholique, Deutz, irrité de cette conversion, qu'il appelait une apostasie, le menaça si hautement que M. Drack en prévint la police. Néanmoins, deux ou trois ans après, son fanatisme judaïque s'adoucit : il manifesta lui-même l'intention d'embrasser le catholicisme. Le prélat auquel il s'adressa, pensant que sa conversion serait plus prompte et plus efficace à Rome, l'engagea à s'y rendre. Deutz fit effectivement ce voyage au commencement de 1828. Il était recommandé de la manière la plus pressante au cardinal Cappellari, alors préfet de la Propagande et plus tard Grégoire XIV. Le pape Léon XII, alors assis sur la chaire de saint Pierre, chargea monseigneur Ostini d'instruire le néophyte dans la religion catholique. A plusieurs reprises, Deutz parut chanceler dans sa résolution. Il écrivait en 1828 : « J'ai éprouvé » quelques jours d'orage ; j'étais même sur le point de retourner à Paris sans le baptême ; » c'était le judaïsme expirant. Mais, grâce à Dieu ! mes yeux se sont entièrement dessillés, » et sous peu j'aurai le bonheur d'être chrétien. » Jugé digne enfin de recevoir le baptême, il eut pour parrain M. le baron Mortier, premier secrétaire d'ambassade. Peu après, il fut présenté au Saint-Père, qui l'accueillit avec une grande bienveillance. Une pension de vingt-cinq piastres par mois lui avait été allouée, dès son arrivée à Rome, sur les fonds de la Propagande. Le pape fit entrer Deutz, comme pensionnaire, au couvent des Saints-Apôtres ; le nouveau converti continua d'affecter en public la même dévotion.

nement d'août, n'avait aucun agent diplomatique accrédité par le Palais-Royal auprès de sa personne.

Massa est une délicieuse petite cité située à une lieue de la mer. Ce fut là que Madame établit sa résidence. Le roi Charles X avait envoyé auprès de la princesse un personnage revêtu de toute sa confiance ; plusieurs notabilités politiques appartenant à l'opinion royaliste étaient venues prêter à Madame leur concours, et l'on avait formé deux conseils afin de régler les affaires et de tout disposer pour la difficile entreprise dont l'exécution était proche.

La duchesse de Berry descendit d'abord dans la petite auberge de Massa ; mais le duc de Modène insista avec tant de courtoisie pour que Madame consentît à habiter le palais qu'il possède dans cette ville, que son Altesse Royale crut devoir obtempérer à cette pressante invitation. Elle alla donc s'installer au palais ducal, gracieuse miniature du château de Versailles, située sur une petite place, entourée de superbes orangers en pleine terre. Madame était traitée dans les états du duc de Modène en souveraine ; un poste militaire veillait à sa porte. Le duc régnant avait donné les ordres les plus positifs pour que la princesse fût environnée de tous les égards et de tous les respects. Cependant, à Massa plus encore qu'à Londres, madame la duchesse de Berry semblait oublier tous ses goûts de luxe et d'élégance pour ne s'occuper que de ses graves projets. Elle était pauvre comme le Béarnais et simple comme lui.

La princesse désignait en riant, sous le nom de la *Caserne*, l'auberge de la ville où elle était descendue. Là, en effet, se trouvaient des Vendéens, des officiers de cette belle et courageuse garde royale, qui avait été, sous la restauration, l'exemple et l'honneur de l'armée. Quelques femmes appartenant à l'opinion légitimiste et aux premières classes de la société, étaient venues former une petite cour à Madame ; elles étaient aussi établies, tant bien que mal, à l'auberge de Massa, et jetaient sur cet humble séjour l'éclat de leur présence. Il y avait excellente compagnie à la *Caserne*. Le duc de Modène avait ordonné que les Français ne fussent gênés en rien dans ses états, et toutes les fois qu'une personne portant un nom connu dans les rangs des royalistes se présentait, elle trouvait, même dans les autorités subalternes du duché, des égards et des attentions où se reflétait l'hospitalité pleine de courtoisie du souverain. Aussi, le concours était-il nombreux.

Toute cette petite république royaliste dînait à la table d'hôte de M. François, le propriétaire de l'auberge, ou de l'hôtel, comme on voudra. C'était chose pittoresque que cette réunion, où l'on voyait des femmes gracieuses et de braves militaires, des hommes d'action et des hommes de conseil, des hommes de politique et des hommes de dévouement. Les conversations se composaient de regrets et d'espérances; on calculait les chances de l'entreprise, on faisait des vœux pour que le moment marqué arrivât; l'enthousiasme des femmes animait encore celui des hommes, et à voir cet assemblage d'esprits si divers et de personnes si différentes réunies dans la même pensée, assises autour de la même table, on aurait dit quelquefois un de ces campemens d'Anne d'Autriche, errante avec sa petite armée autour de la capitale du royaume, et s'asseyant sous la tente du soldat avec les dames de la cour.

Vers le milieu de février, un savant distingué arriva à Massa. Il amenait avec lui ce même Deutz, ce juif converti qui, à Rome, avait été recommandé à Madame. Son séjour, cette fois, ne fut que de vingt-quatre heures; mais, trois mois plus tard, il revint en annonçant qu'il se rendait, avec quelques ecclésiastiques, en Portugal, et qu'il s'embarquerait à Gênes. Cette fois, il passa trois ou quatre jours à Massa, et demanda à Madame ses commissions pour Madrid et Lisbonne. Quelques lettres lui furent remises. La princesse, avec cette bonté qui lui était propre, joignit, vers cette époque, un secours d'argent au témoignage de confiance qu'elle voulait bien donner à cet homme, qui lui avait été recommandé d'une manière toute particulière. Elle dit à une des personnes qui étaient près d'elle : « Je crains que ce pauvre Deutz » n'ait besoin d'argent; je n'ai moi-même aucuns fonds disponibles dans » ce moment. Je craindrais de blesser sa délicatesse, en lui donnant » à vendre ce diamant, qui vaut, je crois, six mille livres. Faites-moi » le plaisir de le vendre vous-même, et de lui en donner l'argent, sans » lui dire, surtout, le petit sacrifice que je fais pour me le procurer. »

Pendant son séjour à Massa, Deutz ne parla que de littérature grecque et allemande. Il affectait un grand zèle religieux, et beaucoup d'enthousiasme littéraire. Il montra aux personnes qui se trouvaient, en même temps que lui, à l'hôtel de Massa, une brochure de son beau-frère M. Drack, sur la vraie croix, et leur récita avec chaleur une des plus belles odes de Schiller. Cependant, son extérieur bas et repoussant

avait généralement frappé toutes les personnes qui le virent. Dieu répand quelquefois l'ame des hommes sur leur figure. Mais Deutz voyageait dans la compagnie de vénérables prêtres qui, sans le vouloir, dissipèrent des idées qu'ils croyaient injustes. Deutz partit, et bientôt l'impression défavorable qu'il avait produite s'effaça. Il se rendit, comme il l'avait annoncé, dans la péninsule hispanique, et là sa conduite dans deux maisons religieuses, où on lui accorda une généreuse hospitalité, fit naître des soupçons (1). On sait qu'ils furent justifiés depuis. Bizarre et fatale rencontre des hommes et des choses ! Parmi ceux qui venaient s'asseoir à la même table, il y en avait plusieurs qui devaient mourir pour Madame, il y en avait un qui devait la livrer.

A Massa, Madame donnait quelques instans à de rares distractions ; le reste appartenait aux affaires. Fréquemment elle faisait à pied des promenades de plusieurs lieues ; elle accoutumait ainsi la délicatesse de sa complexion aux fatigues. Le soir, elle recevait les Français qui se trouvaient à Massa; et souvent elle passait les nuits à écrire.

Presque toujours, dans le cercle du soir, la conversation roulait sur la politique, et quelquefois de vives et de pressantes paroles étaient adressées à son Altesse Royale par des personnes à qui l'exil pesait, et qui voulaient hâter le moment de l'expédition qui avait été résolue. Un jour, son Altesse Royale disait, en se rappelant une date : « Depuis que » nous sommes en émigration... » Quelqu'un, qui s'était trop compromis par ses opinions pour pouvoir rentrer en France, interrompit avec brusquerie : « Nous ne sommes pas en émigration, car l'émigration est » un éloignement volontaire, tandis que nous, nous sommes chassés de » notre pays. » Madame reprit avec une dignité jointe à beaucoup de douceur : « Vous avez raison, Monsieur ; je me suis trompée. Je n'au» rais jamais quitté volontairement la France ; je suis en exil. »

. . . .

Elle écoutait avec une grande bonté les sollicitations de cette petite colonie, qui se ressentait de l'impatience française, et qui courait

---

(1) Dans une correspondance du vicomte de Santarem avec le duc de Lafoens, on trouve un passage curieux relatif à ces soupçons. M. de Santarem, au sujet d'un autre individu appartenant à la nation juive, y exprime la méfiance que cet individu lui inspire, et il ajoute : « Je ne me suis pas trompé dans le temps à l'égard de Deutz, et vous devez » vous rappeler ce que je vous écrivais alors ; plût à Dieu que mes pressentimens eussent » été écoutés. »

au dénouement, sans s'inquiéter des obstacles. Une seule fois son Altesse Royale répondit avec quelque vivacité à un propos empreint de cette fatuité militaire, inséparable des réunions du genre de celle qui se trouvait alors à Massa. « Si Votre Altesse Royale ne veut pas se dé-
» cider à rentrer en France, s'était écrié un jeune officier, je couperai
» mes moustaches. »

« — Les miennes me poussent, » répondit Madame.

La duchesse de Berri était arrêtée par une seule considération ; elle ne redoutait aucun danger pour elle, mais elle craignait pour la France les maux de la guerre intérieure. Nîmes, surtout, lui donnait de vives inquiétudes. Elle appréhendait les collisions de la population, mi-protestante, mi-catholique, et les haines politiques, exaspérées encore par ces haines religieuses, dont le vieux levain n'a point cessé de fermenter dans ce pays. Un soir qu'elle était plus préoccupée encore qu'à l'ordinaire de cette idée, elle s'écria : « Eh bien ! j'ordonnerai à l'évêque de
» me suivre avec tout son clergé, et nous irons tous, oui tous, Mes-
» sieurs, nous jeter entre les catholiques et les protestans. »

Quelquefois aussi la conversation tombait sur des sujets moins pénibles. C'est ainsi qu'on raconta un jour, à Massa, devant Madame attendrie jusqu'aux larmes, la belle conduite des femmes de la halle de Marseille envers les blessés d'Alger.

Vivans trophées d'un triomphe qui avait été remporté sous un autre drapeau, ils étaient délaissés par un ordre de choses pour qui ce triomphe devenait un embarras. Ils avaient donné à la France la clef d'un monde, et ils mouraient d'épuisement et de faim. C'est alors que les femmes de la halle de Marseille se chargèrent de la dette de la patrie. Elles prodiguèrent à ces victorieux, délaissés par le pouvoir, des soins et des secours. Les faibles économies qu'elles possédaient, elles les donnèrent. Quand ce chétif superflu fut épuisé, elles partagèrent, avec ces malheureux soldats, leur pauvre nécessaire de chaque jour. Quand leurs ressources eurent diminué encore, elles empruntèrent. Et lorsqu'enfin tout leur manqua à la fois, elles allèrent tendre la main par les rues ; sublimes mendiantes, et portant la tête aussi haut que le cœur, on les vit, ces nobles femmes, demander l'aumône pour la victoire.

Madame la duchesse de Berri écoutait ces récits avec une joie mêlée d'orgueil. Une telle noblesse d'ame dans ces classes de la société qui,

les dernières par les richesses, sont quelquefois les premières par le cœur, lui donnait des espérances pour l'avenir du pays. Elle répétait souvent : « Rien n'est impossible avec un pareil peuple! »

Madame avait, à Massa, un conseil politique, avec le concours duquel elle s'occupait des mesures qui devaient être prises au moment de son apparition en France. Les personnes qui composaient ce conseil s'accordaient à dire que son Altesse Royale saisissait les questions avec une facilité remarquable. Elle se faisait expliquer les affaires dans tous leurs détails, et rien n'échappait à la pénétration naturelle de son esprit. La qualité qu'elle appréciait le plus, c'était la franchise, et cette noble fierté qui, sans dépasser les bornes du respect, maintient l'inviolabilité de la conscience des sujets vis-à-vis des princes. Elle honorait ces deux qualités si précieuses, même quand elles devenaient un obstacle à ses désirs. Un jour qu'elle demandait à l'un des membres de son conseil, homme d'une probité austère, le serment d'obéir à tous les ordres qu'elle lui donnerait, celui-ci, dont le dévouement breton voulait garder sa consciencieuse indépendance, répondit par un refus respectueux, mais inébranlable. Madame se contenta de dire avec une douceur extrême : « L'obéissance, c'est cependant bien bon ; » et son Altesse Royale n'en estima que plus le personnage dont il est ici question.

Cependant des lettres de France venaient chaque jour solliciter la réalisation des promesses de Madame. Plusieurs personnes notables envoyèrent des rapports sur la situation intérieure, et tous ces rapports se rencontraient dans l'expression des mêmes faits.

. . . .

Après avoir long-temps pesé ces observations, elle les trouva plausibles et décida dans un conseil que le moment d'agir était venu. Le mois d'avril 1832 fut marqué pour son départ, et par une lettre datée de ce mois elle avertit les royalistes du Midi et de l'Ouest de se tenir prêts.

Alfred Nettement.

GEORGES SAND.

(2e article.)

Lorsqu'*Indiana* parut, le monde artistique s'agitait déjà sous le poids de nécessités nouvelles. Le nouveau livre produisit une sensation profonde. Il traduisait, en partie, les idées de réforme littéraire qui germaient dans toutes les têtes, et on lut avec avidité ces paroles de l'écrivain, à propos de la mort de Noun :

« Ne me reprochez pas d'avoir, contre toutes les règles, placé le dé- » nouement du drame à la fin du premier acte. S'il y a eu, par hasard, » drame ou roman dans les faits que je viens de vous raconter, c'est » bien malgré moi ; car, avec vous, je ne vise pas à l'effet. Je ne veux » pas spéculer sur vos sensations, mais sur vos réflexions. J'écris pour » votre raison, non pour vos nerfs. Un autre aurait eu le talent de par- » tager votre intérêt jusqu'à la fin de son livre entre deux femmes rivales » et amies. Mais ce serait mal prendre son temps, aujourd'hui que les » situations extraordinaires sont devenues triviales, et que les tours » de force sont tombés dans le domaine public. Si l'intérêt se retire » de moi, à cette période de mon récit, c'est que jusqu'ici vous ne » m'avez pas compris, ou que moi-même je me suis mal fait compren- » dre. Mais il est encore temps de nous raviser l'un et l'autre, vous en » ne me demandant pas une œuvre d'imagination, moi en vous rame- » nant le plus vite que je pourrai à la vie positive.

» Je pourrais, pour peu que je fusse à la hauteur de mon siècle, » exploiter avec fruit la catastrophe qui se trouve si agréablement sous » ma main, vous faire assister aux funérailles, vous exposer le cadavre » d'une femme noyée, avec ses taches livides, ses lèvres bleues et tous » ces menus détails de l'horrible et du dégoûtant, qui sont en possession » de vous récréer par le temps qui court. Mais chacun sa manière, » et moi je conçois la terreur autrement. Ce n'est pas sous la pierre » des tombeaux, mais autour des tombeaux que je l'ai vue habiter ; » ce n'est pas dans les vers du sépulcre que je l'ai trouvée, c'est dans » le cœur des vivans et sous leurs habits de fêtes ; ce n'est pas dans la » mort de celui qui nous quitte, c'est dans l'indifférence de ceux qui » lui survivent ; c'est l'oubli qui est le véritable linceul des morts,

» c'est celui-là qui fait dresser mes cheveux, c'est celui-là qui glace
» mon sang et me serre le cœur : ce n'est pas l'église avec son deuil et ses
» cierges, ce n'est pas le fossoyeur avec sa puanteur et sa bêche, qui
» ont pour moi des émotions profondes et de pâles frayeurs, c'est le
» lendemain tranquille, la vie qui reprend son cours sur la tombe à
» peine fermée, le repas où la famille s'assemble comme de coutume,
» en sortant du cimetière, » etc., etc.

Ces pages, téméraires de simplicité, eurent un grand retentissement. On se demanda quel était l'écrivain qui, sans précédent connu, se posait l'antagoniste des flamboyantes épopées de l'époque. Les chevaliers de la *synthèse*, les martyrs de la *palyngénésie* furent ravis entre tous. Ils découvrirent forcément, dans les personnages du roman nouveau, des *symboles* ou des *mythes palpitans d'actualité*. Le *Jardin des racines grecques* fut pillé de fond en comble en cette occasion. On en cueillit les fleurs les plus brillantes pour tresser une couronne au poète *humanitaire* qui venait de se révéler. Mais le néologisme des écoles dut résonner assez mal à ses oreilles habituées aux harmonies divines. La science des mots n'a jamais été, du reste, pour G. Sand, la science des idées. Révolutionnaire par instinct, elle aime sans doute les grandes mêlées, mais elle se sert de l'épée et non de la férule. Elle préfère un bon coup appliqué à propos à tous les sermons philosophiques de la terre, et elle ne marche point à la bataille un lexique à la main. Nul chef d'école ne peut se vanter d'avoir gagné ce génie hardi jusqu'au cynisme, mais fier et indépendant. Comme J.-J. Rousseau, au siècle dernier, elle fait aujourd'hui la guerre à ses risques et périls. Il y a d'ailleurs, entre le génie de l'auteur de l'*Héloïse* et celui de l'auteur d'*Indiana*, une analogie qui semble aussi exister dans leur vie privée. Comme Jean-Jaques, G. Sand s'est mis tous les partis à dos, et, ainsi que lui, elle les a quelquefois forcés à l'admiration; comme lui encore, à la fois objet de haine et de sympathie, elle a, comme lui, mérité l'une et l'autre. Chez G. Sand, comme chez Jean-Jacques, l'amour de la nature tient du culte. Leur enthousiasme n'éclate point à l'ombre des villes, mais cherche les vertes prairies ou les montagnes. Les trônes de la terre ne valent pas, à leurs yeux, une simple pervenche; et ces hardis pamphlétaires anti-sociaux, toujours armés du paradoxe, toujours en veine de destruction, et qui rient sur les ruines de

l'humanité, pleurent et s'inclinent à l'aspect d'une fleur flétrie avant le temps.

Dans leurs œuvres, le poète a souvent besoin d'excuser le philosophe, et il y réussit toujours. Chez tous les deux le cœur est bon et la tête mauvaise ; leurs sympathies sont aussi nobles que leur dialectique est fausse et dangereuse ; enfin on leur pardonne beaucoup en faveur de leur sincérité.

« Que veux-tu que je te dise?... écrit G. Sand à Éverard, il faut que » je te parle encore de moi, et rien n'est plus insipide qu'une indivi» dualité qui n'a pas encore trouvé le mot de sa destinée. Je n'ai au» cun intérêt à formuler une opinion quelconque. Quelques personnes » qui lisent mes livres ont le tort de croire que ma conduite est une » profession de foi, et le choix des sujets de mes historiettes une sorte » de plaidoyer contre certaines lois ; bien loin de là, je reconnais que » ma vie est pleine de fautes, et je croirais commettre une lâcheté, si » je me battais les flancs pour trouver un système d'idées qui en au» torisât l'exemple. » On ne peut lire ces lignes sans se rappeler le début du *Vicaire savoyard*.

Cette haute sincérité a fait une grande part de la gloire des deux écrivains. Ils aiment à puiser leurs inspirations dans les douloureuses expériences de leur vie. Jean-Jacques a écrit les *Confessions*, et les livres de G. Sand semblent être des confidences personnelles. Enfin leur but, à tous les deux, a été le même. Ils ont tenté de substituer, l'un dans l'ordre politique, l'autre dans l'ordre des passions et de la poésie, le sentiment personnel du droit au sentiment du devoir. Cependant Jean-Jacques était plus excusable que G. Sand. Véritable pionnier littéraire, il se frayait un chemin pénible à travers des régions encore inexplorées, et il était bien obligé de se servir de la hache. G. Sand avait pour elle l'expérience du passé. Il nous serait facile de pousser plus loin le parallèle, mais il faut respecter les exigences matérielles du feuilleton, et je reviens à *Indiana*. Ce livre, nous l'avons déjà dit, produisit une sensation profonde. Le mystère qui recouvrait la vie privée de l'auteur fut bien pour quelque chose dans l'étonnement général. Chacun voulut interroger le sphynx, mais, cette fois, le sphynx ne répondit point *homme* comme jadis, mais *femme*. Oui, l'auteur passionné d'*Indiana*, l'écrivain futur de tant de hardis pamphlets était une femme. C'est même là quelque chose de particulier selon nous, et

qui peint l'état moral de notre siècle, que le sceptre de Byron et de Jean-Jacques ait passé aux mains d'une reine. Certes, si la loi salique devait avoir quelque part force d'exécution, c'était dans les sombres régions du doute. La coutume fort sage qui interdit aux femmes les débauches de la taverne, leur défendait sévèrement les incontinences de la pensée. Les doctrines modernes en ont ordonné autrement, et le scepticisme a aujourd'hui ses grandes entrées au Gynécée lui-même, aussi bien qu'au Forum.

..... Omphale avait donc pris la massue d'Hercule; cependant la force ne manquait point à Omphale. Mais au lieu de s'attaquer vaillamment aux monstres de nos cités, nés d'une fange impure, qu'avaient échauffée par hasard quelques rayons perdus du soleil, monstres engraissés de notre foi et de nos croyances, et qui n'eussent point manqué au courage de l'aventurière, elle aima mieux user sa force contre des chimères, et ferrailler incessamment dans le vide.

Indiana fut le premier acte de la trilogie puissante et bizarre, dont le second acte fut *Valentine*, et le troisième, *Lélia*.

Dès les premiers chapitres d'*Indiana*, ce qui frappe avant tout le lecteur un peu attentif, c'est la double haine de G. Sand pour le prosaïsme apparent de la vie et ses nécessités vulgaires d'une part, de l'autre pour l'égoïsme brutal ou poli qui prétend régler ici-bas les battemens du cœur sur les articles du Code civil ou les formules des poétiques à la mode. G. Sand professe une égale répugnance pour le bourgeois aux formes rudes et grossières, et le doctrinaire éclectique aux lèvres brûlantes et au cœur glacé. On a voulu voir dans *Indiana* un pamphlet contre le mariage. C'est une opinion que nous ne partageons poinr. Le mariage peut bien exister en dehors de l'égoïsme brutal de Delmare ou de l'égoïsme poli du mari de Valentine.

Indiana est à nos yeux autre chose qu'une escarmouche contre le code. La petite guerre n'est point le fait de G. Sand. Que lui font les mesquines questions de droit civil, à elle qui s'attaque hardiment à la nature elle-même? Les foudres du parquet peuvent dormir en silence, c'est la foudre du Très-Haut que l'imprudente défie.

G. Sand n'a point de système arrêté. Dans ses œuvres, les moralités du philosophe, même les plus hautes, n'arrivent qu'à travers les fantaisies du poète.

Artiste avant tout, et artiste capricieux et bizarre, G. Sand dédai-

gue la méthode. On l'a traitée en philosophe du portique, et elle n'est, à vrai dire, qu'un audacieux écolier, ayant du génie par hasard et à ses momens perdus. Croyez-le bien, quand il lui vient en tête de morigéner certains vices, certaines bassesses, de la façon que vous savez, il y a de sa part plus de mauvaise humeur que de colère et d'indignation : elle moralise par les temps de pluie ou les jours de dégel, mais vienne un rayon de soleil, et elle jette en riant le bonnet de docteur pour la barrette de l'étudiant.

Dans ses œuvres, la gravité des réflexions ne naît point de la gravité de la pensée, mais du hasard et de l'incident. C'est ainsi qu'à propos d'une fleur, je crois, elle fait cette étrange observation :

« Une grande question serait celle de savoir si la Providence a plus
» d'amour et de respect pour notre charpente osseuse que pour les
» pétales embaumés de ses jasmins. »

Cela dit, elle quitte le lecteur ébahi pour aller cueillir des lilas peut-être, ou effaroucher des merles dans les buissons d'églantier. Ses écrits seraient moins dangereux, s'ils avaient un but marqué. On pourrait au moins en discuter la valeur. Mais G. Sand a horreur de tout ce qui ressemble à une discussion. Elle est de ceux pour qui sentir vaut mieux que savoir : elle hait comme elle admire, sans se demander pourquoi. Douée de facultés magnifiques, elle ne les a jamais soumises à une règle intelligente. G. Sand est bien l'expression la plus complète de cette lèpre de notre temps qu'on nomme l'individualisme. Ses nobles instincts répugnent, sans doute, aux façons vulgaires d'envisager la vie, mais elle puise la générosité de son ame dans les délicatesses de sa pensée, et non dans les saintes convictions du devoir.

Le feu sacré est un dépôt dont l'homme qui l'a reçu doit compte à l'humanité ; G. Sand en a concentré les rayons dans son propre cœur. L'imprudente ! elle se consume sur l'autel enflammé élevé à son orgueil. N'est-ce pas là, du reste, l'histoire de tous les grands génies égoïstes ou rebelles? N'est-ce pas l'histoire de G. Sand elle-même, qui, après s'être livrée à la flamme, ne devrait pas du moins crier à l'incendie?

Nous le répétons, *Indiana* n'est pas un pamphlet contre le mariage. Ce qui pèse à la jeune créole, c'est le présent. Elle trouverait la chaîne illégitime aussi lourde à porter que le lien du mariage, si au lieu de commencer par le mari, elle avait débuté par l'amant. Indiana

veut réaliser, dès cette vie, les promesses célestes qu'elle porte écrites au fond de son ame. Pour arriver au but qui lui échappe sans cesse, elle se tourne en tout sens, comme le malade qui croit chasser la souffrance en changeant de position. Mais c'est en vain qu'elle cherche le mot de sa destinée, ou tente d'éteindre, dans les satisfactions terrestres, l'amour de l'infini qui la dévore : cet amour, don céleste accordé à quelques créatures privilégiées, devient leur supplice de toutes les heures, lorsqu'elles ne le reportent pas à Dieu, dont il émane.

..... Don Juan et Faust, dans leur ardeur insensée, donnent au mal mystérieux qui les tourmente, l'un le nom d'amour, l'autre celui de science. Tous les deux se trompent, et prennent pour le but ce qui n'est que le moyen. A travers les voluptés de la chair ou les déceptions de la science, ils cherchent inutilement à résoudre le problême de leur vie : la solution en est aux cieux. Tout désir immense appartient de droit à Dieu, et ne peut être satisfait que par l'amour de Dieu.

Malheur à ces organisations magnifiques qui, oublieuses de leur céleste origine, ne font point hommage à la divinité des facultés supérieures dont elle les a généreusement dotées.

Don Juan et Faust, déchus à jamais, pour n'avoir pas su faire la part des hommes et celle de Dieu, n'arrivent, après tant d'efforts superflus, qu'à la conviction de leur impuissance. L'orgueil les a perdus, et il ne leur reste même plus les satisfactions de l'orgueil. Il en sera de même, croyez-le bien, d'*Indiana* ; car la fin du livre de G. Sand est un mensonge. L'amour d'un homme, même l'amour de Ralph, ne peut contenter l'ardeur, sans cesse renaissante, qui bouillonne au sein de la jeune créole, car cette ardeur n'est pas de l'amour : c'est ce sentiment indéfini, dans lequel Byron puisait son génie et ses douleurs, et qui n'est autre chose que l'élan réprimé vers Dieu d'une ame naturellement religieuse, que les habitudes du siècle ont fait incrédule et détournée de sa voie. Les voluptés terrestres ne peuvent qu'irriter encore cette soif ardente, que pourraient seules étancher les fraîches eaux de la foi. Indiana demande à la créature ce que le Créateur seul pourrait lui donner. Son amour s'est trompé d'objet. Vous la verrez bientôt, rêveuse au bras de Ralph lui-même, soupirer de nouveau après ce bien inconnu qui toujours lui échappe, et tenter un nouvel effort pour le saisir, jusqu'à ce qu'enfin, d'essai en essai, elle arrive de l'enthousiasme de l'ame à la débauche des sens... Alors, peut-être, dans une tentative désespérée,

elle osera marier l'éternel spiritualisme à la matière périssable ; mais, alors aussi, elle cessera de s'appeler Indiana, pour prendre le nom de Lélia. Car, Lélia, c'est Indiana vieillie, malheureuse de son passé, et désespérant de l'avenir. *Lélia* est le dernier chapitre, l'épilogue d'*Indiana*.

Il y a pourtant des gens qui, après avoir naïvement admiré la première des deux héroïnes, n'ont pu trouver, pour la seconde, d'expression égale à leur mépris. Ces gens là ont manqué à la saine logique. *Lélia* est le corollaire d'*Indiana*, corollaire implacable, il est vrai, mais juste. Eh ! mon Dieu, pour les anges de lumière eux-mêmes, lachute n'est-elle pas la condition de la révolte ?

Les uns ont accolé à *Lélia* l'épithète abominable ; d'autres, moins nombreux, ont prétendu que c'était un livre sublime. Quant à nous, il nous paraît mériter assez mal ou tant de haine ou tant d'admiration. Lélia est le type de la difformité intellectuelle, il faut la mettre à côté de *Quasimodo* ; ils se serviront de pendant l'un à l'autre. Lélia n'est plus une femme, l'abus de l'intelligence en a fait un véritable faquir des Indes.

L'insensibilité complète de cette statue de bronze, dont toute la vie s'est réfugiée dans un coin du cerveau, peut étonner quelquefois, mais n'émeut jamais. L'amante de *Sténio* nous fait l'effet d'un de ces solitaires, sectateurs du vedantas, que les Indiens appellent Ioghui, et que l'exaltation magique du *moi* intellectuel a réduits à l'état de pétrification.

Le poète *Kalidas* fait de l'un d'eux, dans la *Sacontala*, cette peinture horriblement belle.

Le roi *Dushmauta* demande au conducteur du char de l'*Indra*, où est la sainte retraite de celui qu'il cherche ; à quoi l'autre répond :

« Va plus loin que ce bois sacré, là même où tu vois un pieux Io-
» ghui, à la chevelure épaisse et hérissée, se tenir immobile, les yeux
» fixés sur le disque du soleil ; considère-le : son corps est à moitié
» couvert de l'argile que les *termites* déposent ; une peau de serpent
» lui tient lieu de ceinture sacerdotale et entoure à demi ses reins ; des
» plantes touffues et noueuses s'entrelacent à son cou, et des nids d'oi-
» seaux couvrent ses épaules. »

On ne doit pas prendre ceci pour une exagération poétique, trop

de témoins déposent de faits pareils et les racontent en des termes tout-à-fait semblables. Eh bien ! l'Ioghui du poète indien nous rappelle involontairement l'héroïne de G. Sand. L'abus du mysticisme a conduit au même point, mais par des chemins divers, le gymnosophiste et Lélia. L'une fait de son cœur ce que l'autre a fait de son corps : sur cette ame desséchée peuvent passer désormais les souillures de la vie ; l'indifférence et l'égoïsme peuvent y croître et s'y entrelacer, cette ame ne tressaillira plus.

Mais quel que soit le fond de *Lélia* ; que G. Sand ait voulu reproduire certaines particularités observées par elle, ou lancer un sarcasme, ainsi qu'elle l'a prétendu, contre les misères de la raison et du génie ; ou qu'enfin *Lélia* soit à la fois une œuvre de folie et d'expérience, ce qui pourrait être ; la forme du livre, il faut bien l'avouer, n'en est pas moins admirable. Je ne sais si les héros de G. Sand sont des anges déchus, ainsi qu'on l'a dit tant de fois dans la phraséologie prétentieuse de l'époque, toutefois ils en parlent le langage.

Le style de *Lélia* est admirable. On a remarqué que le style de Shakespeare était moitié ode, moitié prose. Celui de G. Sand est doux à l'oreille comme une brise d'été, et enivrant comme l'arôme des fleurs ; moitié musique, moitié parfum. A travers la lucidité de ce style limpide comme l'éther, le poète semble évoquer sans cesse de magiques mirages, pour y encadrer les sombres visions du philosophe.

Dans *Valentine* on retrouve ce même mérite de style, avec moins d'éclat peut-être, mais plus de naïveté et de charmes. Cette œuvre, dont les tendances sont les mêmes que celles d'*Indiana*, est d'un ordre plus positif et plus réel. Valentine n'est là que sur le second plan, c'est Bénédict qui est le véritable héros du livre, il est en proie au malaise sans nom qui mine sourdement Indiana. Laissez vivre Bénédict, épargnez lui le coup de fourche du paysan jaloux, et plus tard il deviendra Jacques, ou Tremnor peut-être, si le destin s'en mêle ; mais, à coup sûr, il ne sera jamais Leone-Leoni.

Leone-Leoni est la grande faute de G. Sand. Je ne dirai pas que c'est le sujet le plus infâme, mais c'est le plus extravagant qui ait jamais servi de thème à un écrivain. Il fallait tout le talent de détails de G. Sand pour en faire supporter la lecture jusqu'au bout. Certes nous croyons à l'existence de Leone-Leoni, comme nous croyons à celle

des jumeaux siamois; mais, en vérité, cet escroc sentimental qui *fait* la sympathie, ce bandit pour lequel les boudoirs sont un *grand chemin*, nous semble plus digne des observations de M. Geoffroy-Saint-Hilaire que de celles d'un poète ou d'un romancier. Il est certaines monstruosités sur lesquelles il faut jeter un voile!

Mais quelles que soient les erreurs de G. Sand, quelque faux que soient les besoins dont elle s'est fait le représentant, nous pensons qu'elle aura été pour beaucoup dans les grandes choses qui se préparent. Nous l'avons déjà dit, si la foi de Pascal était presque du doute, le doute de G. Sand est déja presque de la foi. Il y a de l'amour au fond de ses plus terribles imprécations, et alors qu'elle blasphème, elle est bien près de prier.

Il faut lui pardonner beaucoup, car ce n'est pas une erreur sèche et aride qui l'a séduite; et, au milieu de ses plus grands écarts, elle pressent la vérité. Hélas! on ne revient pas vite du pays des illusions, on y est allé à tire-d'ailes, et il faut repartir à pied; il faut faire halte souvent, et souvent relayer. G. Sand n'entrera peut-être pas dans la terre promise, mais du moins ses erreurs mêmes auront servi à en montrer le chemin.

Sa touchante sincérité n'est-elle déjà pas un progrès?

« J'ai mal vécu, dit-elle, j'ai mal usé des biens qui me sont échus;
» j'ai négligé les œuvres de charité; j'ai vécu dans la mollesse, dans
» l'ennui, dans les folles amours, dans les vains plaisirs; je me suis
» prosternée devant des idoles de chair et de sang, et j'ai laissé leur
» souffle enivrant effacer les sentimens austères que la sagesse des li-
» vres avait écrits sur mon front dans ma jeunesse.... J'avais été hon-
» nête autrefois, sais-tu bien cela, Éverard! c'est de notoriété bour-
» geoise dans notre pays; mais il y avait peu de mérite, j'étais jeune,
» et les funestes amours n'étaient pas éclos dans mon sein. Ils ont
» étouffé bien des qualités; mais je sais qu'il en est auxquelles je n'ai
» pas fait la plus légère tache, au milieu des plus grands revers de ma
» vie, et qu'aucune des vertus n'est perdue pour moi sans retour. »

G. Sand a raison; reconnaître ses fautes, c'est les avoir réparées à moitié. Une grande réaction s'est déjà accomplie dans le talent de l'auteur de *Lélia*. Elle a prouvé qu'elle pouvait être touchante, sublime même, en dehors de ses premiers sophismes. *André* est un petit chef-d'œuvre. L'ironie s'y joint à la grace, et l'éloquence à la simplicité.

L'héroïne du roman, *Geniève* la fleuriste, est plus fraîche et plus épanouie encore que ses fleurs. Le caractère de Joseph et du vieux marquis sont deux portraits dignes de Molière.

Simon vaut encore mieux, selon nous, non comme *composition*, car le dénouement en est commun, et dans le genre des dénouemens à l'usage de M. Scribe, mais comme morale. Les personnages du livre ne perdent point leur temps à creuser, de leurs doigts, les abîmes du vide, comme c'est assez l'habitude des héros de G. Sand ; ils ont un centre commun d'activité, qui est le bonheur de tous. Dans cette œuvre, G. Sand paraît se faire une idée plus juste et plus chrétienne des devoirs de la vie. Mais le plus beau titre de G. Sand sont les *Lettres d'un voyageur*, lettres presque toutes irréprochables, et où il n'est pas rare de trouver des pages comme celles-ci :

» ..... En portant mes mains à mon visage, je respirai l'odeur d'une » sauge, dont j'avais touché les feuilles quelques heures auparavant. » Cette petite plante fleurissait maintenant sur la montagne, à plu» sieurs lieues de moi. Je l'avais respectée. Je n'avais emporté que son » exquise senteur. D'où vient qu'elle me l'avait laissée ? Quelle chose » précieuse est donc le parfum qui, sans rien faire perdre à la plante » dont il émane, s'attache aux mains d'un ami, et le suit en voyage, » pour le charmer et lui rappeler long-temps la beauté de la fleur qu'il » aime?

» Le parfum de l'ame, c'est le souvenir. C'est la partie la plus déli» cate, la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre » cœur et le suivre partout. L'affection d'un absent n'est plus qu'un » parfum ; mais qu'il est doux et suave! qu'il apporte à l'esprit abattu » et malade de bienfaisantes images et de chères espérances! Ne crains » pas, ô toi qui as laissé sur mon chemin cette trace embaumée, » ne crains jamais que je la laisse perdre. Je la serrerai dans mon » cœur silencieux, comme une essence subtile dans un flacon scellé. » Nul ne la respirera que moi, et je la porterai à mes lèvres, dans mes » jours de détresse pour y puiser la consolation et la force, les rêves » du passé, l'oubli du présent »

Certes voilà un admirable langage!

Il n'y a pas long-temps encore, chacun a pu lire la lettre que G. Sand écrivait à M. Buloz, en lui envoyant un chapitre inédit de *Lélia* ; lettre dont voici la fin :

« ..... Vous n'imaginez pas, j'espère, qu'après mes complaisances » instinctives pour la poésie mystique, je vais chercher la *moralité* de » mon livre dans les institutions de la cour de Rome. Vous verrez » seulement qu'au milieu de cette fantaisie d'artiste qui me pousse au » couvent, mes idées tendent à un rassérénement général, à l'amour » d'une règle intelligente, et à l'éternel spiritualisme sans lequel il » n'est pas de poésie. »

Cette fois, nous croyons que ce n'est pas une *fantaisie d'artiste* qui pousse G. Sand vers le spiritualisme, mais cette puissance qui y entraîne irrésistiblement tous les nobles instincts et les intelligences d'élite de notre siècle.

Hains.

Consolation.

Quoique tout change, et passe, et se gâte avant l'heure;
Quoique rien de sacré devant tous ne demeure;
Qu'un siècle ambitieux n'empêche pas l'impur;
Que le tronc soit atteint sans que le fruit soit mûr;
Quoique les jeunes gens, sans charme ni jeunesse,
Laissant la modestie et sa belle promesse,
Dévorent l'avenir, et d'un pied méprisant
Montent comme à l'assaut en foulant le présent;
Quoique des parvenus la bassesse et la brigue
Provoquent les fougueux à renverser la digue;
Et que, si loin qu'on aille à poser ses regards,
On n'ait dans le passé que de rares vieillards;
Il est encore, il est, pour consoler une ame,
Hors des chemins poudreux et des buts qu'on proclame,
Il est d'humbles vertus, d'immenses charités,
Des candeurs qu'on découvre et des fidélités;
Des prières à deux dans les nuits nuptiales;

Des pleurs de chaque jour aux pierres sépulcrales;
Témoins que rien n'altère, obscurs, connus du ciel,
Sauvant du mal croissant le bien perpétuel,
Et qui viennent nous rendre, en secrètes lumières,
Les purs dons conservés, les enfances premières
De ce cœur humain éternel!

L'enfance encor, l'enfance a des vœux que j'admire,
Des élans où la foi revient luire et sourire,
Des propos à charmer les martyrs triomphans.
Et des vieillards aussi, pareils aux saints enfans,
Ont des désirs, Seigneur, de chanter ta louange,
Comme un Éliacin dans le temple qu'il range!

A la Conciergerie, où, libre et par son choix,
Prisonnière, venait, pour ressaisir ses droits,
Une dame au grand nom, de qui la haute idée,
Mal à l'aise en nos temps, rêva l'autre Vendée,
Et qui, d'un sang trop prompt et d'un cœur plein d'échos,
S'égarait à tenter les luttes des héros;
A la Conciergerie, en même temps, près d'elle,
Pour cause peu semblable et sans chercher laquelle,
Se trouvait une femme, une mère; et l'enfant,
L'enfant aux blonds cheveux, vers la dame souvent
Allait et revenait d'une grâce légère :
Entre les rangs divers l'enfance est messagère.
Et la sœur de la dame, aussi d'air noble et grand,
Dès midi, chaque jour, venant et demeurant,
Toutes deux, à l'entour de ce front sans nuage,
S'égayaient et l'aimaient comme un aimable ôtage,
L'appelaient, le gardaient des heures, et parmi
De longs discours charmans, le nommaient leur *ami*.
Et sous les lourds barreaux et dans l'étroite enceinte,
La jeune ame captive, ignorant sa contrainte,
N'avait que joie et fête, et rayon qui sourit :
Telle une giroflée à la vitre fleurit.
Pourtant, lorsque la dame, un moment prisonnière,

Vit sa cause arriver et la libre lumière,
Ce furent des regrets et des adieux jaloux,
Des promesses : « Du moins, tu prieras bien pour nous, »
Disait-elle ; et l'enfant, que ce mot encourage :
« Je prierai que toujours vous ayez de l'ouvrage ; »
Dans son espoir, ainsi, ne séparant jamais
Ce que sa mère dit le plus grand des bienfaits !
Cri naïf : *De l'ouvrage !* éclair qui nous révèle
Des deux antiques parts la querelle éternelle ;
Le travail, le loisir, deux fils du genre humain !
Ici, dans la prison, ils se touchaient la main ;
Au front de cet enfant, un baiser d'alliance,
Un arc-en-ciel léger disait que confiance,
Reconnaissance, amour, ce qui peut aplanir,
Viendrait encore en aide au sévère avenir.
— « Pour ma sœur que voilà, souffrante, enfant, demande,
» Demande la santé, tant que Dieu la lui rende. »
— « Oh ! vous l'aurez, dit-il (et son accent surtout
» S'y mêlait), vous l'aurez ! vous en aurez beaucoup ! »
Et l'enfant et la mère ont depuis deux amies.

L'autre trait qui me touche, et qu'aux ames unies,
Simples et de silence, aux doux cœurs égarés,
A tout ce qui connaît le temple et ses degrés,
A tous ceux qui priaient à douze ans à la messe,
Et qui pleurent parfois le Dieu de leur jeunesse,
J'offre en simplicité, regrettant et priant,
Ce trait vient de l'hospice où de Châteaubriand
Le vieux nom glorieux s'avoisine au portique,
Comme auprès d'une croix un chêne druidique.
Un saint prêtre, en ces murs et dans ce parc heureux,
Parmi les jeunes plants et les jets vigoureux
Qui sur ces fronts humains, dépouillés par l'orage,
Assemblent chaque été plus d'oiseaux et d'ombrage,
Un saint prêtre vivait, et, sans trop défaillir,
Depuis quelques saisons achevait de vieillir.
Mais encore une fois avait pâli l'automne,

Et Noël, dans sa crèche, apprêtait sa couronne.
Le vieux prêtre, en son cœur, durant tout cet Avent,
Sentait comme un désir suprême et plus fervent.
Les saluts, chaque soir, en douce mélodie
L'inondaient, et sa voix, sous ses pleurs enhardie,
Distincte, articulée, au verset solennel,
Du milieu de la foule arrivait à l'autel.
Enfin, la veille, ému, ne se sentant plus maître,
Il va vers l'aumônier, un bon et jeune prêtre :
« C'est donc demain Noël, l'*Alleluia* béni!
» O les beaux *Rorate*, les *Consolàmini!*
» Oh! Monsieur l'aumônier, quels chants pleins d'allégresse!
» Ces saluts de l'Avent ont comme une tendresse.
» Hélas!... Vous êtes jeune, à l'autel vous chantez ;
» Voilà bien des Noëls que je n'ai pas fêtés! »
Il s'arrêtait, n'osant.... Mais d'une bonté sûre,
L'aumônier qui devine, achevant de conclure :
« Eh! bien, chantez pour moi la grand'messe demain. »
« — Oh! Monsieur! (et la joie étouffait dans son sein);
» On vous disait bien bon, vous l'êtes plus encore! »
Il officia donc, de voix tendre et sonore :
« Puisque ma voix mourante a chanté dans Sion,
» Congédie, ô Seigneur, ton vieillard Siméon! »

L'enfance encor, l'enfance a des vœux que j'admire,
Des élans où la foi revient luire et sourire,
Des propos à charmer les martyrs triomphans.
Et des vieillards aussi, pareils aux saints enfans,
Ont des désirs, Seigneur, de chanter à tes fêtes,
Comme un Éliacin au temps des rois-prophètes.

SAINTE-BEUVE.

M. L'ABBÉ COMBALOT

A

M. F. DE LAMENNAIS.

M. de Lamennais, au temps de sa gloire, n'avait pas seulement des admirateurs, il avait mieux que cela, il avait de chaleureux et de nombreux amis, amis fiers de sa renommée, amis heureux de ses succès, et aujourd'hui, amis contristés de ses écarts et du scandale qu'il a donné au monde catholique. Parmi ceux qui ont le plus déploré cette douleur faite à l'Église, il faut citer l'abbé Combalot ; il a publié deux lettres adressées à son ancien ami. Nous manquons d'espace pour citer de ces deux brochures tout ce qui mériterait de l'être, car elles sont écrites avec le cœur et avec la foi ; nous nous bornerons à transcrire cette fin de la seconde lettre qui vient de paraître (1) :

« Quand, réunis à La Chenaye, à l'ombre des vieux chênes qui jadis abritaient votre vertueuse mère, nous revenions, après nos fatigues diverses, goûter le repos d'une tendre et forte amitié, qu'ils étaient beaux les jours que nous passions autour de notre maître! La main sur la bouche, nous ne respirions plus, pendant que la vôtre nous ouvrait des sources de science et des trésors de vie. Victorieuse alors dans votre ame, la grâce du Christ semblait avoir suspendu les orages et calmé les tempêtes dont, loin de son amour et de sa charité, votre intelligence sera toujours la patrie.

» Un jour, cependant, celui que nous aimions s'en alla jusqu'aux portes de la mort. Une maladie désespérée menaça notre propre existence ; et pendant que l'Église entière conjurait le ciel de prolonger des jours si utiles à sa gloire, nous pleurions déjà la perte de notre père, nous portions d'avance le deuil de notre illustre ami. Mais ce que le monde ignore, c'est qu'au seuil du trépas, et pendant que votre vénérable frère prononçait sur vous les prières des agonisans, votre main demi-glacée se portait çà et là, avec ce geste lugubre qui présage une dernière crise.

» Que cherchez-vous, mon frère, » vous demanda-t-il ; et d'une voix ferme encore vous répondîtes : « Je cherche la volonté de Dieu. » Enfin, comme ce tendre frère vous témoignait le désir de connaître

(1) Chez Gaume frères, libraires, rue du Pot-de-Fer, 5.

quelle était votre dernière pensée et votre souhait le plus cher, vous ajoutâtes : « Mon frère, je vous lègue la défense de l'Église : c'est le » dernier mot de mon testament. » Ah ! Monsieur, que votre tombe eût été glorieuse, si ce mot du génie l'avait scellée ! Que votre mort eût été belle, si cette parole de foi fût devenue l'épitaphe du monument que notre amour vous destinait ! Pourquoi faut-il que ce passé se soit seul englouti dans ce cercueil qui refusait alors de s'ouvrir pour vous ? Pourquoi avons-nous perdu notre père, pourquoi sa révolte contre l'Église nous a-t-elle rendus orphelins ? Hélas ! vous êtes seul : et malheur à l'homme qui ne compte plus un ami ! « S'il tombe, qui le relè» vera ? » Si son âme engourdie par le froid de l'erreur a perdu la chaleur de la vérité et de l'amour, qui pourra la réchauffer ? Votre rébellion contre l'Église que nous avons aimée ensemble a seule creusé entre votre cœur et le nôtre un abîme que nous ne pouvons franchir pour aller jusqu'à vous ; et dans cet enfer du doute, au fond duquel le feu de l'orgueil brûle déjà votre ame, notre main ne peut plus s'étendre pour verser sur elle ces eaux rafraîchissantes qui sont seules capables d'apaiser la soif qui consume l'impie. Revenez, Monsieur, revenez à l'espérance : rendez-nous cette portion de nous-mêmes que nous vous avions donnée de si bon cœur, et que nous n'avons plus depuis que vous avez cessé de vivre pour cette fille du ciel, qui seule a pu obtenir de nous le torturant sacrifice de notre dévouement et de notre amitié.

» Ma parole a pu vous paraître dure : les reproches d'une foi indignée ont pu peser sur votre ame comme un cruel remords ; j'ai pu blesser un cœur au fond duquel je voudrais répandre un fleuve de paix et des torrens d'amour ; mais je prends le ciel et la terre à témoins qu'en combattant en vous des erreurs que votre inimitable éloquence a cent fois foudroyées, je n'ai pas cessé de chérir mon vieux maître. Et si mes larmes, en se mêlant chaque jour au sang de J.-C. dans le calice de la miséricorde, pouvaient obtenir du ciel et de vous ce que j'acheterais aux dépens de mille vies, croyez, Monsieur, que j'irois replacer en triomphe sur vôtre tête, toujours vénérée dans mes souvenirs, une couronne plus belle et plus radieuse que celle dont elle fut ornée dans les plus beaux jours de sa gloire...

» Je suis avec une douleur qui vit encore d'espérance, Monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

Combalot.

REVUE LITTÉRAIRE.

Tableau poétique des Fêtes chrétiennes, par *M. le vicomte Walsh.*

M. de Châteaubriand a dit, je ne sais où : « Il y a des gens qui aiment mes ouvrages et qui n'aiment point ma personne, d'autres qui aiment ma personne et qui n'aiment point mes ouvrages. » La première proposition, je l'accorde ; à moins d'être fou à lier, on ne saurait faire autrement ; la seconde, l'auteur du *Génie du Christianisme* a eu, hélas ! trop d'occasions d'en faire l'expérience pour que nous la lui contestions davantage. Quant à l'auteur du *Tableau poëtique des Fêtes chrétiennes*, c'est précisément tout le contraire de la proposition qui est vrai. Lui, on aime sa personne et on aime ses ouvrages, tout ensemble ; il faut dire que ses livres et lui sont inséparables ; goûter l'un, c'est aimer l'autre ; l'homme fait apprécier l'auteur, et l'auteur aimer l'homme ; il charme de la même manière dans un salon que dans ses ouvrages, et dans ses ouvrages que dans le monde ; partout, cette noblesse pleine de grâce et d'abandon, ces manières élégantes et distinguées ; partout, ce luxe et cette magnificence d'idées et d'images, ce parfum de bonne compagnie, ce je ne sais quoi, enfin, qui vous captive, et vous ravit et vous passionne malgré vous.

Si tout ceci était soumis à sa censure, il prendrait sans doute ses ciseaux et me rognerait mon début ; mais nargue de la censure aujourd'hui ! et dût-il m'en gronder demain, je veux parler tout à mon aise. C'est si douce chose de parler librement, et surtout de ceux que l'on aime ! Personne ne m'en saura mauvais gré, j'en suis sûr, et peut-être, au fond de son cœur, me pardonnera-t-il lui-même.

Donc, je poursuis, et j'arrive au dernier volume qu'il vient de donner au public. Quelqu'un (M. Walsh le connaît bien) disait ces jours derniers, en parlant du *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes* : « C'est le plus bel ouvrage, en ce genre, qui ait paru depuis le *Génie du Christianisme.* » Hé bien ! cet éloge n'a rien d'exagéré. Oui, si notre attachement pour l'auteur ne nous égare pas, nous croyons, en vérité, qu'on n'a pas fait de meilleur livre religieux depuis cet immor-

tel chef-d'œuvre en l'honneur du catholicisme. La oi a pris les deux poètes sous son royal manteau, l'aîné d'abord et le plus jeune ensuite; tous deux elle les a couronnés de radieuses auréoles, et les a montrés à la France comme ses gloires et ses soutiens. Tous deux ont chanté ses grandeurs sur la même harpe sacrée, et le premier n'en a pas tellement fatigué les cordes fécondes, qu'elle n'eût encore pour le dernier venu de ravissantes harmonies.

L'auteur passe successivement en revue toutes les fêtes de l'année; il les étudie dans leur source, la loi ancienne; il les suit dans leur cours, chez les peuples de la nouvelle loi; il en signale les poétiques magnificences, et se laisse souvent, sans y songer, emporter bien loin, sur ces grandes eaux saintes, par sa brillante imagination.

Rien de beau comme la fête de Pâques, de suave et doux comme Noël, de mélancoliquement pur comme le jour des Morts, de lumineux et d'éclatant comme le tableau de la Fête-Dieu sur le rivage américain.

Nous avions le projet de citer; mais, réflexion faite, nous nous en garderons bien; nous voulons que nos lecteurs lisent l'ouvrage tout entier.

Il n'y a pas seulement honneur pour nous, échos de la Jeune France, à coopérer aux travaux de l'auteur des *Lettres Vendéennes*, de *Giles de Bretagne*, des *Lettres sur l'Angleterre*, du *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes;* de marcher à côté de l'homme dont la vie est une guerre continuelle en faveur de tout ce qui est saint, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand; un perpétuel dévouement à la cause de nos libertés, de nos droits, de la France! Il y a charme indéfinissable dans nos relations avec lui; il y a bonheur à l'aimer!

Arthur, par *M. Ulrik Guttinguer.*

M. Ulrik Guttinguer appartient, par ses idées et ses premiers travaux, à la fin de la restauration; il débuta sans bruit; ses succès furent tous d'intimité; l'amitié lui tressa sa première couronne, couronne bien fraîche et bien fleurie que celle-là! surtout bien méritée, toujours, mais qui se flétrit souvent vite, exposée au grand air et au contact de la foule.

Il était lié, à cette époque-là, avec tous nos poètes distingués; il était admis à leurs cercles comme homme de goût et d'esprit; il était un *des douze* de ce *cénacle peu nombreux*, chanté par Sainte-Beuve; il

se trouvait réuni, chez M. Deschamps, le père d'Émile et de ce pauvre Antoni, à MM. de Vigny, Victor Hugo ; l'auteur de *Marie*, qui y lisait les premières pages de son joli poème ; au jeune Alfred de Musset, qui commençait alors à fixer l'attention peut-être un peu jalouse et inquiète de M. Victor Hugo ; et à quelques autres hommes de mérite et de talent ; charmante association d'artistes et de poètes, qu'une même idée, qu'un même but rassemblait, qui a semé de grandes choses, dont nous avons moissonné plusieurs, et qu'a dispersée tout d'un coup la révolution de juillet.

C'est bien cette vie d'amateur des belles et grandes œuvres qui se révèle dans le roman de M. Guttinguer. L'art y occupe peu de place ; il y a trop de bruits et de plaisirs dans l'existence de l'auteur, pas assez de loisir littéraire ni de constance ; aussi de l'abandon et de la grâce beaucoup, des fleurs à pleines mains, chez *Arthur;* mais peu de fruits ; trop souvent viennent de fortes brises qui emportent tige et bouton.

Mettez la foi à la place de la philosophie dans le cœur de Saint-Preux, de la force et du caractère dans celui de René ; donnez l'espérance à Obermann, l'amour de la vie à Werther, et vous aurez *Arthur*.

Arthur passe par tous les degrés de la souffrance du cœur que fait naître l'oubli du devoir. Les douleurs physiques, l'étude, l'examen sans préjugé, sont les guides qui le ramènent à la religion et au bonheur. Il y a comme un écho de *Volupté* dans ce livre, où l'on trouve parfois un peu de recherche dans le style (au dire d'un mien ami), des descriptions charmantes et d'adorables détails. Th. V.

La Gaule poétique, par *M. de Marchangy* (1).

Je ne conçois pas une *bibliothèque française* sans cet ouvrage, car Marchangy a fait pour l'*histoire*, en le publiant, ce que Châteaubriand a fait pour la *religion* en écrivant le *Génie du Christianisme*.

Avant le *Génie du Chistianisme* bien des *chrétiens* croyaient que notre religion était sèche et *monacale*, sans poésie, sans beautés.

---

(1) Huit volumes in-8°, imprimés avec luxe et illustrés de gravures, chez Hivert, quai des Augustins, 55.

Avant la *Gaule poétique*, bien des Français, se souvenant des livres qu'on leur avait fait apprendre, croyaient que *notre histoire* était ennuyeuse et n'avait rien pour élever l'ame et faire battre le cœur.

C'était une bonne œuvre que de faire *aimer la religion*, c'était aussi une pensée sainte que de faire *aimer la patrie*.

Honneur donc à Marchangy, honneur à ce Français qui nous a fait voir la France toute rayonnante de gloire dès son berceau; honneur à celui qui nous l'a montrée pieuse, forte et vaillante dès ses premiers jours, aimée du ciel, redoutée de ses ennemis, et chantée par les hommes inspirés.

Je me persuade bien souvent que les œuvres de Marchangy ont été pour beaucoup dans le mouvement littéraire et artistique que nous ressentons aujourd'hui; en nous faisant connaître nos propres richesses ils nous ont fait voir que le genre *grec* et *romain* était bien usé, et nous nous sommes pris à aimer Pharamond et Clodion autant que Romulus et Remus, Clovis et Clotilde autant qu'Achille et Hélène.

Il y a vingt ans que la *Gaule poétique* a paru, il y a vingt ans aussi que le théâtre est *délivré* des *Romains* et des *Grecs*, et que les poètes français ont osé les remplacer sur la scène par des héros français. Les peintres ont imité les poètes, ils ont trouvé dans notre histoire des sujets aussi inspirants que ceux que leur fournissaient les annales de Rome, de Sparte et d'Athènes.

M. Hyvert, qui est toujours aux aguets des livres qui peuvent faire du bien, a publié avec luxe l'ouvrage de Marchangy; c'est vraiment là un *livre national*, un livre que l'*Écho de la Jeune France* doit recommander à ses lecteurs. Ceux qui *n'aiment pas ce que nous aimons* se sont faits les ennemis de Marchangy, et pour en agir ainsi ils ont deux raisons: l'auteur de la *Gaule poétique* et de *Tristan* avait signalé à notre admiration les gloires des temps passés, et les turpitudes, les malheurs et les crimes des temps de révolution et d'incrédulité: de là leur haine, de là notre sympathie.

Vicomte Walsh.

SALON DE 1837.

QUELQUES OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. — MORT DE ROBERT, DE GROS ET DE GÉRARD.

Voici venir le mois de mars, et déjà, de tous les ateliers, des toiles de toute dimension arrivent au Louvre, et déjà le comité d'examen s'effraie de la prodigieuse quantité d'œuvres qui lui sont envoyées, et déjà le bruit insolite du marteau et les cris des ouvriers ont retenti sous la voûte d'ordinaire silencieuse de la galerie des tableaux. Naguère encore, les expositions ne se succédaient qu'à de longs intervalles, et pourtant elles étaient loin d'offrir un total numérique aussi élevé que celui de ces années dernières. Mais c'est qu'il fallait à notre sol dépeuplé par les guerres de l'empire le temps de refaire toute une génération dont le sang avait arrosé ses victoires. Aussi, depuis que le vide s'est comblé, avec quelle inconcevable progression on a vu toutes les écoles envahies, avec quelle noble émulation la jeunesse s'est élancée dans toutes les carrières! Aujourd'hui, nous pouvons compter les peintres par milliers, et la lutte est devenue d'autant plus ardente que le triomphe y est plus difficile. C'est pour seconder un si louable élan, c'est dans une pensée toute de bienveillance pour les artistes que l'on a successivement rapproché les époques d'exposition, et qu'on leur a ainsi fourni les moyens d'étaler chaque année leurs productions aux regards de la France entière, qui se rue à Paris, de toutes les extrémités du royaume, appelée par les convenances de la saison. Et nous, amoureux des arts, fiers de tous les génies et de toutes les gloires qu'enfante notre patrie, nous n'aurions qu'à applaudir à cette détermination, s'il n'en résultait de graves inconvéniens que nous allons signaler.

L'exposition annuelle se fait dans la grande galerie du Louvre, au moyen d'une charpente que l'on établit devant les tableaux qui la décorent, et pendant six mois ce musée précieux, cette collection, la plus riche de l'univers, formée à si grands frais des chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les lieux, se trouve ainsi fermée à tous les visiteurs ; et deux fois chaque année, elle est exposée à tous les malheurs qui peuvent être la suite de l'imprudence ou de la maladresse d'un ouvrier. Lorsque l'on y dresse l'énorme échafaudage où vont momentanément s'appendre les toiles nouvelles, on tremble à la pensée qu'une poutre peut s'échapper et venir dans sa chute crever un Guerchin, qu'un clou peut glisser sous le marteau du charpentier et venir s'enfoncer dans un Raphaël. Chaque jour nous voyons toutes les précautions de la sagesse humaine déjouées par un accident imprévu, et si l'on ne se hâte de mettre à l'abri de toute profanation le sanctuaire où se conservent tant de trésors, nul doute que nous n'ayons bientôt à déplorer un événement irréparable.

On tomberait d'ailleurs dans une erreur bien singulière si l'on croyait favoriser les intérêts des artistes en leur accordant l'exposition annuelle telle qu'elle

lait aujourd'hui. Il ne suffit pas, pour la réputation, pour l'avenir d'un jeune homme, qu'il puisse, dans un salon ouvert à la foule, graver son nom au bas d'une œuvre heureusement exécutée ; il ne suffit pas, quoique ce soit souvent nécessaire, qu'il vende ses travaux ; il faut encore qu'il étudie, qu'il développe ses moyens, qu'il étende ses connaissances, qu'il perfectionne sont talent. Et que veut-on qu'il fasse quand on lui ôte ses modèles, quand on lui ferme la galerie du Louvre ! Bien qu'il ait des professeurs habiles, ce ne sera jamais dans leurs ateliers qu'il puisera ces grandes pensées, ce sentiment du beau, ce faire hardi, cet enthousiasme ardent, qui se développent quand il parcourt d'un seul coup-d'œil, dans leur ensemble, les annales de l'art, quand il se recueille devant ces pages immortelles où s'est empreint le génie de chaque siècle, quand il s'inspire au reflet des grandes conceptions de ses illustres devanciers.

Ce n'est point notre tâche de discuter ici les moyens que l'on peut avoir de construire une galerie spéciale, consacrée uniquement aux expositions périodiques ; cependant nous ne croyons pas que la disette de fonds soit un obstacle qui puisse y être sérieusement opposé. On a trouvé des cent mille francs pour édifier une salle *provisoire* et entourer le jugement d'un assassin d'un appareil inouï ; on a trouvé des millions pour ériger, sur une de nos places, un énorme monolithe qui pouvait encore, sans inconvénient, attendre quelques années sa dispendieuse inauguration ; on a trouvé, enfin, de l'argent pour tant d'autres travaux moins urgens et surtout moins utiles, qu'avec de la bonne volonté, nous pensons qu'on arrivera facilement à réunir la somme nécessaire pour cette construction. Au reste, la galerie pourra être disposée de manière à recevoir tour-à-tour les œuvres d'art et les produits de l'industrie ; l'économie des dépenses qui se renouvellent si souvent, tant pour l'échafaudage du Musée que pour l'édification *provisoire* des pavillons de l'industrie, aura bientôt couvert le prix total d'une construction définitive, et, pour nous servir d'une expression consacrée par les calculateurs, ce sera de l'argent bien placé.

Il est encore, à propos des expositions, une autre question préliminaire que nous allons effleurer aujourd'hui, car elle serait devenue intempestive lors de l'ouverture du salon : nous voulons parler de la composition et des devoirs du jury chargé de la réception des ouvrages qui y sont présentés ; institution aussi bonne dans son but que vicieuse encore dans ses effets.

Le sentiment d'égoïsme, principe fondamental et essentiel de notre existence, et qui, modéré, n'est autre que l'instinct naturel de la conservation, dégénère, malheureusement presque toujours, avec la maturité de l'âge, en une puérile et étroite jalousie. Et parmi ceux qui, ayant rempli leur carrière active ici-bas, ont dépassé leur période d'accroissement, il en est bien peu doués d'assez d'empire sur eux-mêmes pour le dominer, et accepter leur rôle négatif avec résignation. Envieux du présent qui les dépasse, repoussés par l'avenir, ils n'ont qu'un Dieu : le passé : *Laudator temporis acti se puero, censor castigatorque minorum.* Ils luttent contre le progrès qu'ils redoutent, renient la supériorité des choses qu'ils n'ont point devinées ou apprises, et se gardent bien d'avouer que jamais le beau puisse se trouver au-delà de leur portée. D'une prudence qui devient pusillanimité, ils ne voient dans un généreux écart, dans une heureuse hardiesse, que de l'extravagance, et voudraient poser aux limites du chemin qu'ils ont parcouru

les colonnes d'Hercule de la marche intellectuelle de l'humanité. Nous ne portons point ici un jugement exclusif ni applicable à quelque individualité, nous voulons établir seulement qu'il est dangereux, aujourd'hui surtout qu'il s'est élevé, entre l'ancienne et la nouvelle école, des dissensions et une rivalité si prononcées, d'en référer, sur le mérite d'une œuvre, au jugement d'artistes élus tous dans le même parti. Demandez aux uns leur expérience, aux autres leur imagination ; aux premiers leur raison calme et assise, aux derniers leur enthousiasme franc et généreux, et de ces élémens combinés vous formerez un sénat imposant et compétent, et contre les arrêts duquel aucune réclamation n'osera s'élever. Toute la tâche de ce tribunal de famille se bornerait à apprécier les œuvres des nouveaux venus dans la lice, et à décider du moment où leurs forces seraient assez mûres pour leur permettre le concours, et il devrait être établi comme loi invariable que celui auquel on aura une fois ouvert le champ-clos y sera reçu à l'avenir de droit et sans contrôle ; car s'il a fait preuve une fois de talent, les écarts lui sont permis, et c'est sur lui seul que retombe la responsabilité de ses essais. S'il veut sortir des voies tracées, s'il veut tenter un vol nouveau, ce n'est pas à vous, hommes d'école, hommes aux idées nouées, qu'il appartient d'en décider la portée. Les arts ne s'adressent pas uniquement aux spécialités éclairées ou intelligentes ; la nature juge bien, l'éducation la fausse souvent ; laissez aux masses le soin d'accueillir les tentatives hasardeuses ou de les comprimer. Leur tact est sûr et infaillible, elles comprennent et sentent le vrai, le faux leur est antipathique, et elles en auront bientôt fait justice. N'oubliez pas que presque tous les génies, Corneille, Racine et tant d'autres, et Molière lui-même, ont eu besoin de tout le courage humain et de toute leur confiance en leur supériorité pour lutter contre l'anathème dont les chargeaient à la fois et les savans, et les grands, et ceux qu'on appelait éclairés ; et que le temps et le suffrage des masses ont seuls fait leur immortalité, en dépit des coteries et du faux goût de toutes les sommités d'alors. Quoi que vous fassiez, le beau vous dépassera et triomphera, et, malgré toutes les clameurs de la camaraderie, l'avenir, et un avenir très-prochain, tuera tout ce qui s'écarte des limites imposées à l'art par le bon goût, la sagesse et la raison.

Puissent les fâcheux débats auxquels ont donné lieu, l'année dernière, les décisions trop peu désintéressées du jury, ne pas se renouveler cette année ; puisse l'ancienne école tendre une main fraternelle à nos jeunes artistes, et les aider, dès aujourd'hui, à faire fleurir le glorieux héritage qu'elle est si près de leur léguer, et à le transmettre plus éclatant à la génération qui les suivra ! Hélas ! avant d'entrer au salon, nous aurons cette fois encore des regrets douloureux à exprimer, et une page de deuil doit précéder les triomphes que nous aurons à enregistrer. Il y a un an, nos regards se portaient d'abord sur deux tableaux, triste commémoraison de deux célébrités qui venaient de nous être violemment ravies ; le peintre des *Moissonneurs* et celui des *Pestiférés de Jaffa* étaient, presqu'en en même temps, tombés victimes d'un désespoir insensé ; aujourd'hui, une mort moins prématurée, mais non moins déplorable, a encore éclairci les rangs de nos illustrations artistiques. Le second des Vernet n'est plus ; il a accompli jusqu'au bout et sans faiblir sa longue et brillante carrière, et son génie n'est point éteint, car il est héréditaire dans cette belle famille, qui semble

se rajeunir et se raviver à chaque fois que la mort vient frapper un de ses membres. Mais il en est un autre qui ne nous laisse point cette douce consolation, et quand nous assistions, hier, aux funérailles du baron Gérard, nulle pensée d'espérance ne faisait diversion à notre douleur. Ainsi disparaissent peu à peu les derniers noms de la grande école de David ; avec eux s'était manifesté le nouvel élan de la peinture en France ; avec eux est née l'époque moderne dont le temps seul révèlera et la portée et l'avenir. Ce sont eux enfin qui sont venus consoler notre amour-propre national, en nous créant des maîtres que nous pouvons placer à côté de ceux d'Italie, d'Espagne et de Flandre, et qui nous ont élevés, dans les arts, au rang que nous nous glorifions de tenir dans toute les branches des connaissances humaines. Gloire et reconnaissance à eux, honneur à leur mémoire!

Victor de Nouvion.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE JANVIER.

Un dernier mot sur l'année 1836.—Commencemens de l'année 1837.—Étrennes.—Cartes de visites.—Événemens divers. — Joies et douleurs. —Fête des Rois et 21 janvier.—Réveil bruyant des deux tribunes. — Statistique du carnaval. — Bals et concerts.

Et dites-moi, je vous prie, pourquoi l'oraison funèbre de 1836 a été faite par tant de bouches et sur des tons si différens? Pourquoi cette préoccupation générale lorsqu'une année insignifiante descend obscurément dans la tombe? Qu'y a-t-il à regretter dans des jours qui s'écoulent sans rien laisser après eux? Qu'avons-nous à faire de ces dates querelleuses, de ces 22 février ou de ces 6 septembre, qui disputent encore, sans pouvoir s'entendre, sur le 13 mars ou le 11 octobre? La littérature, que le génie semble condamner au veuvage, a-t-elle vu éclore quelque chef-d'œuvre? Les arts, décimés par la mort, ont-ils réparé leurs pertes? L'ordre moral, attaqué par la gangrène de l'industrialisme, s'est-il guéri à l'école de Lacenaire? L'ordre politique s'est-il affermi sous les coups redoublés des Fieschi, des Alibaud, des Meunier? La gloire nationale, enfin, s'est-elle enrichie devant les murs de Constantine?.... D'où vient donc ce salut d'adieu mêlé de tant de soupirs? Le vaudeville même nous a donné sa méditation philosophique ; il a traîné la défunte sur la sellette, et il l'a interrogée, comme on interrogeait la mémoire des rois d'Égypte, avec une sévérité de moraliste que nous ne lui connaissions pas ; à sa voix, Bayard, descendant du piédestal qu'il occupait sur le pont Louis XV, est venu remercier ceux qui l'ont exilé à Versailles, là, du moins, il ne verra pas passer ces procureurs de notre diplomatie, qui inventent sans cesse de nouveaux mots pour faire mentir les choses, et qui achèvent ainsi de corrompre, à force de subtilités hypocrites, cette langue de l'hon-

neur que la franchise de nos pères parlait si bien ; le contraste des mœurs de notre époque avec celles de la chevalerie, provoqué par cette évocation satirique, est trop accablant pour que je m'y arrête ; je suis, d'ailleurs, moins porté à reprocher au temps sa diversité que sa monotonie ; les années qui s'en vont comme elles sont venues, les années qui font des promesses et qui ne les tiennent pas, les années qui annoncent des dénouemens et qui ne finissent rien sont d'insupportables déceptions ; ne vécût-on que par curiosité, on se lasse d'attendre, on perd patience, et flottant avec une égale incertitude entre le passé et l'avenir, on ne sait plus ce que l'on doit faire dans cette station aride où il n'y a d'émotions ni pour la pensée ni pour le cœur. C'est alors que le bruit des roues qui nous étourdit pendant le voyage semble cesser ; un silence lugubre se fait autour de nous, et quand l'horloge vient à frapper la dernière heure de ces années languissantes et stériles, tout ce que nous avons de mélancolie dans l'ame vibre à la fois comme au tintement d'un glas funèbre.

J'ai assisté ainsi à la transition de 1836 à 1837 ; je ressemblais à un homme sortant tout-à-coup des fumées de l'ivresse et qui s'étonne du long sommeil de ses sens. Oh ! ces impressions-là ne peuvent se rendre dans aucune langue humaine ; ce sont des nuages de mort qui jettent leurs pâles reflets sur la vie ; la réalité apparaît comme un spectre, et la couronne de roses dont nos illusions avaient orné ce front sévère ne laisse voir, en s'effeuillant, que des rides qui s'étendent et des cheveux qui blanchissent. Tout ce qui nous souriait prend une teinte sombre ; le désenchantement passe sur nos rêves comme une gelée sur les fleurs ; je ne connais rien de plus cruellement triste. Et tenez, voici devant mes yeux un tableau ravissant : c'est Louis XIV surprenant, dans un bosquet de Versailles, le secret que mademoiselle de la Vallière confie à une de ses amies ; beauté, gloire, jeunesse, amour, tout ce qui charme, tout ce qui enivre est réuni sous un feuillage argenté par la lumière des nuits ; eh bien ! cette toile, animée d'une vie si brillante, je ne l'aperçois qu'à travers un crêpe noir ; une seule pensée la ternit. Où tout cela est-il ? que sont devenus et ceux qui posent devant moi comme les plus gracieuses créations de la poésie, et cette innombrable escorte d'hommes illustres et de femmes ravissantes qui formaient autour de ces jardins une auréole magique ? Y a-t-il eu des yeux assez beaux pour obtenir grâce ? Y a-t-il eu des renommées assez imposantes pour être respectées ? Non ; rien n'a été épargné ;.... et un siècle resplendissant de tant de génie, de gloire, de bonheur, a pu se coucher tout entier dans le cercueil sans que le monde s'arrêtât, que dis-je ! sans que l'on s'aperçût même du moindre ralentissement dans sa marche !... Ah ! c'est là ce qui est accablant, ou, plutôt, c'est là ce qui est sublime ! Les chroniques de Cambrai vantent beaucoup l'habileté d'un maçon qui, chargé de remettre à neuf un clocher de la ville, parvint, sans le démolir, à en changer toutes les pierres une à une ; cette merveille s'accomplit incessamment sous nos yeux dans l'ordre universel de la création ; le genre humain se renouvelle ainsi, homme par homme, sans qu'au milieu de ce grand remuement de tombes et de berceaux il y ait une douleur de plus ou une joie de moins, sans qu'une goutte de rosée manque au feuillage, sans que les bois soient privés d'un chant d'oiseau. L'immensité de la mort s'efface sous l'immensité de la vie, et à l'aspect de toutes ces années ensevelies sous la poussière

que soulèvent en passant tant d'autres années, on ne trouve que le cri d'humilité de l'orateur évangélique : Dieu seul est grand !

Étrange effet de ces rêves de tristesse qu'inspire la rapidité du temps qui nous fuit ! je suis arrivé jusqu'à Massillon sans trop savoir par quelle route, et j'ignore comment je pourrai revenir à ma chronique sans tomber du prédicateur dans l'antiquaire, car j'ai à parler des cadeaux annuels perpétués par l'usage pour adoucir toute cette amertume qui nous monte au cœur.

Dans l'ancienne Lutèce, comme à Rome, les étrennes consistaient en figues, en dattes et en miel ; mais cette ingénieuse allégorie cessa peu à peu d'être comprise, et les présens varièrent à l'infini, selon les caprices de la mode ; cependant nos aïeux, toujours unis contre l'ennemi commun, ne manquèrent jamais de conjurer le temps par des vœux solennels ; ils échangeaient des visites et des souhaits avec une exactitude scrupuleuse ; l'usage des étrennes était général ; quiconque eût essayé de s'y soustraire aurait été flétri par l'opinion publique ; témoin cette épitaphe burlesque :

« Cy-gist, dessous ce marbre blanc,
» Le plus avare homme de Rennes,
» Qui mourut tout exprès, le dernier jour de l'an,
» De peur de donner des étrennes. »

Nos premiers poètes, à l'exemple de Tibulle, Catulle et Properce, firent force vers sur *l'an nouveau-né*, nous en avons un livre entier de Clément Marot ; maître Adam Billaut, qui vivait environ cent ans après, envoya son fils, des sabots aux pieds, porter les étrennes de sa muse à l'abbé Saint-Martin, son parrain, et le saluer de ce beau compliment :

« Mon seigneur, mon parrain, votre vie est si sainte,
» Que l'on vous tient partout un pilier de la foi,
» Et c'est ce qui m'oblige à vous faire une plainte,
» Pour voir si vous ferez un miracle pour moi ;
» En faveur de mes vers, je ne veux autre chose,
» Pour braver de mon sort les rigoureuses lois,
» Sinon que vous fassiez une métamorphose
» De changer en du cuir mes deux souliers de bois. »

On peut voir quelques étrennes singulières ou magnifiques dans les éphémérides politiques et littéraires ; on y trouve par exemple des détails curieux sur les étrennes tout-à-fait galantes qu'offrit à Julie d'Angennes l'homme le moins galant du siècle de Louis XIV, l'austère Montausier. C'était une espèce de livre ou d'album, qui contenait sous une riche reliure des vers composés par les plus beaux esprits du temps, y compris l'auteur de Cinna qui avait bien voulu oublier son génie pour rimer quelques fadeurs.

On lit dans les lettres de madame Dudeffant, que le genre suprême était alors de donner du thé vert ; la maréchale de Luxembourg, qui était le principal arbitre du bon ton, ne sut rien envoyer de mieux à cette illustre aveugle, le 1er janvier 1777, que des gimblettes d'or pour être parfilées ; Marmontel fit là

dessus d'assez mauvais couplets qui furent accueillis avec l'indulgence plénière de la circonstance.

Depuis lors, chaque époque a varié la forme des étrennes suivant la diversité des influences du temps, et c'est ainsi que le métier des confiseurs s'est élevé à la hauteur d'un art ; parcourez année par année les catalogues des Génesseaux, des Terrier et des Berthellemont, vous croirez lire de l'histoire. Interprète attentif des circonstances, le confiseur emploie, pour les rendre toutes, les expressions de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, et même de la poésie; il est quand il le faut, politique, philosophe, moraliste ; il mettrait au besoin l'encyclopédie en papillotte ; que ne lui doit pas la caricature ! Après les députés-giraffes n'avons-nous pas eu les préfets-hannetons; après les Mayeux les orang-outangs? Si le progrès continue, nous ne tarderons pas à voir l'Eldorado de l'Ile-Bourbon, le cirque pastoral des déportés, figuré en chocolat ou en sucre ; il y aura des pâtes à la *Gasparin* pour les orateurs enrhumés , et nous pourrons expédier des boîtes de *conseils* sous le couvert de tous les ambassadeurs.

Échanger cordialement des cadeaux et des souhaits, voilà, je l'ai dit, ce que faisaient nos pères; c'était le beau côté, le côté utile et touchant de l'usage qu'avait conservé la tradition ; or, si l'on excepte le perfectionnement matériel que nous devons aux confiseurs , il faudra convenir que de nos jours la médaille a été retournée ; on ne donne qu'à son corps défendant, sans mourir d'un coup de lésinerie comme l'avare de Rennes, et ceux qui ne se dispensent pas des visites, en chargent des entrepreneurs à un sou par carte.

Oh ! que n'ai-je plus d'espace à ma disposition ! comme je ferais justice de cette procuration cavalière ! Il y eut autrefois des hommes à talons rouges, qui donnaient leurs souliers à rompre à leurs valets de chambre , et ces hommes sont de ceux que Molière a livrés aux sifflets; mais maintenant voici qui est mieux; on donne ses amis à visiter à un commissionnaire que l'on ne connaît même pas, et qui, de peur de se tromper dans la distribution des cartes, a soin de les étiqueter d'adresses ; pour cinq francs, on se débarrasse ainsi de cent visites, et l'on est censé avoir fait cent politesses, quand, en réalité, on n'a fait que cent impertinences ; car enfin que signifie une carte? Pourquoi l'usage s'en est-il introduit ? pour remédier à la négligence des portiers, ou, en d'autres termes, pour laisser trace certaine d'une intention de visite ; mais quand la carte arrive seule, que constate-t-elle, je le demande, si ce n'est qu'on n'a pas daigné se déranger et qu'on a réglé ses politesses par catégories en allant chez les uns, et en se bornant à envoyer chez les autres; il n'est personne qui ne sache très-bien distinguer les visites réelles des visites fictives ; aussi, voyez que de signatures autographes et que de cartes écornées chez les concierges de grandes maisons ! Tout le soin que l'on met à prouver que l'on est venu en personne ne donne-t-il pas aux délégations dont on use ailleurs le caractère injurieux d'un dédain réfléchi ? De l'emploi du commissionnaire à celui de la petite poste , il n'y a pas loin , et l'on y serait déjà venu , je n'en fais aucun doute , si cela ne coûtait pas plus cher.

Ainsi tombe pièce à pièce l'urbanité française ; consolons-nous en, s'il est possible, en riant de cette bizarrerie de formats et d'inscriptions qui trahit tant de prétentions ou de ridicules. Ici c'est une carte gigantesque dont les caractères ne sont lisibles qu'au microscope ; là, au contraire, c'est un nom gravé en lettres

gothiques et qui ressemble à un portail de cathédrale; que dites-vous de cette gloire qui rayonne en tout sens autour d'un nom obscur, ou de cette ample couronne de baron qui s'épanouit sur une savonnette de vilain; je n'en finirais pas si je voulais parler des cartes à serpens, levrettes, et autres animaux symboliques qui ressemblent à des enseignes; deux modèles d'excentricité suffiront pour terminer ce chapitre; le premier est ainsi conçu :

MADAME ***,
Séparée de corps et de biens par arrêt de la Cour royale de Paris.

Le second est plus original encore; le voici textuellement :

Sir ARTHUR WRIGHT
(*Prononcez Rit sans égard pour le dabliou et la diphtongue*),
35, rue de .....

L'avénement de 1837 n'a été marqué, du reste, par aucune nouveauté qui puisse mériter une mention honorable; je n'ai vu qu'un homme heureux, c'est le tambour-major qui a dû à son ancienneté de diriger le service des aubades et sérénades de la garnison; commander un roulement à six cents tambours, et n'avoir qu'à brandir sa canne pour faire sonner un escadron de cornets. Ces événemens là n'arrivent qu'une fois dans la vie, et encore faut-il être tambour-major, ce qui ne peut advenir qu'à une classe d'individus enrichie d'une taille de Gargantua aux dépens de la masse des Ragotins.

C'est au milieu de tout ce vacarme que les deux tribunes se sont réveillées, et bientôt le bruit du dehors a passé au dedans avec un effroyable crescendo; on aurait cru que tout le monde se battait, et pourtant ce n'était, disait-on, qu'une querelle parlementaire entre deux anciens amis, dont le plus grand n'atteindrait pas le coude des tambours-majors dont j'ai parlé; moins agités au coin de nos foyers domestiques, nous avons célébré la fête des Rois, fête simple et joyeuse, jadis, qui a reçu je ne sais quoi de touchant et de grave de la proximité du 21 janvier.

Au retour du fatal anniversaire, des services sans pompe ont eu lieu dans toutes les églises; et, je dois le dire, parmi les fidèles serviteurs de la monarchie qui se sont associés à ce pieux hommage, on s'est étonné de ne pas voir les hommes qui, dans la juste horreur d'un attentat récent, ont exhalé tant d'énergiques protestations contre le régicide; si la morale en action est celle qui profite le mieux aux peuples, ne faudrait-il pas savoir joindre l'autorité de l'exemple au bienfait du précepte ?

Il y a peu de jours encore, le commerce parisien n'était pas sans inquiétude; le contre-coup des embarras de Londres avait été vivement ressenti; la panique et la grippe étaient sorties du même paquebot, et l'on craignait que ce mouvement de plaisirs, qui chaque année alimente tant d'industries, ne vînt pas au secours de leur détresse; ajoutez que le Périgord, frappé de stérilité, avait coté ses truffes à trente francs la livre, et que l'on criait famine chez Véfour et Véry; mais il y a deux choses également rares dans toutes ces villes de caractère différent, dont l'assemblage compose notre légère Babylone : un sentiment unanime

et une impression durable; en 1831, lorsqu'une bande de Vandales saccageait l'archevêché d'un côté de la Seine, le cortége du bœuf gras cheminait paisiblement de l'autre, et les promeneurs, tout occupés d'arlequins et de polichinelles, ne se doutaient même pas des scènes sacriléges dont le récit devait bientôt épouvanter la France; cette année nous avons un contraste analogue, bien que le thermomètre des passions soit descendu au-dessous de zéro.

La rive gauche n'a que deux jours de mouvement par semaine, le lundi, consacré aux bals de l'ambassade d'Autriche, et le jeudi, que tous les ministres habitant le faubourg Saint-Germain ont choisi pour leur réception obligée. Sans le caractère personnel de M. le comte d'Appony, et les sentimens bien connus de l'aimable ambassadrice, le quartier ne prendrait aucune part à ce mouvement exotique, et s'en tiendrait à la gravité des soirées sans violons ; sur la rive droite, au contraire, il y a moins de soirées et plus de bals ; le quartier des Tuileries et la Chaussée-d'Antin rivalisent d'ardeur ; le faubourg St-Honoré, terre d'aristocratie, moitié restauration, moitié empire, montre quelque indécision et se contente généralement de ses élégantes soirées de huitaine ou de quinzaine ; l'hôtel seul de l'ambassade anglaise voit de longues files de voitures stationner à sa porte, le vendredi ; le général Cass, ministre des États-Unis, n'a encore eu qu'un brillant *rout* ; mais chaque semaine l'Amérique est convoquée rue de Rivoli, chez un de ses littérateurs les plus distingués, M. Robert Walsh ; tandis que l'Espagne se partage entre le salon de la comtesse de Montijo et celui de la comtesse Merlin, madame Lehon s'est chargée de la Belgique, et l'Italie, fractionnée de ce côté des Alpes comme de l'autre, se divise en plusieurs sociétés, parmi lesquelles figure le salon un peu désert de l'ex-reine de Naples ; en résumé, chaque tribu de notre vaste métropole est un monde qui gravite suivant la loi de son système ; mais si de tous ces mondes on forme un tout, on est surpris de n'y trouver qu'un faible éclat. Les bals de M. Haupt et de M. le baron d'Ivry, l'un et l'autre étrangers à la politique, ont été peut-être les plus remarquables de la saison ; le dernier surtout doit au luxe artistique des appartemens un cachet d'originalité tout particulier ; c'est l'hôtel de Cluny repeuplé des femmes gracieuses dont il rappelle le souvenir ; la chevalerie, représentée par ses riches armures, semble veiller sur la beauté ; la walse, image éblouissante de tous les vertiges de nos jours, tourbillonne au milieu de l'immobilité des temps qui ne sont plus ; les casques, les hauberts, les haches d'armes, les longues épées, réunis avec goût en faisceaux, font rêver au peuple de géans qu'a immortalisé le génie du Tasse, et si en parcourant ces galeries enchantées on a peine à trouver un Renaud qui puisse soulever une de ces lourdes *durandal* suspendues à la muraille, du moins les Armides ne manquent pas.

Je ne dirai rien des concerts ; ils ont été trop multipliés pour qu'il soit possible d'en rendre compte en quelques mots ; je prévois d'ailleurs que j'aurai à en parler à l'époque du carême, et n'en déplaise à tous les Italiens de Paris, une fois suffit quand on n'a pas la prétention de passer pour *dilettante* enragé.

Le plus long chapitre serait celui des bals publics, s'il fallait le traiter à fond ; mais je supplie le lecteur de m'en dispenser, comme des concerts ; c'est bien assez, vraiment, d'avoir été témoin d'une de ces effroyables bacchanales, je ne saurais en être ni le peintre, ni l'historien. Qu'on me permette seulement une

observation ; j'ai demandé ce qu'étaient les jeunes gens qui font à visage découvert une si dégoûtante orgie de cynisme avec un amas de femmes perdues, et l'on m'a répondu que la plupart appartenaient aux écoles de droit, de médecine, de commerce, etc. ; c'est donc là l'élite future de la démocratie : les uns sont appelés à être électeurs, les autres à être éligibles, ils disposeront de la fortune et des destinées du pays ; ils administreront, ils gouverneront ; les familles auxquelles ils appartiennent sont précisément ces familles bourgeoises qui, mettant à l'écart tout ce qui était au-dessus et au-dessous d'elles, ont confisqué la France à leur profit ; eh bien ! que diraient-ils ces jeunes héritiers de deux révolutions, si l'aristocratie, dont les mœurs ont été tant calomniées autour d'eux, osait leur donner un pareil spectacle ? X. Moraldi.

Revue des Théâtres.

THÉATRE-FRANÇAIS.

La *Camaraderie* ou la *Courte échelle*, comédie en cinq actes et en prose, de M. Scribe.

Une comédie en cinq actes, d'un académicien, de l'auteur de *Bertrand et Raton* ! Il y avait là tout un événement dramatique ; aussi, dès sept heures du soir, un public d'élite garnissait la vaste salle du Théâtre-Français. L'emploi d'un mot nouveau sur l'affiche, appliqué souvent aux coteries politiques, avait doublé la curiosité. On prétendait que c'était une satire sanglante de eette camaraderie tortueuse, qui se glisse partout, et place ses créatures suivant leurs degrés de bassesse et la souplesse de ses génuflexions. N'est-ce pas là donner une fausse interprétation au mot *camaraderie ?* n'est-ce pas profaner un mot qui réveille, chez nous, les souvenirs d'enfance et de collége, ces souvenirs si doux et si purs ? La *camaraderie*, noblement comprise, est une sainte et belle chose ; c'est l'alliance du grand et du petit ; c'est un engagement tacite et solennel de porter aide et secours au compagnon de nos jeunes années ; ce sont deux mains, longtemps unies, qui se quittent un instant et qui se rejoignent au milieu de la vie ; c'est le fort qui élève jusqu'à lui le faible qui mérite et qui végète. Où le puissant ira-t-il chercher des conseillers consciencieux, si ce n'est parmi ces hommes qu'il a pu apprécier, et qui pendant dix ans, sans arrière pensée, se sont montrés à lui la poitrine découverte ? Au collége, on ne farde rien, on pense tout haut, on veut paraître ce que l'on est, avec ses bonnes ou ses mauvaises qualités. On ne connaît pas de gêne ; la langue ne s'est pas encore emmiellée de trompeuses paroles. Quel écolier consentirait à étouffer sous le masque ?

Au lieu d'attaquer la *camaraderie*, rendons lui hommage : n'appelons pas *camaraderie*, ce qui n'est et ne sera jamais que l'intrigue. Mais il fallait un titre neuf, et M. Scribe, par amour du neuf, a été ingrat. Si M. Scribe est oublieux, moi j'ai bonne mémoire.

Quoique bien jeune alors, je me rappelle ses premiers succès. A chaque pièce nouvelle du futur académicien, les *camarades* de M. Scribe, les élèves d'une institution célèbre, s'emparaient de toutes les issues du théâtre : à l'orchestre, aux premières, au balcon, on entendait le mot de ralliement : *Scribe et Sainte-Barbe.* C'était une brillante *camaraderie*, toute dorée et toujours fidèle au rendez-vous. Comme toutes ses mains applaudissaient ensemble! Comme le succès s'enlevait! Il est juste de dire que, par son esprit, M. Scribe servait si bien leur enthousiasme, que bientôt le public, qui n'est le *camarade* de personne, devevait plus *barbiste*, que les *barbistes* eux-mêmes. M. Scribe est donc l'enfant de la *camaraderie*, dont il a profané le nom ; la *camaraderie* est donc bonne et utile, puisqu'elle a révélé à la France l'auteur le plus fécond et le plus spirituel de notre époque. Je le répète, M. Scribe est un ingrat.

Les journaux se sont emparés de la nouvelle production ; déchirée par les uns, elle a été portée aux nues par les autres. Il y a exagération des deux côtés : elle a tous les défauts et toutes les qualités de son auteur. La comédie de M. Scribe n'est pas une comédie en cinq actes, mais cinq petits actes en une comédie ; chaque acte peut, pour ainsi dire, s'isoler, et ferait une de ces pièces charmantes, dont M. Scribe a enrichi long-temps le répertoire du Gymnase. On lui reproche à tort la légèreté de sa plume ; c'est une preuve de son jugement et de sa raison. Dans un temps où tout n'a qu'un jour, à quoi sert d'être profond? Homme de sens, il s'est bien gardé de creuser où manque le terrain. Il ne peint que les surfaces, parce que notre société n'est que surface. Quelle physionomie avons-nous? personne n'a d'état, tout le monde a des places! Qu'est devenue la société? où retrouve-t-on ces salons d'autrefois, où nos auteurs étaient accueillis avec tant de bienveillance ; où tout ce que la cour renfermait de plus brillant venait complaisamment poser devant eux ; où les caractères pouvaient se développer, parce qu'ils avaient de l'espace. Irez-vous saisir la nature dans vos *raouts*, où la foule a remplacé la société, où l'on est entassé, où l'on est si près les uns des autres qu'on ne peut se reconnaître en passant ; où arrivé à dix heures, on parvient à peine à saluer la maîtresse de la maison à deux heures du matin. Vous n'avez plus de réunions, vous avez des cohues ; vous n'avez plus de mœurs, vous avez des habitudes et des vices ; vos habitudes sont triviales et pâles comme les habits que vous portez ; vos vices sont si haut placés, qu'on ne peut les atteindre. M. Scribe fait la comédie comme on peut la faire dans notre siècle, et voilà le secret de ses grands et légitimes succès. Dans sa comédie, le style est la meilleure partie : il est brûlant, incisif, et frappe souvent juste : esprit de clinquant, esprit d'à-propos, esprit de bon et mauvais aloi, l'esprit déborde de toutes parts ; c'est un cliquetis étincelant, qui éblouit et charme tout à la fois.

Lors du sacre de Charles X, j'allai voir le superbe manteau royal : ce n'était que rubis et diamans, et le velours disparaissait sous la broderie la plus brillante. Mais quand je m'approchai, je trouvai l'étoffe légère, et pouvant à peine soutenir cette masse d'or pur et de pierres fines. Pourquoi ce souvenir se réveille-t-il dans ma mémoire au moment où je vous parle de la nouvelle comédie de M. Scribe? pourquoi m'empêche-t-il de vous donner l'analyse de la *Ca-*

maraderie? rien de plus simple. Ne pouvant vous montrer la broderie, à quoi vous servirait de connaître le velours ?

Louez donc une loge à la comédie française, et je vous promets une délicieuse soirée. M. Scribe cause à merveille, et vous me remercîrez du conseil que j'ose vous donner. G. de L.

THÉATRES SECONDAIRES.

Comme de coutume, les petits théâtres ont énormément produit.

Le Palais-Royal a dignement commencé 1837, en plaçant sur la sellette feu l'année 1836. Empruntant le fouet du *Postillon de Longjumeau*, elle a fustigé la défunte selon ses mérites. Dieu sait ce qu'elle a reçu de coups! Plusieurs personnages connus ne sont pas venus prendre leur large part dans la distribution. Dame censure avait, dit-on, intercepté les billets de convocation. *Madame Favard* partage, chaque soir, avec cette spirituelle revue, les applaudissemens des spectateurs.

Après *Nathalie*, ou la vieillesse de *Robert-Macaire*, sensiblerie admirablement pleurnichée par Frédérick-Lemaître, les Variétés ont donné avec succès le *Chevalier d'Éon*. M. Gaillardet doit être satisfait. Chaque théâtre lui arrache quelques pages, et bientôt il ne restera plus rien de ses mémoires : tant mieux pour lui et pour l'honneur de notre littérature.

Au Vaudeville, encore un *Chevalier d'Éon* et toujours *Louis XV*. Quand cessera-t-on de traîner ce malheureux roi sur la scène! au lieu de montrer ses faiblesses, ne serait-il pas plus généreux de les cacher sous les lauriers de Fontenoy! MM. les vaudevillistes, chantez, respectez les morts, et contentez-vous d'amuser les vivans, si cela vous est possible.

Le Gymnase donne dans le drame. *Madame de Valdaunaye* est une pièce de larmes et de sauvagerie. Le sujet est simple : une veuve a un amant; un homme le tue. Elle prend un autre amant; cet homme le tue. Alors, pour empêcher cette *Saint-Barthélemi* d'amoureux, elle lui dit du ton le plus gracieux : « J'en aime un autre, je vous méprise, je vous déteste, je vous abhorre, voici ma main. — Merci, répond l'homme, je vous épouse. Charmant couple!

Bouffé a fait sa rentrée dans le *Muet d'Ingouville;* si son médecin lui a ordonné force bravos, il doit être complètement guéri. Il y avait foule, et la foule applaudissait de toutes parts, en revoyant son comédien de prédilection.

Ce numéro est le dernier que nous adresserons aux personnes qui n'ont pas renouvellé leur abonnement; si elles désirent continuer à recevoir le journal, nous les prions de nous en donner avis au plus tôt.

MM. les actionnaires de l'*Écho de la Jeune France Revue Catholique* sont convoqués en assemblée générale pour le 20 février prochain, à une heure après midi, dans nos bureaux, rue Saint-Honoré, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel, administrateur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Cathédrale d'Auxerre

Publié par Blaisot

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

HOTEL DE CLUNY.

(2e et dernier article.)

Nous avons montré, attachés aux murs de cet hôtel, les plus vieux souvenirs de notre histoire, les derniers jours des Romains dans les Gaules, et les premiers jours de la monarchie française, souvenirs de délivrance et de gloire.

Sous des voûtes si bien consacrées un vrai *patriote* (dans la belle acception du mot), un homme de goût et de savoir, M. du Sommerard, a su placer de rares et précieux objets, d'intéressans spécimen des temps passés. Et n'allez pas croire qu'ainsi que beaucoup d'antiquaires, le propriétaire de l'hôtel de Cluny tienne cachés des trésors qu'il a amassés! bien loin de là. Une ou deux fois par semaine ses portes s'ouvrent à un public choisi. Ces jours-là, de nombreuses voitures stationnent dans les rues voisines, des femmes élégantes, du beau monde,

des fashionables curieux se pressent sous le portail et sur les degrés de l'escalier. A qui cette foule dorée va-t-elle faire sa cour? Quelque reine Blanche, quelque vieux roi habitent-ils encore l'antique demeure royale? quelqu'illustre personnage tient-il là haut un grand lever? Non, non, rois, reines, princes et chevaliers armés ne sont plus là, mais il reste d'eux, de leurs parures, de leurs armures, quelques débris. Là se trouvent les siéges où ils se sont assis, les tables où ils ont mangé, les coupes dans lesquelles ils ont bu, les lits dans lesquels ils ont dormi, et ce sont ces objets que l'on vient voir, parce que, dans les jours où l'horizon est sombre, aux époques où l'avenir est chargé de nuages, on se retourne vers le passé : craignant l'un, on étudie l'autre. Le présent de l'homme est trop peu de chose pour qu'il s'y tienne.

Admis à visiter l'intérieur de l'hôtel de Cluny, reçu par M. du Sommerard avec une bonté toute particulière, je vais essayer de me souvenir de tout ce que j'ai vu; je crains seulement que dans mon récit, comme dans les salles du noble archéologue, il y ait de cette confusion qui naît de la surabondance. Car, il faut le dire tout de suite, M. du Sommerard est trop riche en choses précieuses pour un particulier : pour bien posséder tant de trésors historiques il faudrait être roi et avoir un palais tout entier à transformer en musée ; ce musée-là serait vraiment national, et ce serait au milieu de ses reliques que nos écrivains, nos peintres, nos artistes et nos ouvriers en meubles viendraient s'inspirer pour ressusciter la grâce du moyen-âge et poétiser un peu la vie si bourgeoise d'aujourd'hui.

Ce n'est pas moi qui rêve ce musée; un homme dont le nom est cher aux amis des choses antiques, M. Albert Lenoir, a depuis longtemps cette pensée; pour l'accomplir, il faudrait cent cinquante mille francs... Les ministres d'aujourd'hui ont bien d'autres dépenses à faire! et ceux qui s'appellent les représentants de la nation ne veulent pas que la nation date de plus loin que de l'année 1789. Or, si l'on voulait garder et rassembler en un même local tout ce qui a servi à nos *régénérateurs* depuis quarante ans, si l'on voulait créer un musée révolutionnaire, qu'y verrait-on? des couronnes et des sceptres brisés, des couteaux de guillotine ébréchés et usés, et des planches d'échafauds rougies. Mais abandonnons ces horreurs contemporaines; quand, dans le siècle qui pèse sur nous, il y a tant de malheurs, de ruines et d'an-

goisses, il vaut mieux en sortir et remonter vers les terres de croyance, de chevalerie et d'honneur. Eh ! mon Dieu, je sais bien que, dans les siècles passés, il y avait aussi des larmes, mais il y avait moins de boue et de sang. A chacun il faut rendre ce qui lui appartient, et à la révolution de 93 il faut, pour être juste, décerner la palme du massacre. Laissons-la avec ses œuvres, et avançons dans les salles de M. du Sommerard.

Dans les nobles demeures d'autrefois, les chefs-d'œuvre de la sculpture, les chefs-d'œuvre en tous genres ne se voyaient nulle part avec autant de profusion que dans les chapelles de famille ; car nos pères croyaient que ce qu'il y avait de plus précieux et de plus beau devait être consacré à Dieu. A lui les prémices des fleurs et des fruits, à lui aussi les merveilles des arts.

Presque tous les meubles et ornemens que l'on voit aujourd'hui dans la chapelle de l'hôtel de Cluny, tels que lutrin, prie-Dieu, stalles, balustrades, chappiers et flambeau pascal, appartiennent à des époques contemporaines ou voisines de celle où ce bel oratoire fut construit, de 1490 à 1510, époque bien déterminée par la richesse des douze dais sculptés en pierre sur place, comme par le modèle des guirlandes de pampres, grappes, et autres fruits courant sur les corniches et entremêlés de petites chimères d'un joli caractère.

L'écu mi-parti de lys et d'hermines qu'étayent plusieurs de ces grands meubles précisent les règnes de Charles VIII et de Louis XII.

Il faut le dire, aujourd'hui cette chapelle a perdu beaucoup de sa beauté et de son charme ; elle est encore très-riche d'objets précieux, mais elle ne sent plus l'encens. C'est une salle de plus au musée de l'hôtel, ce n'est plus la maison de prière. Mais là que de richesses, que de rares curiosités, des croix d'argent, des croix d'ivoire, des *custodes labories d'or*, des ostensoirs à rayons glorieux, des calices, des ciboires, des coffres de chêne, des coffrets de fer ouvragé, des chappes, des chasubles que des saints ont portées, des missels où les martyrs ont lu, des encensoirs qui ont été balancés au quinzième siècle, et d'où ne s'échappent plus de parfums.

Et puis, épars sur ce lutrin, à l'entour duquel ne chantent plus les petits choristes et les vieux chapelains de Saint-Paul, que de livres d'heures à pages de vélin, à vignettes aux vives couleurs et à fermoirs en vermeil rehaussés de pierreries. Parmi ces livres de prières, il y en

a qui ont appartenu à des rois, à des reines; car, voyez-vous, les reines et les rois ont au moins autant besoin de prier que nous, simples hommes.

En voici un qu'Henri III aura souvent ouvert; car un homme comme lui devait sentir la nécessité d'apaiser le ciel. La reliure de ce manuscrit est toute semée de larmes mêlées aux fleurs de lys et de petites têtes de mort dorées.

Le père Matthieu, historien de ce roi, nous apprend que ce prince, alors duc d'Anjou, tomba tout-à-coup éperdûment amoureux de Marie de Clèves, âgée de seize ans, le jour même de la célébration de son mariage avec le prince de Condé.

Henri, obligé de partir peu de temps après pour mettre sa faible tête sous la couronne de Pologne, et insensible à tout ce qui n'était pas sa passion accrue par l'absence, n'écrivait jamais qu'avec son propre sang à cette jeune et gracieuse princesse.

A la mort de Charles IX, il voulut la faire monter sur le trône en cherchant à casser son mariage avec le prince de Condé redevenu huguenot.

Le père Matthieu dit dans son histoire : « A la nouvelle de la mort de Marie, en 1574, il entra dans le plus violent désespoir; il passa plusieurs jours dans les pleurs et dans les gémissemens; et lorsqu'il fut obligé de se montrer en public, il y parut dans le plus grand deuil et tout couvert d'enseignes de douleurs et de têtes de mort, il en avait sur les rubans de ses souliers et sur ses aiguillettes, et il commanda à Souvrai de lui faire faire des paremens de cette sorte pour six mille écus. »

A plus forte raison devait-il en avoir sur ses *Heures*; car, c'est en priant que l'on à moins peur des choses du cercueil. En pensant au ciel, on s'effraie moins de la sombre porte qui y conduit.

Nous voici à la chambre de François Ier. De religion, nous venons à gloire et à galanterie.

La porte de communication mérite un instant d'attention; elle provient du château d'Anet, et céda souvent sans doute à l'impulsion de Henri II venant oublier près de Diane les soucis du trône. Est-ce par les ordres de ce roi ou par ceux de Philibert de Lorme que la couronne de France est suspendue sur le médaillon de Diane, tandis que sur celui de Henri il n'y a qu'une tresse de lauriers.

Les pensées des hommes en général, et des rois en particulier, ne sont jamais tout-à-fait secrètes ; et le sculpteur de cette jolie porte avait peut-être deviné la pensée royale. En se reportant au temps, dit une notice sur l'hôtel de Cluny, on pourrait voir dans cet anachronisme volontaire l'explication anticipée de la devise ambitieuse donnée et adoptée par le roi lui-même comme exergue des croissans de DIANE. *Donec totam impleat orbem.* JUSQU'A CE QUE LE CROISSANT *devenu pleine lune remplisse l'univers de son éclat.* Ou bien encore : *Jusqu'à ce que ma maîtresse soit reine.* (Traduction libre.)

Dans cette chambre du roi-chevalier, à la lumière qui vient à travers des vitraux peints, on voit, dressé sur un petit guéridon, un échiquier en cristal de roche hyclin ; deux hommes tout bardés de fer, comme s'ils allaient avoir un combat plus sérieux, sont assis à cet échiquier et ont l'air de calculer quelque grand coup qui décide de la partie. Quand on pense à ces parties d'échecs qui durent quarante ans, et que les pères lèguent à leurs enfans pour les finir, on ne s'étonne pas de l'immobilité des deux chevaliers, on la prend pour de la réflexion.

Du reste, il ne faut toucher à ces échecs qu'avec respect, ils ont appartenu à saint Louis ; et depuis, d'autres mains royales, et qui tombent aujourd'hui en poussière à Saint-Denis, les ont fait mouvoir.

C'est en regardant ces deux joueurs d'échecs bardés de fer que je me suis convaincu de l'habileté des ouvriers du temps que, dans notre orgueil, nous appelons barbares. Soulevez une de ces mains posées sur l'échiquier, et vous verrez que ces gants d'acier sont presque aussi souples que nos gants jaunes de peau de chevreau d'aujourd'hui.

S'avançant dans la chambre royale.

Le mobilier de cette chambre appartient au seizième siècle. Ce qui attire tous les regards, c'est le vaste lit à caryatides et balustres soutenant un dais à corniches, le tout sculpté dans le style le plus pur de la renaissance... Les figures de MARS et BELLONE, qui en défendent l'accès, témoignent assez qu'elles veillent au repos d'un guerrier qui leur est cher; de même les dauphins, surmontant les enroulemens du chevet et les couronnes fleurdelisées de comte et de duc garnissant les parois extérieures de la corniche, révèlent un prince de la maison de France. Dans la broderie soie et argent de la couche somptueuse, où souvent on a mal dormi, on voit le char de Morphée poursuivant sa carrière à

travers les voiles que les heures développent, et complètent la devise dans ce sens : *Après le travail, le repos.*

Tant mieux si les rois d'autrefois avaient du repos, nous en connaissons de nos jours qui n'en peuvent trouver, et qui ont beau mettre leurs lits bien à l'écart du tumulte des hommes, ne peuvent parvenir à dormir en paix ; leurs chambres ont des doubles portes matelassées ; leurs parquets, d'épais tapis sur lesquels on n'entend pas marcher ; leurs croisées, des contrevents rembourrés et de doubles rideaux de velours. Toutes ces choses qui éloignent la lumière et qui amortissent le bruit ne peuvent leur amener un tranquille sommeil. Le silence est bien autour d'eux, mais la paix, qui fait si bien dormir, n'est pas dans leur cœur. Aussi, ces malheureux couronnés se tournent, se retournent, s'agitent sur leur couche sans pouvoir trouver ce repos qui vient au mendiant sans reproche, quand il a trouvé une pierre pour appuyer sa tête.

François Ier a eu de rudes nuits ; car celui qui tombe du trône de France dans la captivité doit avoir de poignans regrets; mais s'il a droit de dire : *Tout est perdu, fors l'honneur !* il pourra dormir encore, car sa conscience ne lui fera pas un oreiller d'épines.

Cette royale couche de François Ier est presque aussi large que longue ; c'est un de ces lits hospitaliers qui permettaient aux princes d'y recevoir près d'eux les ambassadeurs ou autres hôtes illustres. Walter Scott, dans son beau poème de Marmion, raconte qu'un laird écossais ayant reçu chez lui un étranger qui lui paraissait de haut rang et de bonne renommée, et voulant lui faire honneur, lui avait donné place dans son lit. Quand le jour vint à travers les courtines de la chambre, le laird, qui pendant la nuit avait parlé de guerre et de batailles, reconnut dans son hôte le meurtrier de son fils... Son premier mouvement fut de prendre sa *claymore* pour occire le chevalier qui lui avait ravi l'enfant de son amour... Mais les droits de l'hospitalité étaient si forts et si sacrés, que le laird, commandant à sa vengeance, se contenta de dire à l'étranger : « A présent qu'il fait jour, va-t-en. Tu as » couché dans le même lit que moi ; je ne puis lever le fer sur ta poi- » trine ; mais tu as tué mon fils, va-t-en ! Ne tarde pas à sortir, car » mon sang bouillonne au souvenir d'Uthal ! »

Pour bien voir toutes les rares curiosités de l'hôtel de Cluny, il faudrait avoir plusieurs jours à rêver devant tous ces objets précieux, car

chacun d'eux évoque dans l'ame ou une émotion ou un souvenir ; et, pour pouvoir bien décrire tout ce que l'on a vu, il faudrait bien plus d'espace que je ne puis en prendre dans l'*Écho*. Cependant, avant de sortir de la chambre de François Ier, disons que nous avons baisé ses étriers et ses éperons. Oui, nous avons porté avec respect à nos lèvres l'éperon dont il s'était servi à la bataille de Pavie pour faire avancer son cheval au plus fort de la mêlée. Et en tenant cet éperon du roi-chevalier, j'avais dans la mémoire, dans la mémoire du cœur, la pensée d'un autre éperon, simple éperon d'acier qu'a déchaussé un jeune descendant de François Ier pour en chausser un autre que des Français étaient venus lui offrir dans l'exil ; cet éperon de fer donné en échange d'éperons d'or, nous l'avons dans notre famille. C'est aussi là une noble relique, car celui qui l'a donné à mon fils peut dire, comme son devancier : *Tout est perdu, fors l'honneur !* Et.... où seraient bien placés les casques, les épées, les dagues, les masses d'armes, les haulmes, les capelines, les bourguignotes, les morions, les salades, les fauchars, les pertuisanes, les lances et les hallebardes, si ce n'est dans cette chambre du guerroyant François. A l'entour de son nom, toutes ces choses de guerre sont comme des rayons de gloire.

Pour reposer les yeux de ces instrumens de carnage, regardez ce petit *mîrouer* de toilette en bois doré, frise et médaillons d'ivoire, représentant Vénus et les Amours. Remarquez qu'il porte avec lui le mal et le remède ; le revers offrant dans des compositions religieuses des pensées de mort à la femme qui se couronne de roses.

Femmes élégantes, qui venez visiter les salles de M. du Sommerard, ne passez pas auprès de cette quenouille, vrai sceptre de châtelaine, et noble ornement au côté d'une grande dame, sans vous arrêter pour admirer les sujets sculptés sur *sa hampe*. On y voit distinctement à la loupe les ciseaux de Dalila faisant tomber la puissante chevelure de Samson, le clou de Jahel dans la tempe de Sisara, le sabre d'Holopherne aux mains de Judith, Rébecca à la fontaine du désert, et sainte Geneviève dans les champs de Nanterre.

Oh ! aujourd'hui que l'on se prend à aimer les choses d'autrefois, il faut que les femmes ressaisissent la quenouille. Un beau bras, une jolie main ont bien de la grâce à filer le lin et à tourner le fuseau.

Regardez encore ce petit livret de cuivre doré, c'est un manuel d'astrologie. C'était dans les caractères généthliaques de ces pages de

métal qu'Henri II et sa maîtresse cherchaient leurs destinées. Ainsi, la couronne ne suffit point à l'ambition des hommes, il leur faut chercher quelque chose de plus sous les nuages de l'avenir. Le présent est trop petit pour eux, et quand, pour en sortir, pour s'élever au-dessus des choses humaines, ils ne prennent pas les ailes de la religion, ils tombent dans les obscures absurdités de l'astrologie. Nous ne voyons pas dans l'histoire que saint Louis ait eu son nécromancien, et les annales de Louis XI nous montrent ce roi consultant son astrologue Galéoti Martivalle. A qui n'a pas les vraies lumières, il en faut de fausses.

Dans LE SALON abondent tant de richesses, qu'il faut nous garder d'en parler, car la plus simple énumération nous entraînerait trop loin. Cependant, comment ne pas dire un mot de ce meuble florentin couvert de mosaïques en pierres dures, telles que lapislazuli cornalines, feldspath de Labrador, le tout rehaussé d'argent à profusion et de marqueterie de Burgau, où l'or n'a pas été épargné même pour la table qui lui sert de support. La recherche de l'effet a été portée si loin, qu'afin d'obtenir plus de transparence pour l'écaille, on l'a plaquée en feuilles d'argent. L'ensemble de ce cabinet est frappant; mais qu'on ouvre ce meuble et alors l'on est émerveillé; là, ce n'est qu'éclat et magnificence, écaille, ivoire, or, argent, pierreries et émaux.

Dans la salle à manger, le chevalier suzerain peut venir, la table est dressée; son siége, plus élevé que ceux des autres convives, est plus haut, et avec dossier haut et droit, et tout orné de sculptures, semble le trône du festin.

Ecoutez M. du Sommerard lui-même annoncer ou évoquer la noble compagnie d'autrefois.

« Voici venir, dit-il, voici venir les chevaliers relevés de leur service d'honneur près du lit de leur maître, ou suspendant leur lutte pacifique sur l'échiquier du vieux de la montagne: le *heurt* et l'entrechoc de leurs armures retentissantes annonce leur venue. Déjà paraît la tourbe des servans royaux obligés, paiges, portefaix, sert-d'eau, varlets, valetons, potagers, lasteurs, galoppins, saulciers, verduriers, garde-vasselle, sommiers de bouteilles, pannetiers, eschanson et maître-queux, maneuvrant à ces cris de l'huissier de cuisine :

« Au potage! à la viande! Haut la masse! et marchez! »

» Tandis que nos preux dépouillent le *heaulme* et délacent le *hallecret* ou le corcelet de fer, et que les servans donnent à laver, le

service couvert se dresse. Ici nous coupons court à la citation. Le chapelain a béni la table et ses mets, et tous ces nobles hommes ont fait le signe de la croix avec ces mêmes mains qui se servent si volontiers de la dague et de la hache à deux tranchans, de la lance et de l'épée. »

A ce couvert mis par le propriétaire actuel de l'hôtel de Cluny pour les siècles passés, je me figure voir, dans le silence des nuits, revenir les anciens hôtes du vieux palais. Et ne croyez pas, malgré les jeux de table qui sont là auprès des plats bosselés, des coupes profondes et des hanaps, ne croyez pas qu'à ces festins il n'y eut que plaisirs et joies, que gais propos de courtoisie et d'amour. Oh! non; voyez ces varlets qui apportent le plat redouté du héron!

C'est sur lui que vont être prononcés les plus terribles sermens, des sermens de haine et de vengeance.

Ces vœux se font à la cour d'Édouard d'Angleterre, et c'est Robert d'Artois qui les provoque pour se venger.

Chaque chevalier vient à son tour lever la main sur l'oiseau étendu dans le plat de vermeil.

Celui-ci, le comte de Salisbury, jure de garder un œil fermé tant qu'il n'aura pas vengé son maître et seigneur des outrages que lui a faits Philippe de France. S'il manque à la foi jurée, il veut « que ses » deux yeux qui ont tant d'heur à voir sa mie lui soient arrachés pour » la main du bourreau! »

Gautier de Mauny fait ainsi son serment : « Je jure Dieu et le salut » de mon ame de réduire en cendres une ville renfermée dans des ma- » rais, et défendue par des bonnes tours. Et les cendres d'icelle, je » fais vœu de les offrir à la vierge Marie. »

L'intrépide Bernard de Fauguemont jure ainsi : « Qu'enfer soit mon » partage si je ne suis toujours le premier à l'avant-garde, et toujours » le plus proche de l'ennemi, allant droit comme ma longue épée, » égorgeant femmes enceintes, enfans et vieillards. »

Robert de France, continue le ménestrel que je cite, s'approche de la reine, s'agenouille devant elle, et lui dit, en lui présentant les deux bassins d'argent, « qu'il ne reste plus qu'à faire le partage du héron, qu'il n'attend que le moment où elle voudra bien déclarer ce que son cœur lui dictera. »

» Vassal, répondit la reine, enchaînée par les liens sacrés du mariage,

je ne saurais faire aucun serment sans l'autorité et le commandement exprès de monseigneur.

» Qu'à cela ne tienne, dit Édouard, faites le vœu qu'il vous plaira, je le ratifie d'avance, l'accomplirai autant que pourrai, et que Dieu vous soit en aide. »

Alors, la reine ajouta d'une voix ferme, « je suis enceinte, je n'en puis douter, j'ai senti remuer mon enfant, je voue donc à Dieu et à la sainte Vierge, que ce précieux fruit de notre union ne sortira pas de mon sein, jusqu'à ce que vous m'ayez conduite par delà les mers pour accomplir vos vengeances ; » puis, élevant la voix et prenant un couteau sur la table, elle dit : « Si l'enfant voulait naître avant le terme que je » me prescris, je me plongerais plutôt dans le flanc le couteau que je » tiens. »

A ce serment, Édouard saisi d'horreur fit cesser les vœux. . . . .

Ce souvenir des sermens que les salles des festins entendaient autrefois m'est revenu auprès de la table de M. du Sommerard, et je l'ai redit ici ; j'aurais peut-être mieux fait de rappeler des sermens plus doux, des sermens d'amour ; mais que voulez-vous, le goût du jour m'a gagné, et je me suis jeté dans le terrible pour ne pas tomber dans le fade ; pour me faire pardonner ce que quelques-uns appelleraient un écart de goût, je veux terminer cet article par quelques lignes d'un de nos amis et collaborateurs, M. Émile Deschamps ; voici comment il raconte un des faits historiques passé sous les voûtes de l'hôtel de Cluny.

« Mais la scène la plus intéressante dont l'hôtel de Cluny fut le théâtre est celle qui se passa dans les premiers mois du veuvage de Marie d'Angleterre, troisième femme de Louis XII, qu'elle perdit presque aussitôt qu'elle l'eut épousé.

» Après la mort de ce roi, qui ne laissait point d'enfant mâle, le trône revenait au jeune comte d'Angoulême, petit-fils du duc d'Orléans, qui devait être François Ier. — Marie d'Angleterre, pour accaparer la régence, fit aussitôt courir le bruit qu'elle était grosse, et toutes les précautions étaient prises pour donner du crédit à cette supposition qu'elle comptait bien mener à bon terme. Or, comme toutes les veuves de rois, si on les laissait faire, accoucheraient toujours d'un *prince*, surtout si elles ne sont pas grosses, la mère de François, qui voyait *qu'il y allait trop de bon pour elle et pour son fils*, comme dit

Brantôme, n'avait d'autre idée que de faire suivre et surveiller, à tous les momens, celle qui voulait jouer le rôle de reine-mère. Un jour, elle apprit que Marie devait se rendre vers la nuit tombante à l'hôtel de Cluny, sans doute pour quelque mystère de galanterie, car la princesse anglaise était aussi tendre qu'ambitieuse. Il faut vous dire que c'est le jeune François que Louis XII avait envoyé à Boulogne pour recevoir la nouvelle reine à la descente du vaisseau. C'était la femme la plus belle et la mieux faite de son temps, et personne aussi n'était *mieux fait* que François pour en sentir tout le prix. Il paraît qu'ils se fussent aimés plus que de raison, si on leur en eût laissé le loisir. Cette flamme n'avait cessé de couver sourdement dans le cœur du prince. Sa mère trouva moyen de lui faire apprendre comme par hasard que Marie serait à telle heure à l'hôtel de Cluny, *pour une pieuse conférence.* François y vole, et se fait ouvrir de force tous les appartemens; il allait peut-être jouer la couronne de France contre un baiser d'Angleterre... Heureusement, il surprend celle qu'il aime dans les bras d'un autre!.. La mère du jeune prince, qui l'avait suivi secrètement, et qui n'attendait que l'instant fatal, entra aussitôt avec quatre des plus grands seigneurs de la cour (grande confusion, comme on peut le penser), et elle exigea que, séance tenante, l'abbé de Cluny donnât la bénédiction nuptiale, dans la chapelle que nous venons de quitter, à Marie d'Angleterre et à Charles *Brandon*, fils de sa nourrice, son premier amant, et depuis duc de Suffolk. On obtint facilement de Marie l'aveu de son stratagême; et c'est peut-être à cette galante anecdote que la France est redevable du règne de son roi-chevalier. Cette cérémonie eut lieu dans la nuit du 31 mars 1515, et de ce mariage improvisé naquit l'infortunée Jeanne Gray. — Quelquefois on n'est puni que dans ses enfans!!

Vicomte WALSH.

DE LA PROPRIÉTÉ [1].

M. Hennequin a bien voulu nous communiquer un nouveau fragment de son ouvrage sur le droit de propriété. Qu'avons-nous besoin de dire qu'on y remarquera, comme dans la dernière citation que nous avons faite, cette heureuse union que le savant écrivain sait amener entre la pensée philosophique du droit et son développement historique et pratique. Chacun sait que ce fut toujours un des principaux caractères du talent de M. Hennequin que de savoir ainsi s'élever aux plus hautes considérations de l'ordre moral sans que sa logique y perde rien de sa netteté. Il se trouve d'ailleurs, selon nous, un mérite tout particulier dans ces lignes écrites au milieu des luttes de la tribune et du barreau. Autrefois, la société n'imposait aux hommes d'intelligence qu'une seule œuvre, à laquelle se dévouait leur vie; mais aujourd'hui, dans cet immense mouvement des esprits qui distingue notre époque, il arrive que le barreau, la tribune et la mission de l'écrivain les réclament à la fois, et que l'obligation leur soit ainsi imposée d'accepter plus d'une illustration.

Si la propriété n'est que l'expression d'une vérité morale préexistante à l'établissement des lois, cette origine devient pour elle une source d'indépendance et d'autorité ; s'il ne faut, au contraire, reconnaître dans le droit du producteur sur les fruits de son industrie qu'une sorte de privilége institué par l'autorité civile, comme la récompense des travaux accomplis et comme un appel aux travaux à venir, la propriété demeure indéfiniment modifiable entre les mains de la puissance qui l'a créée (2).

Cette question d'origine et de priorité ne saurait donc être étudiée avec trop d'attention. Il n'est pas non plus sans intérêt de savoir si tout l'édifice social ne repose que sur une base friable, ruineuse, et qu'il serait urgent de remplacer; aussi, nous proposons-nous d'examiner, à titre de *prolégomènes*, si la propriété vient du droit naturel ou du droit civil ; et si le droit privatif tel que nos lois le reconnaissent et le protégent, ne l'emporte pas en sagesse, en prévoyance, en équité, sur les

---

(1) Extrait d'un ouvrage qui va paraître, intitulé *Traité de législation et de jurisprudence, suivant l'ordre du Code civil*, — 2e livre, — par A. L. M. Hennequin, avocat et membre de la chambre des députés ; suivi de deux dissertations sur la *propriété littéraire* et sur les *brevets d'invention*. — 2 vol. in-8°, 16 fr.

(2) Dalloz D. A., Jurisprudence générale du royaume, t. 2, p. 435, au mot *Propriété*.

différens systèmes qui depuis l'origine des sociétés divisent les philosophes et troublent le monde.

Ce n'est pas chez les peuples nomades qu'il faut contempler dans son origine et dans ses progrès le droit de propriété. Emportés dans des courses lointaines à la poursuite de leur proie ou à la suite de leurs troupeaux, ces peuples ne se forment que des idées imparfaites des relations que la propriété peut établir entre les individus d'une même peuplade (1) ; c'est au sein des populations sédentaires et laborieuses que le droit privatif se manifeste sous des formes saisissables et progressives ; c'est aussi là qu'il faut l'étudier.

C'est en effet, en considérant les efforts longs et pénibles de l'agriculteur, que le droit de propriété se révèle dans toute sa justice et par cela même dans toute sa puissance.

Qui pourrait dire, avec conviction, qu'il est juste de récolter où l'on'a pas semé? Quel sceptique oserait soutenir que ceux qui n'ont contribué en rien à la production ont autant de droit aux produits que les créateurs eux-mêmes ? Non, un sentiment instinctif, que les premiers habitans du globe n'ont pas dû méconnaître, assurait aux familles agricoles les fruits de leur lente et patiente industrie, comme au chasseur le gibier tombé sous ses coups ; ce cri de la conscience humaine, la réflexion le confirme et le ratifie.

C'est sous la condition qu'ils sauraient la rendre fertile et l'approprier à leurs besoins, que Dieu a donné la terre aux enfans des hommes. Celui donc qui laboure, sème, cultive une certaine étendue de terrain, en est le seul et véritable donataire dans les termes de la donation même, vérité clairement expliquée par Locke dans son ouvrage du Gouvernement civil.

« Lorsque Dieu, dit-il, a donné en commun la terre au genre hu- » main, il a commandé en même temps à l'homme de travailler, et » les besoins de sa condition le lui prescrivaient assez ; le Créateur et

---

(1) Les sauvages chasseurs ou pasteurs ne cultivant pas la terre, ou y jetant passagèrement quelques grains de maïs, n'ayant pour demeure que de misérables cabanes qu'ils sont toujours prêts à abandonner, s'occupent peu de la propriété privée, tandis qu'ils attachent une grande importance à la propriété nationale. Chaque tribu sait dans quelle étendue de plaine, de montagnes, de lacs et de forêts, elle a le droit exclusif de se livrer à la chasse et à la pêche. C'est même habituellement là le sujet de guerres d'extermination que se font les peuplades voisines. (Robin, Voyage dans la Louisiane, tom. 2, chap. 51, p. 307, 308.—Lahontan, Voyage dans l'Amérique sept., t. 2, p. 175.)

» la raison lui ordonnent de labourer la terre, d'y semer, d'y planter
» des arbres, de la cultiver pour la conservation, pour l'avantage de la
» vie, et lui apprennent que cette portion de la terre dont il prend soin
» devient par son travail son héritage particulier, tellement que celui
» qui, conformément à cela, a labouré, semé, cultivé, un certain
» nombre de mesures de terre, a véritablement acquis par ce moyen
» un droit de propriété sur ces arpens de terre, auquel nul autre ne
» peut rien prétendre et qu'il ne peut lui ôter sans injustice (1). »

La propriété du sol est née de la propriété des fruits; la propriété foncière s'est fondée sur la double base du travail et de la constance; et de son sein s'est élancée la propriété industrielle.

A peine l'agriculture a-t-elle fait sentir son heureuse influence que les arts sont inventés.

Le volcan ou l'incendie ont livré le secret de la fusion des métaux, la métallurgie commence, et le fer a donné le moyen de façonner le bois. Le laboureur possède des instrumens plus puissans et plus commodes, toutes les industries s'éveillent, toutes accourent se ranger autour de l'agriculteur pour le seconder, pour entrer en partage de ses travaux et de ses produits.

C'est alors que se fait sentir le besoin de placer le droit de chacun sous la protection de tous. La puissance publique se lève parmi les hommes ; le mot de revendication est prononcé, et l'expropriation de l'ignorance et de l'oisiveté, au profit du travail et de l'industrie, est consommée sans retour. Puisant dans les garanties mêmes dont les lois sont environnées un nouveau véhicule, la propriété développe avec énergie toutes les facultés dont le Créateur a doué son plus bel ouvrage ; de toutes parts se multiplient les prodiges.

La vie physique de l'homme s'améliore ; les champs s'enferment dans des clôtures, les villes s'élèvent, les commerce apprend à mettre les produits du sol et de l'industrie à la portée des besoins qui les réclament. Les beaux arts, qui sont aussi un besoin du cœur, viennent adoucir les mœurs ; l'homme apprend à connaître ces joies de l'esprit, ces joies de la pensée, qui ne peuvent être surpassées que par celles de la conscience ; la terre embellie se couvre des plus riantes parures, et il semble que le génie de l'homme achève l'œuvre de la création. Tout

(1) Locke, Gouvernement civil, ch. 47.

se meut, tout s'agite, et, au milieu de ces artisans, de ces peintres, de ces écrivains, de ces commerçans, qui, dans les positions si diverses que la Providence leur a données, concourent à la prospérité sociale, on croit voir la propriété, divinité bienfaisante, qui, des couronnes à la main, encourage toutes les industries, les récompense au moment même du travail, et montre à tous dans l'avenir, quelques jours avant le tombeau, un repos plein d'indépendance, de contentement et de dignité.

Ce tableau des bienfaits de la civilisation renferme la réfutation d'une objection d'autant plus grave qu'elle semble attaquer la propriété dans son équité même. C'est, a-t-on dit, aux premières générations seulement que s'est offerte l'occasion d'acquérir par appropriation ; et s'il y a là le principe d'un droit, les générations venues plus tard se sont trouvées déshéritées, sans qu'il soit possible de les accuser d'inertie; or peut-on prêter au Créateur une telle partialité pour les aînés d'une famille qui lui appartient toute entière (1); au genre humain des chances de subsistance et de prospérité que le patrimoine originaire ne présentait pas, et qu'un travail persévérant pouvait seul en obtenir.

Par le soin de l'industrie, les productions naturelles ont pu se mettre en rapport avec les conditions d'existence imposées à l'espèce humaine, qui ne veut pas seulement être nourrie, mais qui veut être sauvée de l'intempérie des saisons. C'est de l'accumulation des capitaux bientôt formé par les plus habiles que sont nés ces besoins relatifs, patrimoine immortel de la pauvreté laborieuse. C'est aussi du sein de la richesse sociale que s'élèvent ces vastes asiles où viennent se reposer toutes les lassitudes et toutes les douleurs. L'homme sous la loi de la propriété, dénoncée si souvent comme une coupable usurpation, se trouve placé dans une condition de beaucoup préférable au triste usufruit que lui promettait la communauté négative ; et la dernière de ses chances, son malheur, si le hasard de la naissance ne le place pas dans une condition fortunée, c'est de rester entre la possibilité de vivre, l'espérance de s'enrichir et la certitude de trouver des secours, lorsque des causes indépendantes de sa volonté viennent enchaîner ses bras. Animé d'une

---

(1) Du Droit et du Fait, par M. Garnier, professeur de philosophie. (Revue encyclopédique, avril 1831.)

tendresse toute maternelle pour l'enfance abandonnée, pour la vieillesse nécessiteuse, indulgente sur le seuil de ses hôpitaux, la société protège l'homme sans énergie ou sans moralité, dans ses moins excusables excès; et l'on peut dire avec assurance qu'au sein des forêts de l'Amérique du Nord l'indigent de nos cités eût vécu plus douloureusement et fût mort plus vite.

Ajoutons que la propriété, cette loi bienfaisante et civilisatrice, est sortie de l'appropriation, et non pas de l'impossible convention qui, suivant plusieurs publicistes (1), serait intervenue entre les premiers habitans du globe. Si ces écrivains ont voulu parler d'une convention expresse, cette sorte de congrès suppose un état social avancé. Admettre une pareille hypothèse, c'est vouloir que les hommes aient été avant la propriété ce qu'ils ne pouvaient devenir que par elle. S'ils n'ont voulu s'appuyer que sur une convention tacite, ils sont tombés dans une autre erreur. Les hommes restés spectateurs oisifs des travaux de l'agriculteur n'ont point consenti à l'appropriation; ils en ont reconnu l'équité et subi la salutaire influence (2).

Ce sera compléter l'apologie du droit de propriété que de démontrer cette doctrine si profondément rationnelle, se fortifiant dans le cours des âges des efforts même tentés pour la modifier ou l'abolir.

HENNEQUIN, *député.*

(*La suite au prochain numéro.*)

---

(1) Puffendorf, *Droit de la nature et des gens*, liv. IV, chap. 4, § 4. « Proprietas rerum » immediate, ex conventione hominum tacita aut expressa profluxit. »

Grotius, *Droit de la guerre et de la paix*, liv. II, chap. 2.

(2) Le système du contrat intervenu entre les premiers possesseurs est solidement réfuté par *Barbeyrac*, traducteur et commentateur de Puffendorf, qui s'appuie sur le livre de Locke, intitulé *Du Gouvernement civil* : « Si, dit Locke, c'était un crime de prendre » une chose qui était en commun, avant d'avoir là-dessus le consentement de tous les au» tres qui ont le même droit, on mourrait mille fois de faim au milieu de la plus grande » abondance. » Ce n'est cependant là que l'occupation ; l'appropriation par le travail est un titre encore plus sacré.

INSTITUTIONS MONARCHIQUES.

DU CONNÉTABLE.

C'est au commencement du treizième siècle, et quand la monarchie française venait d'ajouter à toutes ses gloires la gloire de *Bouvines*, que Philippe-Auguste institua la charge de connétable, et en revêtit Mathieu de Montmorency II.

C'est quand les derniers grands vassaux de la couronne ployaient sous le joug du cardinal de Richelieu, et que Henri de Montmorency, duc, pair et maréchal de France, venait de mourir sous la hache d'un bourreau, que Louis XIII abolit la connétablie.

C'est par Guillaume-le-Conquérant que fut créé le premier connétable d'Angleterre; c'est sous le règne oppressif de Henri VIII que cette haute fonction fut supprimée.

De pareils rapprochemens n'inspirent-ils pas la pensée, que c'est aux plus nobles et aux plus fermes soutiens du trône que s'attaque d'abord l'esprit de réaction, et que c'est avec les grandes époques de l'histoire des peuples que s'en vont les grandes institutions.

Le ministre de Louis XIII, redoutant la puissance d'une charge qui donnait à un sujet le droit de commander en chef les armées, et d'avoir sous ses ordres jusqu'aux princes du sang, s'efforça de confisquer l'épée du duc de Lesdiguières, dernier connétable de France. Il évoqua, dit-on, pour y parvenir, le fantôme des maires du palais, la plupart chefs héréditaires de *camarilla*. C'était tourner contre une distinction noblement acquise sur les champs de bataille des argumens fournis par les abus d'une institution qui n'avait eu de racine que dans les intrigues des cours; elles triomphèrent pourtant ces raisons jalouses; le maire du palais de Louis XIII obtint, en 1627, qu'il ne serait plus créé de connétable.

Il était beau, cependant, de voir l'épée du roi entre des mains qui savaient aussi bien la porter que celles de cet Arthur de Bretagne, comte de Richemont, vainqueur des Anglais à Beaugency, à Patay et à la célèbre journée de Formigny. Elle était bien placée aussi dans les mains

de Charles d'Albret, d'Olivier de Clisson et surtout de Bertrand Duguesclin, le héros de Cocherel qui, luttant tour à tour pour le droit monarchique au dehors et pour l'ordre social au dedans, châtia Charles-le-Mauvais et don Pèdre comme les routiers et les cottereaux, conduisit Henri à Burgos, où il le fit reconnaître pour roi légitime, et brisa, enfin, sur la tête des Lancastre, des Captal de Buch et des Chandos, l'alliance ouverte de l'Angleterre avec Pierre-le-Cruel; il n'avait pas besoin du cumul des dignités et des traitemens, ce dur et simple Breton; son épargne était à tous ses compagnons de guerre; il vendait ses terres pour fournir aux besoins de son armée.

Il y avait alors une monarchie qui était grande, parce qu'elle était en harmonie avec toutes les institutions nationales; ses fondemens, au lieu de trembler sur le sol, étaient à l'épreuve des factions.

L'union intime du monarque et de la noblesse, se soutenant mutuellement, étaient la meilleure garantie de modération que pût donner la royauté. La noblesse avait tout à perdre si le roi devenait sans force, elle perdait tout s'il devenait despote. Son salut était dans l'équilibre des pouvoirs. Il était imposant aussi de la voir au sacre de nos rois, tenant de ses deux mains la couronne de France, et recevant du roi le serment qu'il faisait d'être toujours le protecteur des droits et de la gloire de ses peuples. Que de gages de sécurité dans les rangs de ces intrépides chevaliers, dont le corps était bardé de fer, et le cœur brûlant de foi! C'étaient bien là des pairs!

Remarquons-le, mais n'en soyons pas surpris. L'abolition des grandes institutions, fondées à côté du trône, a toujours été dans les projets des démagogues et des tyrans. Le peuple romain détestait les patriciens, et les empereurs les confondirent bientôt avec les plébéiens.

Le populaire Marius proscrivit les distinctions sociales à Rome.

Caligula les proscrivit dans les Gaules.

En Turquie, il n'y a jamais eu, près du pouvoir, de grands officiers qui pussent en modérer l'action : un grand-visir n'est qu'un premier esclave.

Montesquieu l'a dit, et la révolution de 1789 n'a pas tardé à le prouver : *Sans aristocratie, point de véritable monarchie, on n'a qu'un despote ou des tyrans populaires*..

Un des premiers actes de l'assemblée nationale, le décret du 19 juin, porta qu'il n'y avait plus de noblesse en France.

Plus de noblesse, parce qu'elle représentait les défenseurs de l'état, les premiers législateurs du royaume, ceux que leur naissance avait voués à la défense du roi légitime, au maintien de l'ordre.

Qu'est-il arrivé ?

Quels résultats pouvaient attendre ceux qui n'ont pas répudié l'héritage de tous ces actes ?

Les grands édifices sont lents à construire; quand on les a renversés, et qu'on veut les réédifier, on en cherche long-temps les bases, et on ne trouve plus que l'abîme qu'elles ont laissé en disparaissant.

Il est venu un jour où l'on a parlé, au milieu de nous, du rétablissement de la charge de connétable, et, ce jour-là, tout le monde a souri; car on n'a vu auprès d'un simulacre de monarchie qu'une aristocratie nominale, écrasée sous le niveau d'une égalité réelle.

Léon de Jouvenel.

DES SUPÉRIORITÉS
ET
DES DISTINCTIONS SOCIALES.

Si, parcourant cette vaste cité, qui se compose de députations de toutes les parties de la France, de l'Europe et du monde, vous vous arrêtez au coin d'une rue, abordez un homme du peuple, et dites lui : Mon ami, conduisez-moi, je vous prie, chez l'homme le plus considérable de la ville. Le peuple de Paris est civil et complaisant, car il attend une récompense de ses moindres services. Votre guide n'hésitera pas un moment. Suivez-le : ce n'est pas vers le faubourg Saint-Germain qu'il vous conduira, mais bien du côté du faubourg moderne, construit par l'opulence ; il ne vous arrêtera point devant l'hôtel Montmorency, ou l'hôtel Rohan, ou l'hôtel La Rochefoucauld, il ne les connaît pas ; mais, arrivé à une porte de la *rue Laffitte*, ci-devant d'Artois, ci-devant Cerutti, il vous dira : Monsieur, il y a sept ans, l'homme le plus considérable de la ville était celui qui demeurait dans le dernier hôtel à gauche ; mais, comme il a perdu ses millions et sa

popularité, son hôtel n'est plus qu'un coffre vide, et l'homme est démonétisé de sa considération ; le plus considérable, à présent, est M. le baron Nathaniel Rothschild, juif, consul de sa majesté l'empereur d'Autriche et chevalier de plusieurs ordres chrétiens. Il a bien soixante millions de fortune.

Si vous n'êtes pas content de celui-là, allez ici tout près, vous trouverez l'hôtel de M. Aguado, marquis de Las Marismas, chevalier de la Légion-d'Honneur, de Charles III, d'Isabelle-la-Catholique et autres ordres tant français qu'étrangers. Il a bien gagné une vingtaine de millions à vendre des rentes.

Que, si vous voulez étendre la sphère de vos connaissances dans le monde considérable et considéré, votre guide, qui est connaisseur et vous offre en lui une jauge exacte des supériorités sociales, vous fera visiter tour à tour le baron Thibon, le baron Duvilliers, le baron Delessert, le baron Hottinguer, tous chamarrés de divers ordres, en témoignage de la gloire qu'ils ont acquise par l'escompte d'un grand nombre d'effets de commerce, ou la vente de beaucoup de sucre, de suif et de coton.

Pour justifier ces distinctions, on dit que ces citoyens sont utiles à leur patrie. Mais il me semble, qu'avant tout, ces citoyens ont été utiles à eux-mêmes ; car un travail qui consiste à tirer de l'argent de la poche de tout le monde, pour l'entasser dans un coffre, et le placer ensuite en maisons, en rentes et en actions, ne mérite pas beaucoup de reconnaissance de la part de la patrie. C'est elle, au contraire, qui devrait recevoir des actions de grâces, pour avoir contribué à élever l'édifice de la fortune de ces industriels.

Mais, enfin, les architectes du nouvel ordre social ont si bien calculé, qu'ils ont attaché la considération et les honneurs à ce qu'il y a au monde de plus égoïste dans son esprit, et de plus vulgaire dans sa nature, le lucre, le négoce, la matière première, la fabrique et, en définitive, la possession de beaucoup d'or ; de telle sorte que, si un coffre fort bien rempli pouvait occuper un rang dans la société, il faudrait le créer baron, et le décorer de la Légion-d'Honneur.

Personne n'a mieux compris cette puissance de l'or, et la considération attachée à sa possession, que ce pauvre diable qui se découvrait et baissait son chapeau jusqu'à terre, lorsqu'il passait devant le trésor royal. Cet homme se sentait saisi d'un respect presque religieux, en

pensant à la quantité d'écus que renfermait ce dépôt public. Cet adorateur de la richesse mériterait une place distinguée dans les salons de la noblesse dorée de la Chaussée-d'Antin.

N'est-il pas singulier qu'après avoir, au nom de l'égalité, aboli toutes les distinctions sociales, et déclaré que l'on ne devait pas plus se parer de l'illustration et du mérite de ses aïeux, que se regarder comme solidaire de leurs fautes, les réformateurs se soient jetés, avec une sorte de frénésie, sur ces titres, ces honneurs et ces décorations, que l'on avait foulés aux pieds, après les avoir arrachés à ceux qui en étaient les légitimes possesseurs, puisqu'ils les tenaient de l'hérédité et qu'ils leur étaient confirmés par la puissance de l'opinion.

Et d'ailleurs, ces avantages sociaux n'étaient-ils pas possédés à titre onéreux? La qualité de gentilhomme emportait avec elle le privilége de servir l'état presque gratuitement; d'engager ses fermes et ses bois pour soutenir son rang à la guerre, et de se retirer après vingt-cinq ou trente ans de service, avec un morceau de ruban pour toute récompense, et 333 francs de pension au grade de capitaine.

Qu'a gagné la société au changement qui s'est opéré? Les nouveaux titrés et décorés, au lieu de payer de leur fortune, ont dû être largement rétribués, et l'état s'est chargé de toute leur existence. Que M. le duc, ou M. le comte, ou M. le baron vienne à mourir, il faut que le trésor public soutienne sa veuve; on ne peut laisser dans un état voisin de l'indigence celle qui porte le nom et le titre d'un membre de la noblesse nouvelle. Est-ce tout? Non, certes; n'y a-t-il pas des enfans! Il faut des bourses pour les fils dans les lycées, et des places dans l'armée ou l'administration; il faut élever les filles dans les maisons royales, et leur donner des pensions, en qualité d'orphelines. Cette onéreuse sollicitude devra s'étendre jusqu'à la troisième et la quatrième génération; car, en conscience, la postérité de tant d'hommes illustres ne peut être réduite à auner du calicot ou à faire de la couture pour subsister.

Dans la magistrature, un titre d'honneur payé cent mille écus conférait le privilége de se lever à quatre heures du matin pour pâlir sur des procédures. Il y avait exemption de la capitation, et pour quelques centaines de francs d'épices. Aujourd'hui, M. le premier président, baron et grand cordon de la Légion-d'honneur, reçoit 25,000 livres de rentes,

pour tenir audience trois fois la semaine, quand sa dignité de pair ne l'appelle pas ailleurs.

De toutes les manières, la société a fait un marché de dupe; elle était payée par ceux qui voulaient la servir, et maintenant elle paie des gens qui sont toujours mécontens. « Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe, écrivait Montesquieu ; il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin, mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre et soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies et ses flottes équipées.

La baguette magique de nos rois a été brisée ; et, par malheur, on a mis à la place deux ressorts, dont l'un vulgarise l'autre et lui ôte toute dignité : la cupidité et la vanité. Aujourd'hui on veut être tout à la fois enrichi et honoré, en servant la chose publique : c'est un cumule qui offre le dernier degré de la décadence dans une société.

Une des premières distinctions par lesquelles les anciens amis de l'égalité démocratique ont signalé leur avènement au pouvoir, a été celle du costume. Il leur fallait un signe extérieur qui les séparât du *peuple*, de ce peuple pour lequel ils avaient conquis, prétendaient-ils, l'abolition des priviléges. On vit bientôt la nombreuse hiérarchie des fonctionnaires couverte de broderies, et les savans eux-mêmes porter une sorte de livrée académique, étalée avec ostentation. Peu de temps après la révolution de 1830, les membres du conseil électif de la ville de Paris, qui jusqu'alors ne s'étaient distingués de leurs concitoyens par aucun signe extérieur, se sont empressés d'adopter un habit brodé qui les distingue du vulgaire dont ils sont les élus. Et, tout récemment, dans une grande fête qui réunissait l'élite de cette noblesse nouvelle, ceux à qui leurs fonctions ne donnent pas le droit de paraître avec un uniforme militaire ou civil, ont adopté la forme des habits de la cour de Louis XV, avec les broderies, les paillettes et les nœuds, de manière à représenter au naturel la comédie du bourgeois gentilhomme ; et les nouveaux M. Jourdain, en s'admirant réciproquement, ont pu se dire : « Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité ! Allez-« vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira « point : Mon gentilhomme ! »

Cette manie des costumes, pour se distinguer de la plèbe, est descendue jusqu'aux derniers rangs de la hiérarchie. Après les ministres, les pairs, les députés, les conseillers-d'état, les préfets, les sous-préfets et les conseillers de préfecture, arrive le long défilé des maires, adjoints et commissaires de police, des douaniers, des employés de l'enregistrement et des droits réunis, des forestiers, receveurs des octrois, collecteurs et payeurs, employés et sous-employés, portant tous uniforme avec broderie, qui en or, qui en argent, qui en soie, qui en laine, comme si on avait voulu imprimer dans l'esprit de la nation le plus grand respect pour tous les hommes qu'elle salarie, et qui sont chargés de lui demander son argent.

Mais des titres féodaux, des dénominations d'honneur et des habits chargés de broderies, ne suffisaient pas à la classe nobiliaire nouvellement éclose ; il fallait encore, pour satisfaire sa vanité, le prestige de ces distinctions qui sont l'indice d'un mérite à part, et rendent un homme considérable et remarquable parmi ses égaux. Je veux parler des décorations qui, si elles ne prouvent pas la valeur de celui qui les obtient, sont, du moins, la fiction légale de grandes vertus ou de grands services, ou de quelque talent éminent et spécial. A cet égard, l'avidité a été surpassée, autant que possible, par la facilité avec laquelle les dispensateurs les ont accordées, et le Gascon qui se plaignait d'être demeuré sous le parapluie pendant une averse de grâces et de faveurs, n'aurait pas reproché à notre époque de l'avoir oublié.

Si les mots ont leur signification, Légion-d'Honneur doit exprimer la réunion de tous les hommes qui ont voué un culte à ce beau principe des monarchies, de qui les actions ont eu l'honneur seul pour but, et qui ont sacrifié à cette idole des grandes ames les avantages matériels que le vulgaire recherche avant tout. Mais combien il s'en faut que cette innombrable légion représente non-seulement l'ordre moral et l'honneur, mais encore le génie, l'intelligence et la supériorité de la pensée !

Ici nous retrouvons encore ce désespérant matérialisme social et politique, qui place l'argent avant tout, et fait que les récompenses honorifiques n'en sont que le complément et, pour ainsi dire, la conclusion. Si l'on examine autour de soi quels sont la plupart des hommes à qui ces distinctions sont échues, on trouvera que la première condition qu'ils ont remplie pour leur initiation, a été de prouver leur apti-

tude à s'enrichir par une industrie, souvent coupable et toujours relative à eux, et dont eux seuls ont profité.

Voici un homme qui fait la roue sous un bel uniforme surmonté de grosses épaulettes, et montrant sur sa poitrine l'étoile de l'honneur suspendue à un large ruban. Est-ce un Vincent de Paule ou un Monthyon ! Hélas ! c'est le privilégié qui, par le moyen de la rouge et de la noire, du pair et de l'impair, du refait et du zéro, soutire annuellement, des malheureux que possède la passion du jeu, plusieurs millions qu'il partage avec le fisc. On l'a décoré, apparemment, pour avoir fait faire des progrès à l'art de la roulette et du trente et quarante.

En voici un autre qui porte l'ordre du Christ ; c'est un capitaliste qui a prêté à gros intérêts à une puissance catholique son argent, qu'il a eu bien soin de se faire rembourser, crainte de la banqueroute qu'il prévoyait, par les ouvriers, les portiers et les domestiques parisiens. Et, pour compléter cette anomalie, le chevalier du Christ est juif.

Un troisième vous montre, dans sa bigarrure de rubans et de croix, les insignes de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique. C'est un protestant qui a vendu ses services à un pouvoir usurpateur, et qui est prêt à pendre en effigie, avec la canaille de Londres, le chef de la catholicité.

Voici un homme à l'encolure épaisse, à l'air inintelligent et borné, montrant avec une satisfaction qui tient de l'étonnement le ruban neuf qu'il vient d'attacher à sa boutonnière. Qu'a-t-il fait pour obtenir ce signe d'honneur ? Il a spéculé heureusement sur les cuirs, sur les sucres, sur les suifs ; il a gagné beaucoup d'argent à acheter et à revendre.

Quel est celui qui ne sait qu'une chose, qui n'a jamais fait qu'une chose, qui n'a pas une seule idée, hors celle d'un mécanisme presque automatique ? On en a fait, cependant, un chevalier, et il se croit l'égal des Lamartine et des Châteaubriand. Hélas ! c'est un joueur de violon, très-habile à gagner, en courant l'Europe, des guinées, des thalers et des roubles. Mais on a décoré son confrère, qui joue de la flûte ou du piano ; il fallait bien illustrer le héros de l'*andante* et de l'*allegro*.

Avez-vous, moyennant un honnête salaire, fait des bordereaux au ministère des finances, des rapports à celui de la police, des enregistremens à l'intérieur, des circulaires à la justice, et des états de revue

à la guerre, vous êtes digne d'entrer dans l'honorable légion. La caste patiente et laborieuse des commis ministériels ne pouvait être oubliée dans cette immense distribution de faveurs, et c'est peut-être chez elle que l'abus est le moins criant.

Car, enfin, ce ne sont pas ces obscurs et modestes travailleurs, ces chartreux de la bureaucratie, ces hommes-machines, nés pour transcrire la pensée d'autrui, qui ont fait et violé vingt sermens, changé de constitution et de dynastie au gré de leurs passions et de leurs intérêts, grossi leur patrimoine de gains illicites et de dons clandestins, obtenus par de honteux services; ils n'ont pas, pour prix de chaque trahison, monté un degré de plus dans la hiérarchie de l'ordre, de l'honneur. Ils ont légitimement acquis le médiocre salaire de leur travail; heureux si, dans la vieillesse, il leur est permis de montrer sur un vêtement décent cette décoration qui leur fut accordée sans prévoyance de l'avenir!

Lesdernièresannées, surtout, ontvu une incroyable prodigalité de ces distinctions, en faveur des hommes qui, d'une manière quelconque, ont fait preuve de dévouement à l'ordre de choses nouveau. Les plus favorisés ont été les écrivains qui, pendant quinze ans, avaient travaillé avec le plus d'ardeur à la destruction de l'ordre social, à la corruption des mœurs, à l'égarement de l'opinion publique. Un ordre nouveau, mais individuel et viager, a été créé en faveur de l'insurrection et de l'héroïsme de la rue et des barricades. On raconte que le pape Sixte-Quint, entendant, dans son palais du Vatican, un moine qui querellait et faisait beaucoup de bruit, lui dit : « Frère, de quel *désordre* êtes-vous ? » On pourrait faire la même question à tous ces héros d'anarchie qui recueillent, pendant quelques instans, les honneurs d'un triomphe qu'ils n'ont obtenu qu'en foulant aux pieds les lois. Mais presque tous les abus portent en eux-mêmes leur correctif; et malgré l'amour des distinctions, quand la pudeur publique réprouve une institution elle meurt bientôt.

N'a-t-on rien à craindre pour l'existence d'une Légion qui, à force d'affiliations faites en trop grand nombre et peut-être sans beaucoup de discernement, a perdu une partie de sa signification. N'est-il pas fâcheux de voir que le discrédit est venu au point que l'on a signalé les nominations nouvelles comme des cas de choléra ou de peste, et que l'opinion a cherché à en faire rougir, et ceux qui accordaient

ces distinctions, et ceux qui les recevaient. L'empereur François II disait un jour à un bourgeois nouvellement anobli : Je n'aime pas les gens qui achètent la noblesse. Le nouveau gentilhomme lui répondit : Et ceux qui la vendent, Sire ? On pourrait en dire autant de ceux qui prostitueraient le signe de l'honneur, et de ceux en qui il serait prostitué.

Il fut un temps où, lorsque par hasard on rencontrait un personnage revêtu des grands insignes d'un ordre royal, tels que la plaque de celui du Saint-Esprit, ou même le grand cordon de la Légion-d'Honneur, on pouvait être assuré que c'était un homme considérable, ayant rendu de grands services à l'état, possédant de la réputation et même du crédit. Aujourd'hui, ce n'est rien ou presque rien ; c'est quelque instrument usé d'un parti qui a eu un moment le pouvoir, et qui, l'ayant perdu, est retombé dans le néant avec tout ce qui était à sa suite. Chaque opinion, chaque système, arrivant à son tour sur la scène, a eu ses supériorités de circonstance, en a fait de fictives, qui se sont bientôt évanouies comme des feux-follets, ou comme ces comédiens qui ne peuvent plus paraître sur le théâtre, sans attacher à leur habit ces distinctions qu'ils sont obligés de déposer quand la pièce est jouée.

C'était un singulier homme que le spirituel abbé de Montesquiou. On l'avait fait prêtre sans vocation. Il dit sa première messe, qui fut aussi sa dernière, bien qu'il vécût d'une manière décente et réglée. On l'avait reçu à l'Académie ; il y avait paru le jour de sa réception, et il n'y était plus revenu. Pair de France, il n'allait pas au Luxembourg. Louis XVIII lui avait donné tous les ordres, y compris le cordon bleu ; et, après les avoir reçus, il les avait mis dans un tiroir pour ne plus y toucher. Et comme l'auteur de cet article lui demandait un jour pourquoi, allant à la cour, il ne s'y présentait pas avec ses ordres, il répondit : C'est que cela ne me vaut pas un grain de considération de plus, et que, dès lors, tout cet étalage de rubans n'est qu'un surcroît d'embarras dans ma toilette.

Lorsque Napoléon établit la Légion-d'honneur, les partisans du principe républicain dirent que cette distinction blesserait l'égalité ; que son nom même serait une injure pour ceux qui demeureraient en dehors. Ne semble-t-il pas que depuis on ait pris à tâche d'agir à l'inverse ; car, si le système que l'on a suivi fait de nouveaux progrès, l'égalité se trouvera encore blessée ; mais pour qui sera l'injure ?

Ces institutions peuvent, jusqu'à un certain point, se soutenir, lorsqu'elles ont un principe monarchique; lorsque, selon l'expression de Montesquieu, c'est le prince qui est la source de tous les honneurs. Mais, grâce aux changemens survenus dans l'ordre social, et par suite du progrès des lumières, la source ayant été dénaturée, et les distinctions émanant de sept ou huit ministres qui, en passant sur cette scène inconstante et mobile, les répandent à pleines mains, sans aucune mesure, le vœu du fondateur se trouve singulièrement détourné. C'est ce vœu qu'il exprimait, en parlant « d'une forme monarchique, propre à appeler les respects de la multitude, tout en commandant le respect de soi-même. »

Au demeurant, il fallait bien que les lois de l'ordre moral eussent leur accomplissement, en ceci comme en toutes choses. Il était impossible que les hommes qui avaient commencé par détruire tous les respects, toute considération attachée à la naissance, aux souvenirs et aux signes extérieurs des services et du mérite, forçassent l'opinion à vénérer en eux ce qu'ils avaient détruit. Ils avaient eu, selon leurs intérêts, des anathêmes et des mépris pour les illustrations anciennes, et de la gloire de commande pour les illustrations nouvelles; il était inévitable que, par un juste retour, ce qu'ils avaient amassé de passions haineuses et jalouses, et de mépris, retombât sur eux. Ils ont fait comme Samson aveugle, et les ruines de l'ordre social ont tombé sur leurs têtes.

Que sont devenus ces titres fastueux conquis à l'étranger, et portés obscurément aujourd'hui par des fils dégénérés? Que sont devenus ces majorats, ces dotations qui devaient transmettre, de génération en génération, un nom, une haute dignité, une grande fortune? Qu'est devenue cette précieuse hérédité, sur la foi de laquelle on avait rêvé un si brillant avenir? Que signifient ces appellations datées d'hier, que l'opinion s'obstine à refuser, et qui ne sont plus qu'à l'usage des parasites et des valets? Quelle vanité peut-on tirer de ces titres et de ces distinctions, où l'on ne rencontre ni rangs, ni hiérarchie, ni lien de corporation, et qui ne présentent qu'une cohue informe d'individualités, que des zéros sans chiffres? Tout cela n'est plus qu'une vaine poussière, sur laquelle le vent des révolutions a soufflé, et qui a été emportée comme un tourbillon.

Voyez, cependant, comme les principes d'ordre et de justice sont

réhabilités, en même temps que le mensonge est confondu et que les illusions se dissipent! Le respect et la considération se retirant des hommes nouveaux, si promptement vieillis et dégénérés, ils reviennent aux illustrations anciennes, rajeunies par leurs vertus, la hauteur et la noblesse de leurs sentimens, et par leur inébranlable fidélité. Nous vivons dans un pays où l'esprit public a besoin, pour aliment, de gloire, de générosité, de grandeur et de talens. Tout cela se retrouve maintenant chez les hommes que la calomnie et l'esprit de faction avaient entrepris de faire décheoir, sans que rien de stable ait pu être mis à la place. Il faut pourtant que la dignité de la France, sa moralité, son éclat, soient représentés. Le règne des avocats, des agioteurs et des industriels s'effaçant chaque jour, celui des hommes dévoués au principe de l'honneur doit revenir sans effort et par la seule influence de l'opinion. Qu'y a-t-il de plus vraiment noble aujourd'hui qu'un duc de Fitz-James et un marquis de Brézé? Qui a plus justement acquis le titre de gentilhomme que notre éloquent et sublime Berryer?

C. de B.

ÉTUDE DE MŒURS.

III.

LA FEMME DES CLASSES POPULAIRES.

Après avoir pris la femme au faîte de l'édifice social, être redescendu avec elle dans la région mitoyenne, il faut maintenant la suivre à la base même de la société, et accepter pour objet d'étude la femme des classes populaires. Ici, les couleurs de la poésie et les artifices de la littérature ne sont plus de mise. Ce nuage de chastes séductions dont nous avions montré la femme des hautes classes sociales à demi enveloppée, ce nuage se dissipe, le prestige s'évanouit, le charme est rompu. C'est l'humanité souffrante qui va nous apparaître, la nature dans tout son courage, mais aussi dans tous ses malheurs.

Enfant encore, cette pauvre fille est presque déjà mère, car ses frères et ses sœurs plus jeunes qu'elle, c'est à ses soins qu'ils sont confiés. Elle surveille à l'âge où d'ordinaire on est surveillé; elle aide à l'âge où l'on est aidé; elle travaille à la sueur de son front, à l'âge où, dans les deux autres classes sociales, on ne travaille qu'à des jeux. Elle grandit ainsi en portant le poids de la journée : pauvre fleur qu'aucune rosée ne soulage, qui manque d'un peu de terre pour étendre ses racines; pauvre fleur semée sur le rocher, battue par les vents, brûlée par le soleil, elle grandit dans l'apprentissage de toutes les douleurs.

Et si le ciel lui a mis un signe de beauté sur le front, ce signe lui devient fatal. Dans les villes, la corruption s'assied à la porte du pauvre avec ses marchés effrontés. Le vice n'a-t-il pas le tarif de toutes les innocences, comme ce ministre le tarif de tous les votes? Deux sœurs insatiables assiégent le domicile du pauvre, la conscription pour lui prendre ses fils, la prostitution pour lui voler ses filles; la prostitution, cette conscription de la débauche, qui lève une dîme effroyable sur les classes populaires, et qui flétrit tandis que l'autre tue. Chaque année, cet ulcère dévorant gagne du terrain et demande de nouvelles proies. Le trafic de la chair, proscrit aux colonies, se poursuit sur le continent. Combien sont tombées et combien tomberont encore dans ces gouffres fangeux, sur lesquels on jette pour les séduire un tapis de pourpre et quelques oripeaux ornés de clinquants? Combien sont livrées au vice par la faim, cette mauvaise conseillère? Combien, pour toucher un moment des lèvres cette coupe où s'enivrent les heureux du monde, ont abandonné, fatiguées de souffrir, leur belle couronne de chasteté et leur seule richesse, la vertu? Et alors la honte les marque à son chiffre, le vice leur impose ses livrées, et la prostitution s'écrie : « Ces femmes sont à » moi. »

Mais enfin, elle a résisté à tant de séductions répandues autour d'elle, la femme du peuple; elle a été plus forte que les corruptions de la pauvreté; elle a préféré ses souffrances honnêtes et sans tache aux piéges de l'opulence; l'enfant a grandi au milieu des privations et des fatigues, et voici qu'elle va devenir à son tour femme et mère. Alors commencent pour elle de nouvelles épreuves, de nouvelles souffrances de nouvelles douleurs. Si l'année est mauvaise, si le travail, cette richesse du pauvre, a manqué, et que Dieu ait béni son union, il faudra qu'elle aille, la jeune mère, frapper à la porte de ces asiles où la pitié

publique donne un abri aux victimes de l'inconduite. La *Bourbe* prête un lit à la mère honnête comme au vice abandonné. C'est au sein de cette triste hospitalité qu'elle fera l'apprentissage des joies maternelles. Sa chaste pauvreté coudoiera la débauche ; et les premiers cris de son enfant, qui plus tard pourra nommer son père, retentiront au milieu des cris de ces nouveau-nés à qui la charité chrétienne est obligée de servir et de père et de mère.

La *Bourbe*, le mont-de-piété, l'hôpital, tristes noms qui résument presque toujours la vie de la femme des classes populaires ; la *Bourbe*, où elle met au monde des enfans appelés à l'héritage de ses souffrances; le mont-de-piété, cet usurier colossal qui a jeté partout ses comptoirs, comme des nids d'oiseaux de proie ! le mont-de-piété, cette grande dérision d'un nom respectable, ce métier de vice que l'on fait sous le nom d'une vertu! C'est là que, dans un de ces jours de disette qui arrivent si souvent pour le pauvre, la femme du peuple entre furtivement pour emprunter à ce minotaure financier qui dévore ceux qu'il oblige, de quoi acheter un morceau de pain. Elle apportera, la pauvre mère, ce qu'elle a de plus cher au monde, sa robe de nouvelle mariée sous laquelle elle se trouvait si belle, la modeste parure qui l'empêchait d'oublier une fois la semaine qu'elle est femme, et avec ce paquet qu'elle laisse derrière elle, elle abandonne le rayon de joie qui luisait quelquefois dans sa vie, la lueur de coquetterie innocente qui venait éclaircir son noir horizon.

Et, au mont-de-piété comme à la Bourbe, la misère honnête se trouvera dans le voisinage du vice. La débauche y viendra avec cette pénurie élégante, comme la femme du peuple avec son honnête et simple pauvreté. La courtisane chargée de quelques débris de luxe et de quelques lambeaux d'opulence coudoiera la mère de famille qui, pour avoir l'indispensable, engage le nécessaire.

Reste l'hôpital enfin, ce palais des tortures humaines, où la nature étale, dans leurs magnificences, toutes les variétés de la douleur ; car, borné et fini du côté de la félicité, l'homme touche presque à l'infini par la souffrance. C'est là que viendra frapper la femme des classes populaires dans ses maladies; là elle souffre, là elle meurt. C'est la sombre et dernière étape d'une vie qui a traversé tant d'épreuves, l'écueil où viennent se briser ses dernières espérances, le triste asile où son agonie emprunte à la charité publique un lit de mort. Tableau

douloureux ! mais tableau trop véridique de la plupart de ces destinées que nous oublions, heureux du monde, tandis qu'elles grimpent plutôt qu'elles ne marchent dans les âpres sentiers du travail et du malheur. Et pourtant elle a une mission, une grande et sainte mission, cette pauvre femme abandonnée. Cette faiblesse qui vous inspirait tout à l'heure des sentiments de compâtissance et de pitié, cette faiblesse est une puissance. Que nous parle-t-on de lois pour améliorer l'esprit du peuple, pour lui inspirer une morale plus pure, des sentimens plus élevés, pour garantir la civilisation contre ceux qu'on appelle des barbares indigènes, les Huns et les Vandales de l'intérieur, toujours prêts à sortir des profondeurs de leurs misères, comme leurs aînés des profondeurs de leurs forêts, pour engloutir encore une fois, sous leur effroyable avalanche, les lois, les arts, les lumières, les sciences, les lettres, et toutes les conquêtes de l'intelligence? Vos lois? elles seront impuissantes. Vos barrières? elles seront franchies. Vos armes? elles seront brisées dans vos mains. Vous n'avez qu'une seule ressource, qu'un seul asile, c'est la femme des classes populaires. Elle est à elle seule l'éducation, la civilisation, l'intelligence des populations laborieuses. Elle seule peut inspirer à la dure intelligence de son mari et à la nature plus tendre de ses enfans ces sentimens de justice dans sa pénible condition, de résignation dans le malheur, de courage dans le travail, de patience dans les privations, qui sont la sauvegarde de l'ordre social. Elle seule peut tempérer, par le christianisme, les sauvages passions du compagnon de ses misères, et préparer à des sentimens plus doux les fils qu'elle a enfantés dans la douleur; mais, pour qu'elle puisse remplir cette grande mission, il faut qu'elle soit chrétienne.

Heureux du monde, ne comptez ni sur les législateurs, ni sur les philosophes; mais priez le ciel qu'au dix-neuvième siècle la femme des classes populaires soit chrétienne : car, sans cela, cette société si fière de ses connaissances, si heureuse de ses richesses, si sûre de son avenir, elle est perdue si le christianisme ne nous vient en aide. Il y a une révolution sociale pendante à la mamelle de ces pauvres femmes qui s'en vont traînant leurs enfans à demi nus et déguenillés par les rues. Ils sucent un lait de haine et de colère contre cette société qui n'a pour eux que des souffrances et des malheurs. Que l'écorce brillante de notre civilisation, que le clinquant de nos lumières, que l'élégance superficielle de nos mœurs, ne nous fassent point illusion. Sous cette croûte

splendide, il y a, comme sous la végétation du volcan, une lave qui fermente, qui bout et qui brûle. Là le faîte est encore tranquille, la tempête est à la base. Le christianisme a renversé les remparts matériels de la société antique ; ces remparts ne peuvent plus se relever ; cette civilisation hérissée de supplices, de tortures et de cruautés, cette civilisation dont l'esclavage était l'âme, elle a fait son temps, elle est morte. Entre la civilisation actuelle et le torrent qui peut l'engloutir il n'y a que d s barrières morales que le christianisme a établies ; entre nous et le torrent il n'y a que des vertus.

Prions pour que la femme des classes populaires soit chrétienne ; car c'est elle qui est la source de ces vertus qui sont nos seules garanties. Chrétienne, elle a une science qui vaut mieux que celle de nos philosophes et celle des législateurs ; elle sait souffrir, et elle apprend autour d'elle à souffrir. Elle enseigne à sun mari et à ses enfants à détourner les yeux, dans leurs privations, de ceux qui jouissent des biens du monde, et à les élever vers le ciel.

Prions pour que la femme des classes populaires soit chrétienne ; je vous le dis au nom de nos craintes comme au nom de nos souvenirs. Une fois elle cessa de l'être. C'était après une époque où toutes les croyances avaient été tournées en risée, où les hautes classes de la société avaient répudié la religion du Christ, et où le cynisme des mœurs, ce vieux compagnon de la corruption de l'intelligence, avait égalé le cynisme de la pensée. Les orgies de la raison humaine dans Voltaire et Rousseau, les orgies des vices dans la régence, avaient profondément altéré le sens moral de la nation. L'incrédulité était devenue le cachet des bonnes manières, le vernis de l'élégance ; Dieu n'était plus à la mode, et l'on disait de tous côtés que l'éternité avait fait son temps.

Cet exemple fut fécond ; le peuple ne voulut point rester en arrière ; nous sommes d'un pays où l'esprit court les rues : on vit bientôt l'esprit d'incrédulité courir les rues en France. Vous savez ce qui en résulta. Nous vous avons dit ce que c'est qu'une femme du peuple chrétienne, on vit alors ce que c'est qu'une femme du peuple athée. Les épouvantables excès qui étonnèrent les écrivains de cette époque qui les racontent, n'ont rien qui nous surprenne. Ils étaient naturels, logiques, inévitables.

Oui, nous les comprenons en les abhorrant, ces femmes effroyables qui dévorèrent les entrailles palpitantes de madame de Lamballe, qui

burent le sang de tant de hautes et grandes dames victimes de la fureur populaire, qui portèrent les têtes au bout des piques, qui se ruèrent à toutes les orgies du sang, à toutes les débauches du meurtre. Ces femmes étaient athées. Elles appartenaient à une classe plus irritée encore des jouissances des riches que de ses propres souffrances ; à une classe qui entassait, dans une heure de vengeance, des haines accumulées par les siècles ; à une classe pour qui la beauté était un crime, la naissance un crime, la fortune un crime, la puissance un crime, toute supériorité un crime, car cette classe avait souffert, elle souffrait encore, et elle était athée. Ces femmes étaient athées ; elles ne savaient plus ni voir jouir les autres ni souffrir elles-mêmes. La rage de la faim en présence des banquets et des festins des heureux du monde ; les colères des haillons en présence de la pourpre et des robes tissues d'or et de soie, et, faut-il le dire aussi ? les gémissemens et la honte de tant de filles du peuple, dont l'innocence avait été sacrifiée aux plaisirs de la régence ; tous ces sentimens, toutes ces fureurs, tous ces instincts, que le christianisme contenait, refluèrent dans le cœur de ces formidables créatures ; elles vinrent, portant dans leur poitrine la haine de plusieurs siècles ; elles vinrent, et leurs mains sanglantes saisirent, déchirèrent, dispersèrent comme les ongles des oiseaux de proie. La vieillesse de la société civilisée recula jusqu'aux sauvages fureurs de l'enfance de la société sauvage ; le siècle qui avait commencé par proscrire le christianisme se termina par des atrocités, et la civilisation n'eut rien à envier à l'état sauvage qu'elle avait tant exalté, car, elle aussi, elle eut des anthropophages.

En face de ces horribles tableaux, et pour effacer ce hideux portrait de la femme des classes populaires telle que l'athéisme nous l'a faite dans une époque de troubles et de renversement, hâtons nous d'esquisser le portrait de la femme du peuple, telle que le christianisme peut seul la former de ses puissantes mains, telle que le dix-neuvième siècle la demande. Elle souffre, la femme chrétienne, mais les yeux levés vers le ciel. Elle est la prudence, la douceur et la sagesse de son mari, et elle est l'expérience de ses enfans. Elle supporte le poids de la journée, quoique le poids de la journée soit bien lourd ; et quand le fardeau devient trop pesant, elle le dépose un moment aux pieds de Dieu, par la prière, et le relève ensuite, plus forte et plus courageuse, car Dieu lui a mis de la patience dans le cœur. C'est elle

qui adoucit les amertumes de ces colères qui fermentent au fond de la société et qui la menacent ; c'est elle qui fléchit ces rudes natures qui se raidissent sous la main pesante de la loi ; elle a de ces mots de consolation qui désarment et qui touchent, elle met un rayon dans les horizons les plus sombres, elle calme par sa douce influence ces tempêtes menaçantes qui soufflent contre la société, et qui ne sont connues que de l'œil de celle qui les apaise, et de l'œil de Dieu, qui, du haut du ciel, protège et bénit ses efforts. Ses adversités sont secourables, sa pénurie est généreuse, et ce n'est pas en vain que l'indigence vient frapper à la porte de sa pauvreté. Ce que Dieu lui envoie, elle le partage : son cœur est plus grand que sa fortune ; et, prenant le morceau de pain que la Providence lui accorde, elle fait asseoir à son foyer la charité à côté de la faim.

Nous avons dit ailleurs la sublime abnégation jusqu'à laquelle s'élève la femme des classes populaires quand elle est chrétienne. Qu'importe ? répétons-le encore ici, puisque nous avons dû montrer les sauvages fureurs auxquelles elle descend lorsqu'elle est athée. Nobles femmes de Marseille, vous couronnerez toute cette étude que j'ai consacrée à votre sexe. Votre nom revient toujours sous ma plume quand elle cherche une louange. C'est vers vous qu'il faut se tourner pour admirer la femme des classes populaires dans toute la dignité de sa nature, dans toute l'élévation de ses sentimens, dans la mâle énergie de ses vertus. Nos soldats revenaient d'Alger, pauvres et souffrans, oubliés de leur partrie à laquelle ils avaient donné un monde ; c'est alors que les femmes de la halle de Marseille se chargèrent de la dette du pays. Elles prodiguèrent à ces victorieux délaissés des soins et des secours. Les faibles économies qu'elles possédaient, elles les donnèrent. Quand ce chétif superflu fut épuisé, elles partagèrent avec les malheureux soldats leur pauvre nécessaire de chaque jour ; quand leurs ressources eurent diminuées encore, elles empruntèrent ; et lorsqu'enfin tout leur manqua à la fois, elles allèrent tendre la main par les rues, sublimes mendiantes, et, portant la tête aussi haut que le cœur, on les vit, ces nobles femmes, demander l'aumône pour la victoire.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : Les femmes de 93 étaient athées, les femmes de Marseille étaient chrétiennes. N.

BUHEZ SANTEZ NONN *.

Vie de Sainte Nonn,

MYSTÈRE BRETON.

Un des plus anciens et des plus importans monumens du théâtre européen, le *Mystère de sainte Nonn*, va paraître incessamment (1). Ce drame, qui appartient à la langue et à la littérature bretonne, fille et sœur des langues et littératures gauloises, doit le jour au zèle de plusieurs Bretons, amateurs éclairés des antiquités de leur patrie. M. Le Gonidek, à qui cette province est redevable de graves et judicieux travaux philologiques, et quelques autres hommes du pays, en ont esquissé fidèlement la traduction ; M. l'abbé Sionnet, l'a accompagnée de notes et d'une préface fort savante, où il démontre invinciblement que la plus grande partie du mystère est antérieure au XIIe siècle, quoiqu'il ait été retouché aux XIIIe, XIVe et XVe ; le manuscrit remonte à cette dernière époque.

Le poème se divise en trois parties : 1° la vie de sainte Nonn, 2° les miracles qui s'opèrent sur son tombeau ; 3° l'épiscopat et la mort de saint Divy, son fils. Il est écrit en vers rimés suivant le génie de notre prosodie, et il n'y a pas encore un siècle qu'on le jouait en Bretagne, la veille du *pardon* de sainte Nonn. A la représentation, il se récitait et chantait alternativement, comme c'est encore aujourd'hui l'usage sur notre théâtre breton.

Du temps que saint Gildas évangélisait la Bretagne (Ve siècle), vivait, en un monastère de l'île, une sainte fille consacrée à Dieu ; ses parens étaient de haut lignage, et réputés fiers et nobles parmi les

* Nos lecteurs nous pardonneront d'interrompre un moment nos études sur les *Poètes-Romanciers de la France au moyen-âge*, pour cette échappée en Bretagne ; au reste, en y regardant de plus près, on pourra voir que nous ne sortons point de notre sujet ; ceci est bien encore du moyen-âge, quoique du moyen-âge breton, et la scène se passe encore dans ce Ve siècle, dont nous analysions dernièrement l'histoire.

(1) Chez Merlin, quai des Augustins, à Paris.

Bretons ; elle s'appelait Nonn ou Nonita, et était fille de Kynyr de Kaergaour, en Ménévie, fille d'Anna, fille d'Uther Penn-Dragon, père d'Arthur (1). Un jour qu'elle traversait la forêt pour se rendre à la messe, à l'église du bourg, elle fut rencontrée par le roi Keretik, qui y chassait en ce moment avec les seigneurs de sa cour. La jeune fille plut au prince ; elle lui parut *fraîche*, *courtoise*, *douce*, *plaisante*, et en tous points à son gré ; et, quelques mois plus tard, elle mit au jour saint Divy, dès long-temps prédit par les bardes et les hommes de Dieu, comme devant être archevêque de Kerléon, successeur de saint Patrice, et l'honneur de la Bretagne.

On trouve, dans la Cornouaille Armorique, plusieurs paroisses sous l'invocation de la sainte et de son fils, entre autres, l'église de Saint-Divy, où l'on voit encore des fresques qui représentent tout au long l'histoire de sa vie et celle de sa mère, et l'église de Diri-Nonn, où le corps de la sainte a été enterré.

Il en est de même dans la Cornouaille insulaire. Un des savans les plus distingués du pays de Galles, dont le témoignage m'est précieux, M. Price, m'a appris que sainte Nonn et saint Divy étaient pour ses compatriotes, comme pour nous, Bretons d'Armorique, l'objet d'une vénération particulière.

« L'église de Lannonn, dans le Carmarthenshire, lui est dédiée. Saint David est le patron du pays de Galles ; les naturels, soit dans la principauté, soit en Angleterre, soit ailleurs, chôment régulièrement sa fête comme une fête nationale. C'est pour eux un jour de grande réjouissance ; ils se rendent processionnellement à son église, musique, clergé, notables, soldats en tête, portant à leurs chapeaux des porreaux d'argent ou de clinquant ; l'office se célèbre dans l'ancienne langue bretonne. Le soir, ils se réunissent pour dîner sur une des places publiques de la ville, et pendant le banquet des bardes chantent, sur la harpe, des chansons du pays. Il y a quelques années que le même jour de la saint David a été célébré, en Amérique, avec de grandes démonstrations de nationalité. Trois cents Gallois se sont rassemblés, dans l'état de New-York, où leur langue est usitée en plusieurs lieux ; ils ont renouvelé les processions et les banquets de la patrie, et les autorités de la ville ont voulu honorer leur fête de leur présence. »

---

(1) Myvirian, vol. 2, pag. 4.

Chers et nobles Kymru, nos frères! ni les proscriptions, ni la mort, ni les échafauds des tyrans qu'ils ont combattus seize siècles, n'ont pu étouffer en leur ame cet amour pour le lieu natal qui y bouillonne avec leur sang; et aujourd'hui encore, sur la terre d'exil, la harpe de leurs bardes a retenu et sait redire les doux souvenirs du pays; et les échos des rivages américains, comme les montagnes de la Cambrie, ne répondent qu'à des chants d'amour!

Ah! nous aussi, Bretons de l'Armorique, nous l'aimons, notre chère Bretagne! Pélerins aux contrées lointaines, nous nous prenons bien souvent à pleurer en songeant à nos landes, à nos grèves, à nos montagnes! Nous nous appelons, nous nous cherchons, nous nous réunissons, comme fils perdus d'une même mère; c'est là notre bonheur, à tous! Et lorsque nous nous trouvons rassemblés autour de la table de l'exil, ce sont aussi les chants de la patrie, ses souvenirs et son image, qui ramènent la joie dans nos ames et y endorment, un moment, nos chagrins du cœur.

§ Ier.

Vie de sainte Nonn.

Le mystère s'ouvre dans le ciel. Dieu le père appelle un de ses anges, lui ordonne de se rendre à l'instant auprès de Patrice, lui annoncer qu'il est l'élu de la divinité, qu'il doit quitter son pays pour aller prêcher l'Évangile, et que, dans trente ans, naîtra son successeur, le bienheureux Divy.

L'ange s'incline et part. Saint Patrice obéit aux ordres d'en haut, et va faire voile pour l'Hybernie.

Or, depuis quinze années, le vieillard Runiter était décédé. La mort était venue se placer au chevet de son lit, et lui avait dit : « Je » suis la mort, fille des péchés; pauvre ou riche, aucun ne m'échappe; » je ne fais grâce à personne, et je tue tout le monde. Runiter, crois » donc à ma parole : je vais te tuer, je vais te frapper droit au cœur (*). » Et Runiter avait été mis au tombeau, « et il y était demeuré nu et étendu

(*) La traduction de M. Le Gonidek, quelque parfaite qu'elle soit, étant exclusivement destinée aux savans, et comme telle tout-à-fait mot à mot, nous n'avons pas cru devoir nous en servir ici en général.

» tout de son long ; son corps tombait en putréfaction ; il restait seul ;
» personne ne l'appelait... Mais consolation et soulagement lui arrivè-
» rent. » Patrice passa par le chemin ; il vit la tombe, s'agenouilla près d'elle, et pria Dieu, *le vrai roi du monde*, qu'il ressuscitât le défunt ; et le défunt se leva en pieds ; il rendit grâces à Dieu et au saint, et jura de l'accompagner en Hybernie, et de l'aider dans ses travaux apostoliques. Comme saint Patrice partait pour l'Yrlande, une jeune fille de son pays avait été inspirée du ciel, elle avait vu son *ange blanc*, qui lui avait conseillé de se vouer à Dieu, et s'était rendue auprès de l'abbesse du monastère, entre les mains de laquelle elle venait de se dépouiller de ses habits du monde, pour prendre ceux du cloître.

Ce fut peu de temps après qu'allant à la chasse, le roi Keretik la vit passant dans la forêt, et qu'eut lieu la rencontre dont saint Divy fut le fruit. Deux hautes pyramides s'élevèrent à l'instant sur le lieu même, pour cacher la honte de la sainte, et l'ombre du barde Merlin se fit entendre sous la feuillée :

MERLIN-EMRYS.

C'est moi, Merlin, qui ai prédit la naissance d'un enfant qui doit être plein de sainteté et de grâces du ciel, au pays breton, et plus tard prélat ; du pain et de l'eau sera sa nourriture. Lorsque sa sainte mère ira assister au sermon, le prédicateur stupéfait perdra l'usage de la parole, car son fruit est prédestiné ; en vain voudra-t-il parler, pas un mot ne sortira de sa bouche. Quoique la mère ait été indignement opprimée, la vie et l'état du fils n'en seront pas moins sans souillure. Le jour où il viendra au pays de Bretagne, il sera le trésor de tous les chrétiens, la joie, le bonheur et la gloire de la nation armoricaine. »

Ainsi parla Merlin et son oracle s'accomplit.

Sainte Nonn, ne sachant où se retirer après l'outrage qu'on venait de lui faire, poursuivit sa route, et entra dans l'église blanche où il y avait fête et pardon. Saint Gildas était monté en chaire et prêchait, et la religieuse se dit :

Je resterai au bas de l'église, je me placerai derrière la foule pour entendre la prédication ; je resterai là en silence, car je n'ose me placer plus haut.... Je ne murmurerai pas sur mon sort ; je resterai derrière, c'est tout ce que je ferai pour calmer mon chagrin et mes peines. Derrière le pilier, on ne m'apercevra pas, et je pourrai voir et entendre ; je ferai mes dévotions et écouterai le prédicateur.

Mais le prédicateur s'arrêta tout-à-coup, balbutia quelques mots et ne put continuer.

LE RECTEUR.

Maître révérend et prudent, d'où vient votre surprise? Qu'est-il advenu? Êtes-vous malade ou étourdi?

GILDAS.

Quelqu'un, qui tient ma langue captive, m'écoute en ce moment et s'est arrêté dans cette église. Laissez-moi, que je remette mon esprit et mes sens, et sortez tous.

NONNITA.

Je demeurerai, et verrai ce qui sera fait; s'il est nécessaire que je sorte, je sortirai comme les autres.

GILDAS.

Si quelqu'un se tient caché dans cette église, je le conjure en ce moment, car mon embarras vient de lui.

NONNITA.

J'étais restée seule pour t'écouter, au nom du Fils de Dieu, vrai roi du pays, et t'entendre prêcher la doctrine.

Gildas lui ordonne de se retirer, rappelle la foule, et poursuit son discours sans obstacle.

Le sermon fini, le recteur, le roi et le peuple demandent au saint quel était la cause de son silence; Gildas l'explique et conseille de faire rentrer la religieuse, que l'on introduit aussitôt.

GILDAS.

Cette fille, qui est religieuse, enfantera un petit enfant dans ce pays; il en paraît un éclatant témoignage; il aura en lui, de toute manière, plus de vie qu'en moi; voilà pourquoi je ne pouvais prêcher en sa présence. La grâce et le pouvoir lui ont été donnés dès le principe avec le gouvernement de toute la Bretagne. Cet enfant là, ainsi qu'il est annoncé, a été prédestiné par Dieu, avant le commencement des temps, à diriger la nation bretonne, à relever l'état des prélats, et à être lui-même un prélat plein de zèle. Adieu donc, bonnes gens de toutes conditions; je pars en vous laissant sous la conduite de cet enfant qui est conçu, et demandant pour vous joie et paix à celui dont le nom est saint.

Mais l'enfer s'émeut à l'annonce du nouveau messie; les augures, les magiciens et les démons s'assemblent et en projettent la mort. Le

diable mande un de ses anges et l'envoie tenter un des tyrans de la Bretagne.

LE DIABLE.

C'est moi, le grand diable, le mauvais esprit des ténèbres; va sonder le tyran; ne fais nul semblant de douceur; parle-lui vivement, et le presse et le pousse à la cruauté : « Cet enfant fera ta honte; il sera plus fort que cent autres; il sera saint et de cœur pur, sans aucun défaut; on ne verra dans son pays que des amis et des gens de bien.

Le tyran consulte ses magiciens, et suit les conseils du démon.

LE TYRAN.

Je le jure par Dieu, et par tout ce qu'il y a de plus sacré; je vais tout de suite me mettre en campagne; je vais l'attendre nuit et jour; certes! je saurai quand il naîtra; je répandrai l'alarme et j'armerai, et le tuerai avec l'épée nue; je veillerai sans cesse, et moi et tous, et chacun, pour que cet enfant ne puisse venir au monde.

NONNITA.

Seigneur Dieu, créateur des astres, voici le moment arrivé! Vierge Marie, je t'en supplie, préserve-moi de langueur et de peine. Je voudrais bien passer l'eau, car je commence à ressentir les douleurs de l'enfantement; mais je crains bien de ne le pouvoir..... Je vois là-bas des hommes cruels, et je ne puis pas aller vite; ils m'épouvantent; il me faut accoucher ici. Mes douleurs augmentent; mes entrailles se déchirent; Roi des astres, venez à mon aide, je n'en puis plus; et vous aussi, je vous en conjure, soutenez-moi, bonne Vierge, douce Marie.

LE TYRAN.

Il tonne; entendez-vous la foudre, le vent et la tempête. Fuyons d'ici; la grêle pétille, la pluie tombe à torrens glacés; des tourbillons et des éclairs! Personne ne pourrait tenir en ce marais.

UN SECOND TYRAN.

Fuyons; cette tourmente nous abîmerait; je tremble d'angoisse et de peur; où vais-je? que va-t-il arriver?

UN TROISIÈME TYRAN.

C'est la fin du monde, je crois; jamais pareil orage ne fondit sur moi! La foudre et le tonnerre ont roulé avec lui au-dessus de ma tête; il a tourné les arbres comme un fuseau.

NONNITA.

Jésus, béni fils de la Vierge, venez à mon secours, je vous en

prie! Bonne mère de Jésus, en grâce, secourez mon petit enfant; le petit enfant que je vais mettre au monde; je me sens défaillir ; je n'en puis plus; les tranchées et les douleurs m'accablent; si je ne deviens mère avant peu, je succomberai. J'ai beau aller et venir, je ne vois personne. Seigneur Dieu, très-doux sire, venez à mon aide; je ne vois personne à l'entour, et je ne puis plus marcher; ni femme, ni sage-femme, ici, pour calmer mes douleurs. Puisque le temps est arrivé, je vais me mettre à deux genoux, au pied de cette pierre qui vient d'apparaître dans ma plus grande souffrance. (*Elle est délivrée.*)

Mes mains blanches appuyées sur la pierre , la partagent en deux pour me tirer de peine (c'est étrange!); elle s'amollit par un miracle, et devient comme de la cire; tout ceci m'émerveille, vraiment , et remplit mon cœur d'amour. Voilà qu'auprès de la pierre vient de naître un homme vivant ; c'est un garçon vif et gaillard ; c'est mon fils, c'est mon trésor ; je l'élèverai avec honneur. Le temps est serein, gai et beau ; le soleil, resplendissant comme en un jour d'été ; je pense que c'est pour moi. Je vais rendre grâce, à deux genoux, à la Trinité, qui m'a rendue mère et heureuse; et puis je m'en irai avec mon nouveau-né; il est temps de gagner ma demeure pour qu'on baptise mon enfant dans la foi et la grâce parfaite de l'Esprit-Saint. Je vous en prie, gens de cette maison, portez avec amour et foi mon enfant aux fonts baptismaux.

Et « les compères et les commères, choisies parmi les plus belles femmes du pays » , emportèrent l'enfant pour qu'on le baptisât; mais l'eau manquait. Tandis qu'on en cherchait partout, une source jaillit, claire et limpide, aux pieds du prêtre, et la cérémonie commença :

LE PRÊTRE.

Bonjour et lumière joyeuse à l'enfant béni!... Venez avec pompe à la suite de l'enfant, afin qu'il soit baptisé et purifié. (*Au parrain.*) Crois-tu au roi Dieu et homme, qui a souffert tant de fatigues et de peines, jusqu'à la froide mort, pour te racheter, et qui viendra, pour juger les morts et les vivans, lorsque arrivera le dernier jour.

LE PARRAIN.

Je le crois fermement....

LE PRÊTRE.

Divy, je te baptise, avec une foi pure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour que tu sois digne et sans tache jusqu'à la fin, et

renouvelé, sans aucune souillure ni blâme. Ainsi soit-il. (*Il le baptise.*) Tiens la livrée blanche autour du cou, et un cierge allumé à la main, pour régner à jamais dans la demeure; garde ton baptême et le droit chemin, afin d'arriver, dans le temps, au bonheur avec les élus.

Quand Divy fut grand, sa mère l'envoya à l'école de Paulin, un saint et digne homme, qui faisait profession d'instruire les enfans. Or, comme il étudiait, « on voyait voltiger au-dessus de sa tête la colombe de la science, une blanche et gentille colombe, qui descendait en chantant. » C'est là qu'il rendit la vue à son bon maître, devenu vieux, en faisant le signe de la croix sur son front, et qu'il ressuscita les troupeaux d'un pauvre laboureur, sur le point d'être réduit à demander l'aumône. Peu après, il perdit sa mère.

DIEU LE PÈRE, *à la Mort.*

Froide mort, pars pour la terre, c'est moi qui te l'ordonne, et ramène-moi Nonnita, la fidèle observatrice de mes lois, car je veux lui faire habiter un monde meilleur, et la délivrer des misères qu'elle souffre.

NONNITA.

La vieillesse et la maladie m'accablent; le seigneur Dieu, vrai roi du monde, le veut ainsi; il faut souffrir et puis mourir. Il est temps de quitter la terre, ses tromperies de toute espèce, ses chagrins et ses allures; il me serait très-profitable d'être ointe de l'huile sainte et de passer contrat avec Dieu. Allez vite chercher le curé, qu'il me donne l'extrême-onction. (*Aux prêtres.*) Je vous demande l'extrême-onction, prêtres blancs ; je m'en vais; absolvez-moi afin que je sois pure à l'heure de mon départ.

LE PRÊTRE.

Ce sera avec joie, car la nature a accompli sa tâche, et le chemin est devenu sûr; mais faites votre testament pendant que vous vivez encore.

NONNITA.

Je donne mon ame à Dieu, souverain du monde, et prie que l'on mette mon corps dans la terre préparée; que les pauvres soient assistés; que la paix règne en tout état; que le Roi des trônes me pardonne ; je crois à un meilleur temps. Vierge, mère de Jésus, je t'en conjure, sois mon soutien, vierge Marie, sois bénie. Mon bon ange,

exaucez-moi aussi ; que je sois délivrée de toute peine, et que j'aille joyeuse au ciel, pour y vivre heureuse à jamais.

LA MORT.

Je tue sans pitié tout ce qui a pris naissance en ce monde, roturiers, gentilshommes et gens d'église, bourgeois et manans ; c'est mon métier. Je ne crains ni peine ni scandale ; je n'épargne ni bons ni méchans, pas même les troupeaux ; je frappe universellement. Religieuse courtoise, c'est aujourd'hui votre heure ; ma décision est sans appel. Je ne suis traître envers personne ; recevez ce coup sur le front et au cœur.

DIEU LE PÈRE.

Allez, mes anges purs, allez quérir Nonnita, pour les joies du paradis ; qu'après les misères de la vie, elle jouisse d'un bonheur sans fin.

LES ANGES, *la portant au ciel.*

Viens, Nonnita, que ton ame soit calme ; viens t'asseoir au-dessus des étoiles, en face de la Trinité ; tu as remporté la victoire et gagné le prix ; viens jusqu'à la cour céleste, jusqu'au paradis le plus élevé.

LES PRÊTRES, LES VOISINS ET AUTRES.

Elle est morte ; il faut l'ensevelir ; ne tardons pas. Creusons-lui une tombe nouvelle, et enterrons-la avec pompe.

LES PRÊTRES ET LES CLERCS.

Cherchons dans la terre de Rivelen, entre ces deux hautes pyramides et encore un peu plus haut, cherchons un endroit saint et digne de vénération ; un lieu agréable, plaisant et beau. Celui-ci nous semble tel, il passe dans le monde pour un lieu de délices ; on le nommera Dirinon ; c'est le hameau de la délivrance ; on y bâtira, en l'honneur de la sainte, une maison pieuse, où l'on priera jour et nuit. Enterrons-la ici, près de la mer Armorique, à la vue de tout le monde. C'est en ce lieu solitaire qu'elle s'est partagée en deux ; son ame pure est allée se réunir à Dieu, le roi des astres, et son corps repose sur la montagne, entre Daoulas et Landerneau.

Ici se termine la première partie du drame.

Je connais peu de site aussi magnifique que celui où l'on creusa le tombeau de la sainte, et sur lequel s'élève aujourd'hui le haut clocher de Dirinon ; il domine au loin la Bretagne. Au sommet de la colline, apparaissent d'énormes rochers qui, peut-être, ont servi jadis aux cérémonies druidiques, comme semblerait l'attester le dolmen en ruines,

et le menhir renversé, qui jonchent le sol à sa base; à gauche, le détroit de Mulgul et ses grèves immenses resplendissantes au soleil, et Brest et sa rade, au fond du tableau; plus près, à droite, Landerneau avec ses flèches gothiques, ses toits bleus et ses ombrages d'ormes verts, se réfléchissant dans les eaux de l'Élorn, qui creuse la vallée et s'abîme au loin fleuve; en face, à l'horizon, la forêt de la Joyeuse-Garde et son château en ruines, aux féériques souvenirs; et des landes, et encore des landes, et la pleine mer, et la chaîne des montagnes noires à l'entour, qui se perdent confusément dans les cieux.

§ II.

Miracles qu'opère sainte Nonn. — Épiscopat et mort de saint Divy.

La seconde moitié du drame est consacrée, comme nous l'avons dit, aux miracles de sainte Nonn.

Par ordre du sénéchal, les servans d'armes publient par ban, en tout lieu, que les grands plaids vont commencer. Les parties comparaissent devant le juge.

LE JUGE.

Ma mémoire est une épée aiguë; bonne justice réside sur mon siége. C'est un honneur pour moi de porter une épée de chaque côté; un bon juge est un cavalier entre deux guérites.

Toute épée fine doit avoir deux tranchans, deux plats, croix et pointe; la place de la main ornée et un pommeau parfait. La pointe veut dire que tout juge intègre doit être poignant en litige; le premier tranchant, que le juge doit rendre la justice, sans protéger ni craindre, et se montrer sans pitié pour les méchans. Le second, qu'il doit, de tout son pouvoir, soutenir et secourir les pauvres, été et hiver, et ne point décevoir les forts; le plat de derrière, qu'il doit être sourd vis-à-vis de plusieurs, et ne se point montrer crédule; l'autre plat, qu'en public il doit être doux et modeste, se tenir toujours sur le droit chemin, sans fouler son prochain en nulle guise; la croix, qu'on doit y avoir foi, et se montrer ferme et inébranlable comme elle; la place de la main ornée, servant à soutenir l'effort, que nul ne doit être inconstant, ni souffrir que l'on substitue l'illégalité au droit d'un chacun; si quelqu'un vient surprendre et attaquer le juge, il

doit le terrasser à l'instant, le poingt fermé et bien serré, et l'éloigner sans craindre personne, et s'il continue, il l'achèvera; le pommeau parfait, enfin, veut dire que l'honnête homme doit être prudent, constant et vaillant, sans être tenace, en aucune façon : c'est ce que je ferai tant que je vivrai.

Puis, le juge interpelle chacun des accusés. Hery a prêté dix écus à Julian; Julian nie le dépôt sur la tombe de sainte Nonn, se parjure et meurt subitement. Rigoal doit à Alan un boisseau comble de seigle pur; il jure aussi le contraire sur la tombe, et est frappé de paralysie. Morvan a donné à filer à Téfani un poids du lin le plus fin; elle étend la main sur le cercueil et les reliques, affirme qu'il n'en est rien; et aussitôt un feu ardent s'allume dans ses veines et la dévore.

Suivent la consécration de saint Divy, son pontificat et sa mort. Il vient trouver l'évêque, et lui demande les ordres sacrés.

L'ÉVÊQUE.

Revêts ton corps du saint habit; prends les burettes, et les clés et les calices d'or; je te consacre et te fais prêtre, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; j'oindrai tes membres de l'huile divine; tout est consommé maintenant, et les prophéties sont accomplies.

Peu après, l'évêque de Kaerléon meurt, les chanoines de la ville viennent lui offrir le bâton pastoral, la mitre blanche et l'anneau, et le forcent à les accepter. Le saint signale son avénement à la chaire pontificale par un grand nombre de miracles; il fait surgir des sources dans une sécheresse, il rend la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux boiteux, la santé à des hommes rongés de la fièvre et de la lèpre, et tous les pauvres chantent en chœur :

« Que le roi des trônes le bénisse, le garde et prolonge sa vie; que le prélat vive long-temps ! »

Mais cette vie était un fruit mûr pour le ciel; il tomba de lui-même dans la corbeille des anges, qui le présentèrent à Dieu.

Tel est le mystère de sainte Nonn; il est appelé à soulever, parmi les savans de l'Europe, mille questions de la plus haute importance, sur l'origine de la langue, de la prosodie, de la littérature dramatique de la France; quelques-unes ont déjà été résolues avec une sagesse et une critique au-dessus de tout éloge, dans la préface de l'ouvrage; les autres ne tarderont pas, nous l'espérons, à l'être.

THÉODORE DE LA VILLEMARQUÉ.

POÉSIE.

Nous empruntons les vers suivans à un petit poème que va bientôt publier madame de la Besge. On y trouvera, comme dans toutes les productions de l'auteur des *Brises du Soir*, une exquise délicatesse de sentimens.

Il revient chaque soir ! Oh ! que cette heure est belle !
L'étoile brille aux cieux d'une clarté nouvelle.
Tout rayonne, tout rit depuis qu'en ce séjour
Une voix a redit ce mot charmant : Amour !

Amour !... Ah ! dans ce mot, ma sœur, que d'harmonie !
C'est aux célestes chœurs une note ravie,
Un suave parfum de l'Éden apporté,
Un rayon de son ciel à l'horizon resté.

Et pourtant on nous dit qu'il faut craindre ses armes,
Que le poison souvent se cache sous ses charmes...
Ces discours mensongers ne vont point à mon cœur ;
Va ! je n'en crois que lui, l'amour n'est point trompeur.

Il est fils des vertus, ami de l'innocence ;
Dieu le mit dans nos cœurs comme la conscience.
L'une du ciel indique en secret le chemin ;
L'autre nous y conduit doucement par la main.

Oui, je le sens, l'amour de nos vertus est l'âme ;
Tout grandit dans le cœur que réchauffe sa flamme.
Aux cris de la douleur on sait mieux compâtir ;
Et quand on aime bien, le cœur ne peut haïr.

Aimons ! aimons ! du ciel c'est une loi suprême ;
Dieu nous l'a dit : de lui nul n'approche s'il n'aime.
Ainsi que le soleil se mire en un lac bleu,
C'est dans un cœur aimant que se reflète Dieu.

A cette citation, nous voulons joindre la pièce suivante qui nous a été adressée par un jeune poète :

PAIX ET BONHEUR.

Entendre mesurer sa rapide existence
Par le timbre fêlé d'un clocher villageois ;
Suivre les longs sentiers qu'on a dans son enfance
Si souvent en courant traversés dans les bois ;

Admirer le matin, derrière la colline
Qui fut long-temps pour soi son unique horizon,
Le lever du soleil qui, joyeux, illumine
Les pampres cramponnés à sa blanche maison ;

Voir le pigeon bleuâtre, au bord de la fontaine,
Baigner en roucoulant son plumage dans l'eau,
Et le mouton bêlant que le berger ramène,
Par les cris de son chien, au milieu du troupeau ;

Entendre chaque soir, aux naissantes étoiles,
L'angélus annoncer qu'un jour est écoulé ;
Voir sous un même ciel la nuit tendre ses voiles;
Tranquille, s'endormir sous son toit isolé ;

Avoir à son réveil et son père et sa mère
Par un tendre baiser répondant à ses vœux ;
Mêler leurs noms chéris dans l'ardente prière
Que son ange gardien emporte dans les cieux ;

Faire de tous ses jours un long jour sans nuage;
Vivre dans le vallon où vous mit le Seigneur ;
N'avoir qu'un horizon, qu'un ciel, qu'un paysage,
Mon ame me le dit : « Oh ! c'est là le bonheur ! »

TH. DE P.

REVUE LITTÉRAIRE.

Loys; de Nantes a Prague, par *M. Paul de Julvécourt.*

Il y a des livres dont il est difficile de parler, celui de M. de Julvécourt est de ce nombre. Si l'on en dit du bien, il y a des oreilles ombrageuses et susceptibles qui s'en blesseront; et ces oreilles là ne sont point celles du public. Je ne dirai point à qui Loys doit déplaire, ce n'est ni aux femmes, ni aux salons, c'est à quelque chose que l'on ne voit *nulle part* et qui cependant *est partout*, ce quelque chose qui lit tout ce qui s'imprime, qui voit tout ce qui se fait, qui entend tout ce qui se dit, et qui devine presque tout ce qui se pense.

Ce n'est certes point pour plaire à cette puissance occulte, que nous signalerons les défauts que nous avons trouvés à l'ouvrage de M. de Julvécourt. Ce que nous dirons de Loys sera pour l'acquit de notre conscience, pour être justes et pour être vrais.

Ce que nous reprochons tout d'abord à ce livre, c'est le ton auquel il est monté. Le mot chant, mis en tête des *chapitres* ou des *livres* a trop d'ambition. Voyager si haut placé fatigue. On se lasse de parcourir l'Europe dans un char poétique ou dans un carrosse doré d'apparat. Si M. de Julvécourt avait traité plus simplement son sujet, il aurait été selon le goût de plus de monde. L'auteur royaliste a péché par abondance, par richesse: ce ne sont pas tous ceux qui écrivent qui peuvent pécher ainsi.

Il y a dès le début du livre un parfum de vieilles qui m'a charmé. J'aime les pages où le père du jeune pélerin lui donne avant le départ des instructions et des conseils; cette scène de foyer, cette bénédiction paternelle, ont été écrites avec le cœur.

Pars, dit le vieux gentilhomme, pars, tu es si jeune, devant toi un si long avenir!... A l'époque où nous vivons, les années sont des siècles; Dieu nous a ramenés au temps des premiers hommes; et il y a des instans où je crois réellement avoir vécu deux cents ans; le cœur a des rides avant trente, et le tien est encore si beau, si brillant de jeunesse et de fraîcheur! Ah! tu peux t'éloigner!. .

Le jeune fils de la vaillante Bretagne, béni par son père, quitte le sol naturel, et bientôt les voyages usent ses premiers principes, car Loys ne voyage pas comme le pieux Énée de classique mémoire, sans commettre une faute. Loys un instant se fait presque mauvais sujet, il joue, il boit, il fume avec les étudians d'Allemagne, et pendant quelque temps les enseignemens paternels, les affections héréditaires pâlissent dans l'ame du pélerin Breton, mais ne s'effacent pas tout-à-fait. Après avoir goûté de différentes croyances, il revient à celles de son père et de sa mère, et le lecteur en loue Dieu, car les apostasies sont toujours si tristes !

Loys, en voyageant, voit bien des villes, les villes ne se ressemblent pas toutes, et cependant M. de Julvécourt a presque toujours pour elles toutes la même comparaison.

Paris est unè « traîtresse, la géante des cités, reine par ses vices, » reine par ses vertus ».

La Belgique est encore une « reine qui tantôt se coiffe d'un bonnet » phrygien, tantôt se drape d'une toge romaine, puis elle se plaît » aussi à couvrir ses larges épaules d'un magnifique manteau impé- » rial. Un jour cependant, lorsque le génie qui la garde sommeille, on » la séduit, on lui rase les cheveux, on lui met une perruque, on » l'habille en marquise, et la pauvre séduite est si honteuse qu'elle » va se cacher derrière le Rhin.

» L'Angleterre, la Hollande et la France sont trois déesses; la » Prusse est une jalouse.

» Aix-la-Chapelle, c'est une juive courtisanne, belle de santé et de » plaisir, qui se baigne le jour avec mille amans de tous les pays, et » passe la nuit à danser et à jouer avec eux... C'est une folle qui fait » des miracles de folie, qu'on vient consulter quand on est malade, et » plus encore quand on se porte bien. »

Dans un autre passage l'auteur appelle Aix-la-Chapelle « une pau- » vre vieille décrépite. »

Cologne est encore saluée du nom de « reine, de superbe souve- » raine.

» Le Necker est au Rhin ce qu'est l'élégance à la beauté, ce qu'est » la jeune fille parée de rubans et de fleurs à la reine couverte de pier- » reries et de diamans..... Malheureusement il faut finir par quitter » la folâtre.

» Munich est une fille d'Athènes qui élève avec hardiesse ses mains » blanches de marbre vers le ciel d'azur.

» Vienne est une mère âgée, qui n'a plus de coquetterie que pour » ses enfans, et qui les dote avec complaisance de tout ce qu'elle » peut trouver de plus précieux; tout ce qu'elle avait de bijoux et » de parures elle les leur a donnés; ses anciennes fortifications, ses » remparts, ses forteresses, elle les a sacrifiés à leur jeune fantaisie; » et ils en ont fait des jardins, des bosquets, des boulevards, des pro- » menades charmantes. Son diadême crénelé n'est plus qu'une cou- » ronne de fleurs. Enfin, pour plaire à ses filles, elle n'a pas compté » ses années, ni sa figure gothique et ridée, elle a mis des roses avec » ses cheveux gris. »

Si M. de Julvécourt n'avait pas autant d'imagination, nous ne lui eussions pas reproché cette même *personnification* qui lui revient presque à chaque ville.

Les descriptions de Saltzbourg, de Munich, sont très-remarquables; à Prague le terrain est si glissant que je ne m'y arrête pas; et je termine en disant qu'avec l'ouvrage que M. de Julvécourt vient de publier, j'aurais voulu qu'il eut fait deux livres, *Loys* d'un côté, et les *Explorations* de l'autre.

Peu de temps après l'apparition de Loys, Nantes et Prague, M. de Julvécourt à lancé dans le monde avec tout le luxe des plus élégants Keepsakes, la *Balalayka*, chants populaires russes. Et tout d'abord nous devons remercier le jeune écrivain de cette publication, car c'est une bonne et patriotique pensée d'amener à notre littérature la connaissance des littératures étrangères. Trop long-temps en France, on a pensé qu'il n'y avait de poésie que chez nous; trop long-temps nos pères ont dédaigné ce qu'ils ne connaissaient; pour eux, par-delà la frontière, tout était barbare, et ne valait guère la peine d'être lu. Dans ce cercle rétréci, ils n'avaient d'admiration que pour les belles-lettres françaises. Ces jours-là sont bien passés, et nous donnons la *bien-venue* à tout écrit qui nous arrive, si nous y voyons d'originales beautés. Nous ne sommes plus exclusifs, c'est un progrès vers le bien.

M. de Julvécourt à long-temps habité la Russie, en sait parfaitement

la langue, en connaît les livres et les usages, et il a voulu nous prouver que le peuple, que quelques Français appellent peuple barbare, a sa poésie, des chants nationaux qui valent bien les nôtres.

Parmi nos chants des campagnes, avons-nous, nous si fiers ! quelque chose de plus gracieux que ce qui suit :

L'ÉTOILE.

« La mer mugit, la mer se lamente, et mon frêle esquif, seul au mi-
» lieu de la nuit, nage et se rit des vagues qui la couvrent sans cesse.

» Et je suis heureux; devant moi, je vois mon étoile, et tranquille
» en mon ame je chante sans souci.

» Jeune adorée, précurseur lumineux du jour, avec toi le mal de la
» terre ne saurait m'atteindre.

» Que l'orageuse nuit ne vienne pas cacher ton éclat, car alors
» adieu ma providence, elle se cacherait avec toi. »

M. de Julvécourt traduit aussi en vers, nous aimons mieux ses chants russes quand nous les lisons en prose. Les vers français ôtent à la pensée traduite ce qu'elle avait d'original, ils l'habillent trop comme nous; la prose moins tyrannique laisse bien plus la physionomie première. Cependant, M. de Julvécourt a laissé une gracieuse sauvagerie à cette chanson de toutes les nourrices russes.

IL M'EST ANGOISSE, A MOI JEUNETTE.

Il m'est angoisse, à moi jeunette ;
Partout, ici, je suis si mal !
Que faut-il donc à la pauvrette,
Ce n'est ni le jeu, ni le bal.
Alluli ! alluli !

Je n'ai plus faim, moi si friande,
La bière douce est sans saveur !
La nuit, le jour, je le demande
Le jouvenceau, bien de mon cœur.
Alluli ! alluli !

Las ! j'entends sa voix qui m'appelle
Et j'y réponds sans me lasser.
Il est si beau, que moi, si belle,
Bien après lui je dois passer.
Alluli ! alluli !

Cette ballade, qui a vingt couplets, conserve un caractère à elle que la traduction a sans doute un peu effacé, mais elle a encore un charme d'étrangeté ; il en est de même de la plupart des chants populaires de la *Balalayka*, M. de Julvécourt leur a laissé leur couleur native.

A ses poésies du Nord, l'éditeur a joint de ravissantes gravures anglaises, des vues des églises de Moscou, des monumens et places de Saint-Pétersbourg : rien de plus suave que ces aspects ; les eaux y sont d'une transparence admirable, et tous les détails des édifices à coupoles et à longues colonnades d'un travail exquis. Ce volume est tout-à-fait digne par son luxe d'être mis à côté de Londres et de Paris.

---

x La Pierre de Touche, par *Mademoiselle Ulliac Tremadeure*. — La Pierre de Touche, par *Madame la comtesse de l'Épinay*.

Le premier de ces livres est un livre jugé déjà, et haut placé dans l'estime des honnêtes gens. C'est une œuvre honorable à tous égards. Nous regrettons vivement que les exigences de *la mise en page* ne nous permettent pas d'en parler avec toute la gravité de critique qui lui est due ; l'ouvrage de mademoiselle Trémadeure ne peut être traité à la légère comme ces livres d'un jour, que le feuilleton mène de façon cavalière, parce qu'eux mêmes menaient cavalièrement le public. Nous ne ferons donc point ici l'analyse de la *Pierre de Touche*, faute de pouvoir le faire convenablement. Cependant, nous croyons de notre devoir de constater que c'est un de ces livres rares, qui, excellens par le fond, et souvent remarquables par la forme, honorent, et l'écrivain qui l'a écrit, et le public auquel il s'adresse. Mademoiselle Trémadeure a compris la mission de la femme auteur, qui, pour rester digne, doit se souvenir qu'elle est femme. La *Pierre de Touche* est une bonne action et une leçon de vertus : certes, ce n'est pas là sortir de la spécialité réservée à son sexe. Le hasard, qui mettait d'un seul coup en nos mains le livre de mademoiselle Trémadure et celui de la comtesse de l'Épinay, nous réservait à la fois un plaisir et une émotion pénible. Le roman de madame la comtesse de l'Épinay n'est pas seulement un livre mauvais, c'est un mauvais livre, une pâle contrefaçon de Léone Léoni et de Lélia, du Georges Sand de la cinquième ou sixième main, du Georges Sand, moins le style, moins la verve, moins la passion.

Il est des plaintes injustes auxquelles on compatit par fois, des cris de souffrances méritées, qui vous émeuvent jusqu'au fond de l'âme, mais il faut pour cela qu'ils partent d'un cœur sérieusement blessé. Le désenchantement suppose la force, et n'est pas désillusionné qui veut ; quant à tous ces don Quichottes du désespoir, qui vont creusant leur front de leurs doigts pour y faire entrer la douleur quand même, on pourrait bien en avoir pitié, s'ils ne faisaient pas tant rire. Il y a d'ailleurs, à chaque coin de rue, tant de gens qui périssent de faim et

de misère, qu'on n'a guère le temps de compatir aux souffrances de ces charmans désespérés, qui meurent tous les matins de passion incomprise pour ressusciter le soir, brillans et radieux, dans une loge de l'Opéra.

Le livre de madame de l'Épinay est un jeu de son esprit. Il s'est élancé tout armé de son front et non de son cœur. Mais le public n'aime que les auteurs convaincus, et il n'est pas facile de le tromper sur ce point.

Jouer contre le paradoxe est dangereux; c'est un rude adversaire, et il est rare qu'il ne gagne pas la partie. Il est bon, dans ce cas, de se nommer Jean-Jacques, Lord Byron, ou même Georges Sand. Madame de l'Épinay sait-elle pourquoi les livres de son patron ont eu un si merveilleux succès? c'est parce que Georges Sand ne se drape pas dans la douleur comme un acteur sous le masque; c'est qu'elle pleure réellement et se passionne pour les fantômes de son imagination. Si parfois elle plaide en faveur du mensonge, du moins elle le prend pour la vérité.

Les imprécations littéraires sont tombées d'ailleurs dans le domaine public: elles prêchent contre le bon goût non moins que contre la morale. Madame la comtesse de l'Épinay a de l'esprit, de l'étude et de la facilité, mais cela ne suffit pas toujours pour faire un livre. L'intelligence n'est pas un jouet d'enfant. Que penser, je vous le demande, d'une phrase semblable à celle-ci.

« ... De son abjection il avait su se faire une physionomie: il n'était rien » avant, maintenant il était quelque chose, quelque chose d'odieux, d'abhorré, » de repoussé par tous, mais quelque chose enfin: il était galérien! » Si Piron avait lu ces paroles avant de composer son épitaphe!

J'aime mieux, je l'avoue, cette faute de l'auteur. « On rit beaucoup de cette » plaisanterie, les femmes surtout, charmées de saisir cette occasion de faire » preuve d'esprit et de bon goût à défaut de belles dents. » Cela, du moins, n'est que de mauvais ton.

En vérité, c'est une pauvre chose que le paradoxe, surtout quand il n'est pas soutenu par le talent!

Au moment de finir cet article, il m'est venu en tête que le livre de madame la comtesse de l'Épinay n'était peut-être que la parodie de quelques romans, célèbres à plus d'un titre. S'il en était ainsi, il faudrait lui rendre grâces, car la caricature serait funeste à l'original, mais que la *Pierre de Touche* soit une charge ravissante ou un emprunt mal déguisé, il faut le mettre entre les mains de Georges Sand. Cette reine du paradoxe prête si bien le flanc au ridicule, dans les pages de madame de l'Épinay bien entendu; elle s'y trouve mise si bas, soit par un maladroit plagiat, soit par une satire merveilleuse, que brisant sa plume de cygne, elle ne voudra plus désormais que d'une plume d'oie pour écrire sur la civilité puérile et honnête, ou l'art de mettre sa cravate.

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE, par *M. Roselly de Lorgues*. 2e édition (1).

Les apologistes du christianisme ont été nombreux; leurs ouvrages, toujours en rapport avec l'esprit de l'époque où ils écrivaient, témoignent et de leur

(1) Un volume in-12, chez Hivert, quai des Augustins, 55.

science et de leur zèle pour la foi. Pas une erreur n'a été formulée, pas une impiété n'a été proférée sans qu'une voix se soit élevée pour protester au nom de la religion. Le siècle dernier, si fécond en productions froidement impies, ne l'a pas moins été en rectifications dans lesquelles brille le flambeau de la science uni à celui de la vérité. Cependant, on est obligé de recourir souvent à de nombreux volumes, de feuilleter bien des pages quand on veut chercher un éclaircissement sur un doute ou la réfutation d'une erreur. Il n'existait pas de *vade mecum*, qu'on nous permette cette expression, où l'on pût trouver à chaque instant les preuves les plus positives en faveur du christianisme. C'est là ce que nous paraît être le *Christ devant le siècle*. L'auteur, après avoir sondé les sources de l'incrédulité française, présente, dans deux grandes divisions, les preuves *scientifiques* et les preuves *historiques* de la vérité chrétienne ; dans la première division, il place celles qu'offrent la géologie, la physique, l'antropologie, les zodiaques, la chronologie, les prophéties et les aveux des savans ; dans la seconde, il invoque le témoignage de tous les peuples qui ont reconnu l'existence de Dieu et de la Trinité, il parcourt les faits principaux racontés dans les livres saints, et en montre la vérité par un ingénieux rapprochement avec les opinions des peuples mêmes idolâtres : de tout cela il déduit rationnellement les motifs de crédibilité à l'enseignement de l'Église catholique, et il termine par une vue générale de l'état des esprits, de la situation du protestantisme, de la marche du catholicisme, et de l'influence du christianisme dans l'avenir politique de l'Europe.

L'accueil fait au *Christ devant le siècle*, l'opinion des hommes religieux qui l'ont approuvé déjà, nous dispenseraient aisément de tout éloge ; nous pourrions nous borner à constater un fait consolant : c'est l'empressement avec lequel les jeunes gens surtout ont enlevé la première édition de ce livre ; mais nous avons besoin de féliciter M. Roselly de Lorgues sur la manière dont il occupe ses loisirs ; ce doit être un grand bonheur pour lui d'avoir déjà porté son offrande à l'édifice religieux élevé par les défenseurs actuels des saines doctrines. Homme du monde, il a compris ce qui manquait aux gens du monde ; homme de foi et de conviction, il a eu le courage, on peut le dire, de l'entreprendre : nous sommes heureux à notre tour de l'en remercier.

La première édition du *Christ devant le siècle* souleva quelques critiques : on reprocha à l'auteur le titre de son livre, on contesta l'exactitude de quelques passages, on blâma l'emploi de quelques autorités ; cette seconde édition montre qu'il est encore des écrivains disposés à écouter de sages observations ; plusieurs pages ont été retranchées, d'autres supprimées entièrement : c'est à nos yeux un nouveau mérite et pour l'ouvrage et pour l'auteur. Qu'il nous permette de lui demander pour la troisième édition, prochaine sans nul doute, quelques corrections de style, et la révision de quelques lignes qui seraient plus fortes et plus claires si la phraséologie en était plus soignée. C'est là, du reste, une bien petite tache ; nous ne la signalons même que pour l'acquit de notre conscience et pour ne pas abjurer entièrement les droits de la critique. Le *Christ devant le siècle* est un livre fait pour nos amis et pour nos ennemis ; en quelques mains qu'il tombe, il ne peut faire que le plus grand bien.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE FÉVRIER.

Revue du mois.--Situation physique et morale.—La grippe.—Les masques.—Événemens divers. — Histoire et philosophie du carnaval. — Promenade du bœuf gras de 1739. — Transition du carnaval au carême.—Une visite de bienfaisance.—La dame de charité. — Les Cendres.

Encore un décès! Février n'est plus! il est mort à l'âge de vingt-huit jours, et peut-être, en le jugeant par ses œuvres, trouvera-t-on qu'il a trop vécu d'un mois.

Interrogez tous les mondes qui gravitent autour de nous : le monde politique, le monde littéraire, le monde moral, le monde des ateliers et des académies, le monde des guinguettes et des salons ; allez en haut ou en bas ; montez dans les galeries des palais ou descendez dans les souterrains des clubs, et si par aventure vous entendez parler d'une heure, d'une seule heure regrettable, soyez assez bons, je vous prie, pour m'en faire part.

Ce qui m'a le plus frappé, moi, dans cette succession de scènes à tiroirs et de tableaux changeans à vue, c'est le landau qui promenait sur les boulevards la caricature de la grippe : au dehors, de riches couleurs, un vernis luisant au soleil, une livrée élégante, un cocher qui avait l'air de mener deux chevaux fringans et qui ne faisait que suivre pas à pas la marche de la file : au-dedans, quatre malades en bonnet de coton, le teint blême, l'œil éteint et le cigarre à la bouche ; ce bizarre contraste ne résumait-il pas bien des choses, bien des hommes, bien des jours? J'appuierais volontiers sur l'explication de l'allégorie, mais je n'ose ; les quatre imprudens railleurs de la maladie du mois sont tombés malades, dit-on, à la descente de leur voiture, et qui sait si, en jouant avec les maladies du siècle, je ne m'exposerais pas à un genre de grippe plus sérieux encore. Que de journalistes à grand diplôme n'avons-nous pas vus tout récemment grippés, par Messieurs du Parquet, pour avoir signalé certaines indispositions politiques ou sociales, et formulé des recettes curatives étrangères à la pharmacie de la doctrine ! Les avis qui coûtent si chers ne doivent pas être perdus ; tenons-nous en donc à l'histoire, et laissons à chaque lecteur la liberté du commentaire.

« Le déplacement fictif des conditions, dit un vieil antiquaire, l'égalité supposée des personnes, la licence des actions, les mascarades, les jeux, les festins et les danses du carnaval ont une analogie si étroite avec la célébration des saturnales, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître les mêmes usages sous des dénominations et des couleurs différentes. »

Et en effet, sans qu'il soit besoin d'évoquer les fêtes cyniques de Rome et d'Athènes, ne sont-ce pas des saturnales que nous venons de voir représenter sous nos yeux? L'Opéra envahi par la Courtille ; Musard proclamé roi de l'Académie de musique, et promené en triomphe sur les épaules d'une bande de

fous ; un haut dignitaire de l'armée faisant la grosse voix en menaçant un avocat qui fait la sourde oreille ; le catéchisme des halles enrichi du nom de Calpurnius, comme sous le Directoire il le fut de celui de Rapinat ; des Arabes lançant du sein de Tlemcen une dénonciation contre quelques-uns de nos compatriotes, qu'ils prétendent avoir été plus Arabes qu'eux ; l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, celui qui prêchait la liberté sur les ruines de la monarchie, s'efforçant d'abattre le trône pontifical pour prêcher l'égalité sur ses débris ; la mère de *Lélia*, saisie d'un caprice de mysticisme, introduisant le roman dans l'église et jetant sur toutes les madones de nos chapelles le vermillon et les atours de sa poésie érotique ; n'est-ce pas assez ? Faut-il mettre en parallèle l'immoralité des faits avec le dévergondage des doctrines ? Faut-il dire que le pays de saint Louis ne tient plus compte des suicides ; qu'hier, pendant qu'on ensevelissait un général républicain de la Colombie, qui venait de se faire sauter la cervelle, un jeune professeur de Tulle, élevé dans les mêmes principes, s'apprêtait à l'imiter en écrivant ces mots : « J'ai vingt-sept ans, je ne connais de la vie que ses amertumes ; je vais sortir *du monde intellectuel ;* dans quelques minutes, je n'existerai plus. » Faut-il opposer à l'abolition des cérémonies funèbres du 13 février, qui vouaient la mémoire de Louvel à une éternelle exécration, le service commandé pour le *martyr* Pépin, dont les sectateurs du régicide annonçaient la célébration dans un des repaires de l'apostasie par une lettre datée de l'an 44 de leur république ? Faut-il enfin arrêter nos regards sur cette machine infernale perfectionnée, sur l'œuvre d'art de ce libérateur du Portugal, de ce compagnon d'armes de don Pédro, ancien forçat comme Fieschi, et qui n'avait d'autre pensée que de surpasser ce digne maître, en enveloppant dans son feu plus de victimes que lui ?

Oh ! loin de moi toutes ces affreuses choses ! Ma plume ne veut pas plus tremper dans le sang que dans la fange ; je me détourne avec dégoût des turpitudes, je me détourne avec effroi des crimes. Quelque retentissement qu'aient eu à Paris divers événemens du mois, tels que l'explosion de la *Casbah* de Bone et l'incendie du *Palazzo-Vecchio* de Naples, je me bornerai à les enregistrer ; il y a là des mystères qu'il me répugne d'approfondir. Sur quoi m'appuierais-je, d'ailleurs, pour marcher dans cet obscur dédale ? Que de mauvaises passions, que de pensées coupables n'aurais-je pas à heurter ? Ne m'y sentirais-je point glacé à chaque pas, comme cette jeune fille du Port-Louis qui valsait avec un mort ? Plutôt que de pénétrer dans cet enfer, devenu aujourd'hui le domaine de la politique, mieux vaut m'asseoir sur le seuil et causer avec les passans ; dussé-je ne leur parler que de l'aurore boréale qui nous a gratifié de toutes les tempêtes de la Baltique en échange, dit-on, de l'épidémie régnante, ou leur raconter, à l'imitation de la *Gazette des Tribunaux*, soit la leçon d'humanité donnée par une ourse du Jardin-des-Plantes au commissionnaire qui lui avait jeté une pauvre chienne à dévorer, soit la leçon de musique donnée par un ours du Palais-Bourbon à un jeune homme qui avait osé lui dire que la *Parisienne* n'était pas dansante.

Entre les horreurs et les folies, point d'hésitation ; saturnales pour saturnales, prenons les moins tristes, et tâchons de nous en accommoder. L'histoire de l'esprit humain, cette longue histoire bigarrée de tant d'erreurs, n'est-elle pas une sorte de carnaval intellectuel ? Que de mascarades littéraires ! que d'extravagan-

ces philosophiques ! J'admire Ducange et Dulaure, qui se sont livrés à de si laborieuses richesses pour déterminer l'origine et la durée du règne de la folie, comme s'il n'avait pas commencé avec le monde, comme s'il pouvait finir avant. Un peu plus, un peu moins, c'est tout ce qui mérite d'être signalé ; la différence n'est la plupart du temps qu'extérieure ; c'est une affaire de costume ; un frac au lieu d'un domino.

Cependant, il est juste de reconnaître avec ceux qui se plaignent de la brièveté du temps consacré par l'usage aux saturnales modernes, qu'autrefois il était moins court. On l'avait fait remonter jusqu'au 25 décembre, jour auquel l'église primitive avait fixé l'ouverture de l'année pour éviter la rencontre des fêtes païennes de Janus. Cette manière de compter fut adoptée par les rois de France de la seconde race ; l'année originairement ouverte le 1er mars, époque de la revue générale des troupes, s'ouvrit à Pâques sous les Capétiens, et ne fut fixée au 1er janvier que par un édit de Charles IX, en 1564. Le carnaval, repoussé tour-à-tour des fêtes de Noël, de l'Épiphanie et des Rois, fut peu à peu resserré dans l'étroit espace qui sépare cette dernière fête du carême. Mais à l'étranger, il n'en a pas été de même que chez nous ; en Italie, la Nativité est le premier signal de la licence et des divertissemens. En Espagne, Noël est l'unique jour du carnaval, ou plutôt les déguisemens ne sont permis que dans la nuit du 24 au 25 décembre. A Milan, le carnaval commence le 25 du même mois, et, chose remarquable, il ne finit que le premier dimanche après le mardi-gras. A Venise, il dure une partie de l'hiver, et toutes les classes de la société y prennent part, depuis le sénateur jusqu'au gondolier. En Angleterre, il a commencé pendant long-temps aux fêtes de Noël ; la manière dont on célébrait les Rois était un véritable carnaval. On en peut dire autant de l'Allemagne et de la Suisse ; la même fête y présentait des particularités semblables.

Quant au *bœuf gras*, à nous l'honneur ; il appartient à la France et surtout à Paris. Les érudits prétendent que c'est une réminiscence de l'âne de Silène : « La présence de l'âne, disent-ils, était une des singularités scandaleuses de la cérémonie d'Aix ; on le retrouvait encore dans la célébration de la fête des Fous, suite des fêtes des Calendes, qui précédèrent notre carnaval ; les bouchers de certaines provinces étaient dans l'habitude de faire courir, au milieu des villes, les bœufs destinés à la provision du jour, pour les fatiguer et en rendre la chair plus délicate et plus tendre, de là l'idée de substituer un bœuf à l'âne dans les farces du carême-prenant. D'ailleurs le bœuf, élément classique des banquets, convenait beaucoup mieux à un divertissement qui se termine toujours par les plaisirs de la table. »

Les bibliophiles qui ont découvert cela et bien d'autres choses non moins précieuses n'étonneraient pas peu les garçons bouchers de M. Rolland, le triomphateur de 1837, s'ils allaient leur apprendre qu'ils représentent les esclaves des sacrificateurs voués au culte des faux dieux ; car tous se regardent comme des sauvages et non comme des anciens ; les plus lettrés croient descendre en droite ligne des Incas de M. Marmontel.

En 1739, cette redoutable confrérie prit d'étranges libertés avec la magistrature. Dès le mercredi matin, veille du Jeudi-Gras, ses membres se rassemblèrent et promenèrent par la ville un bœuf qui avait sur la tête, au lieu d'aigrette, une

grosse branche de laurier-cerise ; un beau tapis lui servait de housse; le jeune roi de la fête qui était monté sur le bœuf avait une écharpe bleue, tenait d'une main un sceptre doré et de l'autre une épée nue. Les satellites qui l'accompagnaient étaient tous vêtus de corsets rouges avec des trousses blanches, et portaient sur la tête une espèce de turban ou de toque ; deux d'entre eux tenaient l'animal par les cornes ; plusieurs avaient des violons, des fifres, des tambours ; les autres étaient armés de bâtons. Ils allèrent en cet équipage chez le premier président pour lui donner une aubade ; mais ayant appris que ce chef du parlement était encore à la grand'chambre, ils résolurent d'aller l'attendre sur son passage ; ils firent donc monter le bœuf par l'escalier de la sainte chapelle et vinrent dans la salle des pas perdus jusqu'à la porte du parquet des huissiers. Lorsque le premier président sortit, ils se rangèrent en haie et le saluèrent au son de leurs instrumens ; puis ils promenèrent le bœuf dans plusieurs salles du palais, et le firent descendre enfin par l'escalier de la cour neuve, du côté de la place Dauphine. Le premier président d'alors était un homme d'esprit ; il se contenta de rire de cette visite inattendue : M. Séguier serait-il d'aussi bonne composition ; je le présume ; cependant, je ne conseillerais à aucun boucher de tenter l'aventure. L'autorité du précédent pourrait bien n'être pas admise.

Pour beaucoup de gens, le carnaval n'a qu'un aspect matériel ; les sens, un moment souverains, règnent sans partage sur le trône de la raison, et l'on doit convenir que, sous ce rapport, la brute que nous portons en nous ne saurait être mieux figurée que par l'animal le plus épais de nos étables. Les grosses joies de l'orgie sont les conséquences naturelles de cette manière de voir ; la morale chrétienne est réduite à souffrir ce qu'elle ne peut empêcher, mais elle ne se décourage pas; elle attend le réveil de l'ivresse pour prononcer une de ces paroles terribles qui font retentir tous les échos de l'ame.

Quelle transition saisissante ou plutôt quelle chute profonde! L'homme s'est précipité avec la fougue d'un cheval sans frein dans tous les plaisirs que son imagination a pu rêver, il a versé des liqueurs de feu dans sa coupe, et d'étourdissement en étourdissement il est arrivé jusqu'aux fureurs du vertige ; mais en peu de jours, en peu d'heures, le voici au bout de ses jouissances ; il ouvre avec stupeur des yeux fatigués ; l'amertume lui monte aux lèvres, les frissons lui glacent le corps, le sentiment de son impuissance l'accable ; il a voulu se faire matière, et il lui reste assez d'intelligence pour comprendre qu'il n'y a de néant que de ce côté ; c'est alors que la religion lui apparaît, c'est alors qu'elle s'approche de lui et que, sublime interprête de ses impressions confuses, elle répand la cendre sur le front qu'il courbe vers la terre. Admirable enseignement! La faiblesse des sens a trahi la mortalité du corps ; mais l'ame a survécu, son immortalité se manifeste, et à travers les voiles du cilice elle rayonne vers le ciel.

Pendant que j'écris ces lignes, tous les orateurs sacrés expliquent, du haut de la chaire et notre origine et notre destinée ; ils arrachent aux dégoûts des jours éphémères l'aveu des jours éternels, et leur voix fait sortir des tombeaux de la vie toutes les clartés qui sortiront des tombeaux de la mort ; je me garderai donc bien de détourner une seule étincelle de ces gerbes de feu ; ma chronique afficherait, je le sais, une prétention ridicule en se mêlant de prêcher ; mais

puisque sa mission est de raconter, qu'il lui soit permis, en revenant de l'église au monde, de peindre une scène qui s'est passée sous ses yeux.

C'était le Mardi-Gras; un de mes amis, un ami intime qu'on nommera Ludovic, si l'on veut, avait déserté à onze heures une petite réunion de famille pour un bal à grand fracas. Il y trouva cent donneurs de poignées de mains qu'il connaissait à peine, et il se voyait menacé de rester dans la solitude au sein de la foule, quand par bonheur une jeune femme, qui veut bien quelquefois lui faire une guerre d'épigrammes, vint prendre place sur la causeuse où il paraissait bouder.

— Eh bien, lui dit-elle, toujours spectateur, jamais acteur?

— N'est-ce pas choisir le meilleur rôle, lui répondit-il en souriant, il y a ici tant de choses agréables à regarder.

— La soirée n'est pas mal en effet, mais ce n'est pas votre faute; si tout le monde vous imitait, nous n'aurions ni danseurs ni walzeurs.

— Il s'en présentera toujours, Madame, gardez-vous....

— Oui, oui, à merveille, comme pour le service de la garde nationale..... Les bisets, n'est-ce pas?

— Oh! voyez, quelle ardeur, on s'étouffe....

— Dites que l'on s'assomme.

— Le mot n'est pas charitable pour une *Dame de charité*.

— Une dame de charité! Nous y voici encore; que vous a donc fait ce titre pour qu'au bal même vous vous en amusiez. Savez-vous qu'il n'y a rien de plus respectable....

— Oui, quand surtout on le porte aussi légèrement qu'un nœud de gaze, ou qu'une fleur artificielle; combien de titulaires qui n'exercent pas!

— De mieux en mieux! Vous êtes aujourd'hui d'une méchanceté.... Mais vous aurez beau faire, je ne me fâcherai pas; seulement craignez que je ne me venge en vous montrant mon budget.

— Ce serait plus facile à coup sûr que de me montrer vos pauvres.

— Est-ce que je n'envoie pas continuellement chez eux? Pierre ne fait pas autre chose; il commence même à en être si fatigué qu'au premier jour je m'attends à une démission.

— L'excellent représentant que vous avez là! Quelle dîme il doit prélever sur vos malheureux pensionnaires pour se dédommager de ses peines!

— Lui! je le crois incapable de rien détourner à son profit. C'est le garçon le plus honnête....

— Ajoutez le plus humain.

— Comment?

— Tout-à l'heure encore j'ai pu en juger par mes yeux lorsque vous descendiez de voiture, et tenez, si j'ai un peu d'humeur ce soir, c'est lui qui en est cause.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il a brutalement rudoyé un pauvre enfant qui avait ouvert la portière et qui couvrait la roue d'un lambeau de tapis pour préserver de tout contact fâcheux l'hermine de votre mante.

— Il a eu tort, et je le gronderai, mais avouez aussi que ces officieux qui

nous poursuivent de leurs attentions intéressées sont d'une importunité sans égale.

— Ils déguisent une demande d'aumône sous l'apparence d'un service ; voilà tout ; que serait-ce s'ils venaient faire gémir leurs misères sur le chemin de vos plaisirs ! Ah ! c'est alors que vous les trouveriez importuns ! mais ils ménagent votre sensibilité, ils ont pitié de vous, et voilà pourquoi vous n'avez pas pitié d'eux.... Ne vous étonnez pas de mon indignation contre Pierre ; je connais l'enfant dont je vous parle ; je puis même vous dire son nom ; il s'appelle Jacques Michaut. Fils d'estimables artisans, il était récemment encore en apprentissage chez un horloger, quand ses parens privés subitement d'ouvrage sont tombés malades; une semaine a suffi pour épuiser jusqu'à leurs dernières ressources ; ils se sont trouvés à la fois sans pain et sans feu , et c'est après avoir veillé tout le jour à leur chevet que , profitant de leur repos, il est venu à cette porte passer la nuit, exposé au vent et à la neige, dans l'espoir de gagner quelques sous; vous l'avez vu vous sourire ; il a fait taire pour vous les douleurs de toute une famille , il a dissimulé son indigence en saluant votre luxe comme un ami.... Est-ce là , je le demande, est-ce là un importun !

— Ces derniers mots prononcés avec chaleur par Ludovic avaient rendu pensive la jeune dame de charité, et son cœur, toujours rempli de bonnes intentions comme sa bouche de gracieuses paroles , allait sans doute répondre , quand le prélude de la walse fut fredonné par le cor anglais ; elle se leva vivement à l'approche du dandy aux longs cheveux qui l'avait engagée, et bientôt Ludovic crut voir tourner avec elle l'oubli de son grave sermon.

Tout rouge de dépit, il alla se réfugier dans une pièce écartée dont on avait fait le champ clos de la bouillotte et du whist ; il y était encore trois heures après, lorsqu'il reçut un petit coup d'éventail sur l'épaule ; il se retourna aussitôt ; et à sa grande surprise , il vit devant lui sa belle étourdie qui , depuis un siècle, dit-elle , cherchait sa misantropie sérénissime dans tous les habits noirs.

— Seriez-vous assez aimable pour vous laisser ramener par ma vieille tante, ajouta-t-elle , il m'est venu une idée.... Votre Jacques Michaut.... Je vous dirai cela chemin faisant.

— Madame , vous me voyez prêt à vous obéir.

— Partons.

Et quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la distance du faubourg St-Honoré au faubourg St-Germain avait été franchie ; les chevaux impatiens d'une station plus longue que d'habitude brûlaient le pavé ; mais, durant ce rapide trajet, il ne fut pas dit un mot de l'idée ; la tante et la nièce ne parlèrent que des toilettes du bal ; la jeune femme défendait avec force les manches à bouillons , tandis que la bonne douairière s'extasiait sur les manches plates qui faisaient revivre les souvenirs de son printemps.

Ludovic accompagna en silence les deux châtelaines jusqu'à leur appartement, et il se disposait à se retirer , lorsque la nièce lui fit signe d'attendre ; elle revint bientôt en chapeau et en robe de jour, tenant par la main sa fille , jolie enfant de huit à dix ans.

— Je confisque votre nuit , lui dit-elle avec un sourire angélique , vous allez, si vous voulez bien , me conduire chez Jacques Michaut.

— Quoi ! Madame, vous auriez le projet... à cette heure...

— Oui, le jour ne peut tarder à venir, et je ne suis pas fâchée de savoir comment il se lève à Paris... d'ailleurs, tout ce que vous m'avez dit, Monsieur, m'empêcherait de fermer l'œil, et il est juste que vous en portiez la peine ; mon seul regret, c'est qu'il faille faire le bien, comme on ferait le mal avec mystère et presque en cachette. »

Enchanté d'une proposition qu'il était si loin de prévoir, Ludovic offrit son bras avec empressement ; la petite fille, fière de la confidence qu'elle avait reçue de sa mère, était toute contente ; on marcha vite, mais on marcha long-temps, car la famille Michaut habite rue des Lyonnais, n° 22, et la rue des Lyonnais, c'est le bout du monde (1) ; il faut aller par-delà le quartier latin, descendre la rue des Postes et s'avancer jusque vers le milieu de la rue Mouffetard. L'aimable dame de charité qui, en effet, n'avait encore *exercé* que par procuration, se sentait le cœur serré à chaque pas qu'elle faisait dans cette ville inconnue en voyant comment le jour commence pour ses myriades de pauvres ménages ; mais un spectacle plus pénible l'attendait au terme de sa course ; le père de Jacques était seul sur son lit de douleurs ; à peine eut-il la force de crier : *Entrez*. Ses yeux étaient languissans et caves, sa figure pâle et amaigrie ; cependant rien n'annonçait en lui la dégradation morale qui suit trop souvent la misère ; il avait une tristesse calme et digne ; le grabat sur lequel il était couché tout habillé était sans draps ; il n'y restait qu'un débris de couverture qu'il ramenait par momens sur sa poitrine dans ses quintes de toux ; un matelas roulé dans le coin de la chambre était l'unique lit de ses quatre enfans, et dans l'angle opposé une petite hotte de chiffonnier et une boîte de décroteur attestaient que le dévouement filial de ces infortunés n'avait reculé devant aucun sacrifice. Interrogé par Ludovic sur l'absence de sa famille, le vieux Michaut répondit que sa femme et ses enfans étaient allés à la recherche de Jacques. « La nuit aura été mauvaise, dit-il, et il n'est pas rentré. Pauvre garçon, il se tue pour nous ! »

Au-dessus d'une cheminée sans feu, il y avait un christ avec un rameau de buis ; Ludovic demanda d'un ton qui pouvait être équivoque pour Michaut, s'il avait *cela* depuis long-temps. — Ce christ, repartit le malade en élevant la voix, il ne nous a jamais quittés ! — Puis, il expliqua d'un ton simple et naturel les causes de sa détresse ; ancien soldat au 4e de dragons, il a fait toutes les campagnes de l'Italie et du Rhin, mais les infirmités qu'il a contractées dans les bivouacs l'ont contraint à n'exercer qu'une industrie assise ; il a fait vivre long-temps sa famille en fabriquant des chaînettes pour déboucher les bouteilles ; par malheur, d'autres procédés ont prévalu, le progrès a marché et il n'a pu le suivre ; les quincailliers refusent aujourd'hui son ouvrage ; pour surcroît d'infortune, sa femme et ses enfans sont tombés malades à la fois, et sans Jacques, c'en était fait d'eux ; il a été leur ange gardien, leur sauveur, et pourtant sa santé est bien frêle aussi ; les excès de son zèle font trembler sa mère ; elle pleure chaque fois qu'elle le voit sortir.

---

(1) Tous les détails de ce récit sont authentiques, la bienfaisance est avertie ; puisse-t-elle être inspirée !

L'indigent interrompit tout-à-coup son récit et prêta l'oreille ; on montait l'escalier quatre à quatre, c'était Jacques qui portait un gros pain sous le bras ; il demeure stupéfait, en apercevant les trois étrangers ; mais il reconnut Ludovic, qui l'avait protégé la vieille ; sa figure s'épanouit et il courut embrasser son père.

La dame de charité était trop émue pour pouvoir rester plus long-temps en présence d'un pareil tableau ; elle fit comme Ludovic, elle affermit sa voix pour cacher son trouble, et sortit après avoir fait glisser par sa fille dans la main de Jacques une généreuse aumône ; Ludovic attendit qu'elle eût passé le seuil de la chambre pour offrir aussi quelques secours, et quand il la rejoignit, elle lui montra un enfant charmant qui accourait avec la gaîté de son âge prendre sa part du pain si durement gagné la nuit.

Il fallait pour revenir au faubourg St-Germain passer près de l'église Saint-Étienne-du-Mont ; on s'y arrêta; c'était le moment d'humiliation sublime où le prêtre, descendant les degrés de l'autel, vient dire à l'homme : « *Enfant de la poussière, souviens-toi que tu retourneras en poussière.* » Les trois pélerins s'agenouillèrent devant les balustrades de la nef, et la cendre bénite imprima sur leur front la croix du Dieu qu'ils venaient de servir en visitant un pauvre ; jamais la jeune femme ne parut plus belle, jamais elle n'avait été plus heureuse.

— A l'avenir, lui dit Ludovic, lorsqu'il l'eut ramenée chez elle, vous pourrez être tranquille, je n'attaquerai plus votre titre de *Dame de charité*, je l'ai vu gravé en caractères ineffaçables.

— Et moi, répondit-elle, je me souviendrai toujours de la distinction si juste que vous m'avez fait faire ; j'exercerai.

X. de MORALDI.

LES THÉATRES DE PARIS.

On a recherché comment il serait possible de rendre à l'art dramatique son caractère social, de faire tourner au profit de la moralité publique les prestiges du théâtre, et de faire refleurir sur la scène les traditions du grand et du beau. Tous les hommes qui attachent quelque valeur aux principes d'ordre et de morale, nécessaires à la conservation de toute société ; tous les écrivains honnêtes et consciencieux, ont tenté de ramener l'art au sentiment de sa grandeur et de sa dignité. L'art, en effet, est une chose moins frivole qu'on ne pense communément. La tâche du poète dramatique est surtout grave et sérieuse, sa mission sacrée, sa responsabilité immense. Maître de la multitude, dont il soulève les passions, il est coupable s'il abuse de ses priviléges et s'il dépense, dans des travaux mesquins et vulgaires, les trésors dont il dispose. Ce ne serait pas même assez pour lui de faire une œuvre parfaitement belle, au point de vue littéraire ; il faut, de plus, qu'il en ressorte un fécond enseignement, qu'il en jaillisse une pensée morale. S'il se place à ce point de vue élevée, s'il joint à l'éclat, à la vi-

gueur du talent, et aux séductions d'un style chaud et coloré, le sentiment profond de la grandeur de sa tâche, il fera une œuvre éminemment sociale, une œuvre destinée à un avenir durable, et devant laquelle pâliront toutes ces productions superficielles, fruits éphémères du caprice et de la fantaisie. — Il aura même fait plus qu'une belle œuvre, il aura fait une bonne action.

Telles sont nos idées sur la mission du poète dramatique.

Certes, le théâtre moderne est loin encore de s'être engagé dans cette salutaire direction. Reconnaissons, toutefois, que d'honorables tentatives ont été faites, notamment au Théâtre-Français, pour substituer au matérialisme brutal, qui menaçait d'envahir la scène, de plus purs et de plus nobles enseignemens. Racine, Corneille, Molière, toutes ces illustrations, hier encore méconnües par la génération actuelle, mais aujourd'hui remises en lumière, sont déjà l'annonce d'une ère de réforme et de purification qui, sans doute, succédera bientôt à tant d'excès. Quant aux entrepreneurs des plaisirs publics, directeurs ou fournisseurs qui, sur les théâtres secondaires, exploitent les mauvaises passions, marient honteusement les traditions bibliques aux archives du bagne, et font que le peuple accepte, sur le pied de l'égalité, *Robert-Macaire* ou *Nabuchodonosor* ; à ces industriels dramatiques, ne demandez compte ni de la moralité, ni du but de leur œuvre ; niaiseries que tout cela ! Pour eux, le théâtre est une boutique, l'art une marchandise, et leur coffre-fort leur tient lieu de génie. Ils ont dépouillé l'art de son prestige et de sa poésie, pour le réduire au matérialisme des chiffres, à l'aridité du calcul, à la sécheresse d'une addition. Si leur répertoire est détestable, leur livre journal est parfait ; et, pour peu que vous le désiriez, ils vous compteront, jour par jour, avec une exactitude toute mathématique, ce que leur valent leurs drames échevelés, leurs vaudevilles grivois et leurs comédies larmoyantes.

L'industrialisme, voilà la plaie dont se trouvent aujourd'hui atteints, presque sans exception, tous nos théâtres secondaires ; voilà l'ulcère qui les ronge et les dévore ; voilà la lèpre hideuse dont ils sont généralement infectés. Et, par industrialisme, nous entendons les ignobles combinaisons suggurées par l'intérêt personnel au préjudice de l'art et de la morale, les concessions et les sacrifices déplorables faits journellement au mauvais goût et aux grossiers instincts de la multitude, les tristes expédiens et les misérables ressorts mis en œuvre pour rallier les faciles suffrages et les intelligens bravos de la foule. — Qu'on y songe ! Ce sujet a plus d'importance qu'on ne l'imagine ; car les arts, et surtout les théâtres destinés au peuple, se lient d'une manière intime à la moralité publique. Serait-il donc permis, sous prétexte qu'il faut des spectacles pour le peuple, d'éteindre ce qu'il lui reste encore de croyances élevées, d'effacer ce qu'il conserve de sentimens nobles, de corrompre son cœur, de fausser son jugement, d'égarer son intelligence ; ce n'est point impunément qu'on sème la corruption en habituant les masses à traiter avec une légèreté dédaigneuse tout ce qui est noble et beau ; cet abandon de tout principe, cet oubli de toute règle, a tôt ou tard des suites désastreuses : il est fatal à la société ; il la mine par la base.

Ch. Villagre.

Au moment où plusieurs notabilités politiques et littéraires sont descendues dans les combats de la presse quotidienne, il est curieux et grave de voir, sur le même journal, M. de Lamennais et G. Sand. Par une autre singularité, le journal le *Monde*, qui sert d'organe à ces deux grands talens, a donné l'exemple d'un juste-milieu entre le prix des feuilles à 80 fr. et des feuilles à 40 fr. Serait-ce le premier gage d'une transaction entre la vieille et la jeune presse, si guerroyantes aujourd'hui.

MM. les actionnaires de l'*Écho de la Jeune France* sont convoqués en assemblée générale pour le 9 mars, présent mois, à une heure après-midi, dans les bureaux du journal, rue Saint-Honoré, 345.



*Les bureaux de l'*Écho de la Jeune France *sont rue St-Honoré*, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel, administrateur.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Echo de la jeune France.



de Nouvion. lith.   *Imp. d'Aubert et de Junca*

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME-DE-LAURETTE.

La méthode qui consiste à procéder par l'étude philosophique et raisonnée des monumens, pour arriver à la connaissance intime des siècles passés, a toujours été à mes yeux la plus rationnelle et la plus certaine. Le génie, le caractère, les mœurs de chaque peuple, de chaque époque, se sont gravés dans ses œuvres, et la conséquence immédiate et nécessaire de la science archéologique bien entendue, c'est la science de l'histoire morale universelle. Je n'ai point la prétention d'énoncer ici une idée nouvelle, ni de m'arroger l'honneur d'une découverte ; je ne fais que rappeler un principe général à l'appui duquel j'apporterai quelques observations qui tireront leur intérêt de leur contemporanéité. Une esquisse rapide, reprise de plus haut, me fournira les moyens de m'étayer sur quelques points de comparaison.

Quand notre pays, où les premiers germes de civilisation avaient été apportés par la domination romaine, commença à se relever de l'état

de barbarie où l'avaient replongé et maintenu les longues convulsions de son affranchissement, la France était chrétienne, et l'époque brillante du moyen-âge s'ouvrait pour elle. Alors dans sa pensée, dans ses croyances, comme dans sa vie, tout était chevaleresque, et son histoire entière s'est formulée dans sa noble devise, sous la hiérarchie sacrée des trois objets de son culte : *Dieu, son roi, sa dame.* Adoration à Dieu, hommage au souverain, protection et dévouement à la faiblesse. Alors la vie s'était faite tout extérieure, et c'était à l'étalage du luxe, à la profusion des richesses que se révélait la distance du suzerain au vassal, que se marquaient les innombrables degrés de l'échelle aristocratique. Pour ces hommes déjà, Dieu n'était plus le Dieu des apôtres, un Dieu d'amour et de charité, c'était le Dieu qui tenait en ses mains toutes les puissances de la terre, le Dieu qui faisait les rois. Ils le priaient comme dispensateur des biens de ce monde, ils imploraient sa protection dans leurs querelles personnelles, ils en appelaient à lui du destin de leurs armes et des vexations de leurs suzerains. Trop bornés dans leur intelligence pour concevoir l'idée d'un être qui ne fût qu'essence immatérielle, ils rendaient à Dieu les honneurs qu'ils croyaient devoir à celui dont ils se reconnaissaient dépendans, à celui dont la volonté seule faisait leurs destinées.

Elevés sous l'empire de ces idées, les édifices consacrés à Dieu pendant le moyen-âge devaient surpasser en grandeur et en magnificence tous ceux que les hommes se construisaient pour eux-mêmes. Leur caractère imposant et solennel, leurs proportions majestueuses, leurs vastes dimensions et leur physionomie toute spéciale devaient, au premier aspect, témoigner que celui qui les habitait était plus grand que les hommes. Aussi rien de commun à cette époque entre l'architecture civile et l'architecture religieuse. Aux temples seuls la forme de la croix et les triples portiques soutenus par des faisceaux de colonnettes; aux temples seuls tout ce luxe inouï de détails extérieurs et toute cette profusion des ornemens, des sculptures; aux temples seuls ces flèches élancées que surmonte le signe de la rédemption et qui semblent appeler un regard de l'Éternel sur les adorations des hommes; aux temples seuls enfin ces vastes nefs cintrées, vides, silencieuses et presque toujours sublimes dans leur simplicité.

Plus tard, quand s'ouvrit le siècle du grand roi, il n'en était plus ainsi de l'état moral et politique de la France, la monarchie avait

grandi, l'aristocratie n'était plus composée de seigneurs puissans par eux-mêmes et presqu'indépendans du pouvoir royal. Elle se trouvait réduite à des titres qui lui donnaient accès dans les salons du château, et la distance du gouvernant aux gouvernés s'était accrue. D'un autre côté, la raison humaine osait déjà se mesurer avec Dieu; la philosophie discutait, sinon son existence, du moins ses attributs et surtout sa religion. On le vénérait encore, mais il n'exerçait plus sur les imaginations le prestige d'un saint et mystérieux enthousiasme. Beaucoup, pour ne pas dire tous, étaient bien plus jaloux de déposer leurs adulations aux pieds du roi de la terre que d'adresser leurs vœux et leurs hommages au roi des cieux. L'architecture devait recevoir l'empreinte de ce nouvel état de choses. Les monumens royaux s'élèvent, riches de toutes les merveilles que l'art peut créer; les monumens religieux, restreints dans les limites de règles nouvellement exhumées des traditions de la Grèce, perdent de leur caractère spécial, de leur physionomie typique, les flèches disparaissent et sont remplacées par des dômes et par des tours, et les colonnades et la sculpture se partagent également entre les temples et les palais.

Et quand l'avenir viendra à son tour nous étudier dans les monumens que nous lui destinons, qu'aura-t-il à y lire? Pour ne parler que de la religion, car nous en arrivons aux faits contemporains, et l'histoire ici c'est de la politique, que découvrira-t-il dans les œuvres de l'art religieux du XIXe siècle? Quelle différence aura-t-il à établir entre l'église de la Madeleine et la Bourse, entre le portail de l'église de Notre-Dame-de-Laurette et celui du théâtre Italien? Ceux qui ont tracé les plans de cette chétive maison (je parle de l'église) ont-ils bien pensé qu'ils avaient à seconder le mouvement réactionnaire qui rappelle notre génération au catholicisme, et, en même temps qu'ils facilitaient les pratiques du culte, de réveiller dans l'imagination des masses la sublime idée de Dieu, par le spectacle des honneurs que lui rendent les classes intelligentes. Commencé il y a dix années, ce monument était l'expression pleine et véridique du scepticisme et de l'incrédulité sous lesquels nous étions alors engourdis; aujourd'hui, il ment ouvertement aux tendances qui se manifestent de toutes parts et n'est plus que l'expression d'une minorité retardataire qui se raidit contre le reflux général de la société dans les voies de la religion.

Il semble en effet qu'on se soit étudié à donner à la fois à l'ensemble

et à tous les détails un caractère mesquin et dérisoire. On n'a tenu compte en rien, ou plutôt on a affecté de s'écarter en tout des magnifiques modèles que nous ont laissés les âges passés. On a dépouillé l'extérieur de tout ornement et de toute grandeur d'ensemble pour entasser au-dedans, avec une profusion ridicule, une richesse factice et fatigante aux yeux. Il y a désaccord, antipathie entre toutes les parties du monument. Le frontispice se compose d'un fronton sculpté, supporté par quatre colonnes d'ordre corinthien, et surmonté de trois statues représentant, je crois, les trois Vertus théologales. C'est du style grec, et du style grec dans ce qu'il a de plus riche et de plus délicat. Tout le reste du pourtour ne présente qu'une muraille entièrement nue, percée sur chaque flanc de trois baies carrées fermées par des vitres carrées, et l'emporte de beaucoup en tristesse et en pauvreté sur la plus simple façade de maison bâtie par le plus économe des propriétaires. Au-dessus du chœur s'élève un simulacre de tour dont la toiture ne dépasse pas celle des maisons voisines, et à laquelle on n'a donné que les dimensions rigoureusement nécessaires à la cloche qu'elle devait contenir. Je ne sais comment la ville de Paris, si justement sévère pour les constructions qui bordent la voie publique, n'a pas intimé à l'architecte l'ordre d'égayer par quelques ouvertures et par quelques moulures la triste muraille qui se développe si monotonement sur la longueur de trois rues.

Quant à l'intérieur, il serait impossible, sans tomber dans une prolixité fatigante, d'en entreprendre l'examen détaillé. Sans s'occuper des dorures, des moulures, des fleurons, des culs-de-lampe, des corniches, etc., qui sont innombrables, et des couleurs crues et tranchantes dont tous ces détails sont barriolés, on y compte jusqu'à trente tableaux de grande dimension. A ne les envisager que comme beauté de décoration, si jamais excès fut un défaut, c'est certes en cette occasion; ces tableaux sont tellement rapprochés, qu'à peine un pilastre les sépare, ce qui donne aux parois intérieures de cette église beaucoup de ressemblance avec une galerie d'exposition, et s'il n'y avait pas manque de génie dans la distribution générale de l'espace intérieur, il y aurait au moins absence totale de goût dans celle des ornemens.

La salle,—car je ne puis me décider à lui donner un autre nom, c'est une salle des Pas-Perdus, c'est le salon d'un ministère, c'est la salle d'honneur d'un palais, c'est le foyer d'un théâtre ; en un mot, c'est tout

ce que l'on voudra, mais à coup sûr ce n'est pas et ce ne sera jamais la nef d'une église.—La salle donc est divisée en trois compartimens par quatre rangs de chacun huit colonnes d'ordre ionique. Ces colonnes supportent, dans le sens de la longueur, un entablement sur lequel viennent se reposer trois plafonds décorés dans le style que j'ai dit plus haut. Malheureuse manie d'innovation qui semble partout avoir entraîné l'artiste! Quand on a vu une fois dans sa vie les magnifiques voûtes de Notre-Dame de Paris, du dôme de Milan ou de la basilique Saint-Pierre de Rome, quand on s'est senti dominé par un sentiment de recueillement et de respect involontaire sous ces vastes et religieuses arcades, comment ose-t-on bien essayer de leur substituer ce qu'il y a au monde de plus prosaïque et de plus bourgeois, un plafond! Comment n'a-t-on pas senti qu'à une époque où la foi n'est déjà que trop tiède, les croyances trop ébranlées, il fallait que tout dans la maison de Dieu rappelât à ceux qui viennent s'y agenouiller, qu'ils ne sont plus au milieu des hommes, qu'ils sont en présence du roi des cieux. Mais c'est, nous a-t-on dit, une imitation du style italien que l'on tente d'acclimater en France. Certes, c'est là une déplorable tentative, et cette allégation, loin de venir à la défense de l'artiste, donne une portée plus sérieuse aux méfaits que nous lui reprochons. L'Italie, si célèbre, et à si juste titre, par ses innombrables et merveilleux monumens du culte catholique, est sans contredit le lieu où doivent aller chercher leurs inspirations les artistes auxquels sont confiées des constructions analogues; ils n'ont même besoin ni de goût, ni de tact pour faire choix des œuvres à l'imitation desquelles ils doivent s'attacher. Parmi toutes ces églises, il en est si peu auxquelles l'admiration générale refuse son tribut, qu'il faut avoir la main malheureuse pour faire précisément choix, comme modèle, de l'une de ces rares exceptions. D'ailleurs il est aisé de comprendre que les dispositions qui, sur une vaste échelle, produisent un effet magnifique, peuvent perdre tout leur prestige quand on les réduit à des dimensions extrêmement bornées. Il est possible, par exemple, que la basilique de Sainte-Marie-Majeure, qui, dit-on, a servi de type à l'église de Notre-Dame-de-Laurette, n'ait pas pour les yeux de celui qui y pénètre, le désagréable aspect de cette dernière, et que ce plafond, si discordant de près, adoucisse, quand il s'éloigne des regards, ses contrastes *criards* et ses oppositions tranchantes de couleurs. Je ne connais pas l'église de Sainte-Marie-Majeure, mais

tout ce que je puis affirmer, c'est que le luxe qui y est étalé, n'est pas, comme dans la chapelle de la Chaussée-d'Antin, un luxe de clinquant et de faux aloi, et quand on saura qu'une seule des chapelles de la basilique romaine a coûté cinq millions, on restera facilement convaincu que pour les dimensions et la richesse, l'église de Notre-Dame-de-Laurette n'en est qu'une pauvre parodie. Voici, au reste, les caractères invariables du style italien appliqué aux monumens religieux, et j'en parle avec connaissance de cause, car j'ai pu l'étudier sur les lieux. A l'extérieur, majesté des proportions, aspect grandiose et monumental, richesse, quelquefois même luxe exagéré d'ornemens; à l'intérieur, simplicité vaste et imposante, nudité sublime, ou bien richesse matérielle et solide, entassement toujours distribué avec goût des métaux, des étoffes, des marbres et de tous les objets les plus rares et les plus précieux. Pour en citer quelques exemples, il me suffira de nommer les églises Saint-Pierre, ou Saint-Jean-de-Latran à Rome, les principales églises de Pise et de Florence, la cathédrale de Milan, l'intérieur de la basilique Saint-Marc de Venise dont l'extérieur pourtant est bysantin, toutes enfin et jusqu'aux plus petites églises des plus petites villes et même des villages d'Italie. C'est là qu'il fallait aller chercher le type du style italien, et si l'argent manquait pour que l'on pût en essayer une imitation, il eût été sage de se borner à élever, pour le besoin du culte, une chapelle simple, mais digne, dépouillée de tout le papillotage d'un luxe frivole et mondain.

Je m'arrête, car c'est une tâche pénible que la critique qui n'a que de sévères paroles à prononcer. Espérons que désormais les artistes comprendront mieux leur époque, et que l'église de Notre-Dame-de-Laurette, loin de servir de modèle à ceux qui seraient appelés à coopérer à l'œuvre de la réaction religieuse, leur représentera au contraire le triste assemblage de tous les écarts auxquels ils doivent se garder de se laisser entraîner.

Je n'ai pas parlé des tableaux, je leur réserve un examen détaillé. Aujourd'hui le salon du Louvre est ouvert, et d'autres tableaux, dont nous n'avons à jouir que pour un temps limité, réclament plus impérieusement une place dans l'*Echo de la Jeune France*

VICTOR DE NOUVION.

DE LA PROPRIÉTÉ [1].

(2e article.)

Ce sera compléter l'apologie du droit de propriété que de montrer cette doctrine, si profondément rationnelle, se fortifiant dans le cours des âges des efforts même tentés pour la modifier ou l'abolir.

Le tort de Platon, qui se présente le premier dans l'ordre des temps, c'est qu'il met en oubli la liberté morale de l'homme, c'est qu'entre ses mains une créature sensible et responsable joue le rôle de la pierre entre celles du sanctuaire ou de l'architecte. Le chef du portique, tantôt en immolant l'individualisme, tantôt en imposant à son peuple des vertus presque divines s'est doublement placé en dehors de l'humanité. Si la république de Platon pouvait occuper dans la mémoire des hommes une autre place que celle d'un roman sublime, ce serait dans les pages spirituelles et incisives d'Aristote qu'il faudrait en chercher la critique. Lutte remarquable où se trouvent en présence la société comme il est possible de la rêver, et la société comme il faut la voir pour la conduire et pour l'améliorer. Entraînés par la séduisante image de la république platonicienne, Thomas Morus, Campanella, ont prononcé l'abolition du droit de propriété dans des écrits trop évidemment empreints d'idéalisme, pour que, dans un ouvrage sérieux, il soit possible de s'en occuper. Il faut dire seulement que ceux-là consacrent une institution qui éprouvent pour la combattre le besoin de se jeter dans un monde imaginaire.

C'est en suivant une route opposée à celle où s'était égaré le fils d'Ariston, le chancelier de Henri VIII et le moine aventureux de la Calabre, que le citoyen de Genève s'est déclaré le champion de la communauté primitive. Rousseau sait bien que la propriété est une loi civilisatrice; et c'est parce qu'il ne veut pas de la vie sociale, c'est parce

---

(1) Extrait d'un ouvrage qui va paraître, à la librairie de Videcocq, place du Panthéon, intitulé : *Traité de législation et de jurisprudence, suivant l'ordre du Code civil*, — 2e livre, — par A. L. M. Hennequin, avocat et membre de la chambre des députés; suivi de deux dissertations sur la *propriété littéraire* et sur les *brevets d'invention*. — 2 vol. in-8°, 16 fr.

qu'il regrette l'indépendance des forêts qu'il s'écrie : *Les fruits sont à tous, et la terre n'est à personne* (1). La question, telle que l'a posée le discours sur l'inégalité des conditions, est celle de la prééminence de l'homme sauvage sur l'homme civilisé; or, cette question si souvent résolue, est-il donc permis de l'agiter encore? Ne connaît-on pas aujourd'hui l'incontestable supériorité de l'homme de la civilisation sur celui de la nature, non-seulement sous le rapport intellectuel et moral, ce que Rousseau ne conteste pas, mais même sous celui des forces physiques. Des expériences décisives ont mis ce point hors de toute contestation (2). Ces rapprochemens sont épuisés ; le phoque est dévoré, il n'est plus permis de rallumer les bûchers et de s'armer du scalpel. Tout est dit sur ces hommes qui se jouent de tout, qui se passent de tout, mais aussi qui souffrent et qui meurent de tout.

Tandis que Rousseau attaque la propriété en haine de l'état social, les partisans des lois agraires, moins francs et moins généreux, essaient de réunir dans une savante combinaison les droits de l'indépendance primitive aux avantages de la civilisation. C'est donc sous ce nouvel aspect que le droit privatif est attaqué et veut être défendu.

C'est escortée du grand nom de Lycurgue que la théorie des communistes s'offre à nos regards dans son expression la plus énergique et la plus austère. Or, quelle était la condition, quels ont été les résultats, qu'elle a été la durée de cette constitution tant vantée?

La pauvreté imposée à tous, les arts proscrits, l'infanticide ordonné, la profonde indigence des filles des puînés, le massacre des esclaves, l'émigration nécessaire d'une partie des citoyens, que de maux un seul principe a répandus sur tout un peuple! Et n'est-ce pas précisément parce que la loi du partage a montré une fois son joug de plomb que la liberté morale doit rester l'arbitre des destinées humaines. Au surplus, une volonté puissante que la tombe avait consacrée ne devait pas triompher long-temps de ce qu'il y a d'incompressible dans les sentimens et dans la volonté de l'homme.

La succession testamentaire reparut dans Sparte à la voix d'un père irrité, et Platon assure qu'à l'époque où il vivait, c'est-à-dire dans

---

(1) Discours sur l'inégalité des conditions.

(2) Voir tom. 1, pag. 472 à 475, Voyages et découvertes aux terres australes, par le colonel Perron. — Dunoyer, De l'Industrie et de la Morale considérée dans ses rapports avec la liberté, chap. 4, pag. 119 et suiv.

le IV[e] siècle avant l'air vulgaire, Lacédémone était depuis long-temps l'abîme où venaient s'engloutir les richesses de la Grèce.

L'exemple de Sparte est au surplus unique dans le monde, car il n'est plus permis d'ignorer que la loi Licinia, sujet des combats que se livraient près du Capitole la démocratie et l'aristocratie romaines, n'ordonnait pas le partage des propriétés patrimoniales.

Les Romains étaient dans l'usage de diviser en deux parts leurs conquêtes : l'une était vendue au profit de l'État, l'autre affermée moyennant une redevance légère aux citoyens les plus pauvres. Les sénateurs, maîtres de l'administration, placèrent, en élevant le taux des fermages, les classes plébéiennes hors de toute concurrence, et le territoire conquis dans la partie donnée à ferme passa entre les mains des riches.

La loi Licinia défendit aux Romains de posséder plus de cinq cents arpens des terres conquises, et voulut que le reste fût affermé au peuple comme par le passé. Tiberius Gracchus périt dans les troubles suscités par le renouvellement de cette loi; Caius, son frère, qui lui survécut quelque temps, fut tué dans une autre lutte engagée entre le peuple et le sénat.

Ce n'est pas dans ce sens de la loi Licinia qu'au temps de la terreur certains novateurs ont entendu la loi agraire; et il faut bien que ces doctrines soient mortelles au corps social, puisque la convention elle-même sentit la nécessité de les combattre, et les combattit à sa manière. Une loi rendue le 10 mai 1793, sur la proposition de Barrière, prononça la peine de mort contre quiconque proposerait d'établir la loi agraire ou toute autre loi subversive de la propriété territoriale, industrielle ou commerciale, loi draconienne qui ne découragea pas la conspiration de prairial an IV.

Un journal intitulé le *Tribun du Peuple* et revêtu de la signature du citoyen Camille Babœuf, dit Gracchus, avait paru. Ce journal soutenait, en principe, que dans une république un citoyen ne pouvait pas faire un pas sans marcher sur son territoire. « Le seul moyen d'assu-
» rer à tous leur subsistance, disait le *Tribun du Peuple*, numéro 35,
» c'est d'établir l'administration commune, de supprimer la propriété
» particulière, d'attacher chaque homme au talent, à l'industrie qu'il
» connaît, de l'obliger de déposer les fruits en nature au magasin com-
» mun, d'établir une simple administration des subsistances qui, te-
» nant registre de tous les individus et de toutes les choses, fera répar-

» tir ces dernières dans la plus parfaite égalité, et les fera déposer dans
» le domicile de chaque citoyen.

Que de questions s'élèvent à la lecture de ce programme. Comment le magasin commun s'approvisionnera-t-il? Où trouver des bras pour guider la charrue? des patiences pour conduire à leur fin les entreprises industrielles? des courages, des témérités pour affronter les dangers de la navigation? Quelle probité les travailleurs apporteront-ils dans les comptes-rendus, quels moyens de surveillance? Que de communistes auront mérité le sort d'Ananie et de Saphire (1)?

Et d'ailleurs l'égalité ne peut exister avec justice dans les salaires qu'autant qu'elle se retrouve dans le travail. Comment les ouvriers les moins forts, les moins habiles, les moins courageux, pourront-ils prendre avec équité, dans la fortune commune, une part égale à celle des plus vigoureux, des plus industrieux, des plus zélés; en un mot, des plus utiles?

Que répond le *Tribun* de l'an IV, numéro 35?

« Celui-là même, dit-il, qui prouverait que par l'effet de ses seules
» forces capable autant que quatre, n'en serait pas moins un cons-
» pirateur contre la société, parce qu'il en troublerait l'équilibre et en
» détruirait la précieuse égalité. La sagesse ordonne impérieusement
» à tous les coassociés de réprimer un tel homme, de le poursuivre
» comme un fléau social, de le *réduire* au moins à ne pouvoir faire
» que la tâche d'un seul. »

L'activité signalée comme un fléau, la force mutilée, l'ardeur comprimée dans son élan, quelle preuve plus évidente que la répartition par égale portion et par tête frappe la production dans son principe, et par cela même influe d'une manière fatale sur les destinées de tous.

Le partage du sol rencontre une impossibilité plus insurmontable

---

(1) Ce que l'on dit ici se trouve justifié par un fait contemporain que nous empruntons à l'excellente brochure publiée par M. Adolphe Garnier, et que nous avons précédemment citée :

« Dans certaines contrées de ce royaume (la Sardaigne), les terres appartiennent en commun à tous les habitans d'un village; chacun doit à son tour travailler le champ public, et chacun voit avec répugnance arriver le jour du travail. Ce laboureur d'un moment, tourmenté par l'idée du grand nombre d'hommes qui partagent les fruits du sol avec lui, pousse la charrue d'une main indolente; ne devant que très-peu ressentir les améliorations de la culture, il est indifférent aux accroissemens de la récolte, et n'aspire qu'au moment où un autre individu viendra le remplacer dans sa corvée du labourage. »

encore ; des calculs ont établi que, dans la répartition du territoire français entre ses habitans, la valeur de chaque lot n'excèderait pas, en capital, le montant d'une journée de travail, opération qui n'établirait parmi nous que la confraternité de l'indigence et l'égalité de la faim.

Il serait injuste d'accuser de l'erreur qui vient d'être combattue cette école saint-simonienne qui, pendant un moment, a si bruyamment occupé le monde. S'inclinant au nom du christianisme, dont ils aiment à proclamer les bienfaits, instruits, passionnés, convaincus de la nécessité des subordinations sociales, les saint-simoniens ne réclament pas les lois agraires, et lorsque, dans le sein de la chambre des députés, on a commis la faute de les confondre avec les communistes, ils ont eu le droit de s'indigner d'une solidarité dont leurs doctrines, tant de fois publiées, auraient dû les affranchir (1).

Plus d'héritage, voilà le résumé de leur système ; ainsi le fils qui n'a rien reçu de son père n'a rien à transmettre à ses enfans : un pouvoir suprême préside aux destinées humaines dans cet univers transformé en un vaste atelier dont la liberté morale est à jamais bannie. Isolé entre deux générations, c'est pour un possesseur inconnu, pour un ennemi peut-être que l'homme doit consumer sa vie dans de pénibles travaux, et l'on ne voit pas que ce désespérant avenir ravit à l'industrie son plus puissant véhicule. Quand l'intérêt personnel s'endort, l'amour paternel se préoccupe et veille. La même loi qui semble donner le repos empêche donc qu'on ne s'y abandonne. La centième partie de la génération se reposera peut-être ; mais l'avenir que présente l'héritage doublera l'activité des quatre-vingt-dix-neuf centièmes, et la rendra féconde pour le patrimoine de tous.

Ajoutons que le travail peut demander d'utiles, de généreuses inspirations à l'amitié, à la reconnaissance, au besoin d'épancher des bienfaits ; et s'il fallait qu'un dernier trait vînt compléter le tableau de l'univers saint-simonien, nous pourrions retracer les derniers momens de l'homme laborieux, du citoyen utile. Quelles ne seraient pas ses angoisses à la vue de ses enfans, de ses amis, des objets de son affection, que sa mort mettrait à la merci d'un cruel arbitrage? Dans le système des disciples de Saint-Simon, la production est frappée dans

(1) Langlet, De la Propriété et de ses rapports avec les droits des citoyens, pag 29.

tous ses principes; les sentimens les plus élevés sont éteints, ou restent le tourment de quelques cœurs généreux qui les éprouvent encore. La loi d'une fatale nécessité remplace les méditations intelligentes de l'intérêt personnel. Plus d'avenir; rien qu'une existence dominée par la contrainte; rien que l'impérieux devoir de s'avancer péniblement dans le sillon tracé d'avance pour trouver à son terme un tombeau solitaire que la reconnaissance ne viendra pas consacrer par ses larmes. Quelles garanties les doctrines saint-simoniennes offrent-elles d'ailleurs au libre arbitre dépossédé? les répartiteurs seront-ils les demi-dieux de Platon? la faveur, l'amitié, ne viendront-elles pas les égarer? ne se tromperont-ils jamais dans le choix du plus digne? quelle certitude que les élus, forts d'une investiture viagère, du moins, ne perdront pas dans de folles dépenses les élémens du travail remis entre leurs mains? qui répondra du lendemain de la répartition? Il faut s'arrêter dans l'examen d'une doctrine qui tue l'individualité, la responsabilité morale, et qui enlève à la société l'ame qui l'ennoblit et qui l'anime. L'école saint-simonienne a dit elle-même : Si la doctrine nouvelle est fausse, elle n'éveillera aucune sympathie et s'éteindra elle-même. La prédiction s'est vérifiée.

Les saint-simoniens ont succombé. Les sociétés coopératives de Robert Owen n'ont encore amené que la ruine de leur fondateur (1); et, quant au système de M. Fourrier, on ne l'a point encore mis à l'épreuve par la formation d'une seule phalange. Le temps est un grand logicien, il faut lui laisser l'initiative.

La propriété, l'héritage, que tant de bienfaits recommandent au respect, à la reconnaissance des hommes, ne peuvent pas même être accusés des contrastes qui se font remarquer dans les destinées humaines. Tant que les forces morales et physiques ne seront pas nivelées, des inégalités s'établiront parmi les hommes.

Déposez des ouvriers, des cultivateurs, sur la plage d'une île déserte, mais fertile; que l'équité la plus rigoureuse préside à la répartition des moyens de travail et de production; revoyez la colonie avant une génération d'homme, et, si elle a prospéré, vous y rencontrerez des riches et des pauvres, des débiteurs et des créanciers, des maîtres et des esclaves. La propriété n'est donc pas, comme on l'a dit si souvent, le

---

(1) Observations recueillies en Angleterre par Simon, 1836, tom. 2, pag. 71.

fruit amer d'une antique usurpation ; c'est le résultat nécessaire d'une loi inhérente à la nature de l'homme, plus forte que sa volonté, loi de civilisation, et par cela même de progrès et de liberté (1). Disons en terminant cette dissertation, dont on nous pardonnera peut-être l'étendue, à raison de la nature des questions qui s'y trouvent traitées, que la propriété, par cela même qu'elle se lie avec la responsabilité morale, n'est pas le résultat, mais la cause efficiente des associations qui se sont formées sur la terre.

Le problème est donc résolu. La propriété, fille du travail, ne jouit du présent et de l'avenir que sous l'égide des lois. Son origine vient du droit naturel ; sa puissance, du droit civil ; et c'est de la combinaison de ces deux idées, *travail* et *protection*, que sont sorties les législations positives qui vont devenir l'objet exclusif de nos méditations.

HENNEQUIN, *député.*

CHEVALERIE. — ALGER.

The age of chivalry is gone ! a dit Burke, *le temps de la chevalerie est passé !* Un de nos collaborateurs et amis, M. Adolphe de Puibusque, a pensé le contraire, et je lui en sais gré ; car il y a de nobles choses qui se meurent, mais qui ne sont pas mortes, et en proclamant qu'elles sont perdues sans retour, on les tue tout-à-fait ; quand votre foyer est tout gris de cendres, n'y jetez pas d'eau, car il y a souvent, sous cet aspect froid, assez d'étincelles pour vous réchauffer. Des remercîmens qui feront bien plus de plaisir à M. de Puibusque que les miens, sont ceux que lui adresse le comte de Calonne, doyen et nestor des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ; en lisant l'article inséré dans notre numéro du 1er janvier dernier, le vieux chevalier a tressailli de joie, il a vu avec un indicible bonheur rappeler la gloire et les services de ses devanciers et de ses frères d'armes ; et pour nous prouver qu'il y avait encore des esprits qui s'occupaient du rétablisse-

---

(1) Cette dissertation est extraite d'un discours prononcé à la Société des Bonnes-Études, par l'auteur de ce traité, dans le cours du mois d'avril 1827, et analysé dans la Gazette des Tribunaux du 8 mai 1827, 2e année, n° 315. (*Note de l'éditeur.*)

ment de l'ordre de Malte, il nous a adressé un écrit de lui, plein de verve, de chaleur et de raison, sous le titre :

Les derniers vœux d'un chevalier profès *de l'ordre souverain militaire et hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem.*

Avec cette épigraphe :

IL N'Y A POINT DE DROIT CONTRE LE DROIT.

(BOSSUET.)

J'aimais déjà M. le comte de Calonne pour sa grande pensée de Chambord, car c'est de son cœur qu'a jailli l'idée de donner ce beau domaine au fils du duc et de la duchesse de Berri, pensée qui n'est point restée inféconde et dont malgré tant de bouleversemens nous voyons encore la réalisation aujourd'hui. Eh bien ! j'aime encore M. de Calonne pour autre chose ; je l'aime pour les paroles de son épigraphe : IL N'Y A PAS DE DROIT CONTRE LE DROIT.

Ces paroles je les voudrais inscrites sur nos temples, sur nos archevêchés, sur nos palais et surtout dans l'ame des puissans ; que la force, que l'inconstance, que le temps, que le succès viennent en aide à ce qui n'est pas le droit, nous, nous resterons fidèles, nous nous attacherons à la maxime de Bossuet, à l'épigraphe de M. de Calonne, et nous répéterons toujours et quand même

IL N'Y A PAS DE DROIT CONTRE LE DROIT.

Ceci est de la morale, de la justice, et non de la politique.

En 1814 et 1815, M. le comte de Calonne, M. le comte Pierre de Vaudreuil, et le chevalier Legroing de Fontnoble élevèrent la voix en faveur de l'ordre de Malte, pour que cette belle et noble institution chevaleresque fût conservée ou rétablie, ils s'adressèrent aux souverains signataires de la Sainte-Alliance.

Les princes, qui avaient fait une ligue chevaleresque contre Napoléon, auraient dû, ce nous semble, écouter avec faveur les voix des chevaliers réclamant en faveur d'un ordre qui avait rendu des services à tous les trônes, et ajouté de la gloire à tous les drapeaux ; ils auraient dû comprendre M. de Calonne, car alors ils disaient comme lui : IL N'Y A PAS DE DROIT CONTRE LE DROIT.

Quand on y réfléchit, on s'explique difficilement pourquoi les réclamations de l'ordre de Malte ne furent point accueillies au congrès de

Vienne. Alors les principes de justice étaient en vigueur, alors il y avait de l'élan et dans les peuples et dans ceux qui les conduisaient, alors une pensée de chevalerie avait chance de vivre.

Le succès, malgré tout ce qui aurait dû l'assurer, n'advint pas aux démarches faites par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, et l'ordre illustre qui a compté sous sa glorieuse bannière Raimond, le premier de ses grands maîtres, Roger de Moulins, Guillaume de Château-Neuf, Jean de Villiers, Villeneuve, Villarel, Aubusson, Lastic et l'immortel l'Isle-Adam! chevaliers dont ne pouvaient se passer les rois guerroyans d'autrefois, qui les appelaient et dans leurs conseils et sur leurs champs de batailles, estimant la hauteur et la sagesse de leur esprit à l'égal de la vaillance de leur bras.

Si les empereurs et les rois de nos jours assemblés en congrès avaient pensé comme Philippe Auguste, comme Richard-Cœur-de-Lion, comme Saint-Louis, comme François Ier et comme Charles-Quint, les successeurs des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, des héros de Rhodes, les chevaliers de Malte auraient été mieux écoutés. Il faut dire qu'un ordre dont la devise était : *honneur*, *vertu*, *loyauté*, avait au congrès de Vienne un singulier avocat pour faire valoir ses services et défendre ses droits, c'était M. le prince Talleyrand, le plénipotentiaire de France. Les rois, en général, rient peu et en congrès ne rient pas du tout; mais nous nous persuadons que si l'ancien évêque d'Autun, prince de Bénévent, avait prononcé devant eux les mots *honneur*, *vertu*, *loyauté*, il y aurait eu dans l'assemblée des souverains, comme parmi les dieux d'Homère, un rire inextinguible. Aussi nous persistons à croire que M. Talleyrand a mal plaidé la cause des chevaliers. Cependant, sans se lancer dans les hauteurs du sentiment de l'honneur et de la gloire, il aurait pu trouver à exposer pour la conservation de l'ordre de Malte des mots plus à son usage : il avait à faire valoir que, dans un temps où l'industrie et le commerce prenaient plus d'extension que jamais, il fallait que la liberté des mers existât réellement, il fallait que la piraterie fût détruite (alors les pirates avaient leur nid de pierre sur les côtes d'Afrique, alors le drapeau blanc n'avait point encore conquis *Alger la guerrière*.)

En d'autres temps, pour faire conserver dans leur existence politique les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, il aurait fallu rappeler les Lieux-Saints, leur délivrance par les croisés, puis les chrétiens mal-

traités, humiliés, souvent esclaves et captifs; il aurait fallu montrer les nobles et pieux devanciers des chevaliers de Malte frappant d'une main et secourant de l'autre; il aurait fallu faire voir la croix auprès de l'épée. Toutes ces choses auraient pu gêner l'ancien évêque diplomate; mais avec les mœurs telles que la civilisation nous les a faites, M. de Talleyrand pouvait tourner toutes ces difficultés et parler indigo, coton, sucre et café, industrie et commerce.

Nous ne voyons même pas que le prince de Bénévent se soit avancé jusque sur ce terrain plat. Il trouvait donc la cause ingagnable.

Quant à nous, nous aurions voulu que la voix des chevaliers eût retenti haut dans l'assemblée des rois; la chevalerie, c'est non-seulement ce qui fait rayonner les couronnes, c'est encore ce qui les garde le mieux.

Ceux que Dieu a placés sur les trônes ne doivent pas se mettre en hostilité avec les idées dominantes des siècles; quand un torrent coule impétueux et puissant, il ne faut pas se jeter follement à l'encontre des flots qui vous emporteraient avec les broussailles, les arbres et les débris des bords qu'ils ont ravagés; si une partie du pays est dévastée par les grandes eaux, il faut redoubler de soins pour faire croître dans la contrée qui n'a point été inondée les plants et les moissons qui manqueront ailleurs. Ainsi ceux qui gouvernent les hommes, tout en laissant s'en aller les idées qui ont fait leur temps et que les siècles emportent, doivent regarder autour d'eux et voir ce qu'il faut faire pousser à la place de ce qui a été déraciné et détruit. Or, quand le positivisme, comme de grandes eaux bourbeuses, croît, gagne, monte, s'étend et inonde la société, les rois ne doivent-ils pas employer la puissance que Dieu leur a donnée et que les peuples ne leur ont pas encore tout-à-fait ôtée, pour remettre en honneur les nobles et saintes doctrines? comme ailleurs, il y avait sans doute dans l'ordre de Malte de grands abus; mais là du moins les abus modernes pouvaient se couvrir sous la vieille gloire du passé. Si les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem n'habitaient plus la Terre-Sainte pour protéger les pélerinages au saint sépulcre, ils faisaient leurs caravanes, ils montaient les galères de l'ordre pour sauver les richesses du commerce de la rapacité et de la hardiesse des pirates et des forbans. Les frères de la Merci, ces chrétiens sublimes qui se dévouaient au rachat des captifs, et qui alors qu'ils n'avaient plus d'argent pour les racheter, prenaient souvent leurs fers,

étaient agrégés aux chevaliers de Saint-Jean : la valeur et la religion avaient ainsi fait alliance, il fallait tâcher de ne pas laisser se désunir ce qui avait été si utilement lié.

L'Europe est aujourd'hui couverte d'ordres inutiles, jamais le monde n'a été si enrubanné ! Ceux qui ont à leur disposition les rubans, les croix et les plaques n'auraient-ils pu inventer quelque chose de moins futile que ce qu'ils donnent de nos jours ? et si l'imagination leur manquait pour créer du nouveau, n'auraient-ils pas dû conserver ce qui avait rendu d'importans services et ce qui aurait pu en rendre encore ? M. le comte de Calonne, M. Pierre de Vaudreuil et M. de Fontnoble, dont nous venons de lire les écrits, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour empêcher l'anéantissement de l'ordre de Malte ; avec indépendance et dignité, ils ont élevé la voix pour rappeler aux souverains ses services et ses droits ; en cela, ils n'ont point ressemblé à ces chevaliers d'un autre ordre militaire, qui ont consenti, je ne sais par quelle courtisannerie, à ne plus porter une croix qui leur avait été donnée comme récompense de courage. Dans ce bel ordre de Saint-Louis, tous cependant ne se sont pas tus ; et *l'Écho de la jeune France* a répété quelques-unes des nobles pages que M. le marquis d'Oudinot a publiées pour défendre la croix qui réunissait dans ses rayons les souvenirs français de Louis IX et de Louis XIV !

Un des traits de décadence de notre époque, c'est la facilité avec laquelle on a fait abandonner à des cœurs de soldats la décoration qui les couvrait si bien ; nous croyions, nous l'avouons, que l'on tenait davantage à ce que l'on avait dignement et justement gagné ; et nous pensions qu'il n'etait donné à personne de dire au soldat sans reproche : *Cache le ruban que tu as rougi de ton sang.*

La pensée de faire garder notre conquête d'Alger par des hommes tenant la croix et l'épée, pensée émise avec autant de talent que d'ame, n'est pas seulement, comme quelques-uns l'ont appelé, le rêve d'un noble cœur. La brochure du comte de Calonne démontre que dans cette idée qui d'abord n'a l'air que chevaleresque, il y a beaucoup de sagesse. Nous voudrions pouvoir citer des passages de l'écrit chaleureux du vieux chevalier de Malte, mais la politique nous est interdite, et la sienne est si loyalement tranchée ! dans sa demeure de Chambord il lui vient des pensées que nous ne pouvons reproduire ; nous ne pouvons révéler quel grand maître il voudrait donner à *l'état anséatique* que,

selon lui, dans l'intérêt de l'Europe, il serait bon de créer sur les côtes d'Afrique. Les moyens proposés par le comte de Calonne pour utiliser et faire prospérer la dernière conquête du drapeau blanc seraient peu appuyés par les chambres actuelles, peu approuvés par M. Persil, peu aimés de M. Plougoulm : ainsi je ne les redis pas.

Vicomte WALSH.

LE PONT DU DIABLE,

CHRONIQUE DU ROUERGUE (1).

Le charme du pays natal, qui embellit à nos yeux ce qui paraîtrait à d'autres nu, triste et désert, est un sentiment commun à tous les hommes, mais plus particulier peut-être aux habitans des montagnes et des contrées les moins favorisées du ciel. C'est ainsi que la Providence sait réparer ce qui aurait pu ressembler de sa part à une disgrâce pour quelques-uns de ses enfans.

Celui qui, traversant le sol montagneux de notre Rouergue, porte du haut des points culminans de la route ses regards sur le paysage qui l'environne, soupçonne-t-il qu'il n'est pas un seul recoin de ce vaste tableau qui ne recèle pour ses habitans tout l'attrait qui l'enchaîne ou l'attire vers de plus beaux climats?

Tout ce que l'imagination la plus riante peut créer de rêves heureux autour des châteaux que baignent les belles eaux de la Loire ou de la Seine se retrouve pour nous au bord de nos plus humbles ruisseaux; et, s'il fallait en donner une preuve, nous dirions que ces demeures charmantes, ces bords enchantés passent de main en main avec une instabilité qu'on ne connaît point chez nous; il est fort peu de ces héritages qui se transmettent jusqu'à la deuxième génération. Les heureux du moment viennent, comme en passant, promener leurs ennuis ou

---

(1) Parmi les anciens amis dont l'*Echo de la Jeune France* regrettait la perte, se trouvait M. Eugène de Barrau; il vient de nous revenir, ainsi que plusieurs autres jeunes talens de nos provinces méridionales, et, pour gage de retour, il nous a envoyé une légende que nous sommes heureux de reproduire; on connaît l'heureuse fécondité du Rouergue: c'est le pays des Bonald et des Frayssinous; on doit donc croire que nous ne nous bornerons pas à un seul emprunt. (*Note du Directeur.*)

leurs joies bruyantes dans ces habitations, pour les laisser bientôt à ceux qui les supplantent.

Mais là, ni souvenirs d'enfance, ni religion des tombeaux, ni traditions de famille; et, dépouillés de ces prestiges, les plus beaux lieux perdent ce qu'ils ont de plus attachant.

Il n'en est point ainsi de nos pauvres héritages; tout nous y enchaîne, et les transmettre à ceux qui nous succèdent est le plus cher de nos désirs.

De tous les cours d'eaux qui sillonnent le Rouergue, il n'en est pas qui parcourent un pays d'un aspect plus sévère que le Viaur; dans toute la durée de son cours, il déchire la contrée qu'il traverse plutôt qu'il ne l'arrose.

Comparé à ces rivières dont les moëlleux détours décrivent les courbes les plus gracieuses, dont les gazons les plus verts suivent les bords, les lignes brisées et anguleuses du Viaur, ses retours fréquens et raides toujours marqués par des arêtes de rochers qui, partant de la profondeur de ses gorges, s'élèvent de toute leur hauteur, présentent à l'étranger un aspect dont l'impression doit être peu favorable.

Si le voyageur sort de ces encaissemens, et que son regard, affranchi des bornes étroites qui le muraient, domine le pays qui en dépend, l'aspect grisâtre de nos terres à seigle, cette succession de sommets que la bruyère recouvre, et dont l'horizon, inconnu pour ses yeux, ne lui présente aucun terme, tout enfin doit lui sembler triste et désolé; et si, pour comble de disgrâce, le vent du nord-ouest, soufflant sur les débris des feuilles d'automne, vient assombrir ce tableau et répandre sur lui un jour glacé, la bise emporte alors toutes ses illusions, son désenchantement est complet; ou, s'il conserve encore quelques pensées poétiques, il faut qu'il les emprunte à la muse de Macpherson, aux brouillards de Morven.

Mais ce qui lui paraît aride, sauvage et sans poésie, ne l'est point pour nous, qui avons vu le soleil de notre enfance se coucher à cet horison, nous, dont les rêves du premier âge se sont joués à tous ces objets.

Pour moi, les bords du Viaur, avec leurs escarpemens et leurs aspérités, me semblent aussi attachans que les rives romantiques de la Clyde ou de la Tweat, sous le pinceau magique de Walter-Scott.

Dans la partie du cours de cette petite rivière, qui se trouve com-

prise entre deux de ses affluens, le Viauron et le Giffou, il est plusieurs sites dignes des toiles de Rembrandt; mais il en est un surtout qu'on ne quitte jamais sans se détourner souvent pour le revoir encore; c'est qu'une ruine, celle d'un ancien monastère, s'y trouve perdue et lui donne le charme qui s'attache toujours à ces débris des temps reculés. L'œil parcourt tristement une longue suite d'ouvertures qui marquent encore les divers corps-de-logis; il pénètre sous l'ombre des voûtes qui résistent à l'infiltration des eaux; il erre sur les diverses enceintes où sont amoncelées des montagnes de débris; quelques dômes surmontent cette scène, et, bien en avant, l'on distingue la tour carrée qui fut sans doute le premier travail des moines, lorsqu'ils reçurent des mains du comte Hugues ces déserts à défricher.

Plus loin, au second plan, sur le fond d'une forêt sombre, l'on découvre un pont jeté d'une manière hardie et d'une seule arche d'un bord à l'autre de la rive. Ce pont est connu dans la contrée sous le nom de *Pont-du-Diable*. Son histoire est une légende dont plus d'une ois, dans les environs, l'on a charmé les veillées d'hiver, et que je veux redire avec toute la naïveté des conteurs superstitieux de nos campagnes.

A l'époque reculée où la chronique fait remonter la fondation du Pont-du-Diable, le pays présentait un aspect bien autrement sauvage, presqu'aucune trace du passage des hommes ne se faisait remarquer. Quelques sentiers sinueux erraient mystérieusement sur les flancs des deux côtes sous le fourré des bois, l'un dans la direction de la capitale de la province, l'autre dans celle de la rive gauche, vers un pays plus sauvage encore et plus inhabité.

Le monastère, qui plus tard devint, par les soins laborieux de l'ordre, un vaste palais où l'architecture étalait ses richesses, se composait d'une tour solitaire et de quelques ermitages épars. La règle, dont l'austérité fut méconnue dans la suite, était suivie dans toute sa rigueur; la prière et le travail partageaient également les heures des moines. Ils vivaient sous la discipline d'un abbé, autrefois homme du monde, et dont la vie cachait des mystères inconnus: ses connaissances lui donnaient, dans ces temps où la science était un secret d'adepte, une grande autorité; sa vie était aussi sévère qu'elle avait pu être autrefois dissipée; toute sa sollicitude, depuis les longues années qu'il présidait à la direction du couvent, était absorbée dans une seule pensée: la

prospérité de l'établissement confié à ses soins ; son grand âge et ses infirmités n'avaient rien diminué de son zèle.

Une des conditions de la concession faite à ce monastère par le comte Hugues était la construction d'un pont en pierre sur le Viaur ; le temps fixé après lequel les droits concédés devaient rentrer au comte, à défaut d'exécution, était près d'expirer.

Les travaux étaient commencés; mais, malgré tous les soins que se donnait l'abbé pour en presser la fin, ils marchaient lentement; les arts étaient si peu avancés, le pays offrait si peu de ressources, les ouvriers étaient si rares, qu'on n'avait pu encore terminer les arceaux qui devaient joindre les deux rives. Le comte avait envoyé plusieurs messages pour presser l'exécution, l'on assurait même qu'une communauté rivale fondait déjà quelques espérances sur l'impuissance de ceux de Bonnecombe, pour se substituer à leur place dans la concession des terres et bois qui en dépendaient. Ce motif aiguillonnait peut-être plus vivement que tout autre les désirs des moines et de leur supérieur.

Ce fut dans ces circonstances que l'on parvint à placer enfin les clefs des deux voûtes : l'abbé suivait les progrès du travail avec la satisfaction intérieure d'un homme échappant au danger qui menace son existence.

Déjà l'on se préparait à célébrer par les rites ordinaires la bénédiction de ce grand travail ; mais une épreuve restait à subir, épreuve qui ne laissait pas sans inquiétude ceux qui avaient examiné de près les travaux : quelque chose en avait transpiré, mais sans éclat, de sorte que la confiance du plus grand nombre était entière. Enfin vint le moment d'enlever les cintres du pont ; mais à peine la pièce de bois qui maintenait l'échafaudage eut-elle cédée, qu'avec un grand fracas les voûtes fondirent pêle-mêle avec tous ces débris. Ce fut un cri de consternation ; l'on dit que le frère procureur, aux soins duquel l'exécution se trouvait principalement confiée, disparut et qu'on n'entendit plus parler de lui.

La communauté fut, depuis ce moment, dans l'agitation que présente une fourmilière lorsque, poussé par un malin vouloir, l'on a dispersé, aux approches de l'hiver, les provisions si laborieusement amassées.

Cette nouvelle, portée à l'abbé, le jeta dans une grande consterna-

tion; il fut comme anéanti par ce déplorable accident; il voyait là le triomphe de ses envieux voisins, la ruine et la dispersion de ses plus chères affections.

Livré à ces peines, à ces agitations, il était resté plus avant dans la nuit que de coutume à chercher dans son esprit quelque ressource contre un si grand malheur.

Assis dans un fauteuil de bois, seul meuble distinctif de sa dignité, un flambeau de cire jaune brûlait devant lui; il avait enfin succombé à une espèce de sommeil qui lui laissait une perception vague de ce qui se passait autour de lui. C'était pendant une de ces nuits d'automne dont le vent et la pluie rendent l'horreur plus profonde; les hibous, cachés dans les cavités des arbres et dans l'escarpement de l'immense rocher auquel est adossée l'abbaye, faisaient entendre leurs tristes chants, les loups mêlaient leurs hurlemens à ce concert de nuit, c'était comme le chant de mort de la communauté.

L'abbé, rappelé en sursaut de sa somnolence, vit tout-à-coup devant lui un adulte aux cheveux roux, aux yeux gris, dont la voix vibrante comme un airain sonore lui fit entendre ces mots : *Sus, sus, tête chauve!* Troublé par ces étranges paroles et cette apparition, l'abbé, allongeant sa dextre, cherchait dans sa mémoire troublée quelque formule d'exorcisme. *Retrò abi*, balbutiait-il, ne doutant pas qu'il n'eût en face de lui un suppôt de Satan. Mais l'adulte, sans se troubler, et comme devinant sa pensée et la prévenant, reprit : *Pate-nôtres sont bonnes, mais à demain remettre se peuvent. Je suis l'esprit du Viaur qui te vient en aide : écoute-moi.* L'abbé resta interdit. Alors le malin lui proposa de se charger de la construction du pont et de le terminer avant l'époque fatale qui devait arriver à la Saint-Hubert, moyennant que l'abbé lui livrât une créature. A ces mots, l'abbé se signa, et l'on vit le diable se contracter douloureusement pendant ce temps. — L'on eût pu voir la figure de l'abbé recevoir comme une inspiration subite, et un rayon d'espoir éclaircir son front soucieux; mais le malin esprit ne put le remarquer, placé qu'il était sous l'influence du signe révéré des chrétiens. L'abbé, reprenant, lui dit : « Si, vienne la Saint-Hubert, par ta puissance satanique, le pont si déplorablement détruit se trouve réédifié, tu recevras pour prix la créature que tu demandes : ce sera la première qui passera sur le pont.

Un sourire infernal courut sur les lèvres du lutin : Je vais chercher mes ouvriers, furent ses dernières paroles. Il fit une révérence étrange à l'abbé et disparut par l'ouverture en ogive dont aucun châssis ne gardait l'entrée, et qui donnait sur les eaux du Viaur.

En ce moment, il y eut dans la forêt comme un *crescendo* du lamentable concert des hibous et des loups. Le vent, en tourbillonnant, apportait par rafales tous ces cris et ces bruits divers, en les grossissant ou les éloignant d'une manière fantastique. Les eaux du Viaur mugirent comme les vagues de la mer, et il en partit à l'instant mille croassemens de grenouilles mêlés aux chants des rainettes.

Peu après, le tintement de la cloche sonnant matines se fit entendre, et à l'instant tous les bruits cessèrent comme sous les coups de la baguette d'un chef d'orchestre.

Après l'office, l'abbé assembla la communauté ; son visage était satisfait, et, en le voyant, chacun comprit qu'il y avait de bonnes nouvelles. En effet, ils apprirent que, par les soins et la diligence de leur supérieur, toutes choses seraient réparées avant l'époque fatale, et qu'il arriverait incessamment un chef d'atelier diligent et entendu qui conduirait les travaux à bonne fin.

Le vendredi de la semaine suivante l'on vit s'arrêter à la porte du monastère une troupe d'ouvriers robustes, à la tête desquels l'abbé reconnut d'abord, à ses cheveux roux, à son teint cuivré, l'être de l'apparition. Il le reçut en particulier, eut une conférence fort courte avec lui, et bientôt les travaux furent en pleine activité.

Chacun s'étonnait, tant au monastère que dans les environs, de l'ardeur avec laquelle cette troupe travaillait ; leurs procédés nouveaux ne surprenaient pas moins, la construction grandissait à vue d'œil, les blocs de pierre étaient superposés les uns aux autres avec une facilité inconnue jusque-là. Cependant, en fixant ainsi l'attention de tout le voisinage, des soupçons ne tardèrent pas à s'élever sur ces étranges maçons. Les premières observations partaient des ouvriers du pays, que la jalousie rendait plus clairvoyans ; on remarqua que tous ces étrangers avaient un air de famille singulier, que jamais on n'en avait vu aucun déchaussé, et qu'ils prenaient un soin particulier à ne pas montrer leur pied nu.

D'autres prétendaient qu'autour d'eux on sentait toujours une odeur

de soufre, et que les mulets et bêtes de sommes qui passaient par là s'effrayaient et refusaient d'avancer.

Le bruit se répandit même que quelqu'un s'était égaré dans la forêt, pendant la nuit, les avait aperçus dans une clairière, autour d'un feu dont ils remuaient les charbons avec leurs doigts, ni plus ni moins que si leurs mains eussent été de fer, et qu'ensuite ils avaient préparé sur ce feu, avec un cérémonial bizarre, une omelette d'œufs de corbeau, assaisonnée avec de la graisse de pendu.

Mais, pendant que toutes ces choses se passaient et éveillaient les plus étranges soupçons, le pont sortait comme par magie de ses fondations. Il était d'une seule arche, jetée hardiment d'un roc à l'autre et et à une élévation telle qu'on n'eût jamais osé songer à l'édifier ainsi, tel enfin qu'on peut le voir encore aujourd'hui. Tous ces bruits, que la malignité publique augmentait, ne laissaient pas que d'inquiéter l'abbé, et son bail d'industrie lui causait plus d'une insomnie; cependant il en attendait la fin avec confiance.

Elle ne se fit pas attendre plus long-temps qu'il n'avait été convenu. La veille de la Saint-Hubert, tout était terminé, à l'exception des parapets; les ouvriers s'étaient tous retirés sans qu'on les eût vus passer dans aucune direction, et le soir de ce jour il ne restait plus que leur conducteur; il devait attendre son salaire jusqu'au lendemain. A peine l'aube matinale commençait à blanchir l'horizon rétréci du vallon, et avant qu'aucun voyageur eût pu s'engager dans les passages difficiles de ces bois, l'on vit l'abbé quitter sa tour solitaire et s'acheminer vers l'entrée du pont, il semblait porter sous sa robe de bure un objet qu'on pouvait supposer être le prix dû à l'entrepreneur.

De l'autre côté, et comme faisant le guet, on apercevait, assis sur un roc qui dominait cette entrée, la figure de l'étrange ouvrier; son aspect était encore plus singulier que de coutume, on aurait pu lire dans son regard une expression de joie satanique, à l'approche du moment qui devait lui livrer sa victime. Il observait la marche lente et mesurée du prieur qu'il ne reconnaissait pas, et dont l'habit lui faisait espérer un moine pour sa proie, mais celui-ci s'arrêta avant d'avoir posé le pied sur le pont, et alors l'enfant de Belzébuth, le reconnaissant, lui cria : « Est-ce toi qui me viens en paiement de mon travail? » Mais le moine, sans lui prêter plus d'attention, ouvrit le pan de sa robe; aus-

sitôt il en sortit un chat noir qu'il chassa devant lui. — Ce fut la première créature vivante qui passa le pont. « Celle-là seule est digne de » toi, s'écria le moine, car les eaux du baptême n'ont pas touché son » front. » Le diable, se voyant ainsi vaincu et joué par plus fin que lui, en éprouva un si grand dépit, qu'imprimant les trois ergots de son pied sur le rocher, où l'on en voit encore les empreintes, il s'élança rapidement sous l'arche du pont, et disparut dans l'eau avec le chat qu'il avait saisi dans sa colère, et qui poussait d'horribles miaulemens. Mais l'abbé, poursuivant son ennemi, s'avança en toute hâte sur les bords, et ne découvrant pas cet enfant de ténèbres qu'il voulait atteindre de ses exorcismes, il se sentit inspiré d'une pensée nouvelle; et, étendant sa dextre sur le Viaur, il prononça sur lui la formule consacrée par l'Église pour la bénédiction de l'eau, en telle sorte que le diable se trouva dans une immersion d'eau bénite. Aussitôt l'on vit l'eau bouillonner comme celle d'un chaudron ardent; de noires bouffées de vapeur se répandirent dans l'air, les poissons vinrent expirer à la surface de l'eau, les oiseaux qui traversaient d'un bord à l'autre tombèrent sans vie, et lorsque ce désordre surnaturel eut cessé, que le trouble de l'air et de l'eau fut calmé, l'on ne vit plus d'autre trace de ce qui venait de se passer que le corps mort du chat noir entraîné par le courant.

Depuis ce temps, le nom de Pont-du-Diable a consacré le souvenir de cette étonnante histoire; et, pour en confirmer la vérité par une sorte de prodige permanent, le pont est toujours resté sans parapet, sans qu'on ait jamais pu en construire sur ses bords effrayans.

Eugène de Barrau.

LE LAZZARONE.

Si, sur la foi de ce titre, vous vous attendez ici aux merveilles complexes d'un roman à la mode, je vous conseille de vous raviser et de passer ces pages. Il n'y aura dans cette histoire, ni Italienne à prunelle ardente, ni mari jaloux, ni même de lazzarone aux haillons troués. Car mon lazzarone, à moi, porte un frac de chez Blayn et des gants glacés; la poudre des chemins ne souille point ses vêtemens; il n'use du

couteau que par métaphore, et jamais il n'a reposé ses membres fatigués sur le parvis des temples.

Cependant son existence est aussi errante, aussi vide que celle du mendiant italien ; mais entre eux il y a toute la distance de l'habit. L'un passe sa vie à dormir au soleil, l'autre à enfiler des phrases bout à bout ; des deux parts le résultat est le même, mais la forme diffère, et c'est assez, aujourd'hui que la forme est reine dans Babylone.

Aussi la profonde inutilité du lazzarone parisien est bien venue partout, et les plus graves s'inclinent devant sa nullité, que relèvent parfois des grâces non communes.

J'appelle lazzarone l'artiste en plein vent, le chien nomade de la poésie, qui va promenant son génie méconnu sous les marroniers des Tuileries ou les sombres allées du Luxembourg. La rêverie est sa spécialité. Il jette, sans compter, des trésors d'imagination et de mélancolie à l'oiseau qui passe, à la feuille qui pousse, à la brise qui soupire, à tout enfin, excepté au public.

Il pratique également l'élégie et le blasphème. Mais si maintes fois il a fait pleurer de tendresse toutes les palombes sympathiques du grand massif, si maintes fois ses imprécations ont effarouché les pierrots illettrés du voisinage, en revanche il est totalement inconnu du libraire. Ne lui parlez donc pas de matérialiser sa pensée. Cela est bon pour les gens qui n'ont rien à faire. Il a bien assez, lui, de traîner en tout lieu la longue chaîne de ses illusions détruites! Cependant, à l'en croire, de vastes épopées surgissent chaque matin dans son crâne, mais jamais elles ne percent l'épiderme. Le lazzarone entasse dans son ame : il compose, entre cuir et chair, d'admirables tragédies. Il s'applaudit, il se siffle. N'allez pas croire qu'il soit toujours content de lui-même ; au contraire, vous le voyez triste et désolé : son poème ne marche pas. Son imagination, vous dira-t-il, touche à sa fin. Que voulez-vous? il a fait d'effroyables orgies intellectuelles! Il a tout compris, tout deviné, tout appris. Partout il a semé de son génie, et d'autres ont récolté. Poétiques nouvelles, découvertes philosophiques ou littéraires, tout cela est né de sa parole. Quant à lui, il ne réclame rien, ne veut rien ; il n'a fait qu'accomplir sa mission ; Byron, ajoute-t-il, Byron a dit quelque part que les plus grands génies ne sont pas toujours ceux qui formulent leur pensée, et les Grecs avaient bien raison d'élever un autel aux dieux inconnus! A ces mots, il vous quitte.

Ne riez pas. Ce qui, au premier abord, ne vous paraît que ridicule, est affreux. La lymphe est le mal du siècle... il en doit être ainsi. Là où le *moi* est assis sur l'autel, là aussi les hommes aiment à végéter, libres de tout labeur; là où il n'y a ni foi, ni but, ni unité, à quoi bon travailler au bonheur de tous, selon ses forces ou son intelligence : mieux vaut, vraiment, s'endormir sur le revers d'un fossé, sans souvenir de la veille et sans souci du lendemain.

Plaignez plutôt, oh ! plaignez ces arrangeurs de métaphores. A force de recouvrir de phrases splendides leur impuissance et leur lâcheté, la linguistique finit par prendre dans leur cœur la place de la morale. C'est que la phrase est une puissance perverse quand elle n'a pas de but. De phrase en phrase un homme peut quelquefois tomber au bagne. Celui qui en est l'esclave échappe rarement à la honte ou au ridicule.

Mais à nous, pauvre diseur d'historiettes, il nous siérait mal de vouloir morigéner notre siècle. Nous laisserons à d'autres le soin douloureux de mettre le doigt sur la plaie de la société et d'y apporter le remède. Cette tâche ne va pas à notre taille. Content de glaner, çà et là, un fait dont puisse sortir un petit bout de moralité, c'est assez pour nous de dire, sans trop de commentaires, le peu que nous avons retenu des leçons de la vie. Cependant, mêlé par la volonté du sort aux mille existences inhabiles et sans but qui s'accomplissent dans la grande ville; confident ou témoin de bien des souffrances, vraies parfois, plus souvent niaises ou ridicules, nous savons à quoi nous en tenir sur la valeur de ces innombrables élégies qui, chaque jour, se produisent sous toutes les formes; mais nous savons aussi que, si dans son amertume, cette jeunesse qui fermente dans l'attente d'un meilleur avenir, a tort envers Dieu et l'humanité, quelquefois elle a raison contre certains hommes..

Des maladies sans nom dans les langues humaines sont nées de l'athéisme social qui nous domine. Le siècle s'est fait une langue à l'usage de son incrédulité : le dévouement est un mensonge; les théories politiques, des utopies insensées; Dieu lui-même, c'est la nature, ce qui équivaut à la négation de Dieu; enfin, la vertu, c'est l'intérêt bien entendu. Mais l'intérêt est un mot vide de sens pour les hommes qui entrent dans la vie : l'on n'apprend qu'à la longue à plier le genou devant un sac d'écus couronné. Il faut avoir, pour cela, essayé du lit de

Procuste. Mais avant l'épreuve, voilà le débutant libre de tout soin. Point de route à suivre, car la route qu'on lui montre mène au veau d'or, et le jeune homme ne l'a point admis encore dans le nombre des faux dieux qu'il encense. Il quitte donc les sentiers frayés et prend la traverse, bondissant aux premiers pas comme un écolier en maraude. Selon l'heure ou le caprice, il gravit la colline ou bat la plaine. Son dieu, sa loi, c'est sa volonté. D'abord sa course est rapide et légère ; son âme et ses sens ne suffisent pas aux émotions qu'il éprouve. Mais, dans la prairie, il vient d'apercevoir une fleur éclatante entre toutes ; le voilà auprès. Il se couche dans l'herbe printanière, il appelle la fleur des noms les plus doux ; il lui dit, sur tous les tons connus, combien elle est belle et combien il l'aime. Mais la fleur se fane sous ses caresses ; quand elle est fanée et qu'il lui a volé tous ses parfums, il fait l'oraison funèbre de la violette ou de la pervenche qui n'est plus ; puis, il en jette les débris dans le premier ruisseau qu'il rencontre ; et tout est dit. Cependant son fonds d'extases est loin d'être épuisé : il repart de nouveau à l'aventure. L'hirondelle qui rase l'eau, le nuage qui se pare des reflets du soleil couchant, lui donnent des vertiges de béatitude. Mais laissez-le faire : l'admiration continue est une nourriture indigeste et qui tourne sur le cœur. Bientôt les parfums cesseront d'avoir pour lui un langage mystérieux, et la lumière des chants divins ; il ne comprendra plus l'*épopée* du brin d'herbe, ni la *synthèse* du nuage qui passe. Vous le verrez alors fouler aux pieds ses fleurs de prédilection et menacer le ciel de son poing fermé. Déjà la solitude l'ennuie. C'est que la solitude est une récompense et veut être gagnée. Elle offre à l'athlète, épuisé ou vaincu dans les luttes de la vie active, un refuge passager, d'où il peut repartir réparé pour de nouveaux combats. Mais aujourd'hui la rêverie n'est plus une consolation dans l'existence, c'est l'existence elle-même. Jadis, prise à petites doses, elle guérissait les plus mortelles blessures ; de nos jours, l'excès en fait un poison. Fièvre contagieuse, elle va fauchant les illusions, et dévorant à la ronde les prémices du cœur et de l'imagination. Loin de raffermir les courages lassés, elle met impôt sur les plus forts esprits ; et, comme elle a changé de symptômes, elle a aussi changé de nom : on l'appelle *individualisme*.

L'individualisme, c'est la débauche importée dans l'intelligence ; débauche qui n'énerve pas seulement, mais qui déprave. Oh ! que j'en

ai vu, faibles enfans, gâtés par de mauvaises doctrines, prendre, presqu'à contre cœur, un rôle qui leur répugnait, mais que leur imposaient, et l'égoïsme de tous, et leur propre apathie. Les uns jouaient au blasphème. Les insensés! Ils criaient du plus fort de leur faible voix : il n'y a pas de Dieu! la vertu est un mot, le dévouement un rêve de fou! Confondons tout dans une mutuelle orgie, dansons sur les ruines de la morale des nations, et chauffons-nous à l'incendie! Mais la main de Dieu apparaissait sur la muraille comme au festin de Balthasar. Tremblans alors, et la face livide, ils essayaient en vain le sourire de l'archange rebelle; leur impiété d'emprunt tombait à plat, comme un ballon dégonflé.

J'en ai vu d'autres étaler à la pitié du passant des blessures factices pour en obtenir des sympathies imméritées, et endosser, en temps et lieu, une douleur de bon goût, comme le dandy qui se pare pour le bal.

Que voulaient-ils? Un sourire de femme, une larme de compassion pour leurs malheurs de contrebande. Quel mal y avait-il à cela, vraiment? Enfantillage et frivolité; voilà tout. Non pas, car, je vous le dis, c'est un chemin glissant, et sur lequel on va vite. Au premier pas, c'est de l'imitation du *genre;* puis, quand l'âge vient et que les illusions partent, ce qui était excentricité, poésie, devient spéculation et métier. La moindre concession du cœur à l'esprit peut mener loin : il n'y a qu'un pas du jeu à la réalité. Et tel qui, au nom de souffrances imaginaires, demandait des sympathies, finit parfois par demander l'aumône. L'illusion de l'acteur ne dure qu'aux premières représentations, bientôt il comprend tout le ridicule de son rôle; que faire, cependant? revenir sur ses pas? souvent il est trop tard : le masque lui sera désormais collé à la face. Il a joué avec ses idées et ses passions, au point de n'y plus croire, hé bien! il les mettra au service de ses intérêts. Il se plaignait de bonne foi, il calomniera à bon escient; car si la plainte est vide de sens, la calomnie rapporte.

Le mal de tout ceci, c'est qu'il faut vivre. Or, le lazzarone n'a d'autre gagne-pain que la phrase. Souvent, en un besoin pressant, elle devient glaive dans ses mains. La plupart des hommes qui vivent de la séduction exploitée en grand et sous toutes ses formes, ont commencé ainsi leur apprentissage sur eux-mêmes, et essayé la bonté de leurs armes sur leurs propres flancs.

Dieu, qui a semé tant de rudes obstacles sur le chemin de la vie, ne voulait pas, sans doute, que l'homme ferraillât dans le vide. Il y a lâcheté, d'ailleurs, ou folie, à guerroyer contre les moulins à vent, quand l'ennemi est sous les armes.

Nous sommes nés pour la marche et la bataille. Marchons donc et frappons. Notre mission n'est pas d'écouter le murmure des brises, ou de faire des ricochets sur les flots. L'intelligence est un glaive et non un hochet; elle nous a été donnée, non pour nos menus plaisirs, mais pour le bien de tous. Or, l'individualisme, c'est le dieu Terme; l'homme qui en est le prêtre s'arrange un lit sur des phrases, et puis fait ripaille et festin. L'insensé qui ne voit pas qu'il se dévore lui-même! car, si la Providence nous a alloué une certaine somme d'idées, c'est pour que nous la fassions valoir dans le commerce de la vie. C'est un fonds qui s'épuise bientôt quand il n'est pas placé à intérêts. Certes, il faut, dans l'emploi de l'intelligence, l'ordre et l'activité qu'exigent les soins de la vie matérielle. La parole non plus que l'or ne doit être jetée au vent. Les désordres de la rêverie sans but dessèchent le cerveau le plus fécond, comme la prodigalité aplatit la bourse la mieux garnie. L'intelligence qui mâche à vide n'a même pas pour elle les chances de rouge ou noir, de pair ou non, et cependant la ruine intellectuelle est la plus amère de toutes. Quand un jeune homme quitte sa province, la poche légère, mais la tête pleine, sa mère lui dit : Prends bien garde, mon enfant, l'*argent va vite*. L'adulte rit dans sa barbe naissante. Bientôt pourtant l'argent part, ainsi que le lui a dit sa mère. Il s'étonne alors et maudit son imprévoyance; après tout, la somme était modique. Mais il arrive parfois qu'il a dépensé plus vite encore un trésor qui devait être inépuisable; et il voit la fin de sa dernière idée en même temps que la fin de son dernier écu.

Non, Frascati n'a pas dévoré plus de patrimoine que l'individualisme n'a flétri d'intelligences dans leur bouton. La rêverie est aussi âpre à la curée que l'as de pique. A l'un les meilleurs coupons de rente; à l'autre la virginité des meilleurs esprits.

Le dix-huitième siècle est mort de l'incontinence des sens; l'incontinence cérébrale tue le nôtre. Cette fièvre de la pensée, toujours à l'état de débauche, a rendu impuissant à jamais plus d'un jeune homme qui promettait pour les rudes assauts de l'avenir un vaillant lutteur. Mon Dieu! chacun de nous n'a-t-il pas à pleurer sur une de ces vivantes rui-

nes? Il est des fronts dévastés et déserts qui n'ont pas toujours été inhabités; des lumières divines ont illuminé jadis ces solitudes qui ne s'éclairent plus qu'aux pâles lueurs de la tempête, et il y avait des anges vêtus de blanc dans ces cœurs maintenant réceptacles d'impuretés. On pourrait beaucoup compter de ces météores éteints; astres à la clarté équivoque, qui fonctionnaient à toute heure, sans loi, sans repos, et qui, loin d'échauffer les objets environnans, usaient sur eux-mêmes toute la puissance de leur calorique. L'individualisme n'est un fléau que parce qu'il est une grave infraction aux lois de Dieu. L'homme qui, se substituant à l'humanité, est à lui-même son centre et son but, sera d'autant plus puni que sa mission aurait été plus grande. L'intelligence, ce feu sacré que lui a donné la Providence, pour qu'il la dispensât à la ronde, brûle le cœur du dépositaire infidèle qui en accapare les rayons au profit de son égoïsme.

Les blasphèmes des grands génies rebelles ne sont, à vrai dire, que des cris de douleurs d'hommes qui se consument sur l'autel incandescent qu'ils se sont élevé à eux-mêmes. Plus la flamme est brûlante, plus ils souffrent.

Nous ne montons point ici sur des échasses philosophiques; la science n'est pas notre fait, et nous ne disons que ce que nous avons vu. Si ces quelques pages ont le tort d'être obscures, c'est notre faute, et non celle du sujet. Il n'appartient qu'aux talens éminens d'être clairs comme le soleil. Nous n'entendons point, par individualisme, la révolte de ce qu'on appelle la raison humaine contre les croyances, que les hommes, dans leur sagesse, n'ont point encore remplacées pourtant: cette question est au-dessus de nos forces. Mais, douloureusement affectés de voir des esprits, supérieurs parfois, dégoûtés des choses et des hommes, quitter les sentiers battus pour se frayer des voies solitaires, et qui n'ayant pas le courage de se dévouer à la société telle qu'elle est, et de travailler à sa réforme, l'abandonnent lâchement, et se construisent un monde à leur usage particulier, qu'ils peuplent de leurs rêves les plus dorés, nous avons appelé individualisme, faute de terme meilleur, cette désertion du soldat qui quitte son poste, et jette son bouclier pour fuir au désert. Voyant, en outre, que, si l'isolement était le but, il y avait deux moyens pour y arriver : la phrase et la rêverie; la phrase qui bourdonne autour de la conscience et en étouffe les cris; la rêverie, spécifique admirable contre les devoirs qu'impose la réalité, et qui

n'est autre chose qu'une paresse de choix, rehaussée d'un habit, la parure du lazzarone napolitain, moins la puanteur et les haillons. Voyant tout cela, disons-nous, nous nous sommes efforcés de montrer du doigt les maux que pouvaient causer ces deux puissances destituées de leur véritable emploi et mises au service du sophisme. Ce qui nous reste à dire, c'est que tous ces héros lymphatiques, qui passent leur vie à discuter gravement sur la forme d'un nuage, ne gagnent même pas en repos et en bien-être ce qu'ils perdent en valeur morale.

De toutes les spécialités, la rêverie est la plus difficile. C'est un rude métier. Demandez-le à nos lazzarones qui ont quelques années de pratique. Ils vous répondront que le soldat qui se bat à la frontière et qui marche sur la dure est plus heureux cent fois et plus content que celui qui passe sa vie dans le vide, et qu'il y a plus de félicité à sentir contre son épée une bonne épée d'acier qu'à lutter toujours contre des fantômes.

Souvent le désœuvrement fatigue plus qu'un travail obstiné. Il faut le traîner partout, lui et toutes les chimères qu'il enfante. Il ne vous laisse ni trêve ni repos. J'ai vu des rêveurs, vieillis avant l'âge, usés par deux années de paresse plus qu'ils ne l'auraient été par dix ans de luttes et d'activité. Et cependant je ne parle ici que des hommes qui ont su se conserver purs des souillures de la débauche matérielle, cette fille de l'oisiveté.

Les douleurs de la vie positive sont en effet moins poignantes que les souffrances imaginaires. Elles portent en elles-mêmes leur remède et leur consolation. Les autres, endossées volontairement, sont l'œuvre du patient. Il les garde par vanité d'auteur, et lorsqu'enfin le tissu de Déjanire le brûle jusqu'aux os, il est trop tard pour l'arracher.

Que conclure de tout ceci ? Que la rêverie n'est pas le fait de l'homme, et que l'isolement de l'intelligence n'est pas seulement une grave atteinte aux lois de la Providence, mais un mauvais calcul de l'égoïsme humain. L'intérêt bien entendu le réprouve presqu'autant que la morale. L'intelligence n'a de valeur significative qu'autant qu'elle s'applique à la réalité. Certes, la parole de l'homme peut soulever le monde, comme le levier d'Archimède, mais c'est quand il a un point d'appui. La phrase est une pauvre nourriture pour l'humanité quand elle n'est pas la traduction d'une foi ardente, ou tout au moins d'une conviction.

HAINS.

Service pour Service [1].

L'incendie dévorait le château de Maulévrier. Des souvenirs de gloire y étaient attachés. Le nom du grand Colbert, le ministre du grand roi, semblait le protéger contre les bandes révolutionnaires et devoir défendre de la profanation chaque pierre racontant, pour ainsi dire, tout ce que Colbert entreprit pour l'honneur et le commerce français. Il n'en fut pas ainsi. La république qui se montrait à nu dans la Vendée, qui frappait et brûlait d'un côté, pour se donner le droit de frapper et de brûler de l'autre, la république avait marqué de son sceau fatal cette noble demeure où le descendant de l'homme de génie soulageait toutes les misères ; où avait vécu, garde de chasse pauvre et ignoré, ce Stofflet, aux proportions colossales, qui, aujourd'hui, général vendéen, balayait devant lui la tourbe des sans-culottes envoyés pour le combattre. Colbert et Stofflet, deux noms véritablement français, auraient dû protéger le château de Maulévrier. La révolution, dans l'ouest, prenait toujours le contre-pied de tout ce qui était juste, de tout ce qui était saint, de tout ce qui était noble, le château de Maulévrier fut désigné à l'incendie, et les patriotes des bourgades voisines qui, dans chaque métairie trouvée à leur convenance, rencontraient une fortune inespérée, dansaient autour du feu alimenté par leurs mains.

Non loin de là, assis près d'un vieil arbre que les flammes éclairaient, on voyait un jeune officier républicain qui, les bras croisés sur sa poitrine, contemplait, les larmes aux yeux, le désespoir dans le cœur, les effrayans ravages de l'incendie, et la joie insensée à laquelle se livraient ses soldats, excités par les furibonds transports de ces hommes que moi, enfant du peuple, je rougis d'avoir vus sortir de nos rangs. Il était là, seul, livré à d'amères réflexions, lorsqu'un cavalier, accourant au galop d'un petit cheval angevin, se précipite à sa rencontre et

(1) J'aurais voulu, en racontant cette histoire, vraie dans tous ses détails, publier les noms des deux acteurs principaux qui la remplissent. N'y ayant pas été autorisé, j'ai cru devoir, quoiqu'à regret, me soumettre à un désir dont tout le monde comprendra la délicatesse. Les noms du général Marcel et de madame de Cassau sont imaginaires, mais par bonheur pour les révolutions, les faits sont de la plus scrupuleuse exactitude. J. C. J.

lui remet un papier cacheté que le jeune officier parcourut sans peine à la lueur des flammes. Il se leva comme par un mouvement de bonheur, puis ramassant son sabre et son chapeau jetés sur le gazon : « Citoyen, dit-il au cavalier, annoncez au général que dans une heure je serai en route avec ma compagnie, et que demain matin ses ordres seront exécutés. »

Le courrier repartit. Le capitaine s'avança vers ces masses de patriotes, dansant autour des débris qu'ils entassaient et des poutres qui craquaient.

Un roulement de tambour se fait entendre. Les soldats se réunissent autour de leur chef. Les uns sont ivres de vin, les autres de cet épouvantable bonheur que Néron goûtait en voyant brûler Rome. Ils chancellent sous les armes, ils trébuchent, même à travers ces vives lumières que projette, pendant la nuit, le feu qu'ils ont communiqué ; mais une voix, qu'ils connaissent tous, retentit à leurs oreilles..... « Soldats, s'écrie-t-elle, en avant, marche. » A cet ordre, la colonne, qui vient de se former tant bien que mal, s'ébranle, et sans savoir où on les conduit, tous d'un pas inégal suivent les traces du capitaine.

Quand ils arrivèrent à leur destination, il était cinq heures du matin. Ils avaient chanté la *Marseillaise* pendant la route, probablement pour se tenir en haleine; ils avaient juré, blasphémé, maudit, et tant de fatigues avaient un peu dissipé leur ivresse. L'officier, au milieu de ces mille chemins sinueux qu'il était tantôt obligé de suivre, tantôt obligé de laisser, pour ne pas tomber, avec sa colonne, entre les soldats de l'armée royale, n'avait pas prononcé une parole. Il marchait, plein d'inquiétude, veillant sur ce troupeau d'hommes abrutis que la patrie avait confiés à sa garde.

Le voilà enfin en présence d'une de ces simples et commodes demeures que l'on trouve presque à chaque pas dans la Vendée. Elle n'a point de murs de clôture pour la protéger. Un modeste buisson l'entoure. Tout y est calme, paisible, comme si la guerre civile ne rugissait pas à ses portes, comme si les propriétaires n'avaient rien à craindre des hôtes malencontreux que chaque minute peut leur adresser.

A la vue de ce manoir si tranquille, le tambour de la compagnie, qui marchait à quelques pas en avant du capitaine, se retourne et saisissant ses baguettes : — Citoyen Marcel, dit-il, faut-il battre la charge?

— Non, répond l'officier, j'ai une mission à remplir ici, et moi seul dois pénétrer dans ce château.

Il franchit le buisson, et le voilà à la porte du manoir.

— Au nom de la république, ouvrez, s'écrie-t-il.

Quelques secondes après, une vieille servante introduisait Marcel dans un appartement dont la plus élégante propreté faisait tout le luxe.

— Citoyenne, dit l'officier, Stofflet et son état-major ont dû passer ici une partie de cette nuit. S'ils y sont encore, au nom de la loi, je vous somme de me le révéler. S'ils sont partis, je veux savoir de quel côté ils ont dirigé leurs pas.

A ces mots, la vieille vendéenne pâlit. Ses lèvres tremblent, mais sa bouche ne laisse tomber aucune parole de surprise ou d'effroi.

— Monsieur l'officier, reprit-elle, en appuyant sur chaque mot avec une intention marquée, il n'y a dans cette maison que ceux qui doivent s'y trouver.

— C'est bon, répond le capitaine, que tous ceux qui sont sous ce toit descendent ici, à l'instant même, pour éviter de plus grands malheurs.

La vieille servante sortit, sans trahir aucune émotion. Un quart-d'heure après, une femme de cinquante ans, accompagnée de deux jeunes filles, paraissait dans l'appartement.

Le capitaine Marcel était un enfant de Paris, fils d'un pauvre ouvrier, ouvrier lui-même, et qui sans doute l'aurait toujours été si la révolution n'était venue lui demander le secours de son bras ou le sacrifice de sa vie. Il y avait dans cet ame encore vierge un enthousiasme plein de générosité, une bonté toute d'instinct, un abandon plein de franchise et de dévouement qui établissait un énergique contraste entre lui, ses chefs et ses subordonnés. Ce n'était ni un de ces aboyards de patriotisme fardé qui se noyaient dans le sang après s'être noyés dans le vin, ni un de ces honteux sans-culottes qui n'apercevaient dans la république qu'un moyen de devenir à leur tour riches et puissans, ni un de ces êtres immondes tels que la révolution en a tant produits. Marcel était doué de toutes les vertus du peuple; il en avait le courage, la simplicité, la candeur; et pourquoi ne l'avouerions-nous pas? il en avait la noblesse. Les crimes dont la révolution souillait Paris lui firent mal au cœur et aux yeux. Il voulut fuir les ignobles

saturnales auxquelles se livraient les grands coupables qui tenaient alors entre leurs mains le sort de la France, échapper à ces parades civiques qui faisaient rougir l'humanité, à ces continuelles exécutions qui la décimaient, et, fils de la France, il se rangea sous le drapeau qu'alors la France paraissait adopter. Il combattit long-temps aux frontières ; une mesure prise par la Convention l'appela en Vendée. Il y vint, l'ame dévorée de chagrin, mais nourrissant l'espérance de pouvoir adoucir quelques maux, ou du moins de rendre plus douces les suites inévitables de cette guerre d'extermination.

Ce fut par suite de la confiance qu'il inspirait à Kléber que Marcel reçut l'ordre qui l'amenait dans la maison où nous le rencontrons.

A l'aspect de cette dame et de ses deux filles s'avançant vers lui avec un regard inquiet, avec une de ces terreurs qu'alors était si bien faite pour inspirer la cocarde tricolore, Marcel se sentit tout ému. Il comprit pour qui on le prenait, et, sans leur laisser le temps de se compromettre par des aveux ou des réticences qui auraient pu les perdre : — Citoyennes, leur dit-il en s'inclinant, j'obéis à des lois qu'un militaire ne doit jamais transgresser. On nous a annoncé que Stofflet et son état-major avaient dû passer la nuit dans les environs ; qu'ils étaient entièrement séparés de leur corps d'armée. Votre maison a été désignée comme l'asile où ils s'étaient réfugiés. Je suis heureux d'avoir été chargé de cette investigation ; car, du moins, je saurai, autant qu'il dépendra de moi, adoucir la rigueur des ordres qui m'ont été donnés.

— Nous sommes seules ici, citoyen, répondit madame de Souland, seules, mes filles et moi. Nous vivons aussi retirées que possible, loin du tumulte inséparable de nos discordes civiles; vous pouvez facilement vous convaincre de la vérité de mes paroles, en faisant une visite domiciliaire dans la maison.

Cette proposition froissa sans doute la noble susceptibilité du jeune officier. Il fit un geste comme pour indiquer qu'il n'était ni agent de police, ni espion, que par conséquent les fonctions de visiteur domiciliaire ne pouvaient convenir à son uniforme, encore moins à son caractère; mais ce geste, qu'il était facile d'expliquer et dont madame de Souland comprit toute la portée, fut aussitôt réprimé. — Puisque vous m'assurez, madame, reprit-il d'un ton plein de respect, qu'il n'y a que vous et ces demoiselles ici, je puis donc, sans indiscrétion peut-

être, vous prier d'accorder l'hospitalité, pour quelques heures, à la compagnie que je commande. Nous avons marché toute la nuit et mes soldats doivent avoir besoin de repos.

— Disposez de cet appartement, capitaine, je vais recommander qu'on ne vous laisse manquer de rien, vous et vos gens. En attendant leur départ, vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que nous nous retirions toutes trois.

Le capitaine fit un signe de tête approbatif; cinq minutes après, les hommes qu'il conduisait entraient pêle-mêle dans ce salon où étaient servies des viandes froides et plus d'une bouteille de vin d'Anjou. Les soldats se mirent à l'ouvrage. Ils avaient besoin de réparer leurs forces épuisées; et ils les réparèrent avec une telle avidité que bientôt il ne resta plus rien sur la table que des flacons vides ou des os dépouillés. Quand ils n'eurent plus rien à dévorer, l'un d'eux qui passait dans la brigade pour un agent secret de la Convention, s'étendit auprès du feu dans un immense fauteuil en velours d'Utrecht; puis, étalant ses pieds poudreux sur un autre, il s'écria :

— Tout cela est bel et bon. Nous avons joliment déjeuné; mais ce déjeuner ne nous apprend pas ce que nous voulions savoir, ne nous donne pas ce que nous venions chercher. Le vieux château n'a plus en ce moment pierre sur pierre. Il doit être en cendres; mais, malgré toutes nos recherches, nous n'avons point trouvé Stofflet, point surpris sa bande. Pourtant, c'est lui qu'il nous faut, et les injonctions du général sont précises; n'est-il pas vrai, capitaine?

Sans doute, réplique aussitot celui-ci d'un air dégagé; sans doute, c'est Stofflet dont nous sommes chargés de délivrer la république; mais les propriétaires de cette maison que je viens d'interroger m'ont déclaré tout à l'heure qu'il n'y avait qu'elles seules ici. Trois femmes n'oseraient pas mentir avec autant d'assurance, si le brigand était caché sous leur toit. Le général aura été mal informé. Voilà tout. Nous n'avons plus qu'à continuer notre route.

— Pas encore, pas encore, capitaine, s'écrie en riant aux éclats l'homme qui avait amené la conversation sur ce chapitre. Ce repas auquel notre appétit vient de faire honneur n'était pas préparé pour des femmes seules. On attendait quelqu'un; et, à coup sûr, ce n'était pas des défenseurs de la patrie. Ce qui le prouve encore mieux que toutes mes conjectures, le voilà. Tenez, lisez.

Puis en disant cela, il présenta au capitaine une lettre de l'abbé Bernier adressée au général Stofflet. Cette lettre avait trois jours de date et annonçait que madame de Souland la remettrait elle-même, pour plus de sûreté, quand le général Stofflet arriverait chez elle.

— La lettre est décachetée, s'écrie l'agent conventionnel. Plus de doute : il était là cette nuit. Il a vu peut-être l'incendie du château de ses anciens maîtres. Il se sera méfié du coup de temps et il nous échappe encore. Camarades, point de respect humain, fouillons cette maison, et si le brigand ne s'y trouve pas, faisons en sorte qu'il ne puisse plus à l'avenir établir ici son état-major. A l'ouvrage.

Comme si les malheureux eussent compris à demi-mot ce barbare langage, les voilà qui se précipitent les uns dans les appartemens supérieurs, les autres dans les caves. Puis en moins d'un quart-d'heure, la maison est explorée, visitée, pillée, mise à sac du haut en bas. D'affreux juremens, des chants obscènes, d'horribles plaisanteries retentissent aux oreilles de madame de Souland et de ses filles, qui tremblent, cachées dans la retraite obscure où elles se sont confinées afin d'échapper aux menaces de cette ignoble soldatesque dont les prières et les menaces de Marcel ne peuvent contenir la fureur. Elles entendent sous leurs pieds, sur leurs têtes, les imprécations dont on les accable. Le sort qui les attend épouvante la mère; mais les jeunes filles qui déjà plus d'une fois se sont surprises, au milieu des horreurs de la guerre civile, à désirer le trépas, s'arrachent enfin à ces terreurs sans cesse renaissantes, les jeunes filles ne tremblent plus. Inspirées par la même pensée, elles supplient leur mère d'apaiser ses douleurs, de calmer ses craintes, de ne pas se désoler d'un malheur qui alors n'était que trop commun. — Nous n'aurons plus de maisons, ajoutent-elles, mais au moins il nous restera la consolation d'avoir fait notre devoir en sauvant les jours d'un des plus fermes soutiens de la cause royale. Pour des Vendéennes, c'est la plus belle fortune qui puisse leur rester.

Encouragée par ces paroles dont elle est digne de comprendre la naïve simplicité, la pauvre mère presse dans ses bras les deux jeunes filles, et, au milieu de leur triste bonheur, elles oublient un moment les désastres dont leur propriété est le théâtre.

Les républicains pourtant continuaient leur œuvre de destruction. Il avaient acquis la preuve que Stofflet venait d'échapper à leurs coups, qu'il était là, sous leurs mains, quelques heures avant eux; et

cette pensée les excitait encore à la dévastation. Tout d'un coup un cri se fait entendre au milieu des soldats qui commencent à jouir d'un repos forcé. « Faisons comme au château voisin; enfumons le renard dans son terrier. » Puis, comme électrisés par cette infernale pensée, réveillant leur ardeur, tous s'arment d'une torche. Tous se partagent un côté de l'habitation, et presque à leur voix, à leur commandement, le feu s'élance de toutes les parties à la fois. Les soldats qui se retirent en désordre, se placent à distance, afin d'empêcher que personne ne puisse sortir vivant des flammes qu'ils ont excitées; au même instant, madame de Souland se précipite à un balcon, traînant, les cheveux en désordre, ses deux filles évanouies. — Une échelle au nom de Dieu, une échelle, s'écrie-t-elle. Sauvez au moins mes malheureux enfans. Et ses bras, qui ne frémissaient plus, car le danger lui avait rendu toute son énergie maternelle, élevaient dans les airs le corps d'une de ses filles. L'agent de police sourit. Le renard ne lui échappait pas.

— Citoyen capitaine, dit-il, j'ai bien envie d'envoyer à ces brigandes quelques dragées qui les rapprocheront plus vite du ciel que de la terre. Qu'en penses-tu ?

Marcel tressaille comme poursuivi par un épouvantable fantôme. — Le premier qui fait feu sans mon commandement périra de ma main, à l'instant même. A peine ces mots sont-ils prononcés que deux coups de fusil retentissent, et que le balcon d'où déjà les flammes se précipitent avec fureur voit tomber, noyées dans leur sang, la tête fracassée, cette mère qui s'était dévouée pour ses filles, et la pauvre enfant qui ne put même pas la remercier d'un pareil dévouement. Pâle de colère, le capitaine s'avance sur l'homme de la Convention.

— Tu as tenu ton affreuse promesse : j'accomplis la mienne.

Il lui appuie sur la poitrine le canon de son pistolet; plus prompte que l'éclair, la mort réunit l'assassin aux victimes.

Le capitaine a recouvré tout son sang-froid. Cet acte de désespoir, que ses soldats accueillent sans murmure, lui rend quelque peu d'espérance.

— Elles étaient trois, s'écrie-t-il. Il n'y en a que deux de massacrées. Citoyens, ne m'aiderez-vous pas à sauver la dernière?

— Oui, oui, capitaine, répondent tous les républicains. Et le balcon est escaladé et l'on passe sur les cadavres se débattant avec la mort dont ils sont déjà la proie, et Marcel qui est à leur tête s'élance au mi-

lieu de l'incendie qui fait mugir les poutres, dont les craquemens toujours rapprochés de plus en plus annoncent que bientôt elles vont tout engloutir sous leurs débris.

A travers les flammes, à travers cette noire et épaisse fumée qui l'enveloppe, il marche comme un insensé. Sa voix puissante retentit. Il a un grand devoir à remplir, un crime immense commis par ses soldats à faire pardonner, et Marcel a juré qu'il ne sortirait vivant de ce tombeau de feu que chargé de l'infortunée rendue orpheline par ses soldats. Il cherche des yeux, de la main, du pied. Rien ne s'offre à ses regards. Il n'entend aucun cri. Nul soupir, même d'agonie, ne vient frapper ses oreilles. Épuisé sous tant de violentes émotions, il s'arrête, et, ô bonheur inespéré! dans le fond du corridor, où l'incendie n'a pas encore pénétré, il aperçoit une robe de femme. D'un bond il est auprès d'elle.

Privée de tout sentiment, resserrée sur elle-même, comme si déjà le feu l'avait consumée, la jeune fille est là, gisant par terre, sans mouvement, froide comme la mort. Marcel la prend dans ses bras, l'élève au-dessus de sa tête; puis, traversant avec rapidité ces planchers qui croulent sous ses pas, ces appartemens qui ne sont plus qu'une mer de flammes, il arrive au balcon embrasé où les deux cadavres tombés sous les balles républicaines commencent déjà à devenir la proie de l'incendie. Une échelle a été dressée là par le soin des soldats.

Chargé de son précieux fardeau, Marcel pose un pied assuré sur le premier degré; il descend les autres. Quand il a touché la terre, des larmes de bonheur s'échappent de ses yeux :

— Mes amis, s'écrie-t-il tout tremblant, mes amis, achevons notre ouvrage. Arrachons à la mort cette pauvre enfant qui n'a plus que nous pour appui.

Et, cédant à un mouvement de généreuse compassion, ses soldats se pressent autour de la jeune fille qui respire encore. Tous les soins qu'ils peuvent offrir lui sont prodigués avec un abandon plein de délicatesse. Ce n'est plus une brigande qu'ils ont sous les yeux, c'est une orpheline dont ils ont tué la mère et la sœur; c'est un enfant dont ils viennent de brûler la demeure; c'est une compatriote que leur capitaine a arrachée à une mort inévitable, et que maintenant, entraînés par son noble exemple, ils adoptent tous.

Peu à peu mademoiselle de Souland revint à la vie. L'air vivifiant

qu'elle respire, les bons soins dont elle est entourée, tout contribue à lui rendre la pensée et peut-être avec elle le souvenir déchirant de ces quelques heures d'angoisses qui lui ont ravi son bonheur et sa mère. Le capitaine, qui veille auprès d'elle comme un père sur une fille adorée, est frappé de cette cruelle idée.

Il ne faut pas, dit-il, n'est-ce pas, mes amis? qu'en rouvrant les yeux, cette demoiselle soit témoin de l'affreux spectacle qui nous épouvante nous-mêmes. Elle en mourrait.

— C'est vrai, capitaine, reprend avec douleur un soldat, nous avons fait la faute, nous devons la réparer en bons républicains. Elle est diablement jolie, la petite brigande, il n'en sera que plus agréable pour nous d'être humains. Mais où allons-nous la porter?

— A la première métairie qui se présentera, dit Marcel.

— Si les autres colonnes ont travaillé comme nous, nous n'en rencontrerons pas de sitôt des métairies, répond le soldat; peu importe cependant, allons toujours.

Après avoir fait, avec quelques branches d'arbre, une espèce de brancard, les voilà qui chargent l'orpheline sur leurs épaules. Ils se mettent en marche, abandonnant des lieux où ils ne laissent pour traces de leur passage que l'incendie et la mort.

C'était alors le seul bienfait que la république accordait à la Vendée.

Ils marchèrent long-temps; car, ainsi que l'avait prévu le soldat, il n'était pas facile dans ces contrées de trouver un asile pour reposer sa tête. Les châteaux avaient été marqués pour la destruction. La hache et le feu accomplissaient le vœu des niveleurs, et quand il ne resta plus de châteaux à jeter à leur rage, ils s'en prirent aux chaumières. Les chaumières comme les châteaux ne renfermaient-elles pas des hommes intrépides, prêts à sacrifier leur vie pour Dieu et le roi? Les chaumières ne produisaient-elles pas des Cathélineau ou des Soyer, comme les châteaux enfantaient des Charrette ou des La Rochejaquelin.

Ce fut donc au milieu des bois dévastés que mademoiselle de Souland, après avoir repris connaissance, se trouva au pouvoir des républicains. Un souvenir confus de tous les malheurs qui avaient précédé son long évanouissement se retrace à sa mémoire. Peu à peu elle se rappelle les divers événemens qui ont signalé cette affreuse matinée. Elle entend les cris des soldats préludant à l'orgie. Elle se voit encore

enfermée, avec sa mère et sa sœur, dans la retraite qu'elles avaient choisie. Ses yeux, rouges de la fumée, ses robes à moitié brûlées, ses cheveux épars, ses mains où le feu a laissé plus d'une trace, tout lui indique qu'une grande calamité a pesé sur elle. La scène affreuse du balcon, dont elle n'a pas compris, dont elle n'a pas vu le dénouement, frappe son imagination. Elle est seule, en présence de ces hommes qui étaient là; puis tout d'un coup, épouvantée de la solitude qu'on lui a faite, elle se dresse comme pour appeler du secours. Sa bouche, qui n'a encore laissé tomber aucune parole, s'entr'ouvre, et un mot, un seul mot vient glacer d'effroi ceux qui maintenant veillent à sa sûreté.

Ma mère! ma mère! s'écrie-t-elle avec un accent de douleur inexprimable; et dans ce premier élan de douleur, chaque soldat se rappelle qu'il est fils : plus d'une larme mouille à l'instant même des paupières depuis long-temps desséchées.

Le capitaine avait prévu ce fatal moment, aussi ne s'était-il point éloigné du brancard. Il s'approche de l'orpheline. Son visage est ému, sa main tremble, ses yeux versent des pleurs :

— Mademoiselle, lui dit-il, vous êtes sous la sauvegarde de l'honneur français; votre vertu comme votre vie ne courent aucun danger. Nous avons un crime immense à réparer; vous pouvez en toute sécurité vous laisser conduire par nous.

— Mais ma mère, mais ma sœur, que sont-elles devenues, monsieur? je veux le savoir. Pourquoi suis-je seule ici? où m'entraînez-vous, moi, pauvre fille, sans protecteur, sans ami?

— Il vous en reste un, murmure tout bas le capitaine Marcel, un qui, à partir de ce jour, ne vous abandonnera jamais, qui sera toujours heureux de sacrifier pour vous sa vie et sa fortune, et cet ami que le malheur vous a donné, c'est moi. Ne tremblez pas ainsi. Ne pâlissez pas ainsi. Une épouvantable fatalité a tout fait. Votre mère est morte, votre sœur est morte, votre maison est en ruines. Vous seule au milieu de tant de désastres, avez, comme par miracle, échappé à la mort ou au déshonneur. J'ai juré de vous sauver. Je vous sauverai; mais ne cédez pas encore à une douleur trop légitime. J'ai besoin de tout mon sang-froid pour en imposer à mes soldats, pour éviter de fâcheuses rencontres. Calmez-vous, si c'est possible, ou du moins étouffez vos

sanglots; car ils me font mal, et je sens dans mon cœur que nous avons encore plus d'un danger à courir.

Mademoiselle de Souland était bien jeune, mais elle n'en comprit pas moins toute la sagesse du conseil que lui donnait le capitaine. Elle essaya de dévorer ses pleurs, de cacher ses inquiétudes, et s'enveloppant la tête de ses deux mains, elle se laissa guider par cet inconnu qui semblait prendre à son sort un si touchant intérêt. Ils arrivèrent bientôt à Châtillon-sur-Sèvres. Le premier soin de Marcel fut de placer convenablement la jeune brigande. Il la conduisit dans la demeure d'une pauvre veuve, chez laquelle un billet de logement l'avait fait descendre. En peu de mots, il raconta tout ce qui s'était passé, ce qu'il voulait entreprendre pour expier tant de crimes; et lorsque la veuve, qui, elle aussi, avait bien des pertes à déplorer, connut cette fatale histoire, elle s'associa de grand cœur à la bonne action du capitaine.

Le temps, les événemens qui se succédaient avec une si terrible rapidité, amenèrent peu à peu mademoiselle de Souland à un état plus tranquille. Bien des nuits se passèrent pour elle dans les larmes, bien des jours s'écoulèrent sans apporter quelque adoucissement à ses maux, sans offrir à tant de douleur une consolation ou une espérance, et cependant, dans ce cœur fatigué de tourmens, dans cette ame livrée, toute vierge qu'elle était, aux plus déchirans souvenirs, il se trouvait encore une fibre pour battre de reconnaissance au nom du capitaine Marcel. Elle avait tout appris. Elle connaissait toute l'étendue de ses infortunes; comment sa mère, comment sa sœur avaient succombé. Elle savait par quel dévouement Marcel était parvenu à l'arracher du milieu des flammes, de quelle protection il avait entouré la pauvre orpheline; et ce souvenir toujours présent à son cœur le reposait de tant de poignantes émotions, et ce souvenir lui rendait chère une vie qu'elle était fière de devoir à l'officier républicain.

Entraîné par les continuels mouvemens que l'armée révolutionnaire forcée de se porter tantôt sur un point, tantôt sur un autre, se trouvait dans la nécessité de subir pour attaquer ou se défendre, Marcel n'avait pas encore pu revoir l'orpheline dont tant de calamités, arrivées coup sur coup, l'avaient rendu le défenseur; mais le souvenir de cette jeune fille occupait toujours sa pensée; mais le jour de désolation et de deuil où, à travers les flammes, il emportait dans ses bras ce cadavre inanimé, cette femme belle, non-seulement de sa beauté, mais

encore de toute la pitié que tant de malheurs inspiraient ; ce jour était toujours là, devant lui, comme une image vivante du serment qu'il était loin de vouloir oublier. Il se rappelait et son chaste visage quand elle descendit avec sa mère pour le recevoir, et les angoisses qui durent l'assaillir lorsqu'elle entendait des soldats vociférer leurs imprécations, et les lugubres momens qu'elle passa entre l'agonie et la mort, quand le feu l'assiégeait de tous les côtés ; puis à la suite de ces souvenirs en arrivaient d'autres qui n'avaient pas moins d'intérêt pour lui. Il la revoyait, celle que son courage avait dérobée aux flammes, il la revoyait telle qu'il la déposa sur le gazon, sans paroles, presque sans vie; il entendait les exclamations de ses soldats ; il la suivait pas à pas, comme au jour de deuil, sur le brancard où la pitié la plaça ; et alors des larmes involontaires coulaient de ses yeux ; alors un mouvement de joie, mais un de ces mouvemens de joie que les cœurs bien nés peuvent seuls comprendre, agitait sa poitrine. Il était fier du bien qu'il avait fait, fier surtout de n'attendre de sa belle action qu'une reconnaissance dont mademoiselle Souland était bien loin de vouloir le priver.

Une opération militaire rapprocha Marcel de Châtillon. A cette époque on avançait vite en grade. Marcel était alors chef d'une demi-brigade. Son premier soin, après tant de fatigues, fut de courir à la demeure de la veuve qui, sur sa recommandation, offrit un asile à mademoiselle de Souland. Il la trouve sous ses habits de deuil, dans cette obscure demeure, plus belle encore qu'il ne l'avait rêvé, plus touchante dans son harmonieuse simplicité, qu'il ne se l'était jamais figurée dans ses songes. Il s'approche d'elle avec une tendresse mêlée d'un saint respect. A sa vue, des larmes s'échappent des yeux de mademoiselle de Souland.

— Citoyen, dit-elle, en cherchant à comprimer tous les sentimens divers qui agitaient son ame, je vous remercie de votre visite : elle me touche bien profondément, car je sais tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que vous avez voulu faire surtout pour ceux qui ne sont plus. Je n'ai pas besoin de vous assurer que ce service restera toujours gravé dans mon cœur. Vous aussi, puissiez-vous ne jamais l'oublier !

— Ah ! mademoiselle, s'écrie Marcel, il en est un que le temps ni l'espace ne parviendront à effacer de ma mémoire; et, si j'ai voulu vous revoir, si après tant de tourmens j'ai cherché par ma présence à

renouveler des douleurs que j'ai partagées autant qu'il était en moi, croyez bien que je n'ai fait que céder à un sentiment dont l'honnêteté est la base; je viens savoir ce qu'il vous manque, ce qu'il vous faut pour être heureuse. Dans un bien triste moment j'ai promis d'être votre protecteur; aujourd'hui, c'est un frère que vous trouvez en moi. Les chances de la guerre peuvent d'un jour à l'autre me jeter mort sur un champ de bataille, ou m'enlever pour toujours peut-être à cette Vendée que vos malheurs m'ont forcé d'aimer : partout où le hasard guidera mes pas, promettez-moi de me suivre par la mémoire, soyez-moi présente comme une sœur, confiez-moi vos chagrins, vos espérances. Je serai fort pour adoucir les uns, s'il ne m'est pas donné de partager les autres; et que du moins le jour fatal qui vous a ravi les objets de votre amour soit entre nous un lien indestructible, qui vous rappelle, à vous, ce que j'ai été heureux de faire, à moi tout le bonheur que vous m'avez donné.

A ces paroles, des pleurs de reconnaissance ou de tendresse coulaient sur ces jeunes visages resplendissant encore des plus pures passions. Mademoiselle de Souland promit de ne rien décider sur son sort, sans consulter l'ami, le frère qu'une heure fatale lui avait offert. Marcel, de son côté, qui ne pouvait cacher la joie dont son ame était inondée, s'engagea par les mêmes sermens, fit les mêmes vœux, les mêmes promesses, et tous deux, dans l'un de ces désespoirs muets qu'il faut renoncer à exprimer, se dirent un dernier adieu, se pressèrent sur leurs cœurs, échangèrent un douloureux regard. La séparation fut consommée.

Quelques jours après, le colonel Marcel se mettait en route pour l'armée d'Italie.

Mademoiselle de Souland et le soldat républicain n'avaient point oublié leurs sermens; mais le temps marcha pour l'un comme pour l'autre. A la pacification de la Vendée, l'orpheline, qui avait toujours présent à la mémoire le dévouement de Marcel, fut réintégrée dans les biens patrimoniaux dont la révolution n'avait pas pu ordonner la vente, puisqu'elle n'avait jamais émigré. Sur la recommandation du général de division Marcel, qui était un des plus brillans officiers de la grande armée, le premier consul consentit avec plaisir à cette justice qui, dans ses plans à lui, n'était qu'une adroite politique; et riche des bienfaits de son protecteur, mademoiselle de Souland put

enfin songer à son avenir. Marcel avait suivi son général en chef, d'Italie en Égypte, d'Égypte en France, et de champ de bataille en champ de bataille, il était comme tant d'autres parvenu au faîte des honneurs.

Mais ces honneurs n'avaient point changé son ame, ni altéré le pur et profond sentiment que mademoiselle de Souland lui avait inspiré. Ce n'était encore, il est vrai, qu'un soldat à l'écorce rude, endurci par les périls ou les faciles plaisirs qu'il lui était loisible de goûter dans chaque ville dont la victoire lui ouvrait les portes; mais sous cette enveloppe, pour ainsi dire grossière, ou tout au moins inculte, on trouvait tout ce qui faisait les hommes distingués, un cœur pur, un sens droit et une franchise pleine de dignité. Marcel avait traversé l'époque révolutionnaire sans avoir une goutte de sang sur les mains, un remords dans l'ame, un pénible souvenir sur la conscience. Enfant du peuple, on lui avait dit de se battre pour le peuple, il s'était battu pour lui. L'enthousiasme dont il avait fait preuve, il l'aurait trouvé de même pour honorer le vieux drapeau sous lequel ses pères furent si souvent victorieux. Marcel n'avait vu que la France menacée, envahie par les étrangers, il était jeune, plein d'ardeur, bouillant de courage. La mort l'avait épargné. Sa bravoure fit le reste.

Cependant, en travaillant à rendre à mademoiselle de Souland la fortune qu'elle tenait de ses pères, le général républicain avait cru peut-être travailler un peu pour lui. La vie active qu'il menait, cette vie qui se dévorait dans le camp, sous les feux du soleil d'Italie comme sur les bords du Nil, commençait à lui être à charge. Une pensée de jeunesse, entretenue par sa correspondance avec l'orpheline vendéenne, le reportait sans cesse à ces quelques heures délicieuses où il entendait tomber d'une bouche aimée des paroles de reconnaissance ou d'amitié. Il se rappelait ces lettres si chastement passionnées, attendues avec tant d'impatience, commentées avec tant de bonheur dans les longues soirées du bivouac; ces réponses qu'il admirait, si pleines de naïveté ou de franchise; il se rappelait encore des aveux ingénus : tout cela décida le général Marcel à venir, entre un traité de paix et une déclaration de guerre, revoir la jeune fille qu'il sauva et dont huit ans de conquêtes et de victoires l'avaient séparé. J. Crétineau-Joly,

Rédacteur en chef de l'*Hermine*, Gazette de Bretagne.

(*La suite au prochain numéro.*)

SALON DE 1837.

(1er article.)

Lorsque, il y a deux mois, nous avons signalé les dangers résultant, pour la galerie du Louvre, de l'exposition qui s'y fait annuellement, il en est un qui n'est point tombé sous nos prévisions, et qui devait cependant le premier mettre en émoi tous les amis des arts. Nous voulons parler du vol de tableaux que plusieurs feuilles périodiques ont donné comme positif. Quoique nous n'ayons acquis aucune certitude de cette audacieuse soustraction, et qu'on se soit empressé d'apaiser la clameur publique en protestant que le fait était faux, nous ne pouvons nous défendre de douter encore, et il nous tarde de pouvoir nous assurer par nos yeux que notre *Wan Dick,* nos *Ruisddaël* et notre *Corrège* ne sont point partis pour enrichir les collections étrangères, et que ces chefs-d'œuvre ornent encore les murailles de notre musée. Mais à cette occasion, nous répéterons avec plus d'instance que jamais : Faites-nous une galerie spéciale, et hâtez-vous, car vous pouvez savoir maintenant, vous avez dû en juger par l'anxiété générale, combien la nation française est jalouse de la richesse de ses musées, et vous ne sauriez conserver plus long-temps avec sécurité la responsabilité de tous les événemens auxquels peut donner lieu l'exposition annuelle.

Et quand vous nous construirez une galerie, n'oubliez pas d'y faire une issue à chaque extremité, en sorte que les visiteurs soient dans l'obligation de la parcourir tout entière pour arriver à la sortie. Par ce moyen, il n'y aura plus de places de faveur, et il ne sera plus nécessaire, pour répartir entre le plus grand nombre possible le pan de muraille le plus éclairé, de disposer tous les tableaux dans un désordre inextricable, sans classification ni de noms d'auteur, ni de genres, ni même de numéros, et de jeter ainsi celui qui veut étudier l'exposition au milieu d'un pêle-mêle, dans lequel il lui faut plus que de la patience pour se reconnaître et procéder avec méthode. Quand il y aurait, par exemple, un emplacement réservé aux portraits, ne serait-ce pas déjà un énorme soulagement apporté à notre travail que l'absence de ces huit cents toiles, presque toutes traitées avec maladresse, et qui viennent à chaque pas fatiguer les regards et détourner l'attention des études qui ont une plus haute portée.

Mais l'espace nous presse, et il nous tarde d'entrer en matière. Resserrés dans d'étroites limites on comprend que, sur plus de deux mille tableaux exposés cette année, nous aurons à faire un choix très restreint, et que nous devrons ne nous arrêter qu'au petit nombre des plus dignes. L'*Écho de la Jeune France* n'étant pas spécialement artistique, notre tâche est plutôt de former notre jugement sur les œuvres exécutées avec talent, que de donner des conseils aux artistes qui en sont encore aux études.

Adressons d'abord, car c'est là la plus douce partie de notre devoir, adressons des félicitations aux artistes en général. Dans l'année qui vient de s'écouler ils ont avancé d'un pas, il y a progrès sensible, et l'ensemble du salon de 1837

l'emporte de beaucoup sur celui de 1836, bien que plusieurs de nos célébrités nous aient cette fois privés de leurs œuvres. Les jeunes talens mûrissent, et ceux que nous avons tant de fois admirés et que nous avons la douleur de voir chaque jour disparaître de la lice, nous laisseront de dignes successeurs. Leur gloire aussi restera intacte, et ne sera point effacée, car il sont les représentans d'une époque entièrement écoulée, et les élèves formés à leur école en ont le lendemain oublié les traditions pour suivre la marche de leur siècle. Depuis quelques années la France s'est refaite; des bouleversemens physiques et moraux ont imprimé à sa pensée comme à sa physionomie un nouveau caractère, et l'art qui est toujours l'expression la plus intime de la société, l'art qui la suit pas à pas dans toutes ses transformations, s'est jeté avec elle dans la voie nouvelle. La brillante et pompeuse école de David restera, avec ses formes pures et étudiées, son beau idéal académique, comme l'expression de la France sortie matérialiste des sanglantes orgies au milieu desquelles elle avait brisé ses trônes et renié son Dieu. L'école du XIXe siècle, qui attend encore le génie dans le nom duquel elle se personnifiera, nous la montrera ramenée à ses croyances, à ses traditions nationales, instruite par l'expérience, plus jalouse de la pensée que de la forme pour laquelle même elle affecte un mépris exagéré. Au milieu de cette régénération totale, l'art chrétien devait renaître, et déjà l'an dernier nous avons pu constater la tendance prononcée qui y ramène nos jeunes artistes. Alors aussi nous avons signalé l'incertitude avec laquelle ils s'avançaient sur cette route, où ils se sont trouvés jetés sans avoir pu en étudier et en comprendre le but. Trop jeunes dans la carrière, peu pénétrés de ce qu'il y a de grand et de surhumain dans sa portée, sous l'influence des doctrines dont l'écho bourdonne encore à leurs oreilles, ils n'ont vu l'art chrétien que dans l'étrangeté et le mysticisme de la forme, et sont allés demander des modèles au moyen-âge sans s'apercevoir qu'ils tombaient dans un monstrueux anachronisme. Et cette année encore nous avons dû nous arrêter devant des tableaux à compartimens, parodiant la naïveté de la pensée sous la simplicité de la forme; devant des anges aux ailes diaprées de toutes les couleurs du plus brillant papillon, moins le velouté et la finesse des tons; devant un enfer, espèce de forge souterraine, et des démons aux ailes de chauves-souris, aux hideuses grimaces, aux corps noueux et tortueux commme un serpent, armés de griffes et de cornes; enfin, pour trancher court, devant des fantasmagories de fiévreux, où les vices et les crimes, sous forme allégorique, viennent tourmenter la conscience du pécheur qui râle sur son lit, oppressé par cet horrible cauchemar. Comment donc nos jeunes artistes ne comprennent-ils pas que c'est là de la mythologie toute païenne, que leurs anges sont des Zéphirs ou tout au plus des Cupidons, leurs vices des Euménides et des Gorgones, leurs démons des habitans monstrueux du Tartare, et leurs tableaux à compartimens un retour vers l'enfance de l'art. Oh! qu'il y a loin de toutes ces misérables et bizarres mascarades à la touchante et sublime naïveté, à la majestueuse grandeur de l'art qui s'inspire à la divine morale de l'Evangile, qui aspire à retracer, pour l'édification des ames pieuses et pour la conversion du pécheur, l'histoire de la vie d'un Dieu sur la terre, le spectacle des martyrs qui ont acheté au prix de tortures momentanées une éternité de bonheur, et qui bénissaient avec tant de ravissement la main qui leur donnait, en échange

de leurs souffrances, la palme et l'auréole; ou bien encore les épisodes si pleins d'enseignemens de la vie de tant de saints personnages prêchant d'exemple les préceptes de la religion, modèles de la charité et de toutes les vertus chrétiennes.

Partant de ce point de vue, à peine trouverions-nous dans le salon quelques rares tableaux dignes de fixer un instant nos regards. Mais nous ne serons point si exigeans; nous savons que l'art chrétien est jeune parmi nous, et après avoir rappelé aux artistes toute l'étendue du chemin qu'ils ont encore à faire, nous examinerons la valeur de leurs œuvres comme travail matériel et comme tendance au but où ils doivent atteindre un jour.

Le premier tableau qui nous fixera sera celui de M. Ary Scheffer, le *Christ apportant la liberté aux hommes*. La pensée de cette composition est grande et religieuse; c'est l'expression, sous une image physique, de la liberté morale que l'Évangile a apportée à l'humanité. L'exécution en est noble et puissante. Les malheureux dont les fers se brisent secouent leurs membres endoloris, et élèvent vers le Dieu leurs mains reconnaissantes. La tête du Christ respire le calme et la bonté, mais elle est un peu juvénile; à peine semble-t-il sortir de l'adolescence. Toutes les têtes du groupe, — je dis les têtes, car le cadre coupe les figures à hauteur de ceinture,—sont également belles dans leurs divers caractères et aussi consciencieusement étudiées; le coloris en est pur, le dessin élégant et savant. Le corps du jeune homme couché sur le premier plan est traité tout ensemble avec finesse et avec assurance. Le fond est riche et brillant, et la lumière vaporeuse que projette l'auréole, et au milieu de laquelle se dessinent les personnages des derniers plans, est du plus bel effet. Ce tableau, sans être léché, est d'un fini précieux, son pinceau est vigoureux, et l'on n'est point surpris, quand on arrive devant la *Bataille de Tolbiac* du même artiste, de le voir, profitant de l'étendue de la toile, se développer à large touche et se promener avec hardiesse parmi les nombreux accidens d'une mêlée. Mais ne nous laissons point aller à des excursions prématurées, et, puisque nous voulons procéder avec ordre, revenons au coin du salon carré, devant cette *Sainte Cécile* dont la main si jolie et si potelée retombe avec un abandon qui n'est peut-être pas exempt de coquetterie. Certes, n'étaient les deux anges agenouillés qui semblent écouter avec recueillement les accords qu'elle tire d'un instrument qu'ils lui présentent, à la voir ainsi pensive et mélancolique, nous l'aurions crue livrée à des méditations plus mondaines. Pourtant sa figure est ravissante de pureté et de candeur, et ces deux qualités règnent à tel point sur l'ensemble du tableau, que, si nous osions hasarder une semblable hardiesse, nous les appliquerions également aux souples et fines draperies dont les plis nombreux ondoient autour des corps, aux ailes pures et glacées des anges, voire même à la galerie de marbre et au siége doré sur lequel la sainte est assise. Il y a un grand mérite à M. Delaroche d'avoir su si bien modeler ses figures sans y jeter d'ombres, et d'avoir donné du plan à une scène éclairée partout également. Nous ne faisons d'exception que pour le profil de l'ange placé sur le devant, qui se colle un peu à la tête de son frère. On sait depuis long-temps que le fini est une des plus éminentes qualités du pinceau de M. Delaroche, et il l'a porté ici à tout ce que pouvaient désirer les exigences les plus sévères. Au dessus est placé le *Paralytique* de M. Vanden Berghe;

cet artiste n'a point répondu cette année aux espérances qu'avaient données son *Christ au tombeau*. La tête du Christ est sans noblesse et étouffée sous une barbe mal peignée; sa pose est d'une raideur extrême, et son auréole ressemble à une couronne de duvet blanc. Les têtes qui l'entourent ne sont point étudiées avec soin. Ce défaut ne saurait être racheté par une couleur bien appliquée, des contours gras, des chairs chaudes et nourries. Voici *Jérémie sur les ruines de Jérusalem* de M. Bandemann de Berlin. C'est avec joie que nous avons vu cette année l'école allemande aborder nos expositions, et venir tenter un concours outre-Rhin. Déjà l'Italie et l'Angleterre nous ont payé leur tribut, et bientôt, nous n'en doutons pas, notre salon deviendra le rendez-vous de tous les artistes d'Europe. L'arène en sera plus vaste, l'émulation plus stimulante, et comme c'est au contact de leurs confrères, à l'échange des idées, à la comparaison des diverses manières que se perfectionnent les talens, il y aura pour tout le monde bénéfice, et pour l'art progrès plus rapide. Déjà nous avons pu remarquer des différences essentielles de caractères entre les écoles de Berlin et celles de Paris. Les Allemands plus penseurs, plus patiens, s'attachent plus à une idée, l'élaborent avec plus de gravité, s'appliquent davantage à la faire ressortir par l'ensemble de la composition, par l'harmonie des lignes; leur dessin est plus irréprochable, plus scrupuleusement étudié, mais ils négligent le coloris, il lui manque du brillant, de la richesse. Et pour premier exemple, la scène qu'a peinte M. Bandemann est magnifique de tristesse et de désolation; au milieu de ces pauvres Juifs désespérés et mourans, parmi les ruines superbes de leur ville, la grande figure du prophète assis sur des débris de marbre s'élève comme le génie de la douleur. Sa tête noble et ridée retombe avec accablement sur sa main. Il domine le regard qu'il appelle sur lui seul; en lui seul, en effet, se résume tout le peuple sur lequel viennent de s'accomplir les menaces du Tout-Puissant, et que sa voix n'a pu rappeler de ses égaremens. Mais le coloris est terne, le groupe de gauche surtout offre des contours trop arrêtés, et la toile tout entière a un œil gris, qui, sans nuire au relief habilement ménagé par les ombres, produit cependant un effet peu agréable.

M. Lehman, qui nous avait donné l'an dernier une composition si excentrique dans ses *Filles de Sion*, a exposé cette année le *Mariage de Tobie*, traité dans le même style, enluminé des mêmes tons. M. Lehman semble tourmenté par un besoin d'originalité, il s'étudie à se faire un mode à lui, une touche particulière dont le caractère frappe et se reconnaisse. A Dieu ne plaise que nous l'en détournions, car c'est un mérite déjà, c'est une noble ambition que celle-là. Tous les grands artistes imprimaient à leur pinceau un cachet spécial, cachet qui ne se retrouve pas chez leurs imitateurs, quelques soins qu'ils aient apportés à le reproduire, et nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'en faire la remarque relativement aux œuvres de nos jeunes illustrations. Mais cette personnalité de talent ne peut exister que dans le coloris, dans la disposition des groupes, et ne doit jamais porter sur des altérations de formes qui s'écartent de la nature, et aboutissent toujours, en dernier résultat, à l'uniformité et à la monotonie. Cette fois encore la figure de Sarah, n'est autre que l'une quelconque de ses *Filles de Sion* qu'il nous a reproduite sous un autre nom. Que M. Lehman accorde plus de confiance à la critique qui a trop à espérer de

lui dès ses débuts pour lui être malveillante, qu'il conserve s'il le veut la couleur bronzée de ses chairs, les nuances glacées mais riches de ses draperies, mais qu'il ne persiste pas à tracer les têtes de ses femmes dans un ovale invariable et sans beauté. Le corps du jeune Tobie est dessiné avec talent, mais le buste de Sarah est raide et froid, quoique sa pose soit pleine d'une *calinerie* enfantine et gracieuse. Nous devons ajouter que nous ne pensons pas que la couleur brune et sèche qu'a adoptée ce jeune artiste puisse jamais arriver à être d'un effet agréable. M. Deveria n'a point été heureux en acceptant la lutte contre M. Delacroix. Quand on a vu le *Saint-Sébastien* de ce dernier, quand on a examiné cette composition tout à la fois si large et si pleine de tact et de convenance, si hardie et si fougueuse d'exécution, si chaude de coloris, on ne peut que s'étonner de retrouver cet admirable sujet traduit en lieux communs sans la plus légère étincelle de sensibilité. M. Deveria ne fait que des femmes de boudoir; celles-ci procèdent à leur œuvre pieuse avec une impassibilité incroyable, elles ne semblent occupées que du soin de montrer leurs blanches épaules, et leurs traits ne trahissent pas la plus légère émotion. Que l'artiste ait ainsi compris son sujet, il répond de ses œuvres, mais n'aurait-il pas dû sentir au moins que, dans un tableau destiné à une église, c'était pour lui une loi rigoureuse de sauver l'inconvenance du nu par la solennité, la sainteté de la scène, et d'éviter surtout que, par l'affectation que mettent ces femmes à relever les draperies, on pût les supposer accessibles à d'indécentes observations. Ce que M. Deveria a fait ici par maladresse, M. Brune l'a fait avec discernement: il nous a montré Loth s'enivrant auprès de ses filles, et il a su avec un malheureux talent jeter sur ses figures tous les caractères de la sensualité. Le modelé, la grace, l'ensemble, en un mot le mérite général avec lequel ce sujet est traité nous font vivement regretter que M. Brune n'ait pas inspiré son pinceau à des créations moins antipathiques à la morale publique, qu'il n'ait su trouver dans la Bible que de semblables scènes.

Le *Jésus tombant sous la Croix*, de M. Holfeld, est un tableau timidement composé et qui ne s'écarte en rien de la distribution scénique de tant de peintres qui l'ont traité jusqu'aujourd'hui. Mais l'artiste y a fait preuve de talent d'exécution; la figure du Christ est calme et sereine au milieu de ses souffrances; il y a, dans le dessin et le coloris des bourreaux, d'heureux souvenirs de l'école vénitienne; le pinceau est gras et nourri, mais la scène manque de profondeur. Nous devons aussi des éloges — au *Baptême de Jésus-Christ* de M. Ravel, son pinceau est moelleux et souple, ses tons bien adoucis; même l'excès de cette qualité a jeté de la mollesse dans ses contours, et répandu sur le paysage une teinte de brume épaisse. Ses premiers plans sont trop peu accentués; le dessin n'en est point irréprochable, et le Christ est trop robuste et trop large des épaules. — A la *Mort de la Vierge* de M. Vautelet, tableau où il y a de la perspective, de l'harmonie, de la chaleur et un joli groupe de pleureuses assises au pied du lit mortuaire, mais abus de tons noirs, et trop de richesse d'accessoires; car la Vierge était une pauvre femme. Il y a aussi trop de prétention dans l'arrangement et la pose des hommes, et peu de naturel dans leurs gestes. — Au *Saint Clair* de M. Flandrin. Ce jeune artiste est en voie de progrès, il travaille avec conscience,

et il arrivera, quoiqu'il lui reste encore beaucoup à faire. Son dessin est pur et élégant, mais sa couleur est cendrée, son paysage terne et sans profondeur ; il semble que ces gens vont étouffer, car il n'y a pas d'air. — A la *Sainte Famille* de M. Charles Arsenne : œuvre bien entendue et bien conçue. La figure de saint Joseph est remarquable de noblesse et de douce bonté ; l'enfant Jésus a une grace charmante au milieu de laquelle on entrevoit luire comme un rayon de grandeur future ; le coloris est est suave et vrai, les détails en harmonie avec l'ensemble. Ce tableau a été acheté par une communauté de religieuses, et doit être placé dans une chapelle de Saint-Joseph. — Au *Pasteur* de M. Veillat, jeune peintre qui a déjà exposé l'an dernier, et dont les débuts présagent un beau talent. — Au *Ruth et Noémi* de M. Perlet : tableau qui inspire une grave tristesse, et où l'on retrouve l'expression de toute la simplicité biblique. — Enfin, et sauf omission, car quelques toiles ont bien pu échapper à nos regards, au *Sinite parvulos venite ad me* de M. Robert Fleury, dont la composition est gracieuse, le coloris certain, et d'une touche qui affecte un peu l'antique, mais le dessin négligé et traité trop sans façon.

Devons-nous maintenant dire un mot, un seul mot en passant du tableau de M. Signol, représentant la *Religion qui apporte des consolations aux affligés :* Tableau lourd, d'un dessin maigre et indécis, d'une couleur fade ; de celui de M. Célestin Nanteuil, qui s'est si étrangement fourvoyé en prenant pour de la vigueur de larges couches de noir empâté, jetées à profusion sur mi-parti de chacun de ses personnages ; du *Martyre de saint Thomas de Cantorbéry*, de M. Omer Charlet, qui pèche par un dessin maladroit, une lumière diffuse, un coloris saccadé ; du *Samaritain* de M. Comairas, d'une couleur opaque et lourde ; de la *Mort de la Vierge*, de M. Jean Brémont, mosaïque à grands compartimens, véritable damier d'échantillon d'un marchand de couleurs ; du *Christ apaisant la tempête*, de M. Lassale Bordes, où se dresse sur une barque la figure d'un Christ géant, les deux bras étendus, et dont le poids va faire chavirer le bateau ; du même sujet par M. Levasseur, où le Christ marche sans se mouiller sur des eaux de granit, ce qui rend le miracle fort peu miraculeux ; du *Crucifîment*, de M. Raverat, dessin lâche, coloris vaporeux s'il en fut ; du *Paralytique*, de M. Poisson, où la figure du Christ est enluminée d'une couche de laque pure, tableau qui sent l'école et la pose ; de la *Madelaine*, de M. Latil, d'une carnation pâteuse et peluché ; de la *Présentation au temple*, de M. Serrur, où la Vierge, l'enfant Jésus et le petit saint Jean sont couleur de rose, tandis que dans l'*Adoration des Bergers*, de M. Valbrun, qui l'avoisine, ils sont d'une couleur bazanée et très matérielle ; du *Joseph expliquant les songes*, de M. Boischevalier, qui ressemble (Joseph) à une statuette de bois bien raide, entre deux momies ; de la *Résurrection de la fille de Jaïre*, par M. Lordon, où l'on voit un personnage coiflé d'un turban, les bras croisés sur la poitrine, et qui semble dire : Allah ! Dieu seul est grand, et Mahomet est son prophète ; de l'*Adoration des Mages*, de M. Dassy, tableau de draperies où chacun des personnages s'est affublé de rideaux de lit à moitié déteints. Enfin, de la *Damnée*, de M. Goyet, panneau de décoration digne de *Robert-le-Diable*.

Mais nous allions oublier le *Lévite d'Ephraïm*, de M. Caminade, et ce n'eût point été lui rendre justice, car ce tableau a des droits incontestables à notre

attention ; pureté de dessin, hardiesse de touche, pinceau nourri, reliefs bien accusés, il y a là tous les élémens d'un bel avenir, et l'expression de colère, mêlée de douleur, de la tête du lévite, dénote chez l'artiste une grande finesse de tact et de la maturité de pensée.

Nous avons à dessein compris sous le même titre de *sujets religieux* ceux qui sont tirés de l'ancien Testament et ceux qui se sont inspirés aux touchans récits de l'Évangile. C'est que la distance qui les sépare n'est que la transition d'une époque à une autre, transition caractérisée par la naissance du Fils de l'homme ; c'est que la loi de Dieu, immuable et éternelle comme lui, n'a point été modifiée dans ce grand changement de la forme. Quand nos artistes se seront bien identifiés avec l'art chrétien dont ils secondent tous si ardemment la renaissance ; quand ils travailleront avec conviction et avec foi, et qu'il n'apporteront plus dans les sujets sacrés toutes les étroites préoccupations de l'art profane ; quand leur pinceau s'y livrera, sous l'élan du génie éveillé, à la sublime intuition d'une religion divine, la forme humaine et matérielle s'effacera sous la pensée plus haute et plus puissante sur les imaginations ; et soit que l'image touchante de la croix resplendisse au milieu de leurs œuvres, soit que le doigt d'un Dieu tout puissant et souverain arbitre de nos destinées y grave ses redoutables arrêts, leurs créations s'illumineront également du reflet de la vérité éternelle.

Aujourd'hui, on l'a vu, nous sommes bien pauvres encore ; nous n'avons eu à découvrir dans les tableaux que nous avons examinés que le plus ou moins d'adresse matérielle de leurs auteurs. Mais quelques-uns déjà montent sensiblement ; quelques imaginations plus larges ont entrevu un but plus élevé, et comme il n'est donné à rien d'humain de naître à l'état de perfection, nous attendons et nous espérons la maturité. Nous avons dû nous arrêter plus longuement aux essais tentés dans l'art religieux, car cette précieuse réaction a éveillé toute notre sollicitude, et nous serions heureux que nos paroles ne fussent pas perdues et qu'un seul de nos conseils pût en hâter la marche. Nous serons plus brefs désormais, et notre tâche se bornera à constater les résultats obtenus par quelques talens déjà connus dans une lice plus facile. V. X.

(*La fin au prochain numéro*)

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE MARS.

Revue générale. — Mouvement des esprits. — Evénemens divers. — Ouverture du salon. — Réaction artistique comparée à la réaction littéraire. — Fin du carême. — Longchamps. — Nouvelles des salons. — Concerts. — Théâtres lyriques. — Fêtes de bienfaisance. — Thèse sociale à propos d'une cigarette.

Le mois de mars est le seul qui ait conservé sans altération le nom d'une divinité païenne ; pour nous, comme pour les hommes des jours antiques, c'est encore le mois de la guerre. Cette destination primitive a-t-elle été rappelée par les quatres semaines qui viennent de s'écouler ? On pourrait aisément écrire *oui* sur une pyramide de brochures et de pamphlets; les quinze éditions de la lettre de M. de Cormenin sur les apanages et le volumineux mémoire du maréchal Clauzel sur l'expédition de Constantine donneraient quelque poids à l'affirmation. Le mois de mars était celui où l'on commençait la grande guerre sous l'empire et où l'on conspirait sous la restauration ; l'on conspire encore aujourd'hui, et même davantage, mais on ne fait plus que la petite guerre ; seulement, par compensation sans doute, on la fait partout ; la presse, la tribune, le palais ont d'infatigables tirailleurs, c'est un feu perpétuel ; il n'y a pas jusqu'aux hommes chargés de maîtriser les passions, de gagner les cœurs et de pacifier les esprits, dont l'humeur belliqueuse n'éclate à tout propos. Un modéré de la Gironde, M. Fonfrède, qui était parti de Bordeaux une branche d'olivier à la main, n'a-t-il pas chargé ses propres amis avec une férule plus lourde qu'une massue, au risque de passer pour le *cinglant* de la doctrine après en avoir été l'enfant gâté ?

Qui compterait toutes les pierres lancées à la fois dans le jardin du *Journal des Débats !* Fut-il jamais giboulée plus retentissante ! et la *Presse*, et le *Temps*, et le *Siècle*, et le *Monde*, et l'*Univers*, voyez comme tout cela se rue dans la mêlée ! que d'étrivières données et reçues ! Ce n'est pas là, certainement, une guerre du genre de celle qui se fait au sein des montagnes de la Navarre ; il n'y a rien de chevaleresque, il n'y a pas de victoire d'Hernani à attendre de ces luttes à coup de plume, où le raisonnement, souvent étranger à la raison, joue seul le rôle de pourfendeur ; mais les Espartero, les Évans, les Saarsfield de Paris, tous nos héros de papier, enfin, font autant de bruit et plus de mal en féraillant à la pointe de leurs canifs que s'ils commandaient à des bataillons de Chapelgorris ou à une légion d'échappés de Botany-Bay.

Auquel entendre ? auquel croire ?

La pierre qui fermait l'antre a été emportée, et tous les vents mugissent sans qu'aucune voix puisse en dominer le tumulte ; de tous côtés des théories et des systèmes ; de l'autorité, nulle part. Qui retrouvera cette base que rien ne

remplace? qui l'enfoncera dans le sol? qui lui rendra la force qu'elle a perdue? Où vont des idées sans principes? où vont des volontés sans frein? où va un monde indomptable, qui, dédaignant toute discipline, n'accepte la foi que comme matière à controverse?

Pour tout peindre d'un trait, quelle situation morale que celle d'un peuple dont le chef, tenu comme en charte privée par le régicide, est réduit à envier le sort du bourgeois qui peut se *crotter!* La nation la plus policée de la terre, la France, cette fille aînée de la civilisation, ce modèle de l'honneur, voit donc, dans sa capitale, l'assassinat en permanence; il y a au milieu d'elle quelque vieux de la montagne qui entretient une bande de sicaires, et c'est à peine si elle s'en émeut; maladie pour maladie, fléau pour fléau, qu'importe! ne faut-il pas s'accoutumer à tout! observez, cependant, l'effet rapide de la contagion; voyez comme le mal se déduit du mal.

Si, au sommet de toutes les questions que décide l'intelligence, on aperçoit de la lumière, il n'y a qu'obscurité à l'extrémité de celles que tranche la force; en haut l'ordre, en bas l'anarchie; d'un côté le sceptre de l'autorité, de l'autre le poignard du crime.

En France, en Espagne, en Angleterre même spectacle. Le ministre Mendizabal est bloqué dans son hôtel; des assassins gardent sa porte, et le président de la compagnie des Indes, M. Loch, est frappé d'un coup de couteau, au moment où il sort de la Chambre des communes.

Dans le temps des partis, la brutalité des passions, toujours poussée vers les moyens de violence, doit se précipiter infailliblement vers les mêmes excès, quand elle n'est contenue par aucun respect des institutions humaines ni par aucune crainte des institutions divines; de l'autorité religieuse et de l'autorité politique naît l'autorité sociale : ruinez les fondemens de l'édifice, il s'écroule, et dans cette horrible perturbation de tous les élémens moraux, on arrive comme par voie de conséquence aux atrocités de l'état sauvage.

L'homme qui étudie dans le calme de sa conscience ces symptômes de bouleversement, et qui sait mettre le salut de la société au dessus de tout autre considération, voudrait sincèrement trouver dans les faits quelque signe de retour aux principes conservateurs : il a besoin d'être rassuré, il ne demande qu'à bannir ses alarmes; mais le peut-il, lorsque les dépositaires du pouvoir, alarmés comme lui, ne lui offrent, au lieu de gages d'alliance avec la plus haute force sociale, que des actes de méfiance ou de rigueur.

Ces exemples en contradiction si ouverte avec les nécessités actuelles sont d'autant plus affligeans que des manifestations non équivoques semblent indiquer la tendance de tous les esprits d'élite vers les pensées sociales. Littérateurs et artistes, c'est à qui s'éloignera des abîmes; chacun court se retremper aux sources; chacun veut apprendre à lire dans les livres saints et s'étonne d'y trouver des trésors de poésie. Le théâtre même, cette cour du peuple où tant de bas flatteurs caressent les plus dangereuses passions, le théâtre qui a tout saccagé, les églises comme les châteaux, la morale comme l'histoire, est forcé de renoncer à exciter l'intérêt par le scandale; l'adultère et le suicide sont passés de mode; le public, toujours meilleur qu'on ne le suppose, a résisté aux séductions des

talens qui voulaient le corrompre ; il s'est effrayé d'entendre craquer sans cesse l'edifice social sous le marteau d'une bande de spéculateurs dramatiques, et les émotions violentes qui le fatiguaient ont dû faire place aux émotions douces, que l'on ne puise ni dans les horreurs du crime, ni dans les désordres du vice.

Ceux qui refusent de reconnaître la haute réaction dont chaque jour atteste le mouvement trouvent déjà plus facile de la nier que de la combattre. Suivant eux, il n'y a de changement qu'à la surface ; le fond des esprits est le même ; seulement la nouveauté a parlé, et l'inconstance a répondu ; ce n'est pas là un sentiment réfléchi et durable, c'est un caprice d'art qui est venu et qui s'en ira comme tous les caprices viennent et s'en vont.

Je ne contesterai pas, assurément, le mérite de l'observation à l'égard de ceux qui en revendiquent le bénéfice ; la réaction, je le sais, leur est étrangère; elle se fait sans eux, malgré eux, et surtout (ce qui explique leur dépit) à cause d'eux ; il n'y a donc aucune reconnaissance à leur demander; ce serait exiger, et bien inutilement, une abnégation surnaturelle ; mais s'ils sont rappelés à la pudeur ou réduits au silence, n'est-ce pas quelque chose ! Peut-on croire qu'un élan spontané de l'opinion soit sans portée ? Est-il permis de supposer que, le lendemain d'un affranchissement, on retourne de soi-même à l'esclavage ; que l'étude du beau et du vrai ne porte aucun fruit, et qu'après avoir atteint les hauteurs où rayonne la clarté céleste, on se plaise à redescendre dans un caveau voûté où ne pénètre qu'un faux jour ?

Non, il n'est pas dans la nature morale de l'homme, de rétrograder ainsi ; le bien est toujours son but, car il ne s'égare dans le mal, piége caché de sa route, que lorsqu'abusé par la mauvaise foi ou l'erreur, il le prend pour une voie de perfection. Le sophisme, qui est à l'esprit ce que l'hypocrisie est au cœur, révèle par ses efforts même cette inclination généreuse, puisque tout l'art qu'il déploie consiste à entourer le mal des apparences du bien, et que ses triomphes ne sont que des déceptions.

Une réaction partielle, qu'on en soit convaincu, n'est pas loin de devenir générale, dès qu'elle s'accomplit dans les hautes sphères de l'intelligence ; la condition des masses est d'être passive ; elles ont le sort des vallées qui reçoivent des montagnes, et les torrens qui dévastent, et les ruisseaux qui fertilisent ; jetez dans ce vaste fonds, jetez, à pleines mains, la semence des mœurs, et vous verrez bientôt comme elle fructifiera, fût-ce au milieu des ruines et sous le vent des orages ; si graves que soient les maladies d'une société, elles ne sont incurables qu'aux yeux de ceux qui aiment mieux les exploiter que les guérir ; commencez par appliquer le remède, et votre tentative, quelqu'en puisse être le résultat, ne sera pas seulement l'accomplissement d'un devoir, mais un exemple salutaire. Quel homme de cœur oserait quitter le chevet d'un ami, parce qu'on lui dirait qu'il est abandonné des médecins ! N'est-ce pas alors, au contraire, qu'il mettrait tout en œuvre pour écarter le péril ? Eh bien, n'exige-t-elle pas de nous le même dévouement, cette société qui est la famille de toutes nos familles, la gardienne de toutes nos affections, la tutrice de tous nos intérêts !

Le noble concours que ma voix sollicite, les arts ne le promettent pas moins

que les lettres ; parcourez le salon , et vous serez étonnés de toutes les idées d'ordre exprimées par nos plus éloquens pinceaux.

J'ai entendu un censeur austère s'écrier que l'anarchie des esprits, en se portant sur les sujets sacrés , y avait répandu la confusion ; nos artistes , disait-il, ont imité ces enfans qui pour jouer à la petite chapelle vont emprunter à tous les voisins les premiers ornemens venus et les entassent sur le tapis d'une table; il y a des toiles Lamennaisiennes, Fouriéristes , et même Saint-Simoniennes ; l'ex-abbé Châtel est peint en pied , et sur le théâtre de ses parades , on lit ces mots dérisoires : *vérité, charité.* De bonne foi , est-ce là une réaction ?

Ce chaos, personne, que je sache , ne songe à l'approuver ; mais en quel temps a-t-on vu une révolution s'accomplir sans avoir au moins un jour d'anarchie ? En quel temps tous les esprits ont-ils marché du même pas et suivi docilement la même ligne ? C'est d'un point de vue général qu'il faut considérer le progrès , ce sont des masses et non des individus qu'il faut rapprocher ; l'impatience des hommes exclusifs demande l'impossible , car elle ne veut pas seulement la perfection , c'est-à-dire le bien absolu et sans aucun mélange , mais elle exige que cette perfection arrive toute faite et à la minute.

L'Italie a eu deux renaissances dont nous avons profité avec bonheur ; mais ni sa renaissance littéraire au XIVe siècle, ni sa renaissance artistique au XVIe, n'ont offert une complète unité ; la première a été traversée par Boccace , la seconde par l'Arétin , et les sonnets de l'un ont été traduits sur la toile, comme les contes de l'autre, non loin des ateliers où les Raphaël et les Michel-Ange composaient leurs épopées religieuses ; au lieu de rêver une harmonie chimérique , qu'on se borne à mettre en parallèle les expositions de 1836 et de 1837 ; qu'on n'oublie pas surtout les jours de vandalisme de 1831 , et malgré d'inévitables disparates , l'on trouvera dans la masse réelle du progrès plus de motifs d'espérance que de crainte.

Le salon récemment ouvert est , comme le collége de France , une Babel où l'on parle toutes les langues : ici la Sorbonne, là Port-Royal, plus loin les écoles de Jean Huss , de Calvin , de Luther ; mais la préoccupation religieuse qui domine ce pêle-mêle d'opinions discordantes suffit pour caractériser le besoin de l'époque et pour jeter sur l'avenir un présage favorable.

La propagande qui se fait par les yeux va plus vite que celle qui ne se fait que par l'intelligence ; aussi , pour la brider, l'a-t-on assujettie à une loi de censure ; mais les peintres et les écrivains, sont comme ces jumeaux dont on reconnaît la fraternité au premier coup d'œil, et ce qu'il y a de plus curieux , peut-être , dans une exposition , c'est la mise en relief des beautés ou des défauts que l'analyse n'avait pu saisir dans la littérature du moment. Lorsqu'une question s'encadre dans un bon tableau, elle est si nettement posée qu'elle ne saurait être d'une solution difficile ; les sens qu'elle admet au jugement, deviennent pour ainsi dire les assesseurs de l'esprit et lui prêtent le secours de leurs instincts. Le problème à résoudre il y a quelques années était de savoir si l'on pouvait ou non se dispenser du soin de la forme ; rien au style , criaient les uns ; rien sans style, criaient les autres : et le débat, qui semblait dépendre de la venue d'un messie littéraire, aurait duré un siècle sans l'intervention de la peinture ; elle aussi , qui sortait de l'école académique de l'empire , et que l'étroit asservisse-

ment du système matérialiste avait excitée à une fougueuse émancipation, n'avait pas manqué de répéter : Plus de souci de la forme ; tout à la pensée! mais un seul tableau, le *Massacre des Souliotes*, accéléra plus la transaction des deux écoles que vingt poèmes sans hémistiches ou trente romans en négligé ; on comprit à l'instant que, si l'on pouvait montrer plus de hardiesse dans la composition, il fallait respecter la forme et qu'il en était de la couleur pour les pensées de l'art comme de la lumière pour les œuvres de la nature. Les écrivains du grand siècle furent amnistiés, on voulut bien reconnaître qu'ils avaient été progressifs à leur époque et qu'on pouvait l'être comme eux en suivant le mouvement de l'esprit humain, mais que dans une langue faite, il était impossible que la forme variât au caprice de toutes les imaginations.

La peinture, ramenée comme de vive force au style, dès qu'elle avait tenté de s'en éloigner, y a fait revenir la littérature ; mais comme tout se tient dans les beaux-arts, la musique, aussi, cette capricieuse italienne, qui, pour n'être qu'intime avec les Allemands, s'était dépouillée de ses plus riches atours, a repris la parure de ses mélodies, et dans ce revirement général dont l'impression affluait à l'intelligence par tant de côtés à la fois, les études élargies ont commencé à présenter un caractère plus sérieux et plus profond; la forme, brillante étoffe aux changeantes couleurs, est devenue ce qu'elle doit toujours être : le vêtement de l'idée, vêtement diaphane et souple qui couvre comme une gaze légère au lieu d'écraser comme un lourd brocard.

J'aimerais à faire une longue pause dans les galeries du Louvre, on y trouve tant de sujets de causerie! Mais qui dit chronique, dit un peu de tout ; c'est une histoire qu'on n'écrit qu'en changeant de place ; il faut marcher un crayon à la main, ou pour parler avec l'élégance d'une pastorale, visiter en abeille toutes les fleurs sans s'arrêter sur aucune. Je passe donc, pour adoucir la transition, à l'hôtel Galiffet ; là aussi, il y a une exposition de tableaux, et l'art peut méditer sur des chefs-d'œuvre; l'école flamande y a réuni ses premiers maîtres, Terburg, Gérard Dow, Metzu, Mieris, Ostade, Téniers. Qui verrait de sang-froid ces toiles vivantes en songeant à la main qui les a rassemblées! Bon et malheureux prince, toi dont le noble cœur devait être percé comme celui d'Henri IV, par le fer d'un assassin, voilà donc le fruit de ton exil! C'est toi qui a recomposé cette illustre famille qui va se disséminer de nouveau comme la tienne et retomber sur la terre étrangère! Tes jours de bonheur étaient ceux que tu consacrais à la gloire nationale ; et ces jours si rapidement écoulés sous les frais ombrages de l'Elysée-Bourbon, en voici les derniers témoins prêts à nous quitter aussi! Tu croyais n'avoir ajouté qu'une perle à la couronne de la France, et ce magnifique joyau, débris de tant de richesses, va être vendu à l'encan, pour subvenir aux besoins de ta veuve et de ton fils proscrits. Ah! qu'on n'exige de moi aucune analyse, aucun détail ; ce ne sont pas des tableaux que j'ai devant les yeux, ce sont des reliques ; reliques augustes et chères, reliques deux fois consacrées ; le génie, quelque grandeur qu'il y déploie, m'y paraît moins grand que le malheur, et ma voix ne trouve d'énergie que pour crier : Allez et achetez, vous qui avez aimé le noble duc, vous qui aimez les arts, vous qui aimez la patrie, allez et achetez ; la reconnaissance,

l'honneur le commandent ; jamais vous n'aurez fait un meilleur usage de votre or. Henri et sa mère joindront leurs bénédictions à celles de la France.

A côté des misères tombées de tous les plis du manteau royal, en sont d'autres moins éclatantes qui se tournent en ce moment vers nous et qui jettent leurs prières au milieu de nos plaisirs. Celles-là, je suis heureux de le proclamer, ont déjà trouvé dans la protection des femmes l'espérance, qui soutient en attendant le secours qui soulage ; il a été décidé dans une réunion de dames patronesses, tenue chez madame la vicomtesse Raymond de Laître, qu'on donnerait deux fêtes au bénéfice des pensionnaires de l'ancienne liste civile ; l'une sera un bal costumé et l'autre une représentation dramatique.

La bienfaisante initiative du faubourg St-Germain a excité en faveur des pauvres une émulation de charité qu'on ne saurait trop louer ; la princesse de Belgiojoso a voulu payer la dette de l'Italie, et lady Granville celle de l'Angleterre. Voilà l'effet des bons exemples ; si nous pouvions n'en donner jamais que de semblables ! Quelque abondantes, au surplus, que soient les aumônes, il est douleureux de penser qu'elles resteront au-dessous des besoins ; car le malaise des classes ouvrières va toujours croissant ; la crise signalée par plusieurs émeutes en Angleterre et en Amérique a fait par contrecoup d'effrayans progrès dans nos villes manufacturières, et le second hiver que nous avons eu à subir n'a pas peu contribué à l'aggraver sur la place de Paris. Un froid soutenu de trois à cinq degrés au-dessous de zéro, a stérilisé toutes les petites industries qu'alimente Longchamps ; cette promenade, *raout* universel des équipages élégans et des modes printannières, n'a eu lieu que pour mémoire ; d'intrépides habitués, grelottans sous des manteaux ou des fourrures, en ont seuls fait les honneurs, et on n'aurait eu aucune nouveauté à signaler sans l'apparition de quelques cabriolets de louage, d'une forme plus bizarre que gracieuse, qui ont pris le nom de *Compteurs* d'une espèce d'horloge placée, par une méfiance peu flatteuse pour l'époque, sous les yeux du voyageur et du cocher et qui marque la distance parcourue ainsi que la durée de la course.

Les dernières semaines du carême qui établissent d'ordinaire un si fâcheux contraste entre l'église et le monde, ont eu cette année une action moins divergente ; à peine pourrait-on citer quelques bals insignifians, tandis que les concerts ont été fort nombreux et généralement très-bien réglés; on se souviendra long-temps des soirées musicales de M. Talberg, de madame Ducrest, de M. Richelmi, de M. Batta, et surtout de ces admirables concerts de la rue Neuve-des-Petits-Champs, où étaient réunies les plus belles voix de l'Europe.

Le quintetti exécuté par MM. Tamburini, Rubini, Géraldi, Ivanoff, Mlle Lenoir, et la délicieuse barcarole redemandée avec enthousiasme à Rubini ont électrisé tous les auditeurs. Mme B**, qui fait avec tant de grâce les honneurs de sa maison, a pu entendre autour d'elle les mêmes frémissemens que lorsque le grand orateur descend de la tribune ; cependant il est juste d'en faire la remarque à la gloire de notre pays, l'Italie, quoique si bien représentée, a été vaincue par la France ; Adolphe Nourrit, en chantant une hymne sublime de simplicité, a pu, sans le secours d'aucune fioriture et par la seule puissance de sa verve inspirée, pro-

duire sur le même salon une de ses extases enivrantes qu'aucune parole humaine ne saurait rendre.

Maintenant, nous touchons à l'époque critique où la société se sépare ; encore quelques réunions, et dès qu'une hirondelle viendra gazouiller sur nos toits, dès que les maronniers des Tuileries commenceront à bourgeonner, adieu les plaisirs de la ville ; cette brillante volée de châtelaines qui nous ravit encore s'éparpillera dans les champs ; on ira faire des églogues ou toucher des fermages, il y a donc urgence de profiter de nos derniers beaux jours, de ces jours gris et froids sans soleil et sans fleurs que suivent des nuits si vives, si radieuses, si parfumées ; on en est prévenu, la comtesse d'Appony n'aura pas de matinées sous les lilas ; ainsi, plus de chalets, plus de danse sur la pelouse, elle part ; l'ambassadrice de Russie part également ; l'hôtel Castellanne, qui veut bien nous rester, se dispose, dit-on, à nous dédommager en ajoutant une troupe chantante à ses deux troupes parlantes ; mais hélas ! la discorde s'est glissée dans les coulisses aristocratiques du faubourg St-Honoré comme dans tous les théâtres du monde, et Dieu sait qui pourra l'en faire sortir ; car le monstre, en prenant l'air de la maison, déploie tant d'esprit, de charme et d'amabilité, qu'il faudrait avoir la massue brutale d'un Thésée ou d'un Hercule pour oser le frapper.

Règle historique : à la fin de chaque saison l'examen de conscience, le compte moral. Il se rencontre toujours des esprits d'ordre qui arrêtent, avec une scrupuleuse exactitude, la balance de la société ; c'est pour eux comme le mouvement d'un port : tant d'entrées, tant de sorties ; les sinistres ne sont pas oubliés, et l'on sait qu'il y en a de plus d'un genre. J'ai ouï dire par un de ces faiseurs de statistiques qu'il y avait eu dans l'hiver de 1837 déficit de jeunes gens, pour causes connues d'avaries ; mon calculateur, écho passionné de quelques rancunes féminines, s'en prenait aux cercles et aux bals masqués ; il n'avait pas assez d'anathèmes pour le *jockei-club*, le *cercle agricole,* les *promenades* de Musard et les *sauteries* de Julien ; avait-il tort ou raison ? il eût été difficile de prononcer, et je n'y aurais pas même pensé, si le hasard, en ramenant la question à son point de compétence, c'est-à-dire sous le jugement d'une femme, ne lui avait pas donné un aspect entièrement nouveau.

Une noble Espagnole, qui semble avoir apporté avec elle toutes les grâces piquantes de l'Andalousie, reprochait, en ma présence, à un jeune lion (*crinière de première classe*), Léopold de C...., la rareté de ses visites et la solennité de sa conversation. L'attaque était vive, et bien qu'elle s'adressât à un homme en état de faire bonne défense, elle ne laissait pas que de l'embarrasser ; il s'anima, cependant ; cette raideur d'automate, cette glace uniforme, sous laquelle il est de maintien convenu aujourd'hui d'emprisonner l'esprit naturel, céda au galvanisme d'une parole de feu, et mon pauvre ami, dans le désordre de ses mouvemens oratoires, tira si brusquement son mouchoir de sa poche qu'il en fit tomber un petit étui de paille d'un travail exquis.

La *condesa*, qui s'en aperçut, sonna ; un domestique vint, et sur un ordre qu'elle lui donna en espagnol, le *muchacho* apporta un joli réchaud d'argent rempli de braises ardentes.

« — Monsieur, dit-elle en riant, permettez-moi de vous traiter en compatriote ; vos cigarettes..,

» — Ah ! madame, mille pardons...

» — Et pourquoi ? n'êtes-vous pas chez une Espagnole ?

» — Je suis vraiment confus...

» — Veuillez vous remettre, c'est moi qui prétends...

» — Oh ! je sais trop ce que je vous dois pour...

» — Mais si je l'exige !

» — Vous voulez badiner.

» — Loin de là, vous m'avez mise en humeur de raisonner, et je veux vous armer de toutes pièces pour avoir plus de gloire à vous battre.

» — C'est différent ; je suis trahi, je ne peux que me rendre. » Et Léopold, qui avait ramassé en rougissant son malencontreux étui et qui l'avait caché à la hâte, en tira une cigarette que la condesa alluma elle-même.

« — A présent, s'écria-t-elle, fumez avec la gravité de nos Castillans, et moi, je vais discuter avec le babil de vos avocats ; nous sommes ici en terre étrangère comme à l'ambassade, et nous pouvons parler de la France aussi librement que si nous en étions à cent lieues; M. Moraldi, qui a la discrétion d'une gazette, n'en dira rien, n'est-ce pas ? »

Je m'inclinai avec la dignité d'un journal de six pieds d'envergure, et la moqueuse sénora développa ainsi sa thèse :

En France, les femmes règnent encore, mais si elles n'y prennent garde, bientôt elles ne gouverneront plus ; et qu'est-ce qu'une royauté sans pouvoir ? qu'est-ce qu'un trône dans la solitude ? cette ruine couverte de velours dont votre Napoléon ne voulait à aucun prix. Le monde des salons parisiens, tel que je l'observe chaque jour, est menacé d'un divorce. Vous en tenez une des principales causes; le cigare sera le dissolvant le plus actif de la société ; et pourquoi ? parce qu'on s'obstine à le proscrire au lieu de l'user en le tolérant. On nous accordera, je l'espère, d'avoir autant et peut-être plus de fierté que les Françaises ? nous avons capitulé cependant en présence d'un ennemi si redoutable ; il nous a paru que le plus grand des dangers pour les mœurs sociales était de les abandonner à la seule influence des hommes, et qu'il fallait maintenir avant tout notre empire par une concession passagère. Aussi, point de séparation, point de rupture, point de ménage où chacun vit de son côté ; les Espagnols fument sous nos yeux ; où vont fumer les Français ?.. en quel lieu trouvent-ils tolérance pour ce nouveau goût, devenu, grâce à des répugnances exclusives, une passion honteuse ?.. vous le savez, Messieurs, et dites-moi si l'odeur de tous les mauvais tabacs de vos régies ne serait pas plus supportable que l'idée seule de ces habitudes funestes ?...

Qu'étaient dans l'origine ces preux chevaliers dont votre orgueil national conserve si justement le souvenir ? des bouchers bardés de fer, qui se ruaient dans la foule sans armes et y assommaient souvent autant de brebis que de moutons : si les femmes s'étaient claquemurées derrière les herses de leurs manoirs, en criant toujours : *Fi, quelle horreur !* ces héroïques butors n'auraient jamais déposé la rudesse de leurs mœurs; mais ce n'est pas ainsi que vos mères comprenaient leur mission civilisatrice ; elles armèrent elles-mêmes les chevaliers, elles leur donnèrent leurs couleurs, elles se firent juges de toutes les prouesses, et le fer émoulu remplaca le fer tranchant ; les tournois succédèrent aux massacres. C'était un pas immense; la galanterie, désormais unie à la valeur, en devint insé-

parable, on tint moins à effrayer qu'à plaire, et de cette rapide transformation sortit la noblesse la plus brave et la plus aimable qui ait jamais existé. Eh bien! pourquoi ne pas suivre un tel exemple? n'avez-vous pas l'inconstance de vos goûts et l'instabilité de vos modes pour vous débarrasser d'un usage importun? n'avez-vous pas d'aussi habiles parfumeurs que les Turcs pour ménager les organisations nerveuses? l'art si progressif en France ne peut-il pas perfectionner le cigare comme le rouge végétal et le vinaigre anglais? Ceci est important, je vous jure, et si j'avais un conseil à donner aux Parisiennes, je leur dirais que dans un temps de révolution et d'anarchie on ne doit pas jouer le tout pour le tout en s'enfermant dans un dédaigneux isolement. Rien de mieux que de gouverner d'une manière absolue, quand c'est possible; les femmes de tous les pays sont d'accord à cet égard; mais il y a aussi des nécessités de circonstance qu'un sage politique doit savoir reconnaître et satisfaire pour n'être pas détrônée. »

Léopold appuya avec la chaleur d'un complice ce plaidoyer original; mais moi qui n'ai pas les mêmes motifs de faiblesse pour les cigarettes, je criai au paradoxe et je soutins, dans une réplique dont je regrette d'avoir oublié toutes les beautés, que les salons de Paris, écoles modèles de l'élégance et de l'urbanité, ne pouvaient faire aucune concession sous peine de descendre au rang des estaminets. « Notre civilisation avancée, m'écriai-je en arrivant à ma péroraison, est une gloire nationale, nous ne pouvons y renoncer. Périsse plutôt le genre humain, s'il a la folie de se diviser! »

La senora partit d'un grand éclat de rire à ces mots, et le débat fut interrompu par l'arrivée de trois *hidalgos* qui semblaient se mouvoir dans les brises de la Havane. Ce renfort m'imposa silence. X. MORALDI.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Stradella, opéra en cinq actes; paroles de MM. Emile DESCHAMPS et Emilien PACINI, musique de M. NIEDERMEYER.

Comme nous, vous avez sans doute vu et entendu *Stradella?* Une seule fois, et c'est assez, n'est-ce pas? Votre curiosité est satisfaite, vous vous êtes ennuyés pendant quatre heures; oublieux de vos plaisirs, vous avez fait votre devoir envers la fashion; c'est bien.

En vérité, c'est une déplorable invention qu'un opéra en cinq actes, lorsque cet opéra n'est pas *Robert-le-Diable* ou la *Muette de Portici*. Vainement nous cherchons à nous expliquer la pensée de M. Duponchel; charger M. Niedermeyer d'un si lourd fardeau, c'était vouloir l'écraser. Cinq actes, cinq grands actes à M. Niedermeyer dont nous ne connaissons que les *Méditations;* M. Niedermeyer transformé en Alcide musical, luttant corps à corps, poitrine contre poitrine, avec deux colosses lyriques, Meyerbeer et Auber, venant sérieusement opposer sa grâce à leur énergie, son élégance à leur ampleur, son esprit à leur génie. Les armes étaient inégales; il devait succomber. M. Niedermeyer à l'Académie royale de Musique, c'est Guliver dans l'île des Géans; *Stradella* à l'Opéra, c'est une aquarelle placée dans le cadre de la *Bataille d'Austerlitz*.

Il y a quelques années, on donnait un opéra qui possédait toutes les qualités

de l'œuvre de M. Niedermeyer, et l'on adressait devant nous cette question à Rossini : « Que pensez-vous de ce grand ouvrage? — *C'est fort gentil*, » répondit l'illustre maestro. Le jugement de l'auteur de *Moïse* était vrai ; sous une expression triviale et frivole, il cachait toute la profondeur de sa pensée : d'un seul mot, il avait pour ainsi dire *toisé* l'ouvrage sur toutes ses faces. Avec un mot, il avait fait ce que n'avaient pu faire cent colonnes de feuilletons.

Nous sommes loin de vouloir décourager M. Niedermeyer, nous voulons au contraire l'amener à faire une juste appréciation de ses forces ; à ne pas écouter de dangereux amis qui veulent malgré lui le hisser sur un piédestal trop élevé pour sa taille ; nous voulons jouir d'un talent que nous aimons et que l'on veut perdre. Que M. Niedermeyer frappe aux portes de l'Opéra-Comique, aussitôt elles s'ouvriront devant lui. Là, tout ce qui est défaut à l'Opéra deviendra qualité ; son style gracieux, son instrumentation facile se trouveront dans leur sphère ; au lieu d'être courbé sous le poids de son œuvre, il marchera la tête haute; plus de gêne, plus d'entraves, il sera chez lui. Les conseils que nous lui donnons sont inspirés par une grande estime de son talent, nous n'avons pas oublié qu'il est l'auteur du *Lac* et de tant d'autres compositions justement appréciées par le monde-artiste. Que M. Niedermeyer ne se hasarde plus sur la grande mer de l'Opéra : la vague est trop vigoureuse et sa barque est trop légère. Qu'elle descende mollement sur les lacs, qu'elle cotoie les riches palais de Venise, qu'elle glisse amoureusement sur les flots du Tage, et nous écrirons d'avance sur sa banderole : Gloire et succès.

Il faut maintenant que nous vous parlions du libretto de MM. Deschamps et Pacini. Après l'avoir entendu, nous l'avons lu. Quel courage de lire un libretto ! Quelquefois, à force de creuser la terre, on découvre une mine d'or : c'est notre histoire. Notre éloge sera court et facile : nous cherchions un libretto, nous avons trouvé un poème, et si vous doutez encore, lisez :

BARCAROLLE.

Des princesses d'Italie,
C'est Venise, le matin,
Qui s'endort la plus jolie
Dans les fleurs et le satin !
Et le soir, c'est la plus folle
Sous le masque de velours,
La plus tendre en sa gondole,
Et la plus noble toujours !
La musique est sa parole,
Et ses rêves les amours.
O Venise, plus d'ennuis,
A nous toutes les belles nuits;
Venise, ô ma beauté,
Chez toi la liberté !

Ne reconnaissez-vous pas cette touche fine et élégante de M. Émile Deschamps : une telle poésie étouffée sous les doubles croches, jetée dans cet immense gouffre de l'Opéra, c'est un diamant perdu dans les sables des dunes. Mais que voulez-

vous, M. Émile Deschamps ne peut pas faire de vers sans poésie, c'est plus fort que lui, il faut qu'il soit poète : c'est désolant!

Nous devons aussi vous parler de la magnificence des décorations et de la brillante mise en scène de l'habile M. Duponchel. Rien de plus admirable que le moment où le doge paraît sur le pont du *Bucentaure* et jette son anneau dans la mer ; les cloches de Saint-Marc sonnent, le canon gronde, et Venise la belle, la Venise du dix-septième siècle, nous apparaît dans toute sa majesté. Dans ce tableau, le plus beau que nous ayons vu à l'Opéra, il y a tout un grand succès.

Nous terminerons cet article par une de ces phrases qu'on trouve partout, parce que la vérité est pour ainsi dire stéréotypée ; elle est une et n'a qu'un langage. L'opéra nouveau a été joué et chanté avec une perfection rare par Levasseur, Dérivis, mademoiselle Falcon et Nourrit. Nous écrivons ce dernier nom avec un sentiment de regret. Quelques jours encore et nous ne l'entendrons plus ! Le grand artiste nous quitte définitivement, et mademoiselle Taglioni part pour la Russie : *Nos plaisirs s'en vont.*

THÉATRE-FRANÇAIS.

La Vieillesse d'un Grand Roi, comédie en trois actes et en prose, de MM. Arnould et Lockroi.

Vous placez devant un homme de l'or et du cuivre, et cet homme choisit le cuivre ; vous placez devant ce même homme des diamans et des cailloux, et cet homme choisit les cailloux ; vous dites à un écrivain dramatique : Voici la vie d'un grand roi ; d'un côté une jeunesse toute dorée, toute resplendissante de fêtes, de conquêtes, de victoires, toute remplie de grandes choses, toute escortée de grands hommes ; de l'autre, une vieillesse décolorée comme toutes les vieillesses, un prince succombant sous le poids de ses douleurs et de ses pertes de famille, les derniers soupirs d'une vie usée à grandir le nom de la France, et l'écrivain choisit *la vieillesse.*

Oh! nous sommes un singulier peuple! Nous nous prétendons nationaux et chaque jour nous flétrissons, nous démolissons notre gloire nationale. Sans le savoir, un étranger vient de nous donner une cruelle leçon. Il y a peu de jours, le poète Bullwer montrait sur le théâtre, à la nation anglaise, Louis XIV à côté de madame de La Vallière. Historien fidèle, il le montrait noble et grand ; et nous, Français, nous le traînions sur notre scène pour l'avilir. Des applaudissemens éclataient de toute part, et pas un sifflet ne s'élevait parmi nous pour défendre notre vieille gloire.

En 1815, quand lord Wellington et Blucher voulurent faire sauter le pont d'Iéna, un homme seul protesta tout haut contre cet acte de *vandalisme :* « S'ils l'osent, s'écria-t-il, je me ferai conduire sur le pont et je sauterai avec lui. »

Le pont fut respecté, et cet homme, qui défendit courageusement notre gloire récente, c'était encore un vieux roi, c'était le petit-fils de Louis XIV.

Décidément notre nation est moins nationale que nos rois!

Nous avons la douleur de vous apprendre que la comédie peu historique de MM. Arnould et Lockroi a complètement réussi. Alméric.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

Echo de la Jeune France.



Procession de la Gargouille

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

PROFESSION DE FOI.

Dès notre début, nous sentons le besoin de dire à nos lecteurs quelles circonstances nous ont engagée à livrer notre nom à la publicité, quelles idées nous conduisent et quel but nous voulons atteindre. Notre nom de femme a pu éveiller quelques susceptibilités dont nous devons tenir compte, et telle dure et pénible que soit la nécessité de parler de soi, nous cédons une fois pour toutes à ce devoir indispensable.

Pourquoi ces susceptibilités, ou pourquoi craindrions-nous d'entreprendre un travail que nous croyons bon et utile ?... On veut bien accorder le droit aux femmes d'écrire ce qu'elles voient, ce qu'elles savent, mais forcément, sous la forme légère d'un roman. Pourquoi, lorsque leur vie n'a pas été perdue pour la charité, ne viendraient-elles pas dire ce qu'elles ont appris dans les mansardes ou au milieu de la misère ?... Est-ce justice ? Une femme ne peut-elle sortir du cercle étroit qu'on a tracé autour d'elle ? nous l'ignorons et ne le jugeons pas ; mais il s'agit ici pour nous d'une affaire plus grave et plus digne qu'une question de droit ou d'amour-propre. Ce n'est pas une pauvre vanité

ou un misérable désir de gloire littéraire qui nous pousse; nous croyons remplir un devoir de conscience, une mission dont chacun est responsable, quelle que soit la sphère qu'il occupe.

Déjà, et bien souvent, le projet de notre *Tribune* nous était venu; car chaque jour un horizon plus vaste se déroulait à nos yeux, chaque jour une plaie nouvelle se montrait à nu, et nous avions la douce espérance d'y apporter un remède. On le voit, nous n'avions pas voulu jouer au journal; ce n'était pas une œuvre entreprise à la légère, mais une pensée depuis long-temps travaillée, un désir profond, l'espoir peut-être de dire quelques vérités utiles. Notre but, à nous, était de mettre en théories les principes que, pendant huit ans, nous avions mis à l'œuvre. Nous espérions que les doctrines qui avaient su ramener des incrédules à l'amour du Christ, des hommes, mis au ban de la loi humaine, à la croyance et aux devoirs; étendues sur une échelle plus large, pourraient n'être pas sans influence sur la société. Les heureux résultats que nous avions obtenus dans la pratique nous avaient donné la confiance dont nous avions besoin avant de livrer notre nom aux mille voix de la presse.

De tous côtés on accuse la société; chacun se croit en droit de la railler ou de la maudire, sans songer avant tout que ce tronc pourri peut encore reverdir, que cette plaie peut encore se fermer. Sans doute le monde est livré au mal, sans doute les consciences sont à l'étroit et à la gêne; nous le savons. Le doute, le marasme, l'indifférence, l'égoïsme, toutes les mauvaises passions, tous les vices, s'étendent sur nous, comme les plaies autrefois sur l'Egypte. Les classes pauvres, qui sont partout l'objet du mépris ou de l'insouciance des classes enrichies, devraient être dignes pourtant, par leurs souffrances, d'occuper les loisirs des uns et l'intelligence des autres. Nous avons vu tout ce que les mansardes et les chaumières renferment de pénibles dénûmens et de tristes germes; mais nous sommes convaincus qu'il y a parmi elles plus de misère encore que de vices, ou du moins que ces vices ne viennent en grande partie que de la misère. Les hautes classes devraient prêter l'oreille à leurs cris, à leurs souffrances, si ce n'est par charité, du moins dans leur propre intérêt.

Voilà ce que nous avons vu partout, et ce qui nous donna l'idée de créer un journal où la théorie serait sans cesse appuyée sur les pratiques qui nous ont valu d'heureux résultats. Quelques hommes vinrent

se joindre à nous (1) et nous offrir, non pas l'influence de leurs noms, car ils avaient tout un avenir à se faire, mais leur bonne volonté, leur foi et leur courage. Nous n'avions pas avec nous quelques-uns de ces noms éclatans qui séduisent le cœur et l'intelligence. On était en droit de nous demander à quel titre et sous quels auspices nous entrions dans l'arène. Cependant les hommes les plus haut placés nous honoraient de leurs suffrages, et nous disaient cette parole consolante : Le cœur ne manque jamais à la foi.

Ainsi, toutes les difficultés semblaient s'aplanir. Nous avancions déjà dans la réalisation de nos projets; nous voulûmes jeter les bases d'une vaste association intellectuelle, et bientôt des voix nombreuses se levèrent de toutes parts, comme un concert d'encouragement. Chez les peuples voisins, on applaudissait à nos désirs ; nous allions déployer nos voiles, nous livrer à la mer et braver sa tourmente, lorsque la fusion de notre *Tribune* avec l'*Écho de la Jeune France* fut résolue.

Telles sont les explications que les circonstances ont rendues nécessaires. Maintenant, nous avons besoin de le dire, nous nous trouvons heureuse de marcher avec cet homme, dont la fidélité est devenue proverbiale, M. le vicomte Walsh, dont toute la vie ne fut qu'un long dévouement à toutes les nobles causes de l'humanité, et nous nous trouvons heureuse aussi d'être unie à ses collaborateurs distingués. Nous commençons enfin cette lutte qui a été notre seule ambition. Que les hommes de foi et de d'avenir nous soient en aide. Si le triomphe ne répond pas à notre appel, du moins nous aurons eu la consolation d'ouvrir les voies à d'autres intelligences plus fortes et plus puissantes, qui fixeront l'avenir à l'ombre de la croix.

Baronne de Vaux.

Les pensées et les vœux que l'on vient de lire, et qu'une ame chrétienne et chaleureuse a exprimés avec bonheur, sont trop en harmonie avec les vœux et les pensées de l'*Écho de la Jeune France*, pour que nous, qui voulons la *réforme sociale par le christianisme*, n'ayions pas avec empressement tendu la main aux hommes de cœur, de foi et d'espérance, qui vont travailler avec nous. *Leur peuple est notre peuple, leur Dieu est notre Dieu.*

---

(1) MM. Arthur Berryer, Maury, Francis Lacombe.

La *Tribune de la Jeunesse française* et *notre Écho* ne vont donc faire *qu'un* désormais, et, dès ce numéro, nos lecteurs seront à même de voir quelles sont les recrues que nous avons faites. Dans le peu de paroles de madame la baronne de Vaux, ils retrouveront cette foi qui *agit*, parce qu'elle est *sincère*, et qui ne veut pas du *silence*, parce qu'il ressemble trop à de la *tiédeur*.

Dans les articles de MM. Maury et Francis Lacombe, l'ame et le talent se révèlent.

Un autre collaborateur nous est encore venu, c'est M. Johannet, jeune avocat royaliste, dont la voix s'est élevée souvent pour défendre nos frères dans le malheur.

Une grave indisposition a empêché M. Johannet de travailler au présent numéro. Lui aussi avait fait une noble profession de foi; mais celle de madame la baronne de Vaux, notre nouvelle alliée, notre sœur, a dû passer avant toutes les autres. Vicomte WALSH,

Rédacteur en chef.

LA FIERTE DE SAINT ROMAIN

OU

LA PROCESSION DE LA GARGOUILLE.

Dans leur superbe orgueil, les Parisiens ne veulent connaître de la France que ce qui en tient dans leur ville; passé les barrières, ils voient peu de choses dignes d'être regardées ou étudiées, et s'ils savent bien les noms de leurs rues, ils savent mal ceux des villes du pays. Jamais leur esprit n'a daigné lire les annales de nos vieilles cités. Aussi, il fallait voir cette année la foule qui s'arrêtait, au salon, en face de la *Procession de la Gargouille ou l'Enlief de la fierte de saint Romain de Rouen*. Dans les groupes que l'on voyait regardant ce joli tableau de M. Boulangé, il ne se trouvait personne qui pût expliquer la sainte et noble cérémonie qui y est représentée. Rouen n'est pas loin de Paris; mais l'histoire de Rouen, quel Parisien l'a lue?

Cet *Enlief de la fierte de saint Romain* rappelait un des plus

beaux droits du pays normand, le droit de faire grâce ; ce droit royal, le chapitre de Notre-Dame-de-Rouen l'avait de temps immémorial, et en était fier.

Pour tout cœur noble et bon, faire grâce, accorder pardon et amnistie, est le plus beau des priviléges ; il y a cependant des ames qui ne le conçoivent pas. Oui, il y a des hommes qui pourraient jouir de ce bonheur presque céleste et qui n'en essaient pas ; des avares de clémence qui se murent dans la peur et qui ne laissent découler de la position élevée où ils se trouvent assis ni pardons ni bienfaits.

Je maudis cette double avarice, et je reviens *au privilége de la fierte, ou de la châsse de saint Romain.*

Chaque année, au jour de l'Ascension, le chapitre de Notre-Dame de Rouen avait droit de délivrer un captif ; et comme notre Seigneur était descendu aux limbes pour en emmener les justes qui depuis si long-temps attendaient sa venue, de même un prêtre de la vieille église avait droit de descendre dans les cachots les plus profonds et les plus sombres, et d'y choisir, parmi les condamnés à mort, un criminel pour lui rendre à la fois l'innocence et la vie.

Et ce magnifique privilége, c'était en mémoire d'un condamné à mort que saint Romain avait mené avec lui pour se saisir d'un monstre horrible que le peuple appelait GARGOUILLE, et qui répandait l'épouvante et la mort sous les murs de Rouen.

Le prisonnier qui avait accompagné le saint évêque jusques auprès de la caverne du dragon eut peur et voulut fuir quand il vit la bête hideuse.... mais le serviteur de Dieu, par un signe de croix, adoucit le terrible monstre, et l'ayant attaché avec son étole, dit au criminel : Ne crains rien, et amène à la ville la GARGOUILLE qui a fait peur à ses habitans ; et, comme le saint l'avait dit, le monstre, lié par le cou avec l'étole, ne fit aucune résistance, et, conduit par le prisonnier, vint pousser son dernier rugissement aux portes de la cité normande.

C'est en ressouvenir de la liberté rendue au captif qui avait aidé à délivrer le pays que le privilége de la fierte de saint Romain a été établi dès le temps de Dagobert.

Bien des rois ont confirmé au chapitre de Notre-Dame le droit de délivrer, au jour de l'Ascension, un criminel condamné à mort, et bien souvent les plus puissans princes ont écrit à ce chapitre pour lui recommander des condamnés auxquels ils portaient intérêt : quand la-

clémence des rois était épuisée, on recourait à celle de Dieu ; celle-là est inépuisable.

Voici le grand jour de délivrance arrivé, toutes les cloches de toutes les églises sont en branle et sonnent leurs plus joyeuses volées; à entendre ces salves, ces carillons, ces sons graves et ces sons argentins, on eût dit que la grande cité normande élevait toutes ses voix pour convier les saints et les anges du paradis à descendre sur terre pour assister à la grande fête du pardon de saint Romain. Et, en toute vérité, on peut dire que cette solennité était digne d'être regardée par les bienheureux habitans du ciel.

Que l'on se figure la vieille ville de Rollon et de Guillaume toute parée de tapis, de fleurs, de tentures, de voiles jetés d'une maison à l'autre et formant aux environs des reposoirs au-dessus du peuple, comme une voûte, pour le garantir du soleil, et répandant ainsi sur la voie publique un peu de cette mystérieuse sombreur des églises.

Pourquoi donc toute cette foule s'incline-t-elle ainsi? On dirait d'un champ de blé mêlé de coquelicots et de bluets que la brise agite et courbe sous son souffle; c'est que la procession s'avance. Voyez, au-dessus de ces milliers de têtes découvertes, et les croix de vermeil de l'archevêque, et les croix d'argent des paroisses et des communautés, et les croix de bois des ordres mendians, et les bannières de velours rouge, et les gonfanons blancs de la sainte Vierge, et les insignes des confréries, et les attributs des maîtrises et des différens métiers, et les hallebardes des hommes d'armes, et les bâtons fleuris des pèlerins, et la flamme des torches, et les châsses dorées, et les encensoirs s'élevant et retombant en cadence, et enfin, la terrible Gargouille s'agitant, se tordant, s'allongeant, se recourbant, et excitant partout les acclamations de la multitude; et puis enfin, LA FIERTE, LA FIERTE DU GRAND SAINT ROMAIN, la fierte qui délivre et qui fait passer du cachot à la liberté, de la mort à la vie, du crime à l'innocence, et de l'enfer au ciel.

Cette châsse d'or, enrichie de pierres précieuses, est déposée sous le dôme élégant du vieux palais des ducs de Normandie... L'homme que le crime a souillé, celui que la justice humaine a condamné, celui que les prêtres sont allés chercher au fond des cachots, celui que la miséricorde divine va absoudre, doit monter l'escalier qui conduit sous la coupole ; là il soulèvera trois fois de son épaule le brancard où est

posée la fierte. Après la troisième fois, le voilà, aux yeux du peuple, aussi pur que les anges : il s'est repenti, et le repentir est la seconde innocence des hommes... Aussi, voyez celui qui était criminel : une chlamyde blanche le revêt, une couronne de roses blanches ceint son front, et ses mains portent des chaînes, mais des chaînes que la religion vient de briser.

Voilà le moment qu'a saisi M. Boulangé pour son charmant tableau. Honneur au peintre qui va chercher dans nos vieilles annales les faits qui doivent faire aimer le catholicisme ! Vicomte WALSH.

SITUATION SOCIALE.

L'homme n'est pas seulement, comme disent quelques savans et certains philosophes, une organisation physique, une masse de muscles et de nerfs admirablement distribués pour remplir ses besoins et pour exécuter ses volontés ; ce n'est pas seulement non plus une ame, un esprit, une essence sans contact avec la matière : la terre ne le produit pas, il ne s'est pas élevé progressivement au plus haut degré de l'organisation ; ce n'est pas un éclat de rire qui l'a jeté ici-bas, une mystification qui le fait vivre, un hasard qui le pousse ; mais le souffle puissant qui lui donna la vie ne lui dit pas seulement non plus de prier et de contempler sans cesse la substance infinie ; c'est un être créé à part, avec amour, avec intelligence ; c'est une nature céleste enchaînée pour quelques instans à la matière et dont elle tend sans cesse à se débarrasser. Attaché par les pieds à la terre, sa marâtre, élevant un front noble et sublime vers Dieu, son père et son roi, l'homme tient invinciblement de cette double nature ; et c'est selon que la balance le couche sur la terre, ou l'enlève vers le ciel, qu'il se dégrade ou s'ennoblit. Peut-être jusqu'ici n'a-t-on pas assez considéré l'homme sous ces deux rapports. Le politique n'a vu en lui que des appétits brutaux à contrarier ou à satisfaire, qu'une machine à faire mouvoir, qu'une bête féroce à laquelle il fallait briser les dents. Le philosophe n'a considéré sous cette double enveloppe qu'intelligence et raison ; l'industriel que des bras

à exploiter ; le poète qu'une ame à chanter et à séduire. Mais aucun d'eux n'a cherché à compenser l'une par l'autre ces deux natures si opposées, et pourtant si étroitement unies ; et si la science les admet comme incontestables, jamais jusqu'ici nul n'a basé en pratique le bonheur de l'humanité sur leur accord, en donnant à chacune d'elles ce qu'elle réclame impérieusement. N'est-ce pas peut-être à ce fatal mécompte qu'on doit attribuer tant de guerres impies, l'esclavage d'un côté, et le fanatisme religieux et politique de l'autre !... Sans doute bien d'autres erreurs ont labouré la terre de misères et de sang ; mais à coup sûr cette étrange méprise a enfanté de grands coupables et couvert le monde d'une croûte épaisse de larmes et de mensonges. Considérer l'homme sous une seule de ces deux faces, c'est donc un crime en politique, une erreur funeste en morale, une triste et coupable bévue en philosophie ; et que de crimes, d'erreurs et de bévues n'a-t-on pas vus par le monde et ne voyons-nous pas encore aujourd'hui !...

Seule entre toutes, parce qu'elle est seule vraie et divine, la religion chrétienne a reconnu dans l'homme cette double destinée ; seule elle a pu l'expliquer et en tenir compte. Mais, fille du ciel, il était naturel que ses ailes tendissent plutôt vers sa céleste patrie que vers la terre. Cependant si l'esclavage a cessé, si le patriciat est devenu inutile, du moins dans la politique, s'il existe des lois contre la force brutale en faveur de l'indigent et du faible, c'est à elle que nous le devons.

La destinée de l'homme sur la terre n'est pas d'accomplir un certain nombre de jours, comme le ressort d'un cadran, brutalement et sans intelligence ; de marcher en aveugle vers un but inconnu, sans comprendre le principe qui le pousse. Sans doute, cette noble créature, sortie des mains de Dieu, avec l'espoir de rentrer dans son sein, fut placée sur la terre pour accomplir une loi nécessaire, providentielle. Déshérité de sa première patrie par sa révolte, faible et maladif depuis ce temps, l'homme marche à travers les ténèbres et les illusions de son ame vers sa réhabilitation complète. Que de chemin il a fait, que de vérités et de lumières semées sur la route qu'il a parcourue jusqu'ici ! mais aussi que de larmes, d'erreurs et de sang entassés à chaque pas !... S'il s'appuie sur sa faible raison, il s'égare et succombe ; mais si la foi le guide, il remonte à grands pas vers sa première patrie. La civilisation, dont le dernier terme est peut-être Eden reconquis, qui grandit avec la foi, et tombe avec le doute ; la civilisation, dont le progrès

est la formule, c'est le retour à l'ordre que détruisit le premier crime; c'est le rapprochement, opéré par l'amour et la foi, d'une intelligence bornée vers l'intelligence infinie, de l'atome vers l'immensité, de la matière vers la substance. La mission du Christ sur la terre fut la réhabilitation de l'homme. Ce retour a l'état primitif de sainteté et de bonheur absolu occupe sans cesse toutes les ames; chacun l'appelle à grands cris avec des formules diverses : toutes les pensées, toutes les larmes, tous les travaux de l'humanité tendent vers ce but sublime; mais, solidaires d'un crime commis au commencement des temps et que nous renouvelons tous les jours, nous entrevoyons sans cesse l'héritage que nous avons perdu, et destinés à nous en rapprocher toujours, il ne nous sera point permis cependant de nous reposer à l'abri de ses ombrages. Ces désirs, que chaque instant renouvelle et que repousse une main sévère, à mesure qu'ils sont formés, sont peut-être une des grandes vengeances de Dieu, mais aussi une grande preuve de la sublimité de notre nature.

Aimer et servir ses frères, tendre la main au faible et vêtir l'indigent, rendre à chacun le bien pour le mal, prier et espérer, voilà la loi et les prophètes; voilà le code admirable et divin qui résume en deux mots l'humanité entière, et qui conduira l'homme vers le brillant inconnu qu'il désire, lorsque les mauvaises passions qui nous rongent permettront de le mettre en pratique. Y a-t-il une loi plus sage, plus large, plus complète?... La double nature de l'homme, jusqu'ici l'écueil de la pauvre raison humaine, a trouvé une solution dans la bouche du Christ... Charité sur la terre, pour que l'homme partage ses sueurs et ses joies avec ses frères; prière et amour, pour que sa nature divine soit à l'aise dans le sein de Dieu. Et cependant, par un vertige inconcevable, la charité, couverte du manteau de la philanthropie, n'est qu'un mot dont les hypocrites se parent; sous la loi du Christ, des hommes, amis disent-ils des progrès et des lumières, exploitent pourtant leurs frères au profit d'un brutal égoïsme. Quelques-uns, ceux-là même qui affectent un dévoûment plus pur à la religion, ne rougissent pas de vendre comme des bêtes de somme, des hommes semblables à eux enfin, et de boire leurs sueurs et leur sang. Patriciens ridicules, le code du Christ ressemble-t-il à celui des Titans? quel est votre Dieu, et dans quel livre divin avez-vous trouvé pour précepte : Tu briseras les os de tes frères, et de leur sang tu feras de l'or!...

Quelle honte et quelle dégradation en face de la morale sublime et sainte que nous avons reçue d'en haut!... Mais, nous le savons; soumis à l'erreur par la partie infirme de sa nature, en proie au démon des sens, l'homme abuse des bienfaits de Dieu, dénature les meilleurs germes et se crée une morale de convention. L'humanité marche par bonds dans la voie du progrès que Dieu lui assigna comme condition indispensable de sa nature; elle grimpe sans cesse sur les flancs d'une montagne aride et brisée à chaque pas par d'épouvantables abîmes, mais dont le sommet rayonne d'une auréole brillante. Au moment du départ, timide, mais pleine de vigueur, elle s'élance d'un pas rapide droit au but qu'elle veut atteindre : ses forces diminuent peu à peu; elle se divise, se fractionne, s'arrête un moment, puis, rejetant avec dédain la lumière qui l'a conduite jusque là, prenant pour de la force le vertige qui la saisit à la vue des beautés d'en haut, elle bondit seule et sans frein, et remplie du démon qui la presse vers la brillante lumière qui la fascine. Bientôt l'exaltation produite par la fièvre s'affaisse; l'imprudente tombe épuisée au milieu de sa course, et roule dans les abîmes les yeux fermés à la lumière, rugissante, comme ces vieillards de Sodome que l'Ange frappa de cécité. Une main vigoureuse la plonge dans la misère et dans les larmes, jusqu'à ce que, purifiée par le feu, elle reprenne sa route dans les nombreux sentiers de la montagne, toute prête à recommencer les mêmes erreurs, malgré l'expérience qu'elle a reçue. Cependant, après chaque chute, un nouvel élan a lieu, un nouveau pas a été fait, et l'espace immense qui sépare l'humanité de sa destination s'est raccourcie. Ce n'est qu'au milieu des larmes, et le front couvert de sueur, que l'homme accomplit sa destinée sur la terre.

Si ces diverses transformations sont vraies, et elles sont incontestables, qui osera dormir dans ce calme par le temps qui court? Chaque peuple a son temps : sa tâche accomplie, il se retire pour faire place à un autre. Les élémens d'avenir et de civilisation, qui ont fait la France si glorieuse et si puissante pendant tant de siècles, semblent se confondre, s'étioler, s'anéantir. Une fougue imprudente et maladive entraîne les esprits élevés; des théories séduisantes nous fascinent, et, privés d'une force réelle, nous faisons parade d'un luxe d'énergie et de vitalité qui n'est pas en nous; le calme factice qui nous environne n'est pas celui du lion. Le sommeil qui nous berce ressemble à l'engourdisse-

ment que l'opium occasionne. Nos arts, nos sciences, nos plaisirs, tout se ressent de cette activité fébrile qui annonce, comme un oiseau de mauvais augure, des malheurs inévitables. La vie intellectuelle est devenue difficile et pénible; l'esprit, entouré de fantômes, s'aventure dans les impossibilités, comme l'Arabe perdu dans les sables brûlans du désert. La vie matérielle envahit tout; et ne pouvant s'élargir au gré de tous, menace à chaque instant de tout bouleverser, sauf à rire sur des ruines. Comme on a divinisé les sens, et qu'on a mis un veau d'or à la place de l'esprit qui les enchaînait, le prolétaire, mis au ban des plaisirs qu'il brûle d'accaparer pour lui seul, regarde ses bras en frémissant, et se prend à sourire en attendant la curée. Certes, le mal est grand de tous côtés; et pour parer au choc terrible qui nous menace et que chacun entrevoit, sans pour cela s'en inquiéter, nous possédons une centaine de folies qu'on appelle systèmes, et dont la plus petite difficulté consiste à ne pouvoir être mis en pratique.

Voyez comme va le monde!... Est-ce la société ou l'anarchie qui règne? L'esprit de famille ou d'association qui entretenait la charité parmi les hommes, et que le christianisme avait rendu si puissant, s'est éteint avec la foi. L'esprit politique, qui sembla lui survivre, dort d'un sommeil de plomb, et ne s'éveille que de loin en loin pour aller faire acte de folie sur la place publique. Cela était inévitable. Comme en matière religieuse chacun a pris sur soi de n'adopter que sa raison pour juge, en politique il est tout simple que chacun veuille être son propre chef et son souverain. On dirait qu'il n'y a plus de lois générales, tant chacun suit ses lois particulières, c'est-à-dire celles de ses intérêts et de ses passions. Toute civilisation qui marche en dehors de la loi divine isole les hommes, et les place dans un état d'hostilité permanent, comme des tigres acharnés sur une même proie. L'esprit de l'homme corrompu s'aiguise dans l'isolement et ramasse des poisons redoutables dont il ne manquera pas de faire usage quand les circonstances l'inviteront. Un égoïsme insolent nous ronge: chacun pour soi, dit-on, au plus adroit, au plus rusé coquin la victoire. On saute à pieds joints sur tous les préjugés; chacun écrit ses infamies sur son propre front pour être dispensé d'en rougir à force d'habitude. « Si vous avez la bourse vide, mettez la main dans les poches de votre voisin, et s'il vous surprend, demandez-lui l'aumône. Cependant, si votre conscience n'est pas encore assez bardée de fer, si la honte rougit votre front, passez-y l'éponge

et recommencez la besogne. Ne craignez plus; qu'est-ce qui peut salir la boue?... Des plaisirs avant tout, et de l'or, de l'or pour les entasser autour de nous; oh! de l'or!... Nos ames à vendre pour de l'or!!! — Et tous, poussés par l'avidité des plaisirs et de l'or, se ruent, se pressent, sautent tantôt pour le roi, tantôt pour la ligue; rampent, s'élèvent, disparaissent, grinçant des dents ou grimaçant comme des satyres au milieu des haines, des rivalités, des éclats de rire, des malédictions et des complots que chacun trame contre chacun et qui se rencontrent dans un hideux pêle mêle. Quel chaos! quel sabat infernal!!! La société d'aujourd'hui ressemble à une assemblée de sorcières présidée par un démon sous la forme d'un bouc!...

Si des mœurs de la foule on s'élève à de plus hautes spéculations, si, quittant les scènes de la rue pour les scènes d'intérieur, vous assistez à la fabrication des intérêts publics, au travail du jongleur, aux folies de l'intelligence, aux misérables ambitions qui remuent le monde, le même désordre règne couronné d'une marotte, et pour comble de ridicule, armé d'un caducée.

Ecoutez les rumeurs qui éclatent dans la rue?... Voyez comme tous ces hommes se battent les flancs et suent à grosses gouttes pour se faire écouter des indifférens qui passent près d'eux. — « Peuple, s'écrie le » premier, écoute bien et réjouis-toi : J'ai découvert un nouveau sens » dans l'homme; voici mes drogues : travaille, travaille sans cesse, » jusqu'à ce que tes reins se brisent : puis pour te délasser, lâche la » bride à tes passions et charge-les de la police. C'est plus facile qu'on » ne pense : essaie un peu de mon baume! » — Un autre crie à perdre haleine et d'un ton magistral : — « Peuple, reste comme tu es, accroupi, » et dans la boue : c'est la plus douce position possible; vois comme » ceux pour lesquels tu travailles sont frais et bien portans; admire » comme leurs bourses se garnissent; et si la tienne diminue et se des- » sèche, si quelquefois tu manques de pain, si tu as froid en hiver faute » de bois pour te chauffer, en revanche nous jouissons pour toi de tous » les aises de la vie. Tu es digne, noble peuple, de produire de tels » fruits, car nous te reconnaissons pour notre père... O peuple, le » bonheur ne suit pas toujours la puissance paternelle; mais tu es grand » et généreux; et il est digne de ta grandeur de nous passer nos fan- » taisies à nous tes fils... » — « Les cuistres, les insensés, s'écrie un » troisième!... Comme ils flattent le peuple et le raillent avec inso-

» lence!... Et cette pauvre brute ne voit pas qu'il n'y a de bonheur » possible pour lui que sous le gnout d'un hospodar!... » — « Hé! hé!... » dit un quatrième, il y a du bon dans tout cela ; mais si tu veux me » croire, frère, fais un paquet de toutes ces drogues, jette-les au feu, » et sans t'inquiéter davantage, marche au hasard, vers le hasard, car » lui seul te dirige et te mène. »

Et le peuple, qui écoute en souriant tous ces docteurs, va et vient de l'un à l'autre sans haine pour celui-ci, sans prédilection pour celui-là. Il lui répugne d'entreprendre une nouvelle expérience. Il attend, prêt à se jeter dans les bras de quelque hardi novateur. En aucun temps peut-être il ne fut plus facile au génie de s'emparer des masses, d'entreprendre et d'exécuter de grandes choses; mais le génie est à la baisse, la volonté rare, et l'indifférence est au comble. On crie beaucoup, on dit de belles choses sur le progrès et la liberté; mais nos mœurs sont si mauvaises, que si un second Bonaparte se montrait demain, nous courberions la tête sous un joug plus pesant encore que celui de l'empire. Ne voyez-vous pas qu'à tout prix on veut être tranquille?... L'estomac digère, malheur à l'imprudent qui viendrait troubler sa digestion! Ce calme est un calme perfide, je le sais, et je ne me fie pas à l'eau qui dort; mais enfin elle dort cependant; et ce calme est réel encore; et cela doit être ainsi : quand on ne croit pas, on n'aime pas; et sans amour comment voulez-vous désirer quelque chose et mettre la main à l'œuvre?

Cependant cet état de marasme et de malaise dans lequel la société se retourne comme sur des charbons ardens ne peut être durable. Les populations entassées dans les grandes villes se corrompent, et ajoutent à la masse particulière des vices, déjà immense, la funeste influence de l'aglomération. « L'haleine de l'homme est mortelle au moral comme au physique. » Le prolétaire brûle de reprendre la tâche interrompue en août 1830, car la faim le pousse; et, malgré les immenses progrès de la science et de l'administration, il est à craindre que bientôt la difficulté de fournir aux premiers besoins de la vie matérielle ne s'agrave et n'empire!...

Je sais bien que la base sur laquelle la société tourne aujourd'hui semble avoir une sorte de stabilité et de nombreux élémens de durée. La bourgeoisie, appuyée sur sa richesse matérielle, et sur l'influence qu'elle exerce par sa fortune sur les masses, paraît un roc inébranlable.

Mais ne vous y trompez pas; cette stabilité n'est qu'un leurre. Le tiers-état n'a compris que le côté industriel et mécanique de notre siècle ; il a oublié ses vieilles vertus, il a déserté ses drapeaux; l'intelligence l'a quitté, et sans songer à l'avenir il se cramponne à des sacs pleins d'or, car la richesse est pour lui la formule de la plus haute civilisation. Je prévois que son ambition et sa ridicule vanité le ramèneront bientôt à sa place; car si l'estomac digère et prépare les sucs, il ne s'avise pas d'empiéter sur ses voisins, et il laisse la direction au cerveau, l'action aux membres. Qu'il trône dans un comptoir, c'est bien ; mais en plein vent, ou sous le dais du pouvoir !... S'il n'y avait pas eu dans le monde tant de faits ridicules sous le masque de la raison, ce serait là une des meilleures bouffonneries.

Voilà donc la base de notre société. Quelles chances d'avenir peut-il y avoir dans ce corps gras et dodu comme un faucheux, intéressé à un *statu quo*, sans lequel il ne serait plus rien, que l'orgueil et l'égoïsme rongent, et qui ne vit que par la seule force des choses ? Après sa mort, qui n'est pas éloignée, au lieu du sanglant baptême qui a régénéré sa brillante devancière, je suis d'avis qu'on chante un magnifique *apocoloquintosis* en son honneur.....

Il existe encore en France une coterie devenue célèbre par l'influence qu'elle exerce sur les idées sociales et sur le monde politique. Cette petite république d'aristocrates lettrés, expression vivante du désordre et du chaos de notre temps, espèce de terme moyen entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, entre la royauté et la république, caméléon, tigre ou chat selon les temps et les lieux, véritable protée qui pourtant ne change jamais de nature; ce juste-milieu, baptisé d'un nom de dérision qu'il prend au sérieux comme s'il lui allait le mieux du monde, gouverne, dirige à son gré, qu'il soit à la tête ou au centre du gouvernement. Ces hommes, consciencieux peut-être, mais subissant l'influence d'une époque dont ils sont les représentans incarnés et d'un parti qui les fait vivre et qui sans eux n'aurait pas de tête ; ces hommes, distingués par leurs talens, s'en vont peu à peu à mesure que disparaît le temps qui les créa, ce doute politique et phylosophique ; et tout puissans qu'ils sont encore, pour la plus grande gloire et la plus grande tranquillité des banquiers et des marchands, comptez que leur temps approche et que leur règne va bientôt finir. Les idées marchent, une révolution complète et heureuse se fait dans

les intelligences ; eux seuls ne comprennent pas le mouvement qui nous entraîne, et mesurant tout à leur hauteur, ou craignant peut-être le retour de nos anciennes et sanglantes discordes, méconnaissent son esprit nouveau et tâchent de l'enrayer.

Ce temps d'arrêt, cette halte, ces tâtonnemens étaient peut-être nécessaires pour bien marquer la chaîne de temps que la société a parcourue, et pour distinger les nouveaux chemins qui s'étendent devant nous ; car malgré la diversité et le nombre des systèmes que l'on proclame de tous côtés, un nuage large et obscur nous dérobe encore l'avenir. Cependant quelques idées grandes et hardies ont pénétré dans les masses ; c'est un fait accompli dont il faudrait hâter le développement, au lieu de le contrarier. La civilisation, qui dans les différentes phases descend des hautes classes au peuple, tendant sans cesse à rapprocher les extrêmes, s'est fatalement arrêtée à moitié chemin, incertaine et toute tremblante ; ce demi-progrès, ce terme moyen est un fait malheureux, parce qu'il remet tout en question, et qui par sa résistance, nous menace de nouveaux malheurs. La lutte commencée depuis de longs siècles entre les patriciens et le peuple, puis fatalement engagée contre la couronne, s'exerce aujourd'hui que les nobles et le roi ont quitté la partie, en attendant le jour de la vérité, entre le peuple, toujours vainqueur selon la loi humaine, et une partie de lui-même, la bourgeoisie, qui par la force des choses, s'est mise pour un instant à la place du patriciat et de la royauté. Mais considérer la bourgeoisie comme siége exclusif de force et de vitalité, comme seule puissance sociale, c'est une absurdité ridicule, malgré les séduisans sophismes qui tendent à établir un fait comme un droit, une erreur comme une vérité. Un moyen terme n'a pas une force active et indépendante ; il modère seulement les deux termes extrêmes. Le peuple, à travers tant d'erreurs et de crises, a acquis le droit, non de se croire une puissance souveraine et sans rivale, comme disent les ambitieux et les jongleurs, mais de compter dans la société, comme élément indispensable, comme partie prenante dans l'héritage de la civilisation. Ne vous y trompez pas, le peu d'importance du peuple ne profite qu'à la bourgeoisie. C'est elle qui pompe ses sueurs, qui exploite ses bras et son ignorance, qui lui enlève son influence par ses flagorneries et s'en sert ensuite pour régner ; c'est elle aussi qui enflamme son ambition par le spectacle de son avidité, qui corrompt ses mœurs

et le trompe sans cesse par de fausses apparences d'amitié et d'intérêt. Les hautes classes regardent d'un air indifférent la résistance de la bourgeoisie au développement de la liberté : cependant le résultat de cette lutte est pour elles une question de vie ou de mort. Tant que la classe moyenne régnera, il faudra qu'elles lui fassent place, et s'effacent devant la bourgeoisie. Elles savent faire de grandes et nobles choses ; mais le tiers-état tient et dirige mieux les petits détails de sa maison. Les idées rétrécies en politique, en morale sont générales ; les affaires courantes sont d'une maigreur à désespérer ; et voilà pourquoi le tiers-état, excellent administrateur d'un comptoir de commerce, règne aujourd'hui. Mais si le monde se réveille, si de grands événemens surviennent, son règne est fini, elle ne serait plus à sa place. Que la haute classe, mieux avisée, se mette donc franchement et sans arrière-pensée à la tête du mouvement social qui se dessine partout, et elle redeviendra ce qu'elle n'aurait pas dû cesser d'être, haute et digne, bienveillante et honorée ; méconnue du peuple, dont elle est restée trop long-temps éloignée, calomniée dans son esprit, qu'elle lui tende la main, qu'elle réclame, pour elle et pour lui, leurs droits, qui au fond sont les mêmes ; qu'elle apprenne de la bourgeoisie comment on se fait connaître du peuple, qu'elle quitte ses vieilles idées, comme la nature au printemps se dépouille de sa robe d'hiver, et alors, forte de ses vertus acquises ou rafraîchies par les pluies de sang du siècle passé, la haute classe, en répandant dans les chaumieres et dans les mansardes le superflu de ses richesses, l'instruction et l'esprit de charité dont le peuple a besoin, exercera désormais dans le monde une influence profonde et vraie au profit de la civilisation, des mœurs et des idées religieuses. Certes, l'avenir appartient au peuple, non pas tel que certains le désirent au fond de l'ame, mais au peuple aidé par la royauté. Sans doute les castes privilégiées ont fini leur temps. Le peuple ne peut cependant se gouverner et s'administrer lui-même ; il faut une tête à ce corps, des membres à cette lourde machine, pour qu'elle puisse penser et agir ; et, à notre avis, ce n'est pas au ventre et à l'estomac à remplir ces fonctions. Nous en avons la conviction profonde, du chaos qui nous environne sortira une royauté grande et forte, dont la devise sera : Amour et liberté ; et qui, en retour des institutions sages et bienveillantes dont elle dotera le peuple, recevra de lui un tribut d'hommages religieux et de reconnaissance.

Telle est, nous le craignons, la société d'aujourd'hui; faiblesse fiévreuse, exaltation maladive dans les idées, sécheresse, indifférence profonde pour toutes les vérités pratiques, honteuse et funeste maladie de l'or et du plaisir, amour de soi effréné et féroce, voilà, voilà les coupables effets d'une civilisation fourvoyée et d'une philosophie maudite! Les sens règnent, l'intelligence bouillonne, les passions s'irritent dans l'ombre et rugissent comme des tigres, l'esprit de vérité et de prudence s'est retiré de nous; le doute religieux n'est plus qu'une excuse banale, un mensonge accroupi dans quelques têtes aplaties par de misérables intérêts, ou rétrécies par une fausse interprétation des sciences; mais l'indifférence, le dégoût, le malaise social, nous enserrent de toutes parts. Qui donc a trouvé le cœur et la raison de l'homme: est-ce le sang et l'intelligence qui le nourrit, ou la règle; ou bien quel suc mauvais, quel principe infernal est venu les altérer?... Orgueil, que de misères tu sèmes parmi les hommes; puissance fatale de l'or, misérable appétit des sens qui rugit comme un tigre affamé, tristes erreurs, suite inévitable de notre révolte contre Dieu, oh! fuyez, fuyez, maudite; votre victime est assez punie, laissez-la se relever et se laver de ses souillures en regardant le ciel.

Cependant, nous le disons avec un vif sentiment de joie, l'esprit de l'homme semble se réveiller et se ressouvenir de la religion, comme on se ressouvient d'un ami long-temps absent, et qu'on retrouve quand on pleure. Une révolution s'opère dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique; mais il est à craindre que ce puissant remède ne s'arrête à la surface. Partout, on entend retentir les mots de Dieu et de religion; les plus encroûtés disciples du siècle passé l'annoncent à haute voix, les jongleurs l'invoquent, les sciences le proclament, mais comme un être sans nom, sans culte, sans attribut; et voilà ce qui nous fait trembler. Nier Dieu, ou s'en créer un à sa façon, c'est à peu près la même chose; seulement la première erreur est plus facile à guérir que la seconde.

Robespierre avait proclamé l'existence de l'Etre suprême; or, malgré les progrès de la raison publique, notre intelligence serait-elle restée au niveau des idées religieuses du tribun de 93? Les uns regardent *Dieu* comme une magnifique figure de rhétorique qu'il faudrait inventer si elle n'existait pas; d'autres proclament la Providence qu'ils appellent tout bas fatalité ou nécessité; ceux-ci pensent sérieusement

décomposer le grand esprit dans un laboratoire de chimie, et le recomposer avec quelques atomes de gaz ; celui-là le cherche dans la cause *mécanique* de deux effets *physiques*, celui-ci dans le sang, cet autre dans l'air. Vous voyez bien que ces choses-là ne sont pas nouvelles, et que nos grands génies ne sont, en fait d'erreurs, que de pâles et maladroits copistes. *Dieu*, c'est un mensonge nécessaire ; c'est la cause qui élève et maintient certains hommes au pouvoir, c'est la sanglante et infâme nécessité, c'est toute folie qui vous passera par la tête, c'est l'eau, la terre, le mouvement ; c'est tout ! ou plutôt dites ce n'est rien, et vous aurez du moins le mérite d'être conséquens avec vous-mêmes.

O misère !... Non, ce n'est pas le dieu que les nations adorent, c'est le fantôme de vos consciences troublées, des passions qui vous tourmentent, de l'orgueil qui vous dévore et qui vous trompe. *Le Dieu que nous servons est assis au haut des cieux.* C'est le Dieu des forts et de ceux qui pleurent ; c'est lui que le guerrier implore en mourant dans la mêlée, que le petit enfant prie le matin à son réveil, que l'homme juste espère et que les peuples attendent. C'est lui qui crée l'homme que sa bonté rachète tous les jours, qui le pousse vers l'avenir, qui le soutient dans son pèlerinage, le relève quand il tombe, l'avertit sans cesse, et le punit souvent, parce qu'il l'aime et se complaît en lui.

Accablés sous le poids de l'ennui et des sombres prévisions de l'avenir, ballottés çà et là comme les vagues de la mer, de rivage en rivage et d'erreurs en erreurs, broyés sous les violentes secousses qui détruisent sourdement la société, nous reportons nos yeux vers les vérités rares qui surnagent au milieu de nos tempêtes. Nous crions vers Dieu du fond de l'abîme ; mais comme si nous n'étions pas assez punis, Dieu semble sourd à nos cris. Arrachez les mauvaises herbes qui germent dans vos cœurs, sanctifiez-le par vos prières, car vous avez beaucoup à expier ; et si le mélange impur de vos passions et de votre foi vous a empêchés jusqu'ici d'apercevoir la lumière, cherchez, cherchez encore, ne vous rebutez pas ; la moisson ne vient qu'après la semence. Semez autour de vous la charité et l'amour, et vous recueillerez des gerbes nombreuses et fécondes.

A mesure que le christianisme rentrera dans l'esprit et dans les mœurs en se développant, la charité régnera sur la terre. La science, réformant le cercle vicieux qui l'enferme, rentrera dans ses véritables

voies, et, unie enfin à la religion, éclairera l'esprit de l'homme sans dénaturer son cœur. Les barrières qui retiennent les peuples éloignés les uns des autres s'effaceront; ce que la liberté politique n'a pu faire, la religion le fera, et bientôt, tout nous l'assure, le monde entier ne sera que la grande famille chrétienne. Voilà de quelle manière nous comprenons l'union universelle et la fraternité des hommes. L'émancipation des peuples, le règne de la liberté ne peuvent éclore qu'à l'ombre du Christ et formulés par la monarchie. La liberté politique mal comprise déchire en ce moment et ensanglante une partie de l'Europe, parce qu'elle ne se rattache qu'à des intérêts purement matériels, sans tenir compte de la nature divine de l'homme qui réclame autre chose que des droits physiques à classer et à posséder. C'est toujours le vieil esprit et les vieilles erreurs qui divisent les hommes. Mais l'ère nouvelle a pour mission de rétablir l'équilibre que les sens ont vivement rompue en accaparant tous les désirs de l'homme. L'esprit et la matière seront modifiés, de façon que, tout en recevant la part qu'elle réclame, celle-ci, finie dans sa nature, reconnaîtra pour maître l'esprit infini dans son essence, et que la religion conduira désormais par la main. La France, qui est le cœur et l'esprit du monde, s'est éveillée la première. Cette noble nation, dont chaque parole ressemble à un bélier poussé par trente-deux millions d'hommes, comme dit M. de Maistre, ce peuple qui fit tant d'efforts et de grandes choses pour établir dans le monde entier la liberté et le bonheur des autres peuples, instruit aujourd'hui par le malheur et l'expérience, recommence ses brillantes destinées sous des auspices qui ne le tromperont pas.

B. Maury

Service pour Service.

(Suite et fin.)

Il arrive. La maison que ses soldats ont brûlée est sortie de ses ruines. Il ne reste plus aucune trace de l'incendie, aucun vestige de la mort. Les arbres sont couronnés de feuillage. Les oiseaux chantent tout autour de la demeure, il ne semble y avoir que des heureux.

— Annoncez à mademoiselle de Souland, dit l'ancien capitaine au domestique qui le reçoit sous le vestibule, annoncez le général de division Marcel.

A peine ce nom est-il jeté dans l'appartement, qu'une femme accourt, tombe dans les bras du général, et que tous deux confondent, dans un même sentiment d'émotion, de douces larmes de joie ou de reconnaissance. Après les premiers épanchemens d'une réunion si long-temps espérée et pourtant si inattendue, le général rompt le silence.

— Je vous avais promis de revenir, mademoiselle, dit-il, en essuyant ses yeux encore humides de pleurs; me voici, tel que vous me laissâtes à Châtillon, tel que vous m'avez trouvé dans des momens qu'il faut bannir de notre mémoire. La fortune m'a donné plus que je ne pouvais jamais espérer d'elle, et c'est peut-être à une bonne action que je dois tout ce que je suis; car vous me l'avez souvent écrit : la vertu porte bonheur.

— Oui, général, s'écrie mademoiselle de Souland, et vous êtes bien digne des honneurs auxquels je vous vois si heureusement élevé. Entrez vous reposer dans ma maison sur laquelle vous aurez toujours les droits les plus sacrés, sous un toit où vous avez sacrifié votre vie pour conserver celle d'une jeune fille que vous ne connaissiez pas. Entrez, mon cher général. Et le général entra.

A peine fut-il assis que mademoiselle de Souland, qui ne se lassait pas de le contempler, vint se placer à côté de lui, comme une sœur auprès d'un frère long-temps attendu. Elle lui prit les mains, elle les couvrit de baisers, elle l'enveloppa des plus tendres soins, elle l'accabla des plus pressantes questions. Le général souriait tout en parcourant, avec une indéfinissable pensée de bonheur futur, ces traits si beaux que son imagination lui avait si souvent reproduits.

— Savez-vous, dit-il enfin, que j'ai fait un bien doux songe, qu'il ne tient qu'à vous de le réaliser et que je viens vous demander si vous voulez que mon bonheur éternel soit votre ouvrage? Savez-vous que depuis huit ans je vous aime ?

— Général, ne vous trompez-vous point, et ne prenez-vous peut-être pas l'intérêt que je vous ai inspiré pour un autre sentiment?

— Non, je vous le jure, mademoiselle, c'est de l'amour bien franc, bien pur, ou je ne m'y connais pas.

— Eh bien! mon cher ami, je crois que vous ne vous y connaissez pas; j'ai pour vous toute l'affection d'une sœur, toute la tendresse que vous n'aviez pas besoin de réclamer dans vos lettres; mais faut-il vous l'avouer? je ne crois pas vous aimer comme vos paroles semblent le désirer. Grâce à votre puissante intervention, je suis riche. Les biens qui appartenaient à ma malheureuse famille m'ont été restitués. Un de mes parens, celui auquel ma mère m'avait promise dans des temps plus fortunés, est revenu d'exil, pauvre, dénué de tout, comptant sur moi, ayant combattu pour la même cause, pour le même principe que mon père. Je l'aime, parce que, peu d'heures avant sa mort, ma pauvre mère m'entretenait encore de lui, parce que c'est un legs pieux qui m'a été confié. Voudriez-vous, général, briser tous ces souvenirs, rompre tous ces nœuds?

— Non, jamais, Mademoiselle, reprend Marcel entraîné par cette éloquence du cœur à laquelle il était si difficile de le soumettre. Soyez heureuse avec un autre. Qu'il vous apporte le bonheur dont vous êtes digne, celui que j'étais fier de rêver pour vous; à cette condition, je lui abandonne tous mes titres à votre amour, en conservant cependant le droit d'être toujours votre ami. Il ne me reste plus qu'à voir mon rival, et si vous voulez bien le permettre, je lui donnerai le conseil de hâter le mariage, afin de ne pas me laisser trop de regrets et pour que je puisse au moins, dans ce jour, vous conduire à l'autel, comme un frère que le ciel vous aurait donné.

Marcel ne put achever ces mots sans sentir ses yeux se remplir de larmes, il se détourna pour les cacher, mais mademoiselle de Souland s'aperçut de ce mouvement, et, elle aussi, céda involontairement à une sensibilité qui les honorait tous deux.

— Allons, dit enfin le général, ne nous attendrissons pas comme des enfans. Mon sacrifice est fait. Le vôtre, à ce qu'il me paraît, ne vous a pas beaucoup coûté à consommer. Faisons trêve à des larmes inutiles. Seulement, ayez la complaisance de m'indiquer où je pourrai trouver celui auquel vous destinez votre main. J'ai besoin de le voir.

Deux heures après, le général de division entrait dans l'humble demeure de l'émigré. — Monsieur, lui disait-il, je ne dois pas vous être tout-à-fait inconnu. Je suis Marcel. Mademoiselle de Souland, que j'aimais depuis le jour où je fus assez heureux pour lui rendre service, vient de me déclarer qu'elle avait fait choix de vous pour son mari.

Je respecte sa volonté jusque dans un refus qui dérange toute mon existence, et vous me voyez ici pour m'entendre avec vous, afin de faire finir un tourment auquel je ne me sens pas le courage de résister long-temps.

— Votre histoire et celle de ma cousine m'étaient connues depuis ma rentrée en France, et s'il faut me montrer aussi franc que vous, je dois vous dire, général, que toutes vos lettres et les siennes m'ont passé sous les yeux, avant d'être lues par vous ou par elle. Mademoiselle de Souland m'avait consulté sur l'affection qui vous était si légitimement due. Tout ce qu'elle a fait, je l'ai approuvé. Votre démarche sert à me convaincre que j'ai eu raison.

— Ainsi, reprend le général, vous n'avez aucun motif pour retarder le mariage? Vos vœux même voudraient peut-être l'accélérer?

—Oui, Monsieur, mais mademoiselle de Souland vous attendait pour se croire tout-à-fait libre. Aujourd'hui il n'y a plus d'obstacle. Vous avez su les aplanir. Serez-vous assez bon pour joindre ce dernier bienfait à tous les autres?

— Puisque mon sacrifice est consommé, autant vaut aujourd'hui que demain : aujourd'hui même vaut mieux que demain. Accompagnez-moi jusqu'à sa demeure. Je réponds du reste.

— Ils partent tous deux. Le général s'exécute avec une franchise toute militaire. Il fait valoir des droits dont pour lui-même il n'aurait peut-être jamais osé parler. Le mariage est décidé. Quelques jours après, il conduisit à l'autel celle qu'il avait si long-temps regardée comme la femme destinée à le consoler de la gloire. Quand, avec un calme apparent, il eut jusqu'au bout joué son rôle d'ami; quand il vit unis devant la religion et la loi ceux qui lui imposaient une aussi terrible abnégation, il s'approche d'eux, tremblant d'émotion, l'ame pleine d'un triste bonheur, puis il leur dit en les serrant sur sa large poitrine : Vous serez heureux sans doute. C'est le plus cher de mes vœux maintenant. Ce sera encore le dernier, si la mort m'enlève avant le temps. Jouissez de votre félicité; mais quelquefois songez au pauvre Marcel.

Mademoiselle de Souland et son nouvel époux tombèrent dans ses bras. Il y eut plus d'une larme versée dans cette séparation, plus d'un sanglot étouffé, plus d'un regret comprimé. Le général sentait qu'il était de trop. Il partit.

Treize ans passèrent sur cette entrevue, treize ans de victoires, de combats, de souffrances et d'enthousiasme. Marcel roula du midi au nord, d'Austerlitz à Sarragosse, de Rome au Kremlin. Il grandit avec l'homme extraordinaire qui façonnait la France au gré de ses passions gigantesques, qui la jetait, armée et victorieuse, sur toutes les capitales de l'Europe. Marcel eut des apanages, des dotations, des titres; car il était brave, surtout il était dévoué, et dans ces treize années qui se précipitèrent pour lui avec une si inconcevable rapidité, avec cette féerie militaire qui soumettait les imaginations, en les entraînant au-delà des champs du possible, le comte Marcel n'eut qu'à peine le loisir de songer par fois à la famille vendéenne dont il avait assuré la félicité. Seulement, quelques lettres bien rares, aussi laconiques qu'un bulletin de la grande armée, arrivaient d'année en année, comme un souvenir des camps, comme une halte au milieu de la course glorieuse que l'empereur faisait faire à nos soldats à travers le monde. Marcel ne parlait plus de son amour. Son amour était mort; mais il exprimait avec tant d'ame le tendre attachement, la profonde amitié qu'il avait voués à mademoiselle de Souland; mais, dans chacune de ses lettres, il y avait tant de joie de la savoir satisfaite, tant de reconnaissance pour l'émigré qui supplanta l'officier républicain, que c'était avec des transports d'allégresse qu'on recevait ces dépêches, avec des larmes du cœur qu'on y répondait.

Pourtant le caractère si franc, si gai, si communicatif de l'enfant de Paris était bien changé. Sur le champ de bataille on le retrouvait bien tel que l'avaient montré les premiers combats de la révolution, prodiguant sa vie, la jouant avec une intrépide insouciance; mais sous la tente, mais dans l'exercice de ses terribles pouvoirs, mais au milieu de cette atmosphère de périls ou de grandeurs qui l'enveloppait, mais dans le haut rang auquel son audace l'élevait, Marcel avait dépouillé le vieil homme pour devenir tout-à-fait un dignitaire de l'empire. Marcel, que la fortune semblait conduire par la main, était fier, dur, sombre quelquefois, souvent triste, même de l'éclat que sa position le forçait de subir. Un regard jeté sur le passé voilait ses traits d'un nuage d'ennui; puis, dans ces momens qui revenaient d'autant plus fréquemment que les infirmités, suite de ses innombrables blessures, arrivaient avant l'âge, le comte Marcel se prenait à regretter les beaux jours où, simple capitaine, il s'élançait au milieu des

flammes, pour sauver une jeune fille, et, alors, il écrivait plus longuement; il faisait des projets; sa tête enfantait des chimères : le pauvre général redevenait jeune homme.

Pendant ce temps-là, mademoiselle de Souland, qui avait changé son nom de famille contre celui de madame de Cassau, vivait, heureuse et tranquille, entre son mari et ses enfans; les bruits de guerre, le fracas des victoires ne troublaient pas beaucoup la paix d'une existence dont la monotonie était déjà un bienfait, et qui s'écoulait dans l'accomplissement de tous les devoirs; mais peu à peu la fortune déserta nos drapeaux. Les défaites, et quelles horribles défaites encore! arrivèrent coup-sur-coup. L'étranger souilla de son pied triomphant le sol de la patrie, et M. de Cassau, qui était français avant tout, se sentit humilié dans son orgueil national. Madame de Cassau ne songea, elle, ni à la gloire ni à la honte du pays. Renfermée dans les doux soins de son ménage, elle n'eut qu'un regret, ne nourrit qu'une espérance, lorsque le grand empire menaça ruine. La femme, l'épouse, la mère se retrouva jeune fille par le souvenir; le sort de Marcel occupa toute sa pensée. Elle avait tremblé pour des jours qui lui étaient si chers, lorsque l'armée s'ensevelissait sous les neiges de la Russie ou dans les glaces de la Bérésina; mais elle trembla bien davantage, quand elle apprit, par une lettre de Marcel, que, l'empereur vaincu, le désespoir tuerait le général élevé, enrichi par Napoléon.

Le trône impérial croula. Marcel fut un de ceux qui restèrent fidèles à une grande infortune. Il ne partit de Fontainebleau que lorsqu'il n'y eut plus d'empereur.

Cet homme, que la guerre avait usé avant le temps, et qui, de tous les sentimens dont il s'était dépouillé, n'en avait conservé que deux vivans au fond de son cœur, prit en haine le nouvel état de chose que la restauration établissait sur tant de débris et de sang. Il était fatigué de ces combats qui avaient dévoré la plupart de ses compagnons d'armes, fatigué de parcourir à cheval ce monde qu'un jour il crut trop étroit pour contenir tant de gloire; mais quand son épée rentra dans le fourreau, le voilà à l'instant même encore plus dégoûté du repos qu'il avait si souvent ambitionné dans les veilles du bivouac. Mécontent de lui-même, plus mécontent encore des autres, il s'entoura de la solitude, se fit un point d'honneur de se raidir contre les événemens accomplis, et pour ne pas troubler la félicité dont madame de Cassau et

sa famille devaient jouir, en revoyant sur le trône de France les princes que les émigrés, que la Vendée avaient si noblement défendus, le général s'imposa l'obligation de ne plus lui écrire, de ne plus la revoir. Malgré tout ce qui put lui en coûter, il tint son serment.

Comme tous les gouvernemens, la restauration fit des fautes. On les exploita. Une grande conspiration qui, partant de l'armée, recrutait des séides presque dans chaque cité, presque dans chaque village, s'ourdissait au profit de l'empereur, qui, de son île d'Elbe, en faisait mouvoir tous les ressorts. Il ne fut pas difficile d'y compromettre Marcel, et cent jours après avoir serré dans ses bras la vieille aigle de Napoléon, Marcel blessé, vaincu à Waterloo, était accusé d'avoir pris part au complot dont la France déplorera long-temps les funestes conséquences.

En apprenant cette accusation, madame de Cassau comprit toute l'étendue de ses devoirs. Son mari, dont les Bourbons avaient été à même d'apprécier plus d'une fois les talens et la probité, venait d'être appelé à un poste élevé dans l'administration. Il était à Paris. Madame de Cassau, que l'éducation de ses enfans, que de pénibles souvenirs dont elle aimait à se nourrir retenaient à la campagne, n'avait pas voulu le suivre dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs; mais le danger qui menaçait le général l'arracha bientôt à ses modestes occupations, à ce monotone bonheur dont elle enveloppait son existence: elle se rappela le jour, de funeste mémoire, où le capitaine républicain s'était élancé à travers les flammes pour la dérober, elle, inconnue, elle, ennemie du drapeau sous lequel il combattait, à l'épouvantable mort dont sa mère, dont sa sœur avaient été les victimes. Elle retrouva dans son cœur cette amitié de frère, cette protection des camps que le jeune officier lui offrait avec une si chaleureuse éloquence. D'autres souvenirs plus doux vinrent agiter son ame. En serrant dans ses bras ses enfans dont elle ne s'était encore jamais séparée, elle entendit une voix qui lui disait :

— C'est Marcel qui t'a donné l'époux de ton choix, qui a fait taire son amour pour couronner le tien, pour te laisser libre d'accomplir le dernier vœu de ta mère.

En présence de tant de bienfaits, madame de Cassau ne recule pas. L'heure de témoigner une reconnaissance si profondément sentie avait sonné. Madame de Cassau arrive à Paris.

— « Le général Marcel est dans la peine. Je vous attendais, ma chère amie. » Telles furent les premières paroles que M. de Cassau, l'émigré, adressa à sa femme. «Vous venez pour essayer de le sauver. C'est très-bien. C'est juste. Je vous aiderai ; mais il est fortement compromis, plus compromis peut-être que Ney, Labédoyère et Lefebvre-Desnouettes. Il a des ennemis personnels dans le gouvernement ; ai-je besoin de vous dire qu'il y compte aussi un ami ? »

Madame de Cassau ne put que presser la main de son mari, tant elle était émue ; puis elle se mit aussitôt à la recherche du général.

A cette époque, dont tout le monde a tant parlé, qu'il est facile de juger maintenant par les noms propres qu'elle a fait surgir, à cette époque donc, il y avait au pouvoir des hommes qui se sont emparés de chaque révolution naissante, qui l'ont étouffée dans son berceau, pour se donner la facile gloire de galvaniser un cadavre, ou d'exercer des vengeances que de funestes antécédens leur conseillaient. C'était Fouché l'oratorien que Napoléon transforma en duc d'Otrante, Fouché qui voulait dégorger sur ses anciens complices le sang royaliste qu'il buvait sous la république ; c'étaient ces hommes à qui tous les gouvernemens semblent bons, pourvu qu'ils leur donnent le droit de rendre légitimes leurs mauvaises passions. Madame de Cassau jugea d'un coup-d'œil sa position et la leur. Celle du général Marcel lui parut affreuse. Elle se dévoua pour l'y soustraire.

Elle vit les vieux compagnons d'armes du général ; presque tous restèrent froids à ses avances. Elle leur demanda conseil ; tous gardèrent le silence. Enfin un aide-de-camp du général prit confiance en cette femme royaliste qui paraissait porter un si vif intérêt au persécuté. Il lui révéla le nom de la personne qui osait, sous le feu des recherches actives de la police, donner une hospitalité de quelques jours à l'infortuné proscrit. Après mille démarches infructueuses, madame de Cassau put arriver jusqu'à son sauveur.

En la voyant pénétrer dans l'humble appartement où il cachait sa vie, le général s'élance vers elle, et le visage plus rayonnant de bonheur que d'espérance : — Je suis fort maintenant, s'écrie-t-il. Mademoiselle de Souland ne m'a pas abandonné.

— Général, lui répondit-elle, ce n'est pas le cas, et, pour arriver jusqu'à vous, je n'ai eu à traverser ni les flammes ni l'incendie ; je n'ai point affronté la mort dont jadis vous avez été menacé, lorsqu'un

sublime dévouement vous poussa dans la maison de ma mère. Je viens acquitter une dette. Voulez-vous confier votre vie à la femme qui vous doit la sienne?

— Vous êtes un ange, dit en tombant à ses pieds le conspirateur du 20 mars. Faites pour moi tout ce que vous jugerez à propos d'entreprendre.

— Eh bien, reprit madame de Cassau, il faut qu'à l'instant même vous quittiez ces lieux. Votre retraite n'est pas sûre, car elle est connue, et la police de Fouché peut, d'un moment à l'autre, entrer de moitié dans un secret qu'il nous importe tant de tenir caché.

— Et où voulez-vous que j'aille? s'écrie le général stupéfait.

— Où je veux que vous alliez, mon ami; mais ne le devinez-vous pas? chez moi, dans mon hôtel, à Paris d'abord, puis en quelques jours, chez moi encore, dans cette maison d'où vous m'avez retirée des flammes. Là, seulement, vous pouvez rencontrer un asile; car, là, on ne viendra probablement jamais vous chercher. Ney, Labédoyère et tous ceux qui, comme vous, ont pris part aux événemens qui viennent de se passer, sont sous le coup d'une justice exceptionnelle, d'une justice qui frappera leurs têtes, n'en doutez pas. Il y a des traîtres dans votre parti, il y en a dans le nôtre. Il y en a dans l'air, il y en a partout. Je ne vous offre ni grâce ni merci. Je ne veux vous donner aucun conseil déshonorant; mais je viens vous arracher à une infâmante mort, mais c'est mon devoir, mais c'est mon droit. Vous m'appartenez comme je vous ai appartenue. Vous êtes à moi, parce que vous êtes malheureux; j'use de mon droit comme vous en avez usé. Il faut me suivre.

Puis, entraîné par cette éloquence d'un cœur dont tous les mystères ne lui étaient pas connus, le général se laissa faire. Il arriva à l'hôtel de M. de Cassau. M. de Cassau l'embrasse, le couvre de son nom, de son crédit, de son dévouement même à la légitimité, et, pendant ces quelques mois de tourmente qui passèrent sur la France, madame de Cassau fut une fille, j'allais dire une mère, pour cette nouvelle victime des réactions politiques.

On jugea Ney. Il fut fusillé. On jugea Labédoyère. Il périt comme lui. On jugea Lavalette. Sa femme le sauva.

Ainsi s'épuisèrent peu à peu les listes de proscriptions que le régicide Fouché, de concert avec les hommes de tous les pouvoirs, avait

conseillées à la royauté légitime, sans doute pour la faire haïr. On chercha long-temps le comte Marcel, dont une heure avant son heureux enlèvement, la police de M. Decazes avait connu la retraite. Ce fut peine inutile. La cocarde blanche de M. de Cassau cachait l'accusé sous ses plis. La cocarde blanche protégeait le bonapartiste, comme jadis l'épée du républicain avait protégé la royaliste. Le sang du général ne coula point sur l'échafaud, des balles françaises ne le versèrent point; la reconnaissance avait placé Marcel sous la sauve-garde de la Vendée. La Vendée, et j'en suis fier pour mon pays, la Vendée conserva précieusement ce noble dépôt.

Après tant d'agitations, de terreurs et d'angoisses, le proscrit put enfin respirer un air plus libre, revoir le soleil et la nature. Madame de Cassau retourna à la campagne où ses devoirs de mère l'appelaient; mais elle y retourna avec le général que M. de Cassau se fit un bonheur d'accompagner. Dans cette maison qui avait tant de choses à lui dire, sur ces lieux muets témoins d'un crime dont il n'était pas l'auteur, d'une belle action de jeune homme qui remplissait toute son existence, en face de ces enfans qui lui devaient une mère si bonne et si tendre, Marcel oublia peu à peu les orages qui avaient grondé sur lui. Il se reprit à aimer la vie, et sous le nom d'un parent éloigné de la famille de Souland que l'émigration ramenait dans la patrie à la suite de ses rois légitimes, le général vécut dans le château de madame de Cassau, entouré de la sollicitude et des égards que ses malheurs inspiraient.

Le temps marcha vite sous la restauration, car les uns jouissaient de la félicité qu'elle leur procurait, les autres devançaient l'avenir qui devait la voir crouler sous leurs coups. Le général comte Marcel fut amnistié comme tous ceux dont quelques années d'exil avaient dû calmer l'effervescence des passions politiques. Il fut amnistié, sans avoir demandé grâce, spontanément, par un acte de volonté royale.

Aujourd'hui qu'une nouvelle révolution a éclaté, aujourd'hui que les vaincus de 1815 sont arrivés au pouvoir, portés par le flot populaire de 1830, Marcel, dont le gouvernement de Charles X avait eu le bon esprit de ne pas dédaigner les services, n'a rien demandé pour d'anciennes persécutions.

C'est un vieillard courbé sous le poids de cicatrices, un soldat qui ne vit plus que de la vie dont les fils de madame de Cassau savent lui

faire un bonheur. Ses dernières années s'écoulent entre la reconnaissance qu'on lui témoigne et la reconnaissance qu'il doit ; puis, quand ses blessures et sa goutte lui permettent de venir visiter son ancienne amie ; quand tous deux, appuyés sur le bras l'un de l'autre, remontant, par des souvenirs toujours vivans à l'époque qui les réunit d'une si tragique manière, contemplent ces lieux à jamais consacrés dans leur mémoire, parcourent ce chemin que suivit le brancard de mademoiselle de Souland évanouie, à moitié brûlée, cette autre route qui, en 1815, vit une chaise de poste amenant au château un bonapartiste proscrit, des larmes tombent de leurs yeux presqu'éteints, et dans une commune pensée, tous deux sont fiers de la belle action que le ciel leur conseilla ; car il y a, même en France, quelque chose de plus beau que la gloire, de plus saint que la stricte fidélité à son devoir, c'est le dévouement au malheur. J. Crétineau Joly.

DES ŒUVRES DE L'HOMME.

> Un incendie détruisit l'année dernière un temple protestant qui avait été bâti avec les matériaux d'un temple profane en ruine : on élève aujourd'hui une magnifique salle de spectacle sur le même emplacement. (*Messager.*)

Oui, c'est là le malheur de notre vie à tous,
Nous n'avons pas le temps d'étudier, de comprendre
Les dieux devant lesquels nous ployons les genoux.
Peut-être que demain mon fils verra descendre
Ce que j'ai vu monter. Le sublime ici-bas
N'est pas un monument qu'on ne renverse pas :
C'est le caprice dont s'éprend un jour la foule,
C'est le hochet qu'on voit à la main d'un enfant,
Qui, s'en étant lassé, sous ses deux pieds le foule,
Disant : Je n'en veux plus, je me trouve trop grand.

. . . .

Vous, de l'antiquité législateurs célèbres,
Vous qui disiez du monde : Il nous devra ses lois,
Montrez-nous donc votre œuvre? Elle est dans les ténèbres

Où vont s'engloutissant les peuples et les rois.
Rien n'est resté de vous ; dans l'histoire des hommes,
On voit bien votre nom inscrit sur un feuillet ;
Car vous appartenez à cet essaim d'atomes
Qui réunis nous font le monde ce qu'il est :
Chacun de vous porta sa pierre à l'édifice ;
L'un mit une vertu, d'autres mirent un vice,
Et cela fut nommé progrès du genre humain.

. . . .

Les systèmes mortels encombrent notre route :
Si Dieu ne descend pas nous guider par la main,
Notre esprit impuissant n'appartient plus qu'au doute ;
Nous errons au hasard, lisant tous les signaux
Qui bordent le chemin, en hésitant sans cesse,
Le matin au vallon, le soir sur les coteaux.
Le soleil disparaît ; vient la nuit qui nous presse,
Vient l'orage qui gronde, et nous crions vers Dieu
Quand nous n'apercevons de phare en aucun lieu.

. . . .

Si, par hasard, de loin une lueur tremblante
Eclaire l'horizon, scintille dans la nuit,
N'y marchons pas avec une foi confiante ;
Dès qu'on s'est approché, le feu follet s'enfuit,
Semblable à l'imposteur qui détourne la vue
Quand on le voit en face. A qui la fouille bien,
L'erreur se laisse voir sans manteau, toute nue,
Car son masque tombant, il ne reste plus rien.
Heureux encor celui qui ne meurt pas la veille
Du jour réparateur où luit la vérité
Triomphante, et disant à l'homme qui sommeille :
« Pense que Dieu te fit pour l'immortalité.
» Regarde autour de toi ; l'orgueil de ta misère
» Peut bâtir des autels, faire un culte nouveau,
» Mais, sur tous les pouvoirs qui viennent de la terre,
» Le temps ne tarde pas à passer son niveau.
» Ne sois donc pas trop fier des monumens, des dômes
» Qui montent vers le ciel et semblent proclamer

» Ce qu'ose le génie ou l'audace des hommes :
» Un coup de foudre peut demain les enflammer. »

Les palais qu'en passant les âges vont détruire,
Donneront aux maçons des pierres pour construire...
Sur sa couche de fer l'homme s'agitera
Jusqu'à la fin des temps,... et quand la mort viendra
Sur le dernier cadran marquer la dernière heure,
Qu'il promène ses yeux sur la triste demeure
Que Dieu lui fait quitter pour l'appeler à lui :
Il verra quelque peu de boue et de poussière
Qu'on pétrit gravement en passant sur la terre,
Ignorant que demain sera comme aujourd'hui;
Il se rappellera les futiles mensonges,
Auxquels, dans sa folie, il put ajouter foi;
Et puis il s'écriera : Mon Dieu, pitié pour moi!
Car j'étais endormi, je croyais à des songes...

Léon de Jouvenel.

Considérations critiques

sur la

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Ce qu'il y a de merveilleux et de sublime dans nos annales littéraires, c'est ce cortége de noms illustres, cette quantité de chefs-d'œuvre que les siècles, en accomplissant la loi divine, ont sauvé de l'oubli, et transmis aux hommes de l'avenir, comme pour leur donner l'intelligence du passé. Là, tous les monumens fameux de nos ancêtres se lèvent, grandissent aux appels du génie, brillent comme des phares dans la nuit, et rayonnent sur nos têtes. La littérature paraît dans les divers âges de sa grandeur ou de sa décadence, et les générations, dont la mort avait dispersé les débris, semblent prendre une vie nouvelle. Elles se dressent sur leurs tombeaux, et les hommes qui les guidèrent jadis, tous

ceux dont l'existence ne fut qu'un long cantique d'espérance, un élan d'amour vers Dieu, ou ces jongleurs hypocrites qui abusèrent de la parole et de la pensée pour mettre le doute ou le néant à la place de la Divinité, se montrent aussi, bariolés de crimes ou de vertus, les uns avec l'auréole de gloire dont le ciel illumina leurs fronts, les autres, accablés par le cynisme de leurs apostasies. Après avoir comparu au tribunal d'en haut, ils ont encore à subir le jugement des siècles futurs, car Dieu ne veut pas que leurs exemples, bons ou mauvais, soient perdus pour la postérité, mais, au contraire, qu'elle puisse en retirer de profonds enseignemens. C'est ainsi que les peuples, de traditions en traditions, marchent vers l'accomplissement de leurs destinées; leurs littératures conservent ces traditions, proclament les erreurs ou les vérités de chaque siècle qui ouvre un développement nouveau à leur vie intellectuelle et politique, et de leur ensemble, par une induction profonde, on s'élève graduellement jusqu'aux régions de l'avenir, qui est l'enfant du passé, l'héritier de toutes ses espérances.

Pour mieux fixer nos idées sur un sujet si grave et si digne de méditation, pour éviter la confusion et l'encombre, nous poserons un principe fondamental, un axiome qui sera notre point de départ, et qui nous montrera le but que nous voulons atteindre.

La littérature d'un peuple est la formule de sa vie, l'expression de ses destinées, telles qu'elles sont écrites dans le livre de Dieu. Par elle, on peut expliquer les diverses transformations sociales que les progrès de la civilisation lui ont fait subir. Ainsi, dans leurs nobles études, le critique et le philosophe vont chercher dans leur langue les traces de la grandeur ou de la décadence des nations. Rien n'échappe à leur vue, le moindre évènement fait jaillir la lumière. A chaque révolution du langage correspond un élément nouveau dans la société; un autre horizon se découvre, plus noble et plus grand, si la civilisation grandit et se perfectionne, plus étroit et plus petit, si elle décroît et se fait mauvaise. Appliquons ces idées à la littérature française, étudions son passé, et tâchons d'en retirer quelques enseignemens pour l'avenir.

Pour bien comprendre notre littérature, il faut l'envisager dans les diverses époques de sa formation et de son développement. Remontez avec nous dans la nuit du moyen-âge. — Le chaos enveloppe la société dans ses sombres replis, l'esprit humain, en France comme dans le reste de l'Europe, s'endort dans la barbarie, mais tous les ger-

mes de l'avenir sont là, couchés dans les ténèbres, attendant la voix de Dieu pour se lever. L'élément gaulois, l'élément barbare et l'élément romain se heurtent et se repoussent, mais le christianisme va bientôt réunir tous ces élémens opposés; la langue vulgaire s'élabore; déjà la croix est plantée sur le fronton de l'édifice qui s'élève pour l'avenir, et l'institution religieuse et guerrière de la chevalerie commence à se faire pressentir au milieu de ces mœurs aventureuses.

Si de cette époque ténébreuse, on porte ses regards sur le douzième siècle, un pas immense a été fait, la société existe, et le catholicisme et la féodalité sont les deux grands leviers de cette civilisation encore dans l'enfance. La langue française s'éveille dans son berceau, elle est née de l'union du gaulois, du franc et du latin. Cet enfantement s'est opéré avec lenteur, par amalgame et par fusion, par la lutte de la civilisation latine et de la civilisation barbare, qui allait substituer un monde nouveau à ce monde décrépit sur lequel Charlemagne avait jeté, un jour, l'éclat de son manteau impérial, comme pour cacher aux nations le spectacle de l'agonie romaine. Cette langue est simple et naïve comme à l'origine de toutes les sociétés; par elle, la chaîne des traditions que la framée du barbare a rompue, va se renouer avec splendeur, et l'art moderne éclater de toutes parts. L'architecture élève l'ogive dans toute l'Europe occidentale; une poésie mystique et instinctive naît et se développe avec le monde moderne, féodal et chrétien; elle porte le double cachet de cette société encore dans les langes, formée de l'alliance de l'église et de la féodalité, de la légende et du chant de guerre. La langue vulgaire se perfectionne; les épopées de la table ronde, d'Alexandre et de Charlemagne, en activent les progrès. Cependant, l'élément latin exerce encore son influence en plusieurs genres.

Maintenant, traversons par la pensée les élaborations du treizième et du quatorzième siècle; suivons le développement de la langue qui marche de front avec nos institutions sociales. Elle a hérité de la poésie des trouvères et de celle des troubadours, cette fleur exotique enrichie des couleurs de l'Orient, de leur harmonie native, de leur grâce, de leurs tournures, de leur mécanisme épique, de leurs idiomes et habitudes particuliers. Le tiers état a surgi dans l'ordre politique; il y a plus de liberté dans la pensée, l'instinct fait déjà place à la critique. L'esprit français entre dans une période plus positive, il se joue au milieu d'abstractions, d'allégories et de subtilités scholastiques. Joinville commence l'histoire

par ses *Chroniques*, avec cette verve et cette simplicité qui décèlent un descendant des trouvères. Froissard écrit, un demi-siècle plus tard, les prouesses de la chevalerie, cours d'amour, guerres, carrousels, *dits et gestes* des princes et hauts barons, avec un style qui indique déjà beaucoup de progrès dans la forme et l'ensemble, mais c'est toujours la même fraîcheur, la même naïveté, le même charme. En même temps, les congrégations monastiques conservent les légendes, les chants guerriers des troubadours et des trouvères et les souvenirs de l'antiquité. Toute cette société, éminemment religieuse, marche vers l'avenir aux clartés de la foi. Le catholicisme l'a prise en tutelle, un art national, émané des inspirations chrétiennes et de l'influence de la féodalité, s'annonce avec plus de force, lorsque la féodalité elle-même va s'éteindre. Le moyen-âge a fini ses destinées, l'antique édifice qui abrita nos aïeux, fait jour de toutes parts. On entend ses craquemens sourds... on dirait un cercueil qui descend dans la fosse !

Une grande révolution se fait dans le monde politique; on brise avec les traditions féodales ; ce qui nous reste encore des souvenirs du moyen-âge est voué à l'oubli. L'imprimerie est inventée : on recueille les lambeaux épars qui n'attendent plus que la synthèse pour se lever. Comines paraît, et l'histoire est devinée. Ce n'est plus la narration descriptive, c'est l'appréciation philosophique des faits, l'histoire politique telle que nous la concevons, avec une critique sévère des hommes et des choses. La langue vulgaire prend de la souplesse, l'ébauche se polit, et cinquante années d'efforts l'ont rendue plus *malléable* et plus fine; ce n'est plus le mélange informe du Franc, du gaulois ou du latin : c'est bien la langue française qui s'annonce avec grandeur et majesté.

La poésie grandit de concert avec la prose : Charles d'Orléans continue l'œuvre des anciens romanciers ; c'est le poète bel-esprit, le poète des cours, le chantre de la féodalité qui meurt à ses côtés, comme une mère après son enfantement. Villon, poète plus intime, ne chante que ses malheurs, ses vices ou ses amours; c'est l'enfant de Paris, le gamin de la rue, des halles et des carrefours ; le basochien qui détrousse les marchands, bat le guet, fait le coup de poing dans l'émeute. L'originalité déborde cette poésie populaire toute parsemée d'expressions hardies et pittoresques. Elle représente dignement cette époque qui court à la débandade comme une folle qu'elle est, et va, on ne sait où,

vers des destinées qu'elle ne saurait entrevoir elle-même. La réforme la surprend au milieu de l'exaltation et du délire ; elle dépense toute sa verdeur et son intelligence dans les thèses, les conférences et les controverses. Le langage perd de sa naïveté, on le charge d'un bagage philosophique et dogmatique jusqu'alors inconnu, la logique grave et sentencieuse remplace l'inspiration, les mœurs se relâchent et la raison se fourvoie.

Un fait qui domine ces temps de guerres et de discussions religieuses, c'est la révolution qui s'opère dans la langue et dans les formes littéraires. Tandis que les peuples voisins continuaient l'œuvre intellectuelle et politique de la féodalité, nous, qui avions brisé avec elle, pour élever un autre édifice politique, nous entassions les débris de l'art national, en voulant tout refaire selon l'antiquité. Il en résulta que la langue française retomba dans l'enfance, que l'esprit national se perdit dans le grec et le latin ; et que tandis que les étrangers proclamaient les noms du Dante, du Tasse, de Shakespeare, de Lopès de Vega, de Michel Cervantes, de Camoëns, qu'ils avaient une littérature toute faite, nous en étions encore à débrouiller les premiers rudimens de notre vocabulaire.

Les hommes qui marchaient à la tête de la civilisation marquèrent d'un scepticisme bouffon ce siècle d'ébranlement en tout genre, et Rabelais fut leur puissant apôtre. Cet homme étrange, jeté sur le seuil des temps modernes, coule, avec son génie créateur, la prose française dans son véritable moule. Il la façonne selon les caprices de sa puissante volonté, il la charge de railleries bouffonnes, de cynisme et d'incrédulité. Il se moque de ceux qui parlent *latin-français et français-grec*, en versant lui-même dans son style tout le vocabulaire de la Grèce et de Rome. D'une main vigoureuse, il flagelle son siècle, lui décoche les traits inévitables de son ironie. Toute la société du seizième siècle, travaillée par tant de passions haineuses, est mise en jeu par cet écrivain inimitable, moitié fou et pourtant sage, qui blasphème et qui prie, qui rit de tout, même de Dieu. Marot fait entrer le naturel dans la poésie, donne de la grâce, de la délicatesse et de l'enjouement à son style, un ton heureux à toutes choses. Regnier fait la satire avec une langue plus pleine et plus nourrie, sa plume âcre et mordante poursuit les ridicules avec un cynisme d'expressions digne de Rabelais, et découvre le relâchement de cette époque corrompue qui prend le

fard et la livrée de la débauche. On s'efforce de hérisser notre langue de mots nouveaux, grecs, latins, patois du nord ou du midi, et de *concetti* italiens. La confusion règne partout : Baïf et Ronsard y gaspillent les immenses ressources de leurs esprits. Montaigne arrive avec plus de puissance et de génie; il voit le chaos, il s'y plonge le flambeau de la philosophie à la main, il s'y promène en tout sens ; rien ne peut l'arrêter au milieu de ses investigations , il ébranle tout , se fait un art à sa guise , et puis il montre son œuvre , l'une des plus glorieuses productions de l'esprit humain. Ces ébranlemens dans le langage étaient une conséquence de l'abandon funeste des œuvres nationales du moyen-âge. Les fantômes de la Grèce et de Rome, leurs frères puînés, avaient ébloui notre intelligence et nous faisaient oublier l'élément national ; enfin, après un long siècle de doute et de tâtonnemens de la pensée, la langue se fixa, et Montaigne lui imposa les formes de son style.

La civilisation française marche toujours, entraînant avec elle le luxe, les grandeurs et la gloire des civilisations antiques. Une ère nouvelle va paraître, un miracle s'accomplir. Les institutions se consolident, toutes les colonnes de la société s'élèvent avec orgueil; une poésie enivrante s'exhale de toutes parts. Malherbe a paru : le nombre et le style poétiques sont trouvés. Il détruit la patois, cet idiôme si mélodieux qu'une longue lutte n'avait pu étouffer, et centralise la langue française. Les guerres civiles et religieuses s'apaisent , tout est prêt pour le grand siècle... Qu'il se lève! la France, quoique tard venue au banquet de la civilisation , ne sera jamais la dernière. Sa place à elle, est et sera toujours la première. Aux autres nations de graviter autour d'elle , de ramasser les miettes de son génie, de vivre de sa pensée; à nous Français, le sceptre de l'intelligence!

Le dix-septième siècle est là devant nous, avec ses souvenirs héroïques, ses grands hommes encore non égalés. Richelieu a mis la main sur cette époque en lui disant : *tu seras à moi*, et la voilà qui se met en œuvre pour enfanter mille prodiges. Voici un génie de sa trempe, Corneille, qui fait passer dans ses tragédies le rude caractère de son maître. C'est l'esprit franc qui se réveille un moment, qui fait peur à Richelieu et se taît, car ainsi le veut le cardinal. Avec Corneille la langue a pris un aspect grandiose, qui confond , éblouit les regards du critique. A peine l'ébauche était-elle commencée , qu'il l'a jetée sur la scène avec toute sa perfection ; mais ce grandiose va faire place à une

génération des poètes plus épurée, plus harmonieuse, plus parfaite : c'est Racine qui se montre avec *Phèdre* et *Athalie*, c'est Molière avec le *Misantrope*, c'est La Fontaine qui donne l'immortalité à ses apologues, et Boileau qui proclame sa poétique. Voilà pour la poésie. C'est Bossuet qui tonne à la chaire et parle à toutes ces gloires du néant et de la vanité des grandeurs terrestres ; c'est Pascal, Malebranche qui font de la science humaine un marche-pied qui les élève jusqu'à Dieu ; et Mme de Sévigné qui consigne jour par jour, heure par heure, les événemens et les causeries de cette époque magique. Voilà pour la prose. Jamais aucune langue n'eut cette pompe d'expressions, ce luxe d'images et cette magnificence de style. Tous les peuples voulurent l'apprendre, les rois l'adoptèrent pour leur diplomatie et les savans pour leurs investigations scientifiques. Elle s'était inondée de toute la poésie du monde païen, et la muse chrétienne la couronnait de ses inspirations sublimes.

Cette littérature était peu nombreuse, mais les rangs étaient bien remplis : chacun avait la place que son génie lui assignait, une spécialité d'où il ne sortait jamais. A Corneille, à Racine la tragédie ; à Molière la comédie ; à La Fontaine le conte et l'apologue ; mais tous étaient réunis dans une même foi, une même croyance. Si un génie moins élevé se montrait derrière eux, Boileau lui donnait l'exemple de sa vie pour modèle. Incapable de marcher sur leurs traces, il ne croyait pas se fourvoyer en acceptant le rôle de critique.

Ici se présentent naturellement à notre esprit les reproches qui éclatent contre la non-nationalité de cette littérature. Elle n'est point nationale, s'écrie-t-on de toutes parts? Sans doute, les élémens de cette littérature ont été puisés dans les souvenirs de la Grèce et de Rome ; mais aussi l'esprit qui les réunit en faisceau appartient à notre nationalité ; le génie de tous les peuples fut naturalisé français, et voilà notre plus grande gloire aux yeux de l'humanité ; car le véritable génie ne reconnaît pas de frontières, l'universalité est son caractère distinctif. Aux intelligences du second ordre les inspirations nationales ; leur entendement, plutôt ami de l'analyse que de la synthèse, est trop faible pour s'élever dans les hauteurs. L'aigle s'élance vers le soleil, mais les aiglons voltigent autour de leurs nids pour essayer leurs ailes.

Prenons un exemple qui fasse jaillir plus de lumière. Voici un poète national, voici Shakespeare, ce barbare né au milieu des factions qui

agitèrent la Grande-Bretagne après le schisme d'Henri VIII, dont le berceau flotta sur une mer de sang, et qui transporta sur la scène les souvenirs de cette époque épouvantable. Il est souvent sublime, mais l'horreur fait les plus grands frais de cette sublimité qui lui arrive par boutades. Ses tableaux sont ténébreux comme le ciel qui les vit naître, comme la conscience d'un réprouvé. Il ne sourit presque jamais; il ne voit dans le cœur humain que ce qu'il a de hideux et d'atroce; il joue avec la fatalité comme Hamlet avec le crâne desséché qu'il agite dans sa main. Si la poésie bouillonne dans son cœur, l'amour l'inspire aussi parfois; mais ne lui demandez pas si cet amour est un culte, il n'en connut de sa vie. *Une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur; chose qui charme et qui passe.* (Châteaubriand). Otez Shakespeare de sa patrie et de son siècle, il en sera de cet homme extraordinaire comme d'un tableau mal placé: tous ses effets seront détruits. Transportez-le en France, et la France lui refusera le droit de cité, car il épouvantera tous ses fils. Laissez-lui le ciel brumeux d'Albion; laissez-lui tout ce cortége funèbre qui ne convient qu'à lui seul. Etudions Molière.—Sans avoir la prétention absurde d'établir un parallèle entre ces deux génies si opposés, nous dirons que Shakespeare représente la nationalité de la littérature anglaise, et Molière l'universalité de celle du dix-septième siècle.—Molière, c'est le génie qui brave le soleil,qui s'élève au-dessus de la société dans toute sa grandeur et sa simplicité native, et qui, des hauteurs où il se trouve placé par la seule force de sa nature, de son regard rapide comme l'éclair et pénétrant comme celui de l'aigle, découvre tous les ridicules et les vices de l'homme. Le livre de la nature humaine est ouvert devant lui, il y trouvera ses chefs-d'œuvre. C'est le peintre des passions le plus grand et le plus habile; pas un ridicule, pas un défaut, pas un vice ne lui échappe; il dissèque le cœur humain dans tous ses replis, et lorsqu'il a terminé cette œuvre gigantesque que lui seul pouvait entreprendre et accomplir, une voix se fait entendre qui s'écrie: *Voilà les hommes tels que la civilisation les a faits!* Molière a représenté l'homme de tous les temps; et il est aimé partout, parce qu'il n'est pas plus exclusivement Français qu'Anglais, Espagnol, Italien ou Allemand: tous les peuples l'ont adopté; il est beau, grand, sublime pour tous, car la nature humaine est partout la même. Ce que nous disons de lui doit être appliqué à toute la littérature du dix-septième siècle, et dont la plus

grande gloire, nous le répétons encore, c'est de n'être point seulement nationale.

La langue française avait atteint le plus haut degré de perfection ; on eut dit qu'elle s'était hâtée de se former ainsi pour célébrer plus dignement la majesté du grand roi. Elle résuma, comme nous l'avons déjà dit, toutes les grandeurs et toutes les illustrations des âges passés. Et comment expliquer autrement cette immense influence que la littérature a exercée depuis sur les destinées générales de l'Europe, et particulièrement sur la révolution française ?... Mais le dix-huitième siècle, héritier de toutes les puissances de son frère aîné, ne devait en faire usage que pour ébranler les dominations du ciel et de la terre.

Quand on a suivi pas à pas le développement de notre langue, quand on a assisté aux triomphes de ses orateurs et de ses poètes, et qu'on se trouve face à face avec le dix-huitième siècle, un sentiment bien triste vous serre le cœur. La décadence se fait sentir autour de vous, dans la société comme dans la littérature ; la langue française n'est plus qu'un pâle reflet de celle de Bossuet et de Racine ; elle ne va plus chercher ses inspirations au sein de la croyance, mais elle représente le caractère léger et frondeur de cette époque livrée aux ruines, traînant après elle un fatras d'idées philosophiques et immorales qui la frappent d'impuissance. Le dix-huitième siècle touche tout, gâte tout en applaudissant à la destruction ; il analyse le langage, le décompose, et la raillerie du scepticisme perce à travers les rides de ce vieillard qui n'a plus d'espérance, et qui invoque le néant.

Telle était la folie de cette époque, unique dans les annales de l'humanité : toutes les connaissances humaines étaient couchées dans la boue. Voltaire, cette vaste intelligence qui comprenait tout, ce serpent délié qui jetait sa bave sur tout, Voltaire était le roi des démolisseurs stupides, précurseurs de la bande noire, qui travaillaient à la destruction de l'*Infâme*. Il faussait l'histoire et la religion dans la Bible, donnait à la littérature française le cynisme de toutes les livrées, caressait les rois en minant leurs trônes, et semait la révolte et l'impiété dans les lettres, dans les sciences naturelles et philosophiques, jusque dans le christianisme. Helvétius proclamait le code d'une morale imprégnée d'athéisme ; d'Holbach anéantissait l'esprit en l'inondant de souillures ; Rousseau empoisonnait le cœur avec son style trempé dans la braise des passions ; Raynal niait l'action providentielle dans les destinées des na-

tions, et nous donnait quelques lambeaux d'histoire, ou plutôt les essais de son incrédulité; Diderot proclamait la haine de Dieu et son amour pour les hommes, et d'Alembert, enfin, l'acolyte de cette irréligion dont Voltaire était le grand-prêtre, recueillait les matériaux de la nouvelle Babel, et bâtissait, en horreur du Christ, cet édifice de la science athée qui avait pour couronne l'orgueil du néant dont le fantôme montrait du doigt nos ruines.

La dissolution fermentait dans tous les cœurs; le génie du dix-septième siècle se voila la face : on entendait le râle sourd de cette société se débattant dans les bras de la destruction, et mourant au milieu d'une étreinte d'amour, et le blasphème à la bouche. Les semences de la philosophie et de la littérature portaient leurs fruits : elles avaient démoralisé les peuples, mis le néant à la place de la Divinité, et creusé des abîmes... 93 les combla !

Jetons les voiles de l'oubli sur ces jours d'épouvantable mémoire, où tant de nobles lyres furent brisées, où la langue française eut son éclipse. Napoléon, écrasant l'Europe entière par ses victoires et par ses conquêtes, voulut avoir une littérature grande et belle comme celle de Louis XIV, mais cette volonté de fer ne put ranimer un cadavre. Il devait savoir que quelque puissance qu'on ait d'ailleurs, on ne peut dire au génie de se lever, à la civilisation de hâter sa marche, lorsqu'on se présente un bâillon à la main pour étouffer la liberté! et puis la langue française toute barbouillée de chiffres, pouvait-elle entrer en lutte avec la société matérielle qui la coudoyait rudement? Les intelligences, éblouies par les fascinations de la gloire militaire, se jetaient à corps perdu dans la poésie descriptive ; incapables de rien créer par elles-mêmes, elles copiaient une nature maigre et sans vie dans leurs fades tableaux et leurs descriptions sans couleurs. L'empire ne fut qu'une époque de transition entre la littérature flétrie du dix-huitième siècle et celle de la restauration. Delille seul s'élevait dans les hautes régions de l'intelligence et de la poésie, par l'élan de son ame et la force de son caractère que le glaive des tribuns n'avait pu ébranler.

La société, si long-temps ébranlée, cherchait à retrouver ses bases. Déjà, derrière les champions de la littérature impériale, ou plutôt avant eux, de toute la distance du génie, paraissait la grande figure de Châteaubriand, que Dieu avait placé au seuil de notre époque pour la restaurer et l'agrandir, pour créer un avenir nouveau aux lettres et à la

langue en les retrempant dans les piscines chrétiennes, réveiller l'intelligence engourdie de la nation, et découvrir, comme Colomb, un monde de poésie dont personne n'avait osé rêver avant lui. Madame de Staël nous initiait aux richesses intellectuelles de l'Allemagne ; M. de Maistre jetait les fondemens d'une philosophie catholique ; M. de Bonald étudiait les rapports des individus et des sociétés entre eux, et M. Ballanche chantait mélancoliquement les destinées de l'humanité. La langue française semblait reprendre son ancienne splendeur ; M. de Châteaubriand lui avait imprimé ce grandiose que Corneille avait puisé dans l'élément national, et Bossuet lui-même pouvait dormir en paix dans sa tombe, car un génie puissant, cet écrivain qui a remué la société politique dans ces jours d'indifférence sociale, M. l'abbé de La Mennais secouait le monde moral avec la langue pleine et nombreuse et la phrase entraînante de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

La poésie, décapitée en 93 dans la personne d'André Chénier, se relevait aussi par de nouveaux triomphes. Elle devenait plus intime, réunissait le concert magique de l'ame et de l'intelligence, et proclamait les noms de MM. de Lamartine et Victor Hugo. Ces deux poètes, les yeux fixés vers l'avenir, chantaient avec ardeur les cantiques de l'espérance, et autour d'eux une jeunesse ardente réhabilitait les nobles enseignemens du passé. Là seulement il y avait de la force et de la puissance, mais leurs accens ne trouvaient que de rares échos. Un vernis de religion recouvrait la société : intérieurement elle s'efforçait de nier Dieu parce que son roi l'adorait. Le chaos s'étendait encore sur les intelligences ; une manifestation nouvelle s'élaborait dans l'ordre politique, et la littérature donna le signal. On dit adieu aux grands principes de l'art, à la morale comme à la religion. Un grand déluge se fit sous nos yeux, et ses eaux tumultueuses menacèrent d'engloutir les noms des plus beaux génies du dix-septième siècle. On proclama le *laid idéal ;* les lettres étrangères débordèrent sur nous ; au lieu de retirer l'élément national des ruines du moyen-âge, on en exhuma toutes les vieilleries ; le style devint bruyant, collet-monté ; le néologisme moitié barbare envahit la langue ; on écrivit comme Ronsard, au lieu de rajeunir ses idées au style de M. de Châteaubriand et d'imiter la mélancolique inspiration de M. de Lamartine, qui avait opéré, lui aussi, une révolution, en chassant les divinités païennes de la poésie avec une admi-

rable réserve, digne partage de quelques intelligences d'élite qui savent s'arrêter au milieu des plus grandes innovations de la pensée humaine.

Ce mouvement de désorganisation intellectuelle faisait jaillir de soudaines clartés sur la situation de cette époque, calme en apparence, mais sourdement minée par tant de révolutions. Emportés par les flots de ces transformations incessantes, on allait se précipiter dans un avenir qui nous cachait des abîmes. Une tempête sociale, rapide et profonde, éclata ; et la littérature devint une arène où l'émeute, folle et sanglante, s'agitait comme une bacchante échevelée. On se jetait à corps perdu dans l'horrible; on allait chercher dans le cœur humain tout ce qu'il y avait de plus sale et de plus hideux. Toutes les grandes colonnes de la société furent brisées, anéanties : le théâtre devint une terrible école où le peuple apprit une longue histoire de crimes, d'adultères et d'assassinats. La langue fut violée; on la traîna partout, dans les lupanars, dans les bagnes et sur les échafauds. Le style boursouflé roula pesamment des mots nouveaux que chacun se croyait en droit de produire. M. Victor Hugo ne craignit pas de faire descendre sa muse des hauteurs du ciel pour la plonger dans ce gouffre ténébreux. Cette littérature satanique, dont lui et M. Dumas furent les représentans, entés sur Shakespeare et lord Byron, accusant le matérialisme, ne devait aboutir qu'au suicide. Une femme parut (Georges Sand), dont les écrits étaient empreints de cette tourmente fiévreuse qui régnait dans les intelligences, mais qui devait plus tard cimenter le retour au spiritualisme, et exprimer admirablement les besoins d'amour et de croyance dont les germes se manifestaient dans l'avenir.

Que dire à présent de cette littérature qui se fait sous nos yeux ? Les passions furibondes ont cessé de gronder ; elle s'éteint, elle s'affaisse, elle meurt dans l'impuissance. Tout un peuple d'écrivains sont tombés sur elle, comme autrefois les sauterelles sur l'Égypte. L'impression de la veille n'arrive pas au lendemain : le moindre vent, le plus léger souffle suffit pour en effacer l'empreinte. Quelle idée pourrait circuler au sein d'une société qui se consume dans l'individualisme, qui a chanté sur tous les tons, épuisé toutes les mélodies ?... Que donnera-t-on à ce peuple athénien, à ce sybarite, qui ne blesse la délicatesse de son organisation ? On a voulu satisfaire à ses désirs, contenter ses caprices, et il en est résulté un état d'énervation assez semblable aux effets magnétiques de Mesmer.

Ajoutez à cela cet agiotage que nous voyons tous les jours, qui a fait de l'art une espèce de bourse au bénéfice de quelques brocanteurs. La bourgeoisie, en s'asseyant dans l'ordre politique, a tendu sa main à la littérature, qui est devenue bourgeoise à son tour, et le cynisme est entré le bonnet rouge sur la tête dans cette vieille république, dont les oripeaux flottent à tous les vents. Il y a bien de grands noms, des noms illustres, Châteaubriand, leur père à tous, La Mennais, Lamartine, Victor Hugo, Georges Sand, mais loin, bien loin derrière eux, se presse le troupeau des marchands, qui détaille la littérature dans les revues et les feuilletons, proclamant aujourd'hui ce qu'il niera demain, et ajoutant une page nouvelle à l'histoire de leurs mensonges et de leurs jongleries. C'est ainsi qu'on a dégradé, flétri, corrompu ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, la pensée!..... Qu'est-ce donc qu'une société où les œuvres de l'esprit circulent comme des billets de banque?..... A coup sûr les fibres de son cœur se sont ramollies, la source des plus nobles sentimens a tari, les principes de vie se sont retirés... Un tombeau pour renfermer ce cadavre! FRANCIS LACOMBE.

EXCURSION A LA SORBONNE.

Je ne vous ferai pas, rassurez-vous, touriste trop consciencieux, la longue histoire de la grandeur et de la décadence de cette institution, si florissante naguère sous l'illustre triumvirat que vous savez, languissante aujourd'hui et préoccupant l'opinion publique au même degré que la chambre des pairs ou que l'Athénée. Il y a sept ans, quelle foule, quel tumulte! maintenant, quelle solitude, quel silence! l'herbe pousse aux alentours de cette Jérusalem de la science.

La Sorbonne, dira-t-on pour expliquer cette ruine subite, a dû sa splendeur passée à des hommes dont le talent littéraire était rehaussé par le renom politique; depuis, des suppléans qui semblent s'abstenir avec soin du double caractère qui a fait le succès de leurs prédécesseurs, ont envahi les chaires et dispersé les auditeurs. Cependant, hommes nouveaux, ils n'avaient pas à redouter cette satiété qui nous fait si souvent renouveler nos admirations; injustes épigrammes. Je ne craindrai

pas, quant à moi, de réhabiliter le suppléant. A la place des chefs d'emploi, j'aperçois des doublures fort honorables, et si le parterre est muet et presque désert, c'est moins au talent des acteurs qu'à l'ingratitude des rôles dont ils se sont chargés, qu'il faut s'en prendre.

L'Université qui compose le programme, a-t-elle cette profonde connaissance des besoins intellectuels de l'époque, dont elle se vante? il est permis d'en douter, lorsqu'on voit MM. Lenormant et Guigniaut en possession, l'un de la chaire d'histoire, l'autre de la chaire de géographie, ne rien trouver d'une application plus immédiate que l'enseignement des *origines de l'Égypte et de la géographie mythique.*

Passe encore si M. Lenormant était resté fidèle à la route qu'il avait tracée au commencement de son cours. Alors l'antiquité n'absorbait point tellement son attention qu'il ne fit à l'Egypte moderne la grâce de quelques regards. S'il décrivait le vieil aspect de cette terre épargnée par les révolutions physiques, et dont les habitans, en présence de cette nature bienfaisante, se sont épris de tant de confiance pour la divinité, il n'oubliait pas les modifications que le temps a imprimées à la physionomie du sol. C'était un curieux et instructif spectacle que de voir l'Egypte dépouillée de ses vieilles cultures, de ses monumens, de sa prodigieuse population, des animaux qui faisaient ou sa parure ou son effroi, devenir méconnaissable pour le voyageur classique, hélas! et le crocodile isolé, fugitif, n'apparaissant plus que par un louable respect pour la couleur locale.

Séduit par ce début, on marchait plein d'espérance, lorsque tout-à-coup M. Lenormant précipita ses auditeurs inoffensifs dans les abîmes de la littérature cophte. A ce mot, ce fut un sauve-qui-peut général. Jamais M. *** (placez ici le nom de votre antipathie parlementaire) surgissant à la tribune, ne produisit semblable panique. Quelques-uns, nobles martyrs de la science, restèrent inébranlables, et pour prix de leur constance, se virent impitoyablement lancés dans la mer sans rivage des hiéroglyphes. Ce qui leur fallut de courage, je ne vous le dirai pas; non vraiment, je me garderai d'abuser de la prétermission (pardon, ne sommes-nous pas en Sorbonne?). Enfin, ils ont touché la terre, les voiles sont repliées; mais quittant la rame pour l'aiguille, le savant infatigable se met à rapiécer quelques lambeaux de dynastie, misérables haillons de l'histoire. La belle œuvre de jeune homme!

Par Typhon, dieu du mal, qui a pu porter un esprit distingué à user

dans cet ingrat labeur de précieuses facultés? Pourquoi M. Lenormant s'est-il condamné à composer une espèce de livret du musée égyptien, froide nomenclature qui lui ouvrira peut-être les portes de l'académie des inscriptions, mais dont nous ne savons apprécier, blasés que nous sommes, ni le charme ni l'utilité. Serait-ce vanité? Oh! nous vous tenons pour le plus digne élève de Joung et de Champollion. Faites-nous grâce de vos preuves. Quelles que soient nos prétentions encyclopédiques, nul de nous n'aura la fatuité d'étudier les hiéroglyphes; la moindre teinture de cette science serait d'un faste inouï.

Vous seriez-vous imaginé par hasard que l'érection de l'obélisque susciterait de ses cendres la vieille Égypte, et que des cent mille Parisiens qui avaient admiré le miracle de M. Lebas se détacherait vers la Sorbonne une studieuse députation? C'était trop nous flatter; on veut bien une fois par hasard, en allant au bois, voir le soleil effeuiller ses rayons sur la pierre rose de Louqsor; mais connaissez-vous des gens capables de suivre, lorgnon en main, ce quadruple défilé de tous les règnes de la création! non certes. Un regard de curiosité donné à ce discret étranger, on le quitte pour l'arc de triomphe, qui a une ame, lui, une pensée, et qui la dit à tous.

Veuillez imiter, M. Lenormant, l'élégant promeneur de cet apologue, ne vous battez pas les flancs, jeune sphinx, à déchiffrer une indéchiffrable énigme, laissez les Pharaons dormir en paix leur sommeil. Si vous tenez à nous parler de l'Egypte, parlez en d'autre sorte. Dites les vastes projets que Napoléon rattachait à sa croisade contre l'Orient; dites ce que sont devenus sous les mains de Mehemet-Ali les germes de civilisation jetés sur cette terre, et ce que doit en attendre la France africaine.

Mieux encore que M. Lenormant, M. Guigniaut a montré que la science et le talent n'empêchaient pas de produire le vide dans une salle. Faire dans l'histoire aux races asiatiques la part que leur refuse une dédaigneuse ignorance, dégager leurs idées positives du vêtement poétique qui les recouvre, nul n'était plus capable que le traducteur de la *symbolique* de remplir cette double tâche. Le tort de M. Guigniaut, c'est de s'être abandonné aux mille séductions d'un sujet chéri, c'est d'avoir déroulé avec trop d'amour-propre les beautés d'une contrée qu'il a presque adoptée comme sa patrie.

Certes, il faut beaucoup attendre de l'Orient, la révolution qu'opé-

rera dans le monde des idées la révélation de cette terre mystérieuse ne sera pas moins profonde que la révolution produite dans le monde réel par la découverte de Colomb. Gardons-nous de laisser retomber le voile si péniblement soulevé par le dix-huitième siècle, et dont un coin à peine écarté par la science contemporaine a permis de deviner de si merveilleux horizons. Loin de partager l'incrédulité absolue du tant spirituel Jacquemont aux traductions des professeurs de sanscrit, nous prêtons la foi la plus robuste aux travaux des orientalistes.

Toutefois, malgré leur zèle et leur dévouement, ils n'ont pas encore poussé bien avant la reconnaissance, la route n'est pas assez frayée pour que l'on puisse y aventurer sans danger des esprits jaloux de parvenir à un but certain. Si les jeunes gens d'aujourd'hui s'amusent à *trier des mythes et dénicher des symboles*, comme le leur reproche le très-peu mythique, le très-peu symbolique de Balzac, au moins n'est-ce pas leur occupation exclusive, et M. Guigniaut devait s'imposer sur ce sujet, dont l'intérêt après tout n'a encore rien de bien saisissant, une prudente discrétion.

Au moment du départ, une nombreuse caravane (métaphore obligée) s'était rassemblée, prête à affronter tous les orages, voire même les avalanches de citations sanscrites; mais tout d'un coup des fantômes imprévus, le Pelvi, le Parsi, le Send, se sont dressés en poussant des cris sauvages, et le voyageur a fui, effrayé par cette ronde satanique.

Ce n'est pas que les plus hardis n'aient eu à se féliciter de leur courage. Au milieu de sèches discussions, de chancelantes hypothèses, M. Guigniaut a su mettre en relief, entre autres principes féconds, l'influence du climat sur les mœurs, aperçue par Montesquieu et élevée par Héeren au rang des axiômes historiques. Il s'est plu à montrer l'histoire générale des peuples écrite à l'avance dans leur géographie physique : l'Indien s'endormant dans une éternelle contemplation sur cette terre enchantée, Eden du monde, et parfumant de poésie toutes ses idées; le Persan se formant à la guerre par une lutte perpétuelle contre une nature ingrate, et reproduisant dans ses conceptions l'austérité du sol qu'il a vaincu ; le Bédouin, hôte du désert, continuant la vie nomade sur les sables inhospitaliers, foulés avant lui par l'Ismaélite.

Si dominant de cette hauteur la géographie, M. Guigniaut eût glissé plus légèrement sur de moindres détails, et qu'il fût arrivé à nous dire ce qu'il faut penser de ce grand mouvement de rénovation que l'on en-

tend sourdre en Orient, et quelle part auront les idées européennes dans la conciliation qui se prépare entre les deux mondes, la jeunesse ne lui aurait pas manqué.

Non pas que je veuille faire de la science l'humble suivante de la politique; son existence propre et indépendante, je la lui concède, mais qu'elle ne fasse pas de sa liberté un usage égoïste. Dans les temps de quiétude, libre à la science de se mirer dans le lac immobile du passé, mais lorsque tous les esprits se penchent vers l'avenir, lorsque chacun prête à l'étoile qu'il espère une lueur si diverse, détourner de gaîté de cœur ses regards de l'horizon, ce serait démence : que la science nous précède et nous éclaire; son rôle est sacré, c'est une prophétesse.

Nous étudions l'histoire dans un but pratique. Les études littéraires elles-mêmes ne nous attirent qu'à la condition de se mêler aux questions actuelles. Sainte-Beuve et M. Nisard ne sont parvenus à faire lire leurs curieuses critiques des poètes français du seizième siècle et des poètes latins de la décadence, qu'en rattachant à ces vieux thèmes tous les débats de notre temps, faisant pour ainsi dire de leurs livres les manifestes des deux écoles. Il y avait alors deux écoles.

Cependant M. Patin, chargé du cours de poésie latine, a cru qu'un simple commentaire de Catulle serait d'un intérêt suffisant. Mais en vain avec une piété qui l'honore, sans oublier les plus folles épîtres à Lesbie, folles à faire frémir plus d'une pruderie universitaire, s'est-il mis à traduire, en ce style diaphane qui ne cache rien, jusqu'aux moindres épigrammes de ce charmant poète. En vain sur cette corde de soie s'est-il livré aux plus attrayantes évolutions, on n'a pas fait cercle autour de lui.

Ce n'est point rancune contre le latin. Nous avons, il est vrai, beaucoup à lui pardonner, nous qui avons traîné sur le sol aride du collège le boulet des études classiques. Grande est notre générosité; nous ne rendons pas la muse latine responsable des tourmens infligés en son nom. Mais, gens graves et de peu de loisirs, ne l'a-t-on pas assez dit, nous avons lu Catulle, nous ne l'étudions pas.

En cet heureux temps où l'on commettait des in-folios pour savoir si c'est le pied droit ou le pied gauche qu'Énée mit le premier en Italie, M. Patin, exhumant chaque petit poète gisant dans l'oubli, le ranimant de son souffle, rassemblant les débris de sa fortune, rendant à celui-ci une épithète, à cet autre un distique, eût attendri bien des

cœurs. Aujourd'hui ce ne sont point des larmes que provoque ce soin scrupuleux.

S'il fallait un nouvel exemple pour prouver que l'étude du passé ne peut se présenter que sous la protection des intérêts du jour, comme ces mères que l'on ne tolère qu'accompagnées de leur fille, je vous citerais M. St-Marc-Girardin. Pour lui la Sorbonne retrouve quelque réminiscence de ses splendeurs d'autrefois. Une verve intarissable, une érudition spirituelle, ne suffisent pas, selon moi, à expliquer ce succès. On aurait suivi avec moins d'assiduité ses leçons sur Voltaire, s'il n'avait su rajeunir cette figure déjà vieillie, en la retrempant dans le courant des plus jeunes questions. On aimait à le voir jugeant, à propos de Mérope, Lucrèce Borgia, et rattachant, par un lien bien frêle il est vrai, à l'étude du poète du dix-huitième siècle, Jocelyn, tout scandalisé d'une pareille société.

Cette année, M. St.-Marc-Girardin devait aborder la vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau. Mais il semble être monté deux ou trois fois en chaire seulement pour rassurer ses amis, qu'aurait pu inquiéter son voyage sur le Danube, pour leur prouver que son esprit n'avait rien perdu dans le dangereux voisinage des Valaques et des Moldaves. il est venu annoncer : « qu'il se consacrerait, comme toujours, dans son » modeste enseignement, à la défense des bons vieux principes, à la mise » en œuvre du lieu commun, seule ressource de l'éloquence, car seul » il est sympathique. » Et tout aussitôt, de peur qu'on ne le prît au mot, J.-J. Rousseau, s'est-il écrié, a paru au dix-huitième siècle pour attester... (devinez?) la conscience!... jusqu'à ce qu'il nous ait donné une nouvelle clef des *confessions*, M. St-Marc nous permettra de prendre cette opinion pour un éclatant paradoxe.

L'absence du professeur de poésie française laisse à M. Gerusez, professeur d'éloquence, l'honneur de l'enseignement le plus utile. A une époque où la parole ressaisit son antique influence sur les peuples, où la vie parlementaire est devenue le rêve et l'ambition de tout jeune homme, vous sentez combien il est important de suivre sur deux lignes parallèles, les progrès de l'art oratoire et le travail des sociétés. Je n'ai point la prétention de faire briller à vos yeux les myriades d'idées qui ont jailli de cette double étude entreprise l'année dernière, et poursuivie cette année avec conscience et talent. Contentez-vous d'un rapide sommaire.

La barbarie des premiers siècles, tranchant toutes les questions par la force, ferme la bouche à l'éloquence politique; elle n'a rien à espérer des assemblées purement consultatives de Charlemagne, rien de la constitution féodale qui, en fractionnant la nation, détruit les intérêts généraux.

L'éloquence religieuse, après avoir pris à la conversion des Barbares une part périlleuse, semble un moment sommeiller, et laisse l'inspiration du moyen-âge se lancer dans une voie exclusivement lyrique. Les croisades raniment la parole évangélique : à la voix de l'hermite Pierre, du pape Urbain II, de St.-Bernard, d'Innocent III, de Foulques de Neuilly, le monde chrétien abat l'islamisme. Abeilard seul représente le doute dans cette époque de foi, dont Geoffroy de Villehardouin et Joinville sont les dignes historiens.

Les croisades amènent l'avénement de la royauté et de la nation. Jusque là le pouvoir religieux ayant dominé la puissance temporelle, l'éloquence politique ne s'est point ouvert une carrière distincte. L'assemblée de Clermont est aussi bien un congrès qu'un concile. Au quatorzième siècle commence une ère nouvelle.

Philippe-le-Bel luttant contre le pape Innocent VIII et contre les templiers coupables de leurs richesses et de leur puissance, cherche dans les états-généraux de 1302 des alliés à ses légistes, Guillaume Nogaret, Pierre Flotte et Guillaume du Plessis. Dans cette assemblée les communes affranchies depuis deux siècles ont pour la première fois des représentans.

Le tiers-état, timide et comme embarrassé de sa puissance, domine un demi-siècle après (1357) tous les ordres et la royauté elle-même. Il arrache au roi Jean par d'éloquentes remontrances les deux ordonnances qu'on a appelées la *grande charte des Français*. Bientôt son audace monte jusqu'à la rébellion, ses orateurs se font tribuns. Marcel, prevôt des marchands, et l'évêque Robert Lecoq se mettent à la tête du parti populaire. L'éloquence descend sur la place publique. Charles-le-Mauvais, au sortir de prison, fait retentir les halles de ses plaintes séditieuses, et les *Jacques* poursuivent dans les campagnes leur vengeance contre les nobles. Cette époque est riche en monumens d'une éloquence inculte.

Plus opulent encore est le règne de Charles VI. Les partis qui se disputent le pouvoir tombé des mains du pauvre fou, font appel à l'opi-

nion, leur juge. Eclatent alors l'infâme apologie de Jean-sans-Peur par Petit, le cri de vengeance jeté au nom de la veuve du duc d'Orléans par l'abbé de Cérisi, les réclamations du théologien Eustache de Pavillé, les remontrances de l'Université, les reproches de Jacques Legrand, religieux augustin, et les fureurs de Jean de Troie, marbrier, farouche orateur des cabochiens.

Lorsque la France est en proie aux Anglais, Alain Chartier, par son quadriloge, relève les ames désespérées et ranime le sentiment national abattu. Alain est comme le héraut de Jeanne d'Arc qui met en action son noble manifeste.

Sous Louis XI, l'éloquence garde un silence accusateur. Après sa mort, aux états de 1484, Masselin recueille de nobles paroles ; mais en vain par leur sagesse, les états cherchent-ils à faire oublier leur tentative de souveraineté de 1302. La royauté effrayée par ce début hardi ne les convoquera que dans les momens de crise. Aussi ne plongeant de racines ni dans le pouvoir ni dans le peuple, sans attributions fixes, malgré leur tendance constante à s'organiser, les états-généraux, comme l'a très-bien remarqué M. Guizot, furent moins une institution qu'un *expédient*. N'ayant point cette sage confiance en eux-mêmes qui fait la force des établissemens politiques, dociles jusqu'à la servilité, ou indépendans jusqu'à la révolte, ils furent toujours des assemblées consultatives ou constituantes ; délibérantes, jamais.

A côté de la tribune, la chaire est relevée par Maillard, Menot et Raulin, et le théâtre, dirigé par Pierre Gringoire, soutient Louis XII dans ses démêlés avec la papauté.

L'éloquence qui jusqu'au quatorzième siècle ne s'est révélée que par quelques lueurs éphémères, revêt, grâce à la renaissance des lettres, une forme plus artistique. En même temps, la réforme, par les luttes ardentes qu'elle soulève, lui inspire une énergie nouvelle.

Clément Marot et Rabelais en qui brillent les plus heureux résultats de la révolution littéraire, flottent sur la lisière de l'hérésie. Calvin répand dans d'innombrables écrits son implacable doctrine. Dans l'*institution chrétienne*, il prête au style une clarté, à la pensée une vigueur inconnues.

Les passions, attisées par sa parole, s'enflamment après le lugubre procès d'Anne Dubourg. Les calvinistes exaspérés par le massacre des conjurés d'Amboise, exhalent leur colère contre la maison de Guise

dans de nombreux pamphlets. Le plus remarquable s'intitule : *Aux tigres de France*. Jugez par le titre de la rage du libelle.

Au milieu du déchaînement des partis, L'Hôpital s'honore par de courageux essais de conciliation; mais que peut la modération en ces temps de flagrantes inimitiés où la parole n'a son tour que pendant la trève ! ni l'édit de Romorantin, ni les états d'Orléans, ni le colloque de Poissy, ni l'édit de Saint-Germain ne détournent la Saint-Barthélemy, et le chancelier meurt de douleur.

M. Gerüzez ne s'est pas avancé au-delà de cette première moitié du seizième siècle; le succès que lui a mérité une rare indépendance d'opinion, l'engagera sans doute à poursuivre jusqu'à nos jours cette consciencieuse histoire de l'éloquence.

L'année dernière, laissant aux pleureuses du théâtre de l'Ambigu le côté pathétique de la vie d'Abeilard, il élevait au-dessus de ce *Don Quichotte de la dialectique*, la grande figure de saint Bernard, qui, sans dignités, sans honneurs, sans autre autorité que son génie, mène le douzième siècle. Cette année, il a pieusement abaissé devant la belle tête de L'Hôpital tous les hommes de parti qui ensanglantent le seizième siècle ; et du spectacle de ces attentats commis tour à tour sur les rois et sur les peuples, il a fait ressortir cette théorie vraiment sociale de l'infécondité du crime, dont la tribune a entendu naguère une glorieuse démonstration (1).

D'autres cours, sans avoir ce puissant intérêt, ont droit à l'estime. M. Valette s'attache en disciple zélé à venger son grand abbé de Condillac du dédain de l'école éclectique. M. Eickoff, bravant la défaveur où sont tombées les improvisations écrites, donne lecture d'une solide histoire de la littérature allemande.

Il y a des gens qui assurent qu'un M. Poret enseigne la philosophie grecque, qu'un M. David fait le mot à mot du Prométhée d'Eschyle, ce qui s'appelle professer la littérature grecque, mais ce ne sont là que des bruits vagues dont je ne vous engage pas à vérifier l'exactitude.

Vous le voyez, on parle de tout à la Sorbonne, mais point d'ensemble, point de vues communes, point de clairon qui rallie ces tirailleurs épars. Là comme ailleurs se trahit le manque d'unité, caractère de notre temps.

Amédée Hennequin.

---

(1) M. Berryer, discours contre la loi de disjonction.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Templiers, 2 vol. in-8°, par *M. Brisset*,
Auteur des *Concini*.

Quelle est la mission de l'homme de lettres? — Sans doute d'éclairer l'opinion, en religion, en morale, en politique, en tout; mais il est loin de la remplir aujourd'hui ; bien mieux, il semble prendre à tâche et tenir à honneur de ne la point remplir ; il n'est pas une erreur, pas une mauvaise passion, pas un vice, pas un principe faux et anti-social, dont il n'ait fait l'apologie, avec une imperturbable assurance. Pour ne parler que du roman, prenez au hasard tous ceux qui ont paru depuis juillet, et dites si ces paroles sont exagérées. — En vérité, s'il ne surgissait pas de temps à autre d'énergiques et nobles protestations, d'hommes de cœur et de talent, ce serait à désespérer de la littérature.

Il est un point d'histoire qui a, entre mille autres, fourni un beau thême aux déclamations des philosophes du dernier siècle : la destruction de l'ordre des chevaliers du temple. Quoi qu'on ait pu dire, les Templiers, au moment de leur abolition, étaient tombés dans le plus honteux état de dégradation morale; leurs immenses richesses avaient appelé la corruption au milieu d'eux, et ce qu'on n'a pas assez remarqué, elles en avaient fait les rivaux du roi de France, dont ils conjuraient sourdement la perte avec celle de la monarchie et de la religion ; il était donc urgent d'opposer une barrière à leurs envahissemens ; Philippe-le-Bel le crut et le fit. Telle est la vérité selon nous ; M. Brisset l'a pensé de même, et a basé sur elle son roman.

Arnould de Vismale, grand maréchal de l'ordre, veut fonder sur les ruines de la monarchie et de la foi un gouvernement indépendant, auquel présidera un sénat composé de sept chevaliers du temple ; Jacques de Molay, grand maître des Templiers, a eu une fille de la dame du Launoy, avant d'être créé chevalier et de partir pour les guerres saintes ; Arnould s'en sert comme d'un instrument ; il fait substituer cette enfant à Agnès de Bretagne, qui a péri en Palestine, et elle épouse Charles, fils de Philippe-le-Bel ; mais Molay apprend le secret des Templiers et leurs affreux projets; Molay, qui aime sa religion

et son roi, recule d'horreur et refuse d'être leur complice ; cependant il est inculpé dans leur affaire, et périt victime avec eux.

Il est facile de voir que la donnée philosophique de ce livre est tout ce qu'il y a d'historique; le reste, si j'en excepte les caractères de Molay, du roi et de ses brus, est de l'invention de l'auteur. En parcourant ces pages toutes pleines d'action et d'intérêt, vous croiriez lire un roman de chevalerie composé au quatorzième siècle ; mêmes peintures de mœurs, mêmes tableaux, même emploi du merveilleux, même entraînement, seulement ici vous trouvez l'art qui dispose, ordonne et nuance. Ce classement des diverses parties tendant toutes vers un but commun, a dû coûter au romancier une longue et laborieuse étude ; car l'ouvrage offre une telle multiplicité d'événemens, qu'après une lecture attentive, on s'étonne qu'il ait pu les grouper dans un ordre aussi parfait, et cela sans confusion ; l'intérêt naît et se soutient jusqu'au bout ; les incidens sont ménagés avec soin ; l'intrigue est nouée, compliquée et déroulée avec un rare talent, et quoique, par malheur, le dénoûment soit prévu, l'attention du lecteur n'est pas détournée un seul instant; les scènes de magie et d'initiation aux secrets de l'ordre du temple, dans la forêt, près de la bruyère de Naufle, piqueront vivement la curiosité; quoique un peu fantastiques en elles-mêmes, elles sont bien décrites ; j'aime aussi beaucoup celles de la taverne ; mais deux tableaux parfaits, à mon avis, ce sont l'entrée des Templiers à Paris, à leur retour de la Palestine, et la visite que leur fait Philippe-le-Bel ; cela est neuf, admirablement coloré, plein de vie et de grandeur ; l'artiste nous y révèle toute la puissance de ses pinceaux.

Les *Templiers* méritent le succès qu'ils obtiennent ; peu de roman a eu plus de vogue depuis long-temps.

GEORGES SAND, par le comte *Théobald Walsh*, auteur du *Voyage en Suisse*.

L'*Écho* a plus d'une bonne raison pour vouloir rendre compte de cet ouvrage ; ce que M. Walsh pense du grand talent de *Georges Sand*, et du mal que ce grand talent a fait à la société, l'*Écho* l'a pensé et l'a dit dans des articles signés HAINS. Mais cette fois l'espace nous manque pour faire des citations du livre de M. Walsh ; et ce sera

en citant que nous ferons bien connaître tout ce qu'il y a de verve et de sainte indignation dans ce trop court volume. Nous en avions transcrit plusieurs pages admirablement écrites sur le *Gamin de l'époque*, et nous comptions les donner dans l'*Écho* ; mais aujourd'hui il nous a fallu remettre une *longue revue littéraire* pour faire place à nos nouveaux collaborateurs ; en attendant le mois prochain, nous annonçons que les salons de Paris, où la bonne littérature et les bons principes sont aimés, ont presque tous le *Georges Sand* du comte Théobald Walsh.

L'Ame exilée.

Je n'aurai qu'à louer aujourd'hui, et m'en félicite, je n'ai pas souvent ce bonheur.

Voici un tout petit livre qui pour être en prose n'en vaut pas moins bien des poèmes : l'*Ame exilée*, par madame la comtesse D'...... est une ravissante ballade à la manière des poètes de la Bretagne ou de la vallée de l'Oder, une élégie à faire sourire et pleurer. Mais pourquoi l'auteur nous a-t-elle caché son nom ? il est si doux de connaître le nom de ceux dont les œuvres nous ont charmés! Le plaisir en double vraiment ! Serait-ce modestie de sa part ? serait-ce pudeur de la gloire ?

Sara n'a qu'une enfant : Marie, Marie meurt; un saint vieillard la rappelle à la vie, et la rend à sa pauvre mère ; mais la jeune fille a vu le ciel, et son cœur y revole toujours; la terre lui semble bien sombre, elle est triste, pourtant Ruben l'aime ; il devient son fiancé ; elle le suit à l'autel; le voici à ses côtés ; hélas! c'est pour bien peu d'instans! A peine a-t-elle prononcé ses vœux, que ses yeux se ferment et qu'elle retourne au ciel. — L'auteur ne s'arrêtera pas à ce charmant ouvrage, elle ira loin; puisse *Léa Cornélia* paraître le plus tôt possible ! point de doute qu'il ne réalise toutes les espérances qu'a fait naître l'*Ame exilée*.

SALON DE 1837.

(2e article.)

Si nous n'avions eu, depuis long-temps déjà, l'occasion de nous convaincre que le plus souvent la critique prêche dans le désert, et que la plupart des artistes comme des auteurs ne tiennent compte de ses paroles que lorsqu'elle leur prodigue l'encens et les flatteries; si nous ne savions que, par suite de ses déplorables complaisances, et, tranchons le mot quoiqu'il soit dur pour certaines oreilles, de la vénalité de bon nombre de ses organes, elle a perdu presque toute son influence; nous nous serions attendus à voir cette année une réforme sensible dans l'exécution des tableaux de batailles que l'on fait à si grande hâte confectionner pour Versailles; mais les choses sont restées à peu près dans le *statu quo*; et personne n'a droit d'en être surpris. On se moque de la critique qui s'est elle-même discréditée; on abuse de la facilité du public toujours indulgent pour ce qui flatte ses yeux, et l'on profite largement des molles exigences de ceux qui sont chargés de la réception des œuvres commandées par la *munificence*, dont la liste civile se fait honneur, bien qu'elle ne fasse nullement mystère de ses projets de demander bientôt aux contribuables le remboursement des vingt-cinq millions qu'elle sera supposée avoir dépensés pour élever au souvenir de nos gloires nationales un monument si peu digne tout à la fois et de nos triomphes militaires et de la haute réputation de nos artistes. Ceux donc qui, alléchés par l'admiration de commande et par les extravagances laudatives d'une partie de la presse périodique, s'en iront visiter la galerie de Versailles ne seront pas peu désenchantés quand, après avoir lu la pompeuse notice explicative insérée au livret, ils jetteront les yeux sur une toile au milieu de laquelle se dresse le portrait d'un général, d'une ordonnance et de quelques chevaux, avec un affût de canon et un soldat mort ou mourant. Que les artistes gagnent plus facilement leur argent en éludant ainsi toute la difficulté du travail, cela n'est pas douteux; mais ce qui ne l'est pas davantage, c'est qu'ils ne le font qu'aux dépens de leur réputation; et que, quand nos enfans liront avec un enthousiasme patriotique les bulletins de nos armées, ils concevront une triste idée d'hommes qui, si rapprochés de ces grands événemens au récit desquels ils ont été nourris, ne les ont embrassés qu'avec une imagination glacée, et n'y ont trouvé que de si mesquines inspirations. Maintenant ne vous attendez pas que nous vous disions ce qu'il y a de bien ou de mal dessiné dans les tableaux où sont ainsi groupés quelques personnages détachés d'une action qui se passe dans la coulisse; que nous importent les lignes ou le coloris d'une œuvre dont la pensée est manquée? le bien faire dans ces conditions ne fait qu'augmenter nos regrets. Nous passerons donc en silence devant les prétendues batailles de MM. Couder, Alaux, Larivière, Bouchot, qui, pour se tirer encore plus rapidement d'affaire, a caché le peu de fond qu'il avait à remplir derrière un nuage de fumée; Schopin, Feron, etc. Nous n'en dirons pas plus de la *Prise de Maëstricht*, de M. E. Lami, qui, pour représenter la prise d'une ville, fait un tableau où l'on ne voit pas

même l'ombre d'une ville ni le moindre indice de combat, si ce n'est pourtant quelques soldats devisant tranquillement, et dans le fond, je crois, car ce n'est pas très-distinct, un individu portant des clefs sur un plat, accessoire emprunté au portrait du général Lasalle, de Gros. Il faut se rappeler que Gros a voulu faire le portrait de Lasalle à la prise de Stetting, et non le tableau de la prise de Stetting.

Quand ils seront jaloux de mériter les éloges que nous serions heureux de prodiguer à leur beau talent, ces artistes travailleront plus consciencieusement. Chargés de peindre une bataille, ils choisiront, dans la mêlée, un épisode où elle puisse se caractériser, un des combats les plus importans, celui qui a décidé du succès de l'action, comme l'a fait M. Delacroix, auquel nous allons revenir; ou bien, comme M. Bellangé, ils déploieront sous nos yeux le champ de bataille avec les situations respectives des armées. Là, des escadrons manœuvrent, des charges font trembler le sol, le canon gronde et la fusillade y répond; là, on comprend les dispositions stratégiques, les positions occupées, les projets de l'attaque, les postes les plus importans; là sont réunis, comme complément du sujet principal, tous les détails accessoires, dans chacun desquels les peintres que nous nommions tout à l'heure n'auraient pas manqué de trouver leur tableau tout entier : d'un côté, le général et son état-major; ailleurs, une batterie qui s'élance au galop sur des monceaux de cadavres; plus loin, une ordonnance qui porte des ordres, ou des blessés qui râlent. Et la plaine s'étend à perte de vue, éclairée par un soleil pâle, et parsemée des ombres qu'y projettent des nuages passagers; et tout est étudié avec soin, traité avec vigueur; tout y est fini. Nous voudrions seulement que toutes ces batteries placées sur une seule ligne ne tirassent pas en même temps, car l'effet de leur fumée est désagréable, et que M. Bellangé s'appliquât à donner un peu plus de brillant à son coloris. C'est un défaut qu'on lui reproche depuis long-temps, et dont il devrait s'appliquer à se corriger.

Peintre de batailles, M. Delacroix est resté fidèle à ses antécédens. Artiste à l'imagination chaude, hardie, presque violente; plein d'enthousiasme et de dévouement à son art, ce n'était pas lui qui devait réduire un sujet si vaste et si animé aux proportions d'une scène de parade. Aussi, comme tous ses combattans se mêlent, se frappent, se culbutent! quelle lutte désespérée et sanglante! que d'efforts de l'attaque et de la défense! comme tous ces gens sont corps à corps, emportés par une rage aveugle. Aucun, certes, ne songe à poser pour le spectateur et à lui étaler ses habits brossés ou couverts d'une boue élégante et ses formes académiques! C'est une cohue, c'est un encombrement; en un mot, c'est un combat sérieux, acharné. Oh! que viennent à M. Delacroix, par l'étude, une couleur moins lourde, moins empâtée, une distribution mieux entendue de ses plans, une observance plus sage de la perspective linéaire et aérienne; que lui viennent le calme et l'expérience pour coordonner ses larges conceptions, et un jugement plus exercé de ses effets de couleurs, et il se posera au premier rang, et il sera un grand artiste. Ce qui lui manque s'acquiert, et il a reçu de la nature, au plus haut degré, tout ce qui ne s'acquiert pas. Nous avons appris sans surprise que ce tableau, incontestablement l'un des plus estimables de la galerie, a d'abord été refusé par le jury, et qu'il n'a obtenu ses droits d'entrée que par

une puissante intervention. Quand donc cesseront toutes les tracasseries, toutes les envieuses petitesses dont on abreuve les jeunes et vigoureux talens; quand l'école qui tombe et se décrépit chaque jour consentira-t-elle enfin à partager le terrain avec les hommes de l'avenir, et à espérer avec nous qu'elle ne sera pas le dernier mot du progrès de la peinture en France?

On retrouve dans la *bataille de Tolbiac* de M. Ary Scheffer toute la pureté et toute la convenance de son dessin, toute la gravité de sa mise en scène, tout le fini de son coloris, et les belles expressions de ses figures. Il y a tout à la fois de la sauvagerie et de la piété dans le cri de ce roi Franck, la francisque à la main, implorant au milieu d'une déroute le Dieu des chrétiens; sa pose est hardie sans être théâtrale Mais l'action qui se passe dans le coin gauche du tableau fait trop silhouette, et bien que le ciel soit au soleil couchant, la dégradation de la lumière est trop rapide. M. Henry Scheffer mérite aussi des éloges pour son tableau de la *bataille de Cassel.* Son héros est bien jeté dans la mêlée, l'action est chaudement engagée. Les coups se portent avec vigueur, les lances sont dardées et menaçantes; chacun est là pour sa vie, et le Valois brave et courageux, courbé derrière son bouclier, jonche de morts chaque pied du terrain qu'il conquiert. La couleur est habile et harmonieuse; c'est l'œuvre d'une main sûre et savante. Seulement il manque de l'air; le groupe est trop dense et fait pelote.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS D'AVRIL.

Qui donc a comparé le feuilleton à une barque dont le léger tonnage ne tire pas une voie d'eau? je ne sais; mais j'entrevois que ma chronique, glissant à la surface du temps, pèsera moins encore; j'ai beau regarder sur les deux rives en remontant le cours du mois qui s'éloigne, je n'aperçois pas de quoi lester la plus mince pirogue. Des riens, toujours des riens, et qu'en faire sans l'aiguille d'une fée ou la plume d'une femme! Par une bizarre contradiction, les esprits sont plus sérieux que les choses; le monde s'assied sur une chaise curule avec la gravité d'un sénateur, et quand il se croit au grand amphithéâtre, il n'est qu'au spectacle de Séraphin ou de Bobineau. C'est un tournoiement d'ombres chinoises et de marionettes à donner des vertiges.

Pour éviter la frivolité, ferais-je de l'érudition, me voici dans le pédantisme? Convient-il, d'ailleurs, de répéter que ce mois, si stérile à mes yeux, doit son nom à la fécondité qu'il répand au sein de la terre? à quoi bon remonter jusqu'au firmament pour en expliquer les signes? écrevisse ou cancer, qu'importe? l'un n'a-t-il pas été rappelé, du reste, par le long enfantement du 15 avril, et l'autre ne l'est-il pas chaque jour par les cruelles souffrances de l'industrie?

Aurais-je recours aux éphémérides? dirais-je que le mois dont j'entreprends la biographie, a vu descendre dans la tombe l'amante de Pétrarque et Gabrielle d'Estrées, la marquise de Pompadour et madame de Maintenon, Raphaël et Murillo, le Dominiquin et Le Sueur, Buffon et Franklin, Michel Cervantes et lord Byron, Racine et Le Tasse, Bossuet et Bacon, Jean Bart et Ruyter, Olivier de Clisson et Bayard, Richard-Cœur-de-Lion et Elisabeth d'Angleterre, Tamerlan et Mirabeau? Qu'est-ce que cela prouve? s'écriera-t-on aussitôt, et l'on aura raison : ça ne prouve rien. Or, nous vivons à une époque où il ne faut parler et écrire que pour prouver; après le café, la révolte et le tabac, l'argument, si querelleur qu'il puisse être, est le premier besoin de la société moderne; partout on discute et l'on dispute; le pour et le contre, rompus aux combats, ont des armures à l'épreuve de tous les coups; point de distinction de condition, d'âge, ni de sexe; la mêlée est générale; il y a mille petites chambres autour du palais Bourbon, mille petits tribunaux autour du palais de justice, et c'est en phrases de bazoche que l'on s'insurge contre le règne des avocats. Siècle praticien, siècle chicaneur, quelle parole serait assez souple pour glisser entre tes syllogismes, tes dilemnes, tes *quoique*, tes *parce que*, sans en faire dresser et siffler toutes les têtes? il serait plus aisé, je crois, d'aborder Gibraltar ou de voler la liste civile.

Heureux temps que celui où le *Mercure de France* avait rempli sa tâche annuelle à la satisfaction générale, lorsqu'il avait assaisonné quelque lourd poisson d'avril en charade ou en logogriphe! Le *Constitutionnel*, attaché de cœur à tous les usages de l'empire est le seul de nos grands journaux qui ait eu l'intrépidité de braver la désuétude; rejetant d'une main dédaigneuse et le bonnet de coton et le garde-vue dont le *Charivari* l'a si long-temps affublé, il a pris les façons dégagées, l'allure étourdie, toute la pétulance enfin d'un lycéen de 1812, et voici, entre autres facéties, ce qu'on lit sous le généreux titre d'*Esprit de la presse*, dans ce qu'il appelle sa *Publication du* 1er *avril*.

« M. Guizot a donné spontanément sa démission. On s'était trompé en lui supposant des vues ambitieuses. M. Guizot est décidément heureux de rentrer dans la vie privée et de reprendre ses travaux philosophiques.

» M. Molé est parvenu à constituer un ministère dont il sera le PRÉSIDENT RÉEL. Il va déployer toute l'énergie de ce caractère qu'on lui connaît.

» M. Persil s'est transporté lui-même dans les prisons, où il distribue des poignées de main et des consolations à tous les condamnés politiques.

» M. de Gasparin est monté à la tribune, et il a expliqué l'affaire Conseil. Tout ce qu'il n'avait pas dit à M. Thiers, quand M. Thiers était ministre des affaires étrangères, M. de Gasparin l'a dit à la chambre dans une improvisation qui n'a pas duré moins de quatre heures, et qui remplira demain 36 colonnes du *Moniteur*, imprimées en caractères microscopiques.

» M. le général Bernard s'est rendu dans la plaine Saint-Denis, où il a fait raser tous les petits échantillons de forts détachés dont on embellit, il y a trois ans, les environs de Paris.

» M. l'amiral Rosamel s'est embarqué pour l'Ile-Bourbon. Il va prendre des bains à l'*établissement de Salasie*.

» M. Martin (du Nord) vient d'entrer à l'école spéciale du commerce.

» Enfin, M. Duchâtel a présenté aux chambres un budget-modèle. Le jeune ministre des finances accuse un excédant de 999,999,999 livres. Au lieu de convertir la rente, on va rembourser immédiatement tous les rentiers, et désormais M. Duchâtel n'empruntera plus qu'à 1[2 p. 0[0 par an. Le ministère effrayé de la confiance qu'il inspire, et voyant que les caisses d'épargnes ne savent où placer leurs fonds, a propesé d'offrir une indemnité de mille francs à tout déposant qui voudrait bien consentir à retirer ses épargnes.

» La séance de la chambre des députés a été bien remarquable. Les ministres ont représenté la loi de disjonction, qui a été votée immédiatement par 211 voix contre 209, 25 millions de fonds secrets ont été accordés à l'unanimité. La chambre, indignée de la demande d'un million de dot pour la reine des Belges, a voté un million de rentes perpétuelles. La loi d'apanage n'a pas même été discutée. De toutes parts on a réclamé les *traditions de l'ancienne monarchie* ; on a donné au duc de Nemours le domaine de Rambouillet, la forêt de Senonches, la forêt de Montecaux, la forêt de Compiègne et même la forêt Noire.

» La loi de non-révélation a été votée par acclamation à la chambre des pairs. MM. les pairs ont eu à délibérer sur une pétition suivie de 33 millions de signatures, et qui demande le rétablissement de l'hérédité de la pairie.

» Une seconde édition du *Moniteur* annonce le mariage du prince royal avec une fille de l'empereur Nicolas.

« Tous les journaux se réunissent pour prêcher la paix et la concorde. »

Si ce gros sel là est du sel attique, je doute qu'en certain lieu on l'ait trouvé dynastique, mais de quoi vais-je m'aviser ! est-ce que cela me regarde ? dois-je imiter ces curieux qui s'ingèrent de savoir si la fiancée du Mecklembourg a des dents d'ivoire ou d'ébène, si sa taille est celle d'un grenadier hongrois ou d'un tambour major français, et si ses yeux, ses beaux yeux de princesse sont aussi grands que les états de son frère ! Ce qui mérite de m'occuper bien autrement, c'est ce satané de Mathieu Laënsberg qui continue du fond de sa tombe, ou de je ne sais où, à nous inonder de ses prophéties :

« En avril 1837, dit-il, de honteux projets qui avaient pour base la cupidité et l'avarice seront heureusement déjoués.» Devine qui pourra ; je m'y perds. Le véritable *Double-Liégeois* aurait-il voulu stigmatiser l'*avarice* de la minorité ou la *cupidité* du pays dans l'opposition qui s'est si inconsidérément manifestée contre les dots, les douaires et les apanages ? Je ne dirais pas non ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne s'agit d'aucun homme du pouvoir ; car ils sont tous aussi bien pourvus que désintéressés. Interrogez plutôt le *Corsaire*.

« Nous vivons, répondra-t-il, dans un âge d'or, c'est-à-dire dans un âge où l'on aime l'or par-dessus toutes choses. Si Jugurtha vivait, il retournerait pour Paris le mot célèbre qu'il fit pour Rome : « Ville vénale, il ne te manque qu'un acheteur. » Du haut en bas de l'échelle, tout est à vendre ; il s'agit seulement d'y mettre le prix.

» Cette soif de l'argent, ce besoin dévorant de richesses, viennent de se montrer plus que jamais à l'état d'endémie honteuse et funeste. Voici un pair de France, M. Portalis, qui assigne devant les tribunaux les cendres de Charles X, en restitution du solde d'un cadeau de noces (la bagatelle de cent mille francs) que le feu roi, *prodigue de sa nature*, avait promis à son fils, Portalis, deuxième

du nom. Ainsi, pour la dynastie des Portalis, il n'y aurait point eu de barricades. Voyez-vous d'ici Charles X condamné *par corps* à payer cinquante mille livres à MM. Portalis père et fils. Cela s'appelle déterrer des créances.

» La cupidité ne respecte rien, pas même les morts. Il y a plus ; elle spécule sur eux. M. de Sussy, directeur de la Monnaie, expire à peine, que M. Persil se présente pour le remplacer. Le lit est tout fait, il s'y couche ; il n'attend pas même qu'on ait changé de draps. Il y a, dans cette maison, une veuve et des enfans qui pleurent; peu importe, ils iront pleurer ailleurs. Les postes de ce genre doivent être escaladés par surprise ; autrement on les trouve garnis. C'est sans pudeur et sans honte qu'on doit marcher à cet assaut : si l'on hésite, d'autres se hissent sur vos épaules. Le succès est à ceux qui rougissent le moins et qui courent le mieux.

» Quand l'antiquité parlait du Veau d'or, elle ne se doutait pas que le culte de ce bœuf en bas âge serait la passion dominante de la révolution de juillet, laquelle a été, avant toute chose, une révolution de places, avec cette devise : « Ote-toi de là que je m'y mette. »

Évidemment, cette boutade n'est, comme la facétie du *Constitutionnel*, qu'une publication du 1er avril, bien qu'elle ait paru le 22 du mois.

En province, où le *Robert-macairisme* ne fleurit pas encore comme à Paris, on s'occupe beaucoup en ce moment de Buret et de Schubri : l'un n'est qu'un forçat qui, chargé d'une haute mission de police par M. de Gasparin, a mystifié les autorités de Cherbourg ; l'autre est le Jose-Maria de l'Allemagne, dont la tête a été mise à prix, qui a déjà reçu plus de cent blessures mortelles, et qui, suivant le récit d'un voyageur, vient de sortir armé de toutes pièces des flancs d'un pâté de Périgueux, sur la table du préfet de la Dordogne. S'est-il offert aux regards de M. Romieu sous la forme du hanneton légionnaire qu'a moulé Dantan ? C'est ce qu'on ne sait pas, et la gendarmerie incertaine se demande en vain si elle doit poursuivre le nouveau Cartouche qu'on lui signale dans les chemins de l'air ou sur les routes départementales.

Vivent les hommes de loisir ! Ils vous apprennent mille choses qui sont là sous vos yeux, et dont vous n'avez pas la plus légère idée. Croirait-on que sans un habitant de Pézénas, qui vient de me faire visite, j'ignorerais encore que nous avons eu, tout récemment, une éclipse de lune, que M. Barthélemy, de *Némésis*, a reçu la croix, que le zèbre du Jardin-des-Plantes, furieux de se voir remettre sa muselière avant d'être rassasié, a broyé une des jambes de son gardien, et que des envoyés malgaches ont succédé à l'ambassadeur de Lahore. Ces derniers, m'a dit un voyageur, sont au nombre de six ; leur teint est olivâtre, leurs cheveux laineux, leur nez épaté ; ils sont de race malaise, un seul excepté, qui a la peau noire, les grosses lèvres et les cheveux crépus des Cafres ; gardons-nous d'en rire : ils portent comme nous le frac noir, le pantalon noir, les bas de soie noire et les gants jaunes glacés. Tous les soirs, ils recueillent leurs souvenirs de la journée, et les confient religieusement au papier, en langue anglaise ou madécasse ; c'est avec ces notes qu'ils rédigeront le rapport qu'ils doivent faire à la reine des Oras, aussitôt après leur retour dans leur patrie. Ils sont observateurs, réfléchis, enclins à la critique, souvent même à la raillerie. Dernièrement, on leur montrait la statue d'argent donnée à Napoléon par

la ville de Paris après la bataille d'Austerlitz ; ils ont demandé si la statue était d'argent massif ; sur la réponse négative qui leur fut faite, ils ont rappelé qu'on avait fondu 30,000 piastres, c'est-à-dire plus de 400,000 fr. de notre monnaie, pour élever à Radama un mausolée d'argent.

Et ils triomphaient visiblement de cette comparaison de notre pauvreté avec leur richesse. Au bal donné dans la salle de Ventadour au profit des Anglais, une dame chargée de diamans vint à passer : « Voilà une dame qui porte sur elle pour plus de 200,000 fr. de pierres précieuses, dit à l'un d'eux leur conducteur. — Je ne m'étonne plus, répliqua le Malgache (c'était, je crois, un des professeurs), que les hommes soient chez vous si ambitieux et si avides ! Combien ne faut-il pas gagner d'honneurs et de trésors pour mettre tant de piastres dans la coiffure d'une femme ! »

Quand on pense que ces sauvages-là n'ont une langue écrite que depuis vingt-cinq ans, ne serait-on pas tenté de brûler tous les livres pour redevenir primitifs comme eux !

Mon débarqué de Pézénas, après m'avoir raconté tous les sinistres recueillis par le *Journal de Paris*, les avalanches, les trombes, ses crises, les paniques, les suicides, les duels, les mélodrames, les vaudevilles et les pamphlets, n'a pas manqué de se croire en droit de m'assaillir de questions ; n'est-ce pas Labruyère qui a dit qu'il fallait cent fois plus de tact et d'esprit pour questionner que pour répondre ? Il m'a toujours semblé que ce profond penseur n'était pas assez lu. Traîné de vive force sur la sellette, j'ai d'abord eu à répondre sur le temps, puis sur la politique, puis sur la littérature, puis sur les théâtres, puis sur le monde, puis enfin sur tout.

Voici les demandes et les réponses, et puisque mon fâcheux m'a empêché ainsi de rédiger ma chronique, il est juste que j'en laisse la responsabilité à sa charge.

— A-t-il fait aussi froid à Paris qu'à Pézénas en mars et en avril ?

— J'aurais quelque peine à le dire ; je vous répondrai seulement, avec un homme d'infiniment d'esprit dont je ne sais pas le nom, qu'ordinairement l'hiver ne vient passer que trois mois à Paris, mais que cette année il s'y est trouvé si bien, qu'il a voulu y passer le printemps.

— Ah ! c'est comme à Pézénas, nous avons eu trois bals dont un *historié*. Avez-vous, ainsi que nous, spectacle de société ?

— Oui, l'hôtel Castellanne, qui tend à rappeler les traditions délicates de l'hôtel de Bourgogne.

— Ah ! si je l'avais su, je serais descendu dans cet hôtel là. S'amuse-t-on mieux à la chambre des députés qu'à celle des pairs ?

— Ce serait difficile à déterminer ; si vous aimez le bruit, la seconde chambre vous plaira mieux que la première, elle a plus souvent que les juifs son jour de sabbat, elle vient cependant de rendre une loi sur les aliénés dont MM. Esquirol et Falret font très-grand cas.

— Ah !... et les mariages, comment ça marche-t-il ? Voici le moment... après Pâques.

— Sans doute, il y a beaucoup de millions en jeu ; le duc de Brissac épouse dans mademoiselle de Chévigné de Reims toutes les vignes de la Champagne.

— Et M. le vicomte Sosthène de Larochefoucauld ?...

— L'auteur des mémoires ?... je l'ai lu... C'est un homme qui écrit joliment et qui a surtout un art, un tact... Est-ce qu'il est vrai que M. de Lamartine soit sur le point d'être nommé ambassadeur ?

— On le craint. La législature nous a déjà pris la moitié de son génie, et la diplomatie menace d'en accaparer le reste.

— Ah ! ce serait dommage, il ne versifie pas mal et j'aime assez son style.

— C'est très-heureux pour lui.

— Je suis désespéré d'être arrivé trop tard pour le bal de la liste civile ?

— Ce n'est pas sa faute, il vous a en vérité attendu assez long-temps.

— Ah !... On m'a raconté des choses inimaginables ? Est-il vrai qu'il y eut cinquante lustres de cristal et des rivières de diamans ?

— C'était une féerie, un conte des mille et une nuits. En pareil lieu, on voit tant de choses, qu'on ne saurait en examiner aucune ; c'est un état d'éblouissement et d'ivresse impossible à décrire.

— Un de mes compatriotes, qui est employé dans le cabinet d'un ministre, m'a dit qu'il était allé pour voir danser la *cachucha* à mademoiselle Fanny Elssler, mais qu'au lieu de cette danse espagnole, c'était mademoiselle Taglioni qui avait dansé un menuet, ce dont il avait été extrêmement contrarié.

— J'en suis désolé pour votre compatriote, mais le menuet rajeuni par notre sylphide a eu tout le succès d'une danse nouvelle auprès des femmes, la chachucha est une danse de théâtre, la gavotte, au contraire, une danse de salon, et vous ne devez pas oublier que la salle Ventadour était devenue ce jour-là le premier salon de Paris. Il y avait trois mille personnes, et tant de beaux noms qu'on ne pouvait pas plus les compter que les jolies figures.

— Ah !... que je m'en veux de n'avoir pu trouver de place à la diligence de Montpellier quinze jours plus tôt, mais je tenais à venir en compagnie du fauteuil de Molière ; je me suis assis tant de fois dessus à Pézénas... J'ai manqué aussi le départ de Nourrit.

— Pour peu que votre séjour se prolonge, il faut espérer que vous verrez sa rentrée, car pourquoi s'exilerait-il ? Si Duprez est un chanteur admirable, si on peut l'appeler le Rubens de la France et dire que sa voix est pure comme l'air du printemps, n'y a-t-il donc pas place à l'Opéra pour deux talens de premier ordre ? On n'oubliera point, nous l'espérons, que

Souvent un fils unique est un enfant gâté.

— Je suis totalement de votre avis, mais les Italiens où sont-ils ? je n'ai pu trouver leur affiche.

— Ils sont en Angleterre ; ils ne se taisent pour nous que lorsque les rossignols vont chanter.

Ça se trouve d'autant mieux, qu'il n'y a pas de rossignols en Angleterre ; j'ai lu que la race s'y était éteinte comme celle des carlins en France. Quel est ce bruit ? le canon.

— C'est pour la fête... Vous savez... le 1er mai...
— Où tire-t-on ?
— Aux Invalides.
— Ah ! j'y cours.
— Serviteur. X. Moraldi.

HISTOIRE DE FRANCE.

Plus le roman perd de sa vogue, plus l'histoire reprend faveur. Après avoir erré dans tous les pays à la suite de toutes les imaginations, nous revenons enfin dans le nôtre, et nous paraissons résolus à l'étudier. Les mensonges s'en vont, les vérités arrivent, et pour peu que cette ferveur se soutienne, il ne faudra désespérer de rien : nous serons en voie de sagesse ; nous finirons par nous connaître nous-mêmes.

Le libraire Dentu, trop long-temps détourné de ses publications historiques par l'ouragan de juillet, vient enfin de mettre sous presse le dix-neuvième volume de sa *Collection de Pièces inédites sur l'Histoire de France.* Le savant M. Leber, qui préside à l'édition de cet important ouvrage, a versé, dit-on, dans le volume annoncé, les richesses les plus précieuses de sa belle bibliothèque ; c'est là une prodigalité d'autant plus louable qu'elle est plus rare chez les bibliophiles.

Le volume qui va voir le jour, et qui est l'avant-dernier de la collection, embrasse une des époques les moins connues de notre histoire, le quatorzième siècle. Un de nos collaborateurs, M. Adolphe de Puibusque, y a déroulé l'inventaire des connaissances acquises dans le cours ténébreux de cette transition du moyen-âge à la renaissance. Le tableau qu'il a tracé pourra trouver place, nous l'espérons, dans une des prochaines livraisons de l'*Écho*.

Non moins heureux que Dentu, Techener vient de faire paraître deux ouvrages d'une haute portée : l'*Histoire du drapeau, des couleurs et des insignes de la monarchie française, précédée de l'Histoire des enseignes militaires chez les anciens* (1), et l'*Histoire de la captivité de François Ier* (2).

Ces deux monumens historiques sont dus à M. Rey, membre de la Société royale des antiquaires de France, de la Société de l'Histoire de France, etc., etc. Une même pensée, une pensée nationale a dirigé l'auteur dans sa double entreprise. Défenseur consciencieux d'un passé que des intérêts modernes ne cessent de défigurer et de calomnier, il a voulu rendre au principe monarchique toute la grandeur de sa nationalité, tout l'éclat de son patriotisme, et il s'est attaché à démontrer que les plus belles gloires du pays étaient tombées des plis de son vieux drapeau. Aussi, n'est-ce qu'à la France qu'il dédie son livre.

---

(1) 2 volumes in-8° avec 24 planches, chez Techener, libraire, place du Louvre, et Delloye, place de la Bourse.

(2) 1 vol. in-8°, chez les mêmes libraires.

« Puisse-t-elle, dit-il, répondre par un accueil bienveillant à l'hommage que je lui fais d'un livre tout de conscience et de patriotisme, écrit sous l'inspiration de la gloire commune aux Français et à leurs rois ! »

Ce n'est pas ici un ouvrage de circonstance, et, comme pourrait le dire M. Dupin, un pamphlet d'archéologie ; l'auteur l'avait conçu avant 1830, et ses premières recherches remontent à plus de vingt ans.

« Lorsqu'en 1779, dit-il dans son introduction, Sonnini publia la relation du voyage qu'il avait fait en Egypte, je fus frappé à la lecture de ce qu'il disait d'un sceptre de Denderah, et à la vue de la figure qu'il en donnait. Dès lors je pensai qu'il y avait un parti précieux à tirer pour mon pays d'une pareille découverte, et je ne cessai d'y songer. Depuis que le drapeau qui, à la distance de deux mille ans, conduisit les Gaulois au pied du Capitole, et les Français dans les murs d'Alger, s'est replié sur lui-même, courtisan du malheur, je me suis mis à l'œuvre pour célébrer sa gloire. »

L'*Histoire de la captivité de François Ier* mérite également une place distincte ; car il ne s'agit de rien moins dans cet ouvrage que de venger l'honneur français d'une accusation opiniâtre qui le poursuit encore dans un prince qui en est la plus illustre personnification.

La non-exécution du traité de Madrid, du 14 janvier 1526, doit-elle être imputée à François Ier ou à Charles-Quint ? Telle est la question que M. Rey a examinée avec tous les documens puisés dans les relations connues du temps, et dans une infinité de manuscrits encore ignorés que possède la Bibliothèque royale. « La probité littéraire, dit-il, n'élude aucune objection, ne dénature aucun fait, ne suppose aucune pièce. J'ai tout examiné, tout exposé, tout discuté, et, considérant l'histoire comme une science de bonne foi, j'ai marché loyalement vers mon unique but, celui de démontrer, selon les règles d'une logique rigoureuse, que le traité de Madrid avait été rendu inexécutable, précisément par toutes les manœuvres qu'employa Charles-Quint pour amener François Ier à en accepter la conclusion. »

L'auteur pose successivement ces deux questions :

François Ier pouvait-il céder la Bourgogne ?

François Ier, ne cédant pas la Bourgogne, devait-il retourner à Madrid ? Et il n'hésite pas à répondre négativement sur l'une et l'autre, en s'appuyant de l'autorité des plus graves témoignages.

*Les bureaux de l'*Écho de la Jeune France *sont rue St-Honoré*, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



Arnout Lith.

Imp. d'Aubert et de Junca

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

Il y a eu un temps où l'on a fait abus du mot *jeune France*, aussi l'a-t-on bien vite usé ; mais il y a quelque chose qui dure, qui durera, quelque chose qui ne s'use pas, c'est le beau nom de FRANCE. C'est donc à elle, une et grande, que nous dédions notre recueil ; aussi l'appellerons-nous désormais,

ECHO DE FRANCE,

Revue Monarchique et Littéraire.

Notre fusion récente avec *la Tribune de la Jeunesse française* nous a semblé une occasion toute simple pour opérer cette modification dans notre titre, changement qui sera sans inconvénient pour la collection de l'*Écho*, puisqu'au mois de juillet prochain commencera le septième volume de nos publications.

PHASES

DIVERSES

DES SOCIÉTÉS ANTIQUES.

Nous avons dit dans notre dernier numéro que l'homme allait sans cesse se développant, et qu'il tendait toujours à retourner à son point de départ, comme à l'état absolu de science et de civilisation. Nous ne pensons pas, comme la triste et désolante philosophie du siècle dernier, que l'homme et la société aient commencé par un état rudimentaire ; nous leur donnons une origine plus vraie et plus pure; et il nous est impossible de concevoir dans la durée des âges un moment où la société n'ait point existé depuis que Dieu dit au monde de sortir du néant. Non, l'homme n'a pu se mettre en relation avec ses semblables sans une intervention supérieure qui lui apprît à les connaître, à les aimer et à se lier avec eux par de puissans et invincibles intérêts. Si une volonté d'en haut n'était venue aux premiers jours de la création lui imposer la société comme condition indispensable de son existence, ce triste et malheureux *enfant de la nature*, comme on disait naguère, serait encore après tant de siècles errant et misérable au milieu des forêts et des bêtes féroces, si toutefois les élémens n'eussent point fait justice d'un être identique à la terre par son corps, étranger cependant à sa nature par son ame, existant dans le monde comme une superfétation étrange, inutile, sans but, sans moyens de se suffire à elle-même. Aux premiers jours de la création, l'homme ne bégayait pas comme l'enfant qui vient de naître ; qui lui eût appris à formuler des sons, à expliquer ses pensées et sa volonté ?... Il ne marchait pas non plus sur ses mains comme les animaux ; comment et en quel jour a-t-il levé vers le ciel une tête imposante qu'éclairait un rayon de la divinité ?... Il fut créé complet, homme et femme, connaissant le bien et le mal, libre d'aller vers l'un ou vers l'autre, comme il convient à une nature intelligente ; il accepta avec reconnaissance la compagne que Dieu lui donna, et la première société se forma sous les auspices et par la volonté du maître.

L'erreur des philosophes sur la question de l'origine de la société, qu'ils ont follement représentée comme une invention purement hu-

maine, comme résultat inévitable de la mise en activité des sens perfectibles de l'homme, c'est d'avoir confondu l'état barbare avec l'état sauvage. Il faut une étrange préoccupation, une haine systématique bien forte contre la vérité religieuse pour dénaturer ainsi les idées, pour ne pas voir la distance qui sépare ces deux mots! L'état sauvage n'est pas l'état de nature, c'est le contraire qui a lieu : le sauvage n'est pas un homme, c'est un être dégradé, incapable de s'élever par lui-même, de connaître, d'abstraire, sans amour, sans souvenirs, sans prévision, informe assemblage de tous les vices, de toutes les passions brutales, sans une seule vertu qui soulage le cœur au milieu de ce cloaque impur. Le sauvage n'est pas, comme le barbare, un être qui commence, privé encore d'harmonie dans ses rapports avec l'homme, mais possédant tous ces rapports en germe; ce n'est pas un édifice qui s'élève, c'est quelque chose sans intelligence : *c'est une ruine.*

Il y a quelques années à peine, on n'entendait parler que de la naissance des sociétés, on lui assignait des époques précises, et on traitait avec un orgueil tout philosophique les temps inconnus et barbares. Aujourd'hui cependant on étudie avec ardeur ces époques primitives, et sous l'enveloppe qui les recouvre on a déjà trouvé d'immenses découvertes dans les sciences morales et philosophiques, ce qui ne s'accorde pas trop avec les prétentions modernes, avec *l'état de nature* et avec la morgue philosophique qui crut tout inventer au dix-huitième siècle. « Cet état de nature, dit M. de Maistre, est, dans un certain sens, l'état » de civilisation et de science; aussi, toutes les traditions orientales » commencent par un état de perfection de lumières, je dis de lumières » surnaturelles. » Il y a dans toutes les nations une opinion universelle qui place l'âge d'or au commencement des choses. Cet âge d'or n'a pu exister sans doute au milieu du chaos de la société et de l'intelligence; les dieux entretenaient alors un commerce intime avec les hommes, ils les guidaient comme leurs enfans chéris, et la terre et le ciel vécurent en paix, jusqu'à ce que les crimes des hommes forcèrent les dieux à remonter dans leur céleste demeure. Il est impossible de savoir jusqu'à quel point s'éleva la civilisation primitive, mais elle dut être immense, car le mal que les sciences avaient produit, comme si elles étaient maudites, nécessita le déluge, a dit un sage.

Toute société vient de Dieu; sans lui elle est impossible, et voyez comme elle s'abâtardit et succombe malgré les traditions qu'elle

possède, lorsqu'elle abandonne la religion qui l'a grandie. L'être d'en haut la mène selon les vœux de sa providence, toujours vers le même but, et par des moyens qu'il n'est pas donné à l'homme de comprendre.

La confusion des langues semble être dans les temps primitifs l'époque où s'arrêta la civilisation. Avec la langue universelle disparurent les vérités anciennes. Sur ses débris s'établirent une infinité d'autres langues qui altérèrent les traditions, et enfouirent la vérité sous des mythes obscurs et souvent contradictoires. Les connaissances humaines furent détruites, quelques pâles débris de l'antique lumière surnagent à peine dans ce naufrage immense ; l'état politique cesse, la civilisation tombe pieds et poings liés dans les bras de la barbarie. Cette opinion n'a rien que de très-probable, si l'on considère l'extrême importance du langage dans la société, et son influence sur la pensée et sur les progrès de l'humanité. Les enfans de Sem, réunis en petites peuplades qui habitaient les contrées méridionales de l'Asie, conservèrent sous des formes symboliques et obscures les débris des traditions primitives. Placés près du berceau de la création, favorisés par un climat délicieux, ces peuples donnèrent un libre essor à leur génie et parvinrent bientôt à reconstruire l'édifice écroulé. Cependant la vérité religieuse ne devait point périr ; Dieu se choisit un peuple auquel il donna mission de conserver les traditions dans toute leur pureté, et les juifs sont placés dans le monde comme la chaîne qui unit les temps primitifs et les temps modernes.

Pendant que les peuples de l'Asie marchaient à grands pas vers la civilisation, les enfans de Cham et de Japhet, *Japeti genus*, moins heureux que leurs frères, s'aventurèrent vers les terres inconnues de l'occident : dispersés ou errans en petites tribus dans l'immensité des déserts et des forêts, luttant contre les élémens et contre les bêtes féroces qui leur disputaient l'empire de la terre, ils perdirent peu à peu les mœurs humaines et reprirent la taille gigantesque des hommes antédiluviens ; le langage s'altèra, les traditions se dénaturèrent, se perdirent, ou furent s'enfouir dans le sanctuaire, car la science était devenue inutile. Toute cette époque est fortement empreinte de terreurs religieuses et de superstition. L'homme voyant partout l'action des dieux, divinisa toutes les causes qui agissaient sur lui, et peupla l'univers d'êtres imaginaires qui remplaçaient celui dont il avait perdu l'idée.

Jusqu'alors ces peuplades farouches et orgueilleuses avaient joui d'une sorte de liberté illimitée, sous le gouvernement des pères de famille ; cependant il fallut que ce pouvoir fût puissant et respecté, souvent terrible dans l'exécution de son mandat, afin de plier le caractère de ces hommes indomptables et de les préparer au gouvernement civil.

Il fallut d'abord s'approprier la terre sur les élémens et chasser les animaux féroces qui la couvraient. Cette lutte, cette guerre continuelle de l'homme contre une nature marâtre et terrible qui reprenait sans cesse de nouvelles forces pour accabler l'être chétif qui voulait la dompter, dut être longue et difficile. Les premiers travaux furent languissans, insensibles ; il fallut que les hommes s'unissent contre l'ennemi commun, et afin que la marche des défrichemens et des constructions fût plus rapide et plus féconde, on sentit la nécessité de se donner un chef. Le gouvernement de la famille cesse, l'âge divin, ou religieux, ou obscur selon les différens noms qu'il a reçus vient de finir, et va bientôt être remplacé par quelque chose de moins vague, par le gouvernement civil que la science sortant peu à peu du sanctuaire vient soutenir et développer.

Cette seconde époque, en accélérant les progrès de la société, ne fut pas cependant favorable à l'individu. Jusqu'ici on l'a vu jouissant dans le gouvernement patriarcal d'une liberté illimitée, mais sauvage et dont il ne pouvait tirer parti pour agrandir et pour compléter son existence. Maintenant, nous le voyons courber la tête sous le joug des forts, des patriciens qu'il s'était choisis pour maîtres et qui se révèlent à la fois prêtres et héros, fils des dieux, et souvent dieux eux-mêmes. L'homme a fait abnégation de sa liberté, il devient inhérent à son patron, il est confondu, identique avec lui : l'homme n'est plus l'homme, c'est quelque chose dont on tient compte comme instrument, comme propriété. Les populations croissent, quelques villes s'élèvent de loin en loin sur les côtes méridionales de l'Europe ; les défrichemens s'exécutent sur une vaste échelle, les forêts reculent et font place à des plaines cultivées qu'habitent d'immenses troupeaux. C'est l'époque des constructions cyclopéennes et des prodiges de toutes sorte. Dans les premiers temps, les hommes se regardèrent comme dépendant immédiatement de la divinité ; plus tard, le droit héroïque, ou le droit de la force maîtrisé par la religion, enveloppa, annula, méconnut l'homme pour n'avoir pas d'entraves dans la mission qui lui était con-

fiée. C'est le droit d'Achille, des héros, fils des dieux. *Jura negat sibi nata.*

La société *civile* est fondée, mais la société *politique* est encore à naître. Jusqu'alors la science, retirée dans le sanctuaire, n'était apparue aux peuples que sous des voiles impénétrables. La religion n'avait pas encore cherché à diriger, à développer l'existence matérielle des hommes. Pour comprendre ses enseignemens, ils n'avaient pas encore assez comparé d'idées. Les traditions antiques faussées, perverties par le temps, avaient fait place aux mythes, aux symboles sacrés qui furent le dernier refuge des vérités primitives. Peu à peu du fond des temples la vie s'écoula dans la société; des hommes prêtres et héros se montrèrent aux peuples, et par leurs enseignemens divins, firent entrer dans ce monde les vérités religieuses et scientifiques, tandis que les patriciens formaient et développaient la société civile et matérielle. L'Hercule de toutes les nations avait défriché et assaini la terre; Zoroastre et Bacchus dans l'Inde, Hermès en Égypte, et Orphée dans la Grèce commencèrent à proclamer la société civile et apprirent aux hommes les arts les plus nécessaires à la vie. Ce fut vers cette époque que des colonies grecques s'établirent dans les parties occidentales de l'Europe.

Pendant que l'Occident marche péniblement vers le progrès, l'Orient, plus favorisé du ciel, se reposait déjà de ses immenses travaux. Des populations nombreuses couvraient la terre, et remplissaient l'immensité des villes, pendant que l'Européen barbare errait encore dans les forêts avec ses enfans et ses dieux. La société civile s'était accomplie dès les premiers jours à l'aide des rois qui gouvernaient les peuples, et des prêtres qui gouvernaient peuples et rois. Les monumens scientifiques ou artistiques qui nous restent de ces temps reculés, effraient l'imagination par leur profondeur et par leurs formes gigantesques. Les sciences mystiques retirées dans les temples s'élevaient audacieusement jusqu'aux plus terribles mystères, l'esprit sans liens, mais aussi sans aide, parcourait les mondes et revenait de ses étonnantes excursions chargé des secrets qu'il avait dérobés au ciel. La science s'enveloppa de mystères et de symboles pour n'être point accessible aux profanes, car la société n'était pas encore assez forte pour qu'elle ne lui fût pas plus nuisible qu'utile; et c'est pour avoir voulu la répandre trop tôt dans les masses qu'Orphée, disaient les sages de la Grèce, fut déchiré par les Ménades. La science est voilée comme une modeste et jeune

vierge ; l'imprudent qui ose sans mission soulever le tissu qui l'enveloppe et pénétrer ses terribles secrets, reste comme foudroyé à l'aspect de sa beauté céleste, et meurt dans les convulsions du délire et de la rage parce qu'il ne peut atteindre à sa hauteur. Si l'on parvenait à dévoiler entièrement les symboles et les écritures hiéroglyphiques des temps antiques, il y aurait peut-être un grand étonnement dans le monde et une grande confusion pour l'orgueil des sciences modernes. Mais les portes du temple un moment entr'ouvertes se sont refermées, et les prêtres de l'Inde eux-mêmes ne voient plus dans les livres sacrés et dans les symboles qu'une langue morte, inaccessible à leurs regards.

A mesure que les temps s'enfuient, la civilisation avance et se dessine : aux théocraties pures, à l'état divin où l'homme vivait sous les lois de la famille et sous le bâton du père, avaient succédé, pour l'accomplissement de la conquête de la terre sur les élémens, les gouvernemens héroïques ou aristocratiques. Les guerres qui dans ce temps durent être presque continuelles, furent un motif puissant de civilisation. Bientôt ces castes privilégiées devinrent inutiles à leur tour, les gouvernemens humains prirent leur place et marquèrent une ère nouvelle. La propriété jusqu'alors exclusivement réservée à l'aristocratie, devint accessible au peuple. Là finissent les temps barbares, le règne de la force et de la peur, l'humanité commence, les hommes ne naissent plus esclaves et inhérens au sol qu'ils cultivent pour le maître. Chacun naît libre sous le gouvernement de la cité, ou sous le gouvernement monarchique.

Cependant la distance qui sépare l'état *politique* ou libre des deux autres est trop grande pour que la liberté puisse être complète. Issu à peine des fers de l'esclavage, l'homme libre n'aurait point su faire usage de ses forces : les peuples ne marchent point par bonds dans leurs développemens, Dieu ne veut point qu'il y ait des lacunes dans les progrès de la civilisation. Les classes autrefois souveraines gardèrent la direction des gouvernemens, non plus à titre d'hérédité, mais par la supériorité de leur intelligence. Il ne fut point permis au peuple de prétendre encore au sacerdoce, c'était la dernière conquête qui lui restait à faire pour rendre inutile désormais la tutelle des patriciens. Cette nouvelle phase qui se prolonge encore long-temps en Italie et à l'occident de l'Europe, qui n'a jamais cessé peut-être en Asie, fut cependant de courte durée dans certaines contrées de la Grèce placées près de la

mer. Pendant que Sparte courbe la tête sous le règne des Héraclides, et s'arrête immobile comme un soldat sous les armes, enchaînée par la rude main de Lycurgue; pendant que Rome s'agite, tremblante et incertaine sous la verge de fer des patriciens, Athènes, parvenue déjà à compléter son état politique sous le règne des rois, élève sa tête brillante et fière sous les lois simples et faciles de Solon.

Ces deux villes long-temps rivales de gloire et de puissance donnent à la Grèce, qu'elles se partagent, une physionomie double. A Sparte et dans les états doriens qu'elle dirige, le gouvernement aristocratique et les anciennes mœurs survivent à l'égalité introduite par Lycurgue. Partout règne une famille héroïque, issue en général des Héraclides; partout un sénat composé de vieillards, une éphorie, des mœurs d'une rigidité austère, et quelquefois brutale, un courage héroïque qui semble appartenir par son inflexibilité aux anciens âges, une teinte mystique, une immense influence sacerdotale, une civilisation enfin qui tient encore de l'Orient. Cette constitution de Lycurgue qui effaçait complètement l'individu devant la cité; ces lois si empreintes de sévérité et d'abnégation, si brutales et en même temps si saintes, si étranges, si harmoniques et si fausses, voilà peut-être un des faits les plus étonnans de l'humanité. Comment ce peuple s'est-il laissé lier les mains? Comment, sans autre compensation qu'un vain orgueil de prééminence à l'étranger, a-t-il accepté une existence triste, maussade, étouffée sans avenir? comment s'est-il arrêté quand tout marchait autour de lui?... Ce peuple pouvait-il échapper à la loi générale qui régit l'humanité?... Prétendre enchaîner l'avenir au frêle édifice qu'élève la pensée humaine, quelle audace et quel crime!... Il fut un homme cependant qui voulut créer l'éternité sur la terre, et cet homme prit l'immobilité pour la règle éternelle.

Si à Sparte l'influence des anciennes mœurs et de la religion tient une part si large, s'il y eut dans toutes les parties de l'état un agencement sans avenir il est vrai, mais en apparence si harmonieux que le Dorien le décorait du nom de *Cosmos* qui exprime l'ordre de l'univers, en revanche, sa brillante rivale prit le contrepied de cet état politique et social.

Sparte fit ses mœurs avec ses lois; Athènes, au contraire, donna pour base à ses lois les mœurs de ses citoyens. Assise sur les bords de la mer, sans cesse en relation avec les autres peuples, élevant la puissance

sur la richesse, Athènes se fit bientôt des mœurs purement démocratiques. Il n'y avait là ni famille sacrée, ni droit divin, ni vaincus, ni conquérans, il n'y avait que des hommes différens seulement de caractère et de génie. Le conseil des quatre cents proposait, le peuple délibérait en masse, sans distinction de riches ou de pauvres, de grands et de petits. L'ambition et l'intrigue se croisaient dans tous les sens; la grande affaire, le premier devoir du citoyen d'Athènes, c'était de paraître au grand jour, de s'élever, de dépenser follement la vie dans les plaisirs, dans les luttes ardentes de la tribune ou sur les champs de bataille. Jamais peuple n'eut une existence plus large et plus puissante sur les destinées des autres peuples. L'altière démocratie d'Athènes remuante et guerrière, avec ses besoins incessans de luttes et d'agitation, réunit cependant à ses mœurs capricieuses et quelquefois terribles une dignité native, un goût d'élégance et de délicatesse qui la rendirent si célèbre. Athènes, comme nous, régna sur les autres peuples peut-être autant par l'influence de ses modes et de ses fantaisies que par les brillantes qualités de son génie.

Sparte sut mourir avec son roi aux Thermopyles; les Athéniens à Marathon étonnaient les masses orientales, proscrivaient leurs généraux, battaient les Perses sur terre et sur mer, sauvaient la Grèce, et allaient se reposer de tant de combats, d'héroïsme et de génie sous la tente magnifique élevée par Périclès.

Que nous sommes loin des temps barbares, des familles sacrées, des époques symboliques! quelle différence dans les mœurs et dans les idées!... Une des phases les plus brillantes de la civilisation règne, s'étend, s'allonge, traverse l'Italie et se répand jusque sur les côtes occidentales. Pythagore tâche d'enfermer dans les nombres la connaissance intime des choses sous des quantités positives et déterminées; Socrate long-temps après donne des noms à la vertu et détermine les élémens de la philosophie pratique qu'Orphée et d'autres sages avant lui avaient enseignée sous des formes symboliques. Platon crée une république imaginaire qui sera toujours l'ambition et le désespoir du sage; Aristote règne comme un monarque dans les champs de la raison et de la science. Toutes ces écoles où le monde moral et le monde matériel découvraient leurs mystères, brillaient dans les trois Grèces et reconnaissaient Athènes pour leur mère-patrie. Là régnaient tous ces puissants rois de la pensée et du génie, là naquirent tous ces brillans

chefs-d'œuvre des arts qui ont fait l'admiration et les délices des siècles. Heureux les hommes privilégiés qui virent tous ces prodiges et qui se rechauffèrent au sublime foyer du génie !... Errer sur cette terre sacrée des arts et de la liberté, à travers la grotte de Calypso et les jardins d'Antinoüs, écouter la Sibylle mugir sur son trépied d'airain sous l'effort du Dieu qui la presse ; courir des jeux olympiques aux jeux brillans de la tribune; voir défiler devant soi cette foule de grands hommes, poètes, historiens, législateurs, artistes divins qui créèrent le ciel avec leur pinceau magique et se prirent à adorer leurs ouvrages ; s'incliner avec respect en écoutant les chants du vieux barde d'Ionie, ou devant la pluie d'or qui tombait du haut de l'Académie : voilà le spectacle qu'il fut donné aux Grecs de contempler, et que nos yeux avides ne peuvent admirer que de loin ; brillante lumière qui éclaira l'ancien monde, mais qui devait bientôt faire place à une autre phase de l'humanité, plus sévère, plus imposante, plus digne de la destinée de l'homme.

B. Maury.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHATEAU DE GOZON.

(CHRONIQUE DU ROUERGUE.)

C'est, je crois, madame de Staël qui, pour peindre l'aspect général des monts Apennins, les a comparés aux flots de la mer agitée. On a quelque chose de ce tableau sous les yeux, lorsque, du plateau qui domine la rive droite du Tarn, à la hauteur de Broquiès, on embrasse la rive gauche. Une multitude de sommets dressés les uns à côté des autres forment comme une sorte de fluctuation; l'œil se perd à les compter, et lorsque le soleil, à son couchant, se réfléchit sur les faces de chacun d'eux, les ombres qui se projettent dans l'autre sens rendent ces inégalités plus saillantes en les faisant grandir.

Toutes ces masses coniques, la plupart de grès rouge d'un aspect brûlé, présentent des pentes rapides et éboulées, sur lesquelles croissent quelques chênes de la plus chétive espèce. Au bas serpentent des cours d'eaux, dont la fraîcheur entretient une riche verdure et qui

portent mollement la vue sur de gracieuses lisières. Si l'on s'engage dans la profondeur des gorges, le paysage, bien que rétréci, n'est pas sans intérêt, surtout aux abords du Tarn : on y trouve toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les variétés de roches. C'est le blanc mat du caillou roulé, le bleu lapis, le vert de la serpentine, le jaune du calcaire, et quelquefois tout cela réuni en un même bloc, dans cette espèce à laquelle les géologues ont donné le nom de poudingue. Au milieu de toutes ces richesses naturelles, la pensée remonte jusqu'aux sources du fleuve, jusqu'aux cîmes des montagnes d'où chaque pierre fut détachée par la chute des eaux, et l'on se perd à suivre tant d'origines et de révolutions.

Les nations ont leur enfance comme les individus, et à cette époque de leur vie, elles sont soumises à l'empire de la peur. L'air se peuple aussi pour elles d'une multitude d'esprits ou de visions chimériques.

Au treizième siècle, ces frayeurs superstitieuses régnaient encore dans le Rouergue ; les tourelles et les donjons étaient autant de retraites mystérieuses servant d'asile aux fantômes. De là, ces spectres lamentables, ces apparitions menaçantes qui faisaient trembler jusqu'à ceux qui les racontaient. De telles croyances, exaltées par une foi vive, avaient une poésie qui empruntait quelque chose de plus merveilleux encore des lointaines expéditions de la Terre-Sainte ; les longues absences des barons, leurs retours imprévus, les objets inconnus qu'ils rapportaient de ces climats, leurs luttes et leurs traités avec les Sarrasins, ces familiers de Satan, tout cela faisait du moyen-âge une époque étrangement superstitieuse.

Les croisades, on le sait, naquirent d'une pensée d'expiation. Dans ces temps, bien des oppressions se faisaient sentir : la guerre, par sa licence, augmentait la violence naturelle de l'esprit de l'homme et le mépris des droits de l'humanité. Mais comme le principe chrétien était puissant, sa voix portait le remords dans les consciences ; et lorsque le poids des iniquités était devenu trop lourd, les hommes, si durs qu'ils fussent, tournaient leurs vues vers la Terre-Sainte ; on vendait ses biens, on engageait ses terres, on partait pour la Palestine, et c'était encore au christianisme que les peuples étaient redevables de leurs momens de trève.

Vers l'an 1238, la cîme du mont Gozon présentait un aspect bien différent de celui qu'elle offre de nos jours. L'art, achevant l'œuvre de

la nature, en avait fait un château-fort. Ces pans de murs qui seront bientôt au niveau du sol, élevaient fièrement leurs créneaux au-dessus de toutes les crêtes voisines, et semblaient, par leur masse imposante, défier les efforts du temps.

Quatre grosses tours en flanquaient les angles : la profonde vallée du Tarn formait par sa circonvallation une défense contre laquelle toutes les fascines du royaume auraient été insuffisantes. Des ouvrages d'art protégeaient le seul côté accessible de la forteresse, et couvraient l'étroit passage qui faisait communiquer ce pic isolé avec les plateaux calcaires situés à l'opposite.

Le seigneur du lieu, le comte Robert de Gozon, était sombre et altier ; chasseur impitoyable, ses nombreuses meutes remplissaient de leurs hurlemens les gorges du Tarn, et leur troupe affamée portait souvent la désolation dans les récoltes du laboureur. C'était là cependant ses plus doux passe-temps et ses moindres déprédations. Toujours hostile aux barons ses voisins, il les tenait en alarme par son esprit violent, vindicatif et rusé. On racontait dans la contrée, mais avec crainte et mystère, nombre de méfaits dont il avait chargé sa vie.

Non loin du pic abrupte, que couronnait l'aire de cet homme farouche, et dans un site qu'on visite encore aujourd'hui pour ses belles eaux et ses vertes prairies, vivait au château de Fayet un jeune seigneur, parfait modèle de chevalerie ; il occupait d'une manière toujours inoffensive pour ses voisins les rares loisirs que lui laissait la guerre. Son goût pour les armes et les armures le rendait l'arbitre de tout ce qui touchait cette importante matière; sa salle d'armes était tenue avec un soin recherché ; on y voyait rangées des épées de toutes les trempes et de tous les pays, des massues et des haches de tous les modèles, des casques à l'épreuve de tous les coups.

Un célèbre fabricant de Milan lui faisait des envois qui étaient attendus et reçus par le jeune chevalier avec une impatience égale à celle des jeunes femmes de nos jours, pour les caisses de robes ou de chapeaux qu'on leur expédié des magasins de Paris.

Le seigneur de Fayet possédait un trésor plus précieux encore que ses cottes de mailles, et pour lequel il eût donné la joyeuse de Charlemagne et la balissarde de Roland, je veux parler de sa jeune et belle fiancée. C'était la grâce rêveuse des filles de l'Orient, telles que le génie des poètes d'Arabie sait les créer dans le ciel du prophète.

Jamais, sur les montagnes de la Thessalie, l'imagination des enfans de la Grèce ne créa de forme plus aérienne, jamais oréade plus légère et plus svelte n'effleura les verts gazons de la vallée de Tempé.

Dans la froide région septentrionale qu'elle habitait, il n'était point de page, de ménestrel, ni d'écuyer qui n'eût soupiré pour elle, et sa douce et noble figure se plaçait toujours devant celle de la vierge Marie, dans la prière que tout pieux pèlerin et tout chevalier partant pour la Palestine adressait à la reine du ciel. Et lorsque son chevalier, attachant sur elle ses regards de feu, recueillit de sa bouche l'assurance d'une éternelle constance, qui n'eût dit, à la voix pénétrée d'Elfride, à son œil d'un bleu si transparent et si vrai, à sa bouche si naïve et si pure, qu'une ame d'ange rayonnait dans ce corps de mortelle.

Du haut de son fort, Robert de Gozon avait jeté un œil d'envie sur les richesses de son voisin; ses armes et sa dame avaient excité sa convoitise : mais comment pourra-t-il toucher le cœur de la jeune beauté? Quel charme, quel philtre attirera vers lui un regard, une parole? dans quel piége enfin fera-t-il tomber ses deux victimes?

Ce fut peu après que, dans l'horreur d'une nuit profonde, l'on entendit le bruit d'un combat dans l'intérieur du château de Fayet. Minuit venait de sonner; au pâle reflet d'une lune à demi voilée on avait vu glisser deux ombres le long des murs; une porte cria sur ses gonds et un long aboiement retentit dans les cours, mais rien ne répondit à ce signal d'alarme. Tu dormais sans doute, vaillant châtelain, et d'heureux songes voltigeaient autour de ton chevet; peut-être à cet instant rêvais-tu de gloire et d'amour, et l'infidélité ouvrait ta porte au meurtre! Des cris, des gémissemens se traînèrent bientôt vers la vallée, mais les vents étaient étrangement déchaînés ce soir-là, et ces bruits sinistres parurent des jeux de la tempête.

Cependant, au matin, l'on rapprocha la mort subite du châtelain de l'apparition du confident de Robert de Gozon aux abords du château la veille de l'événement: des taches de sang empreintes sur les dalles de la salle d'armes accusaient un meurtrier, mais la crainte glaçait les langues.

De magnifiques funérailles sortirent de la cour du château, et s'acheminèrent vers la chapelle. Robert parut, il portait le front haut; il conduisit le deuil comme un triomphe. La jeune veuve suivit le cor-

tége presque entièrement cachée sous un voile noir ; mais un an s'était à peine écoulé, qu'à ces habits lugubres avaient succédé des habits de fête. Robert de Gozon épousa la veuve du chevalier de Fayet, et s'empara de ses domaines. On remarqua seulement durant la cérémonie que son front paraissait soucieux, et on crut y lire d'autres pensées que des pensées de bonheur.

Dès cet instant, les bruits les plus étranges s'acréditèrent sur son compte. On le voyait, disait-on, toutes les nuits sur son palefroi, franchir d'un plein vol l'immense profondeur de la vallée pour aller s'abattre au pied de la tour solitaire de Montjaux, où les esprits malfaisans tenaient cour plénière. Son noir coursier ne prenait jamais de nourriture que de la main de son maître ; c'était un boisseau de soufre qu'il lui mesurait tous les jours. On avait remarqué qu'aux lieux obscurs, son souffle s'échappait en flamme verdâtre et que son œil de faucon flamboyait comme celui d'un réprouvé.

Bien des années s'étaient passées depuis le drame sanglant du château de Fayet, le pays respirait plus librement, on osait passer sous les tours de Gozon et lever les yeux sur ses créneaux. Le comte était parti depuis long-temps pour la Terre-Sainte ; des bruits de retour, contredits aussitôt par d'autres suivant lesquels il n'y avait plus de retour possible, s'étaient souvent succédé, et ceux-ci n'avaient attristé personne. Gozon était désert, Elfride s'était vouée à l'expiation, et pour elle l'expiation devait être au château de Fayet ; elle s'y imposait toutes les rigueurs de la pénitence ; sa vie s'épuisait en larmes ardentes qui creusaient ses joues et cavaient son regard. Un monde invisible semblait s'agiter autour d'elle, surtout vers l'heure de minuit ; ses lèvres alors murmuraient des réponses mystérieuses, et l'on eût dit qu'elle était en communication avec les esprits des ténèbres.

Il était une nuit dans l'année dont quelques vieux serviteurs avaient conservé la mémoire, mais ils gardaient ce souvenir dans le silence de leur cœur. Cette nuit était venue, et avec elle le cortége de ses terreurs secrètes pour les habitans du château. Au dehors, les vents de l'hiver hurlaient dans la vallée, mille voix gémissantes et confuses se heurtaient dans l'air, et la nature paraissait livrée aux puissances infernales ; on se sentait, dans le château, sous l'étreinte d'une terreur invincible. Assis au foyer domestique, les serviteurs se serraient autour d'un feu mourant qu'ils s'efforçaient en vain de raviver.

Retirée, selon sa coutume dans son oratoire, la pâle Elfride agenouillée sur son prie-dieu, lisait dans le livre des psaumes la prière du roi David : *Délivrez-moi, Seigneur, des noirs fantômes de la nuit.* Le tintement de la cloche se fit entendre à la porte : c'est le vent, dirent les serviteurs, il semble ce soir vouloir emporter nos vieilles tourelles, jamais il ne fit entendre de si lamentables sifflemens. — Jamais, reprit le plus ancien d'entre eux...., si ce n'est pourtant cette nuit terrible où ... et il n'osa pas achever. Un second tintement, plus fort que le premier, éclata dans la tempête.

L'oratoire était au-dessus de la herse. Troublée dans sa prière par le son répété de la cloche, et plus encore par ses intuitions secrètes, Elfride prenant sa lampe d'une main tremblante, descendit pour recevoir son hôte tard venu.

La porte s'était ouverte, et sous le porche l'on entendait comme les pas lents et sonores d'un homme chargé d'une pesante armure. On vit paraître aussitôt la forme d'un chevalier armé de toutes pièces, nul regard n'étincelait sous la visière, et le son creux qui résonnait indiquait une armure vide; la cotte de mailles était de Milan : C'est lui! s'écria Elfride, et elle tomba sur la dalle. Le spectre ne s'arrêta pas, il posa son pied de fer sur le cœur de l'infidèle, et se dirigea sans guide vers la salle d'armes. Les serviteurs empressés autour de leur maîtresse, essuyèrent la sueur qui coulait de son front, mais cette sueur glacée était celle de l'agonie.

Le premier rayon de l'aurore qui glissa dans la salle d'armes y fit briller une armure (1) de plus, et bientôt Elfride descendit à son tour dans la ombe. La mort avait vengé la mort, Robert esclave des Sarrasins avait expiré sous leurs coups. EUGÈNE DE BARRAU.

---

(1) L'armure à laquelle la tradition rattache cette légende, est celle dont le propriétaire actuel du château de Fayet vient de faire hommage à la société archéologique de Rhodez.

DE L'INDIFFÉRENCE
EN MATIÈRE POLITIQUE.

Nous sommes arrivés à une époque de crise qui exige impérieusement, de ceux qui veulent le triomphe du bien, autant d'activité que d'énergie. La vérité, pour se faire jour au milieu de tant de mensonges et d'hypocrisies, a besoin de formuler plus hardiment ses principes, de déployer ses drapeaux, de s'armer de pied en cape, et de paraître dans l'arène avec tous ses avantages. Cependant, la faiblesse, la peur, le découragement, l'égoïsme, se sont emparés de bien des ames qui paraissent avoir perdu jusqu'au souvenir de leurs plus vieilles convictions.

La foi politique est presque entièrement éteinte, ou semble décidée au plus complet mutisme. Des hommes jadis exaltés et prodigues de protestations de tout genre, se sont laissé dominer par l'intérêt matériel, ils ont tout sacrifié à leur propriété, à leur argent, à leur chère tranquillité ; ils se renferment dans les nouvelles habitudes de calme et de nonchalance qu'ils ont adoptées, et, les bras croisés, la bouche close, ils entendent tout, voient tout, sans s'émouvoir et sans rien déranger à leur vie stagnante et inutile. Pour caractériser leur situation, la parodie peut dire d'eux: *impavidum feriunt ruinæ.*

Et pourtant, quelle noble carrière serait ouverte à ceux qui accompliraient un devoir de conscience et d'honneur, en se vouant à la défense de l'ordre, de la dignité du pays, et en repoussant violemment tous ces impudens sophismes et ces doctrines effrontées qui se multiplient sous toutes les formes. Il serait bon et beau de couler à fond ces systèmes qui se croisent en tous sens, se livrent un combat à mort, et qui, sans se souvenir de la veille, comme sans prévision du lendemain, ne veulent profiter du présent que dans l'intérêt de leurs erreurs.

Jamais société n'eut une destinée plus étrange ; peuplée d'hommes qui visent tous à la science et prétendent à la perfection, on n'y trouve cependant aucun résultat heureux, on cherche en vain dans cette foule de théories si audacieuses, d'argumentations si fécondes, une conclu-

sion utile et consolante. Ce qui est honteux et désespérant, c'est de voir les mauvaises passions triompher, le mal se propager, à force d'inertie et d'inconcevable pusillanimité, de la part de ceux auxquels il serait si facile d'arrêter leur cours. Mais l'indifférence a gagné toutes les classes, on s'endort dans cet état qu'on n'essaie pas même de justifier, et qui mène bientôt au plus complet oubli de tous les devoirs en religion, en morale, en politique. C'est un vampire qui s'est accroupi sur la société et se complaît dans cet affreux cauchemar auquel il l'a condamnée. Cette société qui fait peur et pitié, reste engourdie sous le poids du monstre, et tout à la fois corrompue et blasée, ne peut retrouver la force de secouer ce joug ignominieux.

Il est nécessaire de constater cette déplorable situation, et de la combattre, dans l'intérêt de ceux qui s'en font les esclaves, bien plus encore que dans celui d'une opinion. Et, en effet, certains en sont venus à ce point d'indolence et de marasme, qu'ils croient servir toujours leur cause, par cela seul qu'ils ne l'abandonnent pas publiquement. Ils se persuadent qu'ils restent dévoués et fidèles alors qu'ils ne font pas un pas, ne disent pas une parole pour le soutien ou la propagation des principes qu'ils prétendent posséder encore. Leur dévouement se garde bien de se manifester par des actes, il se borne à *s'abstenir*, et il s'applique à profiter de ce mot dans sa plus large étendue. Ils ne retrouvent de voix et d'énergie que pour blâmer hautement ceux qui sont à leur place au combat, il les accusent de vouloir se mettre en avant, se donner de l'importance, et comme une conduite si brave et si loyale est un remords vivant pour eux, ils les critiquent et cherchent à leur faire expier leur crime de constance et de courage.

La peur vient entraver jusqu'à leur générosité naturelle, et la charité ne les anime plus du moment qu'elle a une cause politique. Ils sont aux petits soins pour éviter ce qu'ils craignent le plus, *de se compromettre*, même dans des occasions où leur affection, comme leur reconnaissance, ne devrait jamais faillir. Ils tremblent dès qu'on les convie à un acte qui ne sera pas enveloppé du plus profond mystère. Il y a un an, ils donnaient parfois quelques écus, à condition que leur nom resterait toujours ignoré; aujourd'hui, pour plus de sûreté, ils ne veulent plus rien donner du tout et, au fait, c'est plus économique et plus commode. Une souscription, une aumône pour des détenus, des condamnés, les effraient et les irritent. « Oh, mon Dieu! répondent-ils,

» on n'entend parler que de ces gens-là, c'est fatigant !.. » Et quand on leur représente que ces *gens-là* sont toujours captifs, que leur position *bien fatigante* aussi est toujours la même et n'a pas plus changé que la fortune de ceux auxquels ils ont bien droit de demander des secours, oh! alors, ces crésus s'indignent, et souvent leur richesse crie misère pour motiver un refus. La presse leur déplaît davantage à mesure qu'elle devient plus courageuse, et se fait plus obstinément le redresseur des torts du pouvoir, et ils ne lui épargnent pas leurs durs sarcasmes.

Aussi, lui refusent-ils leur concours, car le journal qui se permet chaque matin de flétrir ce qui est mauvais et de louer ce qui est bon, se rend coupable d'une franchise et d'une persévérance qui leur font trop mal au cœur, à eux résolus à ne pas agir, et à désapprouver ceux dont ils se réservent de reconnaître et d'exploiter un jour la victoire...

Malheureusement, l'indifférence est contagieuse, et ses progrès sont aussi rapides que désastreux; c'est donc contre ce fléau qu'il faut s'insurger sans relâche, car de l'indifférence à l'oubli, et au parjure il n'y a qu'un pas, et il est urgent de s'arrêter bien vite pour ne pas franchir le dernier degré... Et puis quelle joie, quel bonheur pour tant de cyniques apostats de l'époque, de voir la désertion et l'insouciance au sein d'une cause dont l'union fait la force !!!

L'*Écho de la Jeune France* a surtout pour but de détruire cette déplorable tendance, qu'il est trop facile de remarquer. Pour y réussir, il faut s'opposer d'abord au cours de cette perversité qui souille le monde, et qui, lorsqu'elle ne fait pas de prosélytes, a au moins pour cruelle conséquence de développer et d'agrandir dans certaines ames les dispositions à la couardise ou à l'égoïsme.

Nous autres hommes de foi et d'espérance, nous sommes assurés de ne pas agir comme ces écrivains qui admettent aujourd'hui sans pudeur ce qu'ils combattaient hier et qu'ils désavoueront demain, qui se font les séides d'un pouvoir auquel ils ne croient pas plus qu'à tout autre, qui se moquent de tout, outragent tout, Dieu et les hommes, la monarchie et le peuple, la société tout entière, et pour suivre leurs habitudes jusqu'au bout, se rient d'eux-mêmes.

Déjà, dans l'*Écho de la Jeune France*, une femme distinguée d'esprit et de cœur, madame la baronne de Vaux, s'est faite l'organe de la foi

religieuse qui est la base de toute société, et elle poursuivra noblement sa tâche. La foi politique a besoin d'être ravivée, et nous entreprendrons de remplir ce but avec autant de zèle que de conviction. Nous suivrons les mœurs de notre époque, nous rendrons un compte exact de l'état des esprits, et nous serons heureux si nos efforts, toujours consciencieux, parviennent à triompher du mal que cet article a voulu définir et combattre.

AUGUSTE JOHANET.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les années se suivent et ne se ressemblent pas ; il y en a qui nous viennent régulièrement belles, avec leurs saisons bien distinctes et bien réglées, et pour ainsi dire avec une allure sage. Il y en a d'autres qui arrivent aux hommes comme si elles avaient été faites par eux, on n'y reconnaît plus l'ordre établi par le Créateur. L'hiver n'a plus de glaces, le printemps plus de fleurs, l'été plus de moissons, et l'automne plus de fruits ; ces années-là semblent avoir passé à travers les révolutions de la terre pour nous venir, et s'être modelées sur elles.

L'année 1836 et l'année 1837 (jusqu'à ce jour) doivent être rangées parmi ce que j'appelle les *années folles*, elles ont été sans ordre et sans beauté, on dirait qu'elles aussi se sont révoltées et n'obéissent plus à Dieu... Tâchez d'apercevoir un soleil de printemps à travers les déluges de pluie qui nous tombent sans relâche. Nous voici à la fin de la *lune des fleurs*, dites-moi où sont les roses. Bientôt les jours vont décroître ; comptez les beaux jours que nous avons eus? Non, tout est interverti, les deux derniers hivers, nous n'avons point eu de beaux froids à ciel bleu, mais un malaise humide a constamment pesé sur nous. Ce printemps, nous n'avons qu'une chétive verdure et que de pâles fleurs sans parfum.., tout est changé.., tout nous manque, hors les livres! en voici des *montagnes* sur ma table. Commençons.

ÉTUDES SUR LES MYSTÈRES, par *M. Onésime Le Roy*.

J'aime à voir chercher dans nos annales, dans les vieilles mœurs

d'autrefois les sujets des livres que l'on écrit aujourd'hui ; j'aime cette alliance du présent avec le passé. Le temps où la pensée allait à Rome, à Sparte, à Athènes, pour trouver des inspirations, est heureusement passé. Grâce à Châteaubriand et à Marchangy, la religion de nos pères et la patrie de nos devanciers nous suffisent aujourd'hui, et c'est à ces deux sources sacrées que les hommes de bien vont à présent puiser leurs sujets.

M. Onésime Le Roy a porté son attention sur un sujet bien digne, selon nous, de fixer les méditations des hommes qui s'occupent de notre littérature dramatique, sur ces *anciens mystères* applaudis par des chrétiens pleins de foi et de ferveur.

Ces drames religieux sont loin d'être connus; ceux de nos écrivains qui, dans ces derniers temps, ont, à l'aide d'une critique lumineuse, le mieux exploré le moyen-âge, semblent s'être arrêtés, comme par effroi devant l'obscure immensité de notre vieux théâtre. M. Guizot, pendant qu'il était ministre de l'instruction publique avait vu à regret que les explorateurs du passé n'eussent pas compulsé les *mystères* et les *moralités* qui se jouaient autrefois aux grandes solennités de la religion devant les rois et le peuple. Dans une de ses circulaires, il écrivait : « Il s'est conservé en quelques localités de la France des fêtes, » des représentations dramatiques populaires. Il ne sera pas indiffé- » rent d'examiner et de noter ces restes du passé, avant que la civili- » sation moderne et l'usage de la langue générale ne les aient fait dis- » paraître. »

Ce que le ministre indiquait, M. Onésime Le Roy l'a fait, et l'a fait avec succès.

Dans un village du Hainaut où j'ai été élevé, dit M. Le Roy, se trouvait un calvaire (je le vois encore), ses grandes figures peintes grossièrement, mais avec énergie, excitaient en nous, pauvres enfans, une impression que je ne puis décrire. Quelque artiste serait venu nous dire : « Vous avez bien tort d'admirer, ne voyez-vous pas que le bras de ce christ manque de *contour* et de *faire*; que les pleurs de cette femme sont trop peu nuancés, que le fusil de ce soldat est un anachronisme? » De semblables critiques n'auraient point détourné de leur attention des enfans... Eh! bien, pour entrer dans le génie de nos pères, tâchons aussi, suivant le conseil de l'évangile, de nous faire petits avec les petits, de nous reporter dans l'enfance de l'art et chez un peuple enfant, que

nous entendrons criant : NOEL ! NOEL ! et pleurant d'attendrissement et de joie à des représentations qui feraient dédaigneusement sourire *notre maturité*.

Les sujets des *moralités* et des *mystères* n'étaient pas toujours empruntés à la religion. Les poètes dramatiques des vieux temps en prenaient aussi dans l'histoire du pays, CLOVIS ET CLOTILDE. Une femme amenant un rude guerrier à la foi, c'était là un *sujet national*, s'il en fut jamais, et s'il n'existait pas il faudrait l'inventer.

M. Onésime Le Roy, dans son livre plein d'érudition, de bon goût et de bonne foi, passe en revue ce drame de Clovis. C'est vraiment à grand regret que je ne puis aujourd'hui en faire des citations, mais j'ai dit tout-à-l'heure que j'avais devant moi des montagnes de livres, dont il me faut parler. Je quitte donc les mystères, avec la ferme résolution d'y revenir, comme à une source de hautes réflexions et de pensées poétiques.

GEORGES SAND, par *M. le comte Théobald Walsh.*

Parce que ce livre est écrit par le fils de mon frère, dois-je m'abstenir d'en parler ? je ne le crois pas, car personne n'aura pu mettre à sa lecture l'intérêt que j'y ai apporté. J'en ai relu au moins deux fois chaque page, et chaque fois je me suis réjoui, car j'ai toujours trouvé une bonne pensée unie à de la verve et à du talent.

Comme tous ceux qui peuvent sentir et qui savent lire, M. Théobald Walsh avait trouvé dans les écrits de GEORGES SAND des beautés sans nombre, des beautés du premier ordre. Et comme tous les hommes de bien, M. Walsh s'était attristé de voir un talent si immense se faire l'auxiliaire et le complice des plus impies et des plus désolantes doctrines... Mais la tristesse qu'il avait ressentie en lisant *Lélia* et *Jacques*, eût été une tristesse stérile s'il l'eût gardée muette au fond de son ame ; à M. Walsh il fallait davantage que le sentiment pénible qu'il portait au dedans de lui : pour satisfaire à sa conscience il a jeté un cri d'alarme, et je l'en applaudis ; car alors que l'on voit le feu quelque part, il ne faut pas se borner à plaindre ceux qui vivent dans la maison où l'incendie éclate, il faut les sauver, il faut sauver la ville, il faut crier au feu. Il faut faire plus, il faut mettre la main à l'œuvre, et porter secours, se joindre à la chaîne ou monter sur les poutres embrasées.

Dans la société, telle que l'égoïsme nous l'a faite, on aime tant son repos que tous les jours on aperçoit des dangers sans les signaler. La nonchalance est si grande que l'on ne veut pas *tant seulement* lever le bras pour indiquer où est le péril; aussi, remarquez ce que nous appelons certains journaux, enveloppés dans les pensées de lucre et d'intérêt. A peine s'ils ont prononcé quelques mots pour mettre le public en garde contre les poisons de *Jacques* et de *Lélia!*

Puisque j'en suis venu à parler du silence que les journaux gardent souvent à tort, je vais dire toute ma pensée. Et moi aussi, j'ai eu un journal quotidien, un journal religieux et monarchique à diriger, à trente lieues de Paris; quand je me suis vu placé à ce poste difficile, voici les devoirs que j'ai cru les miens. Tout ce qui était dangereux, je me serais cru coupable si je ne l'avais pas montré; tout ce qui était noble et bien, je ne me trouvais jamais assez de voix ni d'espace pour l'annoncer.

C'était en vain que l'on venait apporter à la *Gazette de Normandie* les *annonces payantes* des mauvais ouvrages, des livres ou des journaux contraires à nos principes. Pour de l'*argent*, nous ne voulions pas aider à la propagation des mauvaises doctrines.

Vous le voyez bien, je ne comprenais pas le *journalisme* comme bien des gens le comprennent aujourd'hui. J'en étais encore à l'enfance du *métier*, ou pour mieux parler, je n'en étais pas venu là, j'étais resté au *devoir*. Aussi, tous les bons livres qui se publiaient à Paris, étaient annoncés à Rouen avant que leurs auteurs eussent pu seulement parvenir dans l'antichambre d'un commis de tels grands journaux de la capitale.

Si un ouvrage de conscience comme Georges Sand, nous était venu alors que mon fils et moi étions à la *Gazette de Normandie*, nos colonnes se seraient ouvertes à des citations d'un livre aussi consciencieux, d'un livre qui vaut une bonne action. Aujourd'hui ce n'est point l'amour de famille, c'est l'amour du bien qui me fait transcrire ce qui suit.

« *Un gamin* de mon espèce..., » c'est par ce mot que commence la dernière lettre de Georges Sand, mot profond, plein de portée, qui révèle toute une vie, tout un caractère. Jamais le précepte du sage : connais-toi, ne reçut un plus entier accomplissement. Cette qualification si vraie, si pittoresque, je ne l'ai point trouvée, c'est *Georges*

Sand qui me l'a fournie, il l'a puisé dans la conscience de soi-même, et s'est peint d'un seul trait, non pas en buste, mais en pied, mais tel qu'il s'est audacieusement *posé* devant la société indignée. Et ne croyez pas que ce soit là un de ces mots lâchés à l'étourdie; c'est bien le fond de la pensée de SAND. Il caresse cette idée, il y revient avec complaisance. « Je suis, dit-il ailleurs, un vrai bohémien, un polisson, le plus » indiscipliné voyou qui ait fait de la vie une école buissonnière. » En effet, pour peu qu'on y réfléchisse, l'auteur de *Lélia* et de *Jacques* n'est autre chose que le *gamin du génie*, le *gamin* élevé à sa plus haute puissance. Poursuivons le parallèle, il ne nous fera pas défaut; partout l'analogie en ressort fondamentale, frappant et jetant une clarté vengeresse sur GEORGES SAND, et sur le caractère et la tendance de son œuvre.

Voici, selon nous, un admirable portrait du *Gamin* :

« Le gamin représente les instincts mauvais de notre nature abandonnée à elle-même. Ses penchans destructeurs et désordonnés, sa sauvage indépendance, sa haine contre toute autorité, son mépris cynique pour ce qu'ont respecté les hommes de tous les temps; les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, telles que les a sanctionnées le consentement unanime des peuples, sont pour lui sans valeur. Le gamin est à lui-même sa loi vivante. Ses appétits, ses passions, ses haines, sont les seuls mobiles, la seule règle qu'il reconnaisse. Il vit en dehors de la société, à laquelle il a déclaré la guerre; et, ne pouvant l'anéantir, il l'outrage; il salit les murs d'impures images, et y trace des inscriptions révoltantes. Après avoir assisté au départ de la chaîne, car le gamin est avide d'émotions, il s'étend au soleil, il se laisse bercer aux fantaisies de son imagination indisciplinée...

» Encore préoccupé de ses rêves, le gamin s'assied sur la pierre de l'égoût, tribunal digne d'un pareil juge; dans son audace effrontée, il cite à sa barre la société, qui poursuit son chemin en détournant la tête avec une expression de pitié mêlée de dégoût; il s'en venge en l'insultant en détail : le prêtre passe, il lui jette des paroles de blasphème et d'outrage; car le prêtre, c'est le représentant d'une autorité *acceptée*, et, à ce titre, il lui est odieux.....

» Un brillant équipage vient-il à l'éclabousser en passant, il est rageur, le gamin; il grince des dents, vomit des imprécations, lance des

pierres et de la boue contre la voiture qui s'éloigne. Ce riche qu'elle emporte, c'est son ennemi; que ne peut-il le mettre à pied; ah! qu'il saurait bien le rouler à terre; car c'est ainsi que le gamin entend l'égalité.

» Il est, lui, l'ami du prolétaire, non de cet ouvrier laborieux qui nourrit sa famille, et porte le dimanche à la caisse d'épargne les économies de la semaine; celui-là, il le traite d'ÉPICIER; mais de cet homme turbulent plus assidu à l'estaminet qu'à l'atelier, qui s'enivre du produit de sa journée, rentre dans son bouge, bat sa concubine et ses enfans affamés, et court se joindre à l'émeute qui hurle dans nos carrefours. Le gamin marche avec elle, la secondant de ses vœux, l'encourageant de sa voix et du geste. Il brise les reverbères, dont la modeste lueur assure le repos de la cité, et guide la patrouille sur les pas de celui qui le trouble. Au gamin, ce sont les torches qu'il lui faut, il dépave la voie publique, renverse les barrières, insulte le magistrat sur sa chaise curule, profane le sanctuaire, casse les vitres des hôtels, et, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir rien respecté, il envahit le domicile du citoyen obscur, et trouble la paix de son humble foyer.

» Traîné devant le juge pour quelque énorme scandale, le gamin est atterré par le cri réprobateur de la conscience publique. Pour la première fois, il se trouble, son audace l'abandonne, il balbutie une sorte de désaveu : « Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. » Le juge le renvoie flétri, et ses amis déconcertés vont répétant, pour sa justification : « Il n'a pas été compris. »

» Cultivez cet heureux naturel, George Sand ! il y a de l'étoffe dans ce garçon-là ; c'est un de ces *sauvages* que vous aimez, et que la société n'a pas encore gâté. Enseignez-lui à lire dans *Lélia*, formez-le à votre école. S'il a du génie, il continuera votre œuvre ; dans le cas contraire, vous en ferez au moins un Lacenaire, un Benoît, qui sait ? peut-être même un de Sade ! Comme tel, il pourra encore être, pour vous, un auxiliaire utile, et, par l'action dissolvante de son exemple ou de ses écrits, contribuer à préparer le triomphe de l'individualisme sur le principe social.

» Mais ne serais-je point injuste envers le gamin? Hâtons-nous d'invoquer, en sa faveur, sinon un fait à décharge, du moins une circontance atténuante. Il n'a rien reçu, lui, de cette société qu'il maudit sans la connaître. Triste jouet du hasard, livré, sans moyens de défense,

aux tentations incessantes du vice et de la misère, il est resté étranger aux bienfaits de l'éducation, à l'influence préservatrice de l'esprit de famille : il ne lui a pas été donné de savoir et de choisir. Le gamin n'a pas reçu d'une bouche chérie et vénérée, de celle de sa mère, les premières traditions sociales; il n'a pas eu sous les yeux l'exemple journalier des vertus modestes et difficiles; il n'a pas appris à respecter, dans son père, le protecteur du foyer domestique, le chef de la famille, ce type primitif de toute autorité. Il a eu pour mère une fille publique, *père inconnu*. Pourquoi donc imputerions-nous à cet infortuné son immoralité, résultat nécessaire de l'abandon où il a vécu? »

Ce portrait nous a paru si frappant de ressemblance, si chaud de vérité, que nous n'avons rien voulu en retrancher, et c'est sans orgueil de famille que je dis que les pages que je viens de transcrire de George Sand auraient bien été dans un feuilleton ou de la *Gazette de France* ou de la *Quotidienne*.

Tout le livre du comte Théobald Walsh est écrit avec cette même verve. Et dans son indignation constante contre les funestes doctrines de George Sand, on voit toujours une vive admiration pour le grand talent de l'auteur de *Lélia* et de *Jacques*. George Sand est comme le *Satan* de Milton, on l'admire en le maudissant.

Apothéose de Charles X, par M. *Henri Carion*.

Le roi, frère de Louis XVI, le roi sacré à Reims, le roi dont les soldats avaient conquis Alger, le roi le plus honnête homme de son royaume, a été détrôné, banni; et ce n'est que la mort qui l'a délivré de l'exil. Les Français ne le rappelant pas, Dieu l'a appelé à lui. Et maintenant la France, qui ne l'a plus pour roi, a un patron de plus dans le ciel.

Cette mort si triste, ce spectacle si grand, si solennel d'un fils de saint Louis, calme et résigné, rendant son ame à Dieu sur une terre étrangère, ces funérailles royales qui ne prennent point le chemin de Saint-Denis, cette humble sépulture du couvent des franciscains de Goritz, toutes ces scènes mémorables ont inspiré à M. Henri Carion, notre collaborateur, des vers que nous voudrions pouvoir reproduire. Mais nous avons sur nous des regards ombrageux qui nous épient et qui nous feraient un crime de nos citations.

M. Carion nous montre Charles X en face du souverain juge :

Les yeux en pleurs, la gémissante France
A la droite de Charle avec amour s'élance,
Et, par ces mots, soutient le juste épouvanté :

« O rois des rois, ta noble image
» Brillait dans le cœur de ce preux :
» Il fut l'arc-en-ciel de l'orage
» Qui souilla mon sein malheureux;
» Vainqueur, déjà sur mon rivage,
» L'étranger parlait d'esclavage;
» Ralliant mes fils éperdus :
» — Amis! dit sa voix attendrie,
» Rien n'est changé pour la patrie :
» Vous n'avez qu'un Français de plus!

» Quand le sceau divin du saint chrême
» Le couvrit de ta majesté,
» Il ne vit dans le diadême
» Qu'un trésor de ta charité;
» Son active et discrète aumône
» Cherchait les maux que, loin du trône,
» Voyait son cœur intelligent;
» Dans son palais, souvent l'aurore
» Le surprit travaillant encore
» Pour le repos de l'indigent. »

Il y a dans le petit poème de notre honorable ami de grandes pensées. Dans une sainte cause il y a d'heureuses inspirations.

Heures de la Solitude, par Mme *Fanny Denoix*.

Nous avons plus d'une fois fait un reproche à la poésie actuelle; elle se pare trop des mêmes fleurs, elle marche trop sur les pas de M. de Lamartine. M. de Lamartine est *lui;* en l'imitant, on n'est pas *soi*. A mon avis, c'est là un tort. M. de Châteaubriand a fait se lever tout un peuple d'imitateurs; le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* en a fait naître au moins autant. Depuis ses *Rêveries*, que de rêveurs! Depuis ses larmes poétiques, que de pleurs rimés! que de mélancolies cadencées et coupées par des hémistiches!

Aux *Heures de la Solitude* nous reprocherons d'avoir été jetées dans le même moule que les *Méditations*. Et, pour ne pas être injustes, nous nous hâterons de dire que madame Denoix a dans son livre des

beautés qui sont bien à elle. Nous citerons quelques vers du morceau qui pour a titre : la *Première Communion* :

Dans le fond d'une alcôve était la jeune Isaure,
Frêle et timide fleur entrouverte à l'aurore.
Ayant vu s'écouler à peine dix printemps !
Qu'elle est belle ! Pourquoi penche-t-elle la tête,
Comme un lis frais éclos que la noire tempête
Renverse avant le temps?

Oni, cette enfant est belle encore sur sa couche,
Quel aimable sourire erre autour de sa bouche !
Quelle sérénité respire dans son cœur!
Sa couronne tressée en roses virginales,
Son lit, ses vêtemens, son voile, ses traits pâles,
Disputent de blancheur.

Sa mère à ses côtés, sa mère était posée ;
Des soupirs soulevaient sa poitrine brisée ;
Mais elle en comprimait l'impétueux reflux,
Du calme s'efforçant d'acquérir l'apparence
A sa fille abusée offrant une espérance
Qu'elle ne gardait plus.

Nous regrettons de ne pouvoir donner les stances intitulées : Mon Père. Oh! il y a là mieux que de beaux vers, il y a là de bons, de pieux sentimens de famille; sentimens qui se perdent et s'effacent dans nos jours d'égoïsme et d'indépendance. Un père, une mère, dans bien des maisons, ne trouvent plus le culte d'autrefois. Je plains les parens aimés avec froideur ; mais je plains encore plus les enfans qui aiment froidement.

Poésies du Vicomte d'Osseville.

Le style est tout l'homme. La vérité de ce mot de Buffon peut bien souvent être contestée : les livres sont pour beaucoup de gens ce que la parole est pour M. de Talleyrand, un moyen de cacher sa pensée en général; et je dis ceci pour moi autant que pour les autres : les écrits valent mieux que leurs auteurs. On met de son ame dans le livre que l'on compose, mais on n'y met pas toute son ame ; on n'en montre que ce que l'on a de mieux. Quand on se fait peindre, on prend souvent un faux air de bonheur et des sourires factices.

Ces réflexions ne peuvent en aucune manière s'appliquer au vicomte d'Osseville, dont j'ai à parler aujourd'hui; tout son bon esprit, toute

la sagesse de ses opinions, toute la vivacité de ses sentimens sont fidèlement reflétés dans ses vers, comme dans une onde pure et limpide; il y a dans son livre une transparence qui laisse voir son ame.

Que l'on ne pense pas cependant qu'il n'y ait que de la suavité dans les stances de notre jeune ami. Ses vers ne coulent pas toujours aussi doux qu'un ruisseau sur un lit de mousse, souvent un saint enthousiasme saisit le poète, et alors sa voix devient forte et puissante. Ecoutez ce que la foi lui inspire :

O peuple, ce n'est point en vain que ta croyance
Brava Néron le tigre et Julien l'imposteur,
Et, pure, traversa dix siècles de splendeur.
Non, ce n'est point en vain qu'en sa lutte récente
La foi dans ses martyrs apparut triomphante,
Et que des Lacordaire, apôtres de vingt ans,
Font vibrer sa parole en nos cœurs frémissans.
O peuples, espérons! non, la foi n'est pas morte,
Sa flamme est aussi vive et sa voix aussi forte.
Elle a troublé Luther, et les fils de Calvin
Retournent par degrés au symbole divin;
Rome, Rome est encore cette ruche sublime
D'où sort, ivre de foi, cet essaim magnanime
D'ouvriers au cœur pur, au langage de feu,
Qui par-delà les mers vont annonçant leur Dieu
Oh! qu'ils sont beaux les pieds empreints sur la montagne
De celui que l'esprit du Seigneur accompagne,
Et qui, prêchant la paix, la justice et la foi,
Dit au monde étonné : C'est ton Dieu, lève-toi!

HISTOIRE DU DRAPEAU, DES COULEURS ET DES INSIGNES DE LA MONARCHIE FRANÇAISE, PRÉCÉDÉE DE L'HISTOIRE DES INSIGNES MILITAIRES CHEZ LES ANCIENS; par M. *Rey*, membre de la Société royale des Antiquaires de France, etc., etc. (1).

Cet ouvrage, que nous avons annoncé dans notre dernière livraison, ressemble si peu à la plupart des publications du jour que nous éprouvons un véritable regret de n'avoir pas plus d'espace à lui consacrer. Il faudrait dire tous les problèmes d'archéologie ou d'histoire qu'il résout, toutes les découvertes utiles qu'il livre aux sciences ou aux arts; et quand on commence à parcourir une si riche galerie, le moyen de s'arrêter!

(1) 2 beaux vol in-8°, avec 24 planches, chez Techner, libraire, place du Louvre.

Il y a dans M. Rey deux hommes distincts : l'antiquaire et le monarchistes ; chez l'un l'érudition abonde, tout est patriotisme chez l'autre ; rien de sec, rien d'aride, rien de gravement futile dans ces investigations laborieuses dont l'immensité étonne notre courage. L'auteur n'a pas consumé dans les veilles vingt ans de sa vie pour amuser la curiosité publique, ou pour fournir un nouvel aliment à cette passion du bric-à-brac qui, des meubles et des oripeaux, s'étend aux livres et aux manuscrits ; il s'est avancé d'un pas hardi et ferme à travers la poussière des temps, et il est arrivé avec bonheur au but qu'il s'était proposé. Son livre est, en un mot, ce qu'il voulait qu'il fût, un monument national ; à chaque page, la science historique, cette lettre morte du passé, est vivifiée par une foi généreuse ; sous l'œuvre habilement élaborée de l'esprit, on sent toujours les battemens d'un noble cœur.

C'est ainsi que nous aimons l'histoire. Nous voulons qu'elle nous fasse estimer l'historien, parce que sans estime il n'y a pas de confiance ; nous voulons qu'elle soit sincère et nationale : sincère, parce qu'il n'y a aucune instruction à tirer du mensonge ; nationale, parce qu'on démoralise un peuple dès qu'on altère le respect qu'il se doit à lui-même. Comme nous, M. Rey s'est attaché à démontrer la nationalité des institutions monarchiques : drapeaux, étendards, bannières, pavillons, les moindres insignes sont devenus des armes parlantes sous sa plume, et ce n'est qu'avec le puissance des faits qu'il a combattu et l'école philosophique du dix-huitième siècle, et l'école historique du dix-neuvième. Chez lui, jamais d'anathème, il fait mieux que fulminer, il cite. Quel a été le chef de l'école philosophique ? Voltaire. Eh bien ! voulez-vous savoir quels étaient les sentimens patriotiques de ce patriarche révéré de nos révolutions ? l'auteur va vous l'apprendre. Voici quelques extraits de la correspondance du sage de Ferney avec son ami le roi de Prusse :

» La nation s'est bien trompée en me faisant naître bourgeois de Paris.

» Le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que l'aimant de la France me repousse.

» Plus je songe à *il Tito*, plus je me dis que Berlin est ma patrie.

» Il me fallait le roi de Prusse pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. »

Et non apparemment :

« Ce peuple de Velches que vous peignez si bien (en 1759) :

» Ce peuple sot et volage,
» Aussi vaillant au pillage
» Que lâche dans les combats.

» Toutes les fois que j'écris à V. M. sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régimens à Rosback.

» Il n'y a point de Velche qui ne tremble en voyant votre portrait : c'est précisément ce que je voulais.

» Tout Velche qui vous examine
» De terreur panique est atteint,
» Et chacun dit à votre mine
» Que dans Rosback on vous a peint.

» L'uniforme d'officier prussien ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

» Heureux vainqueur de la France !

» Vos ennemis ont fui comme les Français devant V. M., etc. »

Est-ce assez clair ? Quelle popularité résisterait aujourd'hui à un pareil langage ? Qui oserait signer de pareilles injures ? qui consentirait à les entendre ?

Pour tuer la monarchie, on a commencé par le poison ; l'échafaud n'est venu qu'ensuite ; et je ne sais si la calomnie, en circulant dans toutes les veines de l'histoire, n'a pas fait plus de mal à la société française que la hache régicide du 21 janvier. M. Rey ne se perd pas en vaines récriminations ; il déroule le drapeau qu'on a voulu salir, et sous ses plis sans tache viennent se grouper tous les souvenirs d'une gloire de quatorze ans.

« La France, cette grande, cette noble monarchie, s'écrie-t-il, n'est » autre chose qu'une agglomération de provinces, ou conquises par le » drapeau ou réunies à l'état par les alliances et la politique des princes » dont il était le guide. »

Et en effet, n'est-ce pas Hugues-Capet qui, avec le duché de France, a fait de Paris le siége de la royauté ? N'est-ce pas Philippe Ier qui nous a dotés du Berry et du Gatinais? N'est-ce pas Philippe-Auguste qui nous a enrichis successivement de l'Anjou, de la Normandie, du Maine, du Poitou, de l'Artois, de la Picardie et de l'Auvergne? A qui devons-nous les comtés de Béziers, de Carcassonne, de Blois, de Sancerre, d'A-

vranches, de Mâcon? n'est-ce pas à Saint-Louis? A qui tout le Languedoc, le marquisat de Provence, les comtés de Chartres et d'Alençon, le Quercy, le Velay et le Vivarez? n'est-ce pas à Philippe-le-Hardi? A qui les comtés de Champagne, de Brie, de la Marche, d'Angoulême, de Bigorre et de Lyon? n'est-ce pas à Philippe-le-Bel? A qui la baronnie de Montpellier et le Dauphiné? n'est-ce pas à Philippe de Valois? A qui la partie de la Bourgogne où Dijon est situé? n'est-ce pas à Jean II? A qui le Ponthieu, les duchés d'Orléans et de Valois, les comtés d'Auxerre et de Dreux? n'est-ce pas à Charles V? A qui toute la Bourgogne, tout le Berry, toute la Guienne, tout le Comminges, toute la Provence? n'est-ce pas à Louis XI? A qui la Bretagne que convoitait Charles-Quint? n'est-ce pas à Louis XII? A qui les comtés de Blois, de Coucy, d'Étampes, de Montfort, d'Ast, de Clermont, et le Forez, et le Beaujolais, et le Perche, et l'Armagnac, et la Marche, et le Rouergue, et le Bourbonnais? n'est-ce pas à François I[er]? A qui Metz et le nord de la Lorraine? n'est-ce pas à Henri II? A qui le Vendômois, le Béarn, le comté de Foix, la Gascogne et la Navarre? n'est-ce pas à Henri IV? A qui le Roussillon et l'Artois, la principauté de Sédan et une partie de la Lorraine? n'est-ce pas à Louis XIII? A qui l'Alsace, la Flandre, la Franche-Comté, le Nivernais? n'est-ce pas à Louis XIV? A qui le reste du duché de Lorraine et de Bar, la vicomté de Turenne, la principauté de Dombes et l'île de Corse? n'est-ce pas à Louis XV? A qui enfin la régence d'Alger, cette France africaine promise à de si brillantes destinées? n'est-ce pas à Charles X?

Qu'on le reconnaisse donc; la France n'a pas un pouce de territoire qu'elle ne doive à ses rois; le drapeau monarchique a été pour chaque province, pour chaque ville, pour chaque hameau, comme le signe du baptême national; en raconter l'histoire, c'est dire à la France comment elle est née, comment elle a vécu, comment elle a grandi; c'est lui apprendre à se connaître elle-même.

Satisfait d'une si belle tâche, l'auteur aurait pu se borner à suivre pas à pas les archives de notre gloire militaire, mais son point de vue était plus élevé; il a demandé à l'antiquité la preuve et de toutes les étymologies qui lui appartiennent et de toutes les origines qui se perdent dans ses ténèbres. Enseignes guerrières, bannières religieuses, aigles, dragons, labarum, rien n'a été oublié; puis le coq a été mis en parallèle avec l'oriflamme; M. Rey a déterminé d'une manière piquante la si-

gnification héraldique de cet oiseau des girouettes, hargneux, querelleur et fanfaron; l'universalité des lis retrouvés à la fois chez tous les peuples, a établi leur ancienneté; et à leur longue histoire, si variée et si curieuse, a succédé celle de la cocarde, des écharpes, des épaulettes et des couleurs nationales, le blanc et le bleu.

Embarrassés de choisir dans ce musée archéologique, nous terminerons en récitant un des mille rapprochemens qui nous ont frappés.

« Les rois d'Angleterre ont long-temps prétendu, on le sait, au titre de rois de France, et parce que les fleurs de lis étaient le symbole obligé de nos rois, il les firent entrer dans leurs armoiries; Cromwell avait aussi trois fleurs de lis dans ses armes de famille; je ne sache pas que le remords l'ait jamais porté à les gratter sous prétexte qu'elles figuraient dans l'écusson du roi dont il usurpait la couronne. Philippe-Égalité imita Cromwell; il ne voulut pas plus que lui répudier ses armes; il afficha, au contraire, la prétention de rendre sa livrée nationale. »

Recueil annuel de l'Académie des Jeux Floraux.

Depuis quelques années, Paris, dévoré par la maladie du *positivisme*, maladie aussi funeste que son nom est barbare, est accusé d'étouffer la poésie, et assurément une justification semble bien difficile, quand on compare les concours de l'académie française avec ceux de quelques académies de province, et surtout de l'académie de Toulouse. Quelle langueur d'un côté! quelle ardeur de l'autre! quel déclin! quel progrès!

Annoncez par les cent voix des journaux, si vous le voulez, que l'Institut ouvrira demain ses portes à de nouveaux lauréats, et dans cette grande ville où il y a tant de gens embarrassés de l'emploi de leur temps, à peine rassemblerez-vous assez d'oisifs pour remplir les étroites banquettes de la rotonde académique; mais que la porte du Capitole soit encadrée d'une guirlande de feuillage, et à ce signal, la foule accourue se pressera dans l'immense salle des illustres. Il y a là encore une fête des fleurs, un tournois de poésie, une cour plénière de troubadours, et c'est sous l'invocation d'une femme, en présence de sa statue couronnée, que des églantines, des amaranthes, des violettes, des lis bénis par la religion sont décernés aux vainqueurs.

Si la capitale, ainsi qu'on le répète sans cesse, est plus avancée que la province, il faut expliquer comment on l'entend, et peut-être reconnaîtra-t-on que sous plus d'un rapport il n'y a pas lieu de l'en féliciter. Le

progrès qui dessèche, le progrès matériel, le progrès chiffre n'est à nos yeux ni une source de gloire ni une cause de félicité, tandis qu'il y a toujours de nobles et douces émotions pour les peuples moins avancés dans la vie, qui puisent dans les traditions de leur pureté primitive cette jeunesse, cette fraîcheur de goût qu'aucune satiété n'altère.

Un monde de poésie s'est ouvert pour nous avec le recueil d'Isaure ; plus nous avons lu, plus nous avons éprouvé de charme à lire ; l'homme qui long-temps captif dans l'atmosphère brûlante d'un atelier, s'est fatigué à marcher sur un sol jonché de scories et de mâchefer, ne se repose pas avec plus de délices sur une pelouse verdoyante, aux rayons d'un beau soleil ; que ne pouvons-nous citer tout ce qui a parlé à notre cœur, tout ce qui a rafraîchi notre pensée! Oh ! certes, nos impressions seraient bientôt celles de tous nos lecteurs ; mais puisque nous n'avons place aujourd'hui pour aucun des lauréats, contentons-nous de les nommer. Ce sont : MM. de la Jugie, l'abbé Dubreuil, Isidore Latour et Gout des Martres ; les deux derniers déjà couronnés plusieurs fois, les deux premiers à leur début dans la carrière. MM. Achille Sabotier et Cabanis ont aussi été mentionnés pour le discours, et peu s'en est fallu que M. Sabotier n'ajoutât une églantine à celle qu'il a déjà cueillie sur l'autel de dame Clémence.

« Chanter les choses du ciel, a dit, dans son rapport sur le concours, M. le vicomte de Pannat, c'est avoir reçu la vocation de poète dans la première et la plus noble acception de ce beau titre. La poésie, élevée à sa mission primitive, est, en effet, une langue toute divine ; chez tous les peuples du monde, c'est en hymne sacrée que retentirent ses premiers accens, et la harpe du prophète précède dans l'ordre des temps la lyre des chantres profanes, comme elle le surpassera toujours par la majesté des accords qu'elle consacre aux louanges de l'Éternel. »

Et un des lauréats, M. Isidore Latour, a heureusement complété cette pensée en s'écriant avec cet enthousiasme lyrique qui distingue ses brillantes compositions :

Comme l'encens d'Idumée,
En odorante fumée,
Monte aux voûtes du saint lieu,
La poésie au ciel vole ;
Cette fleur de la parole
Ne doit ses parfums qu'à Dieu !

Énosh, par *M. Gustave de la Noue.*

L'œuvre de M. de la Noue n'est que le prologue d'un grand poème qui embrassera l'humanité : Enosh, ou l'homme avant sa chute sur la terre et dans le ciel : Eden, Jérusalem et Josaphat, trois divisions de son livre.

Un chœur d'anges et de démons, dont les voix se mêlent et se répondent au moment où Dieu va créer le monde, ouvre la scène. — La puissance divine fait la matière, l'Intelligence la lumière, l'Amour l'homme.—Mais la Mort veille au berceau de l'homme, elle envoie l'Orgueil et la Volupté, ses enfans, le tenter ; il succombe, et devient sa proie ; alors paraît l'ange de la justice et de l'amour, qui le chasse de l'Eden, en maudissant son esprit que l'orgueil a vaincu, son cœur dont la volupté a banni l'amour divin, son corps qu'a souillé le péché, et sur lequel le mal va s'acharner désormais comme sur une proie. — La Foi, l'Espérance et la Charité, ces trois grâces du ciel, l'accueillent au sortir du paradis terrestre et l'adoptent pour frère.

La seconde partie du prologue, Jérusalem, est la réparation de l'homme.

L'Orgueil est vaincu par la Foi, dans la personne de la Samaritaine ; dans Marie, par l'Humilité au jour de l'Annonciation ; la Volupté par la Charité, dans la Madelaine ; la Mort par l'Espérance, dans la fille de Jaïre. Ainsi, saint Pierre est le symbole de la Foi triomphant de la Science, saint Jacques, de l'Espérance, Jésus, de toutes les vertus, triomphant de tous les vices qui perdirent le genre humain, qu'il rachète en mourant pour lui.

Josaphat, enfin, est consacré aux derniers jours du monde ; c'est le réveil des morts, le grand rendez-vous de l'humanité, le jugement final, la condamnation des méchans et la glorification des justes et des vertus qu'ils ont pratiquées à l'exemple du Réparateur dans la vie.

M. de la Noue est de tous nos poètes de l'école de Lamartine celui qui en approche le plus, soit pour la forme, soit pour le fond des idées ou la manière de les rendre ; son vers a du nombre, de l'harmonie, de la plénitude et une singulière douceur. Il le tourne en perfection ; ses tableaux ne manquent pas d'une certaine grandeur, souvent ils sont éclairés avec beaucoup d'art ; nous nous plairons à citer, entr'autres, le

banquet de Dieu, qui nous semble très-beau. Mais ce qu'il peint à merveille, ce sont surtout les scènes gracieuses et naïves; sa forme, si suave et si pure, s'harmonise, on ne peut mieux, avec les descriptions où le cœur s'épanche tout entier : je n'en veux pour preuve que les vers suivans; la comparaison de la fin (et le poème en offre plus d'une de ce genre) est ravissante de fraîcheur.

L'ange de la justice vient de porter anathème contre le corps de l'homme; le poète calcule les suites de cette malédiction, compte les victimes qu'elle a faites, et poursuit de la sorte :

J'étais bien jeune aux jours où Dieu mit près de moi
Comme un ange gardien pour m'enseigner sa loi,
Un enfant plein de grâce, une petite fille
Que le ciel en présent offrit à sa famille;
Si douce que chacun enviait sa douceur,
La mère pour sa fille et l'enfant pour sa sœur.
Nous avions le même âge et la même pensée,
Et vers le même but notre barque poussée
Voguait ainsi qu'on voit deux cygnes au col blanc
Nager dans un ciel pur, leurs deux ailes au vent.
Nous grandissions ainsi tous les deux, moi près d'elle,
Moi qui n'ai jamais su combien elle était belle
Tant son corps n'était rien à côté de son cœur!
Tant notre amour était d'un frère et d'une sœur.
D'autres vantaient ses yeux et leurs longs cils d'ébène
Où se mirait son ame innocente et sereine;
Sa taille souple et frêle ainsi qu'un long roseau
Que la brise du soir balance au bord de l'eau;
Son front grand et timide, et son cou qu'elle penche
Avec ses cheveux noirs sur son épaule blanche.
Pour moi seul elle était douce et bonne. — A seize ans,
Son front devint plus grave et ses yeux moins rians.
Le jour, rêveuse et seule, elle allait près des rives
Entendre murmurer les eaux des sources vives;
Puis, à son piano quand, rentrant sur le soir,
Toujours triste et rêveuse, elle venait s'asseoir,
On voyait ses pensers, vêtus de notes sombres,
Sur les touches d'ivoire errer comme des ombres,
La jeune fille était souffrante, sa beauté
Allait, comme la fleur, tomber avant l'été.
— Souvent, dans les ruisseaux que le matin parfume,
Sur le courant de l'eau flotte une blanche plume;
Souvent un peu de laine arrêtée au buisson,
Si le vent l'en détache, erre sur le gazon;
Alors vient un oiseau chantant d'une voix douce,
Qui, tout en triomphant, porte à son nid de mousse
La plume que le cygne a jetée au ruisseau

Et le flocon de laine enlevée au troupeau ;
Ainsi la jeune fille, ici-bas solitaire,
Errait sans rien comprendre aux choses de la terre ;
Quand, descendu du ciel sur un rayon de feu
Pour composer les chœurs qui chantent devant Dieu,
Un ange, la trouvant pour la terre trop belle,
Au ciel avec amour l'emporta dans son aile.

Si la part des éloges a été grande, celle de la critique pourrait l'être aussi ; il y aurait plus d'une observation à soumettre à l'auteur, soit sur l'ensemble de son œuvre, sur certains détails ou sur son style ; mais nous attendons la suite du poème pour le juger dans son unité.

Une Commune vendéenne sous la Terreur,
Par le *Comte de Quatre-Barbes.*

Tout-à-l'heure je m'occupais de *poésie*, et maintenant me voilà arrivé à rendre compte d'un petit volume écrit par un jeune officier pour secourir des misères vendéennes : nobles misères que celles-là, et qui ont bien aussi leur *poésie*, car beaucoup d'entre elles découlent du dévouement et de la fidélité. La famille qui est devenue pauvre, parce que le père et la mère n'ont pas voulu renier leur Dieu et trahir leur roi ; la famille qui s'est souvenue de ses devanciers, et qui n'a pas voulu déroger en apostasiant, n'est-elle pas digne de l'intérêt de tous les cœurs élevés.

M. le Comte de Quatre-Barbes a pensé qu'il n'y avait pas encore assez d'égoïsme dans la société, pour que l'on restât froid et indifférent devant d'honorables pauvretés ; et c'est dans la pensée d'y apporter quelques soulagemens qu'il a écrit l'histoire de la *commune de Chanzeaux*. Ce qui s'est passé à Chanzeaux a eu lieu ailleurs, car le malheur a été réparti avec une sanglante impartialité sur toute la Vendée. Mais M. de Quatre-Barbes, après avoir brisé son épée pour demeurer fidèle à son serment, est venu habiter cette commune, et il a voulu reconnaître l'hospitalité qu'il y a reçue en publiant tous les traits de courage et de fidélité de ses habitans. En lisant cette histoire d'un village de la Vendée, je me sentais fier ; c'était comme si j'avais lu l'histoire *du peuple de Dieu*, et je me disais : Si l'on mettait en regard des récits de M. de Quatre-Barbes l'histoire d'une ville selon le cœur des hommes d'aujourd'hui, quel contraste il y aurait, et comme ces deux tableaux se ressembleraient peu ! Ici dévouement, là égoïsme ; ici respect à la foi

jurée, là parjure ; ici la religion commandant de généreux sacrifices, là le doute flétrissant et arrêtant tout ainsi. M. de Quatre-Barbes a pris la bonne part; pour élever son ame et la rapprocher du ciel, mieux vaut écrire l'histoire de Chanzeaux que l'histoire de Paris. Voici un trait que nous prenons au hasard dans le livre que nous recommandons à nos amis, et dans l'intérêt de leurs loisirs et dans celui des Vendéens qui ont souffert long-temps dans les prisons.

« Depuis quinze jours au moins la malheureuse Vendée était sillonnée par les colonnes incendiaires, Chanzeaux n'avait point encore reçu leur terrible visite. Des bruits étranges, de sanglantes rumeurs y avaient bien pénétré. Mais au milieu de la terreur et de l'isolement général, personne n'avait songé à s'assurer de leur exactitude. Tant de crimes et de lâchetés semblaient impossibles dans un moment où il suffisait d'une amnistie généreuse pour pacifier le pays. Le langage du maire contribuait encore à entretenir la sécurité. C'était un de ces hommes pusillanimes, si fréquens dans les temps de révolution, que la peur et les mauvais conseils rendent témoins silencieux sinon complices de tous les forfaits. Il engagea les habitans à venir au-devant du général Grignon et à lui apporter des vivres. « Leurs propriétés et les personnes » devaient être respectées. La république toujours indulgente ne châ- » tiait ses ennemis que sur le champ de bataille. »

» Le 23 janvier, au lever du soleil, les habitans du bourg avaient tranquillement dormi dans leurs maisons, lorsque les flammes qui s'élevaient du côté de la Jumellière, leur apprirent l'affreuse réalité. Dans peu d'instans tous les hommes se retirèrent dans les bois ; mais les femmes croyant n'avoir rien à craindre, restèrent dans l'espoir d'empêcher le pillage.

» Bientôt arriva la colonne républicaine, précédée de Rozet et de M... de Rablay. Le sieur D..., à la tête de la municipalité, reçut à l'entrée du bourg le général Grignon, et lui apprit en tremblant qu'il était presque désert.

« Tu as donc prévenu les habitans, interrompit Grignon, en frémis- » sant de rage ; prends garde à toi, car si dans cinq minutes tu ne m'a- » mènes ce qui reste, malgré ton écharpe tricolore, je te fais fusiller, » toi et tous tes municipaux.—Les louveteaux sont cachés, dit Rozet » avec une infernale joie, je les lancerai mieux que ce pauvre D.... qui » pâlit comme une vieille femme condamnée à mort. » Et sans atten-

dre de réponse, il court forcer l'entrée des maisons et réunir les victimes. Un vieillard et quatorze femmes sont traînées devant le général Grignon. Alors commence entre lui et Rozet l'interrogatoire suivant :

« *Le général Grignon.*—Qu'ont fait ces femmes ?—*Rozet.*—Elles » ont leurs maris ou leurs frères dans les brigands.—Je n'ai jamais eu » de frères, reprend une femme courbée par les années, et je suis veuve » depuis quarante ans.—Tu n'en vaux pas mieux pour cela, s'écrie Ro- » zet, d'ailleurs tes enfans ont pris les armes contre la république. Gé- » néral, ajoute-t-il, en se tournant vers Grignon, si l'on s'amuse à » écouter ces pleureuses, il n'en est pas une seule qui ne se prétende » innocente. Voici, par exemple, la citoyenne Picherit, c'est la meilleure » de toutes, j'en conviens. Lorsque les brigands me cherchaient pour » me tuer, elle m'a fait entrer chez elle et m'a caché dans une armoire. » Mais elle n'en est pas moins une enragée d'aristocrate.—Infâme! ne » put s'empêcher de murmurer Grignon, tu dénonces la personne à » qui dois la vie ! sors d'ici, car si je te rendais justice, je te ferais fusil- » ler à sa place. »

» Dans ce moment, un soldat, la bêche sur l'épaule, s'approcha du général et lui dit quelques mots à voix basse. « C'est bien, répondit ce » dernier. Amène-moi un piquet de trente hommes, et puisque le lit » est fait, ce n'est pas trop de deux femmes de chambre pour coucher » chaque jeune fille. » Un éclat de rire accompagna cet atroce jeu de mots, et en dévoila le sens aux infortunées prisonnières.

» Toutes alors tombèrent à genoux sans verser une larme ! et se tournant vers la vieille église elles remercièrent Dieu de ce qu'il permettait que leur sang coulât pour sa sainte cause. Des cris et des insultes abrégèrent leur prière. Elles se levèrent en silence et descendirent entre deux haies de soldats la grande rue du bourg. En arrivant près du pont, vis-à-vis du moulin, une voix pure et céleste comme celle des anges commença du *Salve Regina*, que répétèrent en chœur toutes les victimes. Sans cesser de chanter, elles se rangèrent autour de la fosse. Vainement Grignon, qui voyait des larmes d'attendrissement baigner le visage de ses soldats, entonna lui-même la *Marseillaise*, l'hymne de sang ne put interrompre le chant sacré ; et quand il se termina, les saints martyrs (1) montaient au ciel. »

---

(1) Ce fut mademoiselle Picherit qui commença le *Salve Regina*. Ses compagnes étaient

La religion inspire le même courage partout, et pendant que de pieuses Vendéennes de Chanzeaux montaient à l'échafaud en chantant de saints cantiques, la mère Clotilde, supérieure des Ursulines de Valenciennes, et tante de M. Onésime Leroy, auteur des *Études sur les Mystères*, marchait aussi, avec onze de ses religieuses, à la guillotine en récitant les litanies de la Reine des vierges. Le pieux concert allait toujours s'affaiblissant à mesure que le bourreau faisait son office ; et les chants ne cessèrent que lorsque tous les anges eurent pris leur essor vers le Dieu des martyrs.

La Religion du Coeur, ou Le Guide du Néophite,
Par le comte *Rivallière de Fauendorf*.

Ce livre, aussi bien écrit que bien pensé, est divisé par chapitres, et offre une lecture consolante pour chaque jour du mois. En regardant de près le bonheur de ce monde, et l'occupation de ceux que la société appelle heureux, nous nous persuadons qu'il n'y a guère de jours où l'homme n'ait besoin de se recueillir et de se consoler en pensant à Dieu. Le volume que nous annonçons aujourd'hui a été écrit pour aider à ces entretiens intimes entre la créature et le Créateur. Et c'est avec raison que M. le comte de la Rivallière s'écrie : « L'ame s'élève au penser qu'une chétive créature comme nous peut entrer dans une sorte d'harmonie avec son Créateur, l'amour établit une telle intelligence avec Dieu, qu'alors que l'ame lui parle, il nous répond dans le cœur. Et là vraiment nous entendons sa voix. »

La Cape et l'Épée, par M. *Roger de Beauvoir*.

Il y a dans ces vers tous les avantages et les inconvéniens d'une grande facilité. Nous citerons quelques passages de ce poème quand nous aurons pris moins de place qu'aujourd'hui. M. Roger de Beauvoir a sa réputation faite, il peut attendre.

Fragmens, Articles, Manuscrits.

Il y a un usage établi (je ne sais pas trop pourquoi), c'est de faire

---

mademoiselle Fougeray, madame Blanchard de la Briauderie, âgée de 85 ans, Charlotte Forest, femme de Julien Blanchard, Perrine Blanchard, la Micheau, la Bougère, la Rhullier, la Fribault, Michelle Rigueneau, la Valin, la Poesnault, la Grimault et le père Albert et sa femme, âgés de 77 et de 76 ans. Ces deux derniers marchèrent au supplice en se donnant la main.

passer dans nos comptes-rendus les livres imprimés avant les manuscrits; un livre imprimé, c'est comme un fait accompli. Et moi qui d'ordinaire n'ai pas un grand respect pour certains faits accomplis que d'autres s'empressent de reconnaître, je paie aux livres imprimés cette sorte d'hommage, je leur accorde le pas sur tous les articles manuscrits qui couvrent ma table.

Cette préférence, je le confesse, est injuste, car l'impression ne fait pas le mérite; et dans ces feuilles éparses, de tailles différentes, et couvertes d'écritures diverses, il y a autant de généreuses pensées que sous ces couvertures brochées roses et bleues, jaunes et vertes. Ainsi, les vers de M. Bonfils; les *Merveilles du Cambrésis*, le *Chanoine de Cambremere*, par M. de G...; *Marie*, ou *l'Orpheline de Montdardier*, par M. F. Chapot; *Une promenade historique dans le département de l'Hérault*, par M. Gaëtan Delmas; des *Stances à M. Reboul*, par le chevalier de Saint-Paulet; les *Réactions*, par Bernard Lopez; l'*Avenir*, par M. Francis Lacombe; l'*Église*, par M. Denis de Thézan; *De la Nécessité d'une Conviction*, par M. Roger de Saint-Poncy; *Pierre de Stolaenfels*, par Th. de Puymaigre; le *Jour des Morts*, par M. Carrere de Leran; la *Fontaine miraculeuse*, par M. Émile Gayon; *Hymne pour le Jour de Noël*, par M. Bataille; *Louis Uhland*, par M. Frédéric Grieb; le *Voyant et l'Hommage à la Sagesse*, par M. Barthélemi Bard; la *Mort d'un chevalier de saint Louis breton*, auront leurs mentions honorables dans notre prochaine revue littéraire. Pour celle d'aujourd'hui, l'espace nous manque; il ne nous reste qu'une page pour transcrire ces vers que M. Dufay adresse à la jeunesse française, à celle de l'*Écho* :

. . . , . En un seul but unissez vos efforts.
Seuls si vous fléchissez, unis vous serez forts.
Allez donc, et devant les ames égarées,
Rallumant le flambeau des croyances sacrées
Autour d'un même autel, ralliez à la fois
Le prêtre avec son Dieu, le peuple avec ses rois.
Et s'il est un pays où l'esclavage antique
Courbe encor des sujets sous son pied despotique,
Faites lire à leurs yeux le mot de liberté
Dans ce livre divin que Jésus a dicté.
Et que de tous côtés un même cri s'élève
Contre le droit du fort et le pouvoir du glaive,
Afin qu'il ne soit plus ici-bas qu'une loi
Qui nous mène au bonheur par l'amour et la foi,
Et que partout semant sa parole féconde,
L'Évangile du Christ soit la charte du monde.

Vicomte WALSH.

SALON DE 1837.

(3e et dernier article.)

Il nous reste à mentionner le *Siége de Paris* de M. Schenetz, bien que ce tableau manque de fermeté, et que la toile contienne trop d'individus qui ne sont là que pour faire nombre et la remplir ; la *bataille de Fleurus* de M. Mauzaisse, où il y a des accessoires bien traités, et qui a sur les autres l'avantage de se reconnaître à son ballon ; le *combat d'Albeck* de M. Beaume, esquisse ou pochade ; la *prise de l'île de Bommel* de M. Mozin, où les 17 degrés au-dessous de zéro, ont glacé le dessin et le coloris, et raidi le branchage des arbres ; puis nous engagerons les administrateurs du musée de Versailles à attendre que M. Debay fils ait encore fait de longues études sur nature avant de le charger de leurs commandes, et nous conseillerons à l'artiste de refuser désormais une mission qu'il ne peut devoir qu'à une faveur toute spéciale, et d'où il ne saurait retirer d'autre fruit que de mettre en évidence à un plus grand jour, et sur une plus grande échelle, l'inexpérience de son dessin, la crudité de son pinceau, et l'inhabileté de ses dispositions générales. Il lui est peut-être difficile de se juger lui-même dans ses œuvres; qu'il aille alors se poser devant l'*entrée de Charles VIII à Naples*, il y trouvera le digne pendant de son tableau. A la suite de ceux-ci, et par analogie de mérite, nous placerons le *mariage de Napoléon* de M. Rouget, et le *mariage du roi des Belges*, par M. Court. Ces deux peintres déjà célèbres, et auteurs d'œuvres estimables, se sont trouvés au-dessous des difficultés qu'offre la représentation de ces grandes cérémonies. Le premier, élève de David, n'a su y conserver, des leçons de son maître, que la prétention des poses, et la symétrie académique des groupes ; le second s'est perdu au milieu d'une foule de personnages maladroitement disposés, et qui ne semblent rassemblés là que pour se faire voir. En somme, ces quatre toiles, de dimensions à peu près égales, n'offrent à l'œil que l'éclat sec et plat des dorures et des broderies ; rien n'est pâle et mesquin comme leur effet général, timide et mal étudié comme leur dessin. Elles iront grossir la galerie de Versailles, mais elles seraient bien mieux à leur place, clouées aux quatre panneaux du pavillon militaire d'une guinguette de la barrière, où elles ne manqueraient pas d'exciter l'admiration des troupiers, qui vont joyeusement y dépenser le produit de leur solde hebdomadaire. Qu'on ne nous allègue pas, en faveur d'œuvres si médiocres, tout ce que leur exécution présentait d'écueils. Celui qui est consciencieusement artiste doit avant tout consulter ses forces, et savoir faire à sa réputation le sacrifice d'un travail qui doit répondre si peu à ce que le public était en droit d'attendre de ses antécédens. M. Court ne paraît pas partager à cet égard notre avis ; s'il en fallait une nouvelle preuve, nous citerions sa *Marchande de roses*, qui figure si malheureusement au salon.

Nous en étions ici de nos études et de nos notes quand nous avons été surpris par la disparition imprévue de tous les tableaux destinés à Versailles. Bien que l'exposition n'y perde qu'un très petit nombre d'œuvres remarquables, nous

nous trouvons à regret exposés à quelques omissions auxquelles nos souvenirs ne pourront suppléer qu'imparfaitement, mais dont nous ne recevons pas la responsabilité. Pour étudier plus mûrement, nous avons été plus lents, il ne tenait pas à nous de deviner un projet qui n'avait nullement été annoncé. Nous ne terminerons pas toutefois cette revue de la partie *officielle* du salon sans parler du beau tableau de M. Biard, *Duquesne délivrant les captifs d'Alger*. M. Biard marche seul et indépendant de toute influence étrangère dans une route qu'il s'est ouverte lui-même. C'est dans la nature et dans ses propres observations qu'il cherche ses inspirations, et cette voie ne pouvait que le conduire à bien. Il étudie et il approfondit un sujet, et il sait l'embrasser sous son point de vue le plus poétique ; toute prétention, toute recherche est bannie de ses compositions. Spirituel et fin caricaturiste, il aborde avec la même supériorité l'arène dramatique ; il sait avec un rare bonheur traduire à tous les regards sa pensée tout entière. L'effet de son tableau est des plus pittoresques et des plus animés. Ses différens costumes mariés avec adresse, ses personnages disposés avec un tact exercé, ses figures pleines de caractère et d'expression, prouvent assez que son imagination est féconde et son goût sévère. Duquesne vainqueur et imposant ses lois à l'Arabe est une belle et noble pose, et explique assez tout ce qu'il y a de crainte et d'humilité dans son ennemi courbé à ses pieds. La foule, composée de marins, d'esclaves déjà délivrés et de la suite du dey, est admirable de mouvement et de vie. Pourquoi faut-il que nous ayons à reprocher à l'artiste de négliger son coloris : la ville d'Alger que l'on aperçoit en perspective, touche aux cordages du vaisseau ; la mer ne fuit pas, le ciel n'est pas vide, et les tons des premiers plans manquent de vigueur. Que M. Biard se corrige donc de ce défaut, c'est tout ce qui lui reste à faire pour être irréprochable. Après ceci, nous ne parlerons pas de ses *charges* ; il n'est pas un des promeneurs au salon qui n'ait franchement souri en les examinant ; c'est là, pensons nous, tout ce qu'en attendait l'artiste.

Dès l'ouverture du salon, les deux tableaux historiques de M. P. Delaroche ont captivé l'attention générale. C'est devant ces pages que se sont posés d'abord tous les curieux. C'est par elles que se sont ouverts tous les feuilletons de la critique. Bien peu sont restés neutres dans ce débat ; louangeurs exagérés, ou détracteurs passionnés, la plupart se sont laissé entraîner à des influences peu désintéressées. Nous ne prétendons pas prononcer en juges suprêmes entre ces partis ; ce droit n'appartient qu'à l'avenir : nous nous contenterons de dire que la prédilection toute particulière et si naïvement exprimée de la foule pour les œuvres de M. Delaroche, pourrait bien entrer pour beaucoup dans les attaques dont il est l'objet ; la jalousie nous fait bien des ennemis ; et il est d'ailleurs bon nombre de gens qui croient que, pour se donner des airs de *connaisseur*, il faut blâmer d'abord ce qui plaît à la majorité. Quoi qu'il en soit, nous ferons comme la foule, et nous trouverons naïvement belles les œuvres de M. Delaroche. Nous dirons que dans son *Strafford* la scène est grave, sombre et silencieuse ; que l'impression qu'elle produit est religieuse et triste ; qu'il n'y a dans ses personnages ni affectation ni mignardise, que leur douleur est virile et majestueuse. Mais nous ajouterons que ces deux mains qui sortent des barreaux du cachot pour donner la bénédiction à la victime, et dont on n'aperçoit pas le corps, ne sont

pas d'un heureux effet : le sublime est si près du burlesque, qu'il faut une grande prudence pour se tenir sur une limite si dangereuse ; que le trop fini des détails nuit à l'intérêt général, en ne concentrant pas assez fortement l'attention sur la pensée mère de l'artiste ; et que l'excès de la propreté et de l'ordre est aussi nuisible à une composition sévère que l'excès opposé. Nous avons les mêmes observations à faire sur le *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwel.* Les satellites de l'usurpateur ont envahi le palais des Stuarts ; ils s'y sont installés en maîtres et avec eux est entrée l'orgie de la populace. Qui croirait, à voir ce parquet ciré où sont à peine *posés* les fragmens d'une pipe et quelques débris de tabac, que là viennent de s'enivrer et de s'ébattre d'insolens soldats ramassés dans les carrefours et les tavernes, des hommes capables de souffler la fumée de leur pipe dans les yeux du roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande ! et de pousser le cynisme jusqu'à se livrer dans son appartement, devant son foyer, où ils ne lui ont pas laissé une place, à tout le dévergondage de leurs ignobles et bachiques passions. Charles Ier en butte à de si cruels outrages, n'a-t-il pas aussi trop d'empire sur lui-même, et trop d'impassibilité? Mais quelle pureté de dessin, quelle vérité de draperies, quelle adresse de pinceau, quelle naturel et quelle harmonie dans le groupe ! Et si nous blâmons le fini du travail, ce n'est pas qu'il ôte de la vigueur aux reliefs ou de la puissance aux ombres; c'est seulement parce qu'il donne un air endimanché à toute cette populace, qui ne devrait sentir que la boue des égoûts et l'odeur du cabaret.

M. Alexandre Hesse en est encore à cette phase de la vie des artistes qui offre une grande analogie avec les époques de mue de la vie du corps. Il en est encore aux incertitudes du pinceau et de la composition ; aussi ses tableaux offrent-ils toujours de la raideur et de l'affectation. Rien n'est ferme et tranché dans sa manière, rien n'est décidé dans son allure. Son *Henri IV* n'offre ni les mêmes qualités, ni les mêmes défauts que son *Léonard de Vinci.* Ses draperies et ses poses sont guindées, ses figures molles; mais on reconnaît chez l'artiste un beau talent en voie de progrès ; c'est ce que nous ne pourrions pas dire de M. Alfred Johannot qui s'est arrêté si vite après ses beaux débuts. Bien que son tableau d'*Anne d'Est à la cour de Charles IX* soit savamment distribué, il pêche sur plusieurs points très-importans. La famille suppliante est groupée avec art ; la tête de ce jeune prince, qui sera plus tard *le Balafré*, est vigoureuse d'expression; mais le profil de Charles IX n'exprime guère que la niaiserie. Cette femme, placée derrière lui, n'a jamais été la fameuse Catherine de Médicis, et l'artiste ne s'est pas tiré avec honneur des difficultés que lui offrait le jeu de la lumière sur tous les costumes de deuil qu'il était forcé de réunir dans le cortége de la veuve.

Le tableau de la *prédication d'un Hussite* nous ramène à l'école allemande, et par suite, aux artistes étrangers qui sont venus consulter l'opinion de la France sur leurs œuvres. Les lois de l'hospitalité nous font un devoir de leur donner une place dans notre rapide examen, et nous allons les réunir ici. Tous les tableaux exposés par les artistes allemands, et celui de M. Lessing surtout, corroborent de la manière la plus positive ce que nous avons dit à l'occasion du *Jérémie*, que cette école pèche par la couleur, mais que, pour la profondeur de la pensée, elle ne le cède pas à nos jeunes artistes, sur lesquels elle a l'avantage d'une étude

plus sérieuse et plus laborieuse de la forme. Entouré de ses co-réligionnaires qui l'écoutent avec des marques diverses de sympathie et d'enthousiasme, un disciple de Jean Huss, le calice à la main, échevelé comme un énergumène, le visage pâle, le regard sombre et inspiré, appelle son auditoire au serment de fidélité et de vengeance. Tous ces personnages sont dessinés et distribués avec autant de science que de finesse, tous portent un caractère de physionomie aussi varié qu'énergique; et l'œil parcourt avec satisfaction toutes ces lignes au milieu desquelles il n'a à désirer qu'une lumière plus vive et plus chaude. Dans la *Pénitence de l'empereur Henri IV*, par M. Begas, même étude, même beauté des figures, même unité d'action, et aussi même défaut. Il y a au premier plan de ce tableau une figure de jeune enfant qui nous a charmé par sa fraîcheur, sa naïveté d'expression et son admirable modelé. Le très-petit tableau de M. Ch. Duncker ne sera mentionné ici que pour mémoire, car il est d'une grande faiblesse; nous nous arrêterons avec plus de plaisir devant le *Jésus lisant* de M. Retzch, œuvre d'un pinceau fin, spirituel, et peut-être trop délicat. La tête de cet enfant est délicieuse de candeur, de pureté, et de formes; mais le linge qui l'enveloppe paraît mouillé, et le fond du tableau est lourd et opaque. Le *Roméo et Juliette* de M. Muller ne supporte pas un examen attentif. Le moindre défaut de ses personnages est un air boudeur qui en fait des amans peu intéressans; il y a plus de poésie et de sentiment dans l'épisode que M. Heinheil a emprunté à une ballade de Burger. La figure de la mère exprime une douleur, un accablement auquel la piété donne quelque chose de solennel, et cette jeune fille prosternée, les cheveux en désordre, est une énergique peinture du désespoir, et le spectateur en est frappé d'abord, bien que l'artiste, par un sentiment de dignité qui prouve en sa faveur, ait évité de nous laisser voir la figure, sur laquelle il aurait dû imprimer les stigmates d'une passion désordonnée. M. Magnus, de Berlin, est le seul de tous les Allemands qui se soit attaqué à des effets de lumière. Son *retour d'un corsaire* offre un paysage éclairé des larges tons d'un soleil rouge et chaud. La famille du brigand des mers est agréablement réunie; mais le dessin en est lourd, et la vigueur des effets du clair-obscur est poussée jusqu'à la dureté. Au reste, et à tout prendre, ce tableau dans son ensemble est joli, profond et animé. La *vue de Saint-Germain-l'Auxerrois*, de M. Nollé de Maëstricht, est d'une aridité donc rien n'approche; et la crudité de ses lignes est d'autant moins motivée, que son ciel est plus terne; c'est l'œuvre d'un commençant. Quant à la *Jeune fille effeuillant une marguerite*, de M. Kreul de Nuremberg, nous l'avons vainement cherchée pendant tout le temps de nos études au salon

M. Woolmer, de Londres, a exposé une *Jeune fille lisant*, image coloriée par une main inhabile, où l'on ne trouve ni dessin, ni relief, ni fond, ni sentiment; le *Souvenir d'Égypte* de sa compatriote, madame Carpenter, ne mérite pas tout-à-fait une critique aussi dure; mais son odalisque est posée avec plus de raideur que de grace, sa figure est mal caractérisée, et manque d'élégance, son coloris est obscur et mat. M. William Wild, que nous croyons né aussi sur les bords de la Tamise, est peintre de paysages. Ses *vues* ne manquent ni d'intention ni de perspective; mais sa couleur n'est pas assez variée, pas assez heurtée : les herbages du premier plan de sa *vue d'Alger*, sont trop propres et trop bien plantés; il a en outre le défaut de transporter à Venise comme en Afrique le

ciel triste et terne de l'Angleterre. Le soleil du midi ne se reflète pas sur sa palette.

La Belgique est aussi représentée dans notre salon : C'est d'abord M. Navez, sur les œuvres duquel on pourrait stéréotyper le jugement peu flatteur qui les accueille chaque année, et que cet artiste semble prendre à tâche de justifier de plus en plus ; c'est madame Fenny Geefs, plus faible encore, si c'est possible, mais qui, du moins, nous laisse l'espoir de progrès ; c'est M. Verwée dont la touche molle et tremblante n'arrivera jamais, nous le craignons, à rendre les effets des sites qu'il copie sur nature ; c'est M. Gélissen, dont le tableau, *une vue d'Angleterre*, est tellement mal exposé, qu'il est impossible de le juger ; c'est M. Decoene, qui nous a envoyé un joli petit tableau de mœurs belges, *une Famille surprise par son pasteur*, au moment où elle est attablée autour d'un succulent jambon, malgré la prohibition canonique ; spirituelle composition remplie de détails gracieux et piquans. C'est enfin M. Gallait, qui s'est élevé à des sujets plus sérieux, et qui nous a fait le beau tableau de la *Visite de Montaigne au Tasse enfermé comme fou au couvent de Ferrare*. Cette composition d'un jeune artiste donne pour son avenir de hautes espérances, et révèle en lui le sentiment du beau et du vrai. La figure du Tasse, sillonnée par les chagrins, la misère, et ce désespoir corrosif du génie méconnu est touchée avec hardiesse et sensibilité ; ses yeux sont caves, ses joues flétries, sa pose affaissée. C'est l'abattement si triste et si imposant du poète écrasé sous le poids des douleurs humaines, du poète chez qui le corps a tué la pensée, et qui ne vit plus que dans une vague contemplation intérieure ; le désordre de ses vêtemens est noble, et n'éveille qu'une pitié digne de celui qu'ils recouvrent. Montaigne a été moins heureusement saisi ; il y a dans sa physionomie quelque chose de trop froid, de trop indifférent, malgré l'heureuse intention du contraste exprimée par la figure impassible du jeune moine qui l'accompagne. Tous les détails, les mains surtout, sont étudiés avec adresse, et font honneur à la touche délicate aussi bien qu'au dessin de M. Gallait.

De la Hollande nous sont venus une *Adoration des Bergers* de M. Van-Isendick, tableau bien faible encore ; une étude de clair obscur, par M. Van-Schendel, miniature à l'huile, où le fini est poussé jusqu'à une grande exagération, où les personnages ont des yeux d'émail faisant saillie sur le front, et dans lequel nous ne pouvons louer que l'effet de la lampe assez habilement rendue ; l'*Hermann de Ruyter*, par M. Vanden-Bergh, composition assez chaude et assez animée, mais d'une exécution dont la timidité et la maladresse se trahissent dans de nombreuses incorrections de dessin, un pinceau maigre, des expressions forcées. Nous avons déjà parlé du *Paralytique* de M. Vanden-Bergh, en traitant des sujets religieux.

De Naples, M. Vison nous a envoyé sa *Révolte de Masaniello*, scène confuse et mollement touchée ; l'architecture des derniers plans est aussi sèche et aussi tranchée que les groupes des premiers plans sont indécis et brumeux.

Enfin, nous possédons deux paysages de M. Strutt de Lauzanne, où l'on remarque le défaut opposé, c'est-à-dire trop de dureté aux premiers plans et une dégradation trop rapide de la perspective aérienne. M. Strutt abuse en outre des tons rouges dans le feuillage de ses arbres.

Parmi cette liste d'étrangers, quelques-uns, nous pouvons l'avouer, car on ne saurait exiger que nous les connussions tous, ne nous ont révélé leur origine que par l'orthographe de leur nom. Il en est un encore qui, à ce titre, aurait dû y trouver sa place, mais nous ne nous sommes pas senti la force d'un pareil sacrifice, et par amour propre national aussi bien que par ce sentiment de prédilection qui nous a si souvent ramené devant son œuvre, nous revendiquons pour la France la propriété du *Décaméron*, de M. Winterhalter. Et aussi bien, où, sinon aux écoles de France, M. Winterhalter aurait-il pu trouver cette fraîcheur, cette vivacité, cette finesse de coloris; où cette grâce du dessin et cette légéreté des draperies; où cette ensemble harmonieux, ce parfum suave répandu sur toute sa toile? Quel joli groupe, quelles adorables figures, quelles ravissantes femmes! quel heureux abandon dans tous ces mouvemens! quelle vie partout, que de bonheur, de calme, de sérénité! que de pudeur et de délicatesse dans les amoureuses pensées qui se traduisent si bien dans tous ces yeux et sur toutes ces lèvres! quelle décente et candide volupté! que de beautés diverses parmi lesquelles il n'y a pas de choix possible! et comme ce chaud et brillant paysage, ce ciel pur, doivent porter toutes ces jeunes imaginations aux tendres rêveries, aux doux épanchemens! Non, quoi que l'on en ait dit, ce n'est pas là Léopold Robert, c'est M. Winterhalter créateur et original; il n'y a ni copie ni imitation, il n'y a d'autre inspiration que celle du beau pris dans la nature, et animé par une poétique et féconde organisation. Nous voudrions bien encore nous arrêter près du *Repos à la Fontaine*, et nous mêler quelques instans à cette délicieuse causerie; mais l'espace nous presse, et nous devons être aussi rapide dans nos louanges que dans nos critiques.

M. Eugène Roger, tout nouveau encore à nos expositions, débute par des œuvres remarquables. Son *Charles-le-Téméraire reconnu parmi les morts* est un beau tableau. Il y a de la convenance et de la sagesse dans la disposition, un dessin élégant et correct, un coloris ferme. Le corps du duc de Bourgogne surtout est une étude traitée avec talent. Ses figures sont touchées avec assurance et animées, quoiqu'un peu uniformes; nous reprocherons aussi quelque chose de trop théâtral dans les gestes de ses personnages. Son *Intérieur de palais public à Sienne* a plus de mérite encore; les effets du jour, la gradation des tons y sont parfaitement sentis, et ce n'était pas chose facile que de conserver la vérité de la perspective au milieu de tous ces riches ornemens qui tapissent les murailles. Quant à sa *Femme Romaine*, elle n'est pas digne de lui. M. Ferret, qui en est aussi à ses débuts, s'est posé aussi avant par son *Jean d'Aubigné*, peinture vigoureuse et large, où les beautés l'emportent de beaucoup sur quelques écarts de pinceau. Les *Croisés au St-Sépulcre*, de M. Marquis, accusent chez le jeune artiste de l'imagination et du travail; mais ce tableau n'est pas achevé, il est resté à l'état d'esquisse, on dirait que le peintre s'est trouvé à court de couleur. Nous ne saurions en outre approuver la pose de ce pèlerin prosterné d'une manière peu noble et surtout peu poétique. Il y a de l'élan, du mouvement dans l'œuvre, mais les yeux n'en sont nullement satisfaits; aussi se reposent-ils agréablement quand ils quittent cette toile pour se porter sur les *Pirates* de M. Montfort. On sent toute la chaleur du ciel à travers cette brume épaisse qui s'élève de la mer, et la lumière se répand à larges flots sur tous les accidens du rivage. On trouve

tout à la fois le type national et poétique et l'expression d'une audacieuse rapacité sur les figures et dans les attitudes de ces brigands qui viennent de découvrir une voile à l'horizon, et qui courent aux armes et mettent leurs canots en mer, avides de combats et de butin. C'est la nature, et c'est la belle nature. Nous n'en pourrions pas dire autant de la *Séance du 9 Thermidor*, de M. Montvoisin. Ici, l'exagération du tumulte et des efforts de chaque personnage va presque jusqu'à la charge, toutes les physionomies sont grimaçantes. Devant cette multitude de bras et de jambes qui se déploient en mille contorsions, on peut dóuter que l'artiste ait voulu traiter sérieusement son sujet. M. Montvoisin, qui colorie si sagement et si posément, et dont la touche mesurée s'échauffe si rarement jusqu'à s'aventurer dans quelques effets hardis, n'a su ni saisir ni rendre le côté grave de la scène qu'il avait à représenter; personne ne s'en émeut, personne ne comprend les furieuses vociférations, et l'exaspération forcenée de ces hommes ivres de sang et presque de rage : il y a là beaucoup de gestes, pour de l'âme, point. Mentionnons encore ici le *Bernard Palissy*, de M. Debacq; la *Procession de la Gargouille*, de M. Clément Boulanger, estimables tableaux dans lesquels pourtant nous relèverions quelques défauts importans si nous n'étions si pressés d'arriver au terme de notre revue, et faisons notre dernière pose devant les jolies compositions que le roman de *Notre-Dame de Paris* a inspirées à M. Guet. *Phébus chez madame Aloïse de Gondelaurier*, distrait et rêveur près de Fleur-de-Lys et de quelques jeunes femmes occupées à broder une tapisserie, est tout à la fois une composition d'un effet charmant et d'un fini plein d'esprit, de délicatesse et de grâce. On ne sait que regarder d'abord, ou des jolis visages, ou de ces costumes si frais et si pittoresquement drapés, ou de cet appartement meublé avec tant de goût et de vérité. L'autre tableau, *Phébus et la Esméralda chez la Falourdel*, aussi finement et aussi habilement traité, nous plaît moins, mais seulement, nous devons l'avouer, parce que M. Guet n'a pas donné à sa jeune Bohémienne les traits sous lesquels notre imagination s'est plu à se la représenter. Quoi qu'il en soit de ce reproche que nous lui faisons en notre privé nom, ses tableaux sont des plus remarquables parmi les tableaux de genre. Et puisque après avoir passé tant de temps à étudier de grandes toiles qui parfois sont d'une si désolante infériorité, — exemple : Le *Choléra à Paris* de M. Lafaye, — il ne nous est pas permis de nous reposer et de nous dédommager devant des œuvres d'une moindre importance artistique, nous nous bornerons à citer la *Souscription Hollandaise*, de M. Roqueplan, petit chef-d'œuvre de vérité, de détails et de coloris; la *Scène des Brigands*, de M. H. Canon; la *Partie d'Échecs*, de M. Cousin; les *Mauvais Locataires*, de M. Roubeaud; l'*Intérieur de Cuisine* de M. Charles Béranger, et les scènes spirituelles, enjouées, joviales, ou tendres et sentimentales dues aux pinceaux de MM. Wachsmut, Franquelin, Pingret, Vallou de Villeneuve et Pigal. Pourtant nous ne pouvons nous dispenser de dire à ce dernier qu'il se néglige. Sa couleur pousse à la grisaille; il s'abandonne à sa facilité, et il oublie d'achever ses œuvres.

Mais n'allons pas oublier, à notre tour, de rappeler, parmi les noms qui précèdent, celui de mademoiselle Sophie Hubert, qui, aux expositions de l'année dernière et de celle-ci, vient de s'assurer une place si honorable parmi les fem-

mes artistes dont le public éclairé signale avec faveur le talent. Manquer de mémoire à son égard, ce serait manquer de justice, c'est-à-dire de discernement et de bon goût. Son *Étude de Femme* et la *Leçon de Lecture*, charmantes petites toiles où la grâce de la composition le dispute à l'harmonie des couleurs et à la pureté des dessins, portent toutes deux l'heureuse empreinte de cette poésie rêveuse et mélancolique qui l'avait si bien inspirée dans son tableau de l'exposition précédente, les *Adieux du Départ*.

Ce serait ici, ou plutôt c'eût été immédiatement après les tableaux d'histoire, le lieu de parler des portraits, si le portrait était encore aujourd'hui regardé comme un genre, s'il avait encore la haute importance artistique que lui avaient donnée les Wan-Dick, les Titien, les Rembrandt et les Velasquez. Pour ces grands artistes le portrait était l'expression la plus complète et le but le plus élevé de l'art, et il n'était donné qu'au talent mûri et achevé, qu'au génie, d'en surmonter toutes les difficultés. Il n'en est plus ainsi; le portrait n'est, pour la plupart de nos artistes, qu'un affaire lucrative et commerciale; on fait des portraits pour vivre, on les expédie aussi promptement que possible, et l'on croit avoir tout fait quand on a léché quelques tons bien roses et bien fades et qu'on a atteint une ressemblance approximative du modèle. Les exceptions honorables que nous aurons à citer sont en bien petit nombre, nous n'en aurons que plus de louanges à leur adresser. Le portrait de M. Arago, par M. H. Scheffer, est le seul auquel notre critique n'ait rien à reprendre. Il est vrai qu'en face de son modèle, l'artiste devait subir la puissante influence de cette tête magnifique, de ce regard profond et de ce noble front, où se révèle toute la vaste intelligence de l'un des hommes les plus remarquables de notre époque. Ce portrait vit, ce n'est point une ressemblance, c'est l'homme. Aussi, comme il attire tous les yeux sur son modeste cadre en dépit de toutes les dorures et de l'air de méditation dont M. Grosclaude, un de nos meilleurs peintres de nature bourgeoise, a affublé M. Gasparin, si malheureusement placé au-dessus du secrétaire de l'Académie des sciences. M. Lehmann a fait aussi de louables efforts pour arriver au portrait; ses tons sont purs, ses chairs chaudes, son fond plein de profondeur; mais il y apporte son parti pris de couleur, il n'est pas naturel. M. Louis Boulanger, qui a fait un assez bon portrait de M. de Balzac, en a exposé un autre de M. Achille Devéria, auquel il a donné un pâleur méphistophélique. Avec un peu plus d'étude du vrai, M. Boulanger arrivera à bien. Le portrait peint par M. Winterhalter ne nous a pas rappelé le faire gracieux et brillant du peintre du *Décaméron*. Nous donnerons en courant quelques éloges aux portraits de MM. A. Couder, Seuber, Amaury-Duval, Court et Champmartin; nous nous arrêterons un moment encore devant le portrait 1395, et une jolie *tête de femme espagnole*, pour exprimer nos regrets à mademoiselle Parran, jeune artiste qui, nous dit-on, abandonne les arts, lorsque déjà son talent prédisait de brillans succès; mais nous n'aurons pas un mot pour les innombrables imitateurs de deux chefs de bandes auxquels la critique se fatigue enfin de répéter chaque année les mêmes conseils. Inutile sans doute de nommer M. Dubuffe et M. Lepaulle, qui s'est donné à lui-même un air si farouche et si sauvage, et s'est couvert le chef d'un chapeau *Perinet-Leclerc*, orné de deux plumes de coq.

Cette bizarrerie de costume est-elle un moyen employé par M. Lepaulle pour stimuler la curiosité publique ?

Nous n'avons pas de marines cette année, car bien que le livret contienne quelques annonces de sinistres et de combats de vaisseaux, nous ne pouvons prendre au sérieux les eaux de marbre de MM. Morel-Fatio, Mayer, Garnerey, Lepoitevin, les flots embourbés et noirs de MM. Gilbert et Clays ; non plus que la vaste prairie au milieu de laquelle M. Roquemont s'est avisé de faire voguer un canot. M. Gudin lui-même qui, l'année dernière, nous avait fait une mer si limpide, si vaste et si mouvante, ne nous a exposé cette année que des eaux ternes et immobiles ; mais nous le lui pardonnons en faveur de son magnifique *Paysage d'Alger* dont la brillante lumière, la nature vivante, la profondeur, la hardiesse éblouissent le regard et le fascinent au point de lui faire oublier que ce n'est là qu'une peinture. Quand un rayon du soleil vient éclairer cette toile et en faire ressortir les tons chauds, ardens, il ne faut rien moins que le courant d'air glacial qui règne près de la place qu'elle occupe pour rappeler au spectateur illusionné qu'il n'est pas sous le ciel brûlant de l'Afrique.

Avare du peu de lignes qui nous restent et que nous devons réserver pour la sculpture, nous renvoyons nos lecteurs, pour l'appréciation générale de la marche de notre école paysagiste, aux judicieux aperçus qu'en a tracés l'an dernier notre collaborateur M. Raoul, et dont le salon de cette année ne fait que constater la vérité, et justifier dans toute leur étendue les sages considérations ; puis à enregistrer pour mention honorable, les noms de MM. — Gué, toujours riche de détails, de couleur, de mouvement, — Cabat, toujours aussi sobre de moyens que prodigue de lumière et de pensée, — Watelet, qui, à force de couleur, dessine presque en relief, — Charles Brun, Esbrat, Jadin, — Mallebranche, qui s'est enfin décidé à renoncer à ses neiges éternelles, et nous a donné deux sites des Vosges, aussi remarquables par leur coloris que par leur gracieuse perspective ; — Giroux qui nous a fait le *Bout du Monde*, paysage sauvage et silencieux, vigoureux aux premiers plans et plein d'harmonie entre son ciel et ses lointains ; — Edouard Bertin, dont le *Christ au Mont-des-Oliviers* frappe plus par son aspect religieux et triste que par la teinte uniforme et trop rembrunie de sa verdure ; — de M. Robert, qui choisit une nature trop coquette et trop endimanchée, et qui fait des arbres dont aucun ver rongeur n'a jamais flétri une feuille ; — Enfin, de MM. Troyon, Corot, et de mademoiselle Caillet, dont le pinceau est le seul de tant de pinceaux féminins qui se soit acquis une place honorable parmi les paysagistes.

Quant aux peintres d'animaux, les admirables études de M. Brascassat le posent incontestablement au premier rang. Viennent ensuite quelques talens en bonne voie et desquels on a beaucoup à espérer. De ce nombre sont : MM. Emile de Lansac, Berré, Pierre Vernet, Dommey et Foussereau.

SCULPTURE.

Les commandes de la liste civile ayant envahi tous les ateliers, peu d'artistes ont pu, cette année, donner à leurs œuvres le caractère de leur pensée intime : toute la poésie de leur imagination a dû se concentrer dans l'exécution de portraits

historiques. Bien que nous n'ayons qu'à approuver une mesure qui, en même temps qu'elle tend à populariser et à perpétuer le souvenir de nos gloires nationales, fournit à nos artistes des travaux lucratifs, nous n'en avons pas moins à regretter de voir notre exposition si pauvre de créations spontanées. C'est à cette cause, en effet, que nous rapportons le petit nombre de sujets religieux que nous avons rencontrés dans la salle des sculptures, encore n'ont-ils été abordés que par des talens inférieurs, qui n'ont point été jugés dignes de coopérer à l'établissement du musée de Versailles. Le seul groupe remarquable que nous ayons à citer en ce genre est celui de M. Husson, *L'Ange gardien offrant à Dieu un Pécheur repentant*. Le ciseau de M. Husson est savant et assuré; la pose du jeune pécheur est pleine d'abandon et de grâce : un rayon de joie et d'espérance se reflète au milieu du ravissement imprimé sur tous ses traits, c'est une image de regret et de bonheur ineffable. Ses proportions sont d'une grande élégance, le nu est pur et animé; mais la figure de l'ange gardien manque d'animation : si elle ne devait pas porter l'expression de la joie humaine, au moins le contentement de son triomphe devait-il se trahir au milieu même de la candeur et de la sérénité de ses traits.

Ce qui frappe d'abord quand on passe en revue toutes les statues en pied rassemblées au salon, c'est l'inhabileté, c'est la maladresse de nos artistes à traiter le costume, et à lui donner, tout en lui conservant la vérité historique, cet arrangement heureux, ce poétique abandon qui caractérise une des plus incontestables supériorités du génie. Nous n'avons point encore trouvé de milieu entre Louis XIV habillé ou plutôt déshabillé à la romaine, et Louis XIV écrasé et presque dissimulé sous l'ampleur des draperies et des fourrures d'un énorme manteau royal. S'il fallait faire choix entre ces deux extrêmes, peut-être opterions-nous encore pour le premir, malgré tout ce qu'il a de déraisonnable. Il ne faudrait, pour nous y décider, que d'avoir remarqué ce qu'offrent de disgracieux le *Charles V* de M. Valois, le *Louis XIV* de M. Lemaire, le *Régent* de M. Bra, et quelques autres. Non que ces statues soient dépourvues de mérite, celle de M. Bra, entre autres, est, comme ciseau, un œuvre de premier ordre; mais parce qu'il y a dans cet accoutrement lourd et matériel quelque chose qui effleure le ridicule. La *Statue du général Foy*, par M. Duprez, est sans contredit aussi l'œuvre d'un homme de talent; mais pourquoi a-t-il ajouté à la mesquinerie de notre frac par des détails de mauvais goût; pourquoi cette liasse de papiers dans la poche de l'illustre orateur, poche qui fait sourire malicieusement tous les tailleurs, tant elle est mal placée au revers de son habit N'est-il donc pas un moyen d'éluder la *bourgeoiserie* (qu'on me passe le mot) des costumes modernes, sans nous représenter nos grands hommes en héros de l'antiquité, et sans les couvrir de toutes ces étoffes sous les replis desquelles l'homme disparaît entièrement, heureux quand la tête nous reste pour nous expliquer l'intention du marbre. Quelles études, quel talent nécessitent de semblables ouvrages? Cette voie ne doit-elle pas conduire à la ruine totale de notre école de sculpture, déjà si pauvre en capacités. Deux artistes seulement ont compris le vice radical de cette manière de procéder; et nous nous empressons de payer à leurs efforts un juste tribut d'éloges. Le *Talma* de M. David et le *Boïeldieu* de M. Dantan jeune contrastent victorieusement avec toutes les autres statues, et prouvent

suffisamment, quoiqu'elles ne soient pas le *nec plus ultra* du beau possible dans les conditions actuelles, que l'imagination, quand elle est féconde et surtout laborieuse, peut tirer parti des élémens les plus bornés, et répandre sur le présent un peu de la poésie dont elle revêt si largement le passé.

C'est là, c'est dans le costume que gît toute la question de l'art moderne; c'est dans l'étude des draperies qu'il se débat pour enfanter ses chefs-d'œuvre et se caractériser. Le nu, c'est l'art antique et païen dont notre époque ne veut plus que pour ses délassemens, ses plaisirs particuliers et ses ornemens d'intérieur, mais qui doit être banni désormais des regards des masses et de la décoration de nos monumens. A lui maintenant le champ des fantaisies de l'imagination, et quand il prendra les traits d'une *Nymphe* sous le ciseau de M. Bosio, il sera encore aujourd'hui, comme dans l'antiquité, pur, suave, ravissant; parfois aussi vigoureux, élégant et vivant, comme le *Forban* de M. Ménard, ou bien encore faux et fantastique, comme le *Capanée* de M. Merlieu; mais c'est là que se bornent ses droits: le nu, pour nous, ne peut plus être de l'histoire.

Nous terminons cette revue, trop rapide pour nous avoir permis de tout dire, mais trop longue déjà pour nos dimensions matérielles, en recommandant à l'appréciation des hommes de goût les bustes de MM. Dantan aîné, Dantan jeune, Gayrard, Fessard, Etex, Elshoect, Brion et Huguenin. V. X.

CHRONIQUE DE PARIS.

MOIS DE MAI.

Le printemps! le printemps! ouvrez les portes, ouvrez les fenêtres! qu'il vienne, qu'il entre, qu'il nous pénètre de ses brises, qu'il nous enveloppe de ses parfums! Imitons le navire qu'une prison de glace a long-temps resserré entre ses froides murailles, et qui déploie joyeusement toutes ses voiles au jour de la débâcle; que le souffle régénérateur s'infiltre par tous nos pores! Que notre âme se dilate et s'épanouisse comme cette fleur mourante chaque nuit, que ranime chaque jour une goutte de rosée ou un rayon de l'aurore! Malades de trois rechutes d'hiver, commençons enfin notre promenade de convalescence; mais qu'est-ce donc! quarante jours d'attente, et le printemps n'arrive pas! Illustre vigie de l'Observatoire, dites-nous, M. Arago, ne voyez-vous rien venir? Oh! prêtez-nous tous vos télescopes!.... Rien à l'Ouest, rien à l'Est.... Bon! voici un de vos plus jeunes collègues qui se dirige vers le Midi: va-t-il au-devant du retardataire? Non, il s'est arrêté sur le coteau de Clamart; une nue orageuse tourne et scintille autour de lui comme une meule électrique! Que fait-il? O ciel! serait-il bien possible? Il ramasse des grêlons à pleines mains!....

Heureux M. Elie de Beaumont! Voyez-le recevoir comme la manne céleste

cette giboulée inattendue qui le crible de ses dards anguleux ; pour lui c'est un trésor, car c'est une occasion d'analyse ; on saura bientôt à l'Institut que la forme des grêlons était irrégulière, qu'un des angles était pyramidal, que la face opposée était courbe, que tous, semi-opaques et blancs, accusaient par la direction de leurs fibres des sphères de glace, produit d'un encroûtement progressif de la grosseur d'une balle de fusil, et qui s'est brisé dans l'espace, ce sera encore un effet constaté en attendant l'explication des causes, ce pourquoi du pourquoi, ce mystère insaisissable, cet oiseau du ciel qui plane toujours au-dessus de la terre, et qui ne s'y abat jamais.

Que voulez-vous ! acceptons, faute de mieux, les distractions de la science humaine. Apprenons à connaître tous nos fléaux comme toutes nos misères ; ne faut-il pas connaître ses ennemis ? Du scalpel de ces anatomistes de la nature, si impassibles dans leur curiosité, tombent parfois d'étranges consolations ; grâces à eux, nous devons nous réconcilier avec le mois d'avril ? C'est à tort que nous l'avons maudit ; il ne méritait pas l'injurieuse épithète de diluvien que nous lui avons décochée au passage ; les registres météorologiques du dernier demi siècle ont été consultés avec soin, et il a été solennellement reconnu que si le mois d'avril 1837 était en première ligne pour le froid, son rang de pluie n'était que le huitième ; à peine diffère-t-il de son frère de 1811, année de la comète, si fameuse par l'excellente qualité de ses vins ; il n'a eu en tout que dix-sept jours pluvieux, qui n'ont donné qu'environ soixante-deux millimètres d'eau. Qu'est-ce que cela ? Songerait-on à crier pour si peu de chose, si l'on n'avait la manie de faire de l'opposition envers et contre tout !

François Ier disait qu'une cour sans femmes était comme une année sans printemps, et il avait bien raison le galant monarque ; mais nous, qui, au lieu de ne voir que des châtelaines noblement détenues dans leurs manoirs solitaires, pouvons compter autant de cours richement peuplées que de brillans salons, nous est-il jamais permis de dire que l'année soit sans printemps ou le printemps sans fleurs ? Madrigal à part, nous sommes d'une injustice ridicule ; nous prétendons goûter les jouissances de la campagne aux mêmes lieux où nous avons épuisé les plaisirs de la ville ; ne faudrait-il pas que des tapis de gazon s'étendissent sur les dalles de nos trottoirs, que des touffes de jasmins ou de lilas sortissent de toutes nos montagnes de pierres et de moëllons ; que les paquerettes, les lis, les primevères, les anémones, toute la Flore naturelle enfin du Mont-l'Héris et de la vallée de Barcelonnette, couvrît spontanément le pavé fangeux de nos rues ! La nature à Paris ! des fleurs à Paris ! en vérité, nous sommes admirables ! et que laisserons-nous donc à la province ! Comment ! tandis que nous étions à nous prélasser sur de molles ottomanes aux accords d'une musique ravissante, tandis que, faisant des nuits les plus sombres et les plus lugubres des jours resplendissans de lumière et d'allégresse, nous passions nonchalamment d'un concert à un spectacle, d'un spectacle à un bal ; il y avait des populations entières reléguées dans de mornes solitudes, au milieu des neiges ou des inondations, qui souffraient du froid et de la faim, qui n'entendaient pas un chant d'oiseau, qui ne voyaient pas un brin d'herbe, qui ne trouvaient plus même dans le ciel un peu de ce bleu qui semble un sourire ; et lorsque avec une saison plus douce leur sort devient moins rude, lorsque les douleurs s'effeuillent, lorsque les espérances refleurissent, nous

voudrions, nous, citadins rassasiés, avoir part aux mêmes joies, boire le même oubli, nous enivrer des mêmes consolations ! Allons donc ! cette ardeur d'accaparement tient du délire ; contentons-nous, s'il est possible, d'être égoïstes ; ne soyons pas envieux !

Ah ! sans doute, il est assez triste de n'avoir que des plantes de serre chaude, des roses du Bengale écloses à la vapeur, des camélias inodores et sans queue, des pensées ficelées sur des brochettes, des canaries couvés en cage, qui n'ont pas même pu oublier les chants sous la feuillée, ou des perroquets plus criards que des macaques, et dont le voisinage n'est pas moins incommode que celui d'une scierie ou d'un métier à marteau ; sans doute, quand tous les arbres chargés de primeurs sont blancs ou roses, quand on ne peut traverser les hautes herbes des prairies sans faire lever des myriades d'insectes et de papillons que l'on prendrait pour des fleurs ailées, il serait bien doux de s'imprégner de toutes les émanations de la terre comme de toutes les mélodies des bois ; une simple marguerite cueillie sur la pelouse humide, une violette découverte au pied d'un vieux chêne couvert de mousse vaudrait mieux, j'en conviens, que tous les bouquets qui nous sont vendus par des harangères. Et qui n'en conviendrait pas ! qui demeurerait insensible à ce beau travail de mai, à cet immense renouvellement de la création ! Lorsque les fleurs s'entr'ouvrent, ce sont des livres célestes ; tout y parle, tout y respire, tout y révèle le Créateur ; rien de plus frais dans les illusions de ce monde, rien de plus pur dans les espérances de l'autre ; nous nous penchons avec amour vers ces calices embaumés comme vers les années virginales de notre enfance, ou les jours sans nuage de notre éternité ; c'est l'ame d'un ange que nous croyons respirer sur les lèvres de chaque corolle ; mais de quel droit ceux qui ont chassé la nature revendiqueraient-ils les merveilles de sa poésie ? Tous les jardins n'ont-ils pas été arrachés un à un pour faire place à de nouvelles constructions ? N'a-t-on pas spéculé sur la moindre parcelle de terre, sur les quelques pieds carrés d'un bosquet ou d'une tonnelle ? Les hauts ombrages n'ont-ils pas été proscrits comme nuisant aux jours ? Les entrepreneurs, les démolisseurs, les constructeurs, les récrépisseurs, n'ont-ils pas dit : « Un jardin coûte, une boutique rapporte ; choisissez » ; et n'a-t-on pas choisi le rapport ! De quoi donc se plaindre après avoir volontairement flanqué son hôtel d'un magasin d'épicerie ou d'un cabaret ! de quoi se plaindre quand on a préféré les chants des ivrognes à ceux des fauvettes !

L'administration, plus désintéressée que les particuliers, a-t-elle du moins pris quelque mesure de salut ? Non. Paris a tant de bazars que nous n'en savons pas le nombre, et il n'y en a pas un seul pour les fleurs ; elles ont été reléguées sur un marché en plein vent, ou plutôt sur une halle entre l'Hôtel-Dieu et le Palais-de-Justice ; deux riantes perspectives : la souffrance et le crime ! C'est en vain qu'un jeune architecte, homme d'un goût délicat et d'une conception hardie (1), traça le plan d'une longue galerie en charpente de fer et à voûte en vitrage, ouverte à ses deux extrémités, ainsi que sur ses faces latérales, de manière à rendre la circulation toujours libre, et bordée à droite et à gauche de gradins de pierre sur lesquels les arbustes et les fleurs devaient être étagés. Cet

(1) M. Chassériaux, aujourd'hui architecte de la ville de Marseille.

heureux projet ne fut pas accueilli ; on se soucia peu d'avoir dans une vaste jardinière abritée contre toutes les intempéries, une délicieuse promenade pour toutes les saisons ; les égoûts absorbèrent la sollicitude municipale ; on défonça les quartiers du centre, et, au lieu d'un ruisseau, nos plus belles rues en eurent deux. Résignez-vous donc, Parisiens, il vous est encore permis d'admirer à distance les plate-bandes des Tuileries et du Luxembourg. Cette nature tirée au cordeau, entourée de grilles et de retranchemens, ne vous plaît-elle pas ; tenez-vous, après avoir vu, à toucher et à sentir? Eh bien ! libre à vous ; il y a place sous la cloche où vous végétez pour vos caisses de réséda et pour vos pots de capucines ; au risque d'écraser les passans, faites de vos balcons et de vos croisées des jardins à la Sémiramis ; développez, par un bain de chaux, vos giroflées, vos œillets, vos cactus, et toutes ces plantes grasses dont la lourde immobilité vous sourit; vous êtes si faciles à l'illusion, que, pour peu que vous vous montiez la tête, vous finirez par croire au printemps ; votre imagination, accoutumée à se jouer de tous les mécomptes, vous donnera sans effort ce que la nature vous refuse.

Et puis, n'avez-vous pas les plus belles fleurs artificielles du monde ! n'en fabrique-t-on pas dans vos murs en gaze, en mousseline, en batiste, en papier, en pains à cacheter ! Que de couronnes d'immortelles, que de guirlandes funèbres n'a pas reçues cette année encore le monument de la place Vendôme ! Le gardien lui-même en était assailli, et ne savait où accrocher tant d'offrandes ; il était curieux, je vous assure, de le voir sans cesse monter et descendre les degrés de marbre sous une pluie bien différente, heureusement pour lui, de celle dont le maréchal Lobau inonda les aigles de son ancien capitaine à pareil jour : c'était l'anniversaire du 5 mai 1821. Date mémorable ; jour de profonde méditation !

Il y a quinze ans, vers le coucher du soleil, tandis que le prisonnier de Sainte-Hélène expirait, un grand bal, qui devait réunir la cour et la ville, allait commencer dans la salle de l'Odéon ; l'on accordait les violons au moment de l'agonie !... Ainsi va ce monde qui peut se passer des grands hommes comme des petits, et que rien ne saurait empêcher de danser, après leur mort, avec la même gaîté qu'avant, comme pour donner un ironique démenti à leur orgueil.

Virgile a consacré de beaux vers au récit des prodiges qui annoncèrent la mort de César ; et, à coup sûr, je n'aurai garde d'imiter dans mon humble prose ces fictions poétiques ; mais, puisque l'auteur du Mémorial a raconté ses impressions, je veux dire les miennes, M. Lascazes, courant à cheval dans la campagne, fut surpris par un ouragan qui le contraignit à chercher un asile sous le hangar d'une ferme, et à s'y livrer à de mélancoliques pensées. Moi, modeste piéton, c'est sur le quai du Louvre que je remarquai les effets d'un orage lointain, lorsque le cortége qui se dirigeait vers le Pont-Neuf vint à défiler. Les torches, portées par les piqueurs de la maison d'Orléans, aux couleurs écarlates, vacillaient et pâlissaient comme si elles étaient près de s'éteindre. Un bruit sourd se mêlait au roulement des voitures, et, dans le trouble général de l'atmosphère, il y avait je ne sais quoi de solennel qui me saisit avec tant de force que je n'en ai jamais perdu le souvenir. En réalité, de tels événemens n'ont rien de surnaturel ni de rare sous le règne d'une lune rousse ; mais il en est des circonstances comme du prisme qui brise lumière en la multipliant, ou plutôt c'est la paille qui tombe dans notre œil, et qui le remplit de visions monstrueuses. Reçue

ainsi, la vérité s'empreint des couleurs du mensonge; et l'historien, faible homme comme tous les autres, excite d'autant plus de clameurs en se laissant entraîner sur les écueils de la poésie qu'il n'échoue assez ordinairement ni sur une Iliade ni même sur une Pharsale.

Puisque j'ai parlé de poésie, je ne m'éloignerai pas de la place Vendôme sans avoir salué de l'épée, non pas la Colonne (il y a trop long-temps que nous nous connaissons), mais son superbe gouverneur. Voilà un type! Regardez, s'il vous plaît, cet uniforme d'infanterie légère, taillé sur les patrons de 1810, ces trois chevrons d'argent, ces galons d'adjudant sous-officier, ce tricorne incliné sur l'oreille, ces moustaches épaisses et tombantes! Loin, bien loin les joies orgueilleuses du tambour-major! se redresser, se rengorger, s'enfler pour une grosse canne ou pour quelques plumes d'autruche!... Vanité des vanités!... Mais quand on veille sur tout ce qui reste de la grande armée, lorsque l'on commande à plus de cent canons, qui, tout fondus qu'ils soient, tonneront à jamais sur le monde; lorsque, du matin au soir, on est entouré d'admirateurs venus des quatre points cardinaux, ou de jeunes soldats qui vous considèrent bouche béante; quand on peut se dire enfin : « Je suis l'expression vivante de la Colonne, je suis la Colonne incarnée, un homme de fer et d'airain, l'ame de Marengo, de Wagram, d'Austerlitz, » on a le droit de porter le front haut, et de prendre une attitude aussi fière que si l'on avait dans la tête la pensée géante qui manque à la statue de Napoléon! De même que les gommiers d'Afrique distillent de l'or pour l'Arabe, la Colonne distille de la gloire pour son représentant, et les gouttes d'empois qui se mêlent à cette rosée perpétuelle font merveille, je vous jure, sur son habit. On ne le comprendrait plus ce brave militaire s'il allait s'aviser de renoncer à sa raideur et à son dandinement : ce serait comme un portrait sans ressemblance, ou comme un vin qui ne sent pas le terroir. Mais qu'on ne soupçonne aucune dureté sous cette rude écorce. Aux approches de la nuit, le père de famille vient relever le troupier de sa longue faction, et alors, tenant une jolie petite fille par la main, le paisible grognard regagne son humble demeure sans même faire attention aux regards qui l'observent et qui saluent en lui un million de héros; le char de triomphe est oublié pour la cariole du ménage.

Cette transformation morale est du nombre de celles que l'on aime; il n'y a pas d'armure illustre sous laquelle l'humanité n'ait glissé une main furtive pour savoir s'il y avait un cœur. Qu'on interroge ainsi la moëlleuse enveloppe du frac civil, et que de fois n'aura-t-on pas à s'étonner! Que de discordances entre les formes et les pensées! que de douces paroles et d'âpres sentimens! que de bouches gracieuses et de cœurs desséchés! Pour peu que nous suivions le fil de cette étude, et que nous courions aux preuves d'exemples, nous allons donner tête baissée dans le camp des philantropes de la doctrine. Or, la situation actuelle de ces puissances déchues est si déplorable que ce ne serait pas généreux; il faut les laisser où leur chef les a mis, dans le *pays légal*, l'Eldorado du monopole, et chercher des modèles consolans au milieu de ce peuple qu'ils ont prétendu abolir. Nous serions bien à plaindre si, parmi nos trente-un millions huit cent mille ilotes, nous n'avions pas plus de chances d'heureuses rencontres que dans leurs deux cent mille censitaires.

Pour une nation sensible comme la nôtre, l'éloquence a tant de charmes que le prestige des mots commence toujours par l'éblouir, et qu'elle ne juge sainement que lorsqu'elle cesse d'être émue. Ainsi, dans ce tournois récent, dans cette passe d'armes de MM. Guizot, Thiers et Odilon-Barrot, il y a eu des applaudissemens pour tous les coups portés avec adresse ou avec force ; mais après ces brillantes estocades ; quand on s'est demandé à qui la victoire était restée, on a senti qu'on venait d'assister à une de ces petites guerres où il n'y a pas de vainqueur possible, parce qu'il n'y a pas de combat sérieux ; qu'importent trois beaux programmes quand on n'entend pas le quatrième, et que c'est là précisément qu'est la véritable formule de l'avenir. A la bataille des trois empereurs, la France, la Russie et l'Autriche étaient en présence ; tandis que la tribune ne nous a montré qu'une seule armée divisée en trois corps qui se fusillaient entre eux. N'est-ce pas là ce que M. Duvergier de Hauranne appelle un *en attendant?*

Franchement, l'on se réjouit de n'avoir pas à s'occuper de la politique, lorsque ses plus fameuses journées dévorées par le provisoire sont si vides et si stériles ! De l'Académie à la Chambre on n'aperçoit plus que la différence des sujets ; d'un côté et de l'autre l'intérêt est de même nature ; il ne tient qu'à des mots ; prenez la séance de réception de dernier élu ou la discussion sur le sucre de betterave, et ce sera tout un ; les habitués des deux palais n'auront qu'à débattre la question de savoir qui a la meilleure diction et la plus belle chevelure de M. Mignet ou de M. Dumont, et, suivant toute apparence, c'est l'académicien qui l'emportera sur ces deux points capitaux. Qu'aurions-nous donc à regretter dans cet amphithéâtre qui nous est interdit? n'en retrouvons-nous pas tous les acteurs sur la scène littéraire ? ne sont-ils pas pour la plupart du bois dont on fait les grammaires Landais et les vocabulaires compactes? Est-ce, d'ailleurs, lorsqu'il n'est bruit que de dissolution, et que l'on croit entendre déjà l'orchestre de Versailles jouer sur ses mille instrumens cet air si connu :

Allez vous-en, gens de la noce,
Allez vous-en chacun chez vous ;

est-ce alors, disons-nous, qu'il convient d'arrêter des législateurs occupés à manger des glaces, à boire du punch, à danser ou à walser, pour les chicaner niaisement sur un budget voté à la course, sur des millions ou autres vétilles semblables qu'ils ont laissé tomber de leurs poches en prenant place pour le galop ou pour le cotillon ! Eh ! mon Dieu, soyons donc de notre temps ! L'époque est assez facile à personnifier pour qu'on n'en méconnaisse pas le caractère ; qui voudra peindre en pied le mois de mai 1837 n'aura qu'à représenter un gros rentier en habit marron et gants jaunes, *qui est de noce;* c'est par une fête qu'il a commencé, c'est par une fête qu'il a fini ; la teinte nuptiale s'est étendue sur chaque figure comme sur chaque acte et sur chaque événement ; il y a encore jusque dans l'air un parfum de fleur d'oranger ; les cadeaux pleuvent de toutes parts ; ce sont des cordons, des épaulettes, des places, des dots, des chemins de fer ; la liste des amis que l'on a comblés ne tiendrait pas sur cette feuille de cinquante pieds, que des pétitionnaires ont fait serpenter dans les bureaux de la chambre ; une feuille double ne suffirait pas à la nomenclature des amis désappointés On se presse, on se heurte, on s'étouffe partout où luit un

rayon de la lune de miel, et à l'aspect de ce magnifique tohubohu qui fait tourner tant de têtes puissantes, on irait évoquer des faits secondaires, vieux de huit ou quinze jours, et déjà frappés de décrépitude! Oh! c'est vouloir parler dans le désert! Essayèz, si vous l'osez, de raconter les plaisirs de Chantilly, dites qu'il y a eu course de chevaux, course au clocher, chasse à courre, et tâchez de passer outre; personne ne vous écoutera, excepté peut-être M. Bertin de Vaux, qui s'est démis la mâchoire, et encore je n'en voudrais pas répondre. Prenez un autre sujet, la revue, par exemple; il y a là un tableau gigantesque à faire: Paris coupé en deux, les médecins qui ne peuvent visiter leurs malades, les cuisinières arrêtées sur une rive de la Seine, avec le pot au feu qui ne peut bouillir que sur l'autre, les deux légions qui comptent le plus d'esprits bachiques enclavées dans les Tuileries, et réduites à la piquette des cantinières, etc., etc., etc.... Vingt grands journaux ont exploité pendant plusieurs jours cette mine d'émotions; eh bien, l'attention publique a voyagé depuis lors de Paris à Fontainebleau, de Fontainebleau à Versailles, et il serait aussi difficile d'appeler l'intérêt sur la revue de la garde citoyenne que sur les mémoires posthumes de son ancien général, le marquis de Lafayette.

Deux faits seuls, pris, il est vrai, dans un autre ordre d'idées, et jetés vers un autre monde, n'ont pas vieilli. L'amnistie des condamnés politiques et la réouverture de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; humanité, religion, ceci est à nous, et quelle source inépuisable de pensées graves et de récits attendrissans!

Une amnistie! doux nom et plus douce chose! unique prérogative qui puisse aujourd'hui faire envier le sort d'un roi! C'est sous les maronniers des Tuileries, je ne l'oublierai point, que j'ai lu cette ordonnance réparatrice que mes vœux appelaient avec tant d'ardeur et depuis si long-temps; quelques députés étaient assis non loin de moi; ils discutaient vivement, et je supposai bientôt qu'ils n'avaient pas l'habitude de voter ensemble, car la nouvelle du jour était une occasion d'amères censures pour les uns et d'éloges emphatiques pour les autres. Quelle imprudence! s'écriaient les premiers; quelle magnanimité! s'écriaient les seconds. J'écoutai avec surprise; le péril d'une mesure de clémence!.. est-ce probable? L'immuabilité d'un système de rigueur!.. est-ce possible? comment croire à la sincérité de ceux qui louent si haut ou de ceux qui s'alarment si fort! Qui ne sait en France que tous nos gouvernemens, sans en excepter les plus cruels, ont eu des amnisties, et que hormis la restauration, qui toujours vouée à l'ingratitude, a retrouvé parmi ses antagonistes la plupart des hommes qu'elle avait grâciés, il n'est aucun régime qui ait eu à se repentir d'un acte de pardon! Qui ne sait encore qu'une amnistie est, suivant les circonstances, un moyen de pacification, un essai de trève, parfois même l'unique et la meilleure ressource d'une situation désespérée! A toutes les controverses des partis qui discutent sous l'influence d'un intérêt de pouvoir, j'ai préféré une appréciation plus haute et plus libre, celle de l'humanité; peu soucieux de deviner les motifs de la mesure, je me suis laissé aller au charme d'en suivre les conséquences, et avec quelles délices mon imagination a volé aux portes de toutes ces prisons d'état qui s'ouvraient à la fois. Je n'avais qu'à lever la tête pour admirer à travers des massifs d'un vert tendre le ciel le plus pur que mai nous eût encore offert; mes yeux croyaient y rencontrer mille regards reconnaissans, et appelant dans ma mé-

moire tous les noms consacrés par la célébrité de l'exil ou du malheur, je voyais autour de moi se former peu à peu un cercle immense ; bientôt ils furent tous là, oui tous, car pour moi, comme pour eux, comme pour la France entière, il n'y a pas de distinction admissible entre le prisonnier et le proscrit; leur condamnation fut la même, leur sort doit être semblable ; qui pourrait dire quel a été le plus malheureux !..

Ah ! comme ils ont dû souffrir ces hommes ardens, ces courages d'avant-garde, ces impatiens néophytes, réduits à une accablante inertie après avoir bravé la mort pour le triomphe de leur foi ! quelles figures pâles ! quelles joues creuses ! que de jeunes fronts déjà chauves et ridés ! Mais la foule s'est ouverte avec respect, avec amour, et je n'ai pu retenir mes larmes en voyant enfin ce bon, cet excellent ami de ma jeunesse, avec lequel j'ai traversé tant de fois ce même jardin, alors que sans souci de l'avenir il ne songeait qu'au bonheur de sa ville natale ! Ai-je besoin de le nommer ? en est il un autre qui, renonçant malgré lui aux douceurs de la vie privée, n'ait accepté la députation que pour défendre son ami, et le ministère que pour défendre son roi ? En est-il un autre qui, avec moins d'ambition, ait eu plus de dévouement ? voici pourtant une fête des fleurs encore passée à Toulouse, et son cher Capitole ne l'a pas vu ! ah ! qu'il se hâte ! une nouvelle fête, une fête plus touchante se prépare ; sa fille... N'est-ce pas à lui de la guider vers l'autel et de joindre sa bénédiction à celle du prêtre ! Comment ce bonheur lui serait-il refusé ? sept années de séparation et d'angoisses ne l'ont-ils pas payé assez chèrement?

Où iront-ils ? dans quel temple épancheront-ils aussi leurs premiers transports, ces fiers Vendéens que les geôles et les bagnes ont vus plus meurtris cent fois du coup qui a blessé leur honneur que de celui qui a tué leur liberté ! Auront-ils droit de repos dans leurs foyers ? Pourront-ils prier aux pieds de leurs croix, ou seront-ils assujettis à une ignoble surveillance ?

Pourquoi faut-il, quand le mal n'a pas eu de bornes, que le bien reste incomplet ! On a pu faire grâce à un misérable assassin, et l'on n'a pas trouvé de pardon pour un prêtre irréprochable ! lui seul a été repoussé de l'amnistie ; il a fallu, pour que son église se rouvrît, qu'il en signât l'abandon ; victime échappée aux fureurs du vandalisme, il a dû s'immoler lui-même à d'ombrageux ressentimens ; mais quels sacrifices ne pas attendre d'un clergé que soutient l'exemple d'une vertu si digne dans sa résignation et si calme dans sa force ! Le généreux démissionnaire savait bien qu'en rendant une église à son archevêque, il le dédommagerait entièrement de la perte de son palais, et ses yeux ont trouvé des pleurs de joie en abdiquant l'administration de cette paroisse royale, dont il a dirigé tant de fois les processions à travers le Louvre et le Carrousel !

Il a paru dernièrement un livre admirable sous le simple titre d'*Arthur* (1). C'est l'histoire du retour d'un homme du monde à la religion, histoire pathétique, entraînante et qui souvent toucherait au sublime, si l'auteur, achevant de se convertir, pouvait avoir moins d'esprit. C'est là qu'il faut voir tout ce que

---

(1) *Arthur*, 1 vol. in-8°, chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, 22. Voir notre livraison du 1er février 1837, pag. 124.

peut inspirer à une foi lumineuse l'aspect d'une église rendue au culte ; pour moi, ému encore des belles pages que je viens de lire, j'essaierais inutilement d'aborder le même sujet, j'ai reconnu Saint-Germain-l'Auxerrois dans la cathédrale de Rouen et je ne puis, en terminant, que répéter pour l'une ce que l'auteur, M. Ulric Guttinguer, a dit pour l'autre :

« Oh ! sur ce parvis bien des fleurs ont été semées depuis plus de mille ans ! Aux jours de mon enfance, j'en ai répandu des corbeilles entières devant les bannières de mon Dieu, quand nous regardions avec transport nos beaux drapeaux cramoisi et blanc, enflés et ondulés au souffle de la douce brise de juin, quand des milliers d'hirondelles se croisaient au front de la majestueuse église, touchaient les plis de nos étendards soyeux, ou montaient à travers les airs saluer le ciel de leurs cris mêlés à l'encens et aux cantiques ! Quel tapis de genêts, de bleuets, de grandes marguerites, nous faisions au saint-sacrement ! Les commis-voyageurs nous ont défendu de sortir des temples, avec cette douce joie de l'enfance, avec cet air de fête et de triomphe pacifique, et tels sont les temps, ils ont été obéis ! Ils ne nous ont pas encore interdit les prières, ils ne t'ont pas encore renversée, église sainte, œuvre lente de tant d'évêques, de tant de fidèles, de tant de rois, que tous ont travaillé à élever et à faire monter dans les nues, avec les prières et les vœux des pauvres peuples.

» Et même aujourd'hui, par un singulier contraste, par une bienheureuse inconséquence dont il faut remercier ta céleste intervention, O Dieu de nos pères, on répare ce temple d'où l'évêque n'oserait sortir avec ses vêtemens pontificaux !...

» Entré dans le temple, ce que je vis d'abord avec serrement de cœur, c'était un vide à parcourir où il n'y avait point de fidèles. Leur foule ne touchait point jusqu'aux portes, et mes pas résonnèrent quelque temps comme dans un lieu abandonné. Cependant, Dieu en soit béni ! je me trouvai bientôt au milieu du peuple priant ; là était un vénérable évêque sous son dais, dans une attitude triste et pensive, entouré d'un clergé respectueux, de vieillards et de jeunes prêtres marchant avec assurance et dignité. L'office se célébrait avec pompe et attentive recherche. Sur les grandes marches du vaste et large autel, les diacres allaient et venaient avec les vases sacrés, posant leurs pieds sur les pierres de Richard-Cœur-de-Lion, des ducs de Bedfort et des Talbots ; car toute la poésie de notre histoire est dans nos églises chrétiennes. Ainsi se divisait et se multipliait l'âme de la cathédrale sainte dans cet évêque, dans ces prêtres, dans l'officiant et dans les fidèles.

» L'office s'acheva ; je vis l'évêque se retirer ; tous les fronts se courbaient sous sa bénédiction ; le peuple s'écoulait, rafraîchi, renouvelé ; la cathédrale était donc animée encore, elle vivait cette vieille et noble église ! je la sentais tressaillir dans ses arceaux, dans ses chapelles, dans ses tableaux et dans ses tombes ! J'espérais que, comme celui qu'elle adore, son règne n'aurait pas de fin. »

X. Moraldi.

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

NOURRIT ET DUPREZ. — *Guillaume-Tell* et les *Huguenots*.

Singulier temps que le nôtre ! un flot succède à un autre ; une gloire nouvelle éclipse celle qui paraissait la plus affermie, la plus incontestable.

Pauvre Nourrit ! qui aurait osé lui prédire, quand il chantait en 1830 avec tant d'élan la *Parisienne*, qu'il aurait bientôt aussi son 29 juillet ; et que lui qui régnait naguère sur le public de l'Opéra, sur un public idolâtre de son talent, se verrait bientôt forcé d'abdiquer et de chercher à être le premier en province, pour ne pas être le second dans Rome.

Il faut pourtant être juste et reconnaissant, Nourrit réunissait deux grands talens : possesseur d'une voix charmante et suave, passant heureusement de la voix de poitrine à la voix de tête, jouant avec ame et passion, et toujours en acteur consommé, son héritage était difficile à recueillir : malheur, disions-nous, à qui osera le tenter ! Duprez est venu, et il a osé, et il a saisi le sceptre que quittait Nourrit au milieu de toute sa gloire, et il a vaincu toutes les préventions, enlevé tous les suffrages d'un public d'élite, le plus exigeant comme le plus élégant du monde.

Une belle voix, une bonne méthode de chant suffisent au-delà des Apennins : pour nous contenter, nous autres parisiens, il faudrait madame Malibran disant comme mademoiselle Mars, Talma chantant comme Orphée, si toutefois Orphée chantait comme Rubini ; rien que cela !

Duprez, qu'une réputation bien méritée de chanteur précédait, avait à craindre l'épreuve de la scène française et surtout le souvenir si récent de Nourrit, le déchirant *Arnold*, le passionné *huguenot*. Cette épreuve, il l'a surmontée d'abord avec un peu de timidité, puis captivant de jour en jour le public par le beau timbre de sa voix, s'il n'atteint jamais le jeu énergique de son prédécesseur, il le dépasse comme chanteur.

Duprez, élève de Choron, qui jadis débuta à Paris, est allé perfectionner sa voix en Italie, et ce diamant brut nous est revenu brillant de pureté et d'éclat. Duprez a une voix de poitrine admirable et des cordes d'une justesse et d'une force remarquable ; au deuxième acte de *Guillaume-Tell*, quand il chante : *O Mathilde, idole de mon ame*, il charme, fascine, transporte, exalte son auditoire ; on ne respire qu'à peine : jamais à l'Opéra on n'avait entendu de pareils accens, ce sont des tons de harpes éoliennes que la passion fait vibrer.

Au troisième acte, lorsqu'il jette d'une voix stridente et sonore le *suivez-moi*, le public électrisé devient pour ainsi dire *Helvétien*, et se lèverait volontiers pour s'élancer à la poursuite du tyran Gessler.

Duprez soigne le récitatif comme le chant ; il est la terreur des faiseurs de li-

bretto par sa manière d'accentuer le dialogue, et l'on pourrait lui faire le reproche bizarre de s'écouter chanter.

Si cette méthode est parfaite pour le chant, elle ralentit trop le jeu scénique et fatigue le chanteur en usant ses moyens dès les premiers actes. Les Italiens sont gens plus habiles que nous et surtout de meilleure prévision : leurs opéras n'ont jamais que deux actes : le chanteur alors n'a besoin de rien négliger et trouve un repos heureusement et raisonnablement préparé. Que devient la voix la plus fraîche et la plus forte avec nos cinq actes français, elle se fane, se brise et se perd. Duprez ne résisterait pas long-temps à cette rude épreuve, il fera donc bien, dans son intérêt comme dans celui de nos plaisirs, de se faire écrire des rôles moins longs et moins fatigans. Nous abandonnons cette réflexion à la sagesse de M. Duponchel.

Maintenant voici venir *les Huguenots* : là encore d'effrayans souvenirs à combattre ; là, Nourrit si beau, si entraînant, se plaçant entre lui et le public ; aussi, l'émotion de Duprez était grande, le jour où il aborda pour la première fois le rôle de Nangis ; cette émotion enfin a disparu, et vendredi dernier il a obtenu d'unanimes applaudissemens ; mais aussi comme il a été brillamment secondé par mademoiselle Falcon ! qui ne serait ému, transporté au jeu si pathétique, si amoureusement chaste de la comtesse de Nevers ? Il faudrait la froideur d'un trapiste et non l'austérité huguenotte pour résister à l'amour de ces yeux noirs, de cette voix qui pénètre et caresse l'ame tout à la fois. La dernière représentation des *Huguenots* a donc été parfaite d'ensemble.

Si la belle voix de Duprez intimide un peu nos chanteurs, en revanche nos cantatrices gagnent à son voisinage. Les progrès de madame Dorus-Gras sont trop remarquables pour ne pas les signaler. Non-seulement elle a succédé à madame Damoreau, mais elle la remplace souvent avec bonheur ; elle vocalise d'une manière ravissante son air du deuxième acte, et *sans être coquette*, la conquête du public lui est assurée.

Résumons-nous : échos de la jeune France, partout, en tout, pour tout, nous sommes les hommes des souvenirs et des espérances ; nous qui nous consolons souvent des misères du présent par les richesses du passé et de l'avenir, nous ne briserons pas la statue après l'avoir adorée. Oui, Nourrit sera toujours pour nous un grand comédien et un grand chanteur, et nous regrettons de ne pas voir à l'Académie royale de musique deux grandes gloires réunies. Nous dirons aussi que Duprez est une très-brillante acquisition pour la France, qu'il est appelé à faire époque à l'Opéra et à perfectionner encore notre méthode de chant déjà si améliorée. Enfin si Nourrit l'emporte et l'emportera toujours dans notre esprit par le charme de son jeu et de sa personne, aujourd'hui nos oreilles sont tellement charmées, que nous répéterons ce que nous disait hier une de nos jolies dames du faubourg Saint-Germain, madame de L.... « Duprez est un chanteur admirable, qu'il faut accepter les yeux fermés. »

COMÉDIE-FRANÇAISE.

Premières représentations. — *Julie* ou *la Séparation*, comédie en cinq actes et en prose, de M. Empis. — Les *Droits de la femme*, comédie en un acte et en vers de M. Théodore Muret.

A propos de la Comédie-Française, glissons ici quelques réflexions. Au théâtre, tout est donc faussé, comme en politique ; plus de critique, plus de public. Un jour de première représentation, vous entrez au Théâtre-Français, la salle est pleine, regorge de spectateurs, et cependant elle est vide. Le dilemme vous semble un peu fort ; eh bien, nous soutenons encore qu'elle est vide ; des êtres portant face humaine garnissent toutes les places, c'est vrai : matériellement parlant, elle est pleine ; spirituellement parlant, elle est vide, vide comme la caisse ce jour-là ; vide, parce qu'elle est veuve du vrai public, de ce public qui paie et qui juge sans haine comme sans passion. Mais quels sont donc ces êtres à face humaine? d'abord les femmes, filles, mères, oncles, tantes, cousins, arrière-petits cousins de MM. les comédiens; puis MM. les journalistes, aristarques recommandables, impassibles, distraits, écoutant tout hors la pièce ; mur de glace qui cerne la salle et refroidit les acteurs. Oh ! le parterre, c'est autre chose. L'auteur règne sur le parterre; il est l'autocrate du parterre, à lui tout le parterre ! c'est là que s'alimente le feu sacré, c'est de là que part le succès, succès foudroyant, immense et surtout bien glorieux. Eh ! bien, il est si doux de triompher, notre amour-propre a le bonheur d'avoir si peu de mémoire, que l'auteur oublie les nombreux et complaisans amis qu'il a payés le matin, et le soir, tout fier, il se prélasse dans sa victoire ; semblable à ce peuple qui se croit représenté d'une façon indépendante, parce qu'il envoie à sa chambre des députés trois cents fonctionnaires publics ; pareil à ce ministre qui, un jour de fête officielle, mesure l'enthousiasme de la nation sur les lampions qu'il a fait allumer.

Au théâtre comme en politique, vous rencontrerez les *démolisseurs*, classe nombreuse et active, bande noire de la littérature, prédicateurs d'émeutes, de vices, d'adultères et d'assassinats. Là aussi sont les *reconstructeurs*, troupe intrépide celle-là, gens de cœur qui montent souvent sur la brèche et qui vont poitrine découverte, parce qu'elle n'est pas tachée ; que je les plains ceux-là ! que de dégoûts! que de combats ! et qu'il faut être hardis lutteurs pour résister à tant de défaites non méritées et se dire : encore, encore, lorsque rien ne vient soutenir votre courage, lorsqu'on peut à peine compter sur l'aide des gens de bien qui voient tout, gémissent de tout, se cachent et se taisent, les imprudens !

C'est parmi les *reconstructeurs* que nous plaçerons MM. Empis et Théodore Muret ; hommes d'esprit, de conscience et de travail, ils sont, hélas! venus dans un bien triste temps dramatique ! De nos jours, la comédie la plus parfaite, est celle qui *fait le plus d'argent.* Ce n'est pas au directeur, ce n'est pas au public, ce n'est pas à la critique la plus juste et la plus éclairée qu'il faut demander l'état de la littérature française, c'est tout simplement au caissier. Il vous prouvera par francs et centimes que le siècle de Louis XIV s'est complètement trompé sur le mérite

positif de ses chefs-d'œuvre, il vous tarifera l'art sublime de Molière et de Corneille, comme on cote à la Bourse l'indigo et le colza.

Et notre siècle a le plus profond mépris pour le siècle de Louis XIV, qui du reste le lui rend bien.

Dans tous ses ouvrages, M. Empis s'est montré le défenseur courageux des idées de saine morale; dans *Julie* ou *la Séparation*, il a voulu nous signaler encore une plaie de notre société, il a voulu donner un pendant à sa belle comédie de *la Mère et la Fille*.

Vous avez bien fait, M. Empis, vous vous êtes armé du fouet et vous avez frappé sans pitié; vous avez embrassé avec courage la cause de la faiblesse et vous avez flétri avec énergie et à haute voix ces parens sans cœur et égoïstes, se séparant à l'amiable, parce que leurs humeurs ne sympathisent pas, et immolant ainsi au repos du peu de jours qui leur restent l'avenir de leurs enfans. Ah! M. Empis, frappez, frappez ferme et toujours.

Dans ce siècle où la société est ébranlée jusque dans ses derniers fondemens, nous devons examiner moralement les ouvrages dramatiques avant de les juger littérairement. Par le temps qui court, la comédie de M. Empis est une bonne action, et sous le rapport moral, nous lui accordons nos éloges sans restrictions. Quant à la partie littéraire, en faveur du bien qu'il a voulu faire, nous lui épargnerons les critiques sévères dont quelques journaux *démolisseurs* ont été si prodigues envers lui et qui parfois ne manquaient pas d'une certaine vérité.

Nous n'avons plus qu'à vous parler de la jolie et spirituelle comédie de M. Théodore Muret : Les *Droits de la femme*. Jamais on n'a manié l'épigramme avec plus d'élégance et de courtoisie. En vers fort bien tournés, M. Muret nous montre une femme, élève sans doute de madame Louise Dauriat, *la grande émancipatrice des femmes*. Dorénavant madame Lambert veut gouverner son ménage despotiquement, tandis que son mari, excellent député, ourlera, brodera, mènera sa fille au bal et au concert; madame fera les rapports de la chambre et s'occupera des procès.

Mais la fatigue et l'ennui arrivent bientôt, et madame Lambert se hâte d'abdiquer le pouvoir qu'elle convoitait depuis si long-temps.

Oui des droits de chacun maintenons l'équilibre,
Car je vois que pour nous le pire est d'être libre.

M. Théore Muret a obtenu un succès, et c'était justice.

Vicomte Alméric.

C'est avec un véritable empressement que nous signalons à nos lecteurs un ouvrage d'un vif intérêt pour les arts d'homographie, qui est l'art de reproduire les objets par eux-mêmes et que l'on a eu l'heureuse idée d'appliquer aux fleurs et aux fruits. Nous avons vu cet ouvrage et nous croyons que c'est la meilleure méthode dont on puisse se servir non-seulement pour apprendre le dessin, mais la botanique et l'anatomie des plantes.

Cet ouvrage comprendra 36 livraisons, une préface, un vocabulaire explicatif des termes botaniques, une table et deux titres imprimés.

Après avoir indiqué à nos lecteurs un bon et excellent ouvrage, indiquons-leur aussi un but digne d'exciter leur intérêt. Ce recueil des fleurs et des fruits est l'œuvre d'une femme distinguée que la révolution a réduite au travail. Ses malheurs sont les nôtres, ses sympathies sont les sympathies de nos cœurs; qu'elle reçoive donc de nous accueil et concours, et qu'on puisse dire que dans nos rangs jamais souffrance n'est restée sans secours.

ON SOUSCRIT :

Chez madame la comtesse Antoinette, propriétaire de l'ouvrage, rue de la Ville-l'Évêque, 13.

Chez M. Motte, lithographe, rue Saint-Honoré, 290.

Et chez M. Dero, rue Neuve-Saint-Augustin, 43.

Chaque livraison de 4 planches coloriées.	6 fr.
En noir sur papier de Chine.	4
Sur papier ordinaire.	3

Pour les départemens 25 centimes en sus par chaque livraison.

MM. les Actionnaires de l'*Echo de la Jeune France - Revue Catholique* sont convoqués en assemblée générale, pour le 26 juin courant, à une heure après midi, au Bureau central de la Société, rue Saint-Honoré, 345.

*Les bureaux de l'*Écho de la Jeune France *sont rue St-Honoré*, 345.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte Walsh, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. Léon de Jouvenel.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE 6e VOLUME.

